
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

HISTOIRE

DES

PRINCES DE CONDÉ

PENDANT LES XVIe ET XVIIe SIÈCLES

IV


Quantin imprimeur
7 à paris



Gravé par A. François, sous la direction de Henriquel Dupont.
d'après un portrait peint par Stella.

Imp. Ch. Chardon, R. Hautefeuille, Paris

HISTOIRE

DES PRINCES

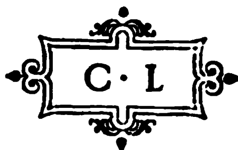
DE CONDÉ

PENDANT LES XVIe ET XVIIe SIÈCLES

PAR

M. LE DUC D'AUMALE

TOME QUATRIÈME



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3
1886

LIVRE QUATRIÈME

1643 À 1647

HENRI DE BOURBON

DEUXIÈME DU NOM, TROISIÈME PRINCE DE CONDÉ

NÉ LE 1er SEPTEMBRE 1588, MORT LE 26 DÉCEMBRE 1646

LOUIS DE BOURBON

DUC D'ANGUIEN

NÉ LE 7 SEPTEMBRE 1621

NOTA

L'origine des citations ou renseignements tirés de divers dépôts d'archives est indiquée soit en toutes lettres, soit, pour les citations fréquentes, par les abréviations suivantes :

A. A. signifie Archives autrichiennes (archives du Ministère de la Guerre d'Autriche, Kriegsarchiv), à Vienne.
A. C. — Archives de Condé, à Chantilly.
A. E. — Affaires Étrangères, France.
A. N. — Archives Nationales, France.
B. N. — Bibliothèque Nationale, à Paris.
D. G. — Dépôt de la Guerre, à Paris.
C. P. — Collections particulières.

Les cartes d'ensemble placées dans l'atlas permettront au lecteur de suivre les opérations militaires dans les Pays-Bas, l'Allemagne, le nord et l'est de la France, de 1636 à 1645, et spécialement les trois premières campagnes du duc d'Anguien. — Trois plans à l'échelle de $\frac{1}{50000}$ représentent aussi exactement que possible l'état des lieux aux environs de Rocroy, Fribourg et Nördlingen-Allerheim au milieu du XVII[e] siècle.

LOUIS DE BOURBON

DUC D'ANGUIEN

CHAPITRE PREMIER

1643

Disposition des armées françaises pour la campagne de 1643. — Le duc d'Anguien prend le commandement de l'armée de Picardie (Amiens, 17 avril). Le maréchal de l'Hôpital et les intendants. — Le colonel Sirot. — Le mestre de camp général Gassion. — Théâtre de la guerre dans le Nord. Situation des belligérants. — L'armée espagnole de Flandre; ses traditions. Les « tercios viejos ». — Le capitaine général Melo et ses lieutenants. Fontaine. Beck. — Réforme de la tactique. — L'armée française : corps de la Somme et corps de l'Oise. Gesvres. — État moral et matériel de cette armée. — L'état-major. Espenan. La Ferté. La Vallière. — Aides de camp et volontaires. — Premières mesures prises par le duc d'Anguien; sa fermeté. — Mouvements préparatoires des Espagnols divisés en quatre groupes. Melo est à Lille (25 avril). — Anguien, en marche le 9 mai, est le 14 à Fervaques. Il refuse d'aller à la cour. — Plan de Melo; marche de ses troupes.

Investissement de Rocroy (13 mai). — Siège de Rocroy. Incidents de la nuit du 16 au 17. — Apparition des éclaireurs français (18 mai). L'armée espagnole prend les armes. — Marche des Français. Anguien apprend la mort de Louis XIII (16 mai). — 17 mai, concentration de l'armée entre Aubenton et Rumigny. Conseil de guerre. — 18 mai, Anguien marche sur Rocroy. — Déploiement de l'armée française. — Déploiement de l'armée espagnole. — Canonnade; mouvement offensif de la Ferté; l'armée française en péril. — La revue du 18 au soir. — La nuit du 18 au 19. Le réveil. — Bataille de Rocroy (19 mai). Défaite d'Alburquerque et de la Ferté. — Succès d'Isembourg. L'infanterie française recule. — Manœuvre du duc d'Anguien. Défaite des Wallons et Allemands. — Sirot maintient le centre français; il est rejoint par le duc d'Anguien. Nouveaux engagements. — Fermeté des « tercios viejos ». Ils sont enfoncés à la quatrième charge. — Après la victoire. Trophées; pertes. Anguien; Melo; leurs lieutenants et leurs troupes. — Résumé de la bataille de Rocroy.

Disposition des armées françaises pour la campagne de 1643.

Vers la fin de l'année 1642, lorsque Louis XIII, malade sans espoir de guérison, se faisait porter auprès du lit où gisait Richelieu presque agonisant, dans ces entretiens suprêmes de deux hommes auxquels il restait à peine un souffle de vie, le Roi et le ministre avaient arrêté les principales lignes du plan de la campagne prochaine et réglé pour 1643 la distribution et le commandement des armées, comme si elles devaient se mouvoir sous leur haute direction. Les lettres qu'ils échangèrent en septembre, octobre et novembre 1642 témoignent à cet égard et de leur sollicitude et de leurs illusions. A ce moment, le cardinal venait d'être muni de pouvoirs nouveaux, tels que jamais sujet

n'en avait reçu de pareils ; les relations entre lui et son maître avaient repris leur caractère ; plus de ces froids messages jadis expédiés du camp de Perpignan à Narbonne ou à Tarascon ; jamais les billets du Roi n'ont été si nombreux, si déférents ; le ton en est presque filial ; Sa Majesté se borne à développer les idées du ministre, tandis que la toute-puissance du prélat se déguise sous les formes de la plus respectueuse soumission : celui-ci traçant le plan, celui-là réglant l'exécution.

Pour s'assurer le concours du Roi, Richelieu faisait entrer dans l'ensemble de ses combinaisons une entreprise simple, mais promettant de chaudes escarmouches, que Louis XIII pourrait diriger en personne, où il lui serait loisible de satisfaire son goût pour le détail[1] et de montrer son brillant

1. Parmi les lettres inédites du Roi au cardinal, il en est une qui témoigne combien Louis XIII avait le souci de l'infanterie et quel soin il en prenait. Cette préoccupation ne trouble guère les esprits superficiels qui croient qu'on peut organiser et conserver les armées en sacrifiant toujours le principal aux accessoires. Voici le passage : « Je travaille à des mémoires pour essayer que, l'année qui vient, l'infanterie soit plus forte. J'ay tiré les avis de tous les officiers généraux et particuliers sur ce sujet ; j'en prendray ce qu'il y aura de meilleur pour les joindre aux miens. Si nous n'avions pas la paix cet hiver, nous n'aurions pas d'infanterie pour l'année qui vient. » (Louis XIII à Richelieu, 7 septembre 1642.)

courage, sans que la tâche fût au-dessus de ses forces : la conquête de la Franche-Comté; l'ennemi avait là moins de troupes que jamais et le terrain était, croyait-on, bien préparé; les jours de la défense de Dôle étaient loin. Ce dessein avait l'avantage d'être une sorte de hors-d'œuvre, de pouvoir être détaché du plan général et abandonné « s'il donnait trop de jalousie aux Suisses », ou si de nouvelles complications obligeaient à le différer. Les troupes destinées à cette opération seraient réunies sur une position centrale, prêtes à marcher vers le nord, le Rhin ou les Alpes, là où pouvaient se présenter les périls à conjurer, les succès fructueux à recueillir. Tout allait bien et facilement du côté des Pyrénées : la prise de Perpignan assurait la conquête du Roussillon; c'était donc aux armées de Picardie, d'Allemagne et d'Italie qu'il fallait surtout songer. La seconde avait besoin de puissants renforts, difficiles à trouver et à conduire; le chef était sur place, Guébriant, le plus dévoué, le plus éprouvé, le plus habile de nos généraux. En Italie, où le commandement supérieur appartenait au prince Thomas de Savoie[1], un corps de troupes françaises assez considérable devait agir avec une certaine

1. Voir tome III, page 443, note 1.

indépendance, sans échapper complètement à la direction du Savoyard. Cette mission, délicate à remplir, avait été confiée en 1642 au duc de Bouillon ; nous avons vu comment ce dernier fut compromis dans la conspiration de Cinq-Mars et arrêté au milieu de ses soldats. Il fallait là un général. Il en fallait un aussi pour l'armée de Picardie, la plus menacée, la moins heureuse, la plus essentielle de nos armées. Aucun des généraux de second ordre, instruments plus ou moins usés, que Richelieu avait sous la main, ne pouvait convenir à de si lourdes tâches. La Meilleraie, Brézé, Châtillon avaient donné leur mesure ; le comte de Guiche venait d'être battu ; Guébriant ne pouvait être retiré d'Allemagne ; La Motte-Houdancourt avait sa place en Catalogne et y faisait bien ; Schomberg le secondait. Il y avait encore « le cadet à la perle, » le gros comte d'Harcourt, qui avait déjà commandé, et avec assez de bonheur, sur terre et sur mer : homme de haute naissance et de mine guerrière, très vigoureux aux attaques, inspirant par sa valeur une grande confiance au soldat, mais sans discernement, acceptant toutes les idées et disant : « Laissez faire, » comme d'autres ont dit : « Débrouillez-vous ; » en somme, de trop peu d'étoffe pour remplir des missions difficiles.

De toutes les responsabilités imposées à ceux qui ont charge des affaires publiques, il n'en est guère de plus pesante que le choix des commandants d'armée. Rien de plus délicat, de plus difficile, de plus grave que de bien prendre la mesure des généraux en chef. Richelieu les chercha toujours : il en prit dans l'Église, dans sa famille, parmi les inconnus, les déplaçant, les changeant, essayant de soutenir ses créatures, quelquefois trop longtemps, mais les brisant quand il reconnaissait son erreur; envoyant ceux-là au bourreau, ceux-ci à la Bastille, ensevelissant les autres dans les sinécures. Vers la fin de sa vie, il eut la main heureuse : il poussait Gassion et Fabert, les employant avec un grand tact, selon leur aptitude : au premier le maniement de la cavalerie, au second le gouvernement de Sedan, politique et militaire. Enfin, il trouva deux hommes, Henri de la Tour d'Auvergne et Louis de Bourbon, duc d'Anguien; l'histoire a dit Turenne et Condé.

Le premier avait trente et un ans; le second, dix années de moins. Celui-ci appartenait à une de ces branches cadettes de la race royale, objets séculaires de la jalousie des premiers ministres; celui-là était d'une maison souveraine dont la turbulence avait maintes fois justifié la convoitise d'un puissant voisin, et dont le chef actuel venait

à peine d'échapper au billot en livrant la capitale de son petit État. Jamais choix ne furent plus hardis ni plus heureux. Turenne avait déjà un renom militaire et une expérience de guerre qui manquaient au jeune volontaire d'Arras et de Perpignan; mais Richelieu observait Anguien depuis son enfance, suivait ses progrès, le développement rapide de son intelligence; il avait vu ce laborieux élève dont les pères de Bourges étaient si fiers, se transformer à l'Académie de la rue du Temple, montrer ensuite à Dijon, dans la garde d'une frontière menacée, une vigilance assidue, une maturité précoce, une rare aptitude au commandement; puis, en 1640, étonner l'armée par son application, son coup d'œil, sa valeur, son audace. Ayant lié la fortune de ce jeune prince à la sienne, le cardinal l'avait trouvé dévoué, calme, résolu dans la grande crise de Narbonne, et alors même qu'il courbait durement son orgueil, il avait pu apprécier la fermeté de son caractère. — Au retour du Roussillon, Richelieu appela l'attention du Roi sur les deux chefs qu'il voulait lui faire agréer. Tout en se croyant très sûr de Turenne, dont l'attitude avait été si nette devant Perpignan, il ne pouvait confier au frère du duc de Bouillon l'armée qui garderait en quelque sorte les clefs de Sedan, et il le destinait

à l'Italie. Anguien devait commander les troupes qui venaient d'être cantonnées entre l'Oise et la Somme[1].

Le duc d'Anguien prend le commandement de l'armée de Picardie (Amiens, 17 avril). Le maréchal de l'Hôpital et les intendants.

Sans les divulguer prématurément, Louis XIII sut respecter les choix légués par son ministre. C'est au mois de mai que Turenne reçut sa commission; mais, dès la fin de février, le duc d'Anguien était officiellement désigné, et, depuis le 2 mars, la série des ordres et des correspondances ne conserve aucune trace d'hésitation à son égard. Toutefois, il est à peu près certain qu'au moment où la maladie du Roi s'aggrava, où on parla de régence, son changement fut agité dans le conseil. Les uns le trouvaient trop jeune, trop délicat de santé; il est malade, assurait-on, et ne peut sortir qu'en voiture; d'autres redoutaient les intrigues de M. le Prince : lorsque tout était incertain, à la veille d'agitations imminentes, était-il opportun de mettre une armée aux mains de la maison de Condé? Le secrétaire d'État de la guerre, de Noyers, uni à M. le Prince par le lien des opinions politiques et religieuses, défendait le fils d'un allié puissant; mais son propre crédit baissait (il fut destitué le

1. Voir aux *Pièces et Documents*, nº I, la note sur le récit de La Moussaye, celui de Vincart, les recherches de M. Canovas de Castillo, du général Heilmann et autres.

25 avril), et le nouveau premier ministre, Mazarin, ne passait pas pour partager ces sentiments; cependant il s'est toujours attribué le mérite d'avoir décidé Louis XIII à persévérer dans sa première résolution et à donner au jeune général l'ordre tant attendu de partir pour Amiens. Le 17 avril, M. le Duc était à son poste [1]. Il y fut reçu par son lieutenant général, qui l'avait précédé de quelques jours. François de l'Hôpital, comte de Rosnay, connu jusqu'alors sous le nom de Du Hallier, arrivait des frontières de la Lorraine, où il avait servi l'année précédente, employé à l'éternel siège de La Motte [2], cette pauvre petite ville, perchée sur une butte presque inaccessible, que sa situation géographique désignait à de continuelles attaques et qui, une fois prise après tant d'assauts repoussés, fut si bien détruite, qu'il n'en reste plus trace aujourd'hui. Il venait d'être nommé gouverneur de Champagne et se trouvait ainsi désigné pour être l'*alter ego* du duc d'Anguien, ou plutôt partager le commandement avec lui; car il était prescrit au jeune prince « de ne rien entreprendre que par le conseil du sieur du Hal-

1. Il était parti de Paris le 15.

2. Place de Lorraine, définitivement rasée en 1644, située près de Bourmont (Haute-Marne), qui est en grande partie bâti avec les pierres provenant de la démolition de La Motte.

lier et de toujours agir avec le bon advis dudit sieur ». Afin de donner plus de poids encore aux conseils de ce mentor, le Roi l'éleva le 23 avril à la dignité de maréchal de France, en lui laissant les fonctions de « lieutenant général en l'armée de Picardie, commandée par mon cousin le duc d'Anguien ». Agé de soixante ans, la moustache blanche, un peu cassé, le nouveau maréchal de l'Hôpital avait beaucoup de services, des blessures dont il souffrait souvent. Élevé pour l'Église et non pour les armes, il avait conservé un peu des allures de son premier état : des formes douces qui n'excluaient pas l'obstination. C'était le coup de pistolet tiré en 1616 par son frère, Vitry, sous le guichet du Louvre, qui, d'un futur évêque, avait fait un capitaine des gardes. D'un courage passif, lent d'esprit, il avait plus l'habitude des sièges que des opérations en rase campagne[1].

L'Hôpital était presque seul au quartier général d'Amiens, lorsqu'il fut rejoint par M. le Duc.

1. François de l'Hôpital, né en 1583, un moment abbé de Saint-Germain, puis nommé à l'évêché de Meaux, quitta l'habit pour entrer aux gendarmes de la garde, dut sa fortune à son frère Nicolas, marquis, puis duc de Vitry, qu'il avait assisté dans l'entreprise contre le maréchal d'Ancre et qui lui céda la charge de capitaine des gardes. Il fut aussi un moment enveloppé dans la disgrâce de ce même Vitry, lorsque celui-ci

Celui-ci arrivait muni de ses pouvoirs, mais sans instructions écrites, sans chiffre pour correspondre. Il amenait sa maison, son premier gentilhomme Tourville, ses écuyers, La Roussière, Francine et autres, le médecin Montreuil, le père Mugnier, à la fois directeur et secrétaire, l'homme d'affaires Girard, ces deux derniers bien endoctrinés par M. le Prince; le lecteur les connaît tous. Les jeunes seigneurs, les gentilshommes de distinction qui devaient entourer M. le Duc comme volontaires n'avaient pas quitté Paris. L'état-major n'était pas constitué; les maréchaux de camp, le commandant de l'artillerie, le maréchal et les sergents de bataille, les maréchaux des logis, les aides de camp étaient retenus ailleurs ou en congé; tous n'étaient même pas encore désignés. M. de Bellejeamme, intendant de justice et finances de la province de Picardie, et M. de Villarceaux, de la généralité de Soissons, préparaient les magasins et les hôpitaux en attendant l'arrivée de M. de Choisy, nommé intendant de l'armée. M. de Choisy prit son ser-

fut mis à la Bastille pour avoir donné des coups de bâton à l'archevêque de Bordeaux; une rivalité de commandement avec Cinq-Mars lui rendit la faveur de Richelieu. Du Hallier venait d'être nommé gouverneur de Champagne, le 16 mars 1643, et il connaissait bien cette frontière, ayant beaucoup servi dans tout le Nord, en Artois, en Lorraine, etc. Il se retira après la bataille de Rocroy et mourut le 20 avril 1666.

vice un peu plus tard. Mari d'une femme fort à la mode, plume habile, homme d'expérience et de bon conseil, il avait rempli des fonctions importantes [1], et le Roi l'honorait de sa confiance particulière. Peu ou point de troupes à Amiens ou aux environs; bien que « rendez-vous » leur eût été donné à la date du 12 avril, la plupart des régiments étaient dans les places ou dans leurs quartiers d'hiver, que L'Hôpital, poursuivi de plaintes et de réclamations, venait d'élargir vers le sud. D'autres, partis de loin, étaient en route. Un des premiers arrivés fut celui de Sirot. Arrêtons-le un moment aux portes d'Amiens pour faire connaissance avec son chef; car ce sera un des principaux acteurs du drame auquel nous allons assister.

Le colonel Sirot. Claude de Létouf, baron de Sirot, né en Bourgogne en 1606, après avoir servi deux ans comme

1. Soit comme négociateur, soit comme intendant d'armée en Allemagne, Luxembourg, Languedoc, etc. — Désigné d'abord pour servir en 1643 sous les ordres directs du Roi (décision du 7 avril), il fut, par commission du 12 avril, attaché à l'armée du duc d'Anguien, qu'il rejoignit dans le courant de mai. Jean de Choisy, conseiller au Parlement, maître des requêtes, intendant de Champagne, devint chancelier du duc d'Orléans. Il avait épousé, le 8 février 1628, Jeanne Hurault de l'Hôpital. Son fils, l'abbé, l'auteur des Mémoires, a donné au nom de Choisy une illustration *sui generis*.

soldat, en France au régiment des gardes, en Hollande sous Maurice de Nassau, obtint une commission de capitaine dans l'armée de Piémont. Son régiment ayant été licencié, il leva une compagnie de chevau-légers qu'il conduisit en Hongrie, prit part à la guerre de Trente Ans sous Wallenstein et sous Gallas. Dans ses Mémoires, il rappelle avec orgueil qu'il avait échangé des coups de pistolet avec Gustave-Adolphe et raconte sans émotion les tueries et les pillages auxquels il avait assisté : « A Mantoue, nous enfoncions jusqu'aux genoux dans le cristal de roche. » Rentré dans son petit fief et bientôt fatigué de l'inaction, il passa dans l'armée suédoise et se retrouva un beau jour prisonnier de son ancien général, Wallenstein. Ayant payé rançon et rappelé au service de France, il fut promu au commandement d'une compagnie d'ordonnance de cent maîtres et d'un régiment de cavalerie légère armé à la hongroise. C'est en cette qualité qu'il figurait depuis 1635 dans nos armées de Picardie, de Champagne, de Lorraine[1]. Trempé à toute épreuve, doué de la sagacité militaire, il avait beaucoup d'acquis et encore plus de confiance dans son

1. Il venait de conduire un détachement à Brisach et son régiment arrivait du Bassigny. Lorsqu'il fut tué en 1652, il était lieutenant général et en passe de devenir maréchal de France.

propre mérite; nous le verrons à l'œuvre. Bien qu'il fût simple colonel[1], le prince profita de l'absence des maréchaux de camp pour lui donner le commandement de la cavalerie qui se réunissait dans la vallée de la Somme. Quant aux troupes à cheval, déjà cantonnées dans les pâturages de l'Authie, auprès de Doullens, et qui formaient l'avant-garde de l'armée, elles étaient en bonnes mains.

Le mestre de camp général Gassion.

Gassion était connu de M. le Duc, qui avait déjà servi avec lui. Et d'ailleurs, qui alors ne connaissait « le colonel Gassion, » favori de Gustave-Adolphe, distingué et protégé par Richelieu[2]? Homme de

1. Le titre de colonel se donnait alors aux chefs de certains corps, de cavalerie surtout, recrutés à l'étranger, ou venant du service étranger, ou organisés sur le pied de troupes étrangères. Le titre de mestre de camp était celui que portaient généralement les chefs de corps.

2. Il faudrait plutôt dire distingué par Louis XIII, si ce prince n'avait pas un moment sacrifié Gassion à Cinq-Mars; car c'est réellement le Roi qui a reconnu le premier la véritable aptitude de celui qu'il devait mettre à la tête de la cavalerie légère; dès le 6 juillet 1636, il écrivait au cardinal : « Je fais revenir Gassion en cette armée (de Picardie) afin de l'oposer à ces marauts de Croates. S'il y a quelques convois à conduire, ou s'il faut envoyer à la guerre pour prendre langue des ennemys, personne ne le peut faire si bien que luy. » On ne saurait parcourir les lettres du Roi au cardinal sans remarquer un esprit d'initiative, un tact politique, une connaissance des hommes, tout un ensemble de traits qui n'appartiennent pas au portrait habituel de Louis XIII.

guerre autant qu'on peut l'être, n'ayant rien du courtisan ni de passion que pour son métier, également prompt à la repartie et à l'action, reître avec la verve d'un Gascon, on ne rencontre guère de figure plus originale[1]. Ce huguenot, fils et frère de magistrats huguenots, avait fait ses études chez les Barnabites et les Jésuites; il sortit du collège des pères pour s'engager dans les bandes du duc de Rohan, et, quand les réformés de France mirent bas les armes, il alla joindre celui qu'on appelait « le boulevard de la foi protestante, » le « lion du Nord », le grand roi de Suède. Gassion et son régiment acquirent un beau renom parmi les Suédois, et, lorsqu'une partie de ceux-ci devinrent les « Weymariens, » c'est comme envoyé du duc Bernhardt qu'il fut présenté à Louis XIII et à son ministre. Retenu aussitôt au service de France, il fut activement employé depuis 1636. En 1642, Richelieu le fit venir en Roussillon; mais Cinq-Mars, dans une de ses reprises d'autorité, l'éloigna comme créature du cardinal et le renvoya dans le Nord, où le duc d'Anguien vient de le trouver.

1. Le Roi, s'étant amusé un jour à le convoquer pour l'heure de la messe, lui demanda en sortant comment il avait trouvé la musique : « Sire, répondit le colonel huguenot, six tambours et six trompettes feraient beaucoup plus de bruit. » — Bautru se divertissait de ses querelles avec le père Joseph.

Depuis le 10 décembre 1641, il était mestre de camp général de la cavalerie avec autorité sur les autres maréchaux de camp. Exigeant beaucoup des troupes, toujours au premier rang, souvent blessé, indulgent aux pillards et terrible « dégatier, » comme on disait alors, il était adoré de ses soldats. Robuste, infatigable, usant force chevaux, très habile à manier ses armes, mais payant peu de mine, petit, replet, le visage osseux et presque carré, ses traits, son regard annonçaient l'audace et la résolution plutôt que la supériorité de la pensée. Nous allons voir Gassion au pinacle, le plus actif, le plus clairvoyant des éclaireurs, le plus prompt, le plus vigoureux des officiers de bataille, réunissant ces parties si rares qui font le général de cavalerie complet. Il n'avait pas l'étoffe d'un général en chef; on s'en aperçut quand il eut des armées à conduire; il fut tué à temps pour sa gloire (1647)[1].

1. Gassion rentrait de permission au moment où M. le Duc arrivait. Le 15 avril, d'Amiens, il écrivait à Mazarin, lui rendant compte d'une visite qu'il venait de faire à de Noyers, pour témoigner au secrétaire d'État disgracié sa reconnaissance et sa sympathie; de tels actes et un tel langage sont rares dans tous les temps. — Son père était premier président de Pau et son frère intendant de Béarn. Né en 1609, il avait servi en 1636 sous le prince de Condé et en 1640 à côté du duc d'Anguien. — Comme mestre de camp général de la cavalerie légère, il avait succédé à René de Choiseul-Praslin, tué à la Marfée en 1641. Sa vie a été racontée par l'abbé de Pure

C'était beaucoup d'avoir sous la main, à l'avant-garde, un soldat de cette qualité; mais il n'était pas temps d'agir, et, quant aux nouvelles, Gassion n'avait aucun moyen d'en fournir; ses cavaliers, disséminés en quartiers de rafraîchissement, « n'allaient pas à la guerre. » Les gouverneurs des places qui bordaient le territoire ennemi ou qui s'y trouvaient enclavés pouvaient envoyer plus d'informations, et M. le Duc s'était adressé à ces officiers sans attendre les instructions du Roi. Pour comprendre le sens et la valeur des renseignements qui lui furent transmis, le caractère des ordres qu'il reçut et le commencement d'exécution qu'il leur donna, il faut avant tout se rendre compte de la situation des armées belligérantes dans cette région et jeter un coup d'œil sur le théâtre probable des opérations.

Théâtre de la guerre dans le Nord. Situation des belligérants.

La guerre entre la France et l'Espagne, si souvent déclarée, suspendue, reprise de droit ou de fait, s'était rallumée plus ardente en 1634. Depuis dix ans, les hostilités se continuaient sans interruption, dans le Nord, autour des limites que le droit féodal avait tracées entre le domaine direct des rois de France et les anciennes possessions des ducs de Bourgogne; limites tout artificielles que ne jalonnait aucun obstacle naturel, qui ne suivaient nulle part le tracé des cours d'eau. De notre

côté, un peu en arrière, la Somme, avec ses prairies marécageuses et ses tourbières, donne une assez bonne ligne, coupée de chaussées qui, toutes, ont leurs forteresses : Abbeville, Amiens, Corbie, Péronne, Ham, Saint-Quentin. La source de cette rivière est presque contiguë à la vallée de l'Oise; c'est à peine si une légère ondulation marque le changement de bassin. Coulant du nord-est au sud-ouest, l'Oise offre une voie pénétrante à l'envahisseur qui a franchi la Somme, ou qui s'est emparé des petites places de La Capelle et de Guise, construites à la tête de la vallée. D'autre part, les rivières qui arrosent les Pays-Bas prennent leur source en France: la Lys, l'Escaut, la Sambre, la Meuse; ce sont aussi des lignes d'invasion; nous n'étions pas en mesure d'en faire usage.

Dans toute cette guerre, le roi d'Espagne vise plus à frapper, à désarmer son ennemi qu'à lui arracher des lambeaux de territoire; il lui enlèvera sa couronne, s'il le peut; au moins il essayera de démembrer son royaume. Philippe II, ayant manqué l'occasion en 1557, faillit réussir avec l'armée du duc de Parme. Tout autre est le jeu du roi de France : il cherche à gagner le terrain pied à pied, à saisir une place, puis une autre, à les joindre à son domaine, à faire son pré carré. Durant cer-

taines périodes, l'Espagnol des Pays-Bas, engagé au nord avec les Hollandais, ayant des insurrections à réprimer, se borne à repousser les Français, attendant l'occasion pour revenir à sa grande entreprise : la marche sur Paris.

Paris! la victoire de Saint-Quentin semblait en avoir ouvert les portes à Philibert-Emmanuel ; la Ligue en avait remis les clefs à Farnèse ; les coureurs du cardinal-infant poussèrent jusqu'à Chantilly, en 1636. La fortune de la France, l'épée de Henri IV, la ténacité de Louis XIII, avaient écarté le péril ; mais ce péril renaissait toujours, et, en cette année 1642 qui venait de finir, une bataille gagnée par les Espagnols, vainqueurs aux sources de l'Escaut, leur eût ouvert le chemin libre jusqu'à Paris, s'ils n'avaient été arrêtés par une diversion de notre armée d'Allemagne.

Au commencement de 1643, l'Espagne tenait presque tout le Brabant, les Flandres, l'Artois (moins trois places), le Hainaut (moins une place) et le Luxembourg (en y comprenant Thionville). La France, outre la Picardie, la Champagne et les Trois-Évêchés, occupait le littoral reconquis jusqu'à Calais, le Boulonnois et le comté de Guines ; de ses conquêtes éphémères en Artois, elle gardait Arras, Hesdin et Bapaume ; elle avait détaché

Landrecies du Hainaut. Si l'on considère la France actuelle, on voit que le roi catholique possédait le département du Nord (moins la petite ville de Landrecies) et celui du Pas-de-Calais (moins le littoral et trois places isolées). Le gouverneur espagnol des Pays-Bas pouvait communiquer par Thionville avec les domaines ou les alliés que son souverain conservait en basse Alsace et dans la vallée du Rhin, enfin avec les généraux et les terres de l'Empereur. Il avait à se garder fortement vers le nord pour contenir « les rebelles » des Provinces-Unies, qui comprenaient le royaume actuel de Hollande. Maîtres des bouches du Rhin et de la Meuse, les confédérés pouvaient encore fermer l'Escaut ou l'ouvrir aux Anglais; l'Espagne perdait ainsi le parti qu'elle aurait pu tirer de la possession d'Anvers et sur la mer du Nord disposait des seuls ports d'Ostende et de Dunkerque, presque toujours bloqués par les flottes hollandaises.

Telle était la situation des belligérants quant aux territoires occupés. Examinons la situation des armées. La France avait, dans les dernières années, essuyé en rase campagne des revers considérables, devant Thionville en 1639, près de Sedan, à la Marfée en 1641, et en 1642 à Honnecourt, aux sources de l'Es-

caut[1]. Trois fois nous avions été surpris et trois fois la défaite s'était changée en déroute. Dans ces rencontres, la cavalerie française avait plutôt manqué de souffle que d'élan; elle avait facilement lâché pied et trop vite quitté le champ de bataille. L'infanterie, abandonnée par la cavalerie, s'était montrée inégale; la solidité, la cohésion lui avaient fait défaut. L'armée espagnole conservait le prestige de la supériorité militaire.

L'armée espagnole de Flandre; ses traditions. Les « tercios viejos ».

Au milieu des petites places éparses dans les vastes plaines des Pays-Bas, l'armée du roi catholique figurait comme une citadelle vivante et mobile, destinée à contenir les peuples dans la soumission et à résister aux invasions, difficile à ravitailler, mais menaçante, dominant au loin, poussant de vigoureuses sorties. On pouvait l'entamer, la frapper dans ses dehors; tant qu'elle restait debout, l'adversaire ne devait compter ni sur une victoire définitive ni sur une conquête durable. Les contingents fournis par les diverses provinces de la monarchie, les Italiens de Naples, de la Sicile et du Milanais, les Bourguignons de la Franche-Comté, les Flamands, les Wallons, les Allemands venus des bords du Rhin représentaient les ouvrages extérieurs, soutenus et reliés

1. Voir aux *Pièces et Documents*, n° II, la note sur les batailles de Thionville, la Marfée et Honnecourt.

par un réduit inébranlable, les fameux *tercios viejos*[1], les « Espagnols naturels ». Ces vieux régiments ne pouvaient guère s'entretenir par un recrutement régulier : « Vouloir mettre une pique en Flandre, disait le proverbe castillan, c'était tenter l'impossible. » Les contingents arrivaient difficilement par mer, rares ou faibles, presque nuls depuis l'anéantissement de la grande Armada; le cabinet de Madrid laissait ces légions lointaines s'épuiser périodiquement par la guerre ou les maladies. Quand l'effectif tombait trop bas, d'autres étaient mises sur pied dans le Milanais ou dans le Napolitain, et soit par la Savoie et la Franche-Comté, soit par le Brisgau et l'Alsace, ou par la Valteline et les États autrichiens, elles gagnaient les Pays-Bas. C'est ainsi que l'armée du duc d'Albe remplaça vers 1566 celle qui avait triomphé à Saint-Quentin avec Philibert-Emmanuel; il y eut ensuite celle du duc de Parme, celle de

1. Lors de leur création au XVIe siècle, les régiments d'infanterie espagnols étaient divisés en trois tronçons, l'un armé d'épées et de boucliers, un autre de piques, le troisième d'arquebuses; de là le nom de *tercios*, qui avait survécu à la modification de l'armement. — Sous le titre : *Del principio y fin que tuvo la supremacia militar de los Españoles*, M. Canovas de Castillo a esquissé à grands traits l'histoire de l'armée espagnole de Flandre aux XVIe et XVIIe siècles. Ce remarquable *Essai* de l'éminent homme d'État nous a fourni de précieux renseignements.

Spinola ; l'armée du cardinal-infant que nous avons sous les yeux avait dix ans de service.

Dans le chapitre trente-huitième du plus célèbre des romans, au moment où de nombreux auditeurs, groupés autour du bon chevalier de la Manche, écoutent un de ces discours où la hardiesse de la philosophie s'enveloppe d'un léger voile de folie, la porte de l'hôtellerie bien connue s'ouvre devant « un homme au teint brun, à la moustache longue, qui paraît revenir du pays des Maures ». Le silence se fait aussitôt, et cet homme, « le captif, » qui arrive d'Alger, jetant le masque du récit impersonnel, raconte sa propre histoire, les hauts faits « d'un tel de Saavedra ». En quelques mots, il trace le tableau des souffrances du soldat « le plus pauvre entre les pauvres, réduit à la misère de sa paye, qui vient tard, si jamais elle vient, ou à ce qu'il grappille de ses propres mains, au grand péril de sa vie et de sa conscience ; parfois si nu qu'un méchant pourpoint lui sert de chemise et de parure, et, lorsqu'il couche sur la terre en rase campagne, au milieu de l'hiver, ayant pour tout réconfort l'haleine qu'il tire de sa bouche et qui, contre les règles de la nature, sort froide, croyez-le ; car elle sort d'un lieu vide [1]. » Cervantes avait

1. *Don Quixote,* primera parte, c. XXXVIII.

servi dans les tercios de Moncada et de Figueroa. Blessé au visage, mutilé par la guerre, il est le type accompli, héroïque du « fantassin ; » le mot est d'origine espagnole.

Ces fantassins avaient à un haut degré certaines vertus du soldat, la frugalité habituelle, la patience, le mépris de la mort. Fiers, fatalistes, violents, impitoyables, se montrant à l'occasion sans frein dans la débauche, et, au lendemain d'un pillage, reprenant leur vie de misère avec la même résignation, tous se croyaient ou se disaient gentilshommes, *hidalgos*, vieux chrétiens pour le moins. Les officiers étaient de la même caste que les soldats; si le cadre d'un régiment avait survécu à la troupe, on formait des compagnies d'officiers réformés qui portaient la pique et le mousquet à côté des autres. Dans leurs mutineries (qui étaient fréquentes), ils changeaient leurs chefs, et souvent les généraux traitaient avec eux, acceptaient leurs choix; d'autres fois, la répression était terrible : on pendait beaucoup. Il n'y a pas, dans les temps modernes, de troupe qui ait plus ressemblé aux argyraspides d'Alexandre et aux vétérans de César.

L'infanterie recrutée en Italie et amenée en Flandre avec les tercios était à peu près dans les mêmes conditions, peut-être plus alerte, mais

moins ferme, moins disciplinée, ayant plus de besoins, plus de vices; là était le principal foyer des rébellions. Ces soldats étaient suivis de femmes et de valets en grand nombre, dont ils se séparaient pendant les mois de campagne, et qu'ils retrouvaient ou ne retrouvaient pas en reprenant leurs quartiers d'hiver. Un jour, le tercio du marquis d'Yenne, quittant Namur, y laissait six cents personnes de son bagage, et le gouverneur d'Aire, en juin 1644, comptait dans sa place deux cent quatre-vingt-onze femmes mariées (*donne maritate*) appartenant au régiment italien Martini, avec trois fois autant d'enfants, et sans compter les concubines. Il faut se reporter aux gravures de Callot, *les Misères de la guerre*, surtout aux tableaux et aux estampes de certains maîtres flamands, pour se figurer avec quelle licence vivaient ces bandes d'expatriés, non seulement en pays ennemi, mais dans les contrées mêmes qu'elles étaient appelées à défendre et à protéger; de nombreuses lettres de prélats et d'administrateurs belges en témoignent avec des détails effrayants. Les soldats que nous pouvons appeler indigènes, les Flamands, Wallons, Lorrains, Comtois, Allemands du cercle du Rhin, sont généralement plus jeunes, moins violents, peut-être plus prompts à se débander; ils sont chez eux, ils savent où fuir après une dé-

route, où se retirer à la fin de leur engagement. La combinaison de tous ces éléments disparates, de ces troupes d'origine et de mœurs si différentes, tenant les mêmes garnisons, combattant ensemble sans se mêler, faisait la force et la faiblesse de l'armée du roi catholique; les régiments se surveillaient entre eux, se maintenaient ou se ramenaient réciproquement dans le devoir; il y avait des rivalités généreuses; il y avait aussi les haines de race, les jalousies fatales, parfois la trahison ou le soupçon de la trahison.

Vigoureuse dans les attaques, sachant tirer parti du feu [1], ayant surtout la tenue du champ de bataille, cette infanterie manquait de mobilité et de souplesse, exagérait les formations compactes. La cavalerie, presque toute alsacienne et wallonne, avec quelques compagnies espagnoles, pesamment armée, bien montée, était surtout redoutable au choc; les troupes légères, armées à la hongroise, venaient des plaines du Danube. L'artillerie, lourde, mais suffisamment nombreuse et bien munie, était accompagnée d'équipages de siège et de ponts très complets pour l'époque. Alors que le canon

1. En 1595, devant Doullens, l'armée française ne put supporter le feu terrible des tercios, « ces salves qui faisaient paraître tout un enfer au milieu des blés ». (*Récit espagnol*, ap. Forneron, Philippe II, t. IV.)

dans les armées françaises était conduit par un simple lieutenant du grand maître, qui n'avait pas de rang militaire bien défini, à moitié soldat, à moitié entrepreneur, chaque armée espagnole avait un général d'artillerie. La disparate que présentaient les troupes se retrouvait dans le commandement avec des complications qui semblaient être un legs politique de Philippe II.

Le capitaine général Melo et ses lieutenants. Fontaine, Beck.

Si le capitaine général, qui réunissait tous les pouvoirs, était maintenu plusieurs années dans ses fonctions, les généraux sous ses ordres changeaient souvent d'attributions; leurs patentes n'étaient données que pour six mois. Les chefs de corps mêmes, les mestres de camp, étaient souvent déplacés et mis à dessein à la tête de régiments de race différente. L'origine obscure ou douteuse n'était pas un obstacle : un marchand génois avait jadis succédé au duc de Parme; aujourd'hui le propre frère du roi[1] vient d'être remplacé par un cadet de famille portugais, don Francisco Melo, qui a pour mestres de campg énéraux un pâtre du Luxembourg, Beck[2], un gentillâtre lorrain,

1. Ferdinand, fils de Philippe III, roi d'Espagne, dit le cardinal-infant (voir t. III, p. 433, note).

2. Jean Beck, né à Bastogne dans le Luxembourg, successivement berger, postillon, soldat au service d'Espagne, fut créé baron, gouverneur du duché de Luxembourg et parvint au grade de maréchal de camp général. A Thionville, en 1639,

Fontaine [1], et comme principaux lieutenants, au-dessous de ces deux soldats de fortune, de grands seigneurs tels que le prince de Ligne, le comte de Bucquoy, le comte d'Isembourg, Cantelmi des ducs de Popoli, La Cueva, duc d'Alburquerque, appartenant aux plus hautes lignées des provinces belges, de l'Allemagne, de Naples et de la Castille.

il menait l'avant-garde comme sergent général de bataille, et, en 1642, il eut la plus grande part à la victoire de Honnecourt. Percé de coups et pris à la bataille de Lens (1648), il mourut à Arras et fut inhumé à Luxembourg dans l'église des Récollets.

1. Enrôlé très jeune, Paul-Bernard Fontaine s'était fait promptement remarquer, et, dès 1626, il avait rendu à la maison d'Autriche des services assez importants pour être nommé comte par l'empereur Ferdinand II. La même année, il acquit d'Henri Gouffier, marquis de Bonnivet, la terre de Fougerolles en Franche-Comté; ce titre de seigneur de Fougerolles a fait supposer que Fontaine était Comtois, ou tout au moins Vosgien. Fils d'un maître d'hôtel du duc de Lorraine, élevé peut-être à la cour de Nancy, en tout cas protégé par la duchesse Marguerite, il épousa Anne de Raigecourt, d'une ancienne famille des environs de Metz (communication de M. Castan, l'érudit bibliothécaire de Besançon). En 1631, il était gouverneur de Bruges. Philippe IV le nomma l'un des gouverneurs des États de Flandres, à la mort du cardinal-infant. En 1643, il avait cinquante ans de service et le grade de maréchal de camp général. Remarquons que presque tous les recueils biographiques confondent ce soldat de fortune, tué à Rocroy, avec Pedro Enriquez de Acevedo, comte de Fuentes, petit-neveu du grand-duc d'Albe, né vers 1526, longtemps capitaine général des armées espagnoles, vainqueur à Doullens en 1595, et mort en 1610 à Milan, où nous l'avons vu recevoir Henri II, prince de Condé.

Assez proche parent de l'héritier des anciens rois de Portugal[1], Melo avait rompu de bonne heure avec le chef de sa maison, le duc de Bragance, dont les prétentions semblaient n'avoir alors aucune chance de succès. Pauvre, ambitieux, il avait quitté l'antichambre de son cousin en disgrâce pour se donner au premier ministre de Philippe IV, dont il sut gagner et conserver la faveur. La carrière de la politique active s'ouvrit devant lui; il en parcourut rapidement les degrés et s'acquitta heureusement de missions difficiles à Vienne, à Gênes, à Ratisbonne, en Sicile. C'était un homme d'une quarantaine d'années, trapu, les cheveux touffus, le visage noir, d'aspect très méridional. Intelligent, adroit, énergique, diplomate consommé, administrateur habile, il n'avait ni expérience de la guerre ni connaissances professionnelles quand il reçut, avec le titre de gouverneur des Pays-Bas et de Bourgogne, le grade de capitaine général et le commandement d'une armée. La fortune sourit à ses débuts; il créa des ressources, rétablit un peu d'ordre dans les finances et entra en campagne en 1642 avec une

1. Don Francisco Melo de Braganza, successivement créé comte d'Assumar et marquis de Tor de Laguna, descendait d'Alphonse, premier duc de Bragance (1442), fils naturel de Jean I[er], roi de Portugal.

armée bien pourvue, à laquelle il sut donner une bonne direction générale. Pour conduire les troupes sur le terrain, il pouvait se fier au coup d'œil sûr, au sang-froid et à la longue expérience de Fontaine, vieux guerrier de cinquante ans de service, et au courage entraînant de Beck, d'un caractère bouillant, animé par la haine du nom français, un de ces hommes que nos voisins d'outre-Rhin surnomment général *Vorwaerts* (en avant). Employant habilement selon leur aptitude des lieutenants de cette qualité, Melo enleva Lens et la Bassée sous les yeux des généraux français; puis, ceux-ci ayant séparé leurs quartiers, il tomba un matin sur l'armée du maréchal de Guiche, et, lâchant la bride à Beck, remporta une victoire éclatante (26 mai 1642). Peu s'en fallut que le gouverneur des Pays-Bas ne pût alors réaliser le rêve de ses prédécesseurs, pénétrer jusqu'au cœur de la France.

Réforme de la tactique.

« Les Espagnols se vantent, dit un auteur contemporain, sagace et bien informé[1], de vouloir hyverner à Paris sur le fondement de leur premier exploit en Picardie. » C'était un objectif fixé par la tradition; or la tradition régnait dans cette armée; établie par les maîtres, elle guidait leurs

1. Le Laboureur, *Histoire de Guébriant.*

successeurs. Il y avait là une véritable école : avec des degrés marqués dans la pratique, des écarts considérables dans le succès, la méthode reste uniforme. Quelle que soit la diversité des origines, du mérite, les généraux du roi catholique emploient les mêmes procédés stratégiques : le secret et le calcul dans la combinaison des marches, les concentrations longuement préparées, rapidement exécutées, l'emploi très étudié, souvent excessif, de la fortification ; plus de sièges que de combats. Habituellement temporiseurs, ils ont leurs jours de hardiesse ; excellant à défendre ou à gagner le terrain pied à pied, ils savent aussi, quand l'occasion se présente, aller au loin chercher le corps à corps avec l'ennemi. Le plus souvent victorieux en face des Français, ils n'ont pas toujours eu le même bonheur avec d'autres adversaires, et ces rebelles hollandais, qu'ils affectent de mépriser, leur ont donné mainte leçon dont ils n'ont pas su profiter. Dès l'année 1600, dans la journée de Nieuport, Maurice de Nassau avait montré à leurs dépens comment une armée divisée en groupes maniables, habile à évoluer, à changer de front, pouvait battre des troupes plus nombreuses, plus aguerries, mais rivées à une tactique fixe et sans souplesse. C'est l'histoire de la légion et de la phalange.

Il faut s'arrêter un moment à ces réformateurs de la tactique pour comprendre les revers qui vont frapper cette armée espagnole dont nous essayons d'expliquer la grandeur et la décadence. Le stathouder Maurice avait ouvert la voie, trouvé des formules pour le maniement de la pique et du mousquet, tracé des règles pour distribuer les troupes, varier leurs évolutions, combiner l'emploi des différentes armes. Rompant les entraves d'une organisation capricieuse, il créa des unités de combat d'égale valeur, le bataillon et l'escadron. La théorie est une lettre morte sans la pratique; les principes posés par cet instructeur incomparable reçurent leur application sur le champ de bataille. Venu après Maurice, connaissant imparfaitement son œuvre, esprit indépendant, Henri de Rohan essaya d'adapter les enseignements de l'antiquité, surtout les leçons de César, au service des armées modernes; il ne sortit guère des idées générales; non certes qu'il fût étranger à la conduite des troupes sur le terrain; mais, n'ayant commandé que des armées de rencontre, il n'avait pas eu l'occasion de manier longtemps de suite un même instrument façonné à sa guise. D'un génie plus vaste et plus hardi, Gustave-Adolphe porta les réformes ébauchées en Hol-

lande aussi loin que le permettait l'état de l'armement.

L'armée française : corps de la Somme et corps de l'Oise. Gesvres.

Les Espagnols, fiers d'avoir vaincu les Suédois à Nördlingen, continuant de malmener les Français, tenaient peu de compte des créations de Maurice et de Gustave. Pourquoi ces manœuvres nouvelles, ces subdivisions? Fallait-il, pour quelques accidents, renoncer à ce vieil et glorieux ordre de bataille, changer l'allure de ces compagnies d'hommes d'armes, de ces tercios si fermes quand ils recevaient le choc, marchant si droit quand il fallait frapper? Au contraire, depuis plusieurs années, l'armée française comptait parmi ses chefs, et même parmi les officiers subalternes, nombre de militaires qui avaient appris leur métier en Hollande ou servi avec les disciples du roi de Suède; sous leur inspiration, la tactique se réglait, se modifiait par degrés; jusqu'à ce jour, aucun succès éclatant n'avait consacré ces réformes encore timides et obscures; mais vienne le vrai capitaine qui saura mettre en œuvre ce travail préparatoire, et la semence portera ses fruits. A côté des gens de métier qui tiraient sagement profit des résultats de leur expérience, il y avait aussi, dans nos rangs, des étourdis qui voulaient tout mener à la mode suédoise ou hollandaise, comme on a vu, dans d'autres temps,

certains imitateurs serviles copier maladroitement Frédéric et ses continuateurs; d'autres, par réaction contre l'engouement ou seulement par ignorance, restaient rebelles au progrès. Au quartier général d'Amiens, la routine était représentée par L'Hôpital, l'esprit nouveau par Gassion et par Sirot, moins brillant, plus complet. Nous avons vu comment le duc d'Anguien, prenant possession de son commandement, rencontra ces trois hommes, quelle situation ils occupaient au moment où le jeune général survenait presque seul, devançant ses instructions, ses officiers, ses troupes, cherchant des nouvelles, et nous avons quitté l'état-major français pendant ces premiers temps d'inaction forcée, pour jeter un coup d'œil au delà de la frontière et connaître l'adversaire avec lequel Anguien allait croiser le fer.

Six jours après son arrivée, le 21 avril[1], il reçut les instructions du Roi, datées du 16[2]. Aucun plan ne lui était tracé, aucune entreprise indiquée. Sa mission était de pénétrer « les desseins des ennemis et d'en empescher l'effect ». Il devait régler ses mouvements sur ceux de l'adversaire, repousser les incursions sur les terres du

1. M. le Duc à M. le Prince. A. C.
2. A. C.

Roi et secourir les places attaquées ; « Sa Majesté ne luy pouvant rien prescrire de particulier sur ce subject, mais seulement de faire ce qu'il jugera, estant sur les lieux, par le conseil du sieur du Hallier,... estre le plus advantageus sans s'engager à rien dont l'issue ne doibve, par toutes les apparences humaines, estre glorieuse pour les armes de Sa Majesté ; » et, comme pour rendre la tâche plus ardue encore, le Roi se réservait la disposition d'une partie des forces qu'il mettait aux ordres de son jeune cousin. Ainsi les troupes qui avaient rendez-vous sur la Somme et sur l'Authie, ou qui étaient encore disséminées dans diverses garnisons, constituaient l'armée de Picardie proprement dite. Quant aux deux corps que le marquis de Gesvres réunissait dans la vallée de l'Oise, entre Guise et Chauny, le duc d'Anguien ne pouvait les appeler à lui que pour une grande occasion, successivement, et de telle sorte que Sa Majesté pût toujours les retrouver pour les faire concourir aux opérations qu'elle comptait diriger en personne. Les ordres de détail insistaient sur cette séparation, traçant une limite exacte entre les quartiers de l'armée de Picardie et les logements assignés aux troupes du marquis de Gesvres, qui, dans certaines pièces, reçoivent le nom d'armée de Champagne.

Ces instructions, à la fois vagues et compliquées, étaient plus faites pour rendre celui auquel elles s'adressaient indécis et timide que pour diriger l'inexpérience d'un général de vingt ans. La disposition en deux groupes sur la Somme et sur l'Oise présentait quelques avantages, encore plus de périls. Comme premier rendez-vous, elle était judicieuse, facilitait les subsistances, entretenait l'ennemi dans un certain doute sur la direction des mouvements ultérieurs, permettait de serrer sur la droite ou sur la gauche, chacun des deux groupes pouvant servir de base à la concentration générale. L'écart entre les deux ailes était excessif; là était le danger, accru encore par l'organisation du commandement. Gesvres avait des pouvoirs distincts et recevait de Paris des ordres directs. Il lui était bien prescrit de déférer aux réquisitions du duc d'Anguien ; mais il était chargé d'observer le Luxembourg, de veiller à la sûreté de la Champagne et d'en garnir les places; enfin il devait se tenir prêt à soutenir le maréchal de la Meilleraie, posté à Langres avec un rassemblement de troupes qui, bien que décoré du nom d'armée de Bourgogne, était en nombre insuffisant pour conquérir la Franche-Comté et se saisir de la ville impériale de Besançon, opération que le Roi se réservait de diriger en personne; or, tant que Louis XIII eut un

souffle de vie, rien ne put lui faire abandonner cette chimère. C'était un brillant officier que le marquis de Gesvres; dans la force de l'âge, ardent, bien en cour, capitaine des gardes, aspirant à la dignité de maréchal de France et fort pressé de voir réussir des prétentions déjà appuyées sur de beaux services[1]. Laissé en quelque sorte arbitre de ses mouvements, il pouvait, sans manquer au devoir, céder au désir de manœuvrer seul ou de conduire ses troupes sous les yeux du Roi. Au moment le plus critique, le commandant en chef de l'armée de Picardie se trouvait exposé à voir sa droite entièrement découverte et à perdre le concours d'un tiers (au moins) de ses troupes.

État moral et matériel de l'armée.

Il était difficile de prendre un commandement dans des circonstances moins avantageuses. La mort de Richelieu avait amené un relâchement gé-

1. Louis-François Potier, marquis de Gesvres, d'une famille de robe très puissante, descendant du secrétaire d'État bien connu de Henri III et de Henri IV, né en 1610, se distingue très jeune devant la Rochelle, sert pendant trois ans en Hollande; toujours et très activement employé depuis son retour en France (1632). Mestre de camp de cavalerie et maréchal de camp en 1638; très brillant à Fontarabie, grièvement blessé au siège d'Arras et dans mainte occasion (trente-deux blessures, disait-on), reçoit, en 1641, le régiment d'infanterie du malheureux Saint-Preuil. Capitaine des chasses et capitaine des gardes en survivance de son père, récemment créé duc de Tresmes. Tué le 4 août 1643.

néral, suite habituelle de la chute des gouvernements qui ont tendu à l'excès tous les ressorts. Les mécontents relevaient la tête; les ambitieux se tenaient aux aguets; tous les yeux étaient tournés vers la cour. Le lien de la discipline s'affaiblissait; chacun allait, venait, celui-ci pour régler ses affaires, cet autre pour solliciter. Gesvres, malgré son goût pour le métier des armes, quitta son poste important de Chauny et s'absenta des premiers, appelé par de graves intérêts de famille, peut-être aussi obéissant à un sentiment plus impérieux encore que l'ambition[1]. Des maréchaux de camp comme d'Aumont, et le maréchal de bataille lui-même, La Vallière, suivirent cet exemple; après s'être montrés à leur poste, à peine arrivés, ils repartaient. « Tous les capitaines du régiment des gardes escossoises, écrivait M. le Duc à son père, s'en sont allés à Paris sans mon congé; les officiers suisses sont aussy tous à Paris; il n'y a point d'officiers à ces troupes, et les soldats ne marcheront pas sans eus. Que l'on commande à tous les officiers de l'armée qui sont

1. Le prétexte de cette absence était la présentation de son père comme duc et pair; le vrai motif était son désir de se rapprocher de Marie de Gonzague, future reine de Pologne. Le nom de cette princesse, que nous avons déjà prononcé (l. III, ch. IV), reparaîtra plusieurs fois dans ce récit.

à Paris de se rendre à leurs charges ». L'argent devenait rare; les services étaient mal assurés, la solde en retard. « Nostre artillerie n'est point preste pour marcher; nous avons si peu de chevaus, qu'on n'en peut guère mener... Il n'y a plus de quoy faire subsister la cavalerie d'Amiens ny celle d'Abbeville », écrivait encore M. le Duc, et, quand on lui annonça un premier envoi d'argent, on eut soin de le prévenir qu'il n'y avait rien pour l'infanterie. « Il est fort à craindre qu'elle ne se desbande, répliqua-t-il. Surtout payés les Suisses; ne maltraités pas un corps considérable. Si l'on n'observe pas le traité qu'ils ont faict avec M. de Noyers, je prévoy un grand désordre et qui gagneroit toute l'armée »[1]. Les chefs des troupes étrangères capitulées laissaient entendre que la mort prochaine du Roi les relèverait de leur serment. Il n'y avait pas de mutinerie à craindre, mais la désertion pouvait devenir contagieuse. Dans les régiments nationaux, qui ne quittaient guère le sol de la France, les hommes fatigués ou ennuyés disparaissaient assez facilement; quelques-uns étaient arrêtés, beaucoup échappaient, retournaient chez eux ou allaient reprendre du service ailleurs : si les capi-

1. M. le Duc à M. le Prince, 22, 24, 26, 28 avril; 2, 12 mai. A. C.

taines, en recrutant leurs compagnies, tombaient sur un homme de bonne mine, ils ne s'inquiétaient guère des antécédents. Les troupes commettaient beaucoup de désordres. Le ministre en demandait la répression, signalait les « voleries » des capitaines qui présentaient des « passe-volants » aux revues, etc. On pendait quelques pillards, on menaçait certains officiers de la Bastille, on cassait les plus mauvais.

L'armée manquait d'ardeur et de confiance; elle avait cette allure triste et résignée que donne l'habitude de la défaite. M. le Duc se rendait bien compte du tempérament de ses troupes : « Il y en a de bonnes, mais pas toutes »[1]. Plusieurs corps avaient montré de la faiblesse dans les campagnes précédentes ; on les nommait. Sur vingt régiments d'infanterie, neuf ou dix pouvaient être considérés comme solides, encore étaient-ils presque entièrement refaits ; car tous avaient souffert. L'effectif de quelques-uns était tombé si bas, qu'il fallait en mettre deux ou trois ensemble pour former l'unité de combat, le bataillon. Nombre de visages imberbes dans les rangs, quoique l'ensemble fût robuste, les piquiers surtout, hommes de choix, appelés à manier une lourde lance et à recevoir

1. M. le Duc à M. le Prince. A. C.

le choc; les mousquetaires étaient plus agiles; leur arme, difficile à charger, n'avait d'effet qu'aux petites distances : les uns et les autres étaient assez bien exercés. Beaucoup de bons capitaines, surtout dans les « vieux », Picardie, Piémont, et dans les « petits vieux », comme Rambures, La Marine, Persan; quelques très bons mestres de camp. La cavalerie se composait de vingt et un régiments, presque tous accusés d'avoir tourné bride sans en venir aux mains, ceux-ci à Thionville, d'autres à la Marfée. Ils s'étaient mieux comportés à Honnecourt, notamment les chevau-légers de Guiche. Le meilleur renom appartient aux cuirassiers de Gassion, aujourd'hui « mestre de camp général » et à « Royal », qui s'appelait « Richelieu » il y a quelques mois. Tous combattent avec l'épée et le pistolet; ils sont passablement montés. Le service d'éclaireurs est fait par deux régiments de Croates et par les fusiliers à cheval. Pour réserve, quelques compagnies de « gendarmes » qui « ne vont pas à la guerre », c'est-à-dire aux avant-postes et reconnaissances, mais qui savent charger à fond; ils étaient deux cent vingt maîtres à la Marfée; ils y furent héroïques[1]. L'artillerie se remettait

1. La conduite des gendarmes était partout admirable. (Voir au tome III le récit des journées de Fontarabie et de Salces.)

difficilement des pertes essuyées à Honnecourt; le nombre de chevaux affectés aux bouches à feu et au parc ne dépassa pas quatre cents. Un homme entendu et dévoué, La Barre, lieutenant du grand maître[1], dirigeait ce service, qui était une sorte d'entreprise: il ne put atteler que douze pièces de campagne. Les hôpitaux se préparaient, les magasins se remplissaient; d'après les ordres du Roi, tout était disposé pour la défensive.

L'état-major. Espenan. La Ferté. La Vallière.

L'état-major général et l'état-major particulier se constituaient. Il faut bien se servir de notre langue moderne pour parler de ce qu'on n'avait pas encore songé à définir. Si peu précises que fussent alors des attributions sur lesquelles on n'est pas, même de nos jours, complètement d'accord, il n'en fallait pas moins des instruments pour faire connaître ou exécuter la pensée du général, des intermédiaires entre lui et les troupes. Le commandant en chef avait auprès de lui d'abord un lieutenant général[2] chargé de le seconder ou de

1. Henri de Chivré, marquis de la Barre, commanda l'artillerie aux sièges d'Allemagne et de Flandre, de 1632 à 1638. Il fut tué devant Saint-Omer, en juillet 1638. Son fils étant alors trop jeune pour succéder à la charge de lieutenant du grand maître, le Roi lui donna cet office le 16 janvier 1643. C'est probablement ce dernier qui prit la direction du service à Amiens, au mois d'avril, et que nous allons voir tuer à Rocroy.

2. Pourvu non d'un grade, mais d'une commission.

le remplacer en cas d'empêchement, puis des maréchaux de camp en nombre variable. Hors le cas des commandements séparés, comme celui que Gassion exerçait à Doullens en vertu de sa charge, et Gesvres, par pouvoir spécial, à Chauny, ces officiers généraux n'avaient ni emploi fixe, ni tour de service, ni même un rang bien marqué. Ils recevaient des missions temporaires, la direction d'un détachement ou d'une attaque durant un siège, ou d'un groupe de troupes dans un jour d'action. Pour donner des ordres de route ou de logement, pour régler les mouvements et la formation sur le terrain, le général en chef était assisté par le « maréchal et les sergents de bataille. » Des « aides de camp » et des « volontaires » transmettaient ses ordres et combattaient à ses côtés quand on menait les mains.

Espenan, doyen des maréchaux de camp alors employés sur cette frontière, alla occuper à Chauny la place que Gesvres laissait vacante en prenant un congé. M. le Duc n'avait à redouter aucune velléité d'indépendance chez ce nouveau lieutenant, que le prince de Condé venait de sauver de la disgrâce et peut-être de l'échafaud; des accidents moins graves que la reddition de deux places telles que Salces et Tarragone avaient coûté

la vie à plus d'un officier[1]; Espenan passait pour n'être pas heureux à la guerre. Après lui venait le marquis de la Ferté, homme de qualité, très vaillant, criblé de blessures, cachant sous une humeur joyeuse un caractère assez jaloux et un esprit étroit; c'était un officier de cavalerie appelé à exercer après Gassion le commandement le plus important de cette arme; plus tard, il fut créé duc et pair et reçut le bâton[2]. Les autres maréchaux de camp désignés ne parurent pas sur le terrain pendant la première partie de la campagne. Les fonctions de maréchal de bataille étaient dévolues à Laurent de la Baume-Leblanc, sieur de la Vallière[3], lieutenant au gouvernement d'Amboise, peu assidu,

1. Voir tome III, p. 413.

2. Henri de Saint-Nectaire (on écrit aussi *Senneterre*), marquis, puis duc de la Ferté. Il était gros et en plaisantait volontiers. Premier capitaine au régiment du comte de Soissons, lorsqu'il reçut, devant Privas, en 1629, un coup de mousquet au visage; depuis lors, il porta un emplâtre noir sur sa face réjouie. Capitaine de chevau-légers à Casal et à la bataille d'Avein; mestre de camp de cavalerie en 1638; nommé maréchal de camp sur la brèche de Hesdin en 1639. Blessé d'un coup de fauconneau devant Chimay en 1640, il charge, la cuisse enveloppée et attachée sur l'arçon; il avait encore d'autres blessures. A Rocroy, il reçut deux coups d'épée et deux coups de pistolet; en 1650, un coup de mousquet à la gorge, dont il faillit mourir. Lieutenant général en 1646, maréchal de France en 1651, duc et pair en 1665, il mourut en 1681.

3. C'est le père de la duchesse de la Vallière. Il était né le

plus instruit en théorie qu'en pratique. Parmi les sergents de bataille qui l'assistaient, remarquons Bellenave, officier d'un vrai mérite, qui se fera tuer deux ans plus tard[1].

Aides de camp et volontaires.

Les aides de camp et volontaires, nommés ou autorisés par le Roi, rejoignent successivement Amiens. Bientôt le duc d'Anguien est entouré d'un brillant essaim de jeunes gens dont son coup d'œil précoce a distingué le mérite, ou que des liens de famille, des relations de société ont désignés à son choix. On les appelle déjà « les petits-maîtres; » ils seront les appuis de sa grandeur et les compagnons de ses diverses fortunes; nous en avons rencontré quelques-uns et leurs noms reparaîtront à mainte page de cette histoire. Voici le chevalier de Chabot[2] et le fils de madame de Sablé, Bois-Dauphin[3]; tous deux seront

25 juin 1611 et s'était bien conduit à Bray, Avein et Sedan. Son frère cadet, François, auteur des *Pratiques et Maximes de guerre,* fut tué devant Lérida, en 1647. Il eut encore deux autres frères tués au service.

1. A Nördlingen, en 1645. — Bellenave (Claude le Loup de Beauvoir, marquis de), mestre de camp en 1634, sergent de bataille en 1638, maréchal de camp le 17 octobre 1644.

2. Chabot (Guy-Aldonce, chevalier de), frère puîné de Henri de Chabot, qui devint duc de Rohan en 1645. Maréchal de camp depuis 1641, le chevalier de Chabot mourut de ses blessures devant Dunkerque en 1646.

3. Bois-Dauphin (Guy de Montmorency-Laval-Bois-Dauphin,

moissonnés par la guerre à la fleur de leurs ans; voici un cadet de Lorraine, le duc d'Elbeuf[1], Tavannes, un ami de Dijon[2], le marquis de Fors, dont la sœur possède le cœur du jeune prince, La Moussaye, qui s'est déjà signalé à la guerre et qui sera l'historien de Rocroy, Toulongeon[3], Rochefort, futur maréchal de France[4]; d'autres moins connus, Baradat, frère d'un ancien favori de Louis XIII, de la Fitte, des Barrières, du Fay[5]. Il y a là une pépinière de généraux pour

marquis de Laval), « un des plus beaux gentilshommes de France et des mieux faits ». (Tallemant.) Nous avons parlé de son père, le maréchal de Bois-Dauphin (livre III, ch. I). Volontaire en 1639, capitaine dans « la Marine », aide de camp le 31 mars 1643, sergent de bataille, puis maréchal de camp en 1646, et, comme le précédent, tué, la même année, devant Dunkerque.

1. Duc d'Elbeuf (Charles de Lorraine), né en 1620, maréchal de camp en 1646, lieutenant général en 1648, mort en 1692.

2. Tavannes, voir livre III, ch. IV.

3. De Fors, La Moussaye, Toulongeon, voir livre III, ch. VI.

4. Rochefort (Henri-Louis d'Aloigny, marquis de), maréchal de France en 1675, mort en 1676. Il était fils de ce Rochefort qui avait si fidèlement servi le prince Henri II et il épousa la fille du brillant marquis de Laval, nommée ci-dessus.

5. Baradat (Pierre, chevalier de), chanoine de Paris en 1627, capitaine au régiment de cavalerie de la Reine en 1643, devint maréchal de camp, quitta le service en 1658 et mourut en 1682. — De la Fitte (J.-P.-H. de la Fitte de Pelleport), volontaire depuis 1639, cornette à Nördlingen, capitaine de chevau-légers à Lens, enseigne et lieutenant aux gardes du corps du

l'avenir, et, dès aujourd'hui, un groupe d'officiers intelligents, lestes, hardis, habiles au maniement du cheval et de l'épée, qu'il fera bon avoir près de soi en un jour de bataille.

Premières mesures prises par le duc d'Anguien; sa fermeté.

Cependant, grâce à l'application et à la fermeté du chef, l'ordre se rétablissait; dès les premiers jours, l'action du commandement se fit sentir; les quartiers, trop étendus par L'Hôpital, furent resserrés. « Nous avons logé toutes les troupes dans les places fermées, soit pour empescher qu'elles ne se desbandassent, soit aussy pour empescher la ruine du pays; elles sont pourtant dispersées en sorte que, si les ennemis se mettent ensemble, elles seront en trois jours prestes pour marcher à eus »[1]. Les premières nouvelles étaient contradictoires. Le 19 avril, d'Arras, le maréchal de

Roi, maréchal de camp en 1688. — Des Barrières (H. de Taillefer, sieur), aide de camp en 1643, maréchal de camp en 1649, quitte le service en 1651 et meurt en 1690. Mêlé à l'intrigue de Tancrède de Rohan, il suivit madame de Longueville à Stenay, et fut agent de M. le Prince auprès de Cromwell au temps de l'Ormée et de la guerre de Guyenne. — Si l'on ne trouve pas ici les noms de quelques-uns des plus connus entre les « petits-maîtres », tels que Nemours, Châtillon, Boutteville, etc., c'est que nous avons vérifié leur absence à la journée de Rocroy, les uns étant trop jeunes, les autres en congé, employés ailleurs ou absents pour divers motifs.

1. M. le Duc à M. le Prince, 21 avril. A. C. Cette première mesure ne s'appliquait pas au corps de l'Oise, trop éloigné et qui, d'ailleurs, n'existait encore que sur le papier.

Guiche, qui paraissait porter gaiement son malheur de l'année précédente[1] et qui avait montré du dévouement en acceptant la mission de conserver cette place, écrivait à M. le Duc que l'ennemi tenait ses troupes préparées, faisait des magasins dans toutes les villes, enrôlait des paysans et leur payait régulièrement douze sous par jour : « Quant au reste, ajoutait-il, à moins d'estre du conseil de don Francisco Melo, il est difficile d'y rien pénétrer; cependant je fais travailler à cette place avec tout le soing et la diligence possible[2] ». Dans sa lettre du lendemain, le maréchal était plus précis; il ne doutait pas que les ennemis n'eussent « un desseing considérable, » et tous les indices, tous les renseignements prouvaient que ce dessein était la reprise d'Arras. En pareilles circonstances, chacun se croit toujours au point menacé. Selon Quincé[3], gouverneur de Guise, homme d'expérience et de bon jugement, l'ennemi avait levé toutes ses garnisons le 20 avril et donné un rendez-vous général entre Valenciennes et Douai; les uns disent qu'il va marcher sur

1. La bataille d'Honnecourt. — Sur Antoine de Gramont, comte de Guiche et depuis duc de Gramont, voir tome III, p. 372, note.

2. A. C.

3. Joachim de Quincé, mestre de camp de dragons, mourut ambassadeur à Madrid en 1659.

Arras, d'autres sur Landrecies; les troupes du Luxembourg, commandées par Beck, n'ont pas encore passé la Meuse[1].

Le même jour, le gouverneur de Bapaume assurait que l'armée espagnole ne pouvait pas être sur pied avant les premiers jours de mai : c'était aussi le sentiment du duc d'Anguien, qui, se rendant bien compte de la situation, pesant avec calme la valeur de ces renseignements divers, continuait de prendre ses mesures activement, avec suite, sans précipitation et sans flottement. Il estimait que Melo pouvait mettre en campagne sur cette frontière quinze ou seize mille hommes de pied et six ou sept mille chevaux[2]. Séparé du corps de l'Oise, M. le Duc était loin d'avoir autant de monde sous la main. Pour atténuer l'écart entre l'effectif disponible des deux armées, il fixa la force des garnisons à laisser dans chacune des places qui ne serait pas immédiatement menacée et fit passer à Chauny l'ordre de jeter autant d'infanterie que possible dans Guise et la Capelle, parant ainsi aux premiers accidents qui surviendraient de ce côté et rapprochant ces troupes du point où il pourrait les employer sans sortir de la limite tracée par ses

1. 21 avril. A. C.
2. 22 avril. A. C.

pouvoirs. Il développe et précise les premières instructions qu'il a données; sa pensée est claire et l'expression est nette : « Les ennemis ne sont pas encore hors de leurs quartiers; tous nos advis sont qu'ils ne seront ensemble qu'à la fin du mois. Dès qu'ils commenceront à marcher, nous irons nous saisir du poste d'Ancre[1], sur la rivière qui prend sa source à Miraumont, au cas qu'ils aillent vers Arras; et, s'ils marchent sur Landrecies, nous irons du costé de Crèvecœur[2], pour voir s'il y a lieu de les combattre ou de leur faire lever le siège »[3]. Le duc d'Anguien ne se trompait guère dans ses conjectures.

Mouvements préparatoires des Espagnols divisés en quatre groupes. Melo à Lillo (25 avril).

Le capitaine général, don Francisco Melo, avait disposé ses troupes en quatre groupes :

En Artois, le duc d'Alburquerque[4], avec les six *tercios viejos* d'Espagnols naturels, Alburquerque, Avila, Velandia, Villalva, Garcies, Castelvi; trois régiments italiens, Visconti, Strozzi, Delli-Ponti, et trois wallons, Ligne, Ribaucourt, Grange, soit douze gros régiments d'infanterie, l'élite de

1. Ancre, aujourd'hui Albert.
2. Crèvecœur, sur l'Escaut, entre le Catelet et Cambrai.
3. A. C.
4. Francisco Fernandez de la Cueva, huitième duc d'Alburquerque, né en 1619, mort en 1676.

l'armée, cantonnés de Béthune à Douai, quartier général à Festubert[1] ;

En Hainaut, quatre-vingt-deux compagnies de cavalerie et quatre régiments d'infanterie logés entre Mons et Valenciennes, sous les ordres du comte de Bucquoy[2], quartier général à Quiévrain ;

Entre Meuse et Sambre, l'armée d'Alsace, commandée par le comte d'Isembourg[3], forte de cinq régiments d'infanterie, six de cavalerie, un de Croates et quelques compagnies libres ;

En Luxembourg, au delà de la Meuse, Beck, avec un corps séparé de cinq à six mille hommes.

Toutes ces troupes étaient prêtes à marcher le 5 avril ; le comte de Fontaine, mestre de camp général de l'armée de France (*sic*), avait son quartier général à Lille. Le 15 avril, Melo quitta Bruxelles pour rejoindre son lieutenant. Avant son départ, il modifia et compléta l'organisation du

1. Festubert, à dix kilomètres de Béthune et 36 d'Arras.

2. Bucquoy (Albert de Longueval, comte de), mort en 1668, fils de Charles-Albert de Longueval, général en chef des armées impériales, grand seigneur de haute mine et d'intelligence moyenne.

3. Isembourg (Ernest, comte d'), gouverneur de Namur, chevalier de la Toison d'or, mort en 1664 sans enfants. C'était un homme de taille élevée, de grand courage et un officier de cavalerie de premier ordre. Plusieurs branches de la maison comtale, évangélique, d'Isembourg, jadis souveraine, aujourd'hui médiatisée, existent encore.

commandement : Cantelmi[1] eut l'armée de Brabant, opposée aux « rebelles » hollandais, armée d'observation, dirions-nous aujourd'hui ; Melo savait qu'il n'avait pas d'entreprise à redouter de ce côté[2]. Don Alvaro, frère du capitaine général, fut nommé général d'artillerie de l'armée de France. Le prince de Ligne, qui, l'année précédente, avait conduit son régiment avec une grande valeur[3], fut désigné pour commander les hommes d'armes de Flandre, sorte de milice qui n'était convoquée

1. Cantelmi (Andrea), fils de Fabrice, duc de Popoli, d'une des plus illustres familles du royaume de Naples, profil allongé, décharné, dur. Après avoir été mestre de camp général en Flandre, il commanda en Catalogne, où il fut défait par le comte d'Harcourt et pris dans Balaguier. Il en mourut de douleur, assure-t-on (1645).

2. Un autre corps d'observation, formé plus tard à la lisière du Boulonnois, fut mis sous les ordres d'un officier général fort apprécié dans l'armée espagnole et dont nous aurons à parler, Fuensaldaña (don Luis Perez de Vivero, comte de). Il etait mestre de camp d'infanterie dès 1636 ; en 1648, il prit le commandement de l'armée des Pays-Bas, avec les pouvoirs de premier ministre sous l'archiduc Léopold et conserva ces fonctions jusqu'en 1656. A l'arrivée de don Juan d'Autriche, il fut envoyé dans l'État de Milan. Définitivement nommé gouverneur des Pays-Bas, en 1659, il mourut à Cambrai en prenant possession (1661).

3. Claude Lamoral, prince de Ligne, né en 1618, mort en 1679, fils du prince Florent, marié à Marie-Claire de Nassau, veuve de son frère Henri-Albert. Il fut successivement vice-roi de Sicile (1670) et gouverneur du Milanais (1676).

que pour la fin de mai. Enfin la patente de « général de la cavalerie » fut retirée à Bucquoy et donnée au duc d'Alburquerque. Comment un politique aussi consommé que Melo a-t-il pris de semblables mesures au moment d'entrer en campagne? Voulait-il mettre dans l'ombre deux hommes dont il redoutait la popularité, l'influence? Croyait-il nécessaire de donner à ses escadrons un chef plus résolu et plus alerte? Quel que pût être le motif de cette double disgrâce, elle fut vivement ressentie par ceux qu'elle atteignait, par Bucquoy surtout, qui se refusait à trouver une compensation dans la vague promesse d'une mission importante, non définie; elle blessa tous les Belges, et peut-être explique-t-elle une certaine tiédeur que nous remarquerons plus tard chez les troupes de cette nation.

Après une tournée d'inspection dans les places maritimes, le capitaine général fit son entrée à Lille, le 25 avril. Il aurait voulu se mettre en campagne tout de suite; mais la saison n'était pas favorable aux opérations militaires; très froide d'abord, elle devenait pluvieuse; l'herbe n'avait pas poussé encore et les chemins restaient détrempés. Toutefois l'armée espagnole exécuta des mouvements préparatoires; les troupes de Hainaut se rapprochèrent de Valenciennes, celles

d'Artois se réunirent près de Carvin[1], avec leurs réserves sur la route de Lille; Fontaine se rendit à Carvin, où il ne tarda pas à être rejoint par le capitaine général. Ainsi établi dans le triangle Lille, Carvin, Valenciennes, Melo menaçait Arras, et, s'il attirait de ce côté l'attention de l'armée de Picardie, il n'avait qu'à changer la direction de ses échelons pour marcher vers le sud et se rapprocher de Landrecies.

Landrecies et Arras sont en flèche dans le domaine du roi catholique, formant les deux pointes des conquêtes françaises dans l'Artois et le Hainaut. Arras est une très forte place, une capitale. Reprendre Arras serait pour les Espagnols un grand succès matériel et moral; rentrer dans Landrecies serait plus stratégique. Le duc de Savoie en 1557, le cardinal-infant en 1636, avaient pénétré dans la vallée de l'Oise en passant la Somme entre Saint-Quentin et Amiens. C'est ce que Melo aurait sans doute tenté en 1642, si les circonstances lui avaient permis de pousser à fond son succès d'Honnecourt. Aujourd'hui, il peut tourner ce premier obstacle de la Somme, soit en s'emparant de Landrecies, soit en attaquant la Capelle ou Guise, qui sont plus en arrière, mais également

1. A cinq lieues au sud de Lille.

à sa portée. Landrecies est assez bien fortifié, la Capelle plus faible; le château de Guise vaut mieux.

Nous avons fixé les positions occupées par l'armée du roi catholique, signalé les objectifs qui s'offraient au commandant de cette armée. Avant de suivre ce dernier dans sa marche offensive, rappelons quelle était au même moment la distribution de l'armée française. — Le duc d'Anguien est à Amiens; sa gauche se prolonge vers Abbeville (45 kilomètres), avec des détachements en Boulonnois; il a encore du monde à droite jusqu'à Péronne, en arrière jusqu'à Montdidier : soit douze à treize mille hommes, infanterie et cavalerie, cantonnés dans la vallée de la Somme. Devant son front, à 30 kilomètres, Gassion occupe Doullens, sur l'Authie, avec deux mille chevaux, couvert par les trois places que nous tenons en Artois (Hesdin, Arras et Bapaume) ou à portée de les secourir; il est à environ 35 kilomètres de chacune. Très en arrière, au sud-est, un corps détaché, mis conditionnellement aux ordres du prince, se forme dans la vallée de l'Oise; le quartier général est à Chauny, à plus de 80 kilomètres d'Amiens; une partie de cette infanterie remonte la vallée pour se jeter dans

Anguien, en marche le 9 mai, est le 14 à Fervaques. Il refuse d'aller à la cour.

Guise, à 45 kilomètres de Chauny, et, plus en avant, dans Landrecies et la Capelle, chacune de ces places étant à 25 kilomètres de Guise.

Au commencement de mai, le temps devint meilleur. Le plan des Espagnols ne se dessinait pas encore, mais ils remuaient, c'était certain. Quand ils quittèrent leurs cantonnements de Béthune pour affluer à Carvin, la sérénité du maréchal de Guiche se troubla un moment; il poussa un cri d'alarme et demanda du secours. Ailleurs, on se méprenait également et le Boulonnois était signalé comme le véritable objectif de l'ennemi. Sans s'émouvoir, Anguien acheva ses préparatifs. Dès qu'il eut donné tous ses ordres, réuni ses moyens d'action, il leva ses quartiers et occupa le poste d'Ancre, aujourd'hui Albert, qu'il avait déjà reconnu et choisi (9 mai). Il n'avait pas l'intention d'attendre que l'ennemi vînt complaisamment l'y chercher ou le laissât s'y morfondre; c'était un premier pas qui le rapprochait de « tous les costés où les ennemis pourront tourner la teste ». Le Roi l'a trouvé bon[1]. Gassion amena ses chevau-légers

1. M. le Duc ayant donné avis qu'il allait se mettre en campagne du côté de Doullens pour être prêt à se porter du côté où les ennemis tourneraient la tête, le Roi lui fit connaître par le secrétaire d'État qu'il approuvait cette résolution; la minute est du 8 mai. — Chacun des deux généraux en chef pour-

au rendez-vous. Le maréchal de Guiche laissa sortir d'Arras le contingent demandé à cette grosse garnison; les portes de la place n'étaient pas refermées qu'un remords le saisit : « Prenez garde à la contremarche, écrit-il; rien de plus aisé qu'un retour de l'Escaut sur l'Artois; il faudrait voir à quoi aboutiront ces finesses »[1]. Mais le duc d'Anguien a pris son parti; le détachement d'Arras, arrivant par Bapaume, le trouve en route. Il se dirige sur la vallée de l'Oise, marchant à la tête de ses troupes, dans un pays ondulé, facile à traverser, sur un sol qui sèche vite et qui commence à verdir; aussi va-t-il rapidement. Son convoi suit le long de la Somme une route parallèle, escorté par le régiment des gardes écossaises, que l'étiquette militaire tient éloigné de la colonne principale, son rang n'étant pas encore réglé. Le 12 mai, l'armée s'arrête aux environs de Péronne

suit un dessein plus vaste que la conquête d'une ville ou d'un lambeau de territoire : l'Espagnol peut concentrer toutes ses forces, sans se laisser deviner, là où l'ennemi est le moins préparé; il tient à choisir son terrain, à frapper avec une grande supériorité numérique; le Français cherche à rallier tout ce qu'il peut attirer à lui pour joindre l'Espagnol avant que celui-ci ait remporté un premier succès et réuni toutes ses troupes. Le dessein du premier est ingénieux; celui du second est simple et ferme.

1. A. C.

et le quartier général est à Moislains[1]. Les troupes « sont en bon estat »; elles ont meilleure apparence depuis qu'elles « sont ensemble » et qu'elles cheminent; elles trouvent le pain préparé dans les villes près desquelles elles passent sans y entrer; le fourrage est abondant, « la cavalerie n'a jamais esté si belle »[2]. Chaque heure de route diminue la distance qui sépare l'aile droite du corps de bataille; M. le Duc renouvelle à Espenan l'ordre de remonter l'Oise avec tout son monde et de jeter des hommes dans Guise et la Capelle qui peuvent bien être aussi menacées que Landrecies. Gassion éclaire la marche; ses partis vont à la guerre au loin, « deçà et delà l'Escaut ».

Le 14 mai, l'armée a dépassé Saint-Quentin. Le duc d'Anguien est logé à l'abbaye de Fervaques, près des sources de la Somme. Il y reçoit de graves nouvelles : un courrier de Paris lui apporte l'invitation, sinon un ordre formel, de revenir à la cour; Louis XIII est au plus mal et ne règne plus que de nom; le prince de Condé veut avoir son fils auprès de lui au moment où va s'établir la régence; la dépêche contient un « pouvoir » donné à L'Hôpital pour prendre le commandement de l'armée. D'autre part, les

1. Huit kilomètres au nord de Péronne.
2. M. le Duc à Mazarin, 12 mai. A. N.

éclaireurs reviennent et voici ce qu'ils rapportent : toutes les troupes de l'Artois et du Hainaut se sont réunies entre Valenciennes et le Quesnoy. Don Francisco Melo les a passées en revue et les a mises en route. Hier 13, leurs Croates battaient le pays au sud d'Avesnes, mettant le feu partout; de loin, on voyait la fumée des villages incendiés, aux environs de la Capelle et, plus à l'est, jusque vers Hirson. L'ennemi est en France.

« Les ennemis entrent en France du costé de Vervins, répond le duc d'Anguien à son père. Ils sont à une journée de moy et, demain, nous serons en présence. Jugés si mon honneur ne seroit pas engagé au dernier point de laisser l'armée dans cette conjoncture. Considérés l'estat auquel je suis pour servir le Roy estant à la teste d'une armée de laquelle je puis respondre tant que j'y seray, et celuy auquel j'engageray les choses si je m'en vais ». Le lieutenant général ne paraissait pas se soucier de prendre la place du général en chef. « Si je pars et que le Roy meure, ajoute M. le Duc, le maréchal de l'Hôpital craint fort que les troupes ne se desbandent. Dans quelques jours, si quelqu'intérest particulier vous oblige à me rappeler, si vous jugés que je sois plus en estat de servir l'Estat et vous, tout seul à Paris avec un escuier, qu'icy à la teste d'une armée de vingt cinq mil

hommes bien intentionnés, j'abandonneray tout pour vous rendre le service que vous souhaiterés de moy »[1]. Le soir même, le courrier repartit avec cette réponse et l'ordre de route fut donné pour le lendemain; direction, Guise et Vervins.

Il ne s'agit plus de disputer aux Espagnols une place ou un lambeau de territoire; c'est l'invasion de la France qui commence. Où sera porté le premier coup? Heudicourt[2] est suffisamment pourvu à Landrecies, qui semble moins menacé; dans Guise, Quincé a son régiment, celui de Rambures, cinq compagnies royales et deux de Suisses; à la Capelle, Roquépine[3] a son régiment, celui de Biscaras, dix compagnies de Piémont et des Suisses. Espenan a quitté Chauny, il est en marche avec tout ce qu'a pu fournir le corps du marquis de Gesvres; on l'attend à Origny-Sainte-Benoîte, à 14 kilomètres de Guise.

---

1. A. C.

2. Michel Sublet, parent et protégé du ministre de Noyers. En 1647, il rendit Landrecies aux Espagnols après une très courte et misérable défense. On expliquait le mauvais état de sa place par les profits qu'il aurait réalisés en négligeant de l'entretenir; il passait pour y avoir gagné 400,000 écus. Il justifia les soupçons en se réfugiant à Liège, obtint plus tard son pardon et mourut en 1665.

3. Roquépine (Louis-Claude du Bouzet, marquis de), capitaine en 1638, maréchal de camp en 1651.

Plan de Melo. Marche de ses troupes. Investissement de Rocroy (18 mai).

Melo eut une conception de capitaine, forma un dessein hardi dont le succès promettait des résultats considérables. Il admettait comme prouvées les données suivantes : que l'armée de Picardie, peu nombreuse, comptant beaucoup de recrues, pouvait bien tenter le secours d'une place attaquée dans son voisinage, mais qu'elle était incapable d'exécuter une opération d'assez longue haleine, une marche de quelque durée, une action vigoureuse ; que les noms sonores d'armées de Champagne et de Bourgogne déguisaient mal la faiblesse des rassemblements ébauchés à Chauny et à Langres ; et il espérait trouver en face de lui des adversaires semblables à ceux qu'il avait déjà rencontrés : un étourdi comme Guiche, un brutal comme La Meilleraie, un chef lourd, indécis comme Brézé, Châtillon, ou médiocrement clairvoyant comme Harcourt. Il a déjà tourné les places de la Somme ; il tournera celles de l'Oise, passera entre les sources de cette rivière et la vallée de la Meuse et viendra à Rocroy frapper sur l'angle mort ; séparant du premier coup les trois armées françaises, déjà si éloignées l'une de l'autre, et mettant entre elles une masse de troupes supérieure en nombre et en qualité à ce que chacune peut lui opposer. Les premières démonstrations doivent avoir retenu le duc d'Anguien assez loin sur la droite ; s'il se rap-

proche, il ne sera pas soutenu et devra reculer ou succomber. L'armée de Picardie mise hors de cause, le reste se dissipera et la Franche-Comté sera dégagée du péril qui la menace; le capitaine général pourra alors marcher sur Rethel et sur Reims, ravager la Champagne ou peut-être descendre la vallée de la Marne, qui est la vraie route de Paris [1].

Tandis que don Francisco voyait défiler ses belles troupes sous les murs de Valenciennes, deux courriers partaient de son quartier général. L'un, dirigé sur Palizeul en Luxembourg, portait à Beck l'ordre de s'approcher de la Meuse et de se rendre maître du cours de cette rivière, au-dessous de Mézières, en se saisissant de Château-Regnault [2].

1. Ainsi la répartition défectueuse des armées françaises, la disposition qui avait retenu sur l'Oise, et peut-être dans l'inaction, les forces dont l'emploi pouvait être décisif ailleurs, tournait au profit de ses auteurs et contribuait à entraîner Melo dans une entreprise qui lui sera fatale. On ne saurait conclure de l'issue de cette campagne que de semblables erreurs peuvent être répétées sans péril; pour y remédier, il faut le caractère, le mérite, l'autorité et le bonheur du duc d'Anguien.

2. Château-Regnault, sur la rive droite de la Meuse, à 15 kilomètres nord de Mézières, chef-lieu d'une petite principauté que se disputaient de puissants voisins, pourvu d'une assez bonne forteresse, qui était alors occupée par les Français. Melo suivait une ligne d'invasion nouvelle et voulait se servir de la Meuse pour ses vivres.

L'autre allait à Namur, chargé d'instructions que le comte d'Isembourg exécuta immédiatement.

Le 10 mai, l'armée d'Alsace quitta ses cantonnements et se réunit à la Buissière, entre Maubeuge et Thuin, comme pour y passer la Sambre et rejoindre le capitaine général sous Valenciennes. La journée du 11 fut consacrée aux préparatifs du passage. Le 12, Isembourg fit subitement une contre-marche, s'éloigna de la Sambre, et, prenant les devants avec sa cavalerie, passa sous Mariembourg sans s'arrêter; cheminant toute la nuit, il arriva devant Rocroy le 13 mai à la pointe du jour. Il avait franchi dix-huit lieues en vingt-quatre heures, si secrètement, qu'il put enlever des ouvriers sortis à l'instant même de la place pour travailler dans les jardins. Il sut par eux que la garnison ne dépassait pas quatre cents hommes; toutefois la place lui parut plus forte qu'on ne le supposait, protégée par des marais qui en rendent l'accès difficile, par des bois propices aux tentatives de secours. Rocroy fut immédiatement investi; Isembourg en garda soigneusement les portes et les avenues.

Ce même jour, 13, Melo couchait à Dompierre, près d'Avesnes, et, le lendemain, tandis que sa cavalerie se montrait aux environs de la Capelle, faisant beaucoup de bruit et de fumée, comme nous l'avons vu par les rapports parvenus au duc

d'Anguien, le gros de son armée marchait par Chimay sur Rocroy. Lui-même était devant cette place le 15 mai avec toutes ses forces. Il était difficile d'apporter plus de précision dans le calcul, plus de secret, d'ensemble et de rapidité dans l'exécution ; jusqu'ici, le succès était complet.

A l'extrémité sud-est de cette épaisse barrière de forêts qui a nom la Thiérache, au point où elle se soude au massif des Ardennes, là où le sol change de nature et la végétation d'aspect, où les bois rabougris succèdent aux chênes gigantesques et à la variété des arbres de haute futaie, dans une de ces clairières, rares alors, et que les progrès de l'agriculture multiplient, agrandissent chaque jour, s'élève le clocher de Rocroy. Il marque le centre d'un plateau d'environ six kilomètres de rayon, d'une altitude moyenne de 380 mètres, d'où les eaux s'écoulent lentement à travers un terrain argileux, çà et là marécageux, partout stérile ; elles se divisent en trois ruisseaux dont l'un, le Gland, va grossir l'Oise non loin de sa source, tandis que la Sormonne coule vers le sud pour tomber dans la Meuse près de Mézières, et que l'Eau-Noire rejoint cette rivière par le nord. L'aspect est froid et triste, même de nos jours, où l'élevage du bétail transforme toute cette région ; la mousse, les genêts y dominent encore. On est là au milieu des

rièzes; c'est le nom local de ces landes humides. De toutes parts, le plateau est bordé par une ceinture de taillis bas et touffus, végétant péniblement sur un sol rocailleux, percés de quelques chemins qui n'étaient guère alors que des sentiers; les voies d'accès étaient plus praticables du côté du sud. François I[er] avait compris que le pauvre village perdu au milieu de ce désert, sur la dernière limite du domaine royal, pouvait devenir une position militaire; de quelques cabanes de bergers et de fraudeurs, il fit une ville de guerre et les enveloppa d'une enceinte dont le périmètre n'a pas été modifié. En 1643, Rocroy était (comme aujourd'hui) une place de cinq bastions, avec fossé assez profond, chemin couvert et demi-lunes devant les courtines. Il n'y avait de maçonnerie qu'à l'escarpe, mais abondance de fraises et de palissades dans les dehors. On avait eu quelques inquiétudes pour Rocroy l'année précédente, et la place avait été à peu près mise en état de défense[1]; depuis, elle avait été de nouveau négligée, et les jardiniers enlevés le 13 mai au matin n'avaient pas trompé le comte d'Isembourg en lui disant que la garnison

1. « Les ennemis sont toujours auprès de Charlemont. J'ai mis à tout hasard mille bons hommes dans Rocroy ». (Gramont à M. le Prince, Mézières, 18 juillet 1642, après la bataille de Honnecourt, perdue en mai. A. C.)

était tombée de mille à quatre cents hommes. Rappelons que Rocroy appartenait au gouvernement de Champagne et n'était pas, selon l'expression de nos règlements militaires, dans le rayon d'action de l'armée de Picardie.

Siège de Rocroy. Incidents de la nuit du 16 au 17.

A son arrivée devant la place, don Francisco Melo, estimant que le duc d'Anguien devait être encore assez loin, que l'armée qui se réunissait à Langres pour entrer dans la Comté n'était pas à redouter, que le corps du marquis de Gesvres en Champagne n'existait que sur le papier, jugea qu'une circonvallation serait inutile; il se borna à faire tracer par Fontaine le front de bandière, c'est-à-dire la ligne sur laquelle l'armée se mettrait en bataille si l'ennemi se présentait en force, et résolut de mener vivement le siège. Il ne pensait pas que la place pût tenir plus de trois à quatre jours et fit immédiatement ouvrir la tranchée. Espagnols, Italiens, Wallons, Allemands, chaque nation eut son attaque. Le 15, au coucher du soleil, le comte de Ritberg donna le premier coup de pioche, et, le 16 au matin, le chemin couvert était couronné. Le même jour, aussitôt les gardes relevées, une batterie de trois pièces ouvrit son feu, et quatre demi-lunes furent enlevées d'assaut.

Pendant la nuit du 16 au 17, on entendit des coups de pistolet aux avant-postes ; un officier et quelques

cavaliers français se jetèrent dans une grand'garde espagnole. L'officier fut tué; les cavaliers se sauvèrent. Le léger émoi causé par cet incident n'excita pas la vigilance de tous : au point du jour, les soldats qui gardaient la demi-lune enlevée la veille au soir par les Italiens furent surpris et passés au fil de l'épée par cent cinquante fusiliers français qui, depuis plusieurs heures, étaient blottis près d'eux sur le chemin couvert. La garnison de Rocroy rentra dans la demi-lune.

Ces fusiliers jetés dans la place ne pouvaient appartenir qu'à la cavalerie du duc d'Anguien; on assurait dans l'armée espagnole que l'officier dont on avait ramassé le corps était un aide de camp de Gassion; l'armée française était donc moins loin qu'on ne le croyait. Le capitaine général n'en tint compte; oubliant qu'à la guerre on ne se garde bien qu'en cherchant à garder l'ennemi, il n'envoya aucune patrouille vers le sud par delà les bois et prescrivit seulement de mettre des Croates en vedette aux débouchés intérieurs des sentiers. Tout se bornait, semblait-il, à un retard de vingt-quatre heures, qui ne sauverait pas la place, et dont l'état-major espagnol ne se préoccupait pas autrement. Le chevalier Visconti fit reprendre la demi-lune par le régiment qui l'avait perdue. La communication entre les attaques fut rétablie, la

descente du fossé préparée. Dans la soirée du 17, Isembourg arrivait au pied de la muraille du corps de place et attachait le mineur. On travaillait activement aux batteries de brèche qui devaient ouvrir leur feu aux quatre attaques le 18 au soir.

Apparition des éclaireurs français (18 mai). L'armée espagnole prend les armes.

Le 18, vers midi, au moment où le dîner, prélude de la sieste, va s'apprêter au quartier général (*quartel de la corte*), établi au nord de la place assiégée, un Croate y arrive au galop; il annonce que des éclaireurs français se montrent à la lisière des bois qui bordent le plateau au sud-ouest. Ce n'est peut-être qu'une reconnaissance, mais c'est un indice certain : l'ennemi approche. Don Francisco convoque un conseil de guerre et envoie un courrier à Beck : le commandant de l'armée du Luxembourg doit avoir pris Château-Regnault, qui n'est qu'à huit lieues de Rocroy; peut-être a-t-il déjà dépassé la Meuse; qu'il presse la marche de ses troupes et que, de sa personne, il vienne au plus vite; il pourra être au camp dans la nuit. Melo a la conscience de ce qui lui manque : l'instinct et la connaissance de la tactique, l'habitude du terrain. Il juge aussi que Fontaine est insuffisant pour le compléter; c'est un excellent soldat, un de ces hommes qui se cramponnent à une position et qu'on ne déloge pas sans les tuer; il marchera sans vaciller sur le point de direction qui lui sera

indiqué; mais il veut toujours avoir toutes ses troupes dans la main; il est infirme et ne prendra pas l'initiative d'une attaque. Quant à Beck, il a l'ardeur, la passion, c'est lui qui a conduit le combat à Honnecourt; Melo s'en souvient et ne veut rien entreprendre sans avoir auprès de lui ce hardi lieutenant.

Cependant les messagers accourant des grand'-gardes se succèdent au quartier général; les cavaliers français, disent-ils, deviennent plus nombreux; on voit des hommes à pied poindre hors des taillis. Courriers sur courriers sont expédiés à Beck. Mais bientôt il n'est plus temps d'attendre ce général, ni même de réunir en conseil les officiers qui sont sur les lieux. Déjà le duc d'Alburquerque a dû faire sonner le boute-selle dans les campements de la cavalerie; les grand'gardes reculent lentement, refoulées par un ennemi qui grossit toujours. Il faut faire prendre les armes à tout le monde avant le commencement de la sieste, qui était alors pour l'armée espagnole ce que les repas à heures fixes ont été pour d'autres dans des temps plus modernes. Ordre est donné de suspendre les travaux, de désarmer les batteries, de diriger les pièces et les troupes sur le front de bandière; on laissera des postes d'infanterie pour garder les tranchées, des détachements de cavalerie pour

surveiller les avenues et repousser les partis qui essayeraient de se glisser jusqu'aux portes de la place. Le capitaine général, accompagné de ses principaux officiers, le comte de Fontaine, mestre de camp général, le comte d'Isembourg, chef de l'armée d'Alsace, le duc d'Alburquerque, commandant la cavalerie, et don Alvaro Melo, général d'artillerie, va observer les mouvements de l'ennemi et déterminer la ligne de bataille qu'il fera prendre à ses troupes.

Le front de bandière reconnu et indiqué dès le début du siège comme lieu de rassemblement est au sud de Rocroy, à environ 1,000 ou 1,200 mètres du pied des glacis, orienté du nord-ouest au sud-est et faisant face à Maubert-Fontaine. Devant la droite (côté nord-ouest), le terrain s'abaisse doucement jusqu'à un petit étang aux bords marécageux, qui est un des réservoirs de l'Eau-Noire. Le centre et la gauche s'étendent sur la croupe qui sépare les affluents de l'Oise et ceux de la Meuse. De ce côté (sud-est), le niveau du sol se soutient et reste sans interruption le même sur une crête d'aspect semblable, qui se développe en face et à moins de 1,000 mètres de l'assiette du front de bandière. Melo comptait porter son armée en avant sur ce deuxième contrefort, afin de maintenir l'ennemi plus loin de la place et surtout d'éviter toute ap-

parence de couardise[1]; attendre les Français en se couvrant d'un étang et d'un marais lui paraissait indigne d'un représentant du roi catholique. Mais don Francisco avait décidément affaire à des gens qui se pressaient : tandis qu'il délibère et que ses troupes se réunissent, il voit la position qu'il allait occuper, et dont il ne pouvait découvrir le revers, se couronner d'une ligne assez longue et très serrée d'escadrons intercalés avec des bataillons. Les têtes des chevaux et les hommes du premier rang se montrent bien alignés au sommet. Qu'y a-t-il derrière? Du point où il est placé, le capitaine général ne peut s'en rendre compte. Ce qui est certain, c'est que l'ennemi, à qui l'entrée des bois n'a pas été disputée, qui a pu déboucher et, sans coup férir, prendre pied sur le plateau, occupe maintenant la position où les Espagnols voulaient l'attendre et qu'il n'en sera pas délogé sans combat. Ce combat, Melo ne veut pas l'engager encore; il attendra Beck pour attaquer. Un nouveau retard de quelques heures ne sauvera pas Rocroy; toutes les issues sont gardées et les Français ne peuvent pas y jeter un homme de plus; c'est une place perdue pour eux. S'ils osaient prendre l'offensive, l'armée du roi catholique leur ferait payer cher cette

1. *De mostrar tener cobardia.* (Relation de Vincart.)

audace. Les derniers ordres sont donnés, ils sont sommaires : le mestre de camp général tracera la ligne de bataille en avant du front de bandière et disposera l'infanterie à sa guise ; le général de la cavalerie mettra ses escadrons en ordre ; le commandant de l'artillerie placera ses pièces au mieux. Il était environ deux heures de l'après-midi.

C'était un rideau de cavaliers et de mousquetaires que Melo venait d'observer sur le contrefort qui lui faisait face, et derrière ce rideau arrivait toute l'armée française de Picardie résolue à combattre. Retournons au point où nous l'avons laissée le 14 mai au soir, aux sources de la Somme, non loin de Saint-Quentin, et suivons ses mouvements, la pensée de son chef, comme nous venons de suivre la pensée et les mouvements de don Francisco Melo.

Marche des Français. Anguien apprend la mort de Louis XIII (16 mai).

Le 15 mai, le duc d'Anguien, développant son plan de se rapprocher à la fois du détachement à rallier, des places à secourir, de l'ennemi à joindre, descend dans la vallée de l'Oise ; puis il dépasse Guise et remonte le cours de la rivière, se dirigeant vers l'est. Gassion est en avant et sur la gauche, avec deux mille chevaux ; il a liberté de manœuvre,

ordre de chercher l'ennemi, de pourvoir aux incidents. Le convoi et une partie de l'infanterie forment la colonne de droite. Le 16, l'armée de Picardie s'arrête aux environs de Vervins, un de ses centres d'approvisionnement. Landrecies, Guise, la Capelle, n'étant plus menacés, ont rendu les détachements qui avaient temporairement renforcé leurs garnisons ; Espenan a rejoint avec une bonne partie de ses troupes; le quartier général est à Foigny [1], antique abbaye de Bernardins, sur le Thon, affluent de l'Oise.

Dans cette journée, le duc d'Anguien apprit en même temps que Louis XIII était mort [2] et que depuis la veille la tranchée était ouverte devant Rocroy. Écoutons-le; il dira mieux que nous quelle impression il reçut de cette double nouvelle et quelle résolution elle lui inspira. « Je ne saurois peindre, écrit-il au premier ministre, le desplaisir que toutte cette armée a de la mort du Roy. J'espère que les ennemis de cet Estat ne se prévaudront pas de ce malheur ; mais je vous puis asseurer que cette armée ira droit, et contre ceus du dehors et contre ceus du dedans, s'il y en a d'assez meschants pour l'estre. Je marche demain (17) à Rocroy que les ennemis assiègent

1. Huit kilomètres nord-est de Vervins.
2. Le 14 mai, à 2,45 p. m.

despuis hier (15) et seray là apprès demain (18). Je vous asseure que nous n'azarderons rien mal à propos; nous ferons tout ce que nous pourrons pour le secourir »[1]. Nulle hésitation, mais pas d'illusion ni de forfanterie; fermement résolu, le jeune prince se possède et termine sa lettre en indiquant ce qu'on devra faire du côté de la Bourgogne et de Thionville « pour donner jalousie aux ennemis si nous sommes assez malheureux pour ne pas réussir ». Puis il expédie à Gassion un ordre net et concis dans lequel respire la fermeté de son âme, lui donnant rendez-vous pour le lendemain à Bossus-lès-Rumigny, où rejoindront également les derniers détachements en arrière. « De là, tous ensemble, nous marcherons aux ennemis[2] ».

Marcher aux ennemis! sa pensée est tout entière dans ces trois mots, que répète chacune de ses lettres depuis son arrivée à Amiens.

17 mai, concentration de l'armée entre Aubenton et Rumigny. Conseil de guerre.

Le 17 mai, les voitures et une partie de l'infanterie, quittant les environs de Vervins, prennent une route un peu longue, mais abritée contre toute tentative des partisans, masquée par la Haye d'Aubenton, un de ces massifs boisés aux pentes raides qui portent le nom de Haye dans le nord-

1. M. le Duc à Mazarin, Foigny, 16 mai. A. N.
2. M. le Duc à Gassion, 16 mai, de Foigny. C. P.

est de la France. A Brunehamel, cette colonne rallie les derniers contingents tirés de la Champagne. Le gros des troupes, conduites par le général en chef et prêtes à combattre, suit la route extérieure et remonte la riante vallée du Thon. Vers midi, toute l'armée est concentrée dans un espace de six kilomètres, à Aubenton, Bossus et Rumigny; il n'y a pas à compter sur un homme ni un cheval de plus. Le duc d'Anguien est à Rumigny, où il a réuni son lieutenant général L'Hôpital, les deux maréchaux de camp Espenan et La Ferté, le maréchal de bataille[1], les doyens des mestres de camp, Sirot pour la cavalerie et Persan[2] pour l'infanterie, le commandant de l'artillerie La Barre. — Gassion vient d'arriver avec ses escadrons; il descend de cheval, entre au conseil

1. Ou plutôt le sergent de bataille qui remplissait ces fonctions par intérim. Le titulaire, La Vallière, était parti pour Paris le 12 mai et rejoignit son poste dans la nuit du 18 au 19. (*Gazette*, n° 65)

2. Persan (François de Vaudetar, marquis de), fils de Henri, baron de Persan, que nous avons vu gardant le prince Henri II à Vincennes, et de Louise de l'Hôpital, sœur des maréchaux de Vitry et de l'Hôpital. Il avait servi sous le prince de Condé en Languedoc; son régiment, levé en 1640, s'était bien conduit à la Marfée et à Honnecourt. Maréchal de camp en 1647, il suivit, pendant les troubles, le parti de M. le Prince, rentra en France à la paix des Pyrénées, et quitta le service.

et rend compte de ce que le lecteur a déjà en partie deviné. Depuis trois jours, il n'a pas quitté la selle, ni la piste des ennemis. D'abord, il a évité de les serrer de trop près pour ne pas leur donner l'éveil. Quand il les a vus établis devant Rocroy, il s'est approché, les a trouvés non retranchés, sans défiance et se gardant à peine. Dans la dernière nuit (16 au 17), il a pu pousser jusqu'aux glacis et jeter sur le chemin couvert cent vingt fusiliers commandés par Saint-Martin, premier capitaine du régiment. En même temps, il a tâté les quartiers des ennemis, ramené quelques-uns de leurs postes, et le Gascon reparaît dans cette assertion un peu risquée : « Sans un petit marais j'aurais défait une bonne partie de leur infanterie »[1]. L'alerte donnée, il a fait rapidement reculer sa troupe, l'a mise à l'abri ; lui-même, caché dans les bouquets de bois, il a attendu le jour pour bien lire le terrain et compléter sa reconnaissance. Il estime la force des ennemis à moins de trente mille hommes, décrit le site, l'accès difficile du plateau, les défilés, les bois et les marais, les avantages que la configuration du sol assure à l'assiégeant pour arrêter une armée de secours, l'emplacement des camps espagnols, la forme, l'éten-

1. M. le Duc à M. le Prince, Rumigny, 17 mai. A. C.

due et les abords des positions qu'on peut se disputer en cas de bataille livrée près de la place. Quant à la place elle-même, elle serait peut-être prise sans le secours qu'elle a reçu; si elle n'est promptement délivrée, elle sera rendue ou enlevée d'assaut avant trente-six heures. Et Gassion termine son rapport sans autre conclusion.

Après quelques mots de félicitation adressés au mestre de camp général de la cavalerie, le duc d'Anguien annonce à ses lieutenants la mort du Roi, qui n'est encore connue que par une vague rumeur. Il expose brièvement la gravité des circonstances, le péril de l'État : les forces disponibles sont réunies; celles des Espagnols peuvent augmenter; tout délai serait funeste; on ne peut, à l'aurore d'un règne, laisser l'ennemi pénétrer au cœur du royaume sans faire un effort pour l'arrêter.

Le maréchal de l'Hôpital est d'avis qu'il faut tenter le secours de Rocroy, mais en évitant un engagement général. Les environs de la ville assiégée lui paraissent présenter un terrain favorable à la petite guerre; autant il est difficile d'approcher de la place avec toute une armée, autant il est facile de pousser des partis jusqu'aux portes; l'armée cependant prendra position sans entrer dans les bois, prête à recevoir l'ennemi si celui-ci veut

franchir les défilés. Le maréchal voit un grand péril à se lancer dans une aventure dont l'issue en ce moment peut être fatale. Chacun garde le silence; personne, Gassion lui-même, n'ose conseiller la bataille. Le prince reprend la parole Il démontre que l'opération restreinte ferait courir à l'armée tous les risques de la défaite sans aucune chance de victoire, et que tenter le secours, sans être résolu à livrer bataille, ne mènerait qu'à un désastre. Il faut aller chercher l'ennemi sous la muraille pour lui faire lâcher prise. Au reste, il ne s'agit pas de sauver Rocroy, mais de sauver l'État de France et la couronne du jeune Roi.

Le langage du général en chef entraîne Gassion; s'il n'a pas cru pouvoir émettre le premier un avis aussi hardi, il tient le parti pour bon. Il ajoute quelques détails topographiques sur les passages, sur les lieux en général; puis il indique par quels procédés tactiques on peut atteindre le plateau et y prendre position. Sirot, la meilleure tête du conseil, Persan, homme d'action et ami personnel du prince, opinent comme Gassion. L'Hôpital persiste dans son sentiment; les autres officiers l'appuient ou se taisent. Le duc d'Anguien met fin à la conférence en donnant, pour le lendemain, l'ordre de marche, l'ordre de bataille et la distribution des commandements. Ses instructions sont complètes

et précises; rien n'est omis, et « chacun, dit Sirot dans ses Mémoires, fut mis en pleine possession de ce qu'il devait faire. »

Le 18 mai, au jour, l'armée prit la direction de Rocroy. La revue d'effectif, passée la veille, avait donné un chiffre de vingt-trois mille combattants, dont quinze à seize mille hommes de pied, six à sept mille cavaliers, soit dix-huit bataillons et trente-deux escadrons. Les bagages restent à Aubenton; les convois venant de la Champagne sont dirigés sur Aubigny. Vers huit heures du matin, la tête de colonne arrive au pied des versants boisés du plateau; l'ennemi n'en a pas gardé les abords. Deux chemins mènent au sommet, l'un et l'autre médiocres : à gauche, on trouvera plus de fondrières; à droite, des taillis moins clairs et des passages étroits, mais un sol ferme.

18 mai. Anguien marche sur Rocroy.

Tandis que l'armée prend l'ordre de bataille pour faire halte, cinquante Croates, lancés en avant, éclairent les deux routes. Plusieurs « manches » de mousquetaires, enfants perdus, conduits par les sergents-majors des régiments[1], se répandent dans les bois[2] et les fouillent, se servant

1. Adjudants-majors de nos jours.

2. Ces bois, désignés généralement dans toutes les relations contemporaines sous le nom de bois des Fors, portent, sur les cartes modernes et même sur celle de Cassini, le nom de bois

des sentiers frayés par les pâtres et les bestiaux. L'avant-garde, commandée par Gassion (quinze cents chevaux), suit le mouvement par la route de droite. Nul ennemi dans les bois. En arrivant au terrain découvert, nos éclaireurs rencontrent les premières vedettes espagnoles, soutenues par de petits postes qui sont facilement délogés par Gassion. Celui-ci déploie sa troupe, et, marchant sur les traces des gardes ennemies en retraite, arrive au sommet de la pente, d'où il découvre, à 2,500 mètres environ, le clocher de Rocroy et quelques-uns des camps de l'ennemi. Déjà il peut voir aux abords de la place des troupes qui s'agitent.

Chevers, maréchal des logis de la cavalerie, est allé au galop informer le général en chef que les chemins sont libres, les abords du plateau dégagés et que l'armée espagnole n'est ni retranchée ni même rassemblée. Bientôt M. le Duc rejoint l'avant-garde avec deux mille chevaux de l'aile droite et les mousquetaires qui ont fouillé les bois. Il ne perd pas un instant pour jalonner sa ligne de combat; car il a été si prompt, si habile et si heureux, que déjà il tient la position signalée par Gassion, et où il rêvait plutôt qu'il n'espérait de pouvoir livrer bataille.

des Potées, que nous avons fait conserver sur le plan inséré dans l'atlas.

Les fusiliers à cheval sont à gauche au-dessus d'un petit étang; à droite, les Croates occupent une hauteur au milieu de bouquets de bois clairsemés. La cavalerie de l'aile droite se déploie en ordre étendu entre ces deux troupes, et les manches de mousquetaires se placent dans les intervalles des escadrons. Au delà d'un pli de terrain où se sont arrêtées les vedettes espagnoles, le duc d'Anguien distingue en face de lui un groupe de cavaliers qui observent.

C'est don Francisco Melo, que nous avons laissé entouré de ses généraux, en avant de son front de bandière, cherchant à deviner l'importance, la profondeur de cette ligne serrée d'infanterie et de cavalerie, qui vient de se déployer sur la crête où il avait songé à porter son armée. Il était environ deux heures de l'après-midi.

Cependant la tête de l'infanterie française débouche du bois, tandis que le second corps de cavalerie arrive par la gauche. Les officiers généraux et d'état-major se rendent auprès du général en chef. Celui-ci, jugeant que le terrain jalonné est trop étroit et qu'une de ses ailes pourrait être facilement tournée, pousse les Croates à droite et les fait soutenir par les cuirassiers de Gassion; car c'est la clef de la position qu'il faut occuper, et les piquets ennemis se sont repliés de ce côté en assez

Déploiement de l'armée française

grand nombre; mais ils reculent sans résistance sérieuse, et la ligne de bataille est décidément tracée. Tandis que, devant le front, quelques cavaliers détachés des deux armées échangent des coups de feu inoffensifs pour entretenir l'escarmouche, le duc d'Anguien donne ses ordres, indique aux maréchaux de camp et sergents de bataille la position des ailes de cavalerie, ainsi que les points où doivent être dirigées les deux colonnes d'infanterie qui se formeront concentriquement : celle de droite, « Picardie » en tête, fera vers la gauche en avant en bataille; celle de gauche suivra « Piémont », pour faire vers la droite en avant en bataille. Espenan commande la « bataille », c'est-à-dire l'infanterie au centre; La Ferté, la cavalerie de la gauche; Gassion, celle de la droite; Sirot, la réserve. Le général en chef a marqué sa place à la droite, entre l'infanterie et les troupes de Gassion. Son lieutenant général occupe un poste semblable vers la gauche, près des escadrons de La Ferté.

Voici quelle est la disposition de l'armée française : au centre, quinze bataillons en masse, de huit à neuf cents hommes chacun, disposés en échiquier sur deux lignes, avec intervalles assez larges pour permettre le jeu des réserves et le déploiement des lignes de feu; l'artillerie (douze

ARMÉE DE FRANCE

Aile gauche.

1, 2 Fusiliers.

1, 2 Guiche.

1, 2 La Ferté.

Beauvau. (*Liégeois.*)

La Clavière.

Harcourt.

Heudicourt.

Marolles.

X.....

Nétaf. (*étranger.*)

Bataille.

Piémont.

Rambures.

Biscaras. Bourdonné.

2, 1 Molondin. (*Suisse.*)

Persan.

La Marine.

Picardie.

Guiche, Bussy.

Brézé, Langeron.

Roll. (*Suisse*).

Écossais.

Watteville (1). (*Suisse*).

Vidame.

La Prée. Vervins.

Réserve.

Charost.

Royaux.

Gendarmes.

Watteville (2). (*Suisse.*)

Gendarmes.

Harcourt. Aubeterre. Gesvres.

Sirot.

Aile droite.

Sully.

Coislin.

Lenoncourt.

2, 1 Mestre de camp-général.

2, 1 Royal.

2, 1 *Chack.* Croates. *Raab.*

Gardes.

Vamberg. (*étranger.*)

Leschelle. (*étranger.*)

Sillart. (*étranger.*)

Menneville.

Roquelaure.

La profondeur des unités tactiques n'est pas indiquée.

BLEU : *Infanterie.*
ROUGE : *Cavalerie.*

ARMÉE D'ESPAGNE

Aile gauche.

Cavalerie de Flandre.

Bataille.

Bourguignons (2 tercios).

Espagnols naturels (5 tercios).

Wallons (5 tercios).

Allemands (5 tercios).

Italiens (3 tercios).

Aile droite.

Cavalerie d'Alsace.

JAUNE : *Infanterie.*
VIOLET : *Cavalerie.*

pièces) devant le front; aux ailes, vingt-trois escadrons d'environ deux cents chevaux chacun, formant deux doubles lignes de colonnes, avec trois escadrons en flèche à la droite et deux en observation à la gauche; en réserve, trois bataillons et quatre escadrons intercalés; en tout, dix-huit bataillons et trente-deux escadrons, donnant de vingt-deux à vingt-trois mille combattants, dont six ou sept mille cavaliers[1]. Le front, orienté du nord-ouest au sud-est et refusant la gauche, se développe à environ 2,000 mètres de la place assiégée, sur une étendue de 2,500 mètres, dont 1,000 occupés par la bataille, c'est-à-dire par l'infanterie du centre.

Tout est *rièze*, c'est-à-dire lande, devant et autour de la ligne de combat, sauf vers la droite. Là, nos troupes, postées en face d'une large arête qui conduit de plain-pied aux murs de Rocroy, sont rapprochées de la forêt qui s'étend jusqu'à la Meuse et dont se détachent quelques bouquets de

1. Infanterie : 21 régiments et 8 compagnies royales, formant 18 bataillons;

Cavalerie : Croates et fusiliers, 3 rég. (4 esc.); — gardes de M. le Duc, 1 comp. (1 esc.); — chevau-légers, 21 rég. (25 esc.); — gendarmes, 6 comp. (2 esc.); ensemble : 24 régiments et sept compagnies formant 32 escadrons. — Voir le tableau ci-contre, et, aux *Pièces et Documents*, n° III, « l'ordre de bataille de l'infanterie à Rocroy. » (Original A. C.)

bois clairsemés. Le terrain s'abaisse et se découvre graduellement devant le centre; il devient marécageux vers la gauche, arrêtée derrière le petit étang, aujourd'hui disparu, seul obstacle naturel qui sépare les deux armées.

Déploiement de l'armée espagnole.

Le déploiement des Français, commencé entre trois et quatre heures, s'acheva sous le feu du canon ennemi. L'armée du roi catholique, forte de vingt-six à vingt-huit mille combattants, s'établissait, le dos à Rocroy, sur une ligne à peu près parallèle au front de l'armée française, à environ 900 mètres, et en ordre moins étendu[1]. Ses dix-huit pièces sont en batterie assez en avant et commencent à tirer entre quatre et cinq heures.

1. Voir ci-contre. — Le tableau de l'armée de France en bataille est figuré d'après un « ordre » où les noms des corps, les intervalles entre les unités et les distances entre les lignes sont fixés en chiffres exacts; on n'y trouvera pas les manches de mousquetaires placées entre les escadrons de cavalerie, disposition preliminaire qui a disparu lors de la formation en bataille. — Pour l'armée d'Espagne, il est impossible d'arriver à la même précision, le rapport de Vincart ne donnant que des indications générales. Dans ce récit, comme dans plusieurs autres, il règne une certaine confusion entre l'ordre de marche et l'ordre de bataille, ainsi que l'indiquent les mots « Vanguardia » et « Retroguardia » appliqués à la formation déployée. Sans fixer d'intervalle entre les unités, nous avons disposé l'infanterie d'Espagne sur trois lignes, ce qui concorde non seulement avec les incidents de la journée et toutes les reproductions figurées du combat, mais encore avec le texte

Au centre, les tercios viejos, en cinq gros bataillons, ont : à leur droite les Italiens, à leur gauche les Comtois ou Bourguignons, et derrière eux, sur deux lignes, les Wallons et les Allemands. C'est « la bataille ». Rien de plus imposant que cette masse de dix-huit à vingt mille hommes resserrés sur un front de 800 mètres et formant comme une phalange, où l'œil distingue à peine l'écart des trois lignes et les intervalles qui séparent entre eux les dix régiments de la première ligne. Fontaine est à la tête de cette redoutable infanterie; parmi ceux qui le secondent on ne saurait oublier l'héroïque Velandia[1], les mestres de camp Ribaucourt[2], Visconti, Ritberg[3], et Grammont,

de Vincart. Les noms des corps de troupes espagnols ne sont pas marqués sur le tableau, leur rang de bataille n'étant établi par aucun document. Voici, d'ailleurs, la liste des régiments qui composaient l'infanterie du roi catholique à Rocroy :

Espagnols : Alburquerque, Velandia, Villalva, Castelvi, Garcies.

Italiens : Strozzi, Delli Ponti, Visconti.

Allemands : Ritberg, Montecucoli, Frangipani, d'Ambise, X....

Bourguignons : Grammont, Saint-Amour.

Wallons : De Grange, prince de Ligne, Meghen, Ribaucourt, Bassigny.

1. Velandia (Antonio), capitaine en 1635, mestre de camp à Honnecourt.

2. Jean d'Aubermont, seigneur de Ribaucourt.

3. Jean, comte d'Oostfrise et de Ritberg, de la famille des

dont le nom est si connu dans la vallée de la Saône; aujourd'hui encore, les régiments espagnols Zamora (8e de ligne), Soria (9e) et Galice (19e) sont fiers de la généalogie militaire qui les rattache aux tercios commandés en 1643 par Garcies[1], Villalva[2] et le sergent-major Juan Perez de Peralta.

Les cent cinq cornettes de cavalerie de don Francisco Melo sont aux deux ailes. A la gauche, le duc d'Alburquerque conduit les compagnies des Flandres et du Hainaut groupées en quinze escadrons; il a auprès de lui don Juan de Vivero[3] et don Pedro de Villamor[4]. A la droite, le vaillant comte d'Isembourg amène la cavalerie d'Alsace, troupe éprouvée; ses quatorze escadrons, qui étaient campés de l'autre côté de la place, arri-

comtes d'Embden; figurait dans l'armée de Gallas devant Saint-Jean-de-Losne.

1. Don Hernando de Quesada Mendoza, comte de Garcies.

2. Don Bernardino de Ayala, comte de Villalva, arriva en Flandre en 1640 avec le duc d'Alburquerque; brillant gentilhomme, de fort galant renom, grand amateur de courses de taureaux, et lui-même *torero* émérite.

3. Frère du comte de Fuensaldaña; il servait depuis huit ans en Flandre, conduisit à la fin de l'année un renfort en Allemagne, prit part à la bataille de Tüttlingen, et commanda la cavalerie en Catalogne (1646).

4. Commissaire général de la cavalerie à la bataille de Nördlingen (1634), vint en Flandre avec le cardinal-infant.

vent successivement. D'une extrémité à l'autre de la ligne espagnole, on mesure un peu plus de 2,000 mètres ; c'est vers sa gauche qu'elle est débordée par l'armée française. Cependant, le capitaine général, entouré de ses gentilshommes, de ses écuyers et secrétaires, se place près de son aile droite. Il juge que le marais, l'étang, quelques ravins qui les avoisinent, peuvent favoriser une tentative de secours; il veut y regarder de près; car il incline toujours à croire que tout cet attirail de l'ennemi a pour but de retarder la prise de Rocroy. Ce n'est peut-être pas un résultat proportionné à l'effort; mais les Français sont si glorieux! On lui offre un cartel; sera-t-il forcé de l'accepter? N'a-t-il pas vu, l'année précédente, deux maréchaux de France mettre leurs armées en bataille devant ses lignes et se retirer sans combat après lui avoir laissé prendre la Bassée sous leurs yeux? En tout cas, il faut attendre les troupes du Luxembourg. Éternelle légende du corps d'armée qui doit décider la victoire et qui n'arrive jamais!

Canonnade ; mouvement offensif de La Ferté ; l'armée française en péril.

Le canon espagnol continue de tirer et soutient son feu depuis une heure quand les douze pièces françaises peuvent être mises en batterie pour riposter; elles sont moins bien servies, de moindre calibre et font peu de dommage, tandis que nos

pertes sont sensibles. Cette canonnade nous enleva de trois à cinq cents hommes sans troubler l'ordre et la précision de nos mouvements. Un peu avant six heures, les troupes des deux lignes étaient en place; les détachements qui avaient formé le cordon étaient rentrés à leurs corps respectifs, et la réserve, qui avait tenu l'arrière-garde, achevait de s'établir à 200 mètres en arrière du centre. On avait encore trois heures de jour devant soi; le duc d'Anguien voulait en profiter. Il craignait l'effet prolongé du canon ennemi sur ses troupes, et son adversaire ne lui semblait pas complètement préparé; assurément Beck n'était pas là, et toutes les troupes du corps de siège n'étaient pas encore entrées en ligne. Placé à la droite, le général en chef étudie avec Gassion les dernières dispositions à prendre pour marcher en avant par l'arête large qu'il a devant lui, lorsqu'il voit sa gauche s'ébranler et quitter la position défensive qu'il lui avait assignée.

L'Hôpital ne désespérait pas d'épargner à l'armée les risques d'une bataille qui deviendrait sans but, selon lui, si on parvenait à secourir la place. Resté près de La Ferté, il lui fit remarquer que l'aile droite des ennemis n'était pas encore au complet et lui montra certains ravins qui permettaient de pousser un parti jusqu'aux portes de

Rocroy. La Ferté, émule un peu jaloux de Gassion, désireux de se signaler, accepta de grand cœur les encouragements du lieutenant général et poussa quelques troupes au travers du marais, pendant qu'il essayait de contourner l'étang avec une partie de sa cavalerie; découvrant ainsi le centre de l'armée et faisant un assez grand vide dans la ligne de bataille. Anguien voit le péril et court à la gauche pour arrêter ce malencontreux mouvement.

Tandis qu'il y vole, un grand bruit d'instruments de guerre frappe ses oreilles. Les tambours et trompettes de l'ennemi battent et sonnent la charge; l'armée espagnole tout entière s'avance. En quelques secondes, dans un de ces instants d'anxiété poignante que connaissent ceux qui ont exercé le commandement, le jeune prince devine ce qui le menace : le détachement de La Ferté enlevé, la gauche délogée, le corps de bataille pris de flanc et de front par un ennemi très supérieur, point de retraite, un désastre plus complet que celui qu'il devait infliger, le lendemain, aux Espagnols. Il presse son cheval pour essayer de parer ce coup terrible, ou mourir au premier rang et disparaître dans la fumée de sa première bataille.

Mais don Francisco n'était pas de ces hommes

rares qui saisissent l'occasion aux cheveux, et qui, par une improvisation rapide, changent sur le terrain un plan arrêté d'avance. Or le combat immédiat n'entrait pas dans son plan. C'était le vieux Fontaine qui, voulant gagner une centaine de mètres pour rectifier sa position, avait ordonné cette démonstration offensive comme une sorte de marche d'essai. Le résultat obtenu, il s'arrêta.

Déjà M. le Duc, arrivé près de la gauche, avait pris quelques bataillons de la seconde ligne et les avait placés en écharpe pour recevoir le premier choc. Déjà les troupes de La Ferté revenaient, décousues et plus vite que le pas, suivies au trot par la cavalerie d'Alsace, qui entrait en ligne. Mais cette cavalerie fit halte comme le reste de l'armée espagnole, sans dépasser le marais. Le calme était rétabli, et le courroux du général en chef s'était aussi apaisé quand il reçut les excuses de son lieutenant.

Il est trop tard pour rien entreprendre, il faut attendre l'aube. L'armée passera la nuit en ordre de bataille, prête à recevoir l'ennemi, en cas d'attaque nocturne, ou à commencer le combat au point du jour. Le duc d'Anguien répète ses instructions à L'Hôpital et à La Ferté, qui resteront à l'aile gauche. Leur rôle pour la journée du 19 est d'engager l'escarmouche et de soutenir le combat, sans

prendre l'offensive avant que l'aile droite ait obtenu un avantage marqué. Tous deux assurent leur général qu'ils rempliront exactement ses intentions. La Ferté exprime de nouveau son regret du faux mouvement qui a failli compromettre le salut de l'armée; il devait retomber exactement dans la même erreur le lendemain matin.

Le duc d'Anguien veut donner lui-même l'ordre aux officiers et passer devant le front des troupes en retournant au poste qu'il a choisi. Il trouve d'abord des visages assombris; le tir effectif de l'artillerie espagnole, la faiblesse de la riposte de l'artillerie française, le trouble qui s'était produit à notre aile gauche, la fière allure de l'infanterie ennemie s'avançant au pas de charge, tous ces incidents avaient rappelé les fâcheux souvenirs des campagnes précédentes. L'attitude résolue du général en chef, les mâles paroles qu'il sut adresser à tous ramènent un peu de cette confiance qu'avaient fait naître le bon ordre de la marche, l'heureux passage des défilés.

La revue du 18 au soir.

Louis de Bourbon était de stature moyenne, mince, bien proportionné, d'apparence délicate, mais musculeux et rompu aux exercices du corps, au maniement des armes et du cheval. La moustache naissante recouvrait à peine une lèvre un peu épaisse; la bouche était grande, le menton fuyant,

les pommettes saillantes; le profil très arqué exagérait ce qu'on est convenu d'appeler le type bourbonien; il avait le front superbe, les yeux bleu foncé, un peu à fleur de tête, mais très beaux, le regard pénétrant, et dans toute sa personne un charme étrange qui saisissait et subjuguait. Suivons-le dans cette revue émouvante, passée en présence de l'armée ennemie en bataille, à la veille d'une journée qui peut décider du sort de la France.

La Motte Saint-Cyr lui présente les anciens dragons de Richelieu, que leur nouvel armement a fait nommer fusiliers; c'est la troupe légère par excellence; elle flanque l'extrémité de notre ligne; il lui manque les cent vingt hommes que Gassion a jetés dans Rocroy. Dans cette cavalerie de la gauche qui achève de se remettre en ordre, les Liégeois du marquis de Beauvau figurent à côté des escadrons français de Guiche, de La Ferté, d'Harcourt, d'autres moins connus et du régiment de Marolles, un des derniers levés et déjà un des meilleurs. Marolles, dit le Brave, condamné à mort après un duel fameux [1], vient de passer en

1. Marolles (Joachim de Lenoncourt, marquis de), condamné a mort en 1633 pour avoir attaqué le baron des Chapelles, passe dans les États du duc de Savoie et, depuis 1635, sert dans les armées de cet allié de la France avec une grande distinction. En 1639, il lève un régiment d'infanterie entretenu par

exil dix années employées à servir la France hors de France ; il est fort apprécié du duc d'Anguien, qui lui envoie un salut amical et qui salue aussi pour la dernière fois le brillant comte d'Ayen. Henri de Noailles[1] sera tué le lendemain, à la tête des chevau-légers de Guiche.

Voici, à la gauche de l'infanterie, le sombre drapeau[2] des « bandes noires », souvenir de Jean de Médicis et des guerres d'Italie. Il flotte au premier rang de « Piémont », le plus populaire, le mieux exercé de nos régiments. Aucun corps ne pratique aussi bien la tactique de l'ordre étendu et des mousquetaires déployés. Les Espagnols l'ont surnommé *el Bizarro*, le vaillant entre les vaillants, et ils le connaissent bien ; car c'est lui qui

le Roi pour la garde de la duchesse de Savoie et de son fils. Rentré en France, il obtient un régiment de cavalerie (18 avril 1643) ; nous le verrons nommer gouverneur de Thionville. Maréchal de camp en 1646, lieutenant général en 1652, il fut tué d'un coup de canon en 1655 au siège de Mussy en Lorraine, laissant pour héritier de son nom un enfant de huit jours. Il avait reçu vingt-quatre blessures ; cinq de ses frères étaient morts comme lui sur le champ de bataille.

1. Fils aîné de François de Noailles, gouverneur d'Auvergne et de Roussillon, et de Rose de Roquelaure.

2. Noir à croix blanche. — Les bandes de Jean de Médicis, « Giovanni delle bande nere », formèrent le noyau de l'infanterie « par delà les monts » qui fut enrégimentée en 1564 sous le nom de Piémont. Sur les vieux régiments d'infanterie, voir liv. Ier, chap. III, et liv. III, chap. II.

arrêta leur essor à Corbie en 1636; ils l'ont retrouvé ailleurs; s'il avait été soutenu quand il attaquait le bois de la Marfée en 1641, ou quand, l'année suivante, il défendait l'abbaye d'Honnecourt, le sort de ces deux journées aurait pu être différent. Comme les autres « vieux régiments » français ou suisses, Piémont a plusieurs compagnies détachées en garnison et des officiers supérieurs employés comme gouverneurs de places. Le chef de corps, Gaspard de Coligny, dont le nom sera souvent mêlé à la vie de notre héros, n'est pas présent; le lieutenant-colonel, Puységur, fait prisonnier l'année précédente, est encore chez les ennemis; ils sont remplacés par le premier capitaine. Tous les officiers d'infanterie sont dans le rang; les mestres de camp et sergents-majors sont seuls en dehors, sur le flanc de leur troupe, à pied et la pique à la main.

Auprès de Piémont, le premier des « petits vieux », « Rambures »[1], dont le nom depuis Ivry est synonyme de bravoure. Ces deux régiments sont presque toujours ensemble. René de Rambures, quatrième mestre de camp de ce nom, vient de

1. « Rambures ». Pas de régiment mieux discipliné ni mieux exercé. Il prit plus tard le nom de Béarn. Fabert y servait comme major en 1627 et années suivantes. Nous avons parlé des Rambures (liv. III, chap. II).

remplacer son frère, tué à Honnecourt. Le duc d'Anguien passe ensuite devant le front de quelques régiments moins célèbres; au centre, à la place fixée par les ordonnances, il trouve les Écossais et les Suisses; parmi les étrangers, ce sont ceux que la plus vieille fraternité d'armes unit aux troupes françaises; le Roi vient d'accorder ou plutôt de maintenir aux premiers le rang des gardes[1]. « Molondin »[2], de Soleure, se fait remarquer par la belle apparence de ses deux bataillons; le mestre

1. Dès 1636, John Hepburn conduisait le régiment Douglas au siège de Saverne et fut tué à sa tête. En 1642, le marquis, depuis maréchal d'Étampes, ambassadeur du Roi à Londres, profita des troubles pour expédier d'Écosse en France environ six mille hommes d'élite, tandis qu'il réussissait à empêcher l'embarquement de quinze mille Irlandais enrôlés pour le service du roi d'Espagne. Ce contingent fut réparti en quatre régiments qui, plus tard, furent réunis en un seul, celui des gardes écossaises. Par décision royale du 16 mai 1643, notifiée le 18 à l'armée de Picardie, les gardes écossaises prirent rang après les gardes suisses. Ce régiment fut commandé par le comte d'Erwin, puis par André Rutherford, comte de Teviot. Il fut licencié en 1663.

2. « Molondin », levé en 1635, montra une grande fermeté en 1636. Le chef de corps, Jacques d'Estavayé de Molondin, ayant pris une compagnie aux gardes suisses, laissait le commandement du régiment à son frère, en faveur duquel il se démit définitivement lorsqu'il fut nommé maréchal de camp en 1645. Imbotti lui dédia son curieux ouvrage sur la milice moderne. Louis de Roll, qui commandait à Rocroy un autre régiment suisse d'un bataillon (levé en 1641), était aussi de Soleure. « Watteville » (deux bataillons) était de Berne.

de camp est un manœuvrier émérite. Puis M. le Duc va voir les troupes de la troisième ligne, les « compagnies royales », dont l'une porte son nom [1], et surtout les gendarmes, qui sont le fond et le nerf de cette réserve, beaux chevaux, braves cavaliers; plusieurs sont ses amis. Montcha [2], guidon des gendarmes de la Reine, a le commandement des six compagnies qui forment deux escadrons.

Après s'être entretenu quelques moments avec Sirot du rôle assigné à la réserve dans la journée du lendemain, M. le Duc retourne à la première ligne. La Fressinette [3], lieutenant-colonel, présente le régiment de Persan; le prince apprend avec douleur qu'on vient d'emporter le mestre de camp, son ami et un des meilleurs officiers d'infanterie de l'armée, grièvement blessé d'un coup de canon. « Picardie » a la « droite de tout »; c'est le doyen

1. En décembre 1642, le Roi créa trente compagnies royales de trois cents hommes chacune, qui prirent les noms de leurs capitaines : Anguien, Liancourt, Canaples, Rothelin, Polignac, Thémines, Nemours, La Trémoille, etc. Le Roi donna 4,500 livres pour chaque compagnie (A. C.). Huit de ces compagnies formaient un bataillon à Rocroy; on les appelait habituellement « les Royaux ».

2. Montcha (Edme-Claude de Simiane, comte de), successivement guidon, sous-lieutenant et capitaine-lieutenant des gendarmes de la Reine, quitta sa compagnie et le service à la mort d'Anne d'Autriche (1666).

3. Tué le 5 août 1644 devant Fribourg.

de l'infanterie française. Dans les récriminations échangées lors de la bataille de Thionville, la conduite de ce régiment avait été sévèrement jugée; il va se relever brillamment le 19 mai. Le mestre de camp, de Nangis, et Maupertuis, lieutenant-colonel[1], sont présents. Picardie est soutenu par « La Marine, » créé en 1636 et déjà classé parmi « les vieux ». C'était le corps favori du cardinal de Richelieu, qui en a confié le commandement à un chef éprouvé, le marquis de La Trousse[2], oncle de l'ami de madame de Sévigné.

Soixante ans plus tard, devant Turin, La Marine, ayant à sa tête son colonel, Le Guerchois, et le duc d'Orléans, donnera trois fois au plus épais

1. Nangis (François de Brichanteau, marquis de), né le 4 octobre 1618, cornette des chevau-légers de Condé en 1631, mestre de camp d'un régiment d'infanterie de son nom (1635), obtient le régiment de Picardie en 1640. Nommé maréchal de camp pendant le siège de Thionville (13 juin 1643), il fut tué devant Gravelines, le 14 juillet 1644. — Louis de Melun de Maupertuis succéda au marquis de Nangis et fut tué presque aussitôt devant Sierck (septembre 1643).

2. La Trousse (François Le Hardy, marquis de), volontaire en 1629, capitaine de chevau-légers en 1638, par succession d'un de ses frères tué, lieutenant-colonel de La Marine le 4 mars 1641, colonel-lieutenant en 1642, maréchal de camp en 1644, tué devant Tortose en 1648. Son frère, Adrien, chevalier de Malte, aussi présent à Rocroy comme capitaine dans La Marine, prit le commandement du régiment en 1644, devint maréchal de camp en 1651 et mourut en 1691.

de l'ennemi, et trois fois on relèvera le futur régent de France, roulant sous son cheval tué, puis blessé à la hanche, renversé enfin par une balle qui lui a fracturé le poignet. Dans cette sombre journée du 7 septembre 1706, La Marine ne ramènera pas la victoire, mais sauvera l'honneur des armes. Les régiments qui portent aujourd'hui ce glorieux nom dans l'armée française n'ont pas dégénéré.

La nuit du 18 au 19. Le réveil.

La nuit était survenue et les flammes des foyers allumés par les troupes brillaient sur un fond sombre, lorsqu'Anguien s'arrêta, sans aller jusqu'à la cavalerie de l'aile droite, déjà au repos. Les gardes de M. le Duc ne sont pas auprès de lui, mais à l'extrême avant-garde de la droite, où ils renforcent les deux régiments de Croates. Les aides de camp et les volontaires font au prince une brillante escorte. Gassion vient les joindre avec quelques officiers; tous mettent pied à terre « au feu de Picardie ».

Le silence était profond (*alto silenzio*)[1]; les gardes veillaient, échangeant le mot de ralliement : Anguien; « nos soldats, couchés en bataille sur leurs armes, n'attendaient qu'un signe pour se lever, souffler sur la mèche et l'abattre sur le serpentin ».

1. Dépêche de Giustiniani, ambassadeur vénitien, 23 mai. B. N.

(Sirot.) L'ordre étonnant (*stupenda ordenanza*) maintenu dans le camp français fut pour les contemporains un objet d'admiration. Le prince s'étendit sur la terre et s'endormit profondément. Bossuet a peint cette nuit et ces deux armées « enfermées dans les bois et dans des marais pour décider leur querelle comme deux braves en champ clos ». Le lecteur ne nous pardonnerait pas de changer un seul mot dans ce récit dont l'éloquence ne surpasse pas l'exactitude. Voici pourtant un détail à compléter : ce n'est pas le matin « à l'heure marquée », c'est en pleine nuit qu'il fallut « réveiller cet autre Alexandre ».

Un cavalier vient de se présenter à nos avant-postes ; c'est un Français qui avait pris parti chez les Espagnols. On l'amène, il se jette aux pieds du prince et implore sa grâce, bien payée d'ailleurs par l'importance des renseignements qu'il apporte : l'ennemi attend Beck le 19 vers sept heures du matin et attaquera immédiatement ; toujours préoccupé d'une tentative de secours venant de notre gauche, le capitaine général a ramené une partie de la cavalerie d'Alsace dans son ancien quartier à l'ouest de la place ; si l'aile droite française est assez hardie pour s'engager la première, elle sera bien reçue par mille mousquetaires qui passent la nuit « sur le ventre » dans les bouquets de bois

tout près d'elle. Le cavalier achève à peine son récit que déjà M. le Duc a modifié certaines parties de son plan et donné de nouveaux ordres d'exécution. Puis il demande son cheval, ses armes, revêt sa cuirasse et met sur sa tête un chapeau orné de cette plume blanche qu'avait illustrée Henri IV, et qui est restée dans l'armée française l'insigne du commandement en chef.

Il faisait encore obscur lorsque les escadrons de première ligne de l'aile droite montèrent à cheval pour dégager le front de la seconde ligne. Au même moment, les soldats de Picardie se levaient et s'avançaient sans bruit, laissant auprès des feux quelques hommes dont les ombres, passant devant la flamme, dissimulaient le départ du régiment. Les enfants perdus, conduits par le sergent-major de Pédamont, pénètrent dans les bouquets de bois, surprennent les mousquetaires ennemis dans cet instant critique où un lourd sommeil s'empare de l'homme qui a veillé. Quelques coups de feu retentissent, les fantassins espagnols se lèvent en désordre, la panique les saisit; les uns sont frappés par nos piquiers; les autres se jettent hors du bois et tombent dans un flot de cavaliers; aucun n'échappa. La lueur grise de l'aurore succédait aux ténèbres de la nuit. Il était trois heures du matin, le 19 mai 1643.

Bataille de Rocroy (19 mai). Défaite d'Alburquerque et de La Ferté.

La cavalerie a suivi le mouvement des enfants perdus; son front est doublé; tous les escadrons sont sur une seule ligne. Gassion en conduit sept et prend à droite, Anguien à gauche, un peu en arrière avec huit; le bouquet de bois les sépare et les masque quelque temps. Les cavaliers ennemis ont sauté en selle à la première alerte; c'est la troupe de Gassion qui se montre d'abord. Alburquerque veut lui faire face; au moment d'en venir aux mains, il est tourné par le duc d'Anguien et pris de flanc en flagrant délit de manœuvre. Le choc fut dur; les cornettes abordées ne s'en remirent pas et disparurent du champ de bataille suivies par nos Croates[1]. Le duc d'Alburquerque et ses lieutenants, Vivero et Villamor, rétablissent leur seconde ligne derrière la gauche de l'infanterie; les escadrons français sont ralliés; un nouveau combat s'engage avec la même issue que le premier. Au milieu de la fumée et de la poussière, plusieurs cornettes ennemies passent sans rencontrer nos cavaliers et arrivent jusqu'à Picardie, qui, le bois nettoyé des mousquetaires, se trouvait isolé en avant de notre ligne de bataille. Le régiment enveloppé

1. Voir *Pièces et Documents*, nº IV, Réponse à quelques objections.

se forme en octogone[1] et montre une grande fermeté.

L'aile gauche de l'armée espagnole est dispersée. En moins d'une heure, le duc d'Anguien s'est révélé; il a conquis sur ses cavaliers cet ascendant qu'une sorte de courant rapide donne au chef digne de commander sur des soldats dignes de le suivre. Il peut maintenant arrêter sa troupe sans diminuer son courage, la faire manœuvrer au fort de l'action, lui rendre l'élan sans qu'elle lui échappe; il va avoir besoin de toute son autorité. Le succès de notre aile droite avait amené le général en chef sur une ondulation d'où, en se retournant, il dominait le terrain occupé par le reste de son armée. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était fait pour troubler une âme moins ferme.

Les coups de mousquet partis de notre droite avaient mis fin à la « trève de Dieu » observée toute la nuit par une sorte d'accord tacite; les postes placés entre les deux armées avaient aussitôt commencé le feu; les piquets étaient accourus. Deux lignes de tirailleurs couvrent tout le centre d'un nuage de fumée; bientôt le canon mêle sa voix tonnante aux éclats de la mousqueterie.

1. Disposition rationnelle, puisqu'elle ne donne pas d'angle mort, mais compliquée et bizarre, qu'une infanterie très exercée pouvait seule adopter.

A notre gauche, les premières clartés du jour montrent à La Ferté l'aile droite des ennemis dégarnie; en effet, Isembourg, avec presque toute la cavalerie d'Alsace, avait passé la nuit dans son camp à l'ouest de la place, à la tête des tranchées, pour mieux garder les avenues et repousser cette tentative de secours qui, jusqu'au dernier moment, préoccupa surtout l'état-major espagnol. Voyant ce vide devant lui, La Ferté oublia et l'échauffourée de la veille et les recommandations de son général; de nouveau, il voulut franchir le marais et tourner l'étang. Comme la veille, Isembourg survint avec ses escadrons, mais cette fois il ne s'arrêta pas; prenant le galop à bonne distance, favorisé par la pente, il aborde la cavalerie française, la met en désordre, la sépare de l'infanterie et la pousse vivement devant lui. La Ferté combat avec vaillance; atteint d'un coup de pistolet, percé de deux coups d'épée, il tombe aux mains de l'ennemi. L'ardeur de la poursuite, l'attrait du pillage, l'espoir d'arriver jusqu'aux bagages des Français entraînent au loin bon nombre de cavaliers allemands. Encore aujourd'hui, on retrouve des armes brisées jusque dans les rièzes de Regniowez.

Avec le gros de sa troupe, Isembourg tourne à gauche, culbute nos mousquetaires, nos artilleurs, et s'empare du canon; La Barre est tué sur ses

Succès d'Isembourg. L'infanterie française recule.

pièces. L'Hôpital, homme d'honneur, un peu responsable du malheur de La Ferté, essaye d'y remédier. Il rallie quelques cavaliers, se met à la tête des bataillons de notre gauche et reprend le canon perdu. Mais aux cornettes qu'Isembourg a gardées sous la main se réunissent celles qui, venant de l'autre aile, se sont un moment égarées, et qui, après avoir tâté Picardie, ont coulé derrière les tirailleurs espagnols du centre. L'infanterie italienne les soutient. Les troupes de L'Hôpital sont entourées; un coup de feu lui casse le bras; on l'emporte; quelques bataillons fuient; Piémont et Rambures font ferme; ils sont très maltraités et obligés de reculer, abandonnant le canon une seconde fois.

L'ennemi a maintenant trente bouches à feu pour battre notre centre, qui n'avait pas encore été sérieusement engagé; nous n'avons plus une pièce pour répondre. Nos mousquetaires, déployés sur deux rangs en avant des bataillons, continuent leurs salves, mais ils perdent du terrain. L'anxiété est profonde; la gauche est battue, chacun le voit; la droite a disparu, le général en chef avec elle; quelques coups de feu, un nuage de poussière jalonnent la direction qu'elle a suivie; elle est aux prises avec la cavalerie ennemie; mais est-elle victorieuse? Toute cette infanterie, qui souvent

déjà s'est vue abandonnée par la cavalerie, se trouble facilement. Un mot d'ordre, venu on ne sait d'où, passe comme une traînée fatale de bataillon en bataillon : « La journée est perdue! en retraite! » Et lentement, graduellement, sans que personne dirige le mouvement, toute la ligne recule. Où donc est Espenan? où sont les officiers généraux?

En voici un : c'est le maréchal de bataille (chef d'état-major), La Vallière; il a rejoint dans la nuit; en ce moment, il arrive de la gauche; il va de régiment en régiment, parle aux chefs de corps : il ne sait rien du duc d'Anguien; il a vu tomber L'Hôpital; il engage les mestres de camp à replier leurs troupes en ordre. Le mouvement s'accélère; déjà ceux de nos bataillons qui n'ont pas été rompus par Isembourg se sont rapprochés de la réserve. Sirot se détache de sa troupe : « Que faites-vous donc? demande-t-il. — Tout le monde bat en retraite, lui répondent les premiers qu'il rencontre; la bataille est perdue. — Perdue? s'écrie-t-il, allons donc! Sirot et ses compagnons n'ont pas donné! Face en tête! »

Entre cinq et six heures du matin, notre gauche était battue, notre canon pris, La Ferté prisonnier, L'Hôpital hors de combat, La Barre tué, notre centre en retraite; l'infanterie italienne s'avançait

Manœuvre du duc d'Anguien. Défaite des Wallons et Allemands.

et les tercios viejos allaient la soutenir. Du point où le duc d'Anguien avait fait halte pour rallier derrière la ligne espagnole ses escadrons victorieux, il ne pouvait saisir les détails de ce tableau; mais la direction de la fumée, la plaine couverte de fuyards, la marche de la cavalerie d'Alsace, l'attitude de l'infanterie ennemie, tout lui montrait, en traits terribles, la défaite d'une grande partie de son armée. Il n'eut pas un instant d'accablement, il n'eut qu'une pensée : arracher à l'ennemi une victoire éphémère, dégager son aile battue, non en volant à son secours, mais en frappant ailleurs. Quelques minutes de repos données aux chevaux essoufflés lui ont suffi pour arrêter le plan d'un nouveau combat, conception originale dont aucune bataille n'offre l'exemple. Laissant Gassion sur sa droite avec quelques escadrons pour dissiper tout nouveau rassemblement de la cavalerie wallonne, il fait exécuter à sa ligne de colonnes un changement de front presque complet à gauche, et aussitôt, avec un élan incomparable, il la lance, ou plutôt il la mène en ordre oblique sur les bataillons qui lui tournent le dos.

Dans les rangs pressés de l'infanterie ennemie, il était malaisé de suivre les incidents qui se succédaient depuis que la cavalerie d'Alburquerque et celle du duc d'Anguien étaient aux prises. Les

yeux, les esprits, les cœurs étaient tout entiers à la bataille engagée devant le front, et chacun, chefs et soldats, se préparait à y prendre part quand la troisième ligne fut subitement abordée et poussée sur la seconde. C'est une suprême épreuve pour une troupe qu'une attaque imprévue sur ses derrières. « Nous sommes tournés! » est un cri d'alarme qui émeut les plus braves. Peut-être les Wallons, mécontents de quelques-uns des actes de Melo, n'étaient-ils pas, ce jour-là, disposés aux grands sacrifices; mais Wallons et Allemands, tous étaient là placés dans des conditions défavorables. Beaucoup de mousquetaires détachés la nuit aux avant-postes n'avaient pas reparu; nous savons où ils gisaient. D'autres avaient déjà été dirigés sur le front en prévision d'un mouvement offensif; peu d'armes à feu pour arrêter les chocs qui se pressent. Et avec quelle ardeur arrivaient nos cavaliers, menés par un tel chef! Ils passent comme un torrent au milieu des bataillons. Ceux-ci sont si rapprochés, qu'ils craignent de tirer les uns sur les autres et que la contagion du désordre est bien vite incurable; en quelques minutes, toute l'infanterie wallonne et allemande est complètement rompue. Les fuyards, qui se jettent en dehors, dans la direction des bois, sont ramassés par Gassion ou par les Croates; une masse confuse roule

instinctivement vers la place laissée vide par la cavalerie d'Alsace.

C'est là que Melo avait choisi son poste. Inquiet, agité durant la nuit, il commençait à reprendre confiance et suivait d'un œil complaisant les progrès de son aile droite lorsqu'on vint lui apprendre la défaite d'Alburquerque. Il veut y courir avec quelques cornettes que lui a laissées Isembourg et tombe au milieu de son infanterie en déroute. Aveuglé par la fumée et la poussière, il allait se jeter dans un escadron français quand son capitaine des gardes, Duque, l'arrête et le ramène auprès d'un brave mestre de camp, le comte de Ritberg, qui cherchait à retenir son régiment. Le capitaine général harangue les soldats, essaye de les entraîner ; mais le flot le déborde. Les chevau-légers français le reconnaissent, le pressent ; son bâton de commandement lui échappe et il n'a que le temps de chercher refuge dans le bataillon du chevalier Visconti. « Je veux mourir ici avec vous, messieurs les Italiens [1], crie don Francisco. — Nous sommes tous prêts à mourir pour le service du roi », répond Visconti. Et il fut pris au mot, car il fut tué quelques instants après ; sa troupe fit ferme et repoussa les premiers cavaliers

1. *Aqui quiero morir con los señores italianos.* (Relation de Vincart.)

français. On se souvient que ces Italiens, placés à la droite de « la bataille » du roi catholique, venaient de s'avancer pour soutenir la cavalerie d'Alsace; Fontaine allait probablement faire suivre ce premier échelon par le reste de son infanterie; déjà le tercio de Velandia s'était détaché de la phalange et marquait le mouvement, lorsque les soldats du duc d'Anguien arrivèrent par derrière, pêle-mêle avec l'escorte de Melo. Ainsi l'infanterie du roi catholique commençait à marcher par échelons, l'aile droite en avant, méthodiquement, à rangs serrés, comme il convenait à son tempérament et à celui de son chef, lorsque l'audace inspirée du duc d'Anguien lui enleva sa seconde et sa troisième ligne. La première était intacte; précédée de son artillerie et de ses mousquetaires, elle présentait ce front imposant devant lequel reculait l'infanterie française, seule, en plaine, sans cavalerie, sans artillerie, sans direction.

Sirot maintient le centre français; il est rejoint par le duc d'Anguien. Nouveaux engagements.

Sirot avait ralenti ce mouvement en arrière; officiers et soldats s'arrêtaient pour l'entendre discuter vivement avec La Vallière et contester cet ordre de retraite que le général en chef n'avait pas donné. Quelques-uns des bataillons maltraités de la gauche s'étaient remis en ligne auprès de la réserve; mais un retour offensif de la cavalerie d'Alsace, qui voulait rester maîtresse de cette par-

tie de la plaine, rejette notre infanterie dans le désordre. Sirot la dégage en chargeant avec les gendarmes et son régiment. La cavalerie ennemie fait mine de revenir; mais, cette fois, elle y va mollement; elle sait vaguement ce qui se passe ailleurs et ne songe qu'au ralliement.

Le commandant de notre réserve a rempli son devoir avec autant d'intelligence que d'énergie: maintenir sa troupe jusqu'au bout à la disposition du général en chef sans se laisser émouvoir par les incidents ou par des ordres dépourvus d'autorité. Sa tâche n'est pas achevée. Sauf quelques bataillons débandés, notre infanterie reste formée en groupes bien distincts; les unités se sont rapprochées sans se confondre; les vieux régiments français ou étrangers ne sont pas rompus; mais tous ont été canonnés, beaucoup ont reçu des horions, quelques-uns ont été bousculés; ils sont hésitants et prennent au mot les injonctions de La Vallière, qui croit toujours à la nécessité de la retraite. Sirot s'interpose de nouveau. « Face en tête! crie-t-il; personne ne vous poursuit; la journée n'est pas terminée. Nous ne pouvons abandonner notre général. A l'ennemi! je vous conduirai! » Déjà les officiers ramènent leurs hommes en levant les chapeaux: « A M. de Sirot! à M. de Sirot! » Et voilà que celui-ci leur

montre au milieu d'un groupe de cavaliers le panache blanc du duc d'Anguien reparaissant là où l'on voyait le matin les escadrons d'Isembourg.

Rien ne peut rendre la surprise, l'émotion de tous, l'effet produit sur le soldat par l'apparition soudaine du duc d'Anguien sortant de cette mêlée furieuse, les cheveux épars, les yeux pleins d'éclairs, l'épée à la main. Ce n'est plus le jeune homme à l'aspect un peu délicat qui passait la veille devant le front des troupes; il est transformé; l'action l'a grandi; son visage irrégulier est devenu superbe; c'est le général obéi de tous; c'est le premier soldat de l'armée; c'est le dieu Mars [1].

Devinant en quelque sorte la pensée de son chef, cherchant à le seconder par son initiative intelligente, Sirot veut aussitôt tirer parti des courages ranimés. Il a rétabli une ligne d'environ huit bataillons, qu'il porte en avant. Placés en premier échelon, les Italiens n'attendent pas le choc de cette infanterie, car ils sont déjà pris de flanc et culbutés par nos chevau-légers. Mais le tercio de Velandia, qui venait ensuite, « ne branle pas ». Chargé, fusillé, il perd tous ses mousquetaires

1. « Je ne songe point à l'estat où je trouvay ce prince qu'il ne me semble voir un de ces tableaux où le peintre a fait un effort pour bien représenter un Mars dans la chaleur du combat. » (Bussy-Rabutin, *Mémoires;* siège de Mardick.)

sans se laisser rompre, et, maintenu par son chef expirant, il recule à petits pas jusqu'à ce qu'il s'adosse au gros de l'infanterie. Grâce à la fermeté de ce régiment, les Italiens furent moins maltraités que les autres nations et purent se retirer, mal en ordre, sur les bois au nord, laissant deux de leurs mestres de camp et bon nombre de soldats sans vie sur le terrain. Les Français ne peuvent reprendre que les douze pièces par eux perdues le matin, encore renversées et à peu près hors de service. Le canon espagnol continue de tirer; son feu et les salves de la mousqueterie arrêtent le mouvement de la ligne française.

Isembourg reste quelque temps dans cette plaine qu'il avait un moment conquise et où il avait, pendant plusieurs heures, manœuvré et combattu avec autant d'habileté que de vaillance; il essaye de rassembler ses escadrons, trop dispersés peut-être; Vivero, un des lieutenants d'Albuquerque, l'a rejoint et l'assiste. De la droite, de la gauche, tous les cavaliers qui veulent ou peuvent encore se battre ont été conduits sur ce point par les incidents de la journée, mais ils sont enveloppés. Quand le vent de la fortune tourne, il ramène à celui qu'il favorise des secours inattendus; beaucoup de chevau-légers des troupes de La Ferté reparaissaient, des escadrons qu'on

croyait anéantis se reformaient. Entre les revenants de la défaite de la gauche et les vainqueurs de la droite, la cavalerie d'Alsace fut écrasée. Isembourg est criblé de blessures, son cheval s'abat; il est pris un moment par un cuirassier de Gassion, puis dégagé; ses cavaliers, qui l'adoraient, l'entraînent presque mourant loin du champ de bataille. Un brave colonel, Savory, essaye de prendre sa place et veut tenter un effort désespéré contre l'infanterie française; il est frappé avant d'avoir pu charger, et les derniers débris des cent cinq cornettes qui, le matin, composaient la brillante cavalerie du roi catholique, sont dispersés.

Au bruit et au tumulte du combat succèdent, pour quelques instants, un silence et un calme presque aussi effrayants. Hommes, chevaux sont à bout; il faut à tous quelques instants de repos. Chacun semble se recueillir pour une lutte suprême. Le duc d'Anguien est auprès de Sirot, remet l'infanterie en ordre, veille au ralliement de la cavalerie de La Ferté; celui-ci a été tiré des mains de l'ennemi, mais blessé grièvement et hors de combat; Gassion empêche les fuyards de se rassembler et veille du côté du nord, guettant l'armée du Luxembourg, car Beck peut encore survenir. C'est le souci du duc d'Anguien, c'est le dernier espoir de l'infortuné Melo, que la défaite

des Italiens a rejeté dans le gros des « Espagnols naturels ».

Fermeté des tercios viejos. Ils sont enfoncés à la quatrième charge.

De toute l'armée du roi catholique, les tercios viejos sont seuls debout. Ils forment un rectangle allongé. Leurs rangs se sont grossis des épaves de l'infanterie frappée auprès d'eux : Bourguignons, Italiens, officiers sans troupe, cavaliers démontés ou blessés se pressent ou plutôt s'encadrent parmi eux, bouchant les vides, remplissant les intervalles déjà trop étroits qui séparaient les bataillons. Ils ne peuvent plus manœuvrer, ils sauront mourir.

M. le Duc attendra-t-il, pour reprendre l'action, que ses escadrons soient reposés ou réunis, ses bataillons remis des chocs qu'ils ont reçus, le canon relevé? — Mais, si l'infanterie espagnole essayait de se déployer, de prolonger ses lignes de feu! — Que recèle ce grand rectangle, cette forteresse vivante? Et si Beck arrivait! — Il faut battre le fer, user les forces de l'ennemi, lui rendre toute manœuvre impossible, le paralyser jusqu'au moment où on pourra le détruire. Cela coûtera cher peut-être; mais la victoire est à ce prix. L'attaque commence sans délai; les bataillons les moins fatigués ou les premiers rétablis s'avancent : Picardie et La Marine à droite, les Royaux, les Écossais et les Suisses au centre, Piémont et Ram-

bures à gauche. M. le Duc est avec eux, suivi de ses gardes et de quelques escadrons qui ne l'ont pas quitté, prêts à se jeter dans la première brèche ouverte. Des mousquetaires précèdent la ligne pour engager l'escarmouche.

A l'un des angles de la phalange, un homme est élevé sur les épaules de quatre porteurs; sa longue barbe blanche le fait reconnaître : c'est le comte de Fontaine. Il a juré, dit-on, de ne combattre les Français ni à pied ni à cheval, et il tient son serment; car il est assis sur la chaise où le clouent ses infirmités, « montrant qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ». Tout est immobile en face de nous : Fontaine, sa canne appuyée sur son pied, les mousquetaires au port d'armes et derrière eux la forêt des piques. Les Français approchent; si quelque coup de feu de leurs enfants perdus porte, les rangs se resserrent sans nulle riposte. Les assaillants commencent à voir distinctement ces hommes de petite taille, au teint basané, à la moustache troussée, coiffés de chapeaux étranges, appuyés sur leurs armes.

Tout à coup la canne de Fontaine se dresse, dix-huit bouches à feu sont démasquées, tous les mousquets s'inclinent, une grêle de balles et de mitraille balaye le glacis naturel sur lequel s'avance la ligne française. Celle-ci flotte un moment, puis recule,

laissant le terrain jonché de cadavres. Quand le vent eut dissipé la fumée, la phalange était de nouveau immobile, les mousquets relevés, Fontaine à la même place. Le duc d'Anguien a bientôt arrêté ses troupes; deux fois il les ramène et deux fois encore il est repoussé. Ses gardes, les gendarmes sont décimés, son cheval blessé est tout couvert de sang ; il a reçu une contusion à la cuisse et deux balles dans sa cuirasse.

Cependant quelques vides se sont faits dans les rangs espagnols, les hommes semblent toujours impassibles et résolus; mais la dernière décharge était moins nourrie; le canon s'est tu; les munitions manquent. On ne voit plus Fontaine sur sa chaise; il est là gisant, la face en terre, le corps traversé par les balles; Dieu a épargné au vieux soldat la suprême douleur de voir enfoncer cette infanterie qu'il croyait invincible. Les Français étant parvenus à relever trois ou quatre des pièces qu'ils ont reprises, le duc d'Anguien fait abattre à coups de canon un des angles de la forteresse vivante. D'autres bataillons ont rejoint et prolongent notre ligne de feu. Gassion s'est rapproché avec ses escadrons; les chevau-légers de La Ferté, ralliés, menacent les tercios d'un autre côté. M. le Duc achevait ses dispositions pour ce quatrième assaut, lorsqu'on le prévint que plusieurs officiers

espagnols sortaient des rangs en agitant leurs chapeaux comme s'ils demandaient quartier. Il s'avance pour recevoir leur parole; mais, soit malentendu, soit accident, plusieurs coups de feu partent, sont pris pour un signal et suivis d'une décharge à laquelle le prince échappa par miracle et qui « mit les nôtres en furie ». Cavaliers, fantassins, tous s'élancent; la phalange est abordée, percée de toutes parts. L'ivresse du carnage saisit nos soldats, surtout les Suisses, qui avaient beaucoup souffert aux premières attaques et qui font main basse sur ceux qu'ils rencontrent. Le duc d'Anguien, que personne n'avait dépassé, désarme de sa main le mestre de camp Castelvi[1], reçoit sa parole, celle de Garcies et de Peralta, seuls chefs survivants. Les vaincus, officiers, soldats, se pressent autour de lui, jetant leurs armes, implorant sa protection. Le prince crie que l'on fasse quartier, que l'on épargne de si braves gens; ses officiers l'assistent; le massacre cesse; les tercios viejos ont vécu!

Lorsque, le tumulte du combat apaisé, Anguien embrassa d'un coup d'œil ce champ de bataille couvert de débris fumants, ces longues files de prisonniers qu'on lui amenait, ces drapeaux qu'on

1. Manuscrit de La Moussaye. A. C

entassait à ses pieds, tous ces témoins d'une lutte terrible et d'un éclatant triomphe, il se découvrit et son cœur s'éleva vers Celui qui venait de bénir les armes de la France : *Te Deum, laudamus !*

Après la victoire. Trophées ; pertes. Anguien ; Melo ; leurs lieutenants et leurs troupes.

Après la victoire, le duc d'Anguien donne ses ordres avec la même netteté, la même prévoyance qu'au milieu du combat. Il prescrit à ceux-ci de rassembler les trophées et les prisonniers dans le vallon qui avait séparé les deux armées, à ceux-là de remettre nos troupes en ordre et de reformer la ligne face au nord, à peu près sur la position qu'avaient occupée les Espagnols ; car Beck peut encore apparaître avec ses troupes fraîches, grouper quelques fragments de la cavalerie vaincue, faire une dernière tentative. Il fallait être en mesure de le recevoir et tout d'abord avoir de ses nouvelles. Cette mission échut à Chevers, maréchal des logis de la cavalerie, qui, avec deux cents chevaux les moins fatigués, alla prendre langue du côté de Mariembourg, constata la retraite des uns, la déroute des autres, et ramena deux pièces abandonnées à l'entrée du bois. Tout nuage s'étant évanoui, le duc d'Anguien, après avoir pourvu au logement des troupes et au soin des blessés, sans distinction d'origine[1], fit son entrée dans Rocroy au

1. Lettre du père Mugnier et autres. A. C.

son des cloches et au bruit du canon. Le gouverneur, Geoffreville, étant toujours malade et au lit, les clefs furent présentées par le major de place, Pierre Noël, qui avait dirigé la défense. Le prince le complimenta et félicita la petite garnison renforcée des bourgeois sous les armes, qui s'étaient vaillamment conduits; un notaire, Lemoyne, avait été tué dans une sortie.

M. le Duc resta deux jours dans Rocroy. Il avait assumé toutes les responsabilités; l'honneur de la victoire lui appartient sans partage. C'est lui seul qui, relevant le courage d'une armée abattue, l'avait portée d'une traite d'Amiens à Rocroy; c'est lui qui avait jugé le plan de l'ennemi avec une rare sûreté de coup d'œil, pris la résolution de combattre, mené l'attaque, improvisé, exécuté la manœuvre décisive, ressaisi la victoire que certains de ses lieutenants laissaient échapper. Préparation de la campagne, stratégie, tactique, aucune partie ne semble donner prise à la critique[1]. Le récit de

1. On a reproché au vainqueur de Rocroy : 1° d'avoir oublié un moment son rôle de général en chef, de s'être laissé entraîner par son ardeur, en conduisant l'aile droite et en négligeant la direction de la gauche et du centre; mais il ne pouvait prévoir que ses lieutenants enfreindraient ses ordres ou les comprendraient si mal; s'il n'avait pas été lui-même à la tête de l'aile victorieuse, il n'eût pu dégager l'aile battue par la manœuvre que son génie improvisa; 2° d'avoir compromis le

la *Gazette,* qu'on peut considérer comme un rapport officiel, et les lettres personnelles du général en chef accordent à L'Hôpital et à La Ferté le témoignage que méritait leur courage, en leur épargnant un blâme qui n'eût été que justice, s'il n'était permis, après un pareil succès, de se montrer indulgent pour les vieux serviteurs. Il est plus difficile de comprendre ce que le duc d'Anguien put louer dans l'attitude d'Espenan, qui paraît avoir joué un rôle purement passif et n'avoir donné aucune direction à l'infanterie placée sous ses ordres. Le véritable sentiment du prince se produit dans son insistance à faire récompenser Sirot et Gassion : la conduite du premier peut servir de modèle à tout homme de guerre appelé à commander une réserve ; le second, après avoir mené l'avant-garde avec une rare habileté, après avoir, par le secours de Rocroy, assuré ce répit de vingt-quatre heures dont l'importance ne saurait être exagérée, s'était montré, durant l'action, tacticien consommé. Ainsi que Sirot, il sut presque deviner la pensée de son chef et lui donner le

succès en attaquant l'infanterie espagnole avec des forces insuffisantes et d'avoir ainsi causé une effusion de sang inutile ; mais il ne pouvait pas laisser respirer un ennemi aussi redoutable, attendre qu'il se mît à manœuvrer ou que Beck arrivât.

concours le plus intelligent et le plus énergique.

La *Gazette* cite comme s'étant particulièrement distingués : Montbas[1], premier capitaine de Royal (cavalerie), qui, deux fois, pénétra dans le carré des tercios, y fut blessé, pris et « recous »; Pédamont, capitaine-sergent-major de Picardie, grièvement blessé (le nom de cet officier, qui s'était signalé par son énergie et sa présence d'esprit dans les premières heures de la bataille, disparaît à ce jour et mérite de ne pas être oublié); Hessy, major de Molondin; les mestres de camp Marolles, Menneville, vidame d'Amiens et La Prée; les colonels étrangers Raab, Vamberg et Sillart; les capitaines de Hédouville, de Laubespin, de Pontécoulant, etc. — L'infanterie française avait retrouvé sa confiance en elle-même; mobile, exercée aux manœuvres, elle avait bien supporté le canon, fait preuve de constance; il n'y eut pas de débandade, les unités furent bien conduites, sans confusion, même au moment où la direction générale manqua. La force était dans les vieux

1. Montbas (François de Barthon, vicomte de), capitaine au régiment de cavalerie du cardinal de Richelieu à sa formation, 24 janvier 1638; mestre de camp-lieutenant de ce régiment devenu « Royal », 1er août 1643; maréchal de camp par brevet du 23 octobre 1646; lieutenant général par pouvoir du 10 juillet 1652, mort le 23 janvier 1653, à l'âge de trente-neuf ans.

régiments, et « la force de ceux-ci était dans les officiers », selon l'expression du duc d'Anguien[1], qui, quelques jours plus tard, s'élevant contre une de ces mesures d'économie malencontreuses, trop souvent répétées, réclamait le rétablissement de « l'enseigne[2] » supprimé dans chaque compagnie. — Quelle différence dans la conduite de nos escadrons lorsqu'ils suivaient Anguien et Gassion, ou lorsqu'ils étaient dirigés par La Ferté et L'Hôpital, à qui les longs services et le courage n'avaient pu donner le jugement et le coup d'œil! En somme, ce fut une glorieuse journée pour la cavalerie française, une réhabilitation, une charge continuelle ou plutôt une suite de mêlées, d'engagements rapides, où le trot et le pistolet étaient plus employés que le galop et l'arme blanche. Cependant il y eut des chocs violents où l'épée joua son rôle; les blessures en témoignent[3].

Melo avait habilement tracé son plan; ses mesures étaient bien prises; l'exécution fut correcte jusqu'au moment où il se trouva en présence d'un adversaire audacieux; dès lors, l'inspiration lui

1. M. le Duc à M. le Prince, 23 mai. A. C.

2. Sous-lieutenant d'infanterie.

3. Les écrivains étrangers estiment que le nombre des officiers mêlés à la troupe fut une des causes de la supériorité de la cavalerie française.

fit défaut; son esprit fut comme paralysé; il se laissa surprendre, attaquer, battre sans pouvoir parer aucun coup, remédier à aucun accident. Il se conduisit honorablement sur le terrain, fut des derniers à quitter le champ de bataille; presque tous ses officiers furent tués près de lui; un seul écuyer l'accompagnait lorsqu'il rejoignit Beck avant de s'arrêter dans la petite forteresse de Mariembourg, à six lieues de Rocroy. — Le comte d'Isembourg, la tête fendue, le bras cassé, s'en va d'une traite jusqu'à Charlemont (douze lieues); sa force physique était à la hauteur de son courage. Il lui avait manqué un certain degré d'autorité pour empêcher la dissémination de ses troupes; mais il avait du coup d'œil sur le terrain et s'était montré bon officier de cavalerie, vaillant, tenace, rapide dans ses manœuvres. — Fontaine ne mérite pas le reproche d'inaction et de lenteur qui lui est adressé par divers écrivains; il ne sut peut-être pas s'affranchir des liens d'une méthode un peu étroite, mais il se préparait à soutenir les avantages de son aile droite et s'avançait en échelons, quand il fut arrêté par le désastre de sa gauche et de sa réserve. Il essaya alors de maintenir la position, de garder son infanterie et son artillerie comme un grand réduit pour permettre, soit à la cavalerie de se rallier, soit à Beck de le joindre. Le vieux sol-

dat couronna glorieusement par sa résistance et sa mort une belle vie militaire[1]. Le duc d'Anguien traita ses restes avec honneur, les fit recueillir et les envoya à Mariembourg dans son propre carrosse, accompagné de tous les aumôniers et religieux que l'armée espagnole avait laissés dans ses lignes.

Beck aurait-il pu atteindre le champ de bataille en temps utile? Nous le verrons mourir en héros[2] et toute sa vie le met à l'abri d'un soupçon de faiblesse; il était, d'ailleurs, animé de la haine des Français; mais, habituellement farouche, ombra-

1. Vincart fait disparaître Fontaine dès le début de l'action. C'est une erreur volontaire qui rentre dans le plan du « secrétaire des avis de guerre ». Le souvenir de ce vieillard, porté sur sa chaise et dirigeant le feu de son infanterie, était resté dans la mémoire de tous les acteurs et spectateurs du dénouement de la bataille, et Bossuet, dans son magnifique tableau, n'a fait que rendre l'impression générale. Suivant une tradition assez bien établie, le maréchal de camp général espagnol fut renversé d'un coup de pistolet par un capitaine de Persan, Guimey, dans le second ou le troisième choc des colonnes d'attaque françaises contre les tercios viejos. — Encore une observation avant de quitter Vincart et sa relation. Il est physiquement impossible que Melo ait pris à tous les détails de l'action la part que lui assigne son panégyriste. Si l'on voulait tracer le graphique des évolutions que Vincart fait exécuter au capitaine général dans la matinée du 19 mai 1643, on serait frappé du nombre de kilomètres auquel on arriverait.

2. A la bataille de Lens, 1648.

geux, il se trouva froissé comme d'autres par la politique du capitaine général. D'abord désigné pour assiéger Rocroy, il vit Melo charger Isembourg de l'investissement, puis prendre en personne la direction du siège. On pourrait supposer qu'il se rendit sans beaucoup de zèle au pressant appel de son chef; rien ne le prouve. Il était le 18 à ou devant Château-Regnault, sur la rive droite de la Meuse, à 32 kilomètres de Rocroy. Il fut prévenu tard, marcha toute la nuit à travers le pays le plus tourmenté de la région : la Meuse se creusant un lit profond et sinueux à travers le massif des Ardennes, tous les accidents de terrain acquièrent, auprès de cette rivière et de ses affluents, une valeur considérable. Vers six ou sept heures du matin, Beck débouchait des bois au nord de la place, à 8 kilomètres du champ de bataille; il ne pouvait faire plus vite, mais les fuyards étaient arrivés avant lui. Selon certaines versions, le désordre se mit aussitôt dans ses troupes; selon d'autres, et c'est le plus probable, il maintint sa petite armée; mais, craignant d'être entraîné par la cohue, il renonça à pousser jusqu'au champ de bataille, prit position, évita le contact des fuyards, les fit défiler devant lui et se retira ensuite. Peut-être a-t-il bien agi? Ce qui est certain, c'est qu'il ne perdit la confiance ni de son

roi ni du capitaine général et qu'il conserva sa popularité parmi les troupes.

Des six vieux régiments qui composaient l'infanterie espagnole des Pays-Bas, un seul, Avila, était resté en Boulonnois sous les ordres de Fuensaldaña ; les cinq autres présents à Rocroy furent presque absolument détruits. — « Combien étiez-vous dans votre régiment? demandait un des officiers chargés du dénombrement des prisonniers. — Comptez les morts, » répondit un capitaine castillan. Et ce n'était pas ce que Brantôme aurait appelé une « rodomontade d'Espagne ». — Comptons : deux mestres de camp, Velandia et Villalva tués; deux autres, Garcies et Castelvi, blessés et pris; le duc d'Alburquerque exerçant le commandement de la cavalerie, son régiment était conduit par le sergent-major Perez de Peralta, qui fut blessé et pris ainsi que le sergent-major de Rocaful; tous les capitaines furent tués ou pris; sur les six mille soldats, bas officiers, alferes (sous-lieutenants) ou officiers réformés servant comme soldats, quinze cents environ échappèrent; tous les autres (4,500) furent tués ou pris[1]. — Deux mestres de camp italiens,

1. Le 31 mai, Fabert envoya de Sedan à Mazarin l'état des « échappés de Rocroy », qui peut se décomposer ainsi :
1,600 Espagnols, 1,700 Italiens, 1,200 d'autres nationalités.

le chevalier Visconti et Giovanni delli Ponti, gisaient parmi les morts, ainsi que le baron d'Ambise, mestre de camp wallon, Virgilio Orsini, etc. Ritberg, mestre de camp allemand, grièvement blessé, était prisonnier, ainsi que d'autres officiers de haut grade ou personnages de distinction : don Baltazar Mercader, lieutenant du mestre de camp général, don Diego de Strada, lieutenant général de l'artillerie, le comte de Beaumont, frère du prince de Chimay, le comte de Rœux, de la maison de Crouy, le baron de Saventhem, fils du chancelier des Pays-Bas, le comte de Montecucoli, don Francisco de la Cueva, don Manuel de Leon, etc.[1]

Beaucoup qui avaient essayé de fuir furent as-

incorporés à Philippeville dans le corps de Beck; 3,160 de diverses nations, dont 1,960 blessés, à Namur. Total, 7,660.

1. Ces prisonniers étaient un grand embarras; jamais on n'en avait vu un tel nombre. Beaucoup étaient blessés; il était difficile de les soigner. Deux chirurgiens-majors belges sont les seuls officiers de santé qui figurent sur le rôle conservé au dépôt de la guerre; ce rôle est fort confus; les noms y sont tous mutilés. — On dirigea les groupes d'abord sur les villes ouvertes de la Champagne, Reims, Rethel et d'autres, ainsi que sur les places fermées, où cela causait une grande incommodité; puis, de là, le plus tôt qu'on put, dans l'Ouest, à Rouen, Caen, Alençon, le Mans, Amboise, Loches, Nantes, Niort, ou dans le centre, à Nevers, Moulins, Clermont. Leur subsistance était mise à la charge des villes, qui réclamaient des compensations toujours promises et rarement données. L'écoulement par échange ou rançon dura fort longtemps.

sommés par les paysans. Ceux que les Croates ramassaient étaient aussi dans un certain péril ; le baron de Saventhem resta quatre jours entre leurs mains, nu jusqu'à la ceinture, sans pouvoir se faire comprendre, jusqu'à ce qu'il eût la chance d'être reconnu par le comte de Quincé. Le chapelain-major de l'armée catholique n'avait guère été mieux traité. Placé entre deux feux au moment où il assistait Villalva, qui rendait l'âme, il fut blessé, saisi et dépouillé par les Croates. Le duc d'Anguien le tira des mains de ces bandits, et lui fit de grands éloges de Melo, que le bon prêtre accepta au pied de la lettre[1].

Résumé de la bataille de Rocroy.

Résumons en peu de lignes un récit dont les détails ont peut-être obscurci l'ensemble, et marquons par quelques traits principaux les différentes phases de l'action.

Les deux armées ont passé la nuit du 18 au 19 en ordre de bataille, déployées à 900 mètres en face l'une de l'autre, chacune ayant son infanterie au centre, sa cavalerie aux ailes, l'artillerie près de l'infanterie ; les Espagnols ayant l'avantage du

1. Voir aux *Pièces et Documents*, n° IV, la note : A propos de Rocroy. Réponse à quelques objections.

nombre, les Français présentant un plus grand front et des intervalles mieux répartis.

Premier moment. — Le 19, à l'aube du jour, l'aile droite française, commandée par Gassion et dirigée par le duc d'Anguien, commence le combat; quinze escadrons formant deux échelons en ligne de colonnes, assistés par un bataillon, taillent en pièces mille fantassins d'élite et défont la cavalerie de Flandre. Quand les escadrons victorieux s'arrêtent, ils ont dépassé l'infanterie ennemie.

L'aile gauche française prend aussi l'offensive; par un faux mouvement et l'emploi prématuré du galop, les escadrons de première ligne prêtent le flanc à la cavalerie d'Alsace, sont mis en déroute et entraînent la seconde ligne. La Ferté est prisonnier; L'Hôpital, blessé; les Français n'ont plus de canon. Leur infanterie ou « bataille », canonnée, abordée sur plusieurs points par la cavalerie, recule et se rapproche de la réserve commandée par Sirot.

L'infanterie du roi catholique dessine un mouvement par échelons, la droite en avant, pour compléter l'avantage remporté par le comte d'Isembourg. Celui-ci occupe sur le flanc gauche de la « bataille » française une position analogue à celle que le duc d'Anguien a conquise derrière la gauche

de la « bataille » espagnole; mais une partie de la cavalerie d'Alsace s'est laissé entraîner dans une direction excentrique en poursuivant les escadrons de La Ferté.

Telle est la situation vers six heures du matin.

Deuxième moment. — Après avoir rallié ses escadrons, le duc d'Anguien, par un changement de front et une charge inopinée, prend à revers l'infanterie ennemie. Traversant les bataillons allemands et wallons, qu'il met dans un désordre irrémédiable, il arrive par derrière la première ligne à l'autre extrémité du champ de bataille.

Sirot fait avancer la réserve, décide quelques bataillons à faire face en tête, s'efforce en vain de maintenir la ligne de combat. Le centre français était de nouveau en retraite lorsque le duc d'Anguien reparaît.

La défaite de la seconde et de la troisième ligne arrête le mouvement offensif de l'infanterie du roi catholique. Sirot ramène ses troupes, reprend le canon perdu. Les régiments italiens, premier échelon de droite, chargés en flanc par le duc d'Anguien et menacés de front par Sirot, se retirent en désordre. Le second échelon (Velandia) résiste davantage, mais il est rejeté sur le gros des tercios viejos.

Les escadrons de La Ferté se rallient. Après de brillants engagements, la cavalerie d'Alsace est enveloppée, rompue, et ses débris quittent le champ de bataille. Isembourg est hors de combat.

De toute l'armée du roi catholique, les « Espagnols naturels » restent seuls en ordre sur la position qu'ils occupent depuis la veille; ils présentent un rectangle allongé ; une foule d'hommes appartenant à divers corps ou nations ont grossi leurs rangs. Ils ont conservé leur artillerie. C'est Fontaine qui les commande. En face d'eux, les troupes françaises se reforment. Temps d'arrêt général vers huit heures.

Troisième moment. — Le duc d'Anguien, ne voulant laisser ni à l'armée du Luxembourg le temps d'arriver ni à l'infanterie d'Espagne le loisir de manœuvrer, se hâte d'attaquer la phalange avec les premiers bataillons qu'il a pu réunir et quelques escadrons de la réserve et de l'aile droite. Il est repoussé trois fois par un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie.

Toutes les troupes françaises se rallient et se rapprochent. A la quatrième charge, les Espagnols naturels, abordés de trois côtés, à bout de forces et de munitions, sont enfoncés. Tous ceux qui échappent au carnage sont faits prisonniers. Fon-

taine a été tué. Le capitaine général parvient à s'échapper et rejoint l'armée de Beck, qui se replie sur Philippeville sans avoir paru sur le champ de bataille.

La perte des Espagnols peut être évaluée à sept ou huit mille morts, six ou sept mille prisonniers, presque tous blessés, vingt-quatre bouches à feu, cent soixante-dix drapeaux, quatorze cornettes, vingt guidons, dix pontons, un butin considérable, un trésor important[1], la chaise sur laquelle avait été tué le brave Fontaine[2] et le bâton de commandement abandonné par Melo[3].

Les Français comptaient environ deux mille hommes tués, dont trois chefs de corps, d'Ayen, d'Altenove et d'Arcambal, dix-huit capitaines et presque tous les gardes de M. le Duc[4], autant de

1. Un mois de solde pour toute l'armée.

2. Cette chaise, donnée par le duc d'Anguien au major de place Pierre Noël, fut offerte par l'arrière-petite-fille de cet officier à l'un des derniers princes de Condé, qui la fit placer dans la galerie des armures de Chantilly. On la voit aujourd'hui au Musée d'artillerie.

3. Ce bâton, tout couvert d'inscriptions qui rappelaient les précédentes victoires du capitaine général, a été célébré dans un petit poème latin : *Canna Melonis, pugna Rocroyana; Parisiis,* 1643.

4. Entre autres, les deux officiers présents à la bataille, le lieutenant et l'exempt. Saint-Évremond, titulaire de la lieutenance, était absent.

blessés parmi lesquels nous remarquons, outre L'Hôpital et La Ferté, les mestres de camp Beauvau, Persan et La Trousse.

Commencée entre trois et quatre heures du matin, la bataille de Rocroy était terminée à dix heures. C'était la victoire la plus complète et la plus éclatante remportée par nos armes depuis un siècle; il y avait cent ans que l'armée espagnole d'Italie avait été arrêtée dans la plaine de Cérisoles par François de Bourbon, comte d'Anguien.

CHAPITRE II

—

1643

—

Effet produit à Paris par les nouvelles et les trophées de la bataille de Rocroy. — M. le Duc est le 24 mai à Guise. « Le dessein du Chenest » (Thionville). — Expédition en Hainaut (26 mai-8 juin). — Mécontentement de M. le Duc. — Prétentions de Gesvres. Hésitations; projets divers. — Ordres donnés (8 juin). — Investissement de Thionville. — La place et la garnison. — Mesures prises par M. le Duc (18). Grancey laisse entrer « le secours » (19). — État-major du duc d'Anguien. — Les lignes. — Les troupes (21,000 hommes). — Disposition des attaques; ouverture de la tranchée; nuit du 8 au 9 juillet. — Progrès du siège. — Logement sur la contrescarpe; nuit du 17 au 18. Passage du fossé. Les mines (1er août). — Lettre de Beck. — La place est sommée (1er août); énergie de la défense. — Assauts repoussés (4 août). Mort de Gesvres. — Capitulation de Thionville (8 août). — Anguien à Thionville. Le récit de La Moussaye. — Irritation de M. le Duc. — Projets et instructions. — Attaque et prise de Sierck (3 septembre).

Effet produit à Paris par les nouvelles et les trophées de la bataille de Rocroy.

Le 18 mai, on était, à la cour, fort inquiet de ce qui se passait devant Rocroy; au moment même où l'armée de Picardie se déployait devant celle de don Francisco Melo, Turenne écrivait de Paris au duc d'Anguien : « En mon particulier, je

suis en peine de ce qu'il arrivera du siège de Rocroy, que l'on croit ici asseuré. Quand on est éloigné d'un lieu et qu'on ne sçait pas le détail de toutes choses, il est fort malaisé d'en dire son advis. J'eusse extrêmement désiré de tascher de contribuer à ce que les choses peussent réussir à vostre contantement.[1] » Turenne attendait alors à Paris une patente de général en chef promise depuis longtemps et non délivrée[2]; peut-être, en prenant la plume, ne se rendait-il pas bien compte de l'état de son esprit : il est permis de croire qu'à l'anxiété patriotique se mêlait un peu de curiosité maligne et comme une pointe de rivalité. Toutefois cette lettre exprime assez bien le sentiment général. Nos armes avaient été si souvent malheureuses sur cette frontière, et les circonstances semblaient si graves, que l'inquiétude était profonde. Aussi lorsque, dans la journée du 20, La Moussaye descendit à l'hôtel de Condé et, de là, courut au Louvre, répandant « la nouvelle du gain de la bataille », ce fut dans les rues de la capitale un véritable transport de joie. La considération de ce qu'auraient pu être les conséquences d'un échec

1. A. C.

2. Sa nomination au commandement de l'armée d'Italie fut signée le 18 mai, le jour même où il écrivait au duc d'Anguien.

relevait l'éclat et la grandeur du succès. La Moussaye était de haut lignage, populaire, beau et bien disant; ami intime du duc d'Anguien, il s'était déjà signalé à la guerre : on juge comme il fut fêté. Ayant quitté le champ de bataille au moment même où les tercios venaient de succomber, il n'apportait que des messages verbaux et quelques lignes adressées par le général en chef au premier ministre. Avec la fière simplicité d'un homme assez sûr de sa gloire pour ne pas craindre de la diminuer en relevant le mérite d'autrui, Anguien faisait la part large à Gassion : « Le principal honneur de ce combat lui reste deu »[1]. Gassion aussi avait écrit à Mazarin; dans sa lettre, courte d'ailleurs, il avait trouvé moyen de ne parler que de lui-même[2].

Tourville, premier gentilhomme de M. le Duc, arriva le 21 avec le bras en écharpe, car il avait été blessé; il apportait des renseignements plus précis, des détails plus complets, un premier rapport, quelques propositions. La nouvelle coïncidait avec certain remaniement du ministère et du conseil, une des étapes de Mazarin vers le pouvoir absolu; c'était un grand coup de fortune pour le cardinal : aussi « les importants et

1. M. le Duc à Mazarin, 19 mai. A. N.
2. Gassion à Mazarin, 21 mai. A. N.

MM. de Vendosme » restèrent-ils à l'écart; ils étaient seuls; la cour, la ville, se précipitèrent chez M. le Prince, chez Madame la Princesse, chez madame de Longueville. Pendant quinze jours, ce fut au quartier général de l'armée de Picardie une pluie de félicitations, beaucoup de banales, quelques-unes piquantes, comme celle du vieux Bassompierre, qui sortait de la Bastille, ou celle de La Meilleraie : « Vous êtes le seul qui ayez remporté une grande victoire pour un roi de quatre ans, le quatrième jour de son règne »[1]. Il y en avait aussi de charmantes, celle, par exemple, où la mère et la sœur de M. le Duc, passant la plume aux « aimables personnes qui les entourent », réunissaient les signatures de celles qui seront les héroïnes de la Fronde ou l'ornement de la cour du jeune Louis XIV : Mademoiselle de Bouteville, déjà hardie et « plus belle que le jour »[2], Julie d'Angennes, Marie de Rohan, Louise de Crussol, Marie de Loménie et, confondue parmi d'autres, la plus modeste, mais non la moins tendre, mademoiselle du Vigean[3]. Nous avons déjà effleuré quelques-uns des mystères que couvrent ces noms; çà et là, nous soulèverons le voile, discrètement toutefois,

1. A. C.
2. Longueville à M. le Duc. A. C.
3. A. C. (V. t. III, pp. 340 et 458).

car toute cette histoire anecdotique de notre héros a déjà été racontée par le plus aimable des philosophes, qui était aussi un de nos plus purs écrivains [1] et qui a laissé peu à glaner derrière lui.

M. le Duc est le 24 mai à Guise. « Le dessein du Chenest » (Thionville).

De la part des hommes considérables, les épîtres ne comptaient pas; il fallait envoyer un courrier, un gentilhomme; on chercha querelle à Turenne de ce qu'il s'était borné à une lettre, sèche, il est vrai, et du même ton que celle du 18 [2]. Chevers, arrivé le troisième [3], présenta les trophées. « Vos drapeaux ont réjoui tout Paris », écrivait le duc de Longueville [4]. Tout Paris, en effet, était sur pied pour les voir, la cour dans le Louvre, le peuple sur les quais et à Notre-Dame; cinquante cavaliers de la maison du Roi et cent hommes choisis parmi les plus beaux du régiment des Gardes suffisaient à peine pour porter tant de bannières et d'étendards. Ce concert de louanges, l'écho de cette joie populaire n'étaient pas encore arrivés jusqu'au jeune vainqueur, que déjà il avait fixé sa pensée sur un but unique : recueillir les fruits de la victoire. Dès les premières heures

1. M. Cousin, dans maint volume. Le sujet avait déjà été traité par MM. Rœderer et Walckenaer.

2. Turenne à Anguien, 21 mai, 1er juin. A. C.

3. Expédié le 23 mai.

4. 26 mai. — Perrault à Girard, s. d. A. C.

qu'il passa entre les étroites murailles de la petite place délivrée, il expédiait à l'intendant de l'armée l'ordre de faire immédiatement préparer à Guise et à Vervins le pain et les voitures nécessaires pour une opération de vingt jours, et il demandait que, de Paris, on mît le marquis de Gesvres en état et en demeure de le soutenir dans l'exécution d'un dessein considérable. Puis il ramenait ses troupes à Guise, où il arrivait le 24 mai. Le même jour, Choisy et La Vallière le quittaient pour porter à Paris les détails de son plan et toutes les propositions qui s'y rattachaient.

« Nous voicy à cet heure maistre de la campagne et il n'y a quasy rien que nous ne puissions entreprendre », écrivait-il le 23 mai à son père [1]. Trois desseins s'offrirent à son esprit : une tentative contre les villes maritimes de Flandre, la conquête de quelques places de l'Escaut, celle des forteresses de la Moselle. Les deux premières entreprises semblaient plus à sa portée; mais on ne pouvait essayer d'attaquer les ports de mer, Gravelines ou Dunkerque, sans forces navales; or celles de France n'étaient pas organisées, et, pour avoir celles des Provinces-Unies, il aurait fallu entamer une négociation dont l'issue était fort dou-

1. A. C.

teuse; les Hollandais montraient peu d'entrain. La satisfaction que leur causait la victoire de leurs alliés à Rocroy n'était pas sans mélange; ils commençaient à s'effrayer de la puissance du roi très chrétien, et, voyant en lui le futur possesseur de la Flandre, redoutaient plus ce voisinage que celui des vice-rois espagnols [1]. L'Escaut était proche de l'armée, mais loin des magasins et des réserves qui se trouvaient alors en Bourgogne et en Lorraine. Avec la sûreté précoce de son jugement, M. le Duc comprit qu'en maîtrisant le cours de la Moselle, on frapperait les ennemis à la fois en Allemagne et aux Pays-Bas. La facilité des communications entre Anvers et Vienne faisait la force des Austro-Espagnols; autant les Français s'attachaient à couper cette ligne, autant les généraux de l'Empereur et du roi catholique tenaient à la conserver ou à la rétablir. S'emparer de Thionville et donner à l'occupation de Metz sa véritable valeur, c'était protéger notre armée d'Alsace contre une attaque sur ses derrières, c'était préparer la conquête de la Flandre, enlever, tout au moins diminuer les chances de secours que nos ennemis des Pays-Bas pouvaient attendre d'Allemagne. L'entreprise était

1. Les négociateurs français, passant par la Haye en se rendant à Munster, eurent grand'peine à renouveler le traité d'alliance.

considérable ; nous y avions déjà échoué avec éclat. Les plus hardis voyaient dans ce grand siège la conclusion, le couronnement d'un vaste ensemble d'opérations dont le Rhin aurait été le théâtre ; mais le duc d'Anguien se croyait sûr de ses calculs ; il proposa le siège de Thionville déguisé sous une formule de convention — « dessein du Chenest » ; — l'intendant et le chef d'état-major de l'armée allèrent à la cour pour exposer le plan de l'opération et demander les moyens d'exécution. M. le Duc avisait en même temps qu'il allait pénétrer en Hainaut et y manœuvrer pendant vingt jours[1], comptant ainsi détourner l'attention des ennemis, les attirer de divers côtés, les forcer à garnir leurs places, masquer enfin les préparatifs du siège.

Expédition en Hainaut (26 mai-8 juin).

Il commença sa marche le 26, passa par Landrecies, suivit le cours de la Sambre, enlevant sur sa route Berlaimont, Aymeries, Maubeuge, qui ouvrirent leurs portes aux premières volées de canon ; puis, tournant au nord et menaçant toutes les places, il se saisit de Binche, qui résista un peu plus et lui fournit cinq pièces de campagne. L'armée française s'arrêta quelques jours dans cette ville déjà industrielle et commerçante, et plus

1. C'est là l'explication des vingt jours de pain ordonnés à Guise dès le 20 mai.

importante alors qu'aujourd'hui; ses partis parcouraient le pays, allaient jusqu'aux portes de Bruxelles, levant des contributions, semant l'alarme partout. Melo rassembla les débris de ses troupes, prit position à Mons et à Nivelles, rappela Fuensaldaña, resté en observation sur la lisière du Boulonnois, et fit encore une fois revenir Beck du Luxembourg. C'était bien ce que M. le Duc espérait; ce résultat obtenu, il reprit la route de France. Le 8 juin, en passant à Maubeuge, il trouva des nouvelles qui lui causèrent un assez vif désappointement.

Mécontentement de M. le Duc.

Anguien n'avait rien demandé, rien fait demander pour lui après sa victoire; mais il avait espéré qu'on lui accorderait sans délai des récompenses, dont quelques-unes insignes, il est vrai, pour ses officiers, pour son armée. A ses instances très vives en faveur de Gassion, on répondait par des promesses. Certainement le mestre de camp général de la cavalerie légère serait nommé maréchal de France avant la fin de la campagne; mais il y avait parole donnée à M. de Turenne, et le nouveau règne ne pouvait être inauguré par cette promotion de deux huguenots, d'autant plus qu'il y avait un troisième concurrent, considérable par sa famille, M. de la Force, qui était aussi protestant. Certains ménagements sont imposés à une régence, et la Reine, sans oublier que M. de Gas-

sion « s'était engagé à demeurer dans l'entière fidélité quand même ceux de sa religion manqueraient à leur devoir[1] », ne pouvait envoyer encore le bâton si bien gagné. Aucune réponse au sujet de Sirot et de Quincé, désignés par M. le Duc comme devant être promus au grade de maréchal de camp et attachés à son armée. Rien sur le rétablissement des enseignes dans les vieux régiments, ni sur les compagnies qu'il avait demandées pour divers officiers; rien non plus sur le gouvernement de Rocroy, dont il désirait voir gratifier d'Aubeterre, un des bons mestres de camp de la bataille, en remplacement de Geoffreville, « qui a si mal défendu sa place[2] ». On se bornait à remplir certains vides qu'une bataille sanglante laisse toujours dans les rangs, même d'une armée victorieuse. Quelques renforts lui étaient annoncés[3] et on lui envoyait, avec deux maréchaux de camp qu'il n'avait pas indiqués,

1. La Régente à M. le Duc, 20 mai. A. C.

2. M. le Duc à M. le Prince, 23 mai. A. C.

3. Gendarmes : compagnies Savoie et La Meilleraie; cavalerie : régiments La Meilleraie et Grancey; infanterie : compagnies de Piemont et de Navarre tirées de Calais, régiment du Havre venant du Boulonnois; « vieilles garnisons », ou détachements fournis par les garnisons de diverses places; troupes de Bourgogne, envoyées au corps de Gesvres; partie de l'artillerie de Bourgogne. (Le Roi à M. le Duc, 22 mai, D. G.)

Grancey et Palluau, un nouveau lieutenant général en remplacement de L'Hôpital, à qui sa blessure avait donné un honorable prétexte de retraite.

M. le Prince avait proposé dans le conseil de donner cet emploi à Turenne, et, à son défaut, soit au maréchal de Châtillon, si l'armée devait continuer à tenir la campagne, soit à La Meilleraie, si on se décidait pour un grand siège. La Reine leur préféra le duc d'Angoulême. Ce fils de Charles IX et de Marie Touchet, allié à la plus dangereuse des maîtresses de Henri IV, compromis dans mainte intrigue et même dans quelques complots, hôte intermittent de la Bastille, parfois menacé de l'échafaud, avait beaucoup de services et passait pour un vigoureux reître[1]. Assez populaire, avec ce prestige qui s'attache au dernier rejeton d'une race éteinte, il avait alors soixante et dix ans, et la goutte ne lui laissait guère de repos. « Je doutte fort, écrivait le duc de Longueville à

1. Charles, bâtard de Valois, né au château de Fayet, près Montmélian, le 28 avril 1573, mort à Paris le 24 septembre 1650. D'abord abbé de la Chaise-Dieu (à treize ans) et grand prieur de France, puis nommé en 1589 comte de Clermont et d'Auvergne, il quitta l'ordre de Malte pour se marier avec Charlotte de Montmorency. Il était frère utérin de la marquise de Verneuil. Veuf en 1636, il épousa (25 février 1644) Françoise de Nargonne, qui mourut le 10 août 1713, cent trente neuf ans après la mort de son beau-père.

son beau-frère, je doutte fort qu'à cause de son aage et de ses incommodités, il vous puisse fort soulager, mais vous le trouverez fort complaisant et presque toujours de l'avis du dernier qui parle[1]. » C'est sans doute pour cette raison qu'il fut désigné. M. le Duc se garda bien de confier aucune fonction active à son nouveau lieutenant général. Il lui laissa quelques troupes fatiguées et quelques détachements tirés des garnisons pour faire une sorte de police des frontières.

Prétentions de Gesvres. Hésitations; projets divers.

Voici, d'ailleurs, ce qui avait surtout ému et mécontenté le duc d'Anguien. Comptant sur le concours des troupes de Champagne qui déjà étaient à sa disposition avant la bataille, informé par dépêches des 18 et 20 que son armée allait être renforcée, pressé par lettre royale de faire connaître ses vues, il avait indiqué le siège de Thionville et prié le ministère de donner immédiatement au marquis de Gesvres l'ordre de préparer cette opération pendant la pointe de l'armée en Hainaut. Or Gesvres, s'étant arrêté à tous les prétextes pour ne pas s'éloigner de la princesse Marie de Gonzague, dont il était passionnément épris, malgré ses dédains, ressentait quelque chagrin d'avoir trop compté sur un début de campagne moins vivement mené et d'avoir

1. 26 mai. A. C.

laissé à d'autres l'honneur de conduire ses troupes sur le champ de bataille de Rocroy. Aujourd'hui, à peine de retour à Reims[1], tout en affirmant son désir de « donner à M. le Duc le moyen de profiter de sa victoire », il s'attachait surtout à conserver l'indépendance qu'on lui avait à peu près assurée, et se trouvait « en état de faire des choses très considérables du côté du Luxembourg », si on lui permettait d'agir. « Surtout je supplie Votre Éminence d'empêcher qu'on ne m'ôte pas une des troupes qu'on m'a donnécs[2] ».

Le gouvernement semblait avoir prêté l'oreille à ces observations[3]. Mazarin, qui depuis s'est proclamé l'auteur du siège de Thionville[4], se montrait incertain et paraissait même ignorer que l'importance de cette conquête venait d'être signalée par le commandant de l'armée du Roi en Allemagne[5].

1. Le 22 mai, de Reims, il envoyait à M. le Duc ses félicitations sur la victoire de Rocroy, qu'il venait d'apprendre en arrivant de Paris. Gesvres n'assistait donc pas à la bataille du 19, où le font figurer la plupart des historiens.

2. Gesvres à Mazarin, Reims, 24 mai. A. N.

3. Le Tellier à M. le Duc, 5 juin. A. C.

4. Le mémoire où Mazarin expose les raisons qui ont fait décider le siège de Thionville, la lettre de ce ministre au cardinal Bichi sur le même sujet, sont des documents postérieurs à l'événement.

5. Voir plus loin le plan de Guébriant.

Les premiers ordres envoyés à Gesvres[1] sont suspendus (3 juin); tous les donneurs d'avis sont écoutés; « on a représenté beaucoup de choses qui rendent l'exécution du dessein du Chenest fort difficile[2] » : celui-là trouve le corps de Champagne trop faible; le maréchal de la Meilleraie, particulièrement expert dans les sièges, ne croit pas au succès; d'autres plans sont suggérés. Un officier général qui rentre des prisons de l'ennemi, Rantzau, aussi fin courtisan que vaillant soldat, homme d'esprit, superficiel, non moins connu pour ses habitudes d'intempérance que pour les glorieuses mutilations de son corps[3], indique « une conquête importante qui couronnerait la victoire de Rocroy »,

1. Instructions du 28 mai. D. G. et A. C.

2. Le Tellier à M. le Duc, 5 juin. A. C.

3. Rantzau (Josias, comte de), né en 1609, d'une très ancienne famille du Holstein, avait servi d'abord en Hollande, ensuite sous Gustave-Adolphe, puis dans l'armée de l'Empereur, qu'il quitta pour retourner avec les Suédois; aussi était-il considéré par les Impériaux comme coupable de trahison, et nous verrons qu'il faillit lui en coûter cher. Entré au service de France en 1635, il perd un œil devant Dòle en 1636, une main et une jambe devant Arras en 1640, reçoit en 1641 trois blessures devant Aire, quatre en 1642 à Honnecourt, où il fut fait prisonnier,

Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Il avait conservé une tournure martiale et un très beau visage. Maréchal de France en juin 1645, il mourut en 1650.

et le premier ministre envoie ce mémoire à M. le Duc, en demandant une prompte réponse. Il s'agissait de substituer à l'entreprise qu'avaient indiquée les deux généraux en chef des armées de Picardie et d'Allemagne une de ces opérations mesquines qui venaient d'être déjà examinées et repoussées, le siège de Bouchain[1]. Sans ouvrir de discussion, Anguien déclara que « l'exécution des propositions de M. de Rantzau était impossible », et il répondit sur l'ensemble avec une vivacité qui trahissait l'emportement de son caractère[2]; si bien que M. le Prince prit sur lui de supprimer la lettre de son fils à la Régente : « Elle estoit capable de gaster vos affaires; vous allés un peu bien vite et prenés les choses trop à cœur[3] ».

Ordres donnés (8 juin).

Cette lettre, d'ailleurs, était sans objet lorsqu'elle parvint à Paris; une dépêche expédiée en chiffres de Binche avait mis fin à l'hésitation du conseil de régence : « Vostre dessein est bien haut. — Enfin la Reyne a déféré à vos advis

1. Proposition présentée à la Reine par le comte de Rantzau, maréchal de camp, transmise à M. le Duc par Le Tellier. A. C. C'est bien cette proposition que vise la lettre de Mazarin du 3 juin.

2. M. le Duc à M. le Prince; à la Régente, 8 juin. A. C.

3. M. le Prince à M. le Duc, 16 juin. A. C.

touchant le siège du Chenest[1] ». Le 8 juin, le secrétaire d'État de la guerre et le premier commis de l'artillerie envoyaient à M. le Duc, avec les dernières instructions du Roi, tous les renseignements sur les ressources qu'il trouverait à Metz, et sur les approches de la place qu'il allait attaquer[2]. La veille, des ordres, positifs cette fois, avaient été expédiés à Reims : « M. le duc d'Anguien s'étant arresté au dessein du Chenest, Leurs Majestés entendent que le sieur marquis de Gesvres marche droit vers la place, qu'il l'investisse et la bloque incontinent ».

Une fois la décision prise, Gesvres fit diligence.

Il avait reçu les troupes du Boulonnois et de la Bourgogne, et il venait d'être rejoint par d'Aumont avec mille chevaux que M. le Duc lui avait envoyés sans se laisser troubler par « les appréhensions de la cour[3] ». Devançant son infanterie, il

Investissement de Thionville.

1. M. le Prince à M. le Duc, 6 juin. — Le Roi à M. le Duc, 7 juin. — Le Tellier à M. le Duc, 8 juin. A. C.

2. Le Tellier à M. le Duc. D. G. — Saint-Aoust à M. le Duc. A. C.

3. D'Aumont à M. le Duc, 11 juin. A. C. — Avec ses mille chevaux, d'Aumont alla de La Capelle à Thionville en cinq jours (du 12 au 16), faisant environ 40 kilomètres par jour; Gesvres, de Reims à Thionville, par Verdun, en quatre jours (du 13 au 16), 38 kilomètres par jour; Anguien, avec toutes ses troupes, de Sedan à Thionville, par Virton et Longwy, en quatre jours, 30 kilomètres par jour.

occupait, le 16 au soir, les avenues de Thionville. Le 18, le général en chef, ayant marché presque aussi rapidement, arrivait devant la place avec la plus grande partie de ses troupes. Il avait tenu la route extérieure par Mézières, Sedan, Virton, et reconnu les abords de Longwy, couvrant ainsi la marche de ses convois et prêt à faire face aux tentatives de l'ennemi. Une autre colonne, conduite par Sirot, qui avait enfin reçu son brevet de maréchal de camp, devait escorter le matériel dont les armées de Picardie et de Champagne étaient déjà pourvues et prendre celui que pouvait fournir la place de Verdun.

La place et la garnison. Antique domaine des ducs de Bourgogne, échue, comme tant d'autres, aux Habsbourg, Thionville[1] est bâtie sur la rive gauche de la Moselle, à sept lieues au nord de Metz, arsenal de l'assiégeant, et à même distance au sud de Luxembourg, d'où l'assiégé pouvait attendre des secours; au centre d'une plaine fertile, semée de quelques villages, encadrée au sud par un petit affluent de la Moselle, la Fensche, au nord par des marais, bordée à l'est par le fleuve et enveloppée à l'ouest par une ceinture de hauteurs qui décrivent un arc de cercle d'environ 3,000 mètres de rayon. Ces collines, où

1. *Theodonis Villa*, une des résidences favorites de Charlemagne. Les Allemands lui ont donne le nom de Diedenhofen.

la vigne se mêle aux bouquets de bois, sont elles-mêmes dominées par d'épaisses forêts, aux pentes escarpées; dans une gorge étroite qui coupe ce massif, la Fensche roule ses eaux et déjà alors mettait en mouvement quelques forges, premiers jalons des grandes usines modernes d'Hayange. Hors des deux larges voies qui conduisaient à Luxembourg et à Metz, la plaine de Thionville n'était accessible que par ce défilé où passe le chemin de Longwy; c'est celui qu'avait pris le duc d'Anguien. Nul pont pour traverser le fleuve, rarement et difficilement guéable. La route de Sierck suit la rive droite, qui présente un terrain ondulé, semé de bosquets et de villages, facile à parcourir.

La ville avait à peu près l'aspect qu'elle présente aujourd'hui; le périmètre de l'enceinte était le même. — Un solide rempart se développant le long du fleuve (rive gauche); jetée sur la rive droite, une lunette assurant les communications entre les deux bords; vers la plaine, cinq grands bastions et autant de demi-lunes devant les courtines, avec escarpes et contrescarpes bien revêtues; un grand ouvrage à corne au nord; des fossés larges, profonds et pleins d'eau; un chemin couvert spacieux, trois portes bien défilées et protégées contre toute tentative d'insulte; partout d'épaisses maçonneries et une profusion de palissades; tout

ce que l'art de l'ingénieur pouvait donner alors avait été mis en œuvre pour rendre cette place formidable[1]. La difficulté des approches augmentait encore sa force; le souvenir de la résistance opposée au duc François de Guise en 1558, et l'échec éclatant que nos armes venaient tout récemment (1639) d'essuyer sous ses murs, lui donnaient un grand prestige. Au moment où les chevau-légers français en occupèrent les avenues, elle était admirablement pourvue, sauf en hommes; matériel de guerre, bouches à feu, poudre, tout l'outillage, y compris de grands amas de bois et même de terre, était au complet. Peu de farines, mais l'approvisionnement en blés considérable; un moulin retranché, établi près du fossé du front sud et desservi par une dérivation de la Fensche, assurait le service de la mouture; tout le fourrage des environs ayant été rentré, les chevaux purent être maintenus assez longtemps en bonne condition.

Si Thionville avait été mis en état avec la pré-

1. Ces défenses, remaniées jadis par Vauban et Cormontaigne, ont dans ces dernières années subi une nouvelle transformation. L'ouvrage de la rive droite a pris un grand développement; il renferme aujourd'hui la gare du chemin de fer; les ponts ont été multipliés, les dehors sur la rive gauche en partie rasés; l'enceinte a été pourvue de traverses et de casemates; les terrassements ont été relevés et renforcés.

voyance habituelle des autorités espagnoles, la garnison était insuffisante. Elle avait été réduite à huit cents hommes, résidu de divers corps, Melo ayant, dans son désarroi, appelé à lui presque tous les combattants valides dont il pouvait disposer. La faiblesse du chiffre ne pouvait être exactement appréciée de l'état-major français; mais le fait était connu. C'est ce qui avait décidé le duc d'Anguien à se hâter, c'est ce qui lui avait fait si vivement regretter les retards apportés aux premiers mouvements du marquis de Gesvres. Puisqu'il avait eu l'habileté et la bonne fortune d'amener son adversaire à faire refluer sur le Brabant et le Hainaut toutes les forces espagnoles, il ne fallait pas laisser à Beck le temps de ramener à Luxembourg ses troupes, qu'il avait conduites vers Mons et Bruxelles, et de jeter un secours important dans Thionville.

Mesures prises par M. le Duc (18 juin). Grancey laisse entrer le secours (19).

Aucun ennemi extérieur n'avait paru lorsque, dans l'après-midi du 18 juin, le général en chef rejoignit son lieutenant sous les murs de la place; nul mouvement dans la ville; rien n'y était entré; tout demeurait tranquille dedans et dehors. C'était un grand point gagné; il était urgent d'assurer ce premier avantage; car M. le Duc se doutait bien que maintenant sa marche avait dû être éventée, son dessein pénétré, et que l'ennemi s'avançait à

tire-d'aile afin d'y pourvoir. Dans le dispositif donné à l'avant-garde, Gesvres n'avait pu s'occuper de la rive droite, où aboutissait le chemin de Sierck, et où les communications avec la place étaient, nous l'avons vu, assurées par un ouvrage. Un gué fut reconnu, quelques bateaux rassemblés, et, le soir même du 18, M. de Grancey était poussé par delà l'eau avec un gros détachement d'infanterie et de cavalerie. Anguien avait désigné ce maréchal de camp parce qu'il connaissait les lieux, ayant servi au dernier siège de Thionville; il lui recommanda la plus stricte vigilance. Lui-même resta à cheval et tint ses troupes sous les armes toute la nuit, faisant face à Luxembourg, au côté le plus menacé; son instinct militaire lui disait que l'ennemi était proche. La nuit fut calme sur la rive gauche; le jour étant survenu, M. le Duc allait séparer ses quartiers et donner quelque repos à son armée, lorsqu'il apprit que le malheureux Grancey, joué par deux paysans ou prétendus paysans, s'était porté au-devant d'un corps imaginaire, tandis que le secours, cheminant à travers bois et collines, entrait sans pertes dans la place. Décidément le lieu ne portait pas bonheur à Grancey : la bataille de 1639 lui avait déjà valu un séjour à la Bastille, le Roi ayant trouvé « qu'il n'avait pas su maintenir ses cavaliers dans le devoir », et si, en 1643, il

avait eu affaire à un chef moins généreux, sa maladresse ou sa malechance aurait pu, encore cette fois, lui coûter cher; mais M. le Duc ne le chargea pas. Cette longanimité ne plut pas à l'esprit positif de M. le Prince : « Si par les lettres de quelques valets je n'avois pas appris qu'il est entré cinq cents hommes par le quartier de M. de Grancey, je ne sçaurois que les mots graves de la vostre contenant secours de quelque infanterie. Mon fils devoit l'avoir escrit et mettre la faute sur quy elle est »[1].

C'est encore au comte d'Isembourg, à celui qui nous avait disputé la plaine de Rocroy, que le roi d'Espagne était redevable de ce nouveau service. Aux premiers indices d'une marche des Français vers la Moselle, ce vaillant officier avait quitté Charlemont et, encore presque mourant de ses blessures, s'était fait transporter dans son gouvernement de Namur; il en fit aussitôt partir pour Luxembourg quelques compagnies d'infanterie wallonne échappées au désastre du 19 mai. Beck, renvoyé un peu plus tard en poste par Melo, put joindre à ce groupe un peu d'infanterie allemande, quelques chevau-légers et des Croates; le 18, le détachement passa la Moselle

1. M. le Prince à Girard, 24 juin. A. C.

sur un pont de bateaux, s'arrêta un moment à Sierck, et, se dérobant aux patrouilles françaises, entra le 19 au matin dans l'avancée de Thionville sur la rive droite. La garnison atteignait le chiffre de deux mille cinq cents hommes environ, en comptant les habitants aptes à porter les armes, et recevait un contingent important de cavalerie. Les défenses de la place reprenaient ainsi toute leur valeur; les conditions du siège étaient changées; il fallait renoncer aux procédés expéditifs, se résigner à une attaque méthodique, rassembler de grands moyens, s'attendre à une résistance longuement prolongée. Le siège de Thionville, qui, dans la pensée du duc d'Anguien, aurait été le point de départ d'une série d'opérations, devait maintenant occuper toute la belle saison. Le récit d'un espion, des postes mal placés, quelques patrouilles égarées suffirent pour modifier profondément les résultats qu'on pouvait attendre de la campagne de 1643.

Ce qui est digne de remarque, c'est que le duc d'Anguien, si emporté devant les résistances de la cour, les retards, les contradictions des hommes, sut maîtriser le chagrin qu'il éprouvait, accepta avec bonne humeur la situation nouvelle qu'un accident avait créée et s'occupa d'y pourvoir avec le même entrain qu'il avait apporté, le 19 mai, à réparer le désastre de La Ferté. Il se mit à tracer

ses lignes, à établir ses quartiers, à rassembler ses moyens, à régler la marche de ses convois, et, le 22, il écrivait à son père : « Nous sommes icy, à mon advis, en meilleur estat que vous ne pouvés vous l'imaginer »[1].

État-major du duc d'Anguien.

Son état-major, qu'il avait eu tant de peine à constituer à Amiens, était devenu non seulement suffisant, mais excessif. Deux mois plus tôt, ceux qui croyaient le plus à son étoile, comme d'Aumont et d'Andelot, n'avaient guère montré d'empressement à le rejoindre. Aujourd'hui, c'est à qui sera de l'armée de M. le Duc. Il avait quatre officiers généraux à sa disposition sur le champ de bataille de Rocroy; il en eut jusqu'à onze pendant le siège de Thionville : le duc d'Angoulême, lieutenant général détaché sur les frontières de Picardie; les maréchaux de camp Gassion, Espenan, Gesvres, Sirot, que nous connaissons; Grancey[2] et Palluau[3], qui deviendront tous les deux maréchaux de France; Quincé, détaché auprès du duc d'Angoulême; d'Andelot[4], destiné à dispa-

1. A. C.

2. Grancey, voir t. III, p. 358.

3. Philippe de Clérembault, comte de Palluau, né en 1606, maréchal de camp en 1642, maréchal de France en 1653, mort en 1665.

4. Gaspard IV de Coligny, arrière-petit-fils de l'amiral, né en 1620, venait d'être nommé maréchal de camp. Il se fit

raître dans une des escarmouches de la Fronde, brave jusqu'à la témérité, fier de son grand nom de Châtillon, rêvant de sortir du rôle effacé qu'avait accepté son père, mais ayant moins de génie que d'ambition, en ce moment admirateur passionné de la belle Boutteville, qu'il épousera avec l'appui plus ou moins désintéressé de son jeune général; d'Aumont, aussi brillant, plus complet, homme d'esprit, très entendu au métier, aimé et apprécié du duc d'Anguien, appelé à dépasser tous ceux que nous venons de nommer, si la guerre ne l'avait prématurément dévoré[1]; Arnauld, solide et tenace, de cette forte race de jansénistes dont nous avons déjà parlé[2]; la plupart, on le voit, officiers de valeur; mais leur mérite même ne faisait que rendre ce grand nombre plus gênant. Comme ils arrivaient les uns après les autres, M. le Duc demanda avec quelque impatience qu'on arrêtât ce déluge

catholique, épousa en 1645 Isabelle-Angélique de Montmorency-Boutteville, quitta le nom de marquis d'Andelot pour prendre celui de duc de Châtillon, à la mort de son père le maréchal (1646), et fut tué au pont de Charenton en 1649. (Voir t. III, pp. 436 et 455.)

1. Charles, marquis d'Aumont, né en 1606, tué en 1644, petit-fils et frère de maréchaux de France.

2. T. III, p. 129. — Pierre Arnauld de Corbeville, dit *Arnauld le Carabin,* était mestre de camp général des carabins sur la démission de son oncle Pierre Arnauld « du fort ». Il mourut en 1651.

de maréchaux de camp : « Ne nous en envoyés plus ; nous en sommes embarrassés, et je vous ferai retourner ce que nous avons de trop ; » d'autant plus que, M. de Gesvres ayant un commandement séparé et l'exerçant avec hauteur, aucun de ses camarades ne voulait servir sous lui. « Il seroit bon de régler cela, car cela faict enrager tous les aultres et le service ne se faict pas » [1].

La Vallière avait conservé ses fonctions de maréchal de bataille (chef d'état-major) et M. de Choisy celles « d'intendant de justice et finances », avec M. de Tyran sous lui comme « général des vivres » ; M. le Duc désigna Saint-Martin, un des lieutenants du grand maître, pour remplacer La Barre et commander l'artillerie ; il n'eut qu'à s'applaudir de ce choix. On mit à sa disposition un ingénieur appelé Perceval, qui avait dirigé plusieurs des sièges de Hollande et qui passait pour le premier de son temps. Perceval dut chercher dans les régiments quelques officiers de fortune pour s'en faire assister. Il avait amené un homme spécial pour la conduite des travaux dans l'eau, Courteille [2]; la nature de la place rendait le concours de ce dernier fort utile.

1. 26 juin. M. le Duc à M. le Prince. A. C., — à Mazarin. A. E.
2. Courteille avait la confiance de Louis XIII et travaillait souvent avec lui.

Les lignes

Nous ne discuterons pas le mérite des lignes continues, en usage au XVIIe siècle et bien souvent employées depuis, pour protéger l'assiégeant contre les attaques intérieures et extérieures. M. le Duc se dispensa de la contrevallation, mais il construisit une circonvallation dont le développement était d'environ 18 kilomètres. Sur la rive gauche, en aval de la place, les lignes touchaient à la Moselle près de Manom, et, en amont, vers le lieu dit aujourd'hui Maisonneuve; sur la rive droite, elles enfermaient les deux Yutz; le point culminant était au nord-ouest, vers Guentrange (cote 330). Épousant les formes d'un terrain varié, présentant un relief inégal, fraisées et palissadées sur certains points, elles étaient ici disposées en crémaillère, là brisées par des flèches ou flanquées par des redoutes, appuyées enfin par quelques ouvrages plus considérables et décorés du nom de forts. Dès le 20 juin, un pont de bateaux amené de Metz, établi en amont, assurait la communication entre les deux rives, les gués devenant impraticables à la moindre crue; un second pont sur pilotis fut plus tard construit en aval. Pour remuer une semblable masse de terre, il fallut le concours d'un grand nombre de paysans enrôlés comme travailleurs, payés et nourris. Comme le général en chef n'épargnait pas l'argent, ce fut mené vivement.

Dès le 26 juin, M. le Duc écrivait à son père : « Notre circonvallation est bientôt fermée ; elle n'est pas en état de soutenir un puissant effort, mais les petits secours ne peuvent plus entrer. Beck est près de Luxembourg ; s'il vient hasarder quelque effort, il faut que ce soit à force ouverte. » — Beck ne fit pas d'effort, et la circonvallation fut achevée en vingt jours, sans autre incident que des engagements de cavalerie peu importants, mais qui donnèrent au général en chef l'occasion de charger deux ou trois fois pour dégager des amis imprudents. Tavannes, lieutenant de ses gardes, fut blessé dans une de ces escarmouches ; il en coûta plus cher à l'écuyer Francine. Comme cet ancien et fidèle serviteur revenait de Paris avec des dépêches, il tomba dans un poste de Croates et fut pris après une vigoureuse résistance. Renvoyé par Beck, il succomba à la gravité de ses blessures et fut fort regretté de M. le Duc.

Au « quartier du Roi », établi à Terville, au sud-est et à environ 2,500 mètres de la place, le duc d'Anguien avait retenu la fleur de son infanterie, nos connaissances de Rocroy, — Picardie, Piémont, La Marine, Rambures, Molondin, — et un régiment de formation récente, déjà fort beau, que Campi commandait pour le cardinal

Les troupes (21,000 hommes).

Mazarin et que le mestre de camp titulaire voulait voir traiter sur le même pied que les Gardes[1]. Les gendarmes et compagnies d'ordonnance étaient aussi à Terville, aux ordres directs de M. le Duc; Gassion tout près avec sa cavalerie légère; la ferme où il logeait a conservé son nom. M. de Gesvres avait son quartier au nord, vers Manom; auprès de lui, nous remarquons « Navarre », un des « vieux », qui eut pour noyau les gardes huguenots du roi Henri. Le reste des troupes à pied et à cheval était réparti dans quatre autres quartiers, dont deux sur la rive droite; là commandaient Palluau et Sirot en remplacement de Grancey, tombé malade, soit du chagrin de sa mésaventure du 19, soit du déplaisir d'être sous les ordres du marquis de Gesvres. Toutes les distances étaient considérables, le ser-

1. Le Roi à M. le Duc, 25 juin. A. C. — Créé en 1642, commandé devant Thionville par le lieutenant-colonel Carlo Teofilo Campi, le « Régiment royal d'infanterie italienne », communément appelé alors « Mazarin-Italien », reçut en 1660 le nom d'« Orléans ». Celui de « Royal-Italien » fut rendu en 1671 à un corps de nouvelle formation qui le garda jusqu'aux approches de la Révolution. — Que le lecteur veuille bien accorder un moment d'attention à ce régiment : « Royal-Italien » est devenu la fameuse 17e légère de 96, le 17e léger des guerres d'Afrique, enfin le 92e de ligne, qui, dans notre agonie militaire de 1871, a tiré les derniers coups de fusil à Villersexel et à la Cluse de Pontarlier.

vice très lourd, très compliqué : vedettes, patrouilles, avancées, escortes pour la cavalerie; grand'gardes, terrassements et corvées de tout genre pour l'infanterie, en attendant les travaux bien autrement fatigants et les périls du siège proprement dit. Les troupes avaient grand'peine à y suffire. « Nous sommes icy effectivement quatorze mille hommes de pied et sept mille chevaux, sans compter les officiers, sergents et valets »[1], et M. le Duc, réclamant de l'infanterie avec sa vivacité ordinaire, indiquait celle qu'on retenait inutilement devant La Motte. M. le Prince ayant été pris de la gravelle le jour où cette demande fut rapportée devant le conseil de régence, on différa de prendre une résolution[2]. Cependant on finit par se décider à lever pour quelque temps le blocus de la petite forteresse lorraine, et Arnauld fut dirigé sur Thionville avec six régiments d'infanterie et deux de cavalerie[3]. On recourut aussi à l'expédient ordinaire des emprunts aux « vieilles garnisons ». Enfin, huit compagnies de gardes françaises et suisses reçurent l'ordre de rejoindre le corps de siège. Tous ces renforts, arrivant assez tardivement, fort dimi-

1. M. le Duc à M. le Prince. A. C.
2. M. le Prince à M. le Duc, 29 juin. A. C.
3. Le Roi à M. le Duc, 4 juillet. A. C.

nués en route, furent loin de donner en réalité ce qu'ils représentaient sur le papier. C'est à peine s'ils égalèrent les pertes que le feu, la fatigue et les maladies firent essuyer à l'armée. Le ministre n'en demandait pas moins qu'en échange de ces contingents, M. le Duc envoyât une bonne partie de sa cavalerie au duc d'Angoulême, qui criait misère chaque fois qu'une patrouille espagnole paraissait en Boulonnôis ou aux frontières du Hainaut. M. le Duc communiquait son tableau de service, représentait qu'il n'avait pas trop de chevaux pour surveiller le vaste périmètre de ses lignes, repousser les sorties, observer Beck, défaire les partis qui venaient attaquer nos convois et qu'il fallait parfois reconduire jusqu'aux portes de Luxembourg; tout ce qu'il put faire fut de mettre mille chevaux à la disposition de son lieutenant général.

Disposition des attaques; ouverture de la tranchée; nuit du 8 au 9 juillet.

Le temps employé à la construction de la circonvallation avait tout juste suffi à la formation des approvisionnements de siège. Après le premier convoi amené de Verdun par Sirot, d'autres s'étaient succédé par eau ou par terre, venant de Toul, Nancy [1], et surtout de Metz. Trente pièces de batterie, des munitions de guerre, des bateaux, etc.,

1. La capitale de la Lorraine était alors occupée par les Français.

avaient été reçus de cette dernière place. De grands dépôts de vivres, des amas de madriers, gabions, sacs à terre, avaient été formés, le plan du siège arrêté et le tour de service réglé. Gassion, malgré ses fonctions spéciales, roulait pour la tranchée avec les autres maréchaux de camp, ce qui ne l'empêcha pas de passer souvent à cheval les nuits où il n'était pas de garde, ripostant par de vigoureux coups de main aux entreprises de la cavalerie de Beck.

Il y eut deux attaques, dirigées toutes deux sur le front sud-ouest, c'est-à-dire sur les bastions de La Cloche et de Saint-Michel, la courtine qui les réunit et la demi-lune qui couvre cette courtine. Là aussi se trouvait le moulin fortifié, transformé en défense avancée et enveloppé par le canal de la Fensche. Le marquis de Gesvres eut l'attaque de gauche, le duc d'Anguien celle de droite, la plus rapprochée du fleuve. Dans la nuit du 8 au 9 juillet, Picardie et Navarre montant la première garde, la tranchée fut ouverte « sans perte d'aucun homme », écrivait M. le Duc[1] le 9 au matin. « Si l'on envoie l'argent et les hommes que l'on a promis, j'espère que, dans six semaines, je rendray bon compte de cette place. » On n'en-

1. A M. le Prince. A. C.

voya ni tout l'argent ni tous les hommes qu'on avait promis; mais M. le Duc tint parole.

Progrès du siège.

Le 11, une communication fut ouverte entre les deux attaques, flanquée de redoutes et armée de vingt-quatre pièces qui battirent le moulin retranché. Bois-Guérin, adjoint de l'artillerie, fut tué pendant cette opération. On était à deux cents pas de la contrescarpe. — Le 13, « au jour de M. d'Aumont, Picardie et La Marine estant de garde enlevèrent le moulin fortifié. Trois cents hommes sortirent pour le reprendre, mais furent vigoureusement repoussés[1] ». — Le 14, le moulin fut armé d'une batterie de six pièces et réuni par un boyau de tranchée au système des attaques. De ce jour, la garnison commença à souffrir du manque de farine. — Le 15 dans la soirée, à l'attaque de M. le Duc, Gassion étant de tranchée, « le régiment Mazarin enleva un petit travail bien palissadé » et se logea sur la crête du glacis, tandis que, « à l'attaque de M. de Gesvres, d'Andelot, avec les régiments de Grancey et d'Harcourt », obtenait le même avantage. A cette occasion, les ingénieurs Le Rasle et Perceval furent blessés, tous deux très utiles, le second surtout : « C'est l'homme qui a le plus contribué à l'avancement de ce siège; j'en

1. M. le Duc à M. le Prince, 15 juillet A. C.

suis affligé au dernier point. » Aussi M. le Duc demanda-t-il pour lui une récompense considérable alors : une compagnie dans un vieux régiment [1].

Le 16 juillet, une sortie de trois cent cinquante hommes et deux cents chevaux fut repoussée par les régiments de Grancey et d'Harcourt. Huit cents coups de canon furent tirés dans cette journée. On était arrivé à cinquante pas de la contrescarpe ; la grande batterie était fractionnée et la batterie du moulin renforcée. Durant la nuit du 17 au 18, on fit le logement sur la contrescarpe aux deux attaques. « Lescot vous porte les nouvelles du logement que nous avons faict sur la contrescarpe avec toutes les particularités » [2] ; M. le Duc ne disait pas dans sa lettre que, sans sa présence d'esprit, son courage, son savoir et son entente du métier d'ingénieur, cette opération capitale et hardie aurait échoué.

1. M. le Duc à M. le Prince, 15 juillet. A. C. — Le 18, M. le Duc proposa Perceval pour remplacer Montreuil, capitaine dans Piémont, tué; mais ce vaillant ingénieur mourut de ses blessures un mois plus tard. Il était Hollandais et servait depuis longtemps en France; c'est lui qui, en 1641, dirigeait les travaux devant Aire. Le prince de Tarente, dans ses mémoires, parle d'un autre Perceval qu'il rencontra auprès du prince d'Orange en 1645.

2. M. le Duc à M. le Prince, 20 juillet. A. C.

Logement sur la contrescarpe; nuit du 17 au 18. Passage du fossé. Les mines 1er août).

Elle avait été entreprise « d'insulte » aux deux attaques. A celle du marquis de Gesvres, Gassion et d'Aumont marchaient à la tête de la colonne; Champagne et Vidaille, ingénieurs, dirigeaient les travailleurs. Le succès fut complet, sans autre incident que la perte de plusieurs volontaires, presque tous officiers de La Marine et autres régiments. A l'attaque du duc d'Anguien, Espenan commande, et bien que M. le Duc l'ait cité comme « un des meilleurs hommes de siège que je connaisse », le général en chef dut encore le suppléer comme à Rocroy. Voici dans quel ordre s'étaient avancés les assaillants : trois sergents de Picardie, suivis de douze mousquetaires; trois lieutenants avec trente soldats et les volontaires, la fleur des amis de M. le Duc, La Moussaye, Bois-Dauphin, Chabot et autres; puis le reste du régiment. La Plante, capitaine de Picardie, faisait fonctions d'ingénieur, remplaçant Perceval et Le Rasle. Il tombe, la cuisse traversée, comme il commençait à tracer; les trois sergents sont tués; presque toute la tête de colonne est frappée; faute de direction, la confusion se met parmi les combattants et les travailleurs; la plupart des porteurs de fascines jettent leur fardeau. Le duc d'Anguien accourt, fait apporter gabions, barriques et sacs à terre par la queue de la tranchée, trace l'ouvrage

et le fait exécuter sous un feu des plus vifs. Cinquante hommes étaient à couvert avant la pointe du jour. Les logements ébauchés sur la contrescarpe furent assurés la nuit suivante et on en fit deux autres sur le chemin couvert. Puis vint l'opération la plus délicate, la descente et le passage de ce grand fossé plein d'eau; cela prit dix jours. — Le 28 au soir, Espenan, étant en garde avec Picardie et La Marine, attaque la demi-lune, s'en empare malgré l'explosion de plusieurs mines et s'y loge si solidement, que, le 29, il y donne à dîner au duc d'Anguien. La demi-lune ayant été réunie par un pont à la contrescarpe et armée d'une batterie, les deux bastions sont écrasés de feu, et « le baron de Quency, capitaine dans Persan, commandé avec quarante hommes, favorise les mineurs, qui sont attachés le soir et mis à couvert avant l'aurore » (30 juillet). Le feu continue les deux jours suivants. Le 1er août, deux mines jouent, une seule avec effet; le lendemain, la seconde est mise au même état que la première, et le logement est fait au pied de la brèche.

La grande crise de l'assaut approchait; l'ennemi était-il préparé à subir cette suprême épreuve? Voici ce qui en fit douter : c'était une lettre que le général Beck adressait au gouverneur de Thion- Lettre de Beck.

ville et qui fut prise sur un espion, pendu le 29 juillet au quartier du Roi[1]; nous en citerons quelques passages, où les devoirs d'un commandant de place assiégée sont tracés dans des termes qui sont de tous les temps.

« Je ne puis comprendre le sujet de la foiblesse que vous témoignez, estant tout asseuré que vous pouvez tenir beaucoup au delà des huict jours dans lesquels vous dites que vous serez contraint de vous rendre. Les demi-lunes de la place sont toutes entières; son rempart, dont je sçay la largeur et la bonté, n'est point encore endommagé; pouvez-vous parler de vous rendre ayant tant de pièces à disputer, la moindre desquelles est capable de se deffendre plus longtemps que le terme que vous voulez prendre? Souvenez-vous qu'il y va de vostre honneur, que la réputation de vos officiers est attachée à cette action. Si vos canonniers ne font leur devoir, vous avez moyen de les y contraindre; si les habitants ont d'autres sentiments que les vostres, vous avez la force à la main pour les maintenir au devoir, et, si vos officiers sont prévenus de

1. Cette lettre fut déchiffrée par le secrétaire Girard, avec le chiffre envoyé par Rossignol, le « spécialiste » que Richelieu employait à traduire les correspondances les plus secrètes; Mazarin en avait hérité. M. le Duc expédia la pièce à Paris le 29. (A.C.). Elle a été imprimée dans *le Mercure*, xxv, 39.

quelque frayeur, vous les pouvez ramener en leur remonstrant que la foiblesse porte toujours beaucoup d'infamie, et conduit souvent au supplice; surtout prenez garde qu'il ne se parle d'aucune reddition dans vostre conseil de guerre, et conservez-y vostre authorité. Vous serez peut-être importuné des prestres et des femmes; mais il ne les faut point écouter; l'honneur vous défend d'avoir des oreilles pour eux, et, quand vous considérerez que toute l'Europe a l'œil sur vous, vous ferez l'impossible pour acquérir une gloire qui ne mourra point avec vous. J'attends cette vigueur de vostre courage, et, sur cette bonne opinion, je suis, monsieur, votre humble serviteur. J. BECK. »

Se fiant à cet indice, M. le Duc croit pouvoir sommer la place (1er août), et, pour soutenir cette sommation, il s'avance sur le pont de fascines qui conduit à la brèche. La réponse du gouverneur ne se fait pas attendre; elle est négative et aussitôt appuyée d'une salve de mousqueterie et d'artillerie qui décime la suite du prince : un capitaine de Lesdiguières est tué, Espenan et Chevers sont blessés. On arrivait au corps à corps et les pertes devenaient sensibles; le dernier des officiers qu'on avait pu, tant bien que mal, employer comme ingénieurs, Champagne, avait été mis hors de combat.

La place est sommée (1er août); énergie de la défense.

Le marquis de Lenoncourt[1], gouverneur de Nancy, venu en curieux, avait été tué, ainsi que Saltoun, capitaine des gardes écossaises, Corsini, gentilhomme florentin, capitaine dans Royal-Italien, bien d'autres encore. Au rapport de tous les prisonniers, la garnison attendait un prompt secours d'Allemagne. Elle multipliait ses efforts pour ralentir les progrès des Français; le feu de la place se soutenait très vif; les sorties étaient fréquentes; celle de la nuit du 2 au 3 août parut une « action extraordinaire ». Pendant qu'une colonne attaque de front la garde de tranchée, quelques hommes montés sur des bateaux traversent le fossé, gagnent la contrescarpe, entrent par les embrasures dans la batterie de gauche, tuent ou chassent la garde, enclouent les pièces, rentrent dans leurs bateaux et regagnent la ville.

Le 3 août, un Messin, prisonnier dans Thionville, se jette du haut du bastion au pied de la brèche et vient annoncer au duc d'Anguien que le gouverneur et le major de place ont été tués dans la nuit. — Cette nouvelle est saluée d'une double salve, et, aussitôt le soleil couché, M. le Duc fait mettre le feu à un fourneau préparé en tête de son attaque. L'effet est plutôt nuisible et renverse les

1. Claude de Lenoncourt, dit le marquis de Lenoncourt, maréchal de camp en 1639.

ponts de fascines. Néanmoins on donne l'assaut et vingt hommes de Picardie atteignent le sommet de la brèche; mais ils ne sont pas soutenus; le mestre de camp Maupertuis tombe blessé; l'assaut est repoussé.

Assauts repoussés (4 août). Mort de Gesvres.

La journée du 4 août fut néfaste pour les Français; les assiégés montrèrent partout une vigueur qui fut couronnée par le succès. M. le Duc ayant fait jouer un nouveau fourneau, Gassion, qui entrait en garde, s'élance à l'assaut; il tombe presque aussitôt atteint d'une mousquetade à la tête; le chevalier de Chabot a la cuisse traversée; Lescot, lieutenant des gardes du duc, est tué[1]; les enfants perdus qu'il conduisait se dispersent; la colonne s'arrête et le logement ne peut être poussé qu'à la moitié de la montée. — A l'attaque du marquis de Gesvres, le feu est mis aux deux mines creusées sous le bastion; tout était préparé pour que l'inflammation fût simultanée. Au premier bruit, Gesvres part; mais, la seconde explosion étant de plusieurs minutes en retard sur la première, assiégés et assaillants sont ensevelis sous les décombres; les Français ne peuvent atteindre le sommet de la brèche; Gesvres avait disparu. L'issue de ces deux attaques répandit dans l'armée

1. Il arrivait de Paris avec les dépêches.

une grande tristesse, qui rapidement gagna Paris. Était-ce un échec définitif? Quelques-uns le croyaient, peut-être même, hélas! l'espéraient. On tenait Gassion pour mort; au siège, il pourrait être remplacé; mais, si l'armée extérieure paraissait et s'il arrivait malheur à M. le Duc, jouant sa vie comme il faisait, qui mènerait la cavalerie? La perte de Gesvres fut vivement ressentie; il était de taille à mener une armée; impérieux, peu aimé de ses camarades, en assez mauvais termes avec son général en chef, mais avide de gloire, sachant commander, résolu à mériter le bâton de maréchal. « Vous entendrez parler de moi malgré vous, écrivait-il à la princesse Marie en arrivant devant Thionville, et, quelle que soit votre indifférence, je saurai faire une action que vous serez forcée d'approuver »[1]. Il n'obtint que les regrets de celle qu'il aimait, et ce fut son parent, l'évêque de Beauvais, qui en recueillit le témoignage.

Capitulation de Thionville (8 août).

Le duc d'Anguien jugea qu'avant de tenter de nouveaux assauts, il fallait laisser reprendre haleine aux troupes et compléter les brèches. Tandis que le mineur s'attachait à la courtine, on perçait de nouvelles galeries sous les bastions;

1. A. C.

mais le sol était déjà tellement bouleversé, que, malgré les efforts de La Pomme, capitaine de mineurs et « le premier homme de son temps dans cet art », ces tentatives auraient été insuffisantes sans la construction d'une nouvelle batterie. Au bout de quatre jours, la ruine des deux bastions était achevée, et la courtine qui les unissait, battue par les boulets, soulevée par la poudre, ne présentait plus qu'une masse de décombres; l'accès était ouvert à trois colonnes d'attaque. Le 7, un trompette français sonna l'appel; le feu fut suspendu; deux officiers sortirent de la place et vinrent conférer avec le maréchal de camp de tranchée, Palluau, assisté de Tourville, premier gentilhomme du général en chef. Le 8, les articles de la capitulation furent signés par Louis de Bourbon et le sergent-major Dorio, celui-là même qui, le 19 juin, conduisait le secours et qui, depuis, avait remplacé le gouverneur et le major de place, tués tous les deux. Le 10 août, à quatre heures du matin, cinquante-six jours après l'investissement et trente-deux après l'ouverture de la tranchée, les gardes françaises et suisses occupèrent les brèches, tandis que l'armée sous les armes voyait défiler la garnison, tambours battants, enseignes déployées, mèches allumées et balles en bouche. Douze cents hommes valides sortirent de Thionville, suivis de

deux cents chariots portant malades ou blessés. Une escorte française les accompagna jusqu'à Luxembourg. Ils laissaient huit cents des leurs dans le cimetière de la place.

Dès que la dernière voiture eut passé la porte, M. le Duc fit son entrée dans sa conquête. Il fut harangué en latin par le maire, et improvisa une réponse dans la même langue à l'ébahissement de l'auditoire; puis, visitant le front d'attaque, il admira le relief et l'épaisseur des retranchements élevés à la gorge des bastions éventrés[1] et s'étonna d'abord que l'assiégé n'eût pas tiré meilleur parti de pièces aussi fortes; mais l'état de la courtine effondrée, laissant une large ouverture béante, lui parut justifier la reddition. Et, en effet, la défense avait été très honorable : les dehors disputés pied à pied, successivement enlevés de vive force; deux assauts repoussés et trois brèches praticables au corps de place, la moitié de la garnison sous terre ou hors de combat, le gouverneur, le major et onze capitaines tués, les vivres complètement épuisés, sauf le blé, qu'on ne pouvait plus moudre

1. Ces retranchements intérieurs étaient en forme de demi-lune, avec une palissade formidable et un bon fossé au fond duquel se trouvait un canal de bois plein de poudre et de grenades recouvertes d'un demi-pied de terre, pour faire sauter ceux qui essayeraient de traverser le fossé.

depuis la perte du moulin, la garnison se retirant avec ses armes, emmenant ses malades et ses blessés; jamais capitulation n'a été signée dans des conditions plus régulières.

Anguien à Thionville. Le récit de La Moussaye.

Les détracteurs et les envieux ne manquèrent pas de mettre en lumière ces assauts repoussés, attribuant la fin du siège moins à l'habileté de l'assaillant qu'à la mort du gouverneur et à l'épuisement des vivres. Mais ces propos trouvèrent peu de crédit. Le duc d'Anguien sortait glorieusement de l'entreprise qu'il avait conçue, dirigée jusqu'au moindre détail, accomplie enfin dans le délai par lui fixé tout d'abord. Pendant la durée du siège, il montra non seulement une intrépidité toujours égale, une persistance dans le mépris du danger qui causait de réelles alarmes, mais aussi une vigilance, un savoir et un esprit de ressources qui furent admirés des hommes du métier. Voici d'abord ce que lui écrivait Mazarin le 15 juillet : « J'apprends avec frayeur que vous n'estes pas seulement jour et nuit après les travaux, mais que vous hasardez votre personne avec la même prostitution que si vous n'estiez qu'un simple soldat... Il est temps que vous mettiez de la différence entre les fonctions d'un volontaire et le devoir d'un général... Considérez qu'une partie du salut et de la gloire de cet estat repose sur vostre

teste... Je vous conjure donc, Monsieur, d'estre meilleur ménager d'une vie qui n'est point à vous. » Et, pour effacer tout soupçon de flatterie déguisée sous ce conseil, le cardinal ajoutait quelques jours plus tard : « Ne prenez pas ce que je vous dis pour de la cajolerie ».

Il serait superflu de citer d'autres témoins et d'insister sur un point aussi bien établi que la vaillance de Condé; mais cette grande figure a comme un côté scientifique à peu près ignoré; c'est un des aspects sous lesquels ce héros tenait le plus à paraître devant la postérité. Nous avons dit combien avaient été fortes ses études, et nous verrons plus tard Bossuet lui demander des leçons de physique. Fruits de son travail ou dons de la nature, il réunissait les conditions essentielles qui font les maîtres dans ce grand art de l'ingénieur militaire : la sûreté du calcul, l'esprit juste, la conception originale, l'exécution habile et hardie.

La Moussaye a donné du siège de Thionville un récit où, sans négliger les incidents dramatiques, il décrit les procédés employés à chaque phase du siège, avec des détails qui ne pouvaient être connus du brillant aide de camp. Le journal d'un officier du génie ne saurait être plus complet et plus lucide; nous lui avons fait quelques emprunts.

Entre autres épisodes, nous avons raconté celui où le général en chef reprend et achève un travail interrompu par la mort de celui qui le dirigeait; nous ne saurions multiplier ces explications techniques. Que le lecteur curieux cherche dans le petit volume qui a pour titre *Rocroy et Fribourg*, si mutilé qu'y soit le texte original, l'exposé du percement des galeries si difficiles à étançonner dans « cette terre mouvante, toute détachée et qui se réduisait en poussière par l'ébranlement des mines », ou bien encore « le passage du fossé » plein d'eau et des plus profonds, exécuté par la combinaison de la méthode hollandaise avec le procédé que Courteille avait employé au siège de Hesdin. Est-ce un des ingénieurs subalternes qui a pu donner des renseignements à la fois si précis et si pittoresques à l'auteur de ce compte rendu? Ils avaient tous disparu. Très supérieur aux autres, Perceval avait été frappé le premier ; Le Rasle, La Plante, Champagne, tous ceux qui le remplacèrent imparfaitement furent tués. Le seul qui survécut était le premier de tous, celui qui avait été l'âme et la pensée du siège, le duc d'Anguien. C'est sous ses yeux ou sous sa direction, on peut le dire, que La Moussaye a écrit; nous en avons la preuve matérielle. On reconnaît le véritable auteur du récit, d'abord dans la sobriété des éloges donnés au

général en chef, mais aussi dans cette recherche à peindre la difficulté vaincue et dans cette coquetterie de métier qui rappelle César comptant les clous et les poutres du pont qu'il avait jeté sur le Rhin, ou décrivant les quinconces de chevaux de frise et de trous de loup semés devant les lignes d'Alésia. La main qui avait tenu le tire-ligne pour dessiner les attaques a pris la plume pour raconter le siège, et c'est la même aussi qui, restant ferme sous une grêle de balles, biscaïens et grenades, avait plus d'une fois tracé sur le terrain les ouvrages par elle esquissés sur le papier. C'est bien le grand Condé qui a pris Thionville, comme c'est lui qui a gagné la bataille de Rocroy. Ces deux actions si différentes étaient, de toutes celles qu'il avait accomplies, les plus chères à son souvenir. La victoire du 19 mai était la première fleur de sa gloire; il la considérait comme son chef-d'œuvre, et, dans les dernières années de sa vie, il se plaisait à en retracer le plan, à en faire le tableau. Peut-être cependant se sentait-il encore plus fier d'avoir, par sa science et sa ténacité, forcé sur la Moselle le boulevard de la puissance dont il avait détruit les légions sur la bruyère des Ardennes.

Irritation de M. le Duc.

Marolles, mestre de camp de grande valeur, fut installé gouverneur de Thionville; la commission

avait été signée d'avance sur la demande instante du général en chef, que M. le Prince, cette fois, n'avait pas appuyée. Celui-ci aurait désiré que l'emploi fût réservé à son protégé Espenan; M. le Duc admettait que « M. d'Espenan servait miraculeusement bien; c'est le meilleur homme de siège que je connaisse »; il le présenta pour le cordon bleu, mais n'en voulut pas pour Thionville. M. le Prince admira que son fils préférât ainsi un homme nouveau à un vieil ami et renvoya la demande du cordon bleu : « J'ai fait cette affaire sans remettre vos lettres, » écrivit-il sèchement. L'emploi de lieutenant de roi fut donné à La Plaine, capitaine dans Picardie; cette fois, le déboire fut pour M. le Duc, qui avait déjà mis en fonctions un officier de sa confiance, M. de Campels. Il ne put obtenir qu'on revînt sur cette décision et ne fut pas plus heureux dans la distribution des charges laissées vacantes par la mort du marquis de Lenoncourt : d'Aumont et d'Andelot, qu'il avait proposés et qu'il espérait voir ainsi récompenser de leurs excellents services, échouèrent dans leurs prétentions; Clermont, Nancy et la Lorraine furent données à La Ferté-Senneterre. Vamberg, colonel d'un régiment étranger, ayant été tué en duel, M. le Duc demanda sa succession pour La Moussaye, son ami intime : nouveau refus

du cardinal[1]. Le duc d'Anguien ressentit vivement l'opposition de son père, le désappointement de ses amis, le mauvais vouloir latent du premier ministre : « Je croy que je n'ay plus affaire à l'armée »[2].

Au moment où le vainqueur de Rocroy exprimait ainsi son dépit, Turenne, découragé, s'adressait à M. le Prince pour être tiré d'Italie, où il avait « si peu de troupes, qu'il n'est pas du service de Sa Majesté que je demeure plus longtemps comme cela »[3]. Il sentait qu'on le mettait quasi à l'index, et, en effet, il était alors soupçonné « de vouloir se faire considérer par le parti protestant comme un soleil naissant ». On ne rencontre pas chez Mazarin les haines violentes ni les rigueurs de Richelieu; mais, moins sûr de lui-même et de son autorité, le ministre d'Anne d'Autriche était plus méfiant. Il voulait tenir les généraux en bride, surtout ceux qui étaient par eux-mêmes des personnes considérables, et il avait raison; l'erreur était de chercher à restreindre l'influence des commandants d'armée en leur marchandant les moyens d'action. C'est ainsi qu'il était disposé à agir alors vis-à-vis de Turenne et, avec plus de mesure,

1. Mazarin à M. le Duc, 4 septembre. A. C.
2. M. le Duc à M. le Prince, 29 et 30 juillet. A. C.
3. Trin, 11 août. A. C.

moins ouvertement, vis-à-vis du duc d'Anguien. Ces procédés inspiraient au premier un ressentiment plus profond que les mouvements de colère du second.

M. le Duc avait toujours payé largement, acquittant, sans compter, les dépenses de l'artillerie, des travaux, enrôlant des ouvriers, accordant de hautes payes, n'épargnant rien pour soulager ses troupes et assurer le succès. Son père lui reprochait de « dissiper l'argent comme si c'était de la terre »; il insinuait qu'en s'y prenant mieux, « on pourrait faire des deniers revenants-bons [1] ». De leur côté, le cardinal, les ministres s'effrayaient de cette prodigalité, trouvaient les exigences un peu lourdes; car, si Anguien ne demandait rien pour lui, il entendait que ses troupes fussent bien traitées, ses officiers récompensés; il commençait à devenir gênant, grief impardonnable aux yeux de maint gouvernement. M. le Prince l'éclairait sur ce changement d'humeur : « Vos affaires vont mal, écrivait-il [2]; vos services sont peu reconnus, vos alliés et amis, comme MM. de Brézé et de Chaulnes, maltraités, et vos ennemis avancés. »

Le chevalier de Bois-Dauphin était allé à Paris présenter les « articles de Thionville » et demander

Projets et instructions.

1. 20 juillet et *passim*. A. C.
2. 25 août. A. C.

des ordres. « Tous les avis sont que Melo va se réunir à Beck, que Hatzfeld leur amène cinq à six mille hommes et que tout ce corps considérable va venir icy; c'est à vous à voir ce que je pourray faire en ce rencontre »[1]. La réponse fut portée par Rantzau, désigné pour remplacer le marquis de Gesvres : la marche offensive des ennemis devenait moins probable; le prince d'Orange ayant pris position près de Gand avec seize mille hommes, Melo était immobilisé; Cantelmi, sur la Meuse, Fuensaldaña, vers Béthune, n'avaient que des détachements insignifiants; Hatzfeld était retenu vers Cologne, le duc Charles dans le Palatinat; l'armée française semblait donc libre d'agir. On indiquait Sierck et Longwy comme des entreprises utiles dès que Thionville serait en état[2]. M. le Duc n'avait pas attendu ces instructions pour faire « diligenter le rasement des lignes et la réparation des brèches », veillant lui-même au remplacement des munitions de guerre et de bouche consommées par la place. Il alla aussi visiter Metz; Rantzau l'accompagnait. Le duc d'Angoulême, dont les troupes avaient été rapprochées de la Meuse, devait s'y trouver; mais le vieux Charles

1. M. le Duc à Mazarin, 9 août. A. C.

2. Le Plessis-Besançon à M. le Duc, 9 août. Mazarin au même, 12, 19 août, etc. A. C.

de Valois, empêché par la goutte, se fit suppléer par Quincé. Voici ce qui fut décidé : « Dans six ou sept jours, nous pourrons partir pour aller visiter Beck auprès de Luxembourg, l'obliger à s'en tirer ou à s'enfermer dans la place, et cependant prendre Sierck, puis voir si on pourroit establir des troupes en quartier sur la Sarre et prendre Longwy au retour, le tout au cas qu'il n'arrive point aux ennemis d'autres troupes que celles qu'ils ont »[1].

Un peu au-dessous de Thionville, la Moselle, quittant la belle et large vallée qu'elle retrouvera un peu plus loin, serpente au fond d'une gorge assez étroite. Là, sur la rive droite, un château, aujourd'hui ruiné, est accroché au flanc d'un mamelon que, dans un de leurs méandres, les eaux du fleuve battent avant de changer de direction. Une file de maisons s'allonge sur la berge au-dessous du château; c'est Sierck, alors terre de Lorraine. L'infanterie de M. le Duc enleva la ville le soir même de son arrivée; le gouverneur fit mine de défendre le château, reçut quelques coups de canon et capitula au bout de vingt-quatre heures (3 septembre). Cette facile conquête coûta la vie à un vigoureux officier, Maupertuis, mestre

Attaque et prise de Sierck (3 septembre).

1. M. le Duc à Mazarin, 18 août. C. P.

de camp de Picardie, tué à l'attaque de la ville, et au maréchal général des logis Chevers, une des espérances de notre cavalerie[1], qui fut surpris dans un fourrage. Très affligé de cet accident, M. le Duc chemina toute une nuit avec Rantzau, d'Aumont et un gros parti, autant pour venger son ami que pour tâcher d'en venir aux mains avec la cavalerie de Beck; mais il ne rencontra pas les Croates et ne put décider le général ennemi à sortir de Luxembourg.

A peine entré dans Sierck, il avait écrit à son père : « C'est une place absolument mauvaise et qui ne se peut quasy deffendre; je croy qu'il seroit bien à propos de la raser »[2]. Toutefois, comme le point avait son importance dans la situation des belligérants, il y laissa une garnison. L'occupation de ce poste était l'épilogue du siège de Thionville; la prise même de cette grande place, si glorieuse qu'elle fût, n'était pas le seul but qu'Anguien avait eu sous les yeux en proposant, dès le 23 mai, le « dessein du Chenest ». Lorsqu'il demandait à conduire vers l'est l'armée victorieuse à Rocroy, sa pensée allait jusqu'au Rhin. Il faut revenir sur nos pas, jeter un coup d'œil sur la

1. Voir le récit de la bataille de Rocroy.
2. 4 septembre. A. C.

situation militaire en Allemagne, parler un peu du grand homme dont les dernières actions se confondent avec les premiers pas du duc d'Anguien, esquisser la vie du maréchal de Guébriant.

CHAPITRE III

—

1643

—

Coup d'œil sur la guerre en Allemagne. Le duc Bernhardt traite avec la France (1635) et meurt en 1639. — Guébriant. Il conserve à la France Brisach et les Weymariens. — Campagnes de Guébriant (1639 à 1642). — Difficultés qu'il surmonte. — Ses plans et sa situation au printemps de 1643. — Ses opérations (juin-août 1643). — Communications échangées entre Guébriant et M. le Duc, qui insiste pour que Guébriant soit secouru. — M. le Duc reçoit l'ordre de mettre ses troupes en quartiers et part pour Paris (12 septembre). — Appel suprême de Guébriant; préparatifs du « secours d'Allemagne ». — M. le Duc se dispose à conduire le secours. — Incident. Le duc d'Angoulême remplace le duc d'Anguien (27 septembre). — 30 septembre, le duc d'Anguien désigné de nouveau pour conduire le secours. Il part de Paris le 4 octobre et marche avec ses troupes. — 22 octobre, M. le Duc rejoint Guébriant. Tournée en Alsace. — Projet de Guébriant; il passe le Rhin. M. le Duc rentre à Paris (15 novembre). — Marche de Guébriant dans la forêt Noire. Surprise de Spaichingen. Siège de Rottweil (8 novembre). — Blessure du maréchal. Prise de Rottweil (19 novembre). Déroute de Tüttlingen. Mort de Guébriant.

Coup d'œil sur la guerre en Allemagne. Le duc Bernhardt traite avec la France (1635) et meurt en 1639.

Si une bataille perdue en Picardie, aux frontières de l'Artois ou du Hainaut, pouvait être un souverain danger pour la France, le triomphe définitif des Impériaux en Allemagne n'eût pas été

moins fatal. La maison de Habsbourg sortant victorieuse de la guerre de Trente ans, ce n'était pas seulement le despotisme universel fondé en Europe, c'était la France renfermée, étouffée dans les plus étroites limites, menacée de convoitises, de revendications constantes, de démembrements périodiques, ramenée aux plus mauvais jours du xv[e] siècle, ouverte à l'invasion. C'était *Annibal ad portas*[1]. N'avait-on pas vu, en 1636, l'armée de l'Empereur établie en Bourgogne, descendant sur Lyon par la vallée de la Saône, tandis que les coureurs du roi catholique arrivaient aux portes de Paris? Pour conjurer ce péril toujours menaçant et pour sauver l'Europe, la France devait son aide et son appui à ceux qui avaient entrepris ou accepté la lutte, agir elle-même avec toutes les ressources que d'autres difficultés, d'autres entreprises, extérieures ou intérieures, lui permettaient de consacrer à cette œuvre grandiose. N'ayant pas d'armée à envoyer au delà du Rhin, Richelieu employa d'abord les subsides : le premier, le plus grand, le moins maniable de ces soudoyés, fut Gustave-Adolphe. Après la mort de ce héros, le cardinal chercha des auxiliaires dont l'allure, fût

1. « Le roi de Hongrie étant à Brisach, *Annibal est ad portas.* » (Mémoire adressé par Richelieu à Louis XIII, 14 octobre 1636.)

moins indépendante. En même temps qu'il renouvelait l'accord avec les Suédois, il traitait[1] avec « l'Union évangélique », qui s'engageait, moyennant un million de livres par an, à maintenir trente mille hommes de pied et six mille chevaux; mais de tous les princes qui signèrent le traité d'Heilbronn, le landgrave de Hesse seul resta fidèle à ses engagements; isolé, il était impuissant. L'insuffisance des alliés se trouvant démontrée, Richelieu voulut s'assurer par un achat en bonne forme un général avec ses troupes. Il y en avait plusieurs sur le marché, qui s'offraient, se retiraient, donnaient des espérances, demandaient des surenchères. En dehors des deux grandes armées, celle de Suède, surtout puissante par l'organisation et la tactique, celle de l'Empereur, considérable par le nombre, avec ces essaims de cavaliers venus des bords du Danube, qui rappelaient les hordes d'Attila, le sol de l'Allemagne s'était couvert de petites armées, de bandes de mercenaires, tantôt entretenues par un prince régnant, comme le duc de Bavière, tantôt groupées autour d'un aventurier hardi, comme le bâtard Mansfeld, qui un moment fit trembler l'Europe, ailleurs suivant un de ces princes sans argent et sans terres, cadets

1. 6 avril 1633.

de souverains ou souverains dépossédés, qui, n'ayant qu'un titre et une épée, sont prêts à se vendre ou à se louer pour un temps : tels le duc Charles de Lorraine et le duc Bernhardt de Saxe-Weymar.

Issu de cette maison de Saxe qui avait disputé l'Empire à Charles-Quint et qui était assurément la plus nationale, la plus illustre de l'Allemagne, grand, fort, le visage pâle, les yeux et les cheveux noirs, le regard froid et dur, ambitieux, sans scrupules, très doué pour la guerre, Bernhardt de Weymar avait débuté fort jeune par lever un corps de troupes que Gustave-Adolphe prit à sa solde. Il devint un des premiers lieutenants du roi, et, après la catastrophe de Lützen, partagea avec le comte de Horn le commandement de l'armée suédoise. La sanglante journée de Nördlingen (1634) rompit l'accord entre lui et les Suédois; ceux-ci avaient laissé sur le terrain seize mille morts et quatre-vingts canons; il est rare que la bonne intelligence entre alliés survive à un pareil désastre. Bernhardt fut accusé d'avoir fait donner et mal donner cette grande bataille perdue[1]. Il n'attendait

1. Les Français donnent le nom de Nördlingen (qu'ils prononcent Norlingue) à la bataille gagnée par le duc d'Anguien en 1645, et que les écrivains allemands appellent avec raison la bataille d'Allerheim (voir chap. VII.) La bataille du

qu'un prétexte pour recouvrer son indépendance; le premier usage qu'il en fit fut de traiter avec la France (1635). Ce n'était pas tout à fait une désertion; en se séparant de l'armée suédoise, il ne devenait pas l'ennemi de la couronne de Suède. Sans doute il emmenait plus de troupes qu'il n'en avait levé (douze mille fantassins et six mille chevaux, payés quatre millions par an); mais le noyau était bien à lui. Animé de la haine des Habsbourg, tout en conservant un vague attachement à l'Empire, il était résolu à reconstituer sur sa personne la grandeur de sa maison spoliée, et malgré les contrats, les engagements pris durant son voyage à Paris, il ne se livra jamais complètement. Depuis le jour où il entra au service de Louis XIII, il ne sortit guère d'un échiquier restreint, manœuvrant, prenant des places en Lorraine, en Franche-Comté, sur les deux rives du Rhin, entre les Vosges et la forêt Noire[1]. Nous ne voulons pas égarer le lecteur

6 septembre 1634 fut livrée près de Nördlingen, que les Austro-Espagnols assiégeaient et que les Suédois voulaient secourir; ce fut une des journées les plus sanglantes et les plus considérables de la guerre de Trente ans; sans l'appui moral et matériel de la France, les vaincus n'auraient jamais pu se relever d'un tel désastre.

1. Nous l'avons vu, en 1636, quitter un moment le théâtre habituel de ses opérations, lorsque, pressé par Gallas, il se replia dans la Bourgogne envahie; la province paya cher ce secours. (Voir liv. III, chap. III.)

dans le dédale de cette période de la guerre de Trente ans; mais, sans essayer de démêler l'écheveau de ces opérations militaires si confuses, nous en marquerons les caractères principaux. Les mouvements des armées qui ont parcouru les provinces germaniques entre la mort du roi Gustave et l'arrivée au premier plan des capitaines désintéressés, Guébriant, Mercy, Turenne, ne sauraient s'expliquer par des raisons purement stratégiques ou politiques; princes ou généraux d'aventure obéissaient le plus souvent à deux mobiles plus puissants que les intérêts de leur cause : la nécessité des subsistances, les arrière-pensées personnelles. Il fallait vivre avant tout, chercher des recoins oubliés par les dévastateurs qui se succédaient depuis si longtemps dans ces malheureuses contrées; en essayant de ménager amis ou alliés, on évitait surtout les pays qu'une armée quelconque venait de quitter; ils étaient épuisés pour longtemps. Puis venaient les visées particulières; chacun de ces condottieri, qu'il soit grand ou médiocre, guette une couronne à prendre ou à retrouver, un grand fief à gagner, un domaine à rétablir. En s'appliquant à conquérir solidement le Brisgau, le Sundgau, la haute Alsace, les places des Vosges, Bernhardt comptait bien ne pas se borner à servir la cause protestante ou à tenir ses

engagements envers le roi de France. Il croyait être sûr de travailler pour lui-même, soit qu'il réussît à s'approprier tout ou partie de ses conquêtes, soit qu'il y trouvât les éléments d'un échange pour aller fonder un État en Thuringe, près du berceau de sa famille.

Au mois de juillet 1639, il tomba malade en Franche-Comté; ce fut une grande crise : s'il survivait, il gardait l'Alsace, pour lui d'abord, peut-être pour l'Empire, certes pas pour la France; s'il mourait, que de compétiteurs se disputeraient sa succession! Le plus redoutable était le Palatin, dépouillé de ses États par l'Autriche, soutenu par l'Angleterre, par la Suède, avec les vœux secrets des autres puissances. Richelieu le fit arrêter comme il traversait la France dans un incognito mal gardé; ce fut un coup de maître; l'habileté, la fermeté du comte de Guébriant et un grand sacrifice d'argent firent le reste. Bernhardt ne put atteindre Brisach et mourut à Neuenbourg[1]. La France recueillit l'héritage de l'illustre condottiere, une armée et deux places, Saverne et Brisach, les clefs de l'Alsace.

Guébriant. Il conserve à la France Brisach et les Weymariens.

Jean-Baptiste Budes de Guébriant, né en 1602 dans un modeste castel du diocèse de Saint-Brieuc,

1. Sur la rive droite du Rhin, à quelques lieues au sud de Vieux-Brisach.

appartenait à une famille moins riche que noble : le plus clair de son héritage était sa parenté avec Du Guesclin. Il avait suivi les cours du collège de La Flèche, écrivait le français avec une pureté remarquable et savait assez de latin pour suivre une négociation dans cette langue. Simple soldat en Hollande, il y passa deux années en apprentissage militaire sous les maîtres de la tactique. A peine de retour, il sert un de ses amis qui se battait en duel, et le voilà forcé de quitter encore la France. On le laissa rentrer dans notre armée d'Italie; il eut une compagnie au régiment de Piémont, puis fut admis aux Gardes; mais Paris ne le vit guère. Sauf pendant quelques mois après son mariage, il vécut toujours aux armées, surtout aux armées lointaines. Sa première action d'éclat fut en 1636, « l'année de Corbie », au milieu d'une panique générale; il arrivait d'Allemagne, se jeta dans Guise, sauva cette place et battit un parti espagnol près de La Capelle. Le Roi le fit maréchal de camp et le renvoya en Valteline, sous le duc de Rohan; c'était une bonne école, mais un service pénible et peu recherché.

De là, Guébriant ramena nos troupes (une poignée d'hommes) et joignit le duc Bernhardt, qui ne voulut plus se séparer de lui. Il eut alors un double caractère et une situation difficile. Com-

mandant un contingent français au milieu d'une armée étrangère, accrédité en quelque sorte comme représentant de son roi auprès de ce prince allemand, dont il était aussi le lieutenant, il se montra propre aux deux rôles. L'égalité de son humeur s'alliait à une fermeté inébranlable; conciliant et plein de tact, il savait résister aux prétentions, aux caprices, parler fièrement au nom de la France. Bernhardt, qui l'avait vu à ses côtés à la journée de Wertenweil et durant le mémorable siége de Brisach, lui témoigna sa haute estime en lui léguant, avec ses armes, le fameux cheval noir Rapp, qui, disait-on, assistait son maître dans les mêlées, se jetant sur ceux qui cherchaient à le frapper, les renversant avec ses pieds, les déchirant avec ses dents. Guébriant n'était pas moins aimé de l'armée weymarienne que de son chef. Vivant au milieu de ces rudes soldats allemands et suédois, n'ayant pas leurs mœurs, ne parlant pas leur langue, il avait su conquérir leur confiance et même leur affection. Buveur d'eau, il eut l'art de persuader à ces terribles ivrognes qu'il se grisait avec eux; quand ils s'aperçurent de sa feinte, ils l'avaient déjà si bien pris à gré, qu'ils en rirent et lui pardonnèrent sa sobriété. Chef ou camarade d'hommes insatiables, parfois obligé de satisfaire leur avidité ou

de fermer les yeux sur leurs rapines, il ne prit jamais rien, ne demanda ni argent ni terres, et ceux qui pouvaient le moins comprendre cette conduite admiraient son désintéressement. Le burin de Nanteuil a reproduit ses traits; l'emplâtre de taffetas noir, qui cachait une large blessure reçue à la joue, ne dépare pas un visage grave et doux, où se reflète la sérénité de l'âme. Arrêtons-nous devant cette figure dont la contemplation repose : on aime à rester un peu avec cet homme d'un mérite si solide et si complet, qui ne fut ni ambitieux ni cupide, que les honneurs allèrent chercher, qui ne fit que le bien et ne pratiqua que le devoir.

Maintes fois, dans ses entretiens à moitié intimes, à moitié officiels avec le duc de Weymar, il l'avait sondé, essayant de l'amener à s'expliquer sur ses intentions, sur la suite que recevraient les engagements pris avec la France; il l'avait trouvé impénétrable. Un jour cependant, il obtint une courte réponse qui n'était que trop claire : « Vous me demandez toujours Brisach, mais c'est demander à une sage fille son pucelage et à un homme de bien son honneur. » Aussi Guébriant veillait-il sans relâche, et, lorsque son général malade quitta les bords de la Saône pour gagner sa forteresse du Rhin, il brava la contagion et suivit la litière de Bernhardt. Le fléau le frappe à son tour, l'arrête

à Huningue; là, il apprend que le duc expirant n'a pu dépasser Neuenbourg. Il accourt au risque de sa vie, arrive trop tard pour recevoir les adieux de son illustre chef et pousse aussitôt jusqu'à Brisach. Déjà, dans sa prévoyance, il avait secrètement fait marcher vers cette place la poignée de soldats français dont il disposait.

Brisach était entre les mains du général-major d'Erlach, à qui le duc de Weymar l'avait confiée. C'était un Suisse du canton de Berne et de race militaire; depuis cent cinquante ans, vingt-huit officiers de son nom avaient figuré sur les contrôles de l'armée française, lui-même ayant commandé quelque temps un régiment à notre service; mais, quelles que fussent ses sympathies pour la France, elles ne pouvaient l'aveugler sur ses intérêts; c'était par là qu'il fallait le prendre. Déjà, à la première nouvelle de la maladie de Bernhardt, le général Baner[1] avait écrit (1er août 1639) au gouverneur de Brisach pour lui rappeler ses devoirs envers la couronne de Suède. Guébriant prouva facilement à son camarade que le roi de France était le plus puissant, le plus proche, et que lui

1. Baner (Jean) naquit en 1596 à Diursholm, dans la province d'Upland (Suède). Son père fut un des sénateurs que Charles IX fit décapiter en 1600. Il commanda en chef l'armée de Suède pendant sept ans, et mourut en 1641 des suites de ses excès.

seul payait. D'Erlach se laissa persuader, fit une réponse évasive à Baner, écrivit au secrétaire d'État de Noyers une longue lettre où il indiquait comment conserver au Roi les places et l'armée weymarienne. Le courrier ne tarda pas à revenir, rapportant à d'Erlach le brevet d'une large pension, celui du gouvernement de Brisach, timbré cette fois aux armes de France, des lettres de naturalisation, ce qui était un hors-d'œuvre, et, ce qui était plus positif, la patente pour l'exploitation des mines de Munster et de Delémont[1], qui devaient approvisionner de fer nos places et notre armée[2]. Avons-nous besoin d'ajouter que d'Erlach sut tirer parti des droits que lui conférait cette patente et qu'il y veilla avec autant de jalousie qu'à tenir hors de Brisach tout agent qui pouvait le gêner? Quatre colonels, qui prirent le nom de directeurs, traitèrent au nom de l'armée weymarienne définitivement engagée au service de la France, moyennant de larges avances immédiates et de bonnes garanties données aux chefs et à leurs mandants.

1. Dans le pays de Porentruy, ou ancien évêché de Bâle, aujourd'hui Jura bernois. Depuis la réformation jusqu'à 1792, cette contrée a été presque constamment administrée par l'ambassadeur de France en Suisse, qui résidait à Soleure, comme l'évêque dépossédé de Bâle.

2. Papiers de d'Erlach.

Guébriant avait tout fait; car les commissaires spéciaux, d'Oysonville, Choisy, Tracy et autres, ne signèrent que pour confirmer ses actes et sa parole. Il ne reçut rien, ni argent ni titre nouveau; on lui trouvait encore trop peu d étoffe pour lui donner officiellement l'autorité sur ces hommes qui cependant ne connaissaient que lui. Le duc de Longueville fut nommé général de l'armée du Roi, composée de deux groupes : les régiments récemment capitulés et qui restaient conduits par les directeurs; le corps français, dont la petite bande de Henri de Rohan formait le noyau, et dont le maréchal de camp, comte de Guébriant, conservait le commandement sous le nouveau général en chef. Plus diplomate que guerrier, Longueville[1] fut souvent malade ou en congé; se réservant les conférences avec les ambassadeurs et ministres, il examinait sommairement les plans militaires de son maréchal de camp et lui en laissait l'exécution.

Campagnes de Guébriant (1639 à 1642).

L'armée du Roi prit immédiatement l'offensive (octobre 1639), passa le Rhin qu'aucun soldat français n'avait encore franchi[2], pénétra au cœur

1. Voir t. III, p. 351 et suiv.

2. Il y avait bien eu pendant quelques mois, en 1634, une garnison française à Philisbourg, un petit contingent français au giège de Brisach, mais ces deux places sont sur le fleuve;

de l'Allemagne, rallia les Hessois[1] — une poignée d'hommes, mais de qualité supérieure —, opéra avec les Suédois, puis hiverna sur la rive droite du fleuve pour empêcher l'ennemi de passer sur la rive gauche; car il ne faut plus que les Impériaux remettent le pied sur cette terre d'Alsace qui est en train de se donner à la France. Ce fut une affaire bien menée dès le début. Nulle tentative pour importer une administration étrangère, pour créer une organisation générale; laisser subsister les gouvernements locaux, n'inquiéter ni les magistrats élus ni les seigneurs héréditaires, protéger les catholiques contre l'oppression des Suédois, montrer aux luthériens que la retraite des Français les livrerait aux Espagnols : telle fut la ligne tracée à l'origine par Richelieu, maintenue par ses successeurs, suivie par des agents aussi intelligents que dévoués. Guébriant, le premier, marcha dans cette voie; nul ne fut

ailleurs, il n'y avait eu que des individus servant dans des armées étrangères. Nous parlons ici de soldats français en corps.

1. Par un traité que d'Avaux avait négocié, la landgrave de Hesse-Cassel, Amélie-Élisabeth de Hanau, veuve et régente depuis deux ans, s'était engagée à fournir 7,000 hommes de pied et 3,000 chevaux, moyennant 200,000 rixdalers par an et une pension à son fils, le jeune landgrave régnant. Le difficile était d'assurer l'exécution du traité, la jonction des Hessois avec nos troupes.

plus hardi, plus persévérant; jamais il ne perdit de vue le but principal : couvrir l'Alsace, lui assurer le repos, la laisser suivre cette pente naturelle qui la conduit doucement dans les bras de la France. C'était rompre le plus gros anneau de la lourde chaîne qui, tendue de Vienne à Anvers, enserrait la meilleure partie du monde; c'était mériter à nos rois cet éloge que leur adressait un ministre hollandais [1], protestant passionné : « L'Europe est redevable aux Bourbons pour avoir rappelé la liberté mourante. »

Stratégiste de l'école de Gustave-Adolphe, il étend le théâtre de ses opérations et leur donne un caractère logique; toutes appartenant à un même ensemble, chacune a un objet défini, soit qu'il vienne chercher auprès du Rhin des secours qui manquent trop souvent, soit que, renforcé ou non, bien ou mal payé, il reprenne son essor à travers l'Europe pour aller ici dégager une armée battue, là chercher un allié qui hésite, ailleurs dissiper un rassemblement ennemi qui se forme. Jamais il ne marche au hasard ; mais comme il va vite et loin! Jetons un moment les yeux sur la carte d'Europe, non pour le suivre, mais pour marquer quelques-uns des points où on le voit paraître. Le voici sur

1. Spanheim, *Mémoires de la Palatine Loyse-Julianne.* (Leyde, 1645.)

le Danube, aux portes de Ratisbonne, puis en pleine Allemagne du Nord, vainqueur à Wolfenbüttel. Quelques mois plus tard, nous le retrouvons dans le pays de Clèves, battant Lamboy, le faisant prisonnier, ruinant son armée. La saison ne l'arrête pas ; en plein hiver, il prend des places, gagne des batailles ; c'est au mois de janvier (1642) qu'il livra celle de Kempen. Puis il manœuvre entre le Rhin et la basse Meuse, menace les Espagnols victorieux, les force à lâcher prise et à perdre les fruits de la bataille d'Honnecourt. L'armée de Picardie dégagée, il passe en Saxe, donne la main à Torstenson près de Leipzig et achève en Thuringe sa belle campagne de 1642. Depuis plus d'un an, le duc de Longueville avait abandonné le titre d'un commandement qui n'avait jamais été que nominal. Créé d'abord lieutenant général, honoré du cordon bleu, Guébriant reçut le bâton de maréchal après la victoire de Kempen.

Ces honneurs, ces dignités ne le mirent pas à l'abri du mauvais vouloir de nos alliés les Suédois : ce n'était pas la moindre de ses difficultés. Dès le début, il avait eu maille à partir avec Baner, vigoureux homme de guerre, mais violent, impatient de toute autorité, et d'habitudes si intempérantes qu'une fois l'ambassadeur de France, ayant affaire à lui, dut attendre quatre jours pour le

trouver dans un moment lucide. Baner cependant avait subi l'ascendant de Guébriant, manœuvrait d'accord avec lui, et l'avait si bien pris en amitié que, comme le duc Bernhardt, il finit par lui léguer ses armes. Il meurt, Torstenson [1] le remplace, et tout est à recommencer. Très supérieur à son prédécesseur, mais obéissant à un patriotisme étroit, le nouveau général suédois ne veut sacrifier aucun des intérêts momentanés de la couronne de Suède aux intérêts généraux des alliés, revient sur sa parole, manque aux rendez-vous. Guébriant parvint à ne pas rompre avec lui, mais ne put jamais l'amener à une action commune. Que faire alors avec un fantôme d'armée?

Difficultés que surmonte Guébriant.

A Kempen, le maréchal avait dix-huit mille hommes et à Wolfenbüttel presque le double. Mais, quand les Suédois s'éloignent, rentrent en Poméranie ou manœuvrent en Bohême, quand les Hessois se reposent ou que le duc de Lunebourg retire ses troupes, quand les marches ont été

1. Torstenson (Léonard, comte de), né en 1595 à Forstena, page de Gustave-Adolphe en 1618, suit ce prince dans toutes ses campagnes et reçoit de lui des commandements importants. Général en chef après la mort de Baner, il battit l'archiduc Léopold et Piccolomini en 1643, Gallas et Hatzfeld en 1645. L'année suivante, Torstenson, souffrant depuis longtemps de la goutte, remit le commandement à Wrangel, et mourut le 7 avril 1651.

longues, la saison rude, les combats sanglants, l'effectif tombe à douze, dix et jusqu'à huit mille hommes. C'est à ce dernier chiffre qu'en était Guébriant, lorsque Torstenson le laissa seul en Thuringe. Il fallut abandonner les entreprises pour se rapprocher de Brisach et retourner vers le Brisgau, tout en manœuvrant pour occuper l'ennemi. La petite armée repassa le Main, fit une pause sur le Tauber, une autre sur le Neckar, puis, serrée par les Bavarois et les Lorrains, descendit dans le val de la Kinsig; l'ennemi disparut. On était en plein hiver; les souffrances furent cruelles; c'est au commencement de mars (1643) que Guébriant s'arrêta à Waldkirch, près de Fribourg.

Le climat, les manœuvres de l'ennemi, la désertion des alliés n'étaient pas les seuls obstacles contre lesquels il eut à lutter : sa propre armée était une source d'embarras continuels. Les Weymariens se battaient bien, mais quelle façon de servir! D'abord, là où ils passaient, c'était le feu du ciel; la Franche-Comté ne les a pas oubliés : on dit encore « l'année des Suédois » pour rappeler le temps où le duc Bernhardt parcourut cette province. A chaque instant, les « directeurs » ou les officiers mettent le marché à la main : c'est Rosen qui réclame une augmentation de pension;

Oheim, qui trouve injuste que Taupadel, son cadet, soit mieux traité que lui; Taupadel, qui se plaint d'avoir reçu une nouvelle qualité « sans gages »; Schmittberg, qui se déclare trop pauvre pour soutenir l'honneur de la charge de général-major d'infanterie; le duc George de Wurtemberg (un des meilleurs et des plus modestes), qui prie le Roi d'avoir égard « à sa grande incommodité »; ce sont les ritmestres qui réclament avec hauteur le remboursement des avances par eux faites aux reîtres pour épées, pistolets, bottes, éperons, manteaux, etc.; tous accompagnant leurs réclamations de la menace d'un départ immédiat si elles ne sont pas accueillies; sans parler des menées, des complots de ceux qui veulent vendre l'armée à l'Empereur, des tentatives d'embauchage faites par les agents du doge de Venise. A chaque instant, l'édifice si patiemment élevé, si souvent étayé, menaçait de s'écrouler.

Le petit corps purement français qui, avec les Weymariens, formait l'armée du Roi, donnait moins d'embarras. Il y avait là de bonnes troupes, le régiment de Montausier, par exemple, ceux de Roqueservière et de Tracy. Guébriant tirait parti avec art des aptitudes diverses des deux races et d'une certaine rivalité. Embrigadant des régiments français et allemands, il formait ainsi

des groupes excellents, mais à la condition de laisser à chacun ses habitudes : « En joignant le régiment de Roqueservière à celui de Schmittberg, on aurait la meilleure brigade d'Allemagne, pourvu que Schmittberg demeurât sur le pied allemand, sans quoy aucun officier ni soldat n'y demeureroit une heure »[1]. Restait la difficulté presque insurmontable du recrutement; les colonels ne pouvant guère faire des levées de si loin, on essaya divers procédés : d'abord ce qu'on appelait les contingents des « vieilles garnisons », c'est-à-dire des détachements tirés des places fortes les moins éloignées; ordre était donné aux gouverneurs d'envoyer à l'armée d'Allemagne des soldats éprouvés, et ils recevaient l'argent nécessaire pour combler les vides. Mais les hommes des « vieilles garnisons » avaient presque tous laissé des femmes derrière eux; ils désertaient pour les rejoindre; les gouverneurs fermaient les yeux et les enrôlaient à vil prix sous d'autres noms. L'envoi de régiments tout formés ne réussit pas mieux; les soldats qui rentraient d'Allemagne, régulièrement ou irrégulièrement, faisaient de leurs souffrances, avec l'exagération ordinaire, un tableau effrayant, peignaient les longues marches, les mois

1. Lettre de Guébriant, *ap.* Le Laboureur.

passés au bivouac, sur la neige, au milieu de forêts de pins, la maigre pitance qu'il fallait disputer à de malheureux paysans épars dans quelques villages épuisés et à peu près bloqués par les armées ennemies. Le service en Allemagne était devenu pour les Français un objet d'aversion et presque d'épouvante. La correspondance du Roi avec Guébriant est pleine de lettres comme celle-ci : « Mon cousin, j'avois donné ordre aux régiments d'infanterie de Courcelles et de Lesdiguières de passer en Allemagne ; mais les officiers et les soldats ont eu si peu d'affection à leur devoir et ont témoigné tant d'aversion à ce voyage, qu'aussitôt qu'ils se sont approchés de la Lorraine ils se sont dissipés » [1].

Voyant combien il était difficile d'obtenir qu'on lui envoyât des troupes et plus difficile encore de les retenir, le maréchal conseilla d'essayer une levée dans son pays de Bretagne. Avec du genièvre et de faibles primes, on parvint à racoler quelques centaines de recrues ; comme cela paraissait insuffisant, on fit de véritables battues dans les champs et dans les villages, et on poussa quelques milliers de malheureux sur les ports de mer, où on les embarqua, enchaînés, sans armes et presque

1. Le Roi à Guébriant, 17 juin 1643. D. G.

sans vêtements. Les bateaux qui les portaient furent dirigés sur la Hollande, puis remontèrent le Rhin; on les débarqua dans le pays de Juliers, près du camp qu'occupait alors Guébriant, et son bon cœur fut vivement ému de l'état dans lequel il les vit. Il les fit traiter de son mieux, donna à chacun d'eux un habit gris, etc.; mais la nostalgie les saisit: la plupart moururent ou se sauvèrent.

Plans de Guébriant; sa situation au printemps de 1643.

Guébriant, voyant s'évaporer les secours qu'on lui expédiait ou lui promettait, jugeait bien que jamais il ne serait rejoint par les petits détachements : c'était une nouvelle armée qu'il fallait mettre à côté de la sienne. D'autre part, il avait compris que cette campagne (1643) pouvait avoir une importance capitale, car les préliminaires de la paix venaient d'être signés, et chaque État avait hâte d'améliorer sa situation en vue d'un traité définitif conclu sur la base de l'*uti possidetis;* aussi, tandis que les troupes du maréchal se reposaient en Brisgau, son esprit, qui ne se reposait jamais, enfantait un plan de campagne qu'il soumit au Roi avec des développements très complets dans une longue et remarquable dépêche datée du 20 mars 1643. Il conseillait de renoncer aux petits groupes et aux entreprises secondaires, le siège de La Motte, les courses dans les Pays-Bas ou en Franche-Comté, de former deux corps vers Amiens

et à Brisach, le premier contenant et occupant les Espagnols, le second descendant la vallée du Rhin jusqu'à Mayence; puis, les deux armées, s'unissant sur la Moselle, écrasant les bandes impériales, auraient terminé la campagne par le siège de Thionville et peut-être, du coup, mis fin à la guerre.

Les circonstances, les vues de Louis XIII, sa mort, l'agression de Melo, ne permirent pas de suivre ce plan si bien tracé; peut-être même ne fut-il jamais sérieusement examiné; l'hésitation que Mazarin montra après Rocroy et dans d'autres circonstances le ferait croire; en tout cas, Guébriant ne reçut pas de réponse. — Sa tristesse était grande. Nous avons essayé de donner une idée de ses exploits et de son labeur; lui seul peut dire par quelles épreuves passa son âme et quelles furent les souffrances de son cœur. Prenons au hasard dans ses lettres au ministre de la guerre : « Je suis en un pays et avec une nation dont je ne sais pas la langue, avec quatre armées différentes et sans avoir d'authorité que sur la moindre partie de celle du Roy. Les difficultés s'augmentent tous les jours, aussi bien que les insolences des troupes. — Celles dont on se pouvait assurer diminuent tous les jours, tant par la mort que par l'extrême misère qu'elles souffrent. Ne voyant aucune espé-

rance d'en avoir d'autres, je me suis résolu de vous supplier encore une fois, Monsieur, de me faire avoir mon congé, vous protestant et jurant en foy d'homme de bien que, hors la disgrâce du Roy, mon maître, je préfère, non seulement la Bastille, mais la mort même, à demeurer plus longtemps icy, où je ne puis attendre qu'une perte entière de ma réputation, que je cherche à établir depuis vingt ans sans avoir jamais épargné ny mon sang ny ma vie »[1].

Et cependant il restait et il marchait, et il continuait de se battre, de passer des hivers dans la neige et dans la boue, de lutter avec ces égoïstes, de soutenir ces découragés. Il vécut ainsi sept ans (1637 à 1643) sans revoir la France, sa famille, son cher pays de Saint-Brieuc, sans prendre aucun congé. Lorsqu'enfin, à bout de forces, au printemps de 1643, il demanda avec de nouvelles instances quelques jours de repos, le Roi le retint à son poste, mais autorisa la maréchale à l'aller visiter au milieu de son armée. Guébriant courut au-devant de sa femme avec un empressement juvénile, la reçut aux limites de son commandement, dans les Vosges, la conduisit à Brisach, l'y fêta de son mieux. Ce fut comme un rayon lumi-

1. Guébriant au secrétaire d'État de Noyers, 4 août, 24 septembre 1641, *ap.* Le Laboureur.

neux dans le ciel sombre de ce brave homme; mais ce ne fut qu'un éclair; il fallut se séparer au bout de peu de jours : Guébriant avait reçu l'ordre de manœuvrer pour couvrir le siège de Thionville. La maréchale reprit le chemin de Paris et son mari marcha vers le lac de Constance.

Opérations de Guébriant (juin-août 1643).

Le jour même (8 juin 1643) où Mazarin, cédant aux instances du duc d'Anguien, expédiait au marquis de Gesvres l'ordre définitif d'investir Thionville, le Roi avait écrit au général de ses armées d'Allemagne pour l'informer de cette résolution et l'inviter « à en favoriser le succès »[1]. Par une remarquable coïncidence, le vainqueur de Rocroy, rentrant, sans le savoir, dans l'ordre des idées que Guébriant développait deux mois plus tôt, abordait par la conclusion le plan qui, expédié le 20 mars de Waldkirch, était déjà enfoui dans les cartons du ministère, oublié des uns, ignoré des autres. La lettre du Roi n'était pas encore arrivée au quartier général de Waldshut, que déjà on y connaissait la marche de l'armée de Picardie vers la Moselle[2], et Guébriant avait com-

1. Le Roi à Guébriant. D. G.

2. La lettre du Roi, du 8 juin, fut portée par Montausier et remise le 22 à Guébriant, qui, la veille, avait reçu une lettre du 16, où le sieur La Plaine, écrivant au nom du duc d'Anguien, annonçait la marche sur Thionville.

mencé à manœuvrer lorsqu'il reçut une dépêche où le duc d'Anguien, racontant les premiers incidents du siège, rappelait que « Thionville ne pouvait être secouru que par les troupes d'Allemagne, puisque celles de Flandres sont défaites. C'est à vous, Monsieur, à les empescher de venir et à me donner avis de leur marche ». Guébriant comptait bien « les empescher de venir », ôter toute espérance de secours à Beck et à Melo. Au lieu de pousser vers le nord, en se rapprochant de la place attaquée, il prit la route de l'est pour attirer sur lui Lorrains, Bavarois, Impériaux, tous ceux que l'indifférence, l'inertie de nos alliés ou leur secret mauvais vouloir laissait libres de menacer l'armée assiégeante. Quelques mouvements préparatoires l'ayant déjà ramené dans cette direction, il transporta son quartier général de Waldshut à Engen, centre d'une nouvelle base d'opérations étudiée d'avance, jalonnée par la forteresse d'Hohentwiel, que nous occupions depuis assez longtemps, ainsi que par les places de Tüttlingen sur le haut Danube et d'Uberlingen sur le lac de Constance, dont le colonel Widerhold et le général-major d'Oysonville s'étaient plus récemment emparés. Il allait s'avancer à travers ces belles contrées qui avoisinent le lac de Constance et qui ont été le théâtre des exploits de Moreau; son

esprit hardi et fécond, qui avait déjà conçu la conquête du Rhin, avait préparé la marche par le Danube. Le maréchal voulait prendre cette voie encore inexplorée pour porter la guerre au cœur des États du duc de Bavière; déjà il était établi auprès de la célèbre abbaye de Salem[1], et ses coureurs poussaient jusqu'à Lindau. Mais Maximilien avait confié son armée à un général doué d'une rare pénétration, sûr de ses calculs, méthodique, et cependant prompt à se décider, lisant le terrain très vite et très bien, ayant un tact particulier à choisir les positions défensives et une grande habileté à en tirer parti. C'était le colonel que nous avons vu monter à l'assaut de Saint-Jean-de-Losne, celui que bientôt nous retrouverons en face du duc d'Anguien, le gentilhomme lorrain François de Mercy[2]. Guébriant croyait encore les Bavarois sur le Neckar ou la Kinsig, lorsqu'il les trouva établis près de Markdorf et lui barrant la route; Mercy avait l'avantage de la position et du nombre.

1. Salem ou Salmansweiler, abbaye de Cîteaux, située sur l'Art, à deux lieues est d'Uberlingen.

2. Mercy, Lorrain ou plutôt Wallon, était des environs de Longwy. Son frère aîné, Gaspard, et lui, étaient entrés très jeunes au service du duc Maximilien, depuis électeur de Bavière; mais il avait promptement dépassé son frère, qui devint un de ses maréchaux de camp et fut tué devant Fribourg (1644). Lui-même mourut glorieusement sur le champ de bataille, en

Le maréchal changea son plan et, remontant vers le haut Neckar, attaqua la place de Rottweil, dont la possession lui paraissait devoir compléter son système d'occupation et se rattachait aux projets qu'il avait formés pour l'avenir; mais, là encore, il fut prévenu par Mercy, manqua son coup de main. Repoussé du Neckar, il revint à son camp du mois de mars, à Wolfack, sur la Kinsig; au moins avait-il atteint son but immédiat, empêché Lorrains et Bavarois de secourir Thionville.

Communications échangées entre Guébriant et M. le Duc, qui insiste pour que Guébriant soit secouru.

En effet, la réduction de cette place était déjà assurée, et, le 10 août, Anguien écrivait à Guébriant: « Mon armée est libre, et celle de M. d'Angoulême étant à Verdun pour occuper mes postes, je suis en état de vous assister si vous voulez entreprendre quelque chose au delà du Rhin. C'est donc à vous, Monsieur, de me mander franchement l'état auquel vous estes, celuy des ennemys et ce que vous pouvez entreprendre, vous promettant de contribuer tout ce quy sera en mon pouvoir pour favoriser vos desseins... Notre armée est encore bonne

1645, ainsi que nous le verrons plus loin. Il était général en chef de l'armée de Bavière et maréchal de camp général des armées impériales. Son petit-fils, Claude-Florimond, fut un des meilleurs généraux de l'empereur Léopold II, qui, en sa faveur, érigea la terre de Mercy en comté (1720). Cette famille s'est ensuite mêlée à celle d'Argenteau, a donné plusieurs généraux à l'Autriche, et fleurit encore aujourd'hui.

et en fort bon état... Envoyez-moi quelqu'un bien instruit de vos intentions, et qui soit homme de créance; nous pourrions faire quelque projet qui seroit avantageux au service du Roy »[1]. Guébriant répondit à cette ouverture par l'envoi d'un de ses généraux-majors français, Roqueservière; à ce moment, le commandant de l'armée d'Allemagne était surtout préoccupé de l'orage qui menaçait notre récente conquête de Thionville. Ayant perdu le contact avec les Bavarois, qui étaient remontés vers le Nord, il les croyait disposés à passer sur la rive gauche du Rhin, où les avaient précédés les Lorrains du duc Charles et où Hatzfeld allait peut-être les suivre. Guébriant voyait déjà toutes ces armées ennemies se réunissant sur la Moselle aux Espagnols, aux troupes de Beck, aux débris de celles de Melo, et ces coalisés s'avançant ensemble, surprenant le duc d'Anguien au milieu de la confusion que présentent les abords d'une place à la suite d'un long siège. Il offrait de traverser le Rhin et de marcher vers le prince, soit avec ses dix vieux régiments de cavalerie, soit avec toute son armée.

Roqueservière trouva M. le Duc à peu près sorti du chaos, ayant comblé ses tranchées, rasé ses

1. Le Laboureur.

lignes, réparé, regarni la place, très fatigué lui-même, ainsi que ses troupes, mais toujours plein d'entrain, se préparant à parcourir le Luxembourg, à chercher Beck de tous côtés, sur la Sarre, vers Sierck ou Longwy. Il se conformait ainsi aux derniers ordres qu'il avait reçus de la cour, autant qu'il pouvait saisir le sens de dépêches dont les dernières phrases contredisaient souvent la première. Ainsi la lettre du 12 août, qui prescrit d'attaquer Sierck et Longwy, est pleine de réticences, de sous-entendus; le 20, il n'est plus question que de quartiers de rafraîchissement pour les troupes; enfin, le 29, le Roi donne des ordres précis pour le licenciement de plusieurs régiments et, le même jour, il met le duc d'Anguien en garde contre une attaque de forces ennemies récemment concentrées et qu'on n'estimait pas à moins de vingt-deux mille hommes. Anguien, cependant, achevait ses dernières opérations, complétait ses préparatifs pour mettre les troupes en quartiers, cherchait à rencontrer le duc d'Angoulême, désigné pour commander sur la frontière après son départ et qui manquait tous les rendez-vous. Cheminant entre Thionville, Metz et Sierck, M. le Duc insistait dans ses dépêches sur la nécessité de ne pas terminer la campagne sans avoir puissamment assisté Guébriant, et sur l'urgence de lui assurer

la coopération des Hessois et des Suédois réunis. Il était déjà tard; peut-être était-il encore temps de modifier les résolutions annoncées; mais le cardinal remercia Anguien de ses avis (3 septembre), se bornant à lui expédier l'ordre d'abandonner l'opération de Longwy pour envoyer un détachement de deux mille hommes en Allemagne; le reste de l'armée occuperait les quartiers déjà indiqués (ordre du Roi du 4 septembre). Ce même jour, M. le Duc prenait Sierck. Dès qu'il reçut les nouvelles instructions de Sa Majesté, il en assura l'exécution et, malgré l'urgence de ses affaires, ne prit la route de Paris qu'après avoir pourvu à tout (12 septembre).

M. le Duc reçoit l'ordre de mettre ses troupes en quartiers et part pour Paris (12 septembre).

Depuis plus d'un mois, parents, amis, serviteurs le pressaient de revenir à la cour, de ne pas épuiser ses forces dans des opérations secondaires; il avait assez tenté la fortune; la victoire de Rocroy et la prise de Thionville suffisaient pour une campagne. Sierck et Longwy[1], deux bicoques, n'étaient pas des conquêtes dignes de lui, son père le disait sans ambages, et le premier ministre l'insinuait entre mille compliments[2]. Dans toutes leurs lettres, M. le Prince, Madame la Princesse, le duc de Longueville reprochaient à M. le Duc de

1. Longwy n'avait pas encore été transformé par Vauban.
2. Mazarin à M. le Duc, 24 août. A. C.

trop négliger ses intérêts, de solliciter des faveurs pour tout le monde sans rien exiger pour lui-même : « Vous laissez passer le moment, lui répétaient ses correspondants; on paye vos services avec les récompenses données à d'autres; quant à vous, vous n'aurez ni gouvernement ni pension, rien enfin que... des dettes. » — M. le Prince revenait sur ce point avec insistance. Il avait beau pester contre les conseillers de son fils, tonner contre ses prodigalités, expédier à Girard des modèles de comptabilité et des projets de combinaisons financières; rien n'y faisait; non seulement la solde, les travaux, les vivres avaient absorbé jusqu'au dernier sou des envois du Trésor et même des gratifications que la Régente offrait au nom du Roi, « les avançant du sien », ainsi que les ministres le faisaient sonner bien haut; mais M. le Duc avait emprunté largement et s'était adressé à son beau-frère Longueville, ce qui jeta M. le Prince dans un véritable désespoir. Il était urgent de régler ces affaires. Un motif d'ordre plus noble appelait aussi M. le Duc auprès de sa famille; le 29 juillet, sa femme lui avait donné un fils, « le plus beau du monde et qui vous ressemble; c'est merveille que la grandeur de cet enfant, veu la petitesse de la mère ». La duchesse était restée souffrante; « le retour de son mari la guérirait ».

— « Vous avez reçu permission de venir icy, écrivait M. le Prince dès le 14 août. Au nom de Dieu, profitez-en »[1]. Mais le duc d'Anguien avait l'âme assez haute pour résister à tant de sollicitations pressantes, et même à un attrait peut-être plus vif encore (car il n'aurait pas fallu chercher bien loin dans les replis de son cœur pour y trouver un sentiment qui n'était ni l'amour conjugal ni la tendresse paternelle), et il répondait à son père : « Je souhaiterois avec passion pouvoir retourner auprès de vous dès à cet heure; mais je croy que je ne le puis pas encor faire avec honneur, ny mesme pour le bien du service »[2].

Il attendait une tentative de l'ennemi, une attaque d'ensemble, Beck, le duc Charles, Hatzfeld et peut-être Mercy, ou une nouvelle direction, l'ordre de combiner une opération avec Guébriant. Voici enfin des instructions précises; toute entreprise lui est interdite; la composition du détachement qui doit passer en Allemagne est fixée, ainsi que l'état des troupes à mettre en quartiers. Il est allé chercher Beck aux portes de Luxembourg, et Beck n'a pas bougé; nul danger pour la frontière ni pour sa conquête; la saison des opérations touche à son terme, son retour est attendu; il dirige ses troupes

1. M. le Prince à M. le Duc, Perrault à Girard. A. C.
2. 19 août. A. C.

sur leurs cantonnements, voit partir d'Aumont et Sirot, qui les conduisent, expédie en avant de lui La Moussaye d'abord, puis Espenan, et part le dernier du camp d'Étain, où il n'y a plus d'armée (12 septembre). Déjà M. le Duc est à quelques lieues de Paris, il a dépassé Dormans, lorsque son carrosse est arrêté par un voyageur qui venait le trouver. C'était M. de Tracy[1], commissaire général et colonel dans l'armée d'Allemagne.

Tracy avait laissé Guébriant, le 2 septembre, à Ernstein, en Alsace, sur l'Ill, à environ quatre lieues au sud-ouest de Strasbourg. L'armée française d'Allemagne avait dû repasser le Rhin, car elle ne pouvait plus se maintenir dans le pays de Bade; les Bavarois renforcés s'étaient rapprochés du fleuve; privé du concours des Hessois, qui s'étaient cantonnés dans leur pays, et ne voulant dégarnir ni Brisach ni les places avancées de Hohentwiel et d'Uberlingen, le maréchal manquait

Appel suprême de Guébriant. Préparatifs du « secours d'Allemagne ».

1. Tracy (Alexandre Prouville, marquis de) servait constamment depuis 1632 aux armées de Lorraine et d'Allemagne; commissaire général de l'armée par brevet du 14 septembre 1641, colonel de cavalerie en 1642, conseiller d'État en 1643, il obtint le régiment de dragons Guébriant après la mort du maréchal, et continua de servir en Allemagne jusqu'aux troubles, durant lesquels il changea de parti plusieurs fois. Envoyé au Canada comme lieutenant général en 1665, étant alors âgé de plus de soixante-dix ans, il combattit avec succès les Iroquois et mourut en 1668, peu après son retour en France.

d'hommes pour repousser Hatzfeld et Mercy. Il avait adressé au Roi un appel suprême, demandant un secours effectif pour reprendre l'offensive, sinon il serait forcé d'abandonner l'Alsace, et, sans repasser les Vosges, irait s'établir en Franche-Comté, restant ainsi sur le flanc de l'ennemi. Avec ces dépêches de Guébriant, la cour recevait d'Alsace un flot de réclamations : du gouverneur suédois de Benfeld, des « chefs de la noblesse libre et franche du Saint-Empire en basse Alsace », des « préteur et sénat » de Strasbourg, des magistrats des villes qui s'étaient données à la France, tous parlant au nom de leurs sujets ou administrés, tous effrayés ou irrités de voir le fléau de la guerre ramené sur la rive gauche du Rhin, leur pays exposé aux ravages des Bavarois, et déjà livré aux déprédations des Weymariens, hôtes fort incommodes. L'ambassadeur de Suède à Paris, Grotius, s'était non moins vivement plaint d'un mouvement en arrière qui mettait en péril l'armée de son souverain. Mazarin comprit alors ce qu'il aurait dû prévoir de longue date, les conséquences de l'inévitable retraite de nos troupes d'Allemagne : l'Alsace arrachée à la France ou se détachant d'elle; nos alliés écrasés; nos ennemis se saisissant de places et de territoires pour que leurs négociateurs aient les mains pleines à Munster et ferment la

bouche aux nôtres. Il se hâta de prescrire la formation sur la Meuse d'un corps de huit à neuf mille hommes destiné à marcher immédiatement vers le Rhin. Le duc d'Anguien devait le conduire; une fois réuni à Guébriant, il commanderait en chef, le maréchal ayant déclaré d'avance qu'il était prêt à lui obéir en tout. Les ordres de détail sont contenus dans un groupe de lettres royales datées du 8 au 10 septembre. Tout y est prévu : organisation du commandement, itinéraires, subsistances, jusqu'à la recommandation de faire cuire fortement le pain, pour qu'il puisse être conservé plusieurs jours sur les voitures. Ce fut vite et bien ordonné, mais il aurait fallu s'y prendre six semaines plus tôt.

M. le Duc se dispose à conduire le secours.

Ces instructions furent remises à Tracy, qui partit de Paris le 12 ou le 13 (septembre). Un avis à mots couverts avait été confié le 8 au marquis de Noirmoutiers[1], qui ne paraît pas avoir rejoint M. le Duc, et la première nouvelle qu'eut ce dernier des résolutions prises sur les affaires d'Allemagne lui fut donnée par Tracy. Il était aux

1. Noirmoutiers (Louis de la Trémoille, marquis, puis duc de), né en 1612, maréchal de camp attaché à l'armée d'Allemagne par brevet du 26 mai 1643, commanda une des quatre attaques au siège de Rottweil. Lieutenant général en 1650, mort en 1666.

portes de Paris ; il continua sa route, ne pouvant mieux faire ; le messager de Guébriant revint sur ses pas avec lui. Aussitôt arrivé, le jeune prince s'appliquait à se bien pénétrer des intentions du conseil et à se mettre en mesure de les remplir ; dès le 25, le Roi, sans nommer l'Allemagne, tant on était effrayé de l'effet que ce mot fatidique produisait sur les esprits, adressait une instruction définitive « au duc d'Anguien allant vers la Sarre » et confirmait « tout ce qui lui a été dit de vive voix depuis qu'il est de retour par deçà ». Le but que se proposait le conseil de Sa Majesté était de permettre à Guébriant de s'établir au delà du Rhin et « d'occuper l'armée de Bavière à l'avantage de cette couronne et de ses alliés ». Mais les instructions allaient bien plus loin et traçaient un plan de campagne dont l'exécution aurait exigé une saison tout entière et des forces considérables.

Il s'agissait de prendre Spire, Worms et Mayence ; M. le Duc devait y marcher droit par Saarbruck, Kaiserslautern, Neustadt (an der Hart), attaquer les places du Rhin avec toutes ses forces réunies aux troupes de Guébriant et à celles de la landgrave de Hesse. Comment Guébriant, à peine en état de se maintenir en Alsace, pourrait-il descendre le fleuve jusqu'à Mayence ? Par quels arguments, quelles promesses décide-

rait-on les Hessois à rentrer en campagne? Sur ces points la dépêche était muette. Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce qu'il y avait de périlleux dans cette combinaison : c'était, plus ou moins transformé, le premier projet de Guébriant : praticable au mois d'avril, il était devenu chimérique au mois d'octobre Avec son bon sens, M. le Prince vit clair, et il put répéter ce que, tout d'abord, il écrivait à son fils : « Ne prenez pas ce leurre de trois places en quarante jours qui n'est mis en avant que pour obtenir le secours »[1].

Que se passa-t-il alors? Le duc d'Anguien, en se présentant au Louvre, avait refusé de déposséder Guébriant de son commandement, mais s'était déclaré prêt à marcher à son secours; tout à coup on apprend qu'il est remplacé par le duc d'Angoulême. Eut-il quelque hésitation lorsqu'il vit reparaître la chimère des trois places en quarante jours? Céda-t-il un moment aux suggestions de maint donneur d'avis? Ses amis lui rappelaient le remboursement de ses avances, le prix qu'il pouvait mettre au nouveau service qui lui était demandé, et qui ne serait pas trop payé par le gouvernement de Languedoc. Mazarin, dans

Incident. Le duc d'Angoulême remplace le duc d'Anguien (27 septembre).

1. Note du 10 septembre. A. C. Membre du conseil de régence, M. le Prince était au courant, et, d'ailleurs, il avait été directement informé par Guébriant. (Lettre du 24 août. A. C.).

ses « carnets », dit que M. le Prince désirait ce gouvernement pour lui-même, et qu'il offrait de céder la Bourgogne à son fils, à moins qu'on ne lui donnât la Champagne; de son côté, M. le Duc aurait fait parler de Metz et des Trois-Évêchés; et, à cette occasion, le cardinal se plaint de l'avidité de la maison de Condé. Sans doute, M. le Prince n'était pas un modèle de désintéressement, et son fils fut plus tard enflammé d'une ambition dont la hauteur ne s'était pas encore révélée; mais, en cette circonstance, les prétentions du père et du fils n'avaient rien d'arrogant ni d'excessif; elles ne furent même pas formulées. Voici ce que nous lisons dans un court mémoire remis à ce moment même par M. le Prince à la Régente : « Le duc d'Anguien a vécu dans l'espérance des bonnes volontés de la Royne en faveur des services qu'il a rendus à l'Estat, au Roy et à elle; mais il ne capitule pas avec sa souveraine et attendra l'effet de sa bonne volonté au temps qu'elle dict la vouloir faire paroistre[1] ». Un tel langage ne justifie pas l'invective du cardinal contre la cupidité d'autrui. D'ailleurs, la note des « carnets » n'a pas de date; elle fait partie d'un système apologétique qui ressemble fort à un

1. Minute originale. A. C.

plaidoyer écrit après coup. Mazarin en était alors à ses débuts comme premier ministre; certaines parties de l'homme d'État lui manquaient; il employait encore trop volontiers, dans la direction de la guerre, les procédés qui conviennent aux négociations : ainsi qu'au lendemain de Rocroy, il se montra indécis après la prise de Thionville; il vit juste, mais trop tard.

La vérité est que M. le Prince ne voulait ni qu'on lançât son fils dans une aventure ni qu'on le chargeât d'une simple conduite de troupes. C'est malgré la vive résistance de son père que le duc d'Anguien se rendit au vœu du conseil, acceptant cette mission qui revenait à un maréchal de camp plutôt qu'à un général en chef, et la Régente, le cardinal, tous les ministres reconnurent hautement l'importance du service. Plus tard, après les événements accomplis, le ton se modifia; alors on laissa dire que le vainqueur de Rocroy avait, par son retour et son séjour à Paris, à la fin de septembre, compromis le succès de la campagne d'Allemagne, et cette insinuation se glissa parmi les souvenirs, plus ou moins exacts, que Mazarin enregistrait à propos d'incidents nouveaux[1]; mais les notes prises par le ministre

1. Huitième carnet.

en 1643 témoignent que le jeune général était venu à Paris muni d'une permission régulière[1]. L'examen des dates[2] et des dépêches renverse le fondement de l'accusation; si l'armée de Guébriant n'a pas été secourue en temps utile, la responsabilité appartient au premier ministre. L'orgueil et les passions ont entraîné le grand Condé à des fautes, à des actes coupables qui sont assez connus et que nous ne dissimulerons pas. Le soldat reste sans reproche; jamais il n'a manqué au dévouement professionnel.

30 septembre. Le duc d'Anguien désigné de

Ainsi, durant quarante-huit heures, du 27 au 29 septembre, le vieux Charles de Valois eut le

1. Deuxième carnet.

2. Voici ces dates : 10 août, Anguien offre son concours à Guébriant, qui répond par une offre analogue. D'autre part, la cour prescrit au prince de continuer ses opérations en Luxembourg. — Fin d'août, M. le Duc demande de nouvelles instructions. — 4 septembre, réponse du ministère : « Cessez vos opérations, envoyez à Guébriant 2,000 hommes avec un maréchal de camp. » — 12 septembre : les ordres d'exécution donnés, M. le Duc repasse la Meuse, en route pour Paris. — 14 septembre : le gouvernement envoie au duc d'Anguien l'ordre de se rendre dans la vallée du Rhin avec 10,000 hommes; cette dépêche ne parvient pas au prince. — 25 septembre, le Roi signe les instructions « adressées au duc d'Anguien, marchant vers la Sarre, et confirme tout ce qui a été dit à son cousin, depuis qu'il est de retour par deçà ». Guébriant est informé que le duc d'Anguien va « marcher en personne ». — 27 septembre, les minutes des ordres concernant le voyage d'Allemagne portent la suscription au duc d'Angoulême, « le duc

titre de général de l'armée du Luxembourg[1], chargé de renforcer Guébriant, et il fut remplacé par le maréchal de Châtillon sur les frontières de Picardie et de Champagne. Les ordres furent préparés à cet effet, quelques-uns expédiés. Ils étaient tous révoqués le 30. Même pendant ces deux jours, le duc d'Anguien n'avait pas cessé d'être tacitement désigné pour conduire le secours en Allemagne. Il le conduisit, en effet, avec toute la diligence possible, sans mettre aucune condition à son obéissance, sans recevoir ni terre, ni pension, ni gouvernement. Pas une heure ne fut perdue par sa faute, ni dans l'expédition ni dans l'exécution des ordres; il suffit de changer un

nouveau pour conduire le secours. Il part de Paris le 4 octobre et marche avec ses troupes.

d'Anguien s'étant trouvé obligé de demeurer par deçà ». — 28 septembre, le Roi écrit à Guébriant : « Voullant que le secours que je mande à mon cousin le duc d'Angoulême de faire passer vers vous sous la charge du comte de Rantzau soit effectif... »; mais, le même jour, Mazarin écrivait à d'Aumont : « Je ne doute point que vous n'appreniez avec joye la résolution de M. le duc d'Anguien touchant le voyage d'Allemagne ». — 29 septembre, le Roi envoie au duc d'Angoulême l'état des troupes qui doivent joindre le duc d'Anguien. — 30 septembre, le Roi informe le duc d'Angoulême que le duc d'Anguien « quitte les affaires pour lesquelles il estoit retenu par deçà » et se charge « de faire le voyage de la Sarre ». Le Roi ajoute que le maréchal de Châtillon va se rendre à Guise pour commander sur les frontières de Picardie et de Champagne « pendant l'incommodité du duc d'Angoulême ».

1. L'armée de Picardie-Champagne était ainsi désignée depuis le commencement du siège de Thionville.

nom sur quelques pièces. Les deux intendants, Choisy et d'Oysonville, continuèrent les préparatifs que les dépêches expédiées le 9, ou plutôt datées du 9, leur avaient prescrit de faire à Metz, Nancy, Saverne, et qui devaient prendre cinq ou six semaines; car on ne pouvait rien improviser, rien omettre; il fallait ménager nos conquêtes récentes, et faire en sorte que les troupes fussent bien pourvues sur leur route : un mécompte dans le service de la solde, du pain, des fourrages ou des transports eût été suivi d'un débandement général.

N'oublions pas que l'aversion des troupes pour « le voyage d'Allemagne » semblait insurmontable; tous les renforts envoyés à Guébriant depuis deux ans avaient fondu comme la neige au soleil. Aussi multipliait-on les précautions : les intendants de justice et les prévôtés avaient reçu l'ordre de placer des archers à tous les passages de la Meuse, de la Marne, même de l'Aisne, pour arrêter les déserteurs ou les officiers revenant sans permission. « Ne donnez aucun congé, recommandait le ministre dans toutes les dépêches; que personne ne puisse soupçonner le but de l'expédition »[1]. Précautions inutiles! Le 19 septembre,

1. Lettre du Roi du 4 septembre et autres.

d'Aumont écrivait à M. le Duc de son quartier général de Bar : « Dans trois semaines, les troupes seront aussi en état de servir que jamais... au voyage d'Allemagne près ».

Et cependant les trois semaines n'étaient pas écoulées, que ces troupes « marchaient vers la Sarre ». Cet euphémisme ne faisait plus illusion à personne. Le nom du jeune et victorieux général avait produit un effet magique. Les officiers oublièrent leur misère, qui était grande; les soldats avaient confiance; tous partirent de bon cœur; on regarda cela comme un miracle[1]. Espenan, d'Aumont, Sirot, Noirmoutiers, maréchaux de camp, marchaient à la tête des colonnes et furent bientôt rejoints par Rantzau, lieutenant général. Le pain était prêt aux lieux indiqués; la « montre[2] » se fit attendre, comme toujours, mais finit par arriver. M. le Duc s'arracha aux félicitations, aux fêtes, aux plaisirs, aux joies de la famille, aux affaires, quitta Paris le 4 octobre et voyagea rapidement, grâce aux relais que Rantzau, mettant à contribution les carrosses des évêques et des intendants, lui avait partout fait préparer. Le 11, il était à Pont-à-

1. Voir les lettres de d'Aumont et autres. A. C.

2. Montre signifiait la revue d'effectif, mais s'employait habituellement pour désigner la solde à payer ensuite de cette revue.

Mousson, au milieu de ses troupes; le premier message de Guébriant lui parvint à Sarrebourg : Tourville, qui était allé annoncer au quartier général d'Ernstein la marche de l'armée du Luxembourg, apportait une note confidentielle où le maréchal, insistant sur l'urgence du secours, donnait quelques indications pour la marche sur Kaiserslautern et Spire, dans le cas où M. le Duc voudrait l'entreprendre avec son armée affaiblie. Mais déjà Anguien avait abandonné cet aventureux projet, et il venait d'expédier Chabot à la cour pour en donner avis[1]. Ayant rempli la première partie de ses instructions, atteint la Sarre avec toute son armée, il constitua définitivement le détachement destiné « à faire le reste du voyage ». C'était le moment critique; « la présence du duc d'Anguien maintint tout le monde dans le devoir ». Le corps détaché, placé sous les ordres de Rantzau, avec Sirot et Noirmoutiers pour maréchaux de camp, était de quatre mille hommes de pied et deux mille six cents chevaux bien choisis. A défaut des vieux régiments, on y remarquait ceux de la Reine[2], infanterie et cava-

1. Cette résolution fut approuvée. Lettre de Mazarin du 22 octobre.

2. De nouvelle formation. Par commission du 25 juin 1643. François-Marie de l'Hôpital, marquis de Vitry et fils du maréchal, fut nommé « mestre de camp lieutenant du régiment

lerie, avec cinq compagnies des gardes françaises et « Mazarin-Italien », que le cardinal tenait toujours en parfait état. — Tandis qu'Espenan et d'Aumont ramenaient en Bassigny le reste des troupes, M. le Duc, continuant sa route, allait coucher à Saverne; de là, il put contempler cette admirable plaine d'Alsace, qui était déjà terre de France et qu'il devait conserver à la patrie, lorsque, trente-deux ans plus tard, sur la fin de sa carrière, il recueillit la succession militaire de Turenne.

Guébriant l'attendait à trois lieues de Strasbourg, et lui offrit, le 22 octobre, au château de Dachstein, un banquet dont les principales villes d'Alsace avaient voulu rehausser l'éclat. Colmar avait envoyé les carpes, perches et brochets du Rhin; Strasbourg des pâtés de coqs de bruyère, tout ornés de plumes de ces beaux oiseaux. Le maréchal était entouré des princi-

22 octobre, M. le Duc rejoint Guébriant. Tournée en Alsace.

d'infanterie de la Royne ». Il eut pour premier capitaine et pour mentor un officier de grande expérience, Pontis, l'auteur des charmants mémoires. Tous deux furent pris dans la déroute de Tüttlingen. En 1673, ce régiment reçut, avec le nom de « La Couronne », le drapeau bleu à croix blanche qu'il a conservé jusqu'à la Révolution, et qu'on peut voir dans la bibliothèque de Chantilly. Charles de Lameth, que j'ai bien connu et qui a survécu à mon père, commandait « La Couronne », lorsqu'il fut nommé maréchal de camp en 1791.

paux de son armée[1] et les présenta au prince, qui s'assit à table entre deux colonels de maisons souveraines, le marquis de Bade-Dourlach et le duc George de Wurtemberg[2]. Ce repas dut être assez bruyant, à en croire le récit d'un des convives, Pontis, premier capitaine au régiment de la Reine: « Il y avait plusieurs timbales et douze trompettes, trois à chaque côté de la salle, qui sonnaient toutes ensemble lorsque Son Altesse buvait; vingt-six ou trente autres leur répondaient en un autre lieu; c'était un concert agréable et très charmant ». Le lendemain, M. le Duc vit en bataille la petite armée concentrée auprès d'Ernstein; l'effectif ne dépassait pas sept mille combattants, et que d'efforts il avait fallu pour maintenir cette poignée d'hommes ensemble! Malgré les rudes épreuves de la campagne, la cavalerie était très bien montée, « les Weymariens ayant une habileté particulière à se procurer des chevaux[3]; rien de plus régulier que leurs alignements, de plus précis que leurs manœuvres; cette correction avait déjà frappé

1. Appelés, à la mode du pays, généraux-majors et colonels, tandis que, dans nos autres armées, on disait maréchaux de camp et mestres de camp.

2. Frère cadet du duc régnant, qui avait embrassé l'autre parti. C'était un des plus braves de l'armée et peut-être le moins âpre dans ses prétentions.

3. Lettre de Guébriant.

et surpris plusieurs princes allemands experts dans le détail de l'instruction militaire. Après cette revue, Rantzau fut installé dans ses fonctions; personne ne fit bonne mine au nouveau lieutenant général; trop connu dans cette armée, tenu en médiocre estime malgré sa grande vaillance, il excitait la jalousie de quelques-uns et n'inspirait pas confiance aux autres; ce choix était une erreur qui fut payée cher.

Tandis que Guébriant achevait ses préparatifs, le duc d'Anguien parcourait l'Alsace et le Brisgau; d'Erlach lui fit à Brisach une réception magnifique; il ne fut pas moins bien accueilli, non seulement à Haguenau, où il y avait garnison française, mais aussi à Benfeld, dont le commandant suédois, Möckel, oublia un moment sa mauvaise humeur habituelle et le redoublement récent de son mécontentement, enfin à Strasbourg, où il fut admis avec une suite de soixante gentilshommes. Gouverneurs de places françaises ou étrangères, magistrats de villes libres, maîtres ou sujets, bourgeois et soldats, tous voulaient voir et fêter ce jeune prince, « déjà si grand capitaine et si renommé en son petit âge »[1]. M. le Duc profita de cette excursion pour examiner avec soin les

1. Lettre des magistrats de Colmar à Guébriant.

fortifications, recueillir des plans, acquérir une connaissance des lieux, des hommes et des choses qu'il devait mettre à profit plus tard. Il eut aussi plusieurs entretiens avec Guébriant et ses lieutenants, et donna son avis sur les opérations bien tardives, hélas ! qui allaient être entreprises.

Projet de Guébriant; il passe le Rhin. M. le Duc rentre à Paris (15 novembre).

Aux dernières nouvelles, les Bavarois étaient remontés vers le nord et se retranchaient sur l'Alb, d'Ettlingen au Rhin. Ils se rapprochaient ainsi du duc Charles, qui se tenait à cheval sur le grand fleuve, gardant les ponts, ayant du monde à Landau, Worms, Spire. Ils restaient en communication avec Hatzfeld en marche vers le Main, et attendaient de nouveaux contingents. Maximilien, tenant d'autant plus à se faire compter qu'il était secrètement disposé à négocier avec la France, avait ordonné une sorte de levée en masse, appelé tous les gentilshommes de ses États, les chasseurs et forestiers des Alpes bavaroises. Rien cependant ne devait être complet avant le printemps, et les généraux alliés songeaient à hiverner en Franconie. Mais, inquiets des mouvements de l'armée du Luxembourg, craignant un retour offensif sur la Sarre et le Rhin moyen, ils n'osaient encore s'éloigner de leurs ponts et voulaient rester en mesure de secourir Beck ou Melo. Était-ce pour détourner leur attention que Guébriant avait tant parlé de

Worms et de Spire, et, dans son insistance à conseiller la marche par Kaiserslautern, y avait-il eu quelque affectation, peut-être une indiscrétion volontaire? Ces rumeurs accréditées avaient eu pour résultat de retenir l'ennemi, de le ramener vers le nord, de dégager la route qui s'ouvrait devant le maréchal. Celui-ci ne songeait qu'à s'assurer de bons quartiers en Souabe, à soutenir ses postes avancés aux sources du Danube et sur le lac de Constance, Hohentwiel, Tüttlingen, Uberlingen; au printemps, il porterait la guerre dans les États mêmes du duc, ou plutôt, comme on l'appelait déjà, de l'électeur de Bavière, peut-être dans ceux de l'Empereur.

Des lettres pressantes furent adressées à Beauregard, notre ministre résident à Cassel près de la landgrave, aux généraux hessois cantonnés en Westphalie, aux Suédois qui étaient encore plus loin; on demandait à nos alliés d'observer les diverses armées ennemies, de les occuper, de les empêcher de se réunir. L'artillerie était insuffisante; Guébriant avait espéré recevoir un parc qui n'était pas venu, Saint-Martin, lieutenant de l'artillerie détaché près de M. le Duc, n'ayant pas trouvé à Metz les ressources nécessaires; cette lacune fut, avec l'envoi de Rantzau comme lieutenant général, le grand mécompte de Guébriant.

Cependant il ne perdit pas courage ; son obstination de Breton, sa hardiesse de capitaine, ne connaissaient pas d'obstacles. La saison était chaque jour plus défavorable : les pluies devenaient abondantes et froides dans la plaine ; les cimes se couvraient de neige ; mais, si les intempéries lui créaient des difficultés, elles arrêteraient aussi les ennemis ; ses troupes ne souffriraient pas plus que l'hiver précédent, et alors elles avaient résisté. Les ennemis avaient plus de monde, mais ils étaient loin ; d'ailleurs, on ne pouvait ni rester en Alsace, ni abandonner cette province, ni s'arrêter sur la rive droite du Rhin pour recevoir un choc, le dos au fleuve. Il fallait traverser la forêt Noire et aller attendre le printemps entre le haut Danube et le lac de Constance. Le pont que Guébriant avait ordonné de construire s'achevait [1] ; les troupes étaient réunies ; l'argent manquait encore ; dès que les banquiers de Bâle eurent fait honneur aux traites envoyées de Paris, le passage commença et, la lune aidant, il fut achevé en trente-six heures. (30 octobre et 1er novembre.)

1. Le pont par lequel Guébriant était revenu de la rive droite à la rive gauche aboutissait en Alsace à Rheinau, à dix kilomètres sud-est de Benfeld. Guébriant le fit amener plus bas, en face d'Ottenheim (pays de Bade), beaucoup plus près, d'un côté, du quartier général d'Ernstein, et, de l'autre, du débouché de la Kinsig.

La veille, M. le Duc était venu à Ernstein souper chez Rantzau et coucher au logis de Guébriant, avec lequel il s'était mis entièrement d'accord, et qu'il avait assisté avec autant de tact que de dévouement, lui donnant tout ce qu'il pouvait sans intervenir dans le maniement de ses forces, sans entraver sa liberté d'action. Il vit défiler l'armée refondue, portée maintenant à plus de douze mille hommes, et l'accompagna sur la rive droite jusqu'à Ottenheim. Là, il embrassa pour la dernière fois le vaillant général qu'il ne devait plus revoir, et le laissa se dirigeant sur le débouché de la Kinsig. Puis il termina sa tournée et, franchissant les Vosges entre Sainte-Marie-aux-Mines et Saint-Dié, s'arrêta à Neufchâteau pour régler la mise en quartiers du reste de ses troupes; il rentra dans Paris le 15 novembre.

Marche de Guébriant dans la forêt Noire. Surprise de Spaichingen. Siége de Rottweil (8 novembre).

Cependant Guébriant poursuivait vivement sa marche. La chaîne de la forêt Noire, dans sa partie méridionale surtout, est malaisée à traverser. On n'y trouve pas les hautes barrières de rochers des Alpes ou des Pyrénées; mais les accidents de terrain sont considérables, les pentes raides, les bois touffus, les gorges étroites et profondes. Les touristes qui, de nos jours, voyageant au cœur de l'été, remontent en voiturin de Fribourg à Donaueschingen, ou qui descendent sur Hausach en sui-

vant les nombreux lacets du chemin de fer, peuvent se rendre compte des obstacles que rencontrait jadis une armée s'engageant avec ses convois dans cette région, au commencement d'un hiver rigoureux, cheminant sur d'étroits sentiers couverts de neige ou de glace : « Je ne suis pas assez diable pour me risquer dans le val d'Enfer, » disait Villars en 1705, et Moreau passa pour un hardi capitaine lorsqu'il lança dans cette gorge son armée en retraite. Cependant, au mois de novembre 1643, Guébriant n'hésita pas à tenter le passage bien autrement difficile qui conduit de la vallée de la Kinsig dans celle du Neckar. Il y perdit des voitures, beaucoup de chevaux ; quelques hommes y périrent de froid ; bon nombre de traînards et de déserteurs restèrent en arrière, mais la ténacité du général en chef l'emporta ; en cinq jours, il arriva sous les murs de Rottweil (7 novembre).

Le jour même où Guébriant se présentait devant cette place, son avant-garde, commandée par Rosen, était surprise à Spaichingen[1]. Le général-major Reinhold von Rosen[2], « le vieux Rose »,

1. 13 kilomètres au sud-est de Rottweil, à mi-chemin de Tüttlingen.

2. Reinhold von Rosen Gross-Ropp, Livonien, commande un régiment de cavalerie de mille chevaux à Lutzen sous Gustave-Adolphe, suit le duc Bernhardt, devient un des quatre directeurs généraux de son armée, et s'engage définitivement

comme on l'appelait, quoiqu'il eût à peine quarante-cinq ans, était un homme d'expérience, mais quinteux, égoïste, et alors fort mécontent d'être sous les ordres de Rantzau. Il s'était enfermé dans un château, laissant sa troupe sans direction. La garde, composée, selon le tour de service, d'officiers et de cavaliers inconnus les uns aux autres, fut surprise par une poignée de soldats sans donner l'alerte. Les dragons et les chevau-légers, déshabillés et endormis dans les villages, n'eurent que le temps de se sauver sans armes, chevaux, ni bottes : « Voyez quel malheur par l'imprudence et négligence d'un homme à qui Dieu avait envoyé une bonne fortune entre les mains, s'il eût satisfait au devoir, non pas d'un général-major, mais d'un simple ritmestre »[1] !

Cet incident était de mauvais augure, mais Guébriant ne s'y arrêta pas. La prompte occupation de Rottweil semblait devoir lui donner la sûreté de ses communications avec le Brisgau et la haute Alsace, la sécurité pour ses cantonne-

au service de France en 1639. Lieutenant général en 1648, gouverneur de haute et basse Alsace en 1652, il meurt le 18 décembre 1667. Ce fut lui qui fit entrer au service de France son jeune parent, Conrad de Rosen, comte de Bolweiller, qui devint maréchal de France en 1703 et mourut en 1715.

1. Lettre de Guébriant, au camp, près Rottweil, 8 novembre 1643, six heures du soir, *ap.* Le Laboureur.

ments, la clef du Neckar et du Danube, le complément de la base d'opérations qu'il avait préparée, le moyen de reprendre au printemps la campagne que les incidents de l'été précédent l'avaient forcé d'interrompre.

Rottweil est le type des petites villes de la Souabe : hautes maisons à plusieurs étages, larges rues, jolie église, situation pittoresque au centre d'un plateau où le Neckar et ses affluents creusent de profonds ravins et qu'enveloppent de hautes et sombres collines dominées par les pitons de la Rauhe-Alp et de la forêt Noire. La place est bordée par la gorge du Neckar, protégée soit par des escarpements, soit par un fossé profond, avec une épaisse muraille de grosses pierres qui bientôt aura disparu. Sur un terre-plein au sommet de la ville, une tour de garde (wachtthurm) porte encore des empreintes de biscaïens; le bastion, dont elle occupait la capitale, n'existe plus. C'était le front d'attaque; là seulement, on pouvait remuer la terre et faire les approches.

Blessure du maréchal. Prise de Rottweil (19 novembre). Déroute de Tüttlingen. Mort de Guébriant.

La place fut investie le 8 novembre, et le siège mené avec toute la rapidité que permettait l'état de la saison et des chemins. Le 17, Guébriant visitait les travaux, lorsqu'il fut frappé au bras droit : « Qu'est-ce? demanda-t-il au gentilhomme qui le suivait. — Monsieur, je crois que vous êtes blessé. — Je le

sais bien, mais je vous demande ce que c'est ». C'était un coup de canon. Il continua d'encourager les soldats qui passaient, et, comme le capitaine de ses gardes, Gauville, partait à la course pour aller chercher un chirurgien : « Allez doucement, Gauville; il ne faut jamais effrayer les soldats ». On le porta dans une cabane du voisinage, où il fallut l'amputer; mais l'amputation fut mal faite et trop près de la fracture.

Le 19, la ville impériale de Rottweil capitula. Guébriant régla le détail de l'occupation et, le 20, il fit partir l'armée pour Tüttlingen, petite place située au milieu des pâturages que le Danube arrose avant de s'enfoncer dans la gorge de Sigmaringen. — Le 21, on porta Guébriant dans sa conquête; en passant sous la vieille porte en ogive, il leva son bonnet de la main qui lui restait pour remercier Dieu. Le 24, on reconnut la gangrène, et, le prêtre qui assistait le blessé lui demandant s'il était prêt à supporter une seconde amputation : « Qu'ils coupent, qu'ils taillent! répliqua-t-il, ce qui ne servira pas à ma santé pourra servir à mon salut; j'endurerai tout pour l'amour de Dieu ». Quelques heures plus tard, il rendit l'esprit. Dans le délire qui précéda sa fin, on l'entendit s'écrier : « Ah! ma pauvre armée! on la défait. Mes armes! mon cheval! Tout est perdu si je n'y suis ».

Au moment où ce dernier cri du soldat et du capitaine s'échappait de la poitrine de Guébriant, l'armée française d'Allemagne était surprise et dispersée.

Les Hessois ne bougeant pas, les Suédois s'enfonçant de plus en plus vers le nord, la basse Moselle et le Main étant à l'abri de toute tentative immédiate; les Lorrains du duc Charles, les Bavarois de Mercy et de Jean de Wirth, les Impériaux de Hatzfeld avaient quitté les environs de Spire et de Karlsruhe pour aller hiverner en Franconie et se mettre en mesure de résister, au printemps, aux entreprises de Guébriant. Lorsqu'on apprit la blessure de ce dernier, l'infatigable Mercy espéra tirer parti de cet accident; il décida les alliés à « se mettre ensemble » avant de prendre leurs quartiers, pour observer les derniers mouvements de l'armée française. Celle-ci était déjà affaiblie par les privations, le feu, la désertion; il y avait beaucoup de malades, quelques-uns des meilleurs officiers hors de combat : Taupadel, Montausier[1], Roqueservière. Les cantonnements étaient mal pris. Le quartier

1. Montausier (Charles de Sainte-Maure, baron de), créé successivement marquis, puis duc et pair, servait brillamment depuis 1630. Maréchal de camp par brevet du 5 janvier 1643, il fut plus tard gouverneur d'Alsace, lieutenant général, gouverneur du dauphin, et mourut en 1690, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait, en 1645, épousé Julie d'Angennes, l'hé-

général, le canon, la poudre, une partie de l'infanterie et de la cavalerie étaient dans Tüttlingen; Rosen, avec l'avant-garde, à Mülheim sur le Danube en descendant; mais sa mauvaise humeur durait encore et il ne montra pas plus de vigilance qu'à Spaichingen. L'ennemi marcha droit sur Tüttlingen, où l'on faisait la débauche, se saisit du parc laissé sans garde hors des murailles, tourna notre canon sur la place et y pénétra aussitôt. Il y eut peu de morts. Les généraux, bon nombre d'officiers et de soldats furent faits prisonniers; on mit les premiers à rançon; tout ce qui était « troupe » fut incorporé par l'ennemi et forcé à prendre parti; plusieurs régiments de cavalerie et quelques fuyards de l'infanterie gagnèrent Brisach. Rantzau fut en grand péril : au moment où le duc de Lorraine lui donnait permission d'aller à Paris traiter de la rançon des prisonniers, l'Empereur le réclamait pour lui faire son procès comme rebelle; il s'en tira assez vite et plus facilement qu'il ne le méritait. Sirot, qui était aussi prisonnier, mais qui presque seul avait conservé son sang-froid dans le

roïne de l'hôtel de Rambouillet (v. t. III, p. 339). — On a dit de Montausier qu'il était l'Alceste de Molière; la rudesse, en effet, ne lui manquait pas; mais il ne montra pas toujours l'inflexible sévérité du Misanthrope, s'il faut en croire madame de Motteville et la grande Mademoiselle.

tumulte et tenté quelques efforts pour organiser la résistance, fut moins heureux et resta deux ans entre les mains de l'ennemi.

Le corps de Guébriant sortit de Rottweil au milieu de la confusion causée par la déroute de Tüttlingen. Rotrou, son secrétaire[1], qui accourait avec deux chirurgiens célèbres, Bertreau et d'Alencé, ne put dépasser Brisach. Le corps y entrait en même temps; le carrosse sur lequel on l'avait mis à Rottweil s'étant rompu dans les montagnes, il arriva jeté sur un mulet, à peine escorté de quelques cavaliers. D'Erlach le reçut dignement et l'expédia aussitôt à Paris. — Le nom du vainqueur de Kempen, du sauveur de Brisach, du héros de tant d'entreprises difficiles, est moins connu que celui de maint général médiocre ou d'égoïstes agitateurs; peu de Français de nos jours savent ce que la patrie lui doit. Simple gentilhomme de province, étranger aux intrigues de cour ou de cabinet, servant au loin, sans relâche, dévoué, modeste, austère dans ses mœurs, sincèrement religieux, il tient peu de place dans les chroniques amusantes. Comme il ne demandait pas, on ne lui fit guère de largesses; le seul présent qu'il reçut fut la rançon du général en chef Lamboy, son

1. Frère cadet du poète.

prisonnier, qu'on lui abandonna après Kempen; encore eut-il plus de mal à la toucher qu'à prendre une place. Il mourut pauvre. La postérité l'ignore ou à peu près. Ses contemporains l'admirèrent un moment; le Roi, qu'il avait si bien servi, voulut honorer sa mémoire par la pompe inusitée des funérailles, qui furent célébrées dans notre antique cathédrale, en présence des princes du sang, des cours souveraines et de tous les dignitaires de l'État. Le vaillant soldat, l'habile général, le patriote, l'homme de bien, qui avait donné l'Alsace à la France et qui était mort pour la lui conserver, fut enseveli royalement à Notre-Dame de Paris.

CHAPITRE IV

—

1644

—

Décembre 1643. Turenne prend le commandement de l'armée d'Allemagne. — 1644. Armée d'Allemagne. Organisation du commandement. D'Aumont. Taupadel. — Premières opérations en Allemagne. Mercy prend Uberlingen (11 mai). Combat d'Hüfingen (3 juin). — Disposition générale des armées belligérantes. — Armée de Champagne Le duc d'Anguien à Verdun (10 mai); ses troupes. — Difficulté du recrutement. — Mission de Marchin à Liège. — Le siège de Gravelines. — Négociations avec le duc de Lorraine. — Hauteur de caractère de M. le Duc. Préséances. Amis. — M. le Prince. L'affaire de Stenay. — Le sieur de Saint-Estienne et mademoiselle de Salnove. — Bussy et madame de Miramion. — Premières opérations du duc d'Anguien; 12 juin au 6 juillet. Projets. — Mercy assiège Fribourg (27 juin). Le terrain et les lignes. — Opérations de Turenne (juillet 1644). Il ne peut dégager Fribourg et demande du secours.

Décembre 1643. Turenne prend le commandement de l'armée d'Allemagne.

Un seul homme pouvait remplacer Guébriant. Le jour même où la nouvelle du désastre de Tüttlingen parvint à la cour (3 décembre 1643), le Roi signa les lettres patentes qui donnaient à son cousin le maréchal de Turenne les pouvoirs de général en son armée d'Allemagne.

Nous allons assister aux premiers pas de Tu-

renne dans la glorieuse carrière du commandement, aux débuts d'un des plus grands capitaines des temps modernes, un des plus purs malgré quelques taches, un des premiers, si ce n'est le premier, parmi les hommes de guerre qui, n'exerçant pas le pouvoir souverain, ou ne s'étant pas affranchis de toute autorité, n'ayant la liberté de choisir ni le but ni les moyens, ont été les interprètes dévoués, héroïques, des plans que d'autres avaient dictés. La fortune qui placera Louis de Bourbon et Henri de la Tour d'Auvergne si souvent en présence et parfois en face l'un de l'autre, va les rapprocher dès ce jour; mainte page de ce livre fera ressortir les traits qui les distinguent. Sans essayer de tracer un parallèle entre deux héros qu'on ne saurait comparer, nous voudrions prémunir le lecteur contre la séduction d'antithèses qui ont égaré plus d'un bon esprit. Pour mettre mieux en lumière certaines parties de Turenne, on a souvent dit que son glorieux émule fut improvisé général et se trouva d'emblée victorieux. Il faut quitter cette chimère; le général improvisé n'a jamais existé qu'en imagination; le génie que Condé tenait de Dieu avait été fécondé par l'étude, l'étude persévérante et habilement dirigée; cinq ans de pratique des affaires lui avaient donné la maturité. Comme les fruits favorisés du soleil, il avait mûri vite; du premier bond

il atteignit l'apogée et sut s'y maintenir sans décroître; il valait autant à Seneffe qu'à Rocroy. Si on le retrouve à sa dernière bataille, on peut le juger dès la première. Pour connaître Turenne, il faut le suivre jusqu'à Salzbach. Chez celui-ci, chaque jour marque un progrès; aucune leçon n'est perdue; la prudence était de son tempérament; la réflexion lui donna l'audace; sa dernière campagne sera la plus hardie et la plus belle[1].

Tout semblait laborieux chez lui; on sentait l'effort jusque dans sa démarche un peu traînante[2] et dans l'expression souvent obscure d'une conception toujours forte. Qui n'a vu son portrait? Qui ne connaît ce large front surmontant d'épais sourcils presque toujours froncés; ce regard calme, profond, un peu voilé; la carrure des épaules, le

1. Napoléon a consacré à Turenne une des plus belles dictées de Sainte-Hélène. Il y montre Condé de profil. La puissance de l'intuition a parfois corrigé l'insuffisance des documents. L'Empereur avait sous les yeux l'histoire de Turenne par Ramsay et les mémoires de Bussy-Rabutin (voir la liste des ouvrages que Napoléon se fit envoyer à Sainte-Hélène).

2. Il n'avait guère bon air à cheval, et, quoiqu'il y passât à peu près sa vie, il ne se piquait pas d'être habile écuyer. Voici ce que Mazarin lui écrivait le 9 juillet 1644 : « Je vous envoye un barbe dressé chez moi et un coureur bon par excellence, qui fera votre affaire; car je m'en accommodois parfaitement, bien que je ne sois pas bon homme de cheval, et, pour dire la vérité, vous ne l'êtes guère plus que moi. »

dos voûté et tout cet ensemble massif et robuste? c'est le *Pensieroso* de Michel-Ange. Profondément chrétien, longtemps incertain sur les nuances qui séparent les diverses communions, préférant le dogme catholique, mais attaché aux pratiques sévères du calvinisme, il finit par quitter l'Église réformée, et conserva dans la romaine un peu de l'esprit puritain. Quand il fut tué, il allait entrer à l'Oratoire pour y terminer sa vie dans la retraite; il avait fait la cène à Brisach[1] en prenant le commandement de l'armée d'Allemagne.

C'est à peine s'il avait eu le temps de prêter le serment de maréchal de France[2], à son retour d'Italie, lorsqu'il reçut sa nouvelle commission; le lendemain, il était en route; la fièvre, qu'il avait rapportée des rizières du Piémont, l'arrêta quelques jours à Colmar. Du Plessis-Besançon, sergent de bataille, homme de bon jugement, de sang-

1. Turenne à sa sœur, 6 janvier 1644.

2. Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, né à Sedan le 11 septembre 1611, second fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Élisabeth de Nassau, était cousin du duc d'Anguien par sa grand'mère Éléonore de Bourbon, princesse d'Orange, fille de Louis I[er], prince de Condé. Il avait pris le mousquet à l'âge de treize ans, servi en Hollande comme cadet et bas officier. En 1630, il eut un régiment au service de France, fut fait maréchal de camp en 1634 et prêta le serment de maréchal de France le 16 novembre 1643.

froid et d'expérience, l'avait précédé à Brisach, avec mission d'entamer des négociations pour le rachat des prisonniers; c'était, semblait-il, le moyen de recrutement le plus facile, tout au moins le procédé le plus sûr pour remplir les cadres. Du Plessis devait aussi disposer l'ombrageux gouverneur de Brisach à recevoir de bonne grâce le nouveau général en chef; mais rien n'y fit: à la première nouvelle de la nomination de Turenne, d'Erlach demanda un congé, et, sans l'attendre, abandonnant sa place menacée, fut cacher son dépit dans le château de Castellen[1]. Il ne reparut qu'au bout de plusieurs semaines; la crainte de se voir remplacer par le lieutenant de roi d'Oysonville, qu'il détestait, fut le principal motif de ce retour. Comme on avait besoin de lui, surtout pour traiter avec les Suisses, on lui rendit ses fonctions, en lui sacrifiant d'Oysonville. D'Erlach était une exception. Le choix de Turenne, accueilli avec grande faveur par l'opinion, fut presque une consolation pour les vieux officiers weymariens. Il n'était pas des leurs, et n'excitait parmi eux aucune jalousie; et cependant tous le connaissaient, se souvenaient des éloges que le duc Bernhardt lui avait accordés au

1. Argovie, alors bailliages bernois. D'Erlach dut y rester du 15 décembre 1643 au 15 janvier 1644 environ. (Voir ses lettres.)

siège de Saverne et en d'autres occasions. Bien qu'au point où nous sommes arrivés il n'eût pas encore donné sa vraie mesure, les services qu'il avait rendus et son mérite éprouvé le mettaient déjà hors de pair. Et puis il était de la religion!

Le désarroi était grand : bandes de fantassins sans armes, de cavaliers démontés, débris encore groupés de brigades d'infanterie, de régiments de cavalerie, sans voitures, sans bagages, affamés, vivant de maraude, toutes les épaves de l'armée de Guébriant revenaient par diverses routes, ceux-ci par le val de la Kinsig, se répandant en Alsace, ceux-là par Lauffenbourg, Rheinfeld et les bords du Rhin, ravageant le Brisgau, le Sundgau, allant enlever des chevaux et des bestiaux sur le territoire de Berne et de Soleure. Il fallait pourvoir au plus pressé, calmer les Suisses, qui prenaient les armes pour châtier ces pillards, remettre les places en état, rallier tous ces débandés. Pendant les mois de décembre et de janvier, Turenne visite et regarnit l'importante place de Rheinfeld, rétablit l'ordre dans Brisach, sans pouvoir y étouffer complètement l'esprit de mutinerie[1]; puis il fait éva-

1. Dans la journée du 8 avril 1644, une sédition éclata dans la garnison de Brisach. La paye était en retard depuis deux mois; les soldats français se soulevèrent et chassèrent

cuer l'Alsace, autant pour soulager le pays que pour mettre ses troupes à l'abri des tentatives de l'ennemi, les envoie vivre, se réorganiser et se remonter en arrière, sur les terres du roi d'Espagne et du duc de Lorraine, les dissémine en Franche-Comté et au delà des Vosges, à Vesoul, Luxeuil, Remiremont, où fut son quartier général pendant les mois de février, mars et avril.

1644. Armée d'Allemagne. Organisation du commandement. D'Aumont. Taupadel.

Dans le travail si ardu auquel se livrait Turenne pour rétablir la discipline, relever les cœurs, armer, nourrir ses troupes, trouver des chevaux, des hommes, des officiers, enfin réorganiser une armée détruite, il ne pouvait oublier la constitution de son état-major général. Guidé par son bon sens, il s'élevait avec force contre ce « service de jour » qui, dans l'armée française, a longtemps survécu à tant de réformes : « Je ne veux pas de tous ces maréchaux de camp servant par jour, l'un défaisant ce que l'autre a fait, mais quatre généraux majors, deux attachés à la cavalerie, deux à l'infanterie »[1]; un lieutenant général devait secon-

leurs officiers. D'Erlach chargea d'Oysonville, qu'il accusa d'avoir retenu la solde. Une nouvelle tentative de sédition fut étouffée; six des plus mutins furent pendus; on changea plusieurs corps de garnison. D'Oysonville fut remplacé au mois de juin; il était neveu de Noyers, le secrétaire d'État disgracié.

1. Turenne à Mazarin, 29 février 1644. C. P.

der et suppléer au besoin le commandant en chef; ce ne fut pas facile à régler. Il y avait bien un titulaire de l'emploi, Taupadel, un des plus anciens et des plus vigoureux colonels du duc Bernhardt; mais cette distinction honorifique ne lui assurait aucune autorité réelle, le traité avec les Weymariens garantissant qu'il n'y aurait pas d'intermédiaire entre leurs chefs et le commandant de l'armée nommé par le Roi. Cependant les difficultés sans cesse renaissantes, le soupçon, assez fondé, de menées secrètes, l'exemple des embarras causés par les d'Erlach, les Rosen et d'autres, tout indiquait la nécessité d'assurer, en cas d'accident, l'autorité à un homme sur lequel la France pût compter; l'armée ne pouvait rester à la merci d'un coup de canon qui la laisserait sans chef ou la mettrait aux mains d'un général étranger. Un maréchal de camp qui allait rejoindre, M. d'Aumont, fut désigné pour « commander sous le maréchal de Turenne en la manière que M. de Guébriant commandait sous le duc Bernhardt (14 avril) ». Les termes vagues de cet ordre de service, destinés à mettre d'accord la nomination de d'Aumont avec la lettre du traité de Brisach ne furent pas acceptés sans résistance. Taupadel s'en montra blessé, demanda sa retraite. Turenne l'aurait regretté : « C'est un homme fort hardy et qui se met entiè-

rement hors de luy dans un combat »[1]. Le maréchal parvint à retenir son vieux camarade, calma les froissements et régla le service de telle sorte que l'autorité de d'Aumont s'établit par degrés; d'ailleurs, le mérite du lieutenant général ne tarda pas à être reconnu et s'imposa[2]. Mais il faut revenir à Mercy, suivre ses mouvements, car l'initiative lui appartient.

Premières opérations en Allemagne. Mercy prend Uberlingen (11 mai). Combat d'Hüfingen (3 juin).

« Les Français ont perdu leur procès à Rottweil; ils en ont appelé à Lauffenbourg[3], » disait-on en Allemagne dans les premiers mois de 1644. Rottweil était le siège d'une cour de justice impériale et nous n'y avions certes pas gagné notre cause; Lauffenbourg, ville forestière occupée par les Français, située sur le Rhin entre Bâle et Schaffouse,

1. Turenne à Mazarin. — Taupadel (Georges-Christophe de), lieutenant général de cavalerie par pouvoir du 11 septembre 1640, avait d'abord servi en Danemark et en Suède, et fut un des premiers colonels du duc Bernhardt. Il avait un bras de moins. Modeste, consciencieux, fidèle, il mourut sans avoir quitté le service de France, six semaines environ avant la révolte des Weymariens, qu'il aurait peut-être empêchée (1647).

2. Les pouvoirs de d'Aumont ne furent pas acceptés sans réserve, et ne lui furent régulièrement conférés qu'au mois d'août avec une clause restrictive. Il fut nommé « lieutenant général de toutes les troupes de l'armée de M. le maréchal de Turenne, qui ne sont pas du traité de Brisach ».

3. « Die Franzosen hatten ihren Process zu Rottweil verloren, und nach Lauffenburg appellirt. »

avait recueilli une partie des fuyards de Tüttlingen, ainsi que ceux de nos détachements qui, égarés en Souabe, avaient trouvé le val d'Enfer et celui de la Kinsig interceptés par le vainqueur. Lorsqu'on vit Mercy se poster tout près, à Waldshut, on put croire que l'appel serait jugé à Lauffenbourg; mais le feld-maréchal bavarois reprit assez promptement la direction du lac de Constance. Là, en effet, nous occupions l'importante position d'Uberlingen, principal port de cette mer intérieure, grand centre d'approvisionnements, clef de la meilleure route de Munich. Jean de Wirth n'ayant pas réussi dans une tentative de blocus, Mercy recourut à l'attaque de vive force. Le 11 mai, après une belle défense, le vicomte de Courval sortit de la place avec huit cents hommes valides qu'il rapatria par Lauffenbourg. Uberlingen pris, Mercy alla s'établir devant Hohentwiel[1]; affaire d'argent cette fois. Hohentwiel, sorte de nid d'aigle à peu près inabordable, était entre les mains du colonel Wiederhold, un de ces aventuriers toujours prêts à trafiquer d'une place ou d'un régiment; il prêta l'oreille aux ouvertures des Bavarois, fit aussitôt

1. Hohentwiel (Juliomagus), Wurtemberg, cercle de la forêt Noire, cinq lieues et demie sud de Tüttlingen, six lieues et demie nord-ouest de Constance, forteresse détruite par les Français en 1800.

connaître en France le chiffre de leurs offres et trouva des prétextes pour attendre la réponse : malgré la pénurie du trésor, Mazarin s'exécuta et l'enchère fut couverte[1].

Tandis que ce digne gouverneur faisait traîner cette négociation, qui aurait pu devenir sincère si le feld-maréchal bavarois avait eu chez les banquiers de Bâle autant de crédit que le roi de France, Mercy reposait sa cavalerie au milieu des prairies du haut Danube, et Turenne, ayant à peu près remonté la sienne, rétabli quelque infanterie, rallié le petit corps de d'Aumont[2], redescendait sans bruit en Alsace; il avait conçu une rapide opération dans la forêt Noire. Passant le Rhin à Brisach et Huningue, l'armée, d'environ dix mille hommes répartis en trois colonnes, sans aucun bagage, commença le 1er juin sa marche offensive. Rosen menait l'avant-garde composée de cavalerie, se dirigeant par Fribourg et Saint-Peter sur Donaueschingen. Roqueservière le suivait avec l'artillerie et un fort détachement; Turenne, avec le gros de l'infanterie, avait pris plus au sud, par Saint-Blasien et Lenzkirch; le point de concentration était à Graben, au delà des défilés. Débarrassé de

1. Le Roi à Turenne, 13 juin. D. G.

2. C'étaient les troupes que le duc d'Anguien avait laissées dans le Barrois et le Bassigny au mois de novembre précédent.

Rantzau, rendu à lui-même par les terribles leçons qu'il venait de recevoir, le « vieux Rose » retrouva son activité et sa vigueur. « Il marcha trente lieues de France sans faire repaître les chevaux »[1], tomba sur Gaspard de Mercy, frère du maréchal, posté à Hüfingen[2] avec deux mille chevaux. « L'ennemi, quoique prévenu, fut entièrement rompu, perdit deux cents hommes tués, sept étendards, un colonel, un major, trois capitaines et deux cents hommes pris, outre mille chevaux ramenés et deux cent soixante de nos prisonniers recoux »[3]. Le feld-maréchal accourut; mais Rosen était déjà hors d'atteinte; le 4 juin, les troupes françaises, ralliées, reprenaient le chemin de Fribourg. Turenne renforça la garnison de cette place et, repassant le Rhin à Brisach, occupa des cantonnements resserrés en haute Alsace. Son quartier général était le 8 à Turckheim, près de Colmar, au lieu même où, trente ans plus tard, il devait remporter une de ses plus belles victoires.

C'était une reconnaissance, mais une reconnaissance très bien préparée, poussée au loin, exécu-

1. Turenne à Mazarin, 8 juin. C. P.

2. Au sud et près de Donaueschingen.

3. Gaspard de Mercy fut pris un moment, mais dégagé par ses cavaliers. Les deux régiments bavarois maltraités avaient nom Kosalki et Wolf. (Mercy à l'électeur de Mayence, 5 juin 1644.)

tée en force, avec précision, grâce à un dispositif qui, assurant deux lignes de retraite, avait permis aux troupes de marcher sans encombrement et de vivre sans bagage pour se trouver rapprochées avant d'être à la portée des coups de l'ennemi. On avait réussi à jeter quelque trouble dans les quartiers, peut-être dans les plans des Bavarois, assuré le ravitaillement de la place menacée. C'était aussi une manière d'éprouver les troupes; le résultat de l'expérience laissa quelques doutes; tous les régiments n'avaient pas également bien fait; celui du marquis de Bade s'était mal conduit; « il y a encore ici trop de gens qui se souviennent de la journée de Tüttlingen »[1].

Disposition générale des armées belligérantes.

Cependant Mercy restait impassible; on s'explique difficilement l'attitude qu'il conserva pendant plusieurs mois après cet éclatant succès du 24 novembre. Son caractère était à la hauteur de son mérite; dévoué, désintéressé, il venait de s'effacer devant le duc de Lorraine et même devant Hatzfeld pour les décider « à se mettre ensemble »; comment n'achevait-il pas son œuvre? Lui seul pouvait confirmer les résultats obtenus, désarmer pour un temps les rivalités de princes et de généraux, maintenir la cohésion; et voici qu'aujourd'hui il

1. Turenne à Mazarin, 8 juin. C. P.

semble s'égarer dans les petites entreprises, perdant un temps précieux, sans tirer parti ni de ses talents, ni de l'excellente qualité de ses troupes, ni de l'ardeur que leur avait donnée la victoire; il « usait ses forces », Turenne le voyait bien [1]. C'est que le feld-maréchal n'était pas libre de ses mouvements. Le 19 février 1644, une convention avait été conclue à Passau entre l'Empereur, le roi d'Espagne, les ducs de Lorraine et de Bavière; on y avait réglé la répartition, l'emploi et le commandement des armées alliées pour la campagne qui allait s'ouvrir. Les troupes de Bavière, formant ce qu'on pourrait appeler l'armée du Sud, séparées de toutes les autres, avaient pour première mission de reprendre les positions conservées par les Français en Souabe, puis de les déloger du Brisgau, en attendant que les circonstances permissent quelque action générale. En dehors de ces arrangements officiels, les négociations secrètes suivaient leur cours; les défections se préparaient, tout au moins s'étudiait-on à les rendre possibles : les prisonniers de Tüttlingen servaient d'intermédiaires à Maximilien ou au duc Charles pour établir des rapports avec la cour de France, et ces deux princes étaient disposés à ne rien brusquer avant

1. Turenne à Mazarin. C. P.

d'avoir vu à quoi aboutirait un premier échange de vagues communications. Les alliés avaient encore à tenir compte des opérations que pourraient entreprendre les troupes de Suède et de Hesse; on disait Königsmarck et Geiso prêts à se réunir. Enfin Ragotski venait de soulever la Hongrie et causait de sérieux embarras à l'Empereur.

Si diverses causes retardaient les progrès des Impériaux, l'organisation et la répartition des armées françaises présentaient aussi des parties défectueuses. Au lendemain du désastre, Mazarin avait répandu à profusion les dépêches et les circulaires pour faire connaître aux agents, aux partisans de la France sa ferme résolution de consacrer toutes les ressources, tous les efforts aux affaires d'Allemagne, et il avait, en effet, donné des soins efficaces à la remonte et au recrutement de l'armée de Turenne; mais d'autres visées, d'autres combinaisons attirèrent ailleurs des forces qui auraient pu être mieux employées du côté du Rhin. Pas plus que Mercy, Mazarin n'était complètement libre. La bataille de Rocroy avait allumé dans l'âme du duc d'Orléans une sorte de flamme guerrière : il brûlait du désir d'être, lui aussi, victorieux, et de vaincre sur le théâtre même des succès du duc d'Anguien. Gaston était lieutenant général du royaume; il fallut accepter sa volonté.

Tout l'appareil des grands moyens, les corps d'élite furent destinés à la frontière du Nord; c'était excessif. Bien que les Espagnols et les Lorrains réunis pussent encore tenter quelque entreprise de ce côté, le péril n'était plus là. Mais, quand on voit, dans des temps plus récents, chez des peuples divers, sous des gouvernements de forme différente, combien d'étroites considérations de parti ou de personne, des engouements peu justifiés, des antipathies sans motifs pèsent sur la solution des questions les plus graves, sur les choix les plus délicats, on ne peut s'étonner qu'au milieu des embarras d'une régence, au début d'une période de troubles, des nécessités de politique intérieure aient légèrement troublé l'ordonnance des armées.

M. le Duc offrit de servir comme lieutenant général sous les ordres de Monsieur, sans tenir compte de divers incidents qui avaient déjà séparé ces deux princes. Gaston ayant déjà fait d'autres choix, le duc d'Anguien reçut un commandement dans la province de Champagne, dont on venait de lui donner le gouvernement[1]. Le Roi signa les pouvoirs des généraux en chef le 22 avril et leurs instruc-

1. Le maréchal de l'Hôpital s'était volontairement démis de ce gouvernement, contre payement de 200,000 livres (ordre

tions le 1er mai [1]. Il n'y avait, en réalité, que deux armées, celle de Picardie et celle d'Allemagne. Les troupes dirigées sur Rethel et destinées à Gassion, celles du duc d'Anguien, qui se réunissaient entre Stenay et Verdun, formaient deux corps appelés, selon les circonstances, soit à se réunir ensemble, soit à joindre l'une ou l'autre des armées voisines. Gassion, qui avait enfin reçu le bâton si longtemps attendu et qui avait prêté le serment de maréchal en même temps que Turenne, était dans la même situation que Gesvres l'année précédente. Il eût préféré se retrouver auprès de son ancien général; mais il devait être fatalement attiré par Monsieur. La Meilleraie et Rantzau étaient les lieutenants généraux de ce dernier; le maréchal de Guiche était placé auprès du duc d'Anguien; d'Aumont servait sous Turenne; Vaubecourt bloquait La Motte; le duc d'Elbeuf réunissait quelques milices en Picardie; Villeroy devait apaiser les soulèvements causés par l'extrême misère dans l'Ouest et dans le Midi. La Motte-

du Roi à Claude de Guénégaud, trésorier de son épargne, 11 mai 1644. A. C.).

1. Il ne fut expédié de pouvoirs ni à Turenne, qui avait reçu les siens le 3 décembre 1643, ni au duc d'Orléans, commandant l'armée de Picardie. Ce dernier n'en avait pas besoin, ayant autorité sur toutes les armées, comme lieutenant général du royaume.

Houdancourt était toujours en Catalogne, où il avait d'abord si bien fait; mais il n'avait plus le même succès, et marchait d'échec en échec; Mazarin, qui n'aimait pas les généraux malheureux, finit par l'abandonner, et le maréchal alla expier ses revers au château de Pierre-Encise.

Ainsi, en laissant de côté les troupes de Villeroy et de La Motte-Houdancourt qui avaient une mission spéciale, celles qui pouvaient être appelées à opérer sur le vrai théâtre de la guerre étaient ainsi réparties, au mois d'avril, entre Bâle et Dunkerque :

A l'une des extrémités de cette ligne, au sud-est, l'armée d'Allemagne, ayant la mission difficile de secourir des places, de déjouer les tentatives ou d'arrêter les progrès d'un ennemi victorieux; repliée derrière les Vosges, avec des garnisons en Alsace, Brisgau et jusqu'en Souabe, tenant plusieurs passages du Rhin;

A l'autre extrémité, au nord-ouest, l'élite des troupes françaises, destinée à porter de nouveaux coups à la puissance espagnole, menaçant les villes maritimes de Flandre;

Entre ces deux groupes principaux, de force et de valeur inégales, deux corps placés dans les vallées de la Meuse et de la Moselle, sans destination bien définie;

Auprès et en arrière, les troupes de remplacement ou d'observation se rassemblent sous Magalotti, Vaubecourt, Arnauld, le duc d'Elbeuf.

Armée de Champagne. Le duc d'Anguien à Verdun (10 mai); son armée.

Le tempérament du duc d'Anguien, moins robuste qu'énergique, avait été assez éprouvé par quelques mois de séjour à Paris. Les soins de son médecin Bourdelot le rétablirent; c'est du moins ce qu'écrivait Bourdelot[1], homme d'esprit, mais singulier personnage, dont nous aurons à reparler. M. le Duc était en parfaite santé au moment où il reçut les instructions du Roi; aussitôt il se rendit au quartier général de Verdun (vers le 10 mai)[2]; en même temps, les premières troupes arrivaient aux divers lieux de rendez-vous. Le jeune général ne trouvait pas sur la Meuse une armée constituée, comme celle dont il avait pris le commandement l'année précédente, — armée maltraitée, affaiblie par les revers, pleine de recrues, mais ayant un long passé et des cadres à peu près complets —; ni même comme celle que Turenne remaniait en Alsace, et qui, bien que disséminée par la déroute, avait conservé les traditions et la charpente d'une organisation ancienne; c'était une armée toute neuve qu'il fallait créer en

1. 20 avril 1644. A. C.
2. Madame la Princesse à M. le Duc, 13 mai. A. C.

quelque sorte de toutes pièces. Si l'on en excepte le régiment de Persan, l'infanterie se composait presque en totalité de corps d'origine récente; quelques autres, bien encadrés, mais végétant depuis plusieurs années dans les garnisons de Bourgogne ou ayant essuyé, sous les ordres de M. le Prince, les bourrasques de Fontarabie et de Salces, étaient plus habitués à la petite guerre des frontières, au service et à la défense des places qu'aux longues marches et aux actions en rase campagne; parmi les nouveaux, le meilleur était « Mazarin-Français »[1]; Anguien et Conti représentaient les « troupes de la maison de Condé ». Un seul des « vieux » avait été un moment des-

1. On pourrait s'égarer parmi les régiments qui portèrent le nom de « Mazarin ». Sans parler des corps de cavalerie, il y avait en 1644 trois régiments d'infanterie dont le cardinal était mestre de camp titulaire : — « Mazarin-Italien » ou « Royal d'infanterie italienne ». Nous l'avons vu à Thionville; il s'était héroïquement conduit dans la déroute de Tüttlingen, et figurait, en 1644, dans l'armée de Turenne; le contingent destiné à le renforcer, ou plutôt à le renouveler, arrivait en juillet à Rethel; — « Vaisseaux-Mazarin », qui deviendra « Royal-des-Vaisseaux »; — « Mazarin-Français »; c'est celui qui fait l'objet de cette note. Créé le 4 février 1644, à l'effectif (nominal) de 2,500 hommes en 30 compagnies, il avait pour noyau les débris du régiment Castelnau, levé en 1635, et des deux régiments bretons envoyés en 1642 à Guébriant (Voir p. 208). En 1651, « Mazarin-Français » prit le nom de « Bretagne », avec la devise *Potius mori quam fœdari.*

tiné à servir sous M. le Duc : « Vous recevrez le régiment de Champagne, qui est un corps de la valeur que vous savez »[1]; c'était, en effet, un régiment de grand renom, l'émule de « Piémont », avec des qualités différentes; Arnauld « du Fort » lui avait donné des vertus romaines. Mais il ne rejoignit pas : à la suite du malheur arrivé en Catalogne, « Champagne » fut envoyé dans cette région, où nous le retrouverons plus tard. « Vous avés admirablement bien faict, écrivait à ce propos M. le Duc à Mazarin[2], et il faudroit que je fusse bien déraisonnable pour y trouver à redire. » Le jeune général n'était donc pas si exigeant et si « déraisonnable »; il ne partageait pas, ou tout au moins ne laissait pas percer le déplaisir, le ressentiment qu'éprouvaient, que témoignaient son père et surtout ses amis en lui voyant assigner un commandement dont l'importance répondait si peu au bruit qui s'était fait autour de son nom et à l'éclat du service qu'il venait de rendre; nous pouvons même ajouter qu'il se montrait satisfait à peu de frais, et de meilleure composition que la

1. Mazarin à M. le Duc, 27 mai 1644. (Voir, sur « Champagne », tome III, pp. 128 et 129, notes.) Ce régiment était alors à Perpignan et fut envoyé au maréchal de la Motte avec l'armée du marquis de Villeroy après l'échec de Lérida (mai 1644).

2. 7 juin. C. P.

plupart des généraux. « Les troupes sont belles et en estat de servir », écrivait-il au cardinal quelques jours après avoir pris possession de son commandement. J'ay veu vostre régiment, duquel touttes les compagnies n'estoient pas encor arrivées et qui estoit pourtant de plus de seize cents hommes, sans les officiers, aussy bons que dans les gardes »[1]. Et quelques jours plus tard : « Vostre régiment de cavalerie vient d'arriver : sis cent maistres bien faicts et aussy bien montés que j'en aie jamais veu, admirablement beau ; » mêmes éloges pour les gendarmes de la Reine et ceux de M. le Prince. Les corps, les détachements arrivaient successivement. « J'ay sis mil hommes de pied et plus de trois mil chevaus »[2]. Ajoutons un millier d'hommes, et nous aurons l'effectif réel dont M. le Duc put disposer quand il fut en action.

Les mécomptes, sans échapper à sa vigilance, ne troublaient pas sa bonne humeur : des régiments qu'on lui avait annoncés, celui du Havre par exemple, étaient dirigés ou retenus ailleurs; les détachements que devaient fournir les gouverneurs de Rocroy, Sedan, Mouzon, Metz, Verdun, etc., arrivaient incomplets, en retard, ou

1. Anguien à Mazarin, Verdun, 1er juin. C. P.
2. Mouzon, 18 juin.

même ne venaient pas ; les enseignes de compagnie n'étaient pas rétablis, et toutes les instances pour que les cadres de l'infanterie fussent complétés ne purent vaincre la résistance du ministre. Le service de l'artillerie surtout laissait à désirer : le matériel ne manquait pas, grâce au zèle de Saint-Aubin, directeur de l'arsenal de Metz ; mais on avait grand'-peine à rassembler les chevaux, quelle que fût l'activité d'Aymar de Chouppes[1], lieutenant du grand maître, détaché à l'armée de Champagne ; car le grand maître lui-même, le maréchal de la Meilleraie, servant auprès de Monsieur comme lieutenant général, voulait attirer et retenir tous les moyens[2]. — Le nombre des aides de camp

1. Aymar de Chouppes appartenait à une de ces familles de huguenots poitevins que nous avons vus si vaillants à Jarnac. Né vers 1612, page de la petite écurie à treize ans, puis volontaire aux gardes, il fait trois campagnes comme soldat d'infanterie, et sert pendant sept ans comme officier dans les chevau-légers. Nommé aide de camp de La Meilleraie en 1636, il est depuis lors employé dans l'artillerie, dont ce maréchal était grand maître. Un moment il eut l'oreille de Richelieu et servit d'intermédiaire entre le cardinal et Turenne, en juin 1642. Devenu lieutenant général, il fut quelque temps au service du roi de Portugal, et mourut en 1673 gouverneur de Belle-Isle-en-Mer. Il a laissé des mémoires. Le dernier de sa race fut tué en Vendée.

2. Le 21 mai, Mazarin rappelle à La Meilleraie en termes assez vifs qu'il doit faire envoyer à l'armée du duc d'Anguien six cents chevaux d'artillerie, y compris les trois cents que lève

attachés à l'armée fut porté de cinq à douze, et celui des maréchaux de camp fixé à trois : Espenan, Palluau, et le comte de Tournon, jeune officier général de grande espérance, allié aux Montmorency et admis dans l'intimité de madame de Longueville[1]. Enfin M. le Duc comptait bien avoir sous ses ordres un étranger dont il avait déjà pu apprécier le mérite, quoique son nom fût encore peu connu, le Liégeois Marchin, alors chargé d'une mission assez importante.

Nous avons déjà dit un mot du recrutement de nos armées et particulièrement de certaines de nos armées. Les difficultés ne faisaient que croître avec les nouvelles entreprises et l'agrandissement du

Difficulté du recrutement.

M. de Chouppes. Ceux-ci furent réunis le 1er juin (Anguien à Mazarin).

1. Tournon quitta madame de Longueville à Coulommiers, et emprunta le cachet de cette princesse pour fermer la lettre qui annonçait sa venue au duc d'Anguien (29 mai. A. C.). Just-Louis, comte de Tournon et de Roussillon, bailli du Vivarais, sénéchal d'Auvergne, fils de Just-Henri et de Catherine de Lévis. Devenu veuf, le comte Henri de Tournon avait épousé Louise de Montmorency-Boutteville, qui était ainsi devenue la belle-mère du comte Louis. En suite de cette alliance, et par courtoisie, Madame la Princesse appelait ce dernier « mon neveu de Tournon ». Il avait servi en Languedoc, Italie, Catalogne, et s'était très bien conduit à La Marfée. Maréchal de camp par brevet du 16 octobre 1643, il fut tué devant Philisbourg un an plus tard, sans laisser d'enfants de Françoise de Neufville.

théâtre de la guerre. Les officiers ne manquaient pas, grâce au dévouement héréditaire et le plus souvent désintéressé de certaines familles. Cependant beaucoup hésitaient à lever un régiment ou une compagnie ; c'était une lourde charge. Si la guerre profitait à quelques-uns, elle ruinait les autres ; le plus souvent, on y perdait fortune et santé, quand on n'y laissait pas la vie. Chaque jour, il fallait plus d'hommes pour remplir les rangs. Les grandes villes de France, certaines provinces donnaient beaucoup de volontaires; d'autres en fournissaient peu ou point. On recourait aux étrangers ; mais avec les vieux corps de cette origine, il fallait tenir compte des traités, des capitulations : les Suisses ne devaient pas aller en Allemagne, les Allemands en France ni en Belgique; pour les uns et les autres, la Sarre était la limite; ceux-ci ne devaient pas être appelés sur la rive gauche, ceux-là sur la rive droite. Le mépris de ces stipulations faillit coûter à Turenne son armée, — on le verra plus loin, — et nous avons déjà montré combien il était difficile de déplacer les troupes françaises. On s'ingéniait; on faisait de nouveaux appels à l'Irlande, à l'Écosse; Mazarin cherchait partout, multipliait ses tentatives, risquant d'être pris au piège par plus fin que lui. Un ancien Weymarien, von Eyfeld, général des

troupes de Venise, ayant fait espérer qu'il quitterait le service de la Seigneurie pour rejoindre Turenne sur le Rhin avec cinq mille hommes, le cardinal le fit assister par des Hameaux, notre ambassadeur. Or, d'Eyfeld ne songeait qu'à détourner l'attention du gouvernement français, tandis qu'il cherchait à débaucher les Allemands enrôlés sous nos drapeaux et à se faire vendre les prisonniers que gardaient nos ennemis, pour grossir d'autant les troupes ou les chiourmes de la Seigneurie. On voit que le rachat des prisonniers de Tüttlingen, sur lequel on avait compté d'abord, rencontrait plus d'un obstacle. Quelques princes voulaient faire de ces malheureux un abominable commerce, et Turenne indiquait de cruelles représailles : « Si les ennemis envoyent nos vieux cavaliers ramer sur les galères, il faudra vendre les prisonniers espagnols aux Suédois, qui les feront travailler aux mines »[1].

Mission de Marchin à Liège.

C'est au moment où Mazarin était aux prises avec toutes ces difficultés de recrutement et d'organisation que Marchin offrit de faire une levée importante. D'origine médiocre et de mine vulgaire, ce Liégeois était « homme d'esprit, de jugement, de conduite, de valeur, de grand mérite et prêt à

1. Turenne à Mazarin, 15 mars 1644. C. P.

tout entreprendre »[1]. Enrôlé à treize ans dans le régiment du fameux comte de Tilly[2], il arriva, de grade en grade, au commandement d'un corps de chevau-légers, passa avec sa troupe au service de France et fut employé en Bourgogne, alors que le duc d'Anguien, presque enfant, gouvernait cette province en l'absence de son père. Il acquit promptement l'estime et l'amitié du jeune prince et lui inspira dès les premiers jours une confiance qu'il sut justifier par un long dévouement et d'écla-

1. Lenet.

2. « Nous étions là, racontait-il plus tard, vingt-huit gentilshommes (?) lorrains, wallons ou allemands, dont quatorze sont devenus généraux en chef ». Jean-Gaspard-Ferdinand Marchin, qui, par l'usage, se prononce Marsin, et s'est même souvent écrit ainsi, fut *admis* dans le corps de la noblesse du pays de Liège en 1645, devint lieutenant général des armées du Roi et commandait en Catalogne au moment de l'arrestation de M. le Prince. Saisi aussitôt, enfermé dans la citadelle de Perpignan, Marchin s'évade, se casse la jambe en tombant, et appelle la sentinelle pour se faire remettre en prison. Il en sort peu après et prend part activement à la guerre de Guyenne. Exclu de l'amnistie en 1653, il quitte la France avec un sauf-conduit pour rejoindre M. le Prince en Flandre, sert près de lui comme lieutenant général, et commande habituellement son infanterie. Nommément compris dans la condamnation du grand Condé, exclu encore une fois de l'amnistie à la paix des Pyrénées, il mourut en 1673, capitaine général des armées du roi catholique, comte du Saint-Empire et chevalier de la Jarretière. Il avait épousé Marie de Balzac d'Entragues. Son fils reprit du service en France, obtint le bâton de maréchal en 1703 et mourut de ses blessures le lendemain de la bataille de Turin.

tants services. Marchin se donnera au grand Condé tout entier et le suivra *per fas et nefas* jusqu'au jour où, après avoir traversé ensemble les cruels embarras de l'émigration, ils se sépareront à peu près brouillés, sur le seuil de la France, l'un pour rentrer dans sa patrie repentant et soumis, l'autre reprenant sa liberté pour porter son allégeance à d'autres princes.

Aujourd'hui, c'est surtout une affaire que Marchin a entreprise; il compte bien qu'elle sera lucrative; peut-être lui donnera-t-elle une position considérable. Il a reçu de Sa Majesté l'ordre de se rendre immédiatement à Liège pour lever deux régiments de cavalerie, deux de dragons et deux d'infanterie, formant un corps de deux mille chevaux et deux mille hommes de pied[1]. La destination de ces troupes ne fut pas tout d'abord fixée; elles furent annoncées un peu à tout le monde: c'est la landgrave de Hesse qui eut la première offre; le corps liégeois dut ensuite appartenir à l'armée de Turenne, puis à celle de Monsieur; Mazarin faisait ainsi miroiter ce renfort pour décider les alliés ou les généraux à une action prompte et énergique. Pensa-t-il que l'ardeur d'Anguien n'avait pas besoin d'un semblable aiguillon? Toujours est-il que les

1. Instructions du 15 janvier 1644. B. N.

instructions de M. le Duc étaient muettes sur la levée d'hommes qui se faisait au pays de Liège, et cependant la position assignée à son armée était telle, que son concours était nécessaire au succès de l'opération; car il ne suffisait pas d'enrôler des soldats en pays neutre, il fallait les en faire sortir, empêcher les généraux impériaux, les chefs de bandes qui souvent rôdaient entre Meuse et Rhin, Beck, Hatzfeld, le duc de Lorraine, de fondre sur ce contingent pour l'anéantir. C'est sans doute dans ce but que le général de l'armée de Champagne (appelée aussi seconde armée) était autorisé « à s'avancer en Luxembourg »; bientôt son attention fut officiellement appelée sur les « recrues de M. de Marchin », qu'il n'était pas disposé à perdre de vue, et il se tint en mesure d'assurer leur passage dès que le moment en serait venu, qu'il en aurait les moyens et qu'il connaîtrait la direction donnée à ses troupes. Ses mouvements étaient subordonnés aux incidents qui pourraient survenir durant le siège de Gravelines, et au succès d'une négociation importante entreprise devant le front de son armée: serait-il appelé vers la mer du Nord pour « seconder et favoriser le grand dessein de Monsieur? » Aurait-il à combattre M. de Lorraine ou à faire sa jonction avec lui?

Le siège de Gravelines.

Après quelques hésitations, le duc d'Orléans

s'était décidé pour l'attaque de Gravelines. On s'était assuré du concours de la Hollande qui fournissait une flotte pour bloquer le port, tandis que le prince d'Orange assiégeait le Saas de Gand[1]. Bien que la conquête de Gravelines eût alors une valeur que nous apprécions difficilement aujourd'hui[2], le résultat que l'on espérait obtenir n'était pas proportionné à l'importance des moyens employés, ni surtout au ralentissement que ce grand effort amenait dans les opérations d'une utilité plus marquée. On avait cru pouvoir s'envelopper d'un certain mystère et donner le change aux Espagnols, mais il y avait eu trop de monde dans la confidence; l'ennemi fut vite au courant, se prépara bien et fit bonne défense. Le succès, d'abord jugé certain, facile même, parut un moment douteux. Gaston n'était pas fait pour commander une armée; son intelligence était prompte, et il ne manquait ni de savoir ni de bravoure, mais de vigilance, de suite, de secret, de caractère; livré aux favoris, inégal, sans autorité sur ses lieutenants. Il avait sous la main deux instruments précieux, La Meilleraie, très entendu aux sièges, Gassion, dont

1. Pris par les Hollandais au mois de septembre.

2. Il ne faut pas oublier que Dunkerque était espagnol. Gravelines est encore aujourd'hui ville de guerre et le centre d'un commerce d'exportation assez important, œufs, fruits, etc.

nous connaissons l'audace et l'esprit de ressource. Abandonnés à eux-mêmes, ces deux hommes furent paralysés par leurs défauts, la vanité de celui-ci, la brutalité de celui-là; et ils semblèrent plus disposés à tirer l'épée l'un contre l'autre qu'à contribuer à l'avancement du siège. Dans les premiers jours de juin, les inquiétudes furent vives à Paris, d'autant plus qu'elles coïncidaient avec de mauvaises nouvelles venues d'ailleurs. « L'estonnement ici n'est pas petit de l'événement de Catalogne et de l'embarras de Gravelines, » écrivait un observateur bien informé[1]. « Pour le premier, la défaite a été très grande, et il ne faut plus songer à Tarragone. Pour Gravelines, c'est un abyme de dépenses et de perte d'hommes. Les maréchaux, quoiqu'au plus mal ensemble, n'augurent pas bien du siège, sont fort embarrassés de cette cour de Gravelines et se plaignent que le véritable général d'armée est l'abbé de La Rivière[2].

1. Perrault à Girard, Paris, 12 juin 1644. Le président Perrault était chef du conseil de M. le Prince, et Girard, son beau frère, était alors attaché à la personne de M. le Duc. (Voir tome III, pages 202 et 345.)

2. La Rivière (Louis Barbier, abbé de), fils d'un commissaire de l'artillerie en Champagne, devint premier aumônier et favori de Monsieur, après avoir débuté comme régent au collège du Plessis. Habile à la flatterie, plus rusé qu'adroit, très capable de perfidie, un moment très puissant, il oscilla entre

La seureté de l'Estat consiste presqu'en l'armée de M. le Duc ».

Avec moins de crudité, les lettres de Mazarin au duc d'Anguien étaient sur le même ton : « Conservez bien votre armée, lui répétait-il ; je la considère comme celle qui en tout événement peut réparer ce qui arriverait de fascheux ailleurs ; il est fort possible que vous deviez marcher au secours du duc d'Orléans ». M. le Duc fut ainsi tenu en suspens pendant deux mois et, le 12 juillet, Gaston le priait encore de « s'approcher », si Beck faisait jonction avec Piccolomini ou les Lorrains. Il est vrai qu'à la même date Gassion annonçait à M. le Duc que la place était à l'extrémité : « Je souhaite fort la fin de ce siège, ajoutait-il, parce que j'espère que l'on me permettra de vous aller joindre[1]. » Gassion ne devait pas avoir cette joie.

Il ne suffisait pas de tenir l'œil ouvert du côté de Gravelines, de veiller sur la frontière, d'observer Beck, de guetter le moment où Marchin serait prêt à quitter Liège avec ses six régiments ; il fallait encore que M. le Duc suivît toutes les phases des négociations entamées avec le duc de Lorraine, qui

Négociations avec le duc de Lorraine.

son protecteur, Mazarin, les Condé, et finit par être abandonné de tous. Le chapeau lui échappa ; mais il mourut pair de France, évêque-duc de Langres, le 30 janvier 1670. Il était né en 1595.

1. A. C. Gravelines capitula le 29 juillet.

lui était présenté tantôt comme le plus dangereux des ennemis, tantôt comme un allié, presque comme un lieutenant qui allait servir sous ses ordres. Dès le commencement de l'hiver, les prisonniers de Tüttlingen avaient reçu les premières ouvertures de ce souverain détrôné et vagabond; Mazarin les accueillit avec empressement. Dans le monde des ambassades, personne ne crut au succès; on savait que M. de Lorraine tirait davantage des impôts de guerre levés çà et là que du revenu de ses anciens États, et qu'il tenait plus à conserver la disposition de son armée qu'à recueillir une Lorraine dévastée, privée de sa capitale, de ses boulevards; enfin l'arrangement n'eût pas fait les affaires de la comtesse de Cantecroix, toute-puissante sur l'esprit du duc. Cependant Mazarin paraît avoir réellement espéré qu'il pourrait acheter l'armée du duc Charles, comme Richelieu avait acheté celle du duc Bernhardt, et pendant plusieurs mois il persévéra. Nous n'essayerons pas d'engager le lecteur dans le dédale de ces tentatives d'accord; tout cet écheveau de conférences, de conventions, de mensonges, de traités, de ruptures a déjà été habilement démêlé ailleurs[1]. La

1. *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, par le comte d'Haussonville. — J'écrivais ces lignes sous les yeux de ce généreux ami, qui vient d'être si rapidement enlevé à la France et à l'affection de tous ceux qui le connaissaient.

marche des négociations secrètes est presque toujours au rebours des arrangements officiels. Un jour, c'est Mazarin qui écrit à Turenne : « Nous sommes en traité étroit avec M. de Lorraine, » tandis que celui-ci est en train de s'entendre avec l'Espagne. Quelques jours plus tard, le premier ministre annonce au duc d'Anguien la rupture définitive, et à ce moment même du Plessis-Besançon va reprendre la négociation. A son tour, notre envoyé informe M. le Duc qu'il est tout près de conclure[1] : « On peut faire estat de ses troupes (quatre à cinq mille hommes) et de sa personne, sy sa santé le permet, pour toutes sortes de desseins, mesme de les joindre avec les vostres pour agir conjointement en Luxembourg ou le long de la Moselle. » Bientôt la confiance revient à Mazarin : « M. de Lorraine remet La Motte; il a témoigné une estime particulière pour Votre Altesse. M. du Plessis est parti pour lui faire signer le traité »[2]. Le 18 juillet, en effet, notre négociateur est de retour à Metz; il n'y trouve personne, n'y reçoit pas de réponse; ces lenteurs lui deviennent suspectes, « quoyque j'aye grand peyne à croire que ledict sieur duc en soit venu sy avant pour rompre quand les affaires sont en bon estat de satisfaction pour luy. Je ne puis conce-

1. 27 juin. A. C.
2. Mazarin à M. le Duc, 13 juillet

voir à quelle fin il a résisté depuis trois mois aux continuelles sollicitations des ennemys et refusé de les assister dans le besoing qu'ils en ont, pour ne donner contentement ny à eux ny à nous et demeurer dans une posture suspecte aux uns et aux autres, sans avoir absolument conclu ny pris argent de personne. Peu de jours suffiront pour expliquer cet énigme. Cependant les choses iront en nostre faveur »[1]. Du Plessis-Besançon avait peine à se rendre à l'évidence. Serré et comme écrasé entre deux puissants voisins, le duc Charles passait sa vie à tromper tout le monde; mais c'était le roi de France qu'il redoutait le plus et qui l'avait dépouillé; aussi était-ce la France qu'il trompait réellement et qu'il amusait depuis trois mois, paralysant plus ou moins une de nos armées, se garant des coups, choisissant un peu à l'aveugle le moment de rompre ou plutôt le reculant le plus possible. Ce moment vint enfin; le 25 juillet, son armée passait la Meuse et se joignait à celle de Beck. M. le Duc n'était plus là.

Hauteur du caractère de M. le Duc. Préséances. Amis.

Remarquons avec quel soin Mazarin garantissait au duc d'Anguien les bonnes dispositions de M. de Lorraine; ce n'était pas sans intention, et du Plessis, dans ses lettres, se montrait encore plus expli-

1. Du Plessis-Besançon à M. le Duc, Metz, 19 juillet 1644. A. C.

cite ; voici pourquoi. On avait songé à offrir au duc Charles le commandement supérieur de nos armées dans l'Est ; quelque bruit en vint jusqu'au duc d'Anguien, qui se montra peu enclin à faciliter cette combinaison : « On m'a dit que M. de Lorraine avoit quelques prétentions pour le commandement sur moy. Je croy que vous et la Royne, outre ma considération particulière, ne voudroient pas faire un tort à la maison de Bourbon que le roy d'Espagne et l'Empereur n'ont jamais faict à la maison d'Autriche »[1]. Le duc d'Anguien avait donné de bonne heure l'exemple de résister aux prétentions des princes étrangers[2]. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il refusait de faire la première visite au même duc de Lorraine de passage à Paris en 1641. Plus tard, proscrit, et alors que ses passions et ses fautes avaient mis sa fortune aux mains du roi d'Espagne, il préféra courir le risque de tout perdre à l'humiliation de céder le pas à l'archiduc. Chez lui, nulle vanité ne se mêle à la fierté de race[3] ; mais il est et sera toujours

1. Anguien à Mazarin, 17 juillet 1644. C. P.

2. Comme il avait résisté aux prétentions des cardinaux. Voir liv. III, ch. VI.

3. Le duc d'Épernon et le père Jourdan, discutant sur les origines fantastiques prêtées par les généalogistes à la maison de France, prirent le grand Condé pour arbitre. Après les avoir écoutés : « Messieurs, leur dit-il, nous vous sommes fort

intraitable pour tout ce qui touche à la grandeur de sa maison, comme pour l'avancement ou la protection de ses amis. Les mouvements de son cœur sont presque aussi prompts que ses résolutions sur le champ de bataille : il brise les liens non moins rapidement qu'il les forme ; ce n'est pas caprice cependant, ni intérêt, mais une trahison qu'il pressent, une bassesse qu'il découvre, une lâcheté qu'il soupçonne ; l'arrêt est vite prononcé, parfois trop sévère, toujours motivé. S'il reconnaît l'erreur, il saura revenir, et alors son dévouement est sans bornes ; sa fidélité à ses amis ira presque jusqu'au sacrifice, quand, ruiné, vaincu, dépouillé, il refusera longtemps de conclure avec la couronne un arrangement où ses compagnons n'étaient pas compris. Aujourd'hui, s'il ne se montre pas exigeant comme général, s'il se contente de moyens insuffisants, acceptant sans murmurer les décisions du ministre et les petites perfidies cachées dans les instructions obscures ou contradictoires, le prince reste hautain et l'ami est pressant. Avec quelle ardeur il s'attache en ce moment à la fortune de quelques officiers dont il apprécie le mérite ! Feuquières,

obligés de l'intérêt qui vous porte à pousser l'origine de notre maison jusqu'à onze siècles. Nous nous contentons de huit bien avérés et sur des titres incontestables ; à vous de faire valoir vos conjectures sur le reste. »

« que feu M. le cardinal avait toujours infiniment obligé » ; La Clavière, le plus ancien et peut-être le meilleur mestre de camp de l'armée ; La Moussaye, qui, ayant le brevet de maréchal de camp, ne peut obtenir de servir en cette qualité, faveur déjà accordée dans l'armée de Monsieur à Lavardin, Gandelu, La Frette, Saint-Aignan. « Il est vray, ajoute le prince en raillant, que le mérite et les services de ces messieurs-là l'emportent infiniment, mais cela n'est pas encore bien sceu de tout le monde. » Quant au chevalier de Chabot, s'il perd son « petit gouvernement, la seule chose qui luy donne à vivre, il sera réduit en un estrange estat ; vous m'aviés faict espérer, cet hiver, que vous l'obligeriés ; je vous conjure de le vouloir traiter comme il le méritte et comme l'amitié que je luy porte le peut souhaitter »[1]. Mazarin diffère, continue de faire espérer ; mais les refus directs ou déguisés ne rebutent pas le duc d'Anguien ; à force d'insistance, et la victoire aidant, il obtiendra bientôt justice pour ses protégés.

C'était M. le Prince qui continuait de défendre à Paris les intérêts de son fils. Malgré son entente et son habileté, il gâtait souvent les affaires. « Le plus grand témoignage que je puisse donner à

M. le Prince. L'affaire de Stenay.

1. Anguien à Mazarin, 3, 17 juillet. C. P.

M. d'Anguien de l'estime que j'ay pour luy est de souffrir comme je fais l'humeur de M. son père »[1]. Ce dernier déblatérait, décriait tout, se plaignant toujours qu'on sacrifiait son fils, qu'on le laissait sans troupes et sans direction, mais surtout irrité du peu d'appui que lui-même trouvait pour sortir des procès où il s'était engagé. M. le Duc ne s'occupait guère alors de ce qui touchait à sa fortune et même à son établissement, n'ayant encore à cet égard que des idées vagues et pas de plan arrêté. Toutefois il profita de son séjour en Champagne pour faire régler une question qui devait prendre une véritable importance dans l'avenir. Avec cette province, il avait reçu le gouvernement de Stenay, une des places de la Meuse récemment arrachées au duc de Lorraine. Or, on avait installé dans la ville comme lieutenant de roi un vieil officier, François Thibaud, qui maintenant se faisait prier pour en sortir. Mazarin avait beau rappeler à Fabert, chargé de la négociation, que Thibaud n'avait été mis là qu'à titre provisoire, puisqu'on pensait alors à rendre Stenay au duc Charles par accommodement ; Thibaud entendait être bien payé, et, après avoir dit qu'il remettrait la place au Roi « sans capituler », ce que Mazarin s'était em-

1. Mazarin à Guiche, 7 juin.

pressé d'annoncer à M. le Duc, il ne voulait plus des 20,000 écus qu'on lui offrait avec une pension de 3,000 livres. « Ajoutez, s'il le faut, 18 ou 20,000 livres payables dans un an, écrivait Mazarin à Fabert le 22 juin; mais n'offrez ce supplément qu'à la dernière extrémité. » Il fallut cependant allouer le supplément et donner Saint-Quentin à Thibaud en échange de Stenay, qui fut remis à la fin d'août au délégué du duc d'Anguien.

Une autre affaire dans laquelle M. le Duc s'était assez témérairement engagé pendant son séjour aux confins de la Champagne avait mêlé quelques soucis aux soins qu'il donnait à son armée et à ses préparatifs de guerre. Il y porta la fougue de son caractère impatient de toute résistance, et poussa la passion de servir ceux auxquels il portait intérêt jusqu'à la violence et la persécution contre les autres.

Le sieur de Saint-Estienne et Mlle de Salnove.

Un sieur de Saint-Estienne, ayant enlevé une jeune fille des environs de Reims « de son plein consentement », assurait-il, l'avait conduite à Château-Regnault, place frontière dont son père était gouverneur. « Fière comme un dragon, petite, mais point laide, avec quelque chose de vif dans les yeux et se piquant d'esprit », mademoiselle de Salnove[1],

1. Claude de Salnove, fille du sieur de Cuile et de Perrette Goujon de Thuisy.

« qui n'avait ni père ni mère, rien qu'un frère et quarante mille escus de bien », découvrit bientôt que son amant était perdu de dettes et qu'il n'était « brave ni en guerre ni en amour »; elle voulut se faire reprendre par ses parents. M. le Duc venait d'arriver dans la province; connaissant Saint-Estienne, qui était bien apparenté, fort répandu, et qu'il avait peut-être rencontré chez Ninon[1], il lui donna son appui. Par son autorité, mademoislle de Salnove fut placée dans un couvent de Mézières, et, comme elle en était sortie pour entrer dans un monastère de Reims, il voulut qu'on la reconduisît de force à Mézières, ce qui amena une échauffourée. Sollicitée par la famille, la Régente intervint et témoigna son mécontentement au duc d'Anguien, qui prit l'affaire fort à cœur: « Je n'y ay autre intérest que celuy de faire voir dans la province que la Royne ne protège pas de petits coquins dans mon gouvernement. Le sieur de Rothelin a faict à ce propos une grande insolence, ayant refusé la porte de Reims à mes gentilshommes et gardes

1. Charles de Beaumont, sieur de Saint-Estienne, passait pour avoir obtenu, le premier, les faveurs de mademoiselle de Lenclos. Il était lié avec Arnauld, et petit-neveu du père Joseph. Son père, Jean de Beaumont, nommé parmi les sous-gouverneurs du Roi mineur, avait servi comme mestre de camp sous les ordres de M. le Prince.

que j'avois envoyés avec M. de Champlâtreux[1] pour escorter les parents et la fille, au cas qu'elle vînt; il a posé des corps de garde par touttes les rues comme si j'eusse voulu faire enlever cette fille. Si je n'estois point obligé de demeurer à l'armée, j'eusse bien appris à ce petit seigneur-là son devoir; je suis bien aise de vous le mander, affin que vous fassiés cognoistre à ces gens-là que la Royne veut que je sois obéy dans le gouvernement qu'elle m'a fait l'honneur de me donner[2]. »

Le cas était grave: en plaçant auprès de chaque gouverneur de province un intendant de justice et finances, Richelieu avait eu pour objet non seulement d'assurer la rentrée des impôts dans les caisses du Roi et d'en prévenir le détournement, mais aussi de protéger les particuliers, les femmes, contre les usurpations, les tentatives des seigneurs

1. Récemment nommé intendant de justice et finances en Champagne, Jean-Édouard Molé, s[r] de Champlâtreux, était fils du célèbre Mathieu Molé. Il devint président à mortier en 1657 et mourut en 1682. « Inique, fin, de peu de sûreté, de peu d'amis dans sa compagnie, conservant peu ceux du dehors (notes remises à Fouquet); il était un des plus vilains petits hommes qu'on puisse voir, et pourtant fort recherché des femmes. » (Tallemant.)

2. M. le Duc à Mazarin, 13 juillet. C. P. — M. le Prince avait chaudement pris le parti de son fils : « C'est un insolent, disait-il de M. de Rothelin; faut le chastier tout de bon. » M. le Prince à M. le Duc, 21 juillet. A. C.

influents, de remédier à la tolérance des lieutenants généraux pour les violences de leurs amis.

Le duc d'Anguien, débutant dans les fonctions dont il venait d'être investi par un acte qui marquait avec éclat son mépris pour les justices locales, pour les délégués du Roi, pour les protecteurs naturels des faibles et des opprimés, créait un précédent que la couronne ne devait pas laisser établir. C'est ce qui fut très fortement exposé dans une dépêche du secrétaire d'État Brienne[1]. Avec tout respect pour la personne du duc d'Anguien et pour les pouvoirs du gouverneur de Champagne, le ministre ne pouvait trouver mauvais que le lieutenant de roi de Reims[2] eût résisté à M. de Champlâtreux qui, « sans lettre de Sa Majesté ni de Son Altesse, a faict assembler Messieurs de la ville et voulu les forcer à recevoir des gens de guerre, parlant de rompre les portes d'un monastère et d'en violer la clôture »[3]. Ce qui offensait surtout le comte de Brienne, c'était l'intervention de l'intendant de justice, Champlâtreux, poussant la complaisance envers M. le Duc

1. Henri-Auguste de Loménie, comte de Brienne, secrétaire d'État au département des Affaires étrangères, mort en 1666.

2. Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, gouverneur de Reims, mort en 1651.

3. Brienne à M. le Duc, 21 juillet. A. C.

jusqu'à se mêler d'une affaire où le droit n'avait pas été plus respecté dans la forme que dans le fond. D'autre part, mademoislle de Salnove, après avoir habité six semaines avec Saint-Estienne, probablement « sans y trouver son compte », déclarait aujourd'hui « qu'elle ne voulait plus de lui et qu'elle le hayssait comme un diable ». M. le Duc envoya des lettres pour justifier « qu'il n'en avait pas toujours esté de mesme », mais il dut se résigner à solliciter de la Régente des lettres d'abolition en faveur « d'un brave gentilhomme qui se trouvait embarrassé dans une très fâcheuse affaire » et qui pourtant n'avait rien fait que par « le consentement de cette petite friponne ». Il paraît que les billets de la bonne demoiselle étaient concluants : « Sa Majesté n'a sceu comprendre que quy a escrit de cette sorte ayt pu dire aprez de ne pas vouloir de ce gentilhomme pour mary; le sieur de Saint-Estienne peut estre asseuré qu'il ne recevra aucun desplaisir de cette affaire dans le criminel »[1]. Il en fut quitte pour ne pas se marier[2].

1. Mazarin à M. le Duc, 21 juillet.

2. A la suite de cette aventure, Cuile, frère de la demoiselle, « un petit tyranneau fort incommode, avec des manières de gladiateur », appela plusieurs fois Saint-Estienne, qui fit si triste figure que M. le Duc l'abandonna. Ce Cuile fut peu après tué par un gentilhomme huguenot, La Barge, qui avait aussi courtisé notre héroïne et qui fut lui-même tué à la bataille des

L'affaire n'alla pas plus loin. M. le Duc voulut bien reconnaître que « M. de Rothelin était de la maison de M. de Longueville », son beau-frère, et se contenta d'un léger blâme infligé à cet officier.

Bussy et Mme de Miramion.

Quatre ans plus tard, peu après avoir succédé à son père dans le gouvernement de Bourgogne, Louis de Bourbon cherchait encore à couvrir de sa protection une tentative de rapt qui eut un bien autre retentissement (août 1648). C'était le moment de sa grande intimité avec Bussy-Rabutin, qui, depuis longtemps attaché à sa maison, venait de servir avec distinction sous ses yeux; la fraternité militaire avait resserré de vieux liens de famille, de voisinage et de dépendance. Cédant aux perfides suggestions d'un moine corrompu et aux penchants de sa nature perverse, Bussy avait enlevé à main armée une veuve riche et belle, qu'il voulait épouser de gré ou de force; il était moins épris de sa beauté que de ses biens. Elle appartenait par sa naissance à la bonne bourgeoisie, et par son premier mariage à une famille de robe dont le nom s'est trouvé mêlé à la plus étonnante, à la plus éclatante fortune des temps modernes : Marie

Dunes, lieutenant des gardes de Turenne. Devenue riche par la mort de son frère, mademoiselle de Salnove, après diverses aventures, épousa M. de Bourbonne, dont elle eut plusieurs enfants.

Bonneau était veuve de Jean-Jacques de Beauharnais, seigneur de Miramion, conseiller au parlement de Paris. Après une série d'épisodes qui semblent être plutôt détachés d'un roman d'aventures qu'appartenir à la vie réelle, cavaliers masqués, carrosses renversés dans les bois, traits de chevaux rompus à coups d'épée, château fort, herses, pont-levis, Bussy dut lâcher prise et remettre sa captive en liberté. Madame de Miramion ne se remaria pas; son nom a été illustré par ses bonnes œuvres et par des fondations pieuses qui lui ont survécu; c'est une des figures les plus pures et les plus austères du XVII[e] siècle; Madame de Sévigné l'appelle une mère de l'Église. Par un étrange contraste, elle a eu pour historien un des hommes les plus vicieux de son temps, l'abbé de Choisy. C'est avec la connivence du prince de Condé, gouverneur de la province, que le rapt avait été préparé, le refuge assuré au ravisseur et à sa proie; c'est par son intervention que les poursuites furent arrêtées.

Tandis que le siège de Gravelines tient tout en suspens, que du Plessis-Besançon court après M. de Lorraine, que Marchin rassemble ses recrues, nous avons profité du moment où le général de l'armée de Champagne est retenu inactif à Verdun pour suivre le duc d'Anguien dans ses relations avec divers, comme dans l'exercice de

ses fonctions de gouverneur, et nous avons un peu devancé les temps afin de ne pas interrompre une suite d'actes qui, étant du même ordre, sinon de la même date, mettent en lumière certains côtés de la grande figure que nous cherchons à présenter au lecteur. Nous n'écrivons pas le panégyrique de Condé; nous racontons sa vie et ses exploits; nous peignons l'homme et son temps sincèrement, tels que nous les voyons, et, si nous avons une joie mêlée d'orgueil à parler de cette grandeur et de cette gloire qui font partie du patrimoine de la France, nous ne dissimulons pas les erreurs, les faiblesses, les fautes, et nous ne cherchons pas à voiler les misères, les injustices, l'oppression, les souffrances.

Premières opérations du duc d'Anguien, 12 juin au 16 juillet. Projets.

Vers le 12 juin, les nouvelles de Gravelines sont mauvaises; on ne croit plus au traité de M. de Lorraine; ce prince va peut-être joindre Beck, qui a quitté Luxembourg et qui cherche soit à couper le chemin au détachement de Marchin, soit à gagner la mer du Nord. Le duc d'Anguien reçoit l'ordre de prendre la direction de Givet et de marcher au secours du duc d'Orléans[1]. Il quitte Verdun avec huit ou dix mille hommes et suit le cours de la Meuse; le 18 juin, il à est Mouzon, le

1. Ordre du Roi du 7 juin.

21 à Mézières; il semble être en route pour Gravelines : « Nostre marche a diverti l'attention des ennemis et leur ôtera le soupçon qu'ils avoient de nostre dessein, car ils sçavent que les troupes de M. de Marcin n'ont pas esté levées pour demeurer à Maestricht »[1]. Retenir Beck, le combattre au besoin, le séparer des Lorrains, assurer le ralliement des recrues de Liège, c'est le meilleur moyen de seconder Monsieur[2]. Par un brusque changement de direction, le duc d'Anguien passe la Sermoy et marche sur Arlon avec la cavalerie et quelques bataillons, tandis qu'Espenan avec le gros de l'infanterie va occuper le passage d'Houyet sur la Lesse, entre Dinant et Rochefort, pour y attendre Marchin. De Maestricht, où il était allé chercher une sécurité qui lui manquait à Liège, ce dernier a envoyé son infanterie en Hollande, à Bois-le-Duc; de là, par les canaux et la mer, elle joindra

1. Anguien à Mazarin, 1er, 7, 18 juin. C. P.

2. Encore le 22 juin, sur un avis donné par le duc d'Elbeuf que Beck et le duc Charles étaient passés près de Guise, Mazarin rappelle à Anguien que la prise de Gravelines est l'objet principal de la campagne, et que sa jonction avec Marchin n'est que secondaire. Mais, comme dans les lettres de femmes, le *post-scriptum* dit tout le contraire : l'avis donné par M. d'Elbeuf ne mérite pas de créance; il faut exécuter de suite la jonction avec Marchin; et la dépêche se termine ainsi : « Songez à ce que vous pourrez entreprendre vers le 25e du mois prochain. » (Mazarin à M. le Duc. A. C.).

l'armée de Monsieur. Lui-même, avec douze cents cavaliers et huit cents dragons, s'est engagé dans la région boisée, tourmentée, qui sépare l'Ourche de la Meuse. A la nouvelle de la marche du duc d'Anguien, Beck, qui était déjà arrivé à Bastogne, retourne à Luxembourg; M. de Lorraine se tient coi et reprend les négociations. Le duc d'Anguien, après s'être montré devant Longwy et Arlon, redescend la vallée de la Chiers, rallie Espenan et Marchin le 2 juillet, vers Carignan[1], et prend une position d'observation à Amblemont, près de Mouzon, le 6 juillet.

Voilà donc un premier résultat obtenu, l'armée de Monsieur dégagée, les Liégeois incorporés; quant à M. de Lorraine, on tient son accommodement pour si assuré, que l'on fait état de ses troupes : « M. de Rantzau en aura le commandement, on y joindra quelques troupes françaises et le tout sera sous les ordres de Votre Altesse »[2]. Mais ceci n'est qu'un prélude; quoique la mi-juillet approche, la vraie campagne va commencer : « Le

1. A Servizy, aujourd'hui écrit Cervizy; ce village, situé sur la rive droite de la Meuse, à deux kilomètres nord de Stenay, faisait alors partie de la prévôté d'Ivoy, érigée en duché de Carignan (L. P. de 1662), en faveur d'Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons.

2. Tourville à M. le Duc, 18 juillet. A. C.

duc d'Anguien doit aujourd'hui s'attacher à quelque dessein digne de la réputation des armes de Sa Majesté et de la sienne. » Quel dessein? On lui donne le choix entre Montmédy, Longwy, Luxembourg et Trèves; le cardinal penche pour Trèves; c'est le nom qui revient le plus souvent dans ses dépêches : « Il n'est point d'homme à Paris qui ne dise que Votre Altesse va attaquer Trèves, » écrivait le chevalier de Rivière à M. le Duc[1]; on le croyait aussi à Metz; Beck s'y attendait et en informait le gouverneur des Pays-Bas. Déjà l'on discute la durée probable, les détails du siège; inutile de se préoccuper de la circonvallation. Tourville, Chabot, les messagers ordinaires, courent la poste entre Paris et Amblemont; Chouppes et Champlâtreux sont à Metz, fouillent l'arsenal, les magasins; l'artillerie se prépare; les vivres se rassemblent; quelques renforts sont envoyés ou annoncés; le contingent habituel sera demandé aux garnisons, ressource pré-

1. Le chevalier de Rivière, célèbre par son esprit et ses vaudevilles, agent utile et peu scrupuleux, fort employé par le duc d'Anguien, devint plus tard, et pour peu de temps, premier gentilhomme de la chambre de ce prince. Il se retira de la cour en 1658 pour aller finir ses jours en Guyenne, son pays natal. Il n'était pas parent de l'abbé de la Rivière, favori de Gaston.

caire, témoin les lettres de Fabert. Le régiment levé sous le nom du petit duc d'Albret[1] ira grossir les troupes de la maison de Condé, qui font le noyau de l'armée de Champagne; Arnauld amènera les troupes de La Motte; le nouveau régiment italien du cardinal va rejoindre[2]; nous disons le nouveau, car celui que nous avons vu à Thionville a glorieusement péri presque entier dans la déroute de Tüttlingen, refusant de se rendre quand d'autres capitulaient. Il y aura aussi des Suisses, entre autres ceux du colonel Guy, nouvellement levés; or, comme les traités dispensent les Suisses de franchir la Sarre[3], c'est que l'armée de Champagne ne doit pas aller en Allemagne. Il semble, en effet, qu'on ait un moment oublié tout ce qui s'était passé depuis six mois de ce côté, comme si les nuages amoncelés sur la forêt Noire avaient subitement disparu; il n'est plus question de l'armée de Bavière. Si l'on songe à celle de Turenne, c'est pour la faire coopérer aux entreprises dont le pays compris entre Rhin et Moselle doit être le théâtre. La fera-t-on revenir vers Trèves? Ira-t-elle atta-

1. C'était le titre donné au jeune fils du duc d'Anguien.
2. Voir ci-dessus la note sur les « régiments Mazarin ».
3. La dépêche officielle adressée au duc d'Anguien rappelle que le régiment Guy, d'abord destiné à l'armée d'Allemagne, ne pouvait pas y être employé. A. C.

quer Mayence? ce qui serait au moins téméraire; ou sera-t-elle chargée d'un coup de main plus modeste contre Frankenthal, petite ville du cercle du Rhin, occupée par une garnison espagnole? « Vous vous ajusterez avec M. d'Anguien qui commencera bientôt à agir, ayant toutes choses favorables, » écrivait Mazarin à Turenne (9 juillet); mais M. le Duc ne partageait pas la confiance du ministre; sachant de longue main et de source certaine que Turenne ne pouvait marcher vers lui[1], il fit demander par du Plessis quelles étaient les dernières résolutions du maréchal (17 juillet).

C'est Mercy qui donna la réponse et qui dissipa les illusions dont se berçait Mazarin, au même moment où le duc de Lorraine se dérobait définitivement aux envoyés du cardinal, laissant du Plessis à Metz, sans nouvelles et « fort en peine »[2].

Mercy assiège Fribourg (27 juin). Le terrain et les lignes.

Nous avons quitté Turenne en Alsace, ralliant, reformant son armée, la mettant à l'épreuve, hors d'état de rien entreprendre de considérable avec ses seules forces, connaissant la supériorité de l'ennemi, incertain sur les vues réelles du premier ministre, et surtout préoccupé des mouvements de son adversaire. Vers la fin de juin, il

1. Turenne à M. le Duc, 19 juin. A. C.
2. Champlâtreux à M. le Duc, 18 juillet. A. C.

apprit que Mercy avait passé la forêt Noire et commencé le siège de Fribourg. Quelques jours auparavant, le maréchal avait ravitaillé la place, complété la garnison, et, pour être à portée de la secourir, il avait gardé ses troupes en cantonnements resserrés en haute Alsace. Il les fit aussitôt marcher pour traverser le Rhin à Brisach.

Brisach, aujourd'hui Vieux-Brisach, le vrai Brisach du duc Bernhardt, de d'Erlach, de Turenne et de Condé, était une admirable tête de pont[1]. La ville couronne un gros mamelon isolé, adossé à la rive droite du Rhin, soigneusement escarpé et enveloppé d'une double enceinte. A l'est, en avant de cette enceinte, une ceinture de marais forme comme un large fossé bordé par de hautes collines ou plutôt par des montagnes qui ressemblent à un colossal bastion. L'aspect imposant de ce massif lui a fait donner le nom de trône de l'Empereur (Kaisersthul); on dirait un immense éboulement qui aurait roulé dans la vallée du Rhin, laissant derrière lui comme un cirque au fond duquel est Fribourg. Tout cet espace est plein de mamelons isolés, de pitons, de contreforts que

1. Neu-Brisach, place basse, rasante, complète dans le système de Vauban, élevée par lui en 1706, sur la rive gauche du Rhin, ne doit pas être confondue avec Alt-Breisach, Vieux-Brisach, que nous avons gardé soixante ans.

l'éboulement semble avoir abandonnés dans sa chute, et que des cols plus ou moins élevés, des arètes plus ou moins praticables rattachent à la forêt Noire. La topographie de cette région est bizarre; rien n'y semble à sa place; les eaux qui descendent de la haute chaîne se confondent dans un vaste marais parsemé d'arbres qu'on appelle la forêt de Mousse (Mooswald). Au-dessous des cimes boisées, la vigne couvre les coteaux exposés au midi; de belles prairies, des plaines étroites, mais fertiles, s'étendent entre les vignobles et les marais.

Une seule rivière de quelque importance, la Dreisam[1], traverse la Mooswald; débouchant d'une étroite vallée orientée de l'est à l'ouest (Kirchzartenthal), elle change de direction au pied des montagnes, tourne vers le nord et coule presque parallèlement au Rhin, qu'elle va rejoindre assez loin en aval. C'est à ce coude qu'est situé Fribourg, faisant face à l'ouest, et présentant le plus riant aspect : les prés, les arbres fruitiers, et même jadis le gazon des glacis, semblent cacher la ville et l'enceinte sous un voile de verdure, ne laissant percer que la tour d'un vieux château du moyen âge et le beau clocher

1. Aujourd'hui canalisée.

rouge du Minster, qui se dessine sur le fond sombre de la chaîne si bien nommée forêt Noire. Une plaine semi-circulaire d'environ deux kilomètres de rayon sépare Fribourg de la forêt de Mousse; les montagnes en forment le diamètre; au-dessus de la ville, les pentes abruptes semblent marquer la place d'où s'est détaché le Kaiserstuhl; au sud, deux vallons servent d'estuaire à des ruisseaux affluents de la Dreisam; au sud-est, un passage plus large conduit à la vallée du Rhin, en amont. Au nord, un défilé sinueux mène parmi les marais, les bois, les montagnes à la petite plaine de Denzlingen[1], ainsi qu'à l'entrée du Glotterthal et à Waldkirch, puis à la vallée du Rhin en aval. On ne peut, sans s'être mis en quelque sorte toute cette contrée devant les yeux, comprendre les opérations des Bavarois devant Fribourg, et celles que leurs adversaires entreprirent bientôt contre eux.

Le 21 juin, Mercy, laissant le colonel Marimont et un détachement devant Hohentwiel, s'était mis en marche avec vingt mille hommes, un grand approvisionnement de farines, une belle artillerie et un équipage de pont. Le 27, il était sous Fribourg, dont il ouvrait le siège aussitôt. Le 28, il

1. On disais alors Langendenzlingen.

portait son armée dans la plaine, à l'est de la place, faisant face à Brisach; il s'assurait ainsi de bons pâturages, sans compter les ressources de plusieurs gros villages, et il était prêt à repousser toute tentative directe de secours. Il commença aussitôt à élever des retranchements qu'il acheva avec la rapidité et la précision qui lui étaient habituelles. Vers le nord, les lignes qu'il construisit se rapprochaient de la place et ne dépassaient pas les marais au milieu desquels circulaient alors les divers bras de la Dreisam; au sud, elles enveloppaient les villages de Saint-Georges et de Wendlingen, où elles se terminaient par un crochet défensif en retour sur une pente assez escarpée, au milieu des vignes qui dominent ce dernier village. Elles avaient un développement d'environ 2,600 mètres. Fraisées, palissadées, d'un relief suffisant et armées d'artillerie, ou au moins munies de plates-formes destinées à recevoir les pièces, elles étaient flanquées aux deux extrémités par un ouvrage détaché [1]. Mercy ne crut pas devoir pousser ces retranchements plus à l'est et les appuya au pied d'un de ces massifs boisés, à moitié détachés de la

1. Celui qui touchait à Wendlingen était le plus important; il faisait face aux chemins qui menaient à Brisach. Celui qui touchait à la Dreisam fut utilisé dans le combat du 5 août.

haute chaîne, qu'on rencontre dans cette région; il se contenta de mettre un piquet de mousquetaires sur un des sommets du Schönberg, dans les ruines d'une forteresse du moyen âge, le château de Neige[1], ancien domaine des abbés de Saint-Gall. Sa base d'opérations était à Villingen, en Souabe, entre les sources du Danube et celles du Neckar. A mi-route, un dépôt retranché sur un point dominant, le Hohle-Graben[2], assurait ses communications. Enfin, pour arrêter une attaque sur ses flancs ou ses derrières, ou du moins être prévenu à temps, le feld-maréchal avait poussé un poste assez loin sur la route d'Offenbourg[3], et il avait fait occuper le vieux château des seigneurs de Sickingen, Wisneck[4], qui maîtrisait deux des descentes de la forêt Noire dans la large et belle plaine de Kirchzarten.

Opérations de Turenne (juillet 1644). Il ne peut dégager Fribourg et demande du secours.

Deux routes sortaient de Brisach : la première, dirigée vers le nord, passait dans un couloir étroit entre le Rhin et le Kaiserstuhl; la seconde, vers le sud-est, contournant le Tüniberg, aboutissait, près de Krotzingen, à une sorte de carrefour d'où se détachaient plusieurs chemins. Les uns menaient

1. Schneeburg.
2. Ou simplement Graben, Grave dans les relations françaises.
3. A Kinzingen, dix lieues nord-ouest de Fribourg.
4. A trois lieues est de Fribourg.

à Bâle, au pont d'Huningue, ou dans le Münsterthal; le principal, remontant au nord, conduisait au bourg de Schallstadt et dans la plaine de Fribourg, à travers un défilé bordé d'un côté par le Tüniberg et les marais, de l'autre par les contreforts de la forêt Noire, le Batzenberg et le Schönberg[1]. C'est ce chemin de Krotzingen-Schallstadt que prit Turenne dès le 1er juillet[2]; mais il ne poussa pas jusqu'à la plaine, et, s'arrêtant au pied du Schönberg, il tenta de l'occuper immédiatement. Deux bataillons traversèrent les vignes qui entourent le village d'Ebringen et, se déployant dans les bois, s'aidant des sentiers, des clairières, cherchèrent à gagner le sommet. Déjà ils approchaient du faîte, lorsqu'ils furent arrêtés par quelques coups de feu. Qui n'a pas vu l'effet qu'une décharge soudaine, envoyée par un ennemi invisible, produit sur une troupe, même aguerrie, ne peut comprendre ce qui se passa. Les mousquetaires bavarois placés en grand'garde dans

1. La chaussée qui conduit aujourd'hui de Münzingen à Fribourg, au travers de la forêt de Mousse, n'existait sans doute pas alors, ou n'était pas praticable; en tout cas, Turenne ne la suivit pas. Le chemin qu'il prit est jalonné par ses lettres.

2. On ne trouve cette date ni dans les mémoires de Turenne ni dans ses lettres; mais elle est implicitement donnée par Mercy dans sa dépêche d'Uffhausen (2 juillet).

les ruines qui couronnaient la montagne, n'eurent qu'à se glisser au milieu des arbres, à descendre une centaine de pas et à décharger leurs armes pour mettre en déroute un ennemi vingt fois plus nombreux; les fuyards ne s'arrêtèrent qu'à la plaine. Turenne les rallia, les harangua, cassa sur place deux enseignes qui, revenant avec leurs drapeaux, avaient donné sous ses yeux le signal de la fuite; mais il ne renouvela pas l'épreuve.

Du premier coup, il avait trouvé le défaut de la cuirasse, menacé le cœur de la position de son adversaire; s'il eût réussi, Mercy eût peut-être été forcé de lever le siége de Fribourg ou de livrer bataille dans des conditions défavorables. Le tempérament des troupes ne fut pas à la hauteur du caractère de leur chef. Forcé de différer l'exécution de son projet, le maréchal sut atténuer les conséquences de l'échec qui venait de lui être infligé. Au lieu de rentrer tristement à Brisach, il mit son quartier général à Schallstadt, retrancha son armée sur le Balzenberg, restant ainsi maître du défilé qui conduisait dans la plaine de Fribourg et conservant sa position sur le flanc de l'ennemi. Aucun moyen ne fut négligé pour soutenir le courage des assiégés et troubler la quiétude de l'assiégeant; grâce à un système de signaux établi par d'Erlach, le gouverneur de la

place était constamment entretenu dans l'espoir d'un prochain secours. D'autre part, la cavalerie de Rosen rôdait souvent la nuit autour des postes bavarois, cherchant, pour percer leur cordon, un joint qu'elle ne trouva pas, mais réussissant parfois à donner d'assez chaudes alertes[1].

Mercy ne parut guère s'en émouvoir. S'étant mis en mesure de repousser toute nouvelle agression, il ne jugea pas utile de prendre l'offensive et poursuivit froidement son dessein. De loin, on s'étonnait de son insouciance, de sa témérité même. Un officier d'expérience et qui connaissait bien les lieux[2] écrivait de Metz le 19 juillet : « Il faut avouer que ç'a esté un coup bien hardy au général Mercy de s'engager à ce siège sy près de M. de Turenne. » Mais c'était Turenne qui avait payé d'audace, et, dans ses lettres à Mazarin, sans s'écarter de sa réserve, de sa prudence ordinaire, sans se montrer sévère pour ses troupes, il ne dissimulait pas la gravité de la situation : « Je m'étois avancé tout proche de l'ennemi; il y a eu un peu de confusion, et il a fallu se retirer. Je diray franchement à Votre Éminence que je n'ay pas jugé à propos de combattre; car il est très

1. Entre autres, le 24 juin.
2. Le Plessis-Besançon. A. C.

certain que les malheurs précédents ont donné à nos gens quelque appréhension de l'armée de l'ennemy. » Et il faisait le tableau de cette armée de Bavière qui a toujours cinq mois de gages réglés, chevaux et bagages en abondance, l'Allemagne entière derrière elle; la comparant à celle de France, mal pourvue de tout, difficilement remontée, irrégulièrement payée, une infanterie toute nouvelle, qui se ruinera en peu de temps, et il se décidait à indiquer le remède, acceptant toutes les conséquences de sa proposition : « Un secours qui nous viendroit seroit de très grande conséquence et remettroit toutes nos troupes en vigueur. Si c'est M. d'Anguien qui le commande, je me tiendray très honoré de servir sous ses ordres et je lui obéiray comme je dois »[1].

1. Turenne à sa sœur, 10 juillet; à Mazarin, 11, 20 juillet 1644, de Schallstadt.

CHAPITRE V

—

1644

—

Le duc d'Anguien marche d'Amblemont sur Brisach (22 juillet-1er août). — Reddition de Fribourg (29 juillet). Kanowski. — Jonction de M. le Duc avec Turenne (2 août). — Résolution d'attaquer les lignes de Fribourg. — Transformation du Schönberg. Dispositions d'attaque (3 août). — Distribution des troupes de Mercy. — Les combats devant Fribourg. Double combat du Schönberg (3 août). M. le Duc enlève les redoutes d'Ebringen. — Turenne ne peut forcer le passage. Les Bavarois se retirent pendant la nuit. — Journée du 4 août. Les Bavarois sur le Josephsberg. — Combat du Josephsberg (5 août). Plan de l'attaque générale divisée en « trois lieux ». — Erreur d'Espenan. Échec et mort de Leschelle. M. le Duc ne peut s'emparer de Wonnhalde. — Engagement de l'après-midi. Nouvel assaut repoussé; les deux armées restent en présence. — L'armée française manœuvre. Mercy lève son camp. — Combat de Saint-Peter (10 août). Retraite de Mercy sur le Tauber. — Les combats devant Fribourg, 3, 5, 10 août. Résumé. — Effet produit par ces combats.

Le duc d'Anguien marche d'Amblemont sur Brisach (22 juillet-1er août).

Au moment où ce pressant appel parvenait à Paris, M. de Lorraine accomplissait sa défection et allait réunir ses troupes à celles de Beck, trop tard pour nous arracher Gravelines, assez tôt pour nous enlever toute chance d'un succès important

sur la Moselle. Il était temps de songer à dégager l'Alsace, à vaincre sur le Rhin. Cependant Mazarin ne tranchait pas la question : sans doute il y avait « quelque chose à désirer dans les procédés de M. de Lorraine »; mais ne pouvait-on compter au moins sur la neutralité de ce prince? Il était essentiel de sauver Fribourg, mais pénible de renoncer à Trèves, et le cardinal revenait sur la manière d'attaquer cette dernière place dans la dépêche où il donnait au duc d'Anguien l'autorisation plutôt que l'ordre de marcher au secours de Turenne. Encore cette espèce d'invitation était-elle accompagnée de force réserves : le ministre recommandait de consulter M. de Turenne, désignait le messager qu'on pouvait lui envoyer, enfin il faisait remarquer « qu'on n'avait pas mis le nom de Sa Majesté sur le mémoire envoyé à M. le Duc, afin de lui laisser toute liberté de prendre sa résolution »[1]. Quand on lit les volumineuses dépêches du cardinal, quand on le voit retomber dans ses illusions sur les affaires d'Allemagne comme sur l'issue des négociations avec M. de Lorraine, mêler et confondre tous les projets, reprendre comme des plans qu'il vient de concevoir les propositions qui lui ont été soumises, on éprouve quel-

1. 21 juillet. Mémoire expédié le même jour. A. C.

ques doutes sur sa sincérité. Était-il réellement incertain, hésitant? ou bien les contradictions accumulées dans ses lettres étaient-elles le résultat d'un calcul, une sorte de mise en scène destinée à lui réserver sa part de gloire dans un succès, à le dégager de toute responsabilité dans un revers? En émettant des avis si divers, il était sûr de ne pas se tromper, quel que fût l'événement; mais il devait singulièrement embarrasser ceux qui le prenaient au mot. Le duc d'Anguien avait l'esprit trop net et le caractère trop ferme pour se laisser troubler par l'obscurité des dépêches officielles; sa résolution était prise. Dès qu'il eut complété ses préparatifs, combiné ses mesures, il ordonna une contre-marche générale aux troupes cantonnées entre Meuse et Moselle, et indiqua une direction aux détachements qui étaient à sa portée, laissant à Magalotti le soin de rallier ceux qui étaient trop en arrière et d'occuper la place laissée vide par les troupes qui partaient. Assurément il n'aimait pas les équivoques et voulait être obéi; mais il couvrait ses inférieurs sans se ménager d'échappatoire pour les désavouer. Mazarin, persistant à mettre la finesse partout, l'avait engagé à garder le secret, à ne pas laisser savoir que l'armée passait en Allemagne : « Je l'ay desclaré à tout le monde, répondit le duc, pour en faire prendre aux officiers la

résolution de bonne grâce et par leur exemple y mener leurs soldats avec gaieté. Je vous asseure que cela a mieux réussy que si je les eusse trompés »[1]. On n'emmena ni pièces ni voitures; Brisach devait fournir l'artillerie, le Rhin porter les bagages; Champlâtreux traitait de la solde avec les banquiers de Strasbourg; le service du pain était assuré. Infanterie, cavalerie, chevaux de trait haut le pied furent dirigés à marches forcées sur Brisach; Marchin en avait la charge. « Ceste manière d'agir soudaine et vive est bien d'un homme né aux grandes choses »[2]. Le mouvement commença le 22 juillet; M. le Duc quitta Amblemont le 23; il était le 29 à Saverne, et, le 31, en arrivant à Benfeld, il trouvait d'Aumont envoyé par Turenne pour annoncer la capitulation de Fribourg.

Reddition de Fribourg (29 juillet).

Le 27 juillet, le gouverneur Kanowski battait la chamade; le 29, il sortait de la place avec huit

1. M. le Duc à Mazarin, 12 août. C. P.

2. Mazarin à M. le Duc, 27 juillet. A. C. Dans cette même lettre, Mazarin réclamait la paternité du « voyage dont Tourville vous a porté le projet »; oubliant que, dans sa lettre du 16, il avait annoncé l'arrivée à Paris de Tourville, chargé par M. le Duc de présenter le plan du « voyage de Brisach » et que le même Tourville n'était reparti de Paris que *le 24;* or le cardinal répondait à M. le Duc, écrivant *le 23* et annonçant son départ d'Amblemont, que les troupes avaient quitté la veille.

cents hommes, cent chevaux, deux canons et les honneurs de la guerre; on l'escorta jusqu'à Brisach. Avait-il fait tout son devoir? Les écrivains allemands le pensent. C'était un Weymarien pur, de l'école des Wiederhold et des Rosen, personnel et assurément peu dévoué à la cause qu'il servait. Il avait été nommé au gouvernement de Fribourg par le duc Bernhardt et maintenu par le Roi. Renfermé depuis près de six ans dans sa place, il en avait soigné les défenses et assuré l'approvisionnement; le Brisgau lui fournissait d'abondantes ressources dont il avait su tirer bon profit; de là maint conflit entre lui et d'Erlach, léger grief assurément. Kanowski avait vigoureusement défendu ses dehors, reçu deux mille cinq cents coups de canon, infligé des pertes sérieuses à l'ennemi; à l'entendre, sa poudre était épuisée; il savait que Turenne avait essayé de forcer les lignes de l'assiégeant et que cette tentative n'avait pas réussi; la brèche était ouverte. Voilà les arguments en sa faveur. D'autre part, il n'avait encore repoussé aucun assaut au corps de place[1]; sa garnison, peu éprouvée, était pourvue de vivres pour plu- Kanowski.

1. L'assaut n'était peut-être pas aussi imminent qu'on l'a prétendu. Dans sa dépêche du 26, Mercy dit seulement qu'il est logé sur le revêtement du fossé et qu'il espère pouvoir donner l'assaut dans le courant de la semaine.

sieurs mois. Quant aux munitions de guerre, il en restait assez pour que Mercy, après la capitulation, en fît dresser l'inventaire et informât l'électeur de l'importance de cette ressource. Enfin, n'ayant pas cessé de communiquer par signaux avec Brisach, Kanowski n'ignorait pas que l'armée de Turenne était proche et allait être renforcée. On peut donc penser qu'il se pressa un peu de battre la chamade. Le duc d'Anguien, que nous avons vu si indulgent pour La Ferté à Rocroy, comme pour Grancey à Thionville, et qui pardonnait volontiers les erreurs de jugement, ou même la témérité poussée jusqu'aux limites de la désobéissance, était impitoyable pour l'apparence d'une faute contre le devoir militaire : il se montra indigné et voulait que la loi martiale fût appliquée dans toute sa rigueur. Turenne appréciait les faits de la même manière, mais il crut devoir soumettre la question au premier ministre, qui se contenta de renvoyer Kanowski du service du Roi ; cela n'eût pas suffi à Richelieu. L'ancien gouverneur de Fribourg ne s'était pas appauvri ; il se retira à Strasbourg ; on y voit son tombeau dans l'église Saint-Thomas, auprès du monument élevé à Maurice de Saxe.

Jonction de M. le Duc avec Turenne (2 août).

Que Kanowski fût coupable ou non, il fallait tenir compte de la reddition de Fribourg ; Turenne n'en était que plus pressé d'agir et d'Aumont avait pour

principale mission de hâter la marche de l'armée de Champagne. Le maréchal était anxieux. Il avait craint d'abord qu'un contre-ordre venu de Paris ne changeât la direction donnée à cette armée, ou que le duc d'Anguien ne renonçât à poursuivre une entreprise sans but; aussi Turenne avait-il envoyé au prince messager sur messager, lettre sur lettre, cherchant à lui persuader que Mercy ne voudrait, ne pourrait pas se dérober et lui promettant « une action glorieuse ». « Je tiens indubitable que vous combattrez l'ennemi, estant impossible qu'il se retire de la façon qu'il est engagé en deçà des montagnes. Il y va du restablissement des affaires d'Allemagne »[1]. Puis, quand il dut faire savoir que Kanowski était en pourparlers avec l'ennemi, il assura que le gouverneur de Fribourg ne manquerait pas de « traisner le traité en longueur » pour laisser au secours le temps d'arriver. Lorsqu'enfin il fallut annoncer que la garnison française sortait de la place, les instances furent renouvelées plus vives : « Vous ne laisserez de trouver moyen de faire quelque chose; » que les ennemis restent dans leur camp ou qu'ils occupent un autre poste, « je vous mènerai droit à eux par un chemin qui n'est pas loing et je crois qu'on

1. 26 juillet. A. C.

pourra les trouver en un lieu qui ne sera pas trop advantageux. Ils ont peu de congnoissance de votre marche et ne s'imaginent pas que vous puissiez si tost traverser le Rhin »[1]. Le maréchal, d'ailleurs, n'avait pas repassé ce fleuve. N'ayant pu conserver sa position très rapprochée de Fribourg, il avait occupé à peu de distance, sur un cours d'eau, près de Krotzingen, un nouveau camp bien assuré, où il tenait la route de Brisach et celle du pont d'Huningue. Il y faisait venir de l'artillerie, des munitions, et priait M. le Duc de diriger sur ce point les hommes et les chevaux; ce qui fut aussitôt ordonné. Les deux armées étaient réunies le 2 au soir au camp de Turenne, à quinze kilomètres de Fribourg, quinze de Vieux-Brisach, huit du Schönberg. Leur effectif ne dépassait guère seize mille hommes, dont moitié cavaliers, avec trente-cinq ou quarante canons. Celle de Champagne, qui avait franchi quatre-vingt-dix-huit lieues en douze jours, avait laissé en route beaucoup d'hommes et de chevaux malades, écloppés; des détachements et même des corps entiers étaient encore en arrière.

Résolution d'attaquer les lignes de Fribourg.

Le même jour (2 août) dans la matinée, M. le Duc, accompagné par les lieutenants généraux des

1. 29, 31 juillet. A. C.

deux armées, le maréchal de Guiche et le marquis d'Aumont, entrait à Brisach, où il était attendu par le gouverneur, d'Erlach, et par de Chouppes, commandant l'artillerie. Turenne s'y rendit et l'on tint conseil.

La plupart des historiens, sur la foi de Ramsay[1], répètent que Turenne proposa de tourner la position de Mercy et que le duc d'Anguien ne voulut pas tenir compte de cet avis; c'est le contraire qui est vrai[2]. Turenne parla le premier, proposa l'attaque immédiate et directe : si l'on voulait battre ou déloger l'ennemi, on n'avait pas une heure à perdre. D'Erlach combattit cette opinion, d'abord parce que c'était celle de Turenne; puis il trouvait la position de Mercy trop forte pour être attaquée, conseillait de marcher par le Glotterthal sur Saint-Peter, afin de couper la ligne de com-

1. Histoire de Turenne.

2. M. Chéruel a déjà rectifié cette erreur (*Histoire de la minorité de Louis XIV*); les récits des deux témoins, le maréchal de Guiche et le marquis de Chouppes, sont parfaitement identiques, et nullement contredits, ni par Turenne dans ses Mémoires ni par La Moussaye dans le récit écrit sous l'inspiration de Condé. — Pour établir cette différence d'opinions entre Condé et Turenne, on s'est souvent fondé sur ce passage des Mémoires de Montglat : « Cette situation fit balancer les avis dans le conseil et les opinions furent partagées : les uns trouvant l'entreprise trop difficile et son événement fort douteux, les autres la jugeant possible. Mais le duc d'Anguien,

munication des Bavarois avec Villingen. Mais, pour atteindre le débouché du Glotterthal dans la vallée du Rhin, il eût fallu défiler devant Mercy retranché entre le Schönberg et Fribourg, traverser la Dreisam, s'engager dans un dédale de marais, de bois, de fondrières, avec la certitude de recevoir l'ennemi dans le flanc ou dans le dos. Faire décamper l'armée, la ramener sur Brisach, descendre la vallée du Rhin et chercher un autre moyen de se rapprocher de la forêt Noire ne semblait pas plus pratique : c'était laisser le champ libre à toutes les combinaisons de Mercy, le rendre maître de la situation ; c'était un aveu d'impuissance et probablement une campagne perdue. Tel était le sentiment de Turenne, qui le soutint avec beaucoup de force. Il proposait, non pas d'assaillir les lignes de Mercy, mais de reprendre l'attaque tentée le 1er juillet sur le Schönberg. M. le Duc, avec ses

jeune, courageux et ambitieux, enflé de ses victoires de l'année passée, croyant que rien ne pouvait lui résister, passa pardessus toute sorte de considérations et résolut de combattre à quelque prix que ce fût. » Dans les quelques lignes qu'on vient de lire, rien ne renverse l'assertion des témoins oculaires. Montglat parle de divergences dans le conseil, ce qui n'est pas contestable, dit que M. le duc d'Anguien résolut de combattre, ce qui n'est pas moins certain ; mais ne dit nullement que cette résolution ait été prise contre le sentiment de Turenne et ne fait aucune allusion à l'opinion émise par le maréchal.

troupes, aborderait la position de front, tandis que les Weymariens envelopperaient la montagne par le sud; quoique le chemin fût difficile, le maréchal répondait d'y passer. On ne peut se dissimuler ce qu'il y avait de hasardeux dans ces attaques divergentes, séparées par un massif impénétrable; tous les risques particuliers à la guerre de montagne semblaient accumulés dans cette combinaison. Aussi a-t-on beaucoup dit alors, et cette insinuation a trouvé place dans plusieurs recueils, que Turenne, en émettant l'avis dont on vient de lire l'exposé, avait voulu offrir un appât à la témérité du duc d'Anguien et obtenir de lui un effort qui ruinerait peut-être l'armée du prince, mais dont le maréchal saurait, avec des troupes moins éprouvées, recueillir les fruits et la gloire. Rien ne permet d'accuser Turenne d'un semblable calcul. Il avait demandé du secours, accepté d'avance la suprématie du duc d'Anguien, non sans un secret chagrin peut-être; mais, tout nouveau dans le commandement des armées, il ne pouvait contester l'autorité d'un prince du sang, d'un général victorieux, et se conduisit en loyal subordonné; tout au plus pourrait-on supposer que, responsable de la résolution à prendre, il se fût montré moins hardi dans le conseil; il n'avait pas encore trouvé sa manière audacieuse. Avons-

nous besoin d'ajouter que le duc d'Anguien, acceptant la proposition de Turenne, avait lui-même donné tous les ordres?

Transformation du Schönberg. Dispositions d'attaque (3 août).

Le 3 août, de grand matin, les deux généraux en chef dépassaient le camp de Krotzingen et, tandis que les troupes prenaient les armes, ils s'avançaient avec quelques officiers pour arrêter le plan du combat. Bientôt ils furent en vue de la montagne et le duc d'Anguien ne put maîtriser un mouvement de surprise en découvrant une position bien autrement formidable que ne l'avait fait juger l'argumentation de Turenne. Celui-ci s'arrêta pensif et sembla même un moment déconcerté.

Le Schönberg n'était plus dans l'état où nous l'avions laissé le 1er juillet : une montagne d'accès difficile, mais où aucun obstacle artificiel n'augmentait la force naturelle des lieux. Depuis lors, Mercy, tirant parti des murs et des arbres pour dissimuler ses travaux, avait étendu ses défenses vers le sud. Au-dessus des vignes et des murs de terrasse qui enveloppent les villages d'Ebringen et de Leutersberg, à la naissance des bois qui couronnent le Schönberg, il avait construit un système détaché, composé de deux solides redoutes et d'un fort étoilé, pourvu d'artillerie; des épaulements, des tranchées reliaient ces ouvrages

entre eux et les rattachaient aux retranchements élevés, au début du siège, vers Wendlingen et qui formaient comme le réduit du système nouveau. Les arbres qui avaient masqué les travailleurs avaient été jetés à terre au dernier moment, et ces abatis formaient une première ligne de défense.

Après quelques minutes de silence et de réflexion, Turenne se remit, refit le plan de l'attaque et proposa de l'entreprendre immédiatement. Si les difficultés étaient augmentées, on pouvait y remédier par une grande précision dans les mouvements : il fallait bien coordonner les attaques ; c'était un calcul de temps. Que M. le Duc déploie son armée et donne au maréchal l'ordre de mettre la sienne en marche ; celui-ci estime qu'à cinq heures du soir, il pourra être aux prises avec les ennemis ou au cœur de leur position ; ce sera pour M. le Duc le moment d'attaquer ce qu'il a devant lui. Les deux généraux réglèrent leurs montres (*sic*), et les troupes sortirent du camp. Celles de Champagne se mirent en bataille, et les Weymariens, défilant derrière cette ligne, se dirigèrent vers la gorge qui, par Kirchhofen, Wittnau, Merzhausen, conduit dans la plaine de Fribourg.

Laissons les Français exécuter ces premiers mouvements et achevons d'examiner comment Mercy s'était préparé à les recevoir. L'armée ba- **Distribution des troupes de Mercy.**

varoise était forte d'environ dix-sept mille hommes, dont huit à neuf mille de très bonne infanterie répartis dans onze régiments. En face du duc d'Anguien, trois de ces régiments (Fugger, Holz, Hasslang) occupaient les ouvrages du plateau d'Ebringen, un quatrième (Winterscheid) était posté près de Wendlingen; soit environ trois mille hommes, aux ordres du maréchal de camp[1] Ruischenberg. Sur les derrières, plusieurs compagnies à pied et des détachements à cheval gardaient les défilés, prêts à repousser ou à ralentir les tentatives qui pourraient se produire de ce côté; tentatives auxquelles Mercy ne croyait pas, considérant les chemins comme impraticables; toutefois, dans sa prévoyance, il les avait fait intercepter par des abatis et des barricades. Au centre du vaste polygone qu'il se proposait de défendre, à son quartier général d'Uffhausen, le feld-maréchal bavarois tenait sous sa main quatre régiments d'infanterie et la cavalerie presque entière, aux ordres du commandant en second de l'armée, Jean de Wirth, et du maréchal de camp[2] Gaspard de Mercy. Le régiment Rouyer était en grande réserve au Josephsberg, sur les hauteurs qui dominent Fribourg au sud; là, le terrain était déjà préparé

1. General wachtmeister zu fuss.
2. General wachtmeister zu pferd.

pour la défense et garni d'artillerie; nous décrirons plus loin cette position. Le régiment Enschering était dans la place de Fribourg. Pour achever ce tableau, il convient de rappeler quelques distances. On peut compter d'Uffhausen, quartier général de Mercy : 1° à la tête du plateau d'Ebringen, 3,500 mètres; 2° à Wittnau, où étaient les premiers abatis sur le chemin que devait parcourir Turenne, 4,500 mètres; 3° à Fribourg, 3,500 mètres. De la Dreisam à Wendlingen, le front des lignes construites au début du siège était d'environ 2,500 mètres. Wendlingen est à environ 1,500 mètres du plateau d'Ebringen (lieu dit Ebenet Bohl).

Les combats devant Fribourg. Double combat du Schönberg (3 août). M. le Duc enlève les redoutes d'Ebringen.

A l'heure convenue, cinq heures de l'après-midi, les troupes du duc d'Anguien étaient formées en ordre de combat, près de Wolfenweiler, en face des obstacles semés par l'ennemi dans les vignes, sur les pentes du Schönberg, au-dessus des villages d'Ebringen et de Leutersberg. Le commandant de l'artillerie cherchait le moyen d'appuyer l'attaque; il ne semble pas que ses pièces aient pu être d'un grand secours. M. le Duc avait encore une partie de son monde en arrière; l'infanterie comptait deux mille quatre cents combattants répartis dans six bataillons. Il les disposa sur trois lignes ou plutôt en trois échelons qui se masquaient en partie : Espenan à droite conduisait

le premier échelon, Tournon le deuxième; Marchin suivait à gauche, soutenu par Anguien-cavalerie. Plus loin, en plaine, Palluau, avec la gendarmerie et plusieurs escadrons de chevau-légers, était prêt à s'opposer à un mouvement de la cavalerie ennemie sur le flanc des attaques. Toutes ces troupes étaient défilées de façon à ne pas donner prise au canon du fort; la troisième ligne et la réserve de cavalerie restèrent hors de la portée du mousquet.

La brigade d'Espenan s'avance la première; elle ne peut franchir l'abatis. Accueillie par un feu très vif, elle recule et jette d'abord un certain désordre dans le second échelon. Cependant celui-ci se rétablit, s'avance, et ce mouvement permet aux bataillons repoussés de se rallier; mais les soldats d'Espenan ne peuvent soutenir de nouvelles décharges; ils cherchent un abri dans les bois à leur droite. Un écart se produit entre les échelons. Les deux bataillons de Tournon s'arrêtent et engagent une fusillade traînante, symptôme à peu près certain de l'hésitation d'une troupe.

D'un incident qui peut être fatal Anguien fait jaillir le succès: qu'Espenan, sans chercher à ramener sa troupe, continue d'incliner à droite, s'élève dans le bois pour déborder l'ennemi, le duc d'Anguien se jettera sur les redoutes. Il saute à bas de

cheval, tous ses officiers l'imitent. Le maréchal de Guiche met aussi pied à terre; mais, avec sa jambe estropiée, il ne put sans doute suivre longtemps son général, car le jeune prince était alors aussi agile que brave. L'épée à la main, celui-ci prend la tête du régiment qui porte le nom de son frère Conti; il en connaît tous les officiers.

Le régiment Mazarin-Français[1] est de brigade avec Conti; il est commandé par le mestre de camp-lieutenant, Jacques de Castelnau-Mauvissière, un preux, digne de conduire une attaque à côté du grand Condé. Castelnau a tout ce qui donne l'action sur le soldat, le prestige d'une vie sans tache, d'un infatigable dévouement, la bonté, la force physique, un noble visage, la décision prompte, le courage de toutes les heures. Dans

1. Mazarin-Français avait pour lieutenant-colonel le comte Danisy (tué en 1646) et pour chef de corps ou mestre de camp-lieutenant Jacques de Castelnau-Mauvissière, qui avait été associé à Kargretz, en 1642, pour conduire les Bretons en Allemagne. Petit-fils de l'ambassadeur bien connu, Castelnau avait hérité de deux frères aînés tués, l'un en duel, l'autre devant La Rochelle. Il avait fait l'apprentissage des armes en Hollande sous Guillaume de Nassau. A son retour, le Roi lui donna un régiment de douze compagnies de gens de pied qui prit son nom et reçut le drapeau blanc en 1637, mais qui fut fondu dans Mazarin-Français. Castelnau devint lieutenant général en 1650 et obtint le cordon bleu en 1651. Peu de jours avant sa mort, à la bataille des Dunes, il reçut un témoignage écla-

cette époque féconde en braves, nul ne le surpassa en vaillance. Est-il fait prisonnier? il s'évade en héros de roman. De 1636 à 1658, chaque année est pour lui marquée par une action d'éclat: assauts, arrière-gardes héroïques, brèches enlevées ou défendues, batailles, lignes forcées, il ne manque pas une occasion, jusqu'au jour où il tombera devant Dunkerque. Le Roi mettra sur son lit de mort le bâton de maréchal.

Le duc d'Anguien lui envoie quelques-uns de ses brillants volontaires avec le maréchal de camp comte de Tournon; mais Castelnau n'a besoin de personne pour entraîner son régiment. Conti et Mazarin franchissent l'abatis; le duc d'Anguien a sauté le premier. Les mousquetaires se dispersent et leur feu se mêle à celui des soldats d'Espenan qui sur la droite ont gagné du terrain dans le

tant de l'admiration qu'il inspirait. Chargé par Turenne de conduire les régiments de Côtes-de-fer (Ironsides), que Mylord Protecteur avait envoyés à l'armée du roi de France, il fut reçu avec enthousiasme par ces vieux soldats anglais; tous agitaient leurs chapeaux en poussant de grands cris : « Hurrah pour Castelnau! bataille! bataille! » Les lettres patentes de maréchal de France « pour *défunt* le marquis de Castelnau » furent lues et publiées à la table de marbre le 12 décembre 1658. Il faut lire sa vie dans les additions aux Mémoires de Castelnau par Le Laboureur. La chronique dit que ce héros était trompé par sa femme, Marie de Girard, fille du sieur de Lespinay.

bois; en arrière de la gauche, Marchin, avec la troisième ligne, soutient l'attaque par une démonstration offensive. Conti prend d'un côté, Mazarin de l'autre; les colonnes divergent un moment pour envelopper les ouvrages, emportent les épaulements et pénètrent dans les redoutes; deux régiments bavarois, Fugger et Holz, y furent à peu près anéantis. La garnison du fort étoilé resta immobile et son artillerie muette ; peut-être n'osa-t-elle pas tirer sur cette mêlée d'amis et d'ennemis.

La nuit survint, une de ces nuits noires qui, dans les montagnes, précèdent les grosses pluies d'été; l'obscurité fut bientôt complète. Force fut de s'arrêter; l'infanterie s'établit de son mieux dans les retranchements enlevés, la droite touchant aux bois, la gauche vers la plaine; M. le Duc eut à peine le temps de faire gagner un peu de terrain à sa cavalerie pour couvrir son flanc et imposer à l'ennemi. Ce mouvement en avant fut accompagné d'un grand bruit de timbales et de trompettes; on espérait que l'écho de ces fanfares de victoire arriverait jusqu'à Turenne; car la fusillade grondait dans le lointain; évidemment le maréchal était encore aux prises. En face de M. le Duc, le silence s'était fait; chacun s'accommoda pour passer le reste de la nuit sans bouger. Toutefois, avant de

prendre aucun repos, le général en chef avait prescrit au commandant de l'artillerie de profiter des ténèbres et de prendre ses mesures pour battre le fort étoilé au point du jour; « sans quoi, ils erait impossible de tenir sous le feu de cet ouvrage ». Aussitôt Chouppes courut à la garde du canon, détacha en reconnaissance un sergent et douze mousquetaires, tandis qu'avec un capitaine et cinquante hommes il se mit à chercher l'emplacement de sa batterie; à peine avait-il fait quelques pas que le sergent revint : le fort était évacué. M. de Chouppes ordonna au capitaine de prendre position et retourna porter les nouvelles au général en chef. Avançant à tâtons sur un terrain jonché de cadavres et de blessés qui râlaient, il eut quelque embarras à retrouver son chemin; enfin il butta contre deux hommes qui, « roulés dans leurs manteaux, dormaient sur les corps morts »; c'était le prince et le maréchal de Guiche. M. le Duc voulut prendre aussitôt possession de l'ouvrage abandonné. Le jour allait poindre; la pluie tombait à torrents; on n'entendait plus aucun bruit. Bientôt Turenne rejoint le général en chef; il annonce que son armée a franchi les défilés; elle se forme en ce moment au-dessus d'Uffhausen, à l'entrée de la plaine de Fribourg; l'arrière-garde est encore dans les montagnes; tout aura passé dans quelques heures.

Turenne ne peut forcer le passage. Les Bavarois se retirent pendant la nuit.

Voici quels avaient été les incidents de la marche des Weymariens. Turenne avait indiqué lui-même le passage qui devait l'amener sur les derrières du camp de Mercy; lorsqu'il avait, quelques jours plus tôt, rapidement reconnu ce défilé, avait-il pu en apprécier toutes les difficultés? A une lieue de son camp, près de Kirchhofen, le chemin devenait un sentier de montagne serpentant entre la forêt Noire et le massif du Schönberg, dans une gorge souvent étroite, au milieu des bois, des ravins, d'un terrain bouleversé. Il fallait contourner le Schönberg, monter pendant sept à huit kilomètres pour atteindre vers Wittnau la ligne de partage des eaux. Les obstacles étaient du même genre pendant la première partie de la descente; puis, à deux kilomètres de la crête, on trouvait un petit plateau découvert, bordé d'un côté par la forêt, de l'autre, par un ravin profond; l'accès de ce plateau est très facile du côté de la plaine de Fribourg.

L'infanterie ouvrait la marche, avançant le plus souvent à la file; Roqueservière commandait la première brigade, composée des trois régiments allemands et précédée de tous les mousquetaires; d'Aumont le soutenait avec les trois régiments français; la cavalerie suivait, mais de loin. Un peu au delà de Wittnau, l'avant-garde se heurta contre une barricade faite de branchages et de gros troncs d'ar-

bres; les éclaireurs furent accueillis par une grêle de balles. La montre de Turenne marquait cinq heures; c'était bien à cinq heures qu'il avait promis d'être aux mains.

Il fallut assez de temps pour disposer l'attaque de la barricade et on dut s'y reprendre à deux fois; l'ennemi avait là un bon corps de mousquetaires et quelques partis de cavaliers. La barricade est tournée et enlevée. Ce succès coûta cher : Roqueservière y fut blessé à mort, homme de droiture, de sens et de dévouement, un de ces officiers précieux qu'on trouve toujours prêts, aussi aptes à conduire une brigade qu'à remplir une mission délicate; nous avons vu qu'il avait toute la confiance de Guébriant; il avait déjà su mériter celle de Turenne, dont il fut fort regretté[1]. D'Aumont prit la direction du combat et « fit fort bien ». La résistance ne tarda pas à devenir plus sérieuse; les barricades et les abatis se multipliaient. On approchait du plateau où s'élève aujourd'hui le Jesuitenschloss. Au même moment, l'infanterie ennemie apparaissait en grand nombre.

1. Jacques Borelli de Roqueservière languit encore quelques mois; on le crut mieux au mois d'octobre (Mazarin à Tracy); mais il succomba peu après (10 novembre). Son régiment fut rendu à celui qui, l'ayant levé en 1635, rentrait au service de France après une retraite momentanée, Louis de Schmittberg.

Informé du mouvement des Weymariens, Mercy avait jugé que c'était le plus périlleux pour lui; si Turenne pouvait déboucher dans la plaine de Fribourg avant la fin du jour, l'armée bavaroise n'avait plus de retraite: prise entre deux feux, elle eût été poussée, dans la nuit ou le lendemain, sur la forêt de Mousse. Aussi le feld-maréchal n'hésita-t-il pas à diriger sur le plateau les quatre régiments qu'il avait gardés auprès de lui, à Uffhausen, et il les fit soutenir par une partie de sa cavalerie. Devant de pareilles forces, l'infanterie française ne parvint pas à se déployer. Nos mousquetaires s'aidèrent des obstacles enlevés à l'ennemi pour prendre pied sur la bordure du plateau, cherchant à s'étendre à droite et à gauche, à mesure que les fractions de la colonne allongée par le défilé atteignaient la ligne de bataille; les six régiments furent engagés, repoussèrent les charges de l'infanterie bavaroise, conservèrent les barricades dont ils s'étaient emparés, mais sans gagner de terrain. Turenne ne put déboucher; il avait perdu beaucoup de monde, entre autres un de ses meilleurs colonels, Hatstein; la situation était critique; toute la nuit on continua de tirer à peu près au hasard; les hommes, les chevaux arrivaient à la file, se formant tant bien que mal, pour reprendre le combat au point du jour. Le feu avait cessé au-

paravant, et les premières clartés d'une matinée grise et pluvieuse apprirent à Turenne et à d'Aumont qu'en face ils n'avaient plus d'ennemis. Ils firent quelques pas et virent la plaine vide. Peu après, ils rencontraient le duc d'Anguien.

Journée du 4 août. Les Bavarois sur le Josephsberg.

Ce premièr entretien fut court; chacun fut vite au courant. Les deux généraux en chef s'avancent vers un rideau couvert d'arbres et de vignes qui semble se dresser devant eux à mesure qu'ils descendent et qui leur cache la place de Fribourg. Bientôt quelques flocons de fumée blanche s'élèvent au-dessus des bois et le sifflement du boulet apprend à l'état-major français que l'ennemi est là et qu'il attend. Cependant les régiments de Turenne se déployaient en sortant du défilé, et ceux d'Anguien étaient en marche pour se ranger à côté des Weymariens. S'engagerait-on tout de suite? M. le Duc y pensa un moment. Mais l'aspect des lieux, l'état du temps, du terrain et des troupes le décidèrent à faire séjour; les hommes étaient absolument harassés; il fallait les reposer et les nourrir. Les gardes placées, on chercha un abri dans les villages que l'ennemi avait évacués. Les voitures chargées de pain arrivèrent de Brisach, où elles emportèrent les blessés. Plusieurs détachements rejoignirent l'armée de M. le Duc, réparant une partie des pertes de la veille. On s'occupa de ra-

ser sur divers points les anciennes lignes du siège, afin de faciliter le passage des pièces et les mouvements de la cavalerie. La journée du 4 s'écoula ainsi pour les Français, tandis que leurs chefs formaient le plan d'un nouveau combat.

Mercy avait exécuté sa retraite avec une dextérité remarquable et l'armée bavaroise donna en cette circonstance un mémorable exemple d'ordre et de discipline. Il est presque incroyable qu'avec les distances à parcourir, la difficulté du terrain, le feld-maréchal ait pu, en cinq ou six heures de nuit, désarmer ses ouvrages, retirer son canon ainsi que toutes ses troupes, même celles qui étaient encore engagées, sans que l'ennemi le soupçonnât, et que le jour ait trouvé les Bavarois ralliés et postés à plus de 4,000 mètres en arrière de leur front.

Tout près de Fribourg, un des contreforts de la forêt Noire se termine par une croupe élevée de cent mètres en moyenne au-dessus de la plaine et présentant, du sud au nord, un développement d'environ 1,500 mètres; c'est le Josephsberg; vers le sud, il se rattache directement à la chaîne principale par une arête abrupte, aux flancs escarpés, couverte de bois à peu près impénétrables et semée de pitons inaccessibles, tandis qu'à l'autre extrémité, vers le nord, un vallon où coule la Dreisam sépare les hauteurs de la place.

L'infanterie de Bavière occupait le plateau légèrement incliné qui couronne le Josephsberg; une tour ruinée, et dont il ne reste plus trace, jalonnait la gauche au lieu dit Wonnhalde. C'était le point culminant du plateau; là, il était plus large, plus découvert, bien délimité et bordé par la forêt qui a nom Borlisau, mais aussi plus accessible à l'assaillant qui venait de l'ouest. Environ trois mille hommes en quatre régiments, avec sept pièces de canon, étaient massés auprès de la tour de Wonnhalde. La droite était établie vers un monticule boisé alors et que surmonte aujourd'hui la petite chapelle élevée à Notre-Dame de Lorette en souvenir des combats de 1644; pour plus de clarté nous laisserons à ce monticule le nom de Loretto. Deux régiments et dix bouches à feu étaient répartis entre Loretto et Wonnhalde. Tout ce front était protégé par de grands abatis et, çà et là, par des barricades palissadées; les pentes étaient plantées de vignes parmi lesquelles on avait jeté des flèches et redans occupés par les dragons. A l'extrême droite, au point où la colline se perdait dans la plaine, un des ouvrages de la circonvallation, perfectionné et armé de cinq pièces, était gardé par un bon corps d'infanterie. Cette forte redoute barrait de ce côté l'accès du plateau, et, croisant ses feux avec le canon de la place, fermait

l'entrée du vallon, large de sept à huit cents mètres, où coule la Dreisam. Un peu en arrière du pied de la colline, le feld-maréchal avait son quartier général à Wiehre[1]. La cavalerie de Jean de Wirth était en ordre de bataille entre Wiehre et Fribourg.

La configuration du terrain n'avait pas permis aux généraux français d'observer la distribution des troupes et la perfection des défenses de Mercy; mais le caractère et la force de sa position n'avaient pu leur échapper; il fallait attaquer de front ou lâcher prise. Battre en retraite, le duc d'Anguien n'y songeait pas; il jugea que l'armée de Mercy n'avait pas été assez maltraitée pour qu'il fût loisible de manœuvrer si près d'elle, et il arrêta le plan du combat.

Combat de Josephsberg (5 août). Plan de l'attaque générale « divisée en trois lieux ».

Le 5 août, de bonne heure, l'armée française se mit en marche. La terre était si détrempée qu'on avançait lentement; l'allure était pesante, mais l'ardeur vive; le soleil se levait radieux; « tous les cœurs, remplis d'allégresse, de confiance en la fortune et en la valeur du général, ne concevaient qu'une victoire assurée »[2]. Le maréchal de bataille Leschelle est en tête avec quatre pièces lé-

1. Alors appelé Adelhausen.
2. La Moussaye.

gères et mille mousquetaires pris dans tous les corps; son point de direction est la tour de Wonnhalde; devant lui, la montée plus douce, mais plus longue, aboutit à une sorte de col qui se resserre vers le sommet. Il devait déployer ses tirailleurs parmi quelques bouquets de sapins semés sur les prés au pied des vignes et attendre ainsi le moment convenu, laissant à ses canonniers le soin de riposter à ceux de l'ennemi. L'infanterie de Turenne, conduite par d'Aumont, suivait cette avant-garde, le duc d'Anguien lui ayant, pour cette journée, réservé la droite, ainsi que l'honneur de la principale attaque. Aussitôt la voie ouverte par les mousquetaires de Leschelle, les régiments d'Aubeterre et du Tot étaient désignés pour donner l'assaut. La brigade dite allemande, qui avait perdu son général (Roqueservière) et qui avait beaucoup souffert l'avant-veille, avait le rôle de soutien.

L'infanterie de Champagne, menée par Espenan, venait ensuite; elle avait ordre de « doubler à gauche » avant d'être à la portée du canon, et de se déployer en face du bois de Loretto; de ce côté, la montée était plus courte, mais plus raide, la vigne plus drue; le fort construit dans la plaine empêchait de chercher, en appuyant à gauche, quelque facilité pour gravir; aussi l'attaque

de Loretto était-elle considérée comme un appui donné à l'assaut de Wonnhalde. Espenan devait détacher deux bataillons à sa droite pour tenter un troisième effort entre les deux attaques principales. Taupadel avec quelques escadrons weymariens accompagnait l'infanterie de d'Aumont. Deux compagnies de gendarmes, conduites par Mauvilly, maréchal de bataille, suivaient les mouvements du corps d'Espenan. Plus loin, à l'extrême gauche, le gros de la cavalerie se déploie en plaine, tenant en échec les escadrons de Jean de Wirth, et prêt à les charger s'ils débouchent du vallon entre Fribourg et Loretto; le maréchal de Guiche est en tête, il a près de lui Marchin et Palluau. Chouppes, lieutenant de l'artillerie, cherche les emplacements d'où ses pièces, qui sont fort en arrière, pourront canonner Wonnhalde, tout en essayant d'éteindre le feu des ouvrages ennemis; les lieux ne lui sont pas propices. C'était donc une attaque générale qui allait se prononcer, mais « divisée en trois lieux ». On estimait que l'infanterie bavaroise, affaiblie par la précédente journée, serait hors d'état de résister partout à la fois, et que l'un des assauts réussirait. Le signal devait partir de la gauche, le premier effort de la droite. Espenan avait ordre d'attendre que toutes ses troupes fussent en ligne pour engager un combat de tirail-

leurs sans le pousser à fond. Au bruit de cette fusillade, Leschelle et d'Aumont devaient aussitôt s'avancer et tenter d'enlever le retranchement de Wonnhalde. Peut-être forcerait-on l'ennemi à montrer sa cavalerie, dont on espérait avoir plus facilement raison que des gens de pied.

Erreur d'Espenan. Echec et mort de Leschelle. M. le Duc ne peut s'emparer de Wonnhalde.

Placés sur un ressaut de terrain au sud-est d'Uffhausen, le duc d'Anguien et le maréchal de Turenne voient défiler leurs belles troupes. Vers huit heures du matin, un officier du régiment weymarien de Fleckstein, détaché en patrouille sur la droite, accourt et les avertit que, parvenu à un piton dans la forêt de Borlisau, il a vu le revers de la position des Bavarois; il a observé une grande agitation et comme les indices d'une retraite prochaine. Le déploiement de l'armée française commençait à peine; les généraux crurent avoir le temps d'apprécier par eux-mêmes la valeur du renseignement, et, renouvelant la défense de rien engager avant le signal, partirent au galop; l'espace à franchir était de deux mille pas environ. Déjà ils approchent du but de leur course; le bruit du canon retentit derrière eux sans les surprendre; c'est la petite artillerie weymarienne qui répond aux grosses pièces bavaroises; mais voici que le roulement d'une fusillade générale fait trembler le sol; il y a donc eu méprise fatale ou grave

accident. A toute bride, M. le Duc et le maréchal reviennent sur leurs pas. Ils trouvent Leschelle tué, ses mousquetaires dispersés, des généraux qui s'efforcent de rétablir l'ordre parmi leurs troupes déjà repoussées, toute une ligne en confusion avant d'avoir été formée, l'hésitation et le découragement succédant à cette première fleur d'ardeur qui animait leurs soldats une heure plus tôt.

Presque tous les grands hommes de guerre ont eu auprès d'eux un lieutenant malheureux ou malhabile dont le nom est habituellement associé aux mécomptes et aux incidents fâcheux. Sans remonter aux *Commentaires* de César, nous pourrions citer celui qui joue ce rôle dans l'*Histoire de mon temps*, et il ne faudrait pas feuilleter longtemps les *Mémoires de Napoléon* pour y faire pareille rencontre; à tous les instants critiques des premières campagnes de Condé nous retrouvons le nom d'Espenan. Au moment où celui-ci arrivait en face de Loretto avec sa tête de colonne, des coups de feu partirent des flèches où l'ennemi avait laissé des dragons parmi les vignes; il envoya quelques hommes déloger ces dragons; ceux-ci furent soutenus par l'infanterie bavaroise. Espenan veut s'emparer des ouvrages; on s'échauffe de part et d'autre; bientôt toute la montagne est en feu. Leschelle attendait impatiemment le signal. Au

premier bruit, il avait enlevé ses hommes et gravi la montée de Wonnhalde; une balle le renverse. C'était un soldat de fortune; il passait pour « un des plus braves et des plus entendus officiers de son temps »[1]; M. le Duc, qui ne le connaissait que de renom, avait particulièrement demandé qu'il fût attaché à son armée. L'élan des mousquetaires tombe avec Leschelle; ils se dispersent ou se groupent confusément. D'Aumont fait avancer la première brigade; la mitraille et la mousqueterie l'arrêtent. Les Bavarois sortent de leur retranchement pour charger l'assaillant, lorsque le duc d'Anguien apparaît et se jette au plus fort de l'action. Il prescrit à Tournon de rallier les mousquetaires de Leschelle, prend la brigade allemande et dégage d'Aumont par une attaque de flanc. Le colonel bavarois Miehr, qui conduisait la sortie, est tué; les drapeaux ennemis se retournent et donnent le signal de la retraite. M. le Duc veut soutenir son avantage, ouvrir le chemin à l'infanterie; suivi de nombreux officiers, il parvient au sommet de la pente. Le feu est terrible; en quelques instants tous ceux qui accompagnent le prince sont frappés ou démontés; lui-même est un moment étourdi par le vent d'un biscaïen qui emporte

1. La Moussaye.

le pommeau de sa selle. Il s'acharne cependant, cherche à entraîner l'infanterie qui le rejoint; mais celle-ci perd presque tous ses officiers [1] et ne réussit pas à prendre pied. C'est à grand'peine qu'on peut enlever les blessés et redescendre la pente. Turenne porte en avant les escadrons de Taupadel et les deux bataillons de droite de l'armée de Champagne; il pare ainsi à tout retour offensif des Bavarois.

Engagement de l'après-midi. Nouvel assaut repoussé. Les deux armées restent en présence.

Midi était passé; la chaleur était accablante. Toutes les troupes françaises se retirent hors de la portée du mousquet, laissant quelques tirailleurs pour riposter de loin aux dragons qui ont reparu dans les vignes. L'infanterie de Bavière reste immobile derrière ses retranchements qu'elle consolide. Un duel d'artillerie s'engage entre les pièces établies sur le Josephsberg et celles que M. de Chouppes était parvenu à mettre en batterie, au grand détriment de ces dernières; sur quarante bouches à feu, sept ou huit seulement ne furent pas démontées. Cependant M. le Duc se prépare à reprendre l'offensive : l'infanterie de Champagne a peu souffert; elle attaquera Loretto; Turenne, secondé par d'Aumont et Tournon, s'avancera de nouveau contre les retranchements de Wonnhalde.

1. Entre autres Beringhen et Cambon, lieutenants-colonels commandant les régiments du Tot et de la Couronne.

Il répond d'y contenir et d'y occuper l'ennemi jusqu'au soir; c'est tout ce qu'on peut demander aux débris de ses deux brigades presque anéanties.

Vers trois heures, quatre cents mousquetaires, passant « en grandes bandes », abordent la colline de Loretto. Ils sont conduits par Mauvilly, lieutenant des gendarmes de Condé, intime ami du prince et qui exerce pour la première fois la charge de maréchal de bataille. Rien de plus périlleux que ces conduites de tirailleurs pour un officier qui, seul monté, est le point de mire de tous les mousquets. Il en a coûté la vie à Roqueservière le 3, à Leschelle ce matin même; Mauvilly a le même sort: « soldat dont l'ambition estoit secondée de beaucoup de cœur et de beaucoup d'esprit et qui, par l'un et par l'autre, se voyoit en estat de monter aux plus grandes charges de la guerre »[1]. Il était déjà au milieu des ennemis quand il fut tué. Deux colonnes le suivaient; elles s'avancent et se déploient; ni la raideur de la pente, ni l'embarras des vignes, ni le feu de la mousqueterie, ni le canon du fort qui les prend d'écharpe, ni les

1. La Moussaye. — « Je ne puis vous dire quel honneur Mauvilly avait acquis quand il fut tué. C'est la plus grande perte que nous puissions faire. » (M. le Duc à M. le Prince, 8 août. A. C.) — Claude de Villers la Faye, Sr de Mauvilly, avait épousé Marie de l'Hôpital, fille de Jacques de l'Hôpital, Sr de Saint-Mesmes.

arbres abattus ne peuvent les arrêter. La Fressinette est tué à la tête du régiment de Persan, qu'il commandait à Rocroy; Bout-du-Bois, premier capitaine, le remplace et ramène deux fois le bataillon au combat. Le régiment d'Anguien se distingue entre tous; il est conduit par Chamilly, peu connu encore, Bourguignon sanguin et goguenard, à la tête et au cœur chauds, qui se révéla officier de premier ordre, et « fit des miracles »[1]. Déjà M. le Duc se croit maître de la position, lorsqu'un secours arrive aux Bavarois par le revers de la colline. C'est Gaspard de Mercy[2], le frère du feld-maréchal, qui a fait mettre pied à terre à ses cavaliers et qui vient dégager l'infanterie; ces braves gens chargent le pistolet au poing. Gaspard de Mercy est tué; mais les Français sont repoussés.

Anguien prescrit à Castelnau de prendre la place de Mauvilly et de rallier les mousquetaires. Lui-

1. M. le Duc à M. le Prince. A. C. — Nicolas Bouton, comte de Chamilly, avait déjà quelques services, ayant porté le mousquet en Hollande et fait campagne dans le Midi, mais sans assister à aucune action. Enfant de Dijon, petit-fils du premier président Brulart, ancien page de Marie de Médicis; M. le Prince lui avait donné, en 1635, la première compagnie créée au régiment d'Anguien. Il suivit le parti de Condé pendant les troubles et mourut « accablé de blessures » en 1662. Un de ses fils, Noël, est devenu maréchal de France.

2. Commandant en second la cavalerie sous Jean de Wirth. Gaspard de Mercy était passé du service de Lorraine à celui

même conduira Mazarin-Français, qui était resté en réserve. Les gendarmes, brûlant de venger leur chef, les cavaliers de « Tracy » et de « Turenne »[1], détachés du corps de Taupadel, appuient ce nouvel effort; plusieurs quittent leurs chevaux; d'autres arrivent tout montés jusqu'au sommet. Les officiers d'infanterie essayent de reformer et d'entraîner leurs compagnies, « rebutées » par de telles fatigues et de telles pertes. Clisson, enseigne-colonelle de Tracy-cavalerie, plante son étendard sur le parapet et tombe mort en l'embrassant; on ne peut le suivre; le carnage est horrible. Saint-Point, premier capitaine commandant le régiment de Conti, est mis hors de combat; c'est celui qui, malade de la peste, avait si bien défendu Saint-Jean-de-Losne et s'était fait porter en civière sur la brèche. Le régiment du Havre perd aussi son

de Bavière, en même temps (1639) que son frère cadet François, qui ne tarda pas à le dépasser. A Kempen, Gaspard avait été le prisonnier de Guébriant. Modeste, simple, très vaillant, il avait des habitudes humaines, fort rares à cette époque et qui le faisaient chérir partout. Son régiment fut donné à George-Henri de Fleckenstein, qui venait aussi du service de Lorraine, et comme il y avait dans l'armée weymarienne un régiment du nom de Fleckstein, il en est résulté quelque confusion.

1. La *Gazette* dit : « les compagnies franches (*sic*) de chevau-légers de Turenne et de Tracy. »

chef, Chastellux[1]. Des deux côtés, au milieu d'un monceau de cadavres, à travers les branches d'arbres et les planches des palissades, cavaliers et fantassins échangent à bout touchant des coups de mousquet ou de pistolet, sans avancer ni reculer. La nuit survient, il faut lâcher prise. Comme il l'avait promis, Turenne tient toujours en échec à Wonnhalde une partie des forces ennemies; M. le Duc peut faire enlever ses blessés et même quelques pièces légères qu'on avait avancées à bras. Pas un trophée ne reste aux mains de l'ennemi. Les Français se rallièrent dans la plaine, et les vaillantes armées restèrent en présence, comme deux athlètes qui tombent épuisés dans l'arène, se défiant encore du regard.

L'armée française manœuvre. Mercy lève son camp.

Cette immobilité menaçante dura trois jours, trois journées terribles. Tant de cadavres jonchaient le sol, que l'air était empesté; plus du quart de ceux qui avaient paru sur les champs de bataille des 3 et 5 août étaient hors de combat : de huit à neuf mille sur trente ou trente-deux mille. Les pertes des Bavarois avaient été plus grandes le 3,

1. Encore un Bourguignon : César-Pierre, comte de Chastellux. On le crut mort, et la *Gazette* l'annonça; mais il eut un an de répit et fut tué à « Norlingue » le 5 août 1645. Son frère puîné, César-Philippe, était lieutenant de la compagnie de gendarmes de M. le Prince, et devint maréchal de camp.

celles des Français le 5; le total était à peu près également réparti. Les blessés que les Bavarois n'avaient pu retirer le premier jour avaient été recueillis pêle-mêle avec les nôtres; on sauva peu des uns ou des autres; faites par le canon ou par la mousqueterie à bout portant, les plaies étaient affreuses. La route de Brisach étant libre, la distance courte, on put diriger les évacuations sur cette place, en tirer des vivres ainsi que diverses ressources; les renforts continuaient aussi d'arriver par petits détachements à l'armée du duc d'Anguien. Celle de Mercy souffrait plus. Resserrée dans la petite plaine de Wiehre, sans communication que des chemins de montagne et de longs trajets, elle ne recevait pas un homme et peu ou point d'autres secours. Les fourrages lui manquaient et, depuis plusieurs jours, les chevaux se nourrissaient de feuilles. Cependant le feld-maréchal était résolu à ne pas compromettre les affaires de l'Empire par une retraite précipitée[1] et à ne pas bouger avant d'avoir vu clair dans les projets de son adversaire.

Il ne fut plus attaqué sur le Josephsberg; M. le Duc s'était décidé à manœuvrer. Les ambulances déblayées, les subsistances assurées, l'armée fran-

1. Mercy à l'électeur, 7 août (Heilmann).

çaise prit, le 9 au matin, la direction du nord; comme la place de Fribourg barrait la route, il fallut faire un assez grand détour par Betzenhausen et Lehen, traverser des bois, des marais, des cours d'eau, un terrain très accidenté. Turenne conduisait l'avant-garde; le duc d'Anguien couvrait la marche, avec toute sa cavalerie en bataille, face à l'ennemi et prête à charger; il ne fit rompre qu'après avoir vu défiler derrière lui la dernière compagnie et la dernière voiture; pas un cavalier, pas un soldat bavarois ne s'était montré. M. le Duc s'arrêta, fort avant dans la nuit, à Denzlingen, gros bourg et nœud de routes : en continuant vers le nord, on descendait la vallée du Rhin; au nord-est, la vallée assez large de l'Elz conduisait par Waldkirch dans la forêt Noire; à l'est, un chemin étroit, souvent raide, difficile, menait par le Glotterthal à Saint-Peter: c'est ce chemin que, sans attendre le jour, M. le Duc, à peine arrivé, fit prendre à Rosen avec huit escadrons. Castelnau partit ensuite avec mille mousquetaires, puis le gros de l'armée sans canons ni voitures. Le soleil se levait au moment où les dernières troupes quittaient Denzlingen.

Aux premiers mouvements des Français, Mercy avait jugé qu'ils se dirigeaient vers le marquisat de Bade et les bords du Rhin. Hors d'état de les

suivre, mais comptant bien les retrouver plus tard, il ne resta pas une heure de plus dans le charnier de Wiehre et marcha sur sa base d'opérations, Villingen, située entre les sources du Danube et celles du Neckar. Le val d'Enfer n'étant pas praticable alors, il fallait remonter l'Espach jusqu'à Saint-Peter, ancienne et puissante abbaye de bénédictins, dont les hautes tours jalonnent non pas une position tactique, mais un de ces carrefours qui, dans les montagnes, se rencontrent aux changements de bassin.

Combat de Saint-Peter (10 août). Retraite de Mercy sur le Tauber.

Dans la matinée du 10, l'infanterie bavaroise, après une assez longue marche de nuit et un repos de quelques heures, avait quitté Saint-Peter et dépassé les hauteurs à l'est, se dirigeant vers le dépôt de vivres établi à Graben. Le long convoi de voitures, pièces, munitions, bagages, commençait à défiler devant le monastère, lorsque des cavaliers parurent à l'ouest, sortant du col qui termine le Glotterthal. L'œil exercé du feld-maréchal a bientôt distingué les éclaireurs weymariens; Mercy devine que toute l'armée française est là; il connaît la fougue de son adversaire et prend son parti avec le tact et la promptitude qu'on pouvait attendre d'un tel général.

Il prescrit à l'arrière-garde, entièrement composée de cavalerie, de faire demi-tour, de s'enga-

ger dans le mauvais sentier du Wartensteig, qui conduit directement à Graben; là, elle se mettra en bataille; le convoi fera aussi demi-tour et suivra ce mouvement, que le feld-maréchal en personne va couvrir avec sa redoutable infanterie, ramenée sur Saint-Peter.

Rosen, car c'était lui qui venait de se montrer au débouché du Glotterthal, Rosen se hâte aussi, et, par sa hardiesse, son habileté, force Mercy à jouer serré. Il lance un escadron sur sa droite pour jeter le trouble dans le convoi; avec les sept autres, il fait face aux troupes bavaroises, et, malgré l'infériorité du nombre, les occupe si bien pendant deux heures, que l'infanterie française a le temps d'arriver. Il fut un moment bien pressé, perdit trois cornettes, mais se dégagea vaillamment; son dernier échelon, à peu près cerné par l'infanterie ennemie, se retira au travers de véritables précipices. Rosen donna dans cette rencontre l'exemple de tout ce qu'un chef habile peut risquer et obtenir avec une cavalerie bien exercée, et Turenne, qui, à côté du duc d'Anguien, put de loin le voir aux prises, lui rend dans ses Mémoires un témoignage dont la forme sobre semble relever la valeur : « C'est une des actions que j'aie jamais veues où les troupes ont témoigné le moindre estonnement pour en avoir tant de sujet. »

La cavalerie weymarienne, se repliant en échelons vers les hauteurs au nord de Saint-Peter, découvrait le rideau où Castelnau formait ses mousquetaires arrivant à la file et à la course; on entendait au loin, dans le Glotterthal, les fifres et tambours qui pressaient la marche des bataillons. Déjà les quelques escadrons un moment déployés par Jean de Wirth en face de Rosen avaient disparu par le Wartensteig, emmenant quelques canons et les chevaux du convoi dont les traits avaient été coupés. Toutes les voitures et six pièces restaient dans la gorge de l'Espach. A son tour, Mercy retira sa première ligne d'infanterie qui avait dépassé Saint-Peter, maintenant l'ennemi par l'attitude de sa seconde ligne. Dès que les bataillons français ralliés s'avancent pour traverser le vallon et marcher à lui, les Bavarois disparaissent, et, quand le duc d'Anguien atteignit la crête que Mercy venait de quitter, il ne put voir qu'un nuage de poussière au loin.

Épuisée de fatigue et de faim, l'infanterie française n'alla pas plus loin, heureuse de trouver sur les voitures abandonnées les vivres dont elle manquait. M. le Duc avec sa cavalerie poussa jusqu'à Graben, constata que l'ennemi n'y était plus, et rebroussa chemin; le lendemain 11, il ramenait ses troupes à Denzlingen. Le même jour,

l'armée de Bavière, marchant très vite, arrivait à Schömberg[1]; continuant de s'éloigner vers le nord-est, elle s'arrêta le 15 à Rothenbourg, sur le Tauber.

Dans ce combat hardiment engagé et habilement soutenu par Rosen, Mercy montra ses qualités de tacticien consommé, la fermeté de son caractère, la sûreté et la promptitude de son jugement. Il sut conserver son infanterie, sa cavalerie et presque toute son artillerie. Toutefois, la précipitation avec laquelle il quitta le champ de bataille, abandonnant bagage, munitions et une partie du canon, marque cette journée d'un caractère que les trois guidons enlevés à Rosen ne peuvent pas modifier : ce n'était plus une manœuvre des Bavarois, une opération qui commençait, c'était la retraite précipitée, le champ libre laissé à l'adversaire, l'aveu de l'infériorité.

Les combats devant Fribourg, 3, 5, 10 août. Résumé.

Il n'y eut pas de bataille de Fribourg. La légende qui accompagne le tableau de Chantilly dit : « Les combats livrés devant Fribourg les 3, 5 et 10 d'aoust 1644, avec les retranchements de

1. Vingt lieues est de Saint-Peter.

l'armée bavaroise, qui furent forcés par celle que Monseigneur le duc d'Anguyen commandoit. » Cette légende est correcte et le tableau présente une vue d'ensemble où les différentes phases des opérations sont marquées d'une manière frappante. Nous n'y voyons pas un de ces exemples si rares de grande tactique, une de ces conceptions grandioses de manœuvre qu'offre à nos yeux le tableau de Rocroy. Devant Fribourg, M. le Duc se trouva aux prises avec les difficultés de la guerre de montagne, — où les horizons sont bornés, où les unités, les groupes échappent à la direction, souvent même aux regards du chef, — des combats d'infanterie où les erreurs ne peuvent plus être corrigées, les accidents réparés par une improvisation brillante. Les enseignements qu'on doit recueillir de l'étude de ces trois journées n'en sont pas moins intéressants. Notons avant tout le dispositif de l'attaque des redoutes le 3 août, la façon dont Anguien tira parti de l'échec de la première ligne pour bien engager la seconde, reliant tout par la rectitude de son jugement, la promptitude de sa décision autant que par sa valeur. La conduite de Condé est au-dessus de tout éloge, s'écrie le général Heilmann[1], et l'écrivain allemand a raison;

1. Conde's Benehmen ist über alles Lod erhaben.

car l'action audacieuse du 3 fut décisive; si le duc d'Anguien n'avait pas ouvert cette large brèche dans l'infanterie bavaroise, il n'eût jamais repris l'ascendant et contraint Mercy à la retraite. C'était la fausse attaque qu'il conduisait; ce fut celle qui réussit; le mouvement tournant qui devait assurer la victoire ne put pas aboutir. La guerre, la guerre de montagne surtout, a de ces surprises. Ceux qui savent en profiter sont rares; on oublie trop souvent que toutes les attaques, même celles qu'on appelle « fausses », doivent être menées avec une égale application, avec toute la vigueur possible et qu'il faut toujours être en mesure de soutenir les avantages offerts par la fortune.

Les retranchements de l'armée bavaroise furent bien forcés le 3 août, et la légende du tableau de Chantilly ne trompe pas le lecteur. Mais, le 5, les Allemands repoussèrent les assauts dirigés par leurs adversaires contre le Josephsberg. Lorsqu'on examine cette position si bien étudiée, si complètement préparée, on se demande quel était le véritable plan de Mercy? N'avait-il pas, dès le début, l'intention d'amener les Français à se heurter contre cette montagne après avoir usé leurs forces et leur ardeur dans une première rencontre? Le coup hardi d'Ebringen a pu jeter quelque trouble dans les combinaisons du général bavarois, chan-

ger l'heure et les conditions du mouvement, mais on peut assurer que la défense du Josephsberg ne fut pas improvisée[1]. Dans la journée du 5 août, Mercy sauva l'honneur des armes et fit essuyer de grandes pertes à son adversaire. Il fut servi par l'erreur d'Espenan, qui « détruisit le concert des attaques » ; sa conduite n'en fut pas moins belle ; tout l'ensemble de ces combats est glorieux pour l'infanterie bavaroise. L'issue en eût peut-être été différente et fatale aux Français, si le duc d'Anguien avait eu moins de ténacité, d'audace, des visées moins hautes.

La plupart des critiques militaires, et le premier de tous, Napoléon, ont jugé que l'attaque des lignes de Fribourg était contraire aux principes. S'ils avaient bien connu les lieux, la situation, peut-être auraient-ils partagé le sentiment de Turenne et de Condé ; ajoutons que, malgré les apparences, l'observation ne s'applique pas mieux à la seconde qu'à la première journée[2]. Lorsque le

1. Le Josephsberg resta fortement occupé pendant le combat du 3 août. Aucun des incidents si graves de cette journée ne put décider Mercy à déplacer le régiment Rouyer, qui gardait cette position.

2. Turenne écrivait bien à sa sœur le 8 août : « Un jour, on a eu un grand avantage sur les ennemis, et, comme on les a voulu forcer tout à fait, on y a été repoussé » ; mais, dans ses Mémoires, il dit : « Sans cet accident (l'attaque d'Espenan), l'armée de l'ennemi était perdue et ne pouvait résister. »

duc d'Anguien affronta les retranchements du Josephsberg, il ne se laissait pas entraîner par une aveugle confiance dans son étoile, dans sa valeur et celle de ses troupes. Il ne croyait pas avoir assez affaibli Mercy pour tenter de défiler devant un tel ennemi, qui, bien posté, pouvait choisir le moment et donner dans le flanc de son adversaire par le débouché de la Dreisam. D'ailleurs, l'attaque du 5, si brutale qu'elle paraisse au premier abord, était plus méthodique, mieux liée, mieux combinée que les deux attaques divergentes du 3, séparées par le massif du Schönberg, avec un écart de 2,500 mètres à vol d'oiseau. La victoire a justifié cette témérité; mais, sans la brillante inspiration du duc d'Anguien, le désastre eût été complet; tandis que l'assaut repoussé du 5 laissa l'armée épuisée[1], mais non vaincue. En somme, si le duc d'Anguien ne put réussir à déloger le général bavarois, il le frappa d'impuissance, et la journée du 10 le prouva. Il avait donc le droit d'écrire au premier ministre: « Si l'armée de Bavière n'a pas été absolument deffaite, au moins elle a esté ruinée en un point qu'elle aura de la peine à s'en remettre... Jamais armée n'a esté si proche de sa perte; Dieu ne l'a pas voulu; nous en re-

1. « L'armata trovandosi essangue. » Dépêche de l'ambassadeur de Venise, 30 août 1644.

trouverons peut-estre l'occasion ». Et il rendait à ses officiers et à ses troupes, ce témoignage, auquel on ne saurait rien ajouter : « Il ne se peut dire avec quelle affection et quel cœur tout le monde a servy dans ce rencontre. Il n'y a rien de plus véritable et vous me cognoissés assés pour croire que je n'aime pas à mentir »[1].

Mercy n'accordait pas les mêmes éloges à toutes ses troupes ; si l'infanterie avait été admirable, la cavalerie ne paraît pas avoir donné à son chef une égale satisfaction ; sans doute il rendait justice aux braves chevau-légers qui avaient suivi son frère à la défense de Loretto, et il se louait du concours intelligent que Jean de Wirth lui avait prêté à Saint-Peter ; mais il signalait une froideur habituelle, une tendance à l'inaction qui ne semblait pas suffisamment justifiée par l'épuisement réel des chevaux[2]. En somme, la cavalerie de Bavière rentrait dans la forêt Noire à peu près ruinée, mal disposée et avec des chevaux hors de service, tandis que celle de France restait intacte, n'ayant perdu que les gendarmes et les cavaliers qui, à Loretto,

1. M. le Duc à Mazarin, 8 août. C. P.

2. Mercy à Piccolomini, 9 août 1644. A. A. — Il accusait même les cavaliers d'avoir plusieurs fois refusé de suivre leurs officiers ; le régiment qu'il jugeait le plus sévèrement était celui du colonel Sporck, qui fut plus tard complice de la trahison de Jean de Wirth (voir ch. VII).

s'étaient mêlés avec l'infanterie, et quelques chevaux laissés en arrière à Metz ou à Pont-à-Mousson; tout ce qui était dans le rang, hommes et montures, était en bonne condition[1].

1. Nous ne pouvons omettre deux légendes qui ne reposent sur aucun fondement, bien que l'une des deux au moins soit fort répandue.

L'image populaire du Grand Condé le représente « lançant son bâton dans les lignes de Fribourg ». Les récits contemporains sont muets à cet égard. Nous ajouterons que l'exécution matérielle du mouvement semble assez difficile. Voici ce que nous supposons : dans la journée du 3 août, le duc d'Anguien sauta à bas de son cheval, et, entraînant l'infanterie hésitante, franchit le premier l'abatis d'Ebringen. C'était là un tableau qui dut se graver dans la mémoire de tous les assistants. Le prince aura sans doute jeté sa canne pour mettre l'épée à la main, et le récit de cet épisode, transmis de bouche en bouche, aura pris les proportions d'une légende. Celle-ci au moins a quelque chose d'héroïque; l'autre est odieuse.

En voyant ses officiers consternés de l'hécatombe du 5 août: « Bah! aurait-il dit, ce n'est qu'une nuit de Paris ». Bien que cette fable soit parfois reportée à la bataille de Seneffe, elle figure plus souvent dans les relations modernes des combats devant Fribourg, surtout dans les relations étrangères. A l'une ou l'autre date, c'est un conte sans vraisemblance. Nous ne prétendons pas dire que Condé ait jamais été très ému par la vue du sang ou les cris des blessés, ni qu'il ait eu grand'peine à dominer la sensation que l'aspect d'un champ de bataille fait souvent éprouver; nous reconnaissons que, dans le feu du combat, il sacrifiait la vie des autres avec la même insouciance qu'il exposait la sienne; mais, après la victoire, nul ne prenait des blessés un soin plus paternel, et les coups qui frappaient ses amis ont toujours retenti dans son cœur. Après la journée

Effet produit par ces combats.

A la nouvelle du premier combat, il n'y eut qu'un cri de joie à Paris. Lorsqu'on connut les détails de la journée du 5, les pertes terribles, les Bavarois restant fièrement sur leurs positions, l'assaut repoussé, ce premier enthousiasme se refroidit singulièrement, et tous ceux qui se complaisent aux mauvaises nouvelles, les envieux, les mécontents, eurent un moment beau jeu. Mais la retraite de Mercy et la marche offensive du duc d'Anguien ramenèrent l'opinion. L'émotion en France et en Europe fut aussi considérable qu'après Rocroy, et le maréchal de l'Hôpital rendait bien le sentiment général dans ces lignes : « Vous avez vaincu l'armée d'Espagne l'année passée et en celle-cy celle de Bavière, laquelle depuis vingt-huit ans a fait trembler l'Allemagne et porté la qualité d'armée victorieuse ». — « Io! Triumphe! Io! Pœan! » écrivait aussi, de sa retraite de Trie, le vieux de Noyers[1].

du faubourg Saint-Antoine, Mademoiselle le vit tomber sur une chaise et fondre en larmes, s'écriant : « J'ai perdu tous mes amis, tous mes amis! » Comment croire que celui qui, encore fumant de la chaleur de l'action, ressentait une douleur si vive, ait pu proférer la plaisanterie féroce qu'on lui prête, au moment où il ignorait si Jarzé, d'Isigny, La Roque, Chastellux et autres de ses familiers survivraient à leurs blessures, où La Fressinette et Leschelle venaient d'être tués sous ses yeux, où il écrivait à son père en parlant de Mauvilly : « C'est la plus grande perte que nous puissions faire? »

1. 17, 20 août. A. C.

Les amis de M. le Duc étaient d'autant plus fiers et joyeux qu'ils avaient vivement ressenti l'espèce de défaveur qui l'avait fait reléguer d'abord dans un poste secondaire. « Parbleu ! lui écrivait le futur duc de Châtillon[1], alors quasi exilé en Hollande, voilà assez bien aller pour un gardeur de frontières et pour un commandeur de camps volants !... En deux jours, gagner trois ou quatre batailles et forcer une armée plus forte que la vostre et qui jusqu'alors a passé pour invincible, c'est ce que je n'avois encore jamais ouy dire. » Et, d'un ton plus sérieux, d'Avaux, notre ambassadeur, sur le terrain brûlant de Munster, au milieu des embarras d'une négociation difficile et compliquée : « Pardonnez-moi, Monseigneur, si j'ay esté quelque temps du parti des Impériaux dont Munster est plain et si j'ay tenu avec eux pour une chose incroyable que Vostre Altesse eust forcé la plus belle armée d'Allemagne bien retranchée et toute glorieuse des avantages qu'elle venoit de remporter sur nous. J'avoue que c'est encore quelque chose de plus que Rocroy. Je ne sçay si un homme qui veut faire la paix peut prétendre quelque part en vos bonnes grâces. Toutefois, Monseigneur, cette paix, c'est vous qui la faittes, et je puis dire en vé-

1. Gaspard IV de Coligny. A. C.

rité que, sans mettre Bavière à la raison, il n'y avoit pas seulement icy l'apparence d'un accommodement. » Mais d'Avaux jugeait bien que tout n'était pas fini : « Encores dit-on qu'il (Bavière) fait de grands efforts pour réparer cette perte, et que, si Vostre Altesse luy donne temps, il remettra sur pied une bonne armée[1]. »

C'est là, en effet, que les politiques, les hommes d'État attendaient le duc d'Anguien. Quels fruits allait-il recueillir de l'avantage qu'il avait obtenu? Resterait-il dans le terre-à-terre des petites opérations? Saurait-il concevoir et mener à fin quelque entreprise considérable pour la France et ses alliés? C'était à lui de donner aux combats livrés devant Fribourg la valeur d'une victoire.

1. Munster, 30 août. A. C.

CHAPITRE VI

1644-1645

M. le Duc renonce à reprendre Fribourg et propose un dessein considérable. Secret observé. — Organisation des transports par voie fluviale, des services de la solde et des vivres. — Réorganisation du cadre. Nullité des renforts. — Marche le long du Rhin (16-25 août). — Siége et prise de Philisbourg. Germersheim (25 août, 10 septembre). — Turenne et la cavalerie descendent la rive gauche du Rhin. Coup de main de Fleckstein. Spire et Worms se mettent sous la protection de la France. — Turenne devant Mayence (14 septembre). Agitation de la ville. — M. le Duc rejoint Turenne. Le clergé et les bourgeois lui ouvrent les portes de Mayence (17 septembre). — Politique habile du duc d'Anguien; ses effets. — Prise de Landau. Mort de d'Aumont (26 septembre). M. le Duc rentre en France (4 octobre). — Turenne déjoue les tentatives des ennemis pour passer le Rhin (octobre-décembre 1644). — Découragement de la Bavière et de l'Empire. — Victoire des Suédois. Turenne passe le Rhin et pénètre en Allemagne. — Mercy surprend et bat Turenne à Mergentheim (Mariendal), 5 mai 1645. — Effet produit par la bataille de Mariendal. Ordres donnés au duc d'Anguien.

M. le Duc renonce à prendre Fribourg et propose un dessein considérable. Secret observé.

Tous les Weymariens, toute la vieille armée d'Allemagne désiraient qu'on s'attachât à reprendre la place qui semblait être le prix de ces sanglants combats. Fribourg, c'était le Brisgau, partie intégrante de l'établissement fondé par le duc Ber-

nhardt entre Saverne au nord-ouest et Rheinfeld au sud-est avec Brisach au centre. Laisser les Bavarois à Fribourg, c'était admettre le démembrement de cette sorte de domaine militaire, de ce semblant de patrimoine légué par un chef illustre aux soldats qui gardaient sa mémoire dans leur cœur. Par des motifs différents, tous ceux qui s'occupaient d'affaires publiques en France, les ministres, la cour, partageaient le sentiment de l'armée, qui était d'accord avec la vanité nationale, et le premier mouvement de Mazarin fut de suivre cet entraînement. C'était pour sauver Fribourg que le duc d'Anguien et ses troupes avaient marché sur le Rhin. Turenne avait bien dit, six semaines plus tôt, qu'il « fallait avec de grandes forces tascher de se rendre maître du Rhin cette année », ou renoncer à s'y maintenir [1]; il se taisait aujourd'hui, hésitant à contredire une opinion si générale. Certes, le désir était vif de voir le duc d'Anguien employer son armée à quelque grande entreprise en Allemagne; mais les lettres de félicitations comme les instructions du Roi disaient explicitement ou implicitement qu'il fallait commencer par Fribourg, « lequel apparemment se trouvera réduit à se remettre à mon obéissance » [2]; et M. le Prince

1. Turenne à Mazarin, 20 juillet. C. P.
2. Le Roi à M. le Duc, 18 août. A. C.

« ne doutait pas que ce fût chose faite »[1]. Anguien vit tout de suite plus juste et plus haut. Il comprenait que toutes ces conquêtes lointaines, celles d'outre-Rhin surtout, ne pouvaient être que des occupations passagères destinées à faciliter les opérations militaires d'abord, et la conclusion de la paix ensuite. A ce point de vue, il y avait mieux à faire qu'une grande dépense de temps et de forces devant Fribourg. Nous ne dirons pas que M. le Duc reprit le plan de Guébriant; ce projet a déjà figuré tant de fois dans ce récit, il a si souvent reparu, transformé, mutilé, en fragments, que nous n'y ferons plus allusion; d'ailleurs, les plans abondent; c'est l'exécution qui est difficile. La vérité est qu'Anguien continua la vraie tradition de Guébriant avec plus de largeur et d'audace. Il conçut une grande opération dans la vallée du Rhin et résolut de l'entreprendre immédiatement.

Pour éviter les mécomptes de l'automne précédent, trois conditions étaient nécessaires : le secret, les moyens suffisants, la promptitude.

Il y avait tant d'espions dans toutes les villes du Rhin, et même à Brisach, où devaient se faire les préparatifs purement militaires, que M. le Duc ne pouvait pas espérer de cacher la direction qu'il

1. Grotius à Oxenstiern, 17/27 août.

allait prendre; mais il tenait à ce qu'on ignorât où seraient portés ses premiers coups, et il y réussit. Les dépêches expédiées de son quartier général ne contenaient aucune indication précise sur ses plans, rien que de vagues données, où la conquête éventuelle de Fribourg figurait à côté « d'un dessein considérable dont Tourville vous entretiendra »[1]. C'est verbalement, en effet, que Tourville, expédié dès le 8 août, fit connaître le projet déjà arrêté par son général. Le gouvernement du Roi fut un peu étourdi par une proposition qu'il jugeait « généreuse, utile, importante »[2], mais qui semblait prématurée, alors que Mercy était encore retranché sous Fribourg. Aussi est-ce après avoir reçu, d'abord par un message du gouverneur de Metz, puis par l'arrivée du chevalier de Gramont, « la confirmation de la poursuite », c'est-à-dire la nouvelle du combat de Saint-Peter et de la retraite des Bavarois, que le conseil de Sa Majesté accorda l'autorisation demandée, encore sous réserve, en réclamant une sorte d'assurance contre tout retour offensif de l'ennemi, une garantie que l'armée d'Allemagne aurait de bons quartiers d'hiver en Souabe, etc. Quelque chose avait déjà transpiré à

1. M. le Duc à Mazarin, 8 août. C. P.

2. Instructions envoyées à M. le duc d'Anguien, 18 août. D. G.

Paris des résolutions prises et « beaucoup de gens y font grand bruit de ce que l'on ne reprend pas Fribourg[1]; la ville et tous les amys de mon fils en sont en une fascherie non pareille »[2]; mais les indiscrétions n'étaient plus à craindre; le moment de prévenir l'ennemi était passé; M. le Duc se souciait peu des critiques et l'exécution du projet commençait.

Organisation des transports par voie fluviale, des services de la solde et des vivres.

L'arsenal de Brisach, mis à contribution dès le premier jour, fournissait canons, affûts, boulets, mousquets, piques, balles et poudre. D'Erlach s'y prêtait volontiers; car ses forges de Porentruy travaillaient d'autant plus activement qu'il fallait regarnir les salles de cet arsenal. Rappelé de Strasbourg, établi auprès de l'ombrageux gouverneur, l'intendant Champlâtreux organisait le service des transports par voie fluviale. Tous les bateaux du Rhin étaient en réquisition, organisés en convois, avec des escortes de mousquetaires. Employés tout d'abord au service des ambulances, ils reçurent ensuite les subsistances, le matériel et les munitions de guerre pour descendre le fleuve; jusqu'où? personne ne le savait. Cette navigation présentait ses difficultés et même ses périls; les eaux, capricieuses, montaient ou baissaient subitement; on

1. La Serre-Aubeterre à M. le Duc, 27 août 1644. A. C.
2. M. le Prince à M. le Duc, 27 août. A. C.

perdit plusieurs bateaux de boulets, de farines; il y eut jusqu'à un naufrage de blessés dont quelques-uns périrent. — Brisach ne pouvait fournir qu'un faible appoint pour les subsistances, et pas un écu pour la solde. Rien à tirer de l'intérieur du royaume; les communications étaient interrompues. Les troupes qui bloquaient La Motte ayant été retirées quand le traité avec M. de Lorraine paraissait assuré, cette forteresse était devenue un repaire de partisans et de malfaiteurs qui coupaient les routes, faisaient au loin la course en Champagne et « incommodaient fort la province »[1]. — « Il n'y a aucune sûreté pour la Lorraine, » écrivait Champlâtreux, le 9 août[2]; entre Metz et Verdun, les courriers étaient arrêtés, les convois enlevés; les trésoriers qui amenaient la « montre » n'osaient pas dépasser Sainte-Menehould[3], et Tourville dut prendre par la Suisse pour aller de Brisach à Paris. Il fallait donc trouver sur place, ou à peu près, les vivres et l'argent, chercher là où s'était réfugiée l'activité commerciale et financière, en Suisse et sur les bords du Rhin, dans les villes que leur neutralité

1. Jeannin de Castille, intendant, à M. le Duc. Châlons, 29 août. A. C.
2. A. C.
3. Le Plessis-Besançon à M. le Duc, 2 août. A. C.

ou leur situation mettait à l'abri du pillage et des contributions de guerre.

Trois agents, très actifs et très intelligents, conduisaient ces négociations, Lefèvre-Caumartin à Soleure, Brachet à Bâle, Tracy à Strasbourg, et la correspondance de M. le Duc témoigne de la sollicitude avec laquelle il suivait leurs opérations. Les deux derniers surtout obtinrent des résultats importants : Brachet, un des confidents de Mazarin, souvent chargé de porter les « montres », intermédiaire habituel entre le ministre et les intendants ou les généraux; Tracy, lieutenant de roi à Brisach, très versé dans ces sortes d'affaires, jouissant d'une grande considération et d'une véritable autorité dans toute cette région. La besogne n'était pas toujours facile : si la fortune semblait un moment moins favorable aux armes de la France, les financiers, les hommes d'affaires faisaient sonner bien haut leur neutralité, se déclaraient empêchés, retiraient leur concours; alors les agents français ripostaient en menaçant de représailles, d'une guerre de tarifs, parlaient d'arrêter l'exportation des vins et blés, ou de faire saisir en Alsace les propriétés hypothéquées aux banquiers de Bâle et de Strasbourg. Le plus souvent on s'accommodait. M. le Duc multiplia les bons procédés, s'efforça de rompre les entraves que les opérations militaires

imposaient au commerce, déférant à la requête des sénats de Francfort et de Strasbourg, qui insistaient pour que la liberté du trafic et des postes fût respectée[1], et ne se montrant pas moins courtois lorsque notre alliée, la landgrave de Hesse, ou divers magistrats, seigneurs, prêtres, bourgeois lui recommandaient leurs domaines, leurs sujets ou amis[2]. Aussi le grand marché de Strasbourg fut-il toujours ouvert à Tracy, qui put envoyer directement à l'armée du pain, de la farine, des balles, des haches, des serpes, etc. Ce qui était plus essentiel et plus difficile, il parvint à traiter avec un financier qui devait avoir plus tard toute la confiance de Mazarin, le banquier Hervart[3], pour une avance de fonds importante. Le secrétaire d'État Le Tellier (nous dirions aujourd'hui les bureaux) trouva l'opération irrégulière; mais M. le Duc, qui voyait la solde arrêtée, passa outre[4]. C'était une idée neuve que d'utiliser un grand fleuve comme ligne d'opérations, de recourir au commerce pour se faire ouvrir les caisses, les

1. 19, 26 août. A. C.

2. 25 août *et passim*. A. C.

3. Hervart ou Herward (Barthélemy), né à Augsbourg, alors établi à Strasbourg, mourut à Tours en octobre 1676, après avoir été banquier du cardinal Mazarin, intendant des finances, et même un moment contrôleur général.

4. Tracy à M. le Duc. Strasbourg, 27 août. A. C.

magasins des neutres; on eut ainsi le pain, l'argent, les outils, les transports. Il fallait des hommes.

Réorganisation du cadre. Nullité des renforts.

« La perte est tombée sur les officiers[1] », glorieuse et douloureuse tradition de l'armée française. Ces vides des cadres se remplirent assez vite; l'état-major se reconstitua. La Moussaye, qui avait eu trois chevaux tués et une mousquetade au bras, obtint sa commission de maréchal de camp. Castelnau et Chastellux, qui avaient si bien conduit leurs régiments, furent nommés maréchaux de bataille; de nouveaux aides de camp furent envoyés à M. le Duc, qui eut quelque peine à remonter son équipage; car il avait perdu quantité de chevaux; tous ses gens étaient blessés[2]. La cavalerie s'était maintenue nombreuse, en bon état. L'infanterie, insuffisante dès le début de la campagne, était encore fort réduite; M. le Duc n'avait cessé de demander qu'on la renforçât; loin de là : les régiments présents sous Fribourg ne recevaient plus les contingents qui leur appartenaient; tous les détachements étaient arrêtés et réunis aux troupes retirées du blocus de La Motte et qu'Arnauld devait conduire « ensemble » vers le Rhin. Sans cesse retenu, ce petit corps de qualité médiocre fondait sur place et n'avait pas encore l'ordre de

1. M. le Duc à Mazarin, 8 août. C. P.
2. M. le Duc à M. le Prince, 8 août. C. P.

marcher, lorsque, le 27 août, le comte de la Serre-Aubeterre écrivait de Paris à M. le Duc : « On vous conte cela pour un grand secours, mais je l'estime très petit; sur trois mille hommes qu'on vous annonce, je voudrois estre asseuré qu'il vous en arrivât quinze cens effectif. » Et, le même jour, M. le Prince ajoutait : « Ce que mène Arnauld sera peu et de très mauvaises troupes, tout de nouveau levées[1] ». Le corps d'Arnauld ne rejoignit pas le duc d'Anguien pendant la durée des opérations.

Encore moins celui-ci pouvait-il compter sur aucune des troupes qui devaient lui être envoyées de Gravelines aussitôt après la prise de cette place. Gassion, devenu général en chef, se montrait

1. A. C. — Louis d'Esparbez de Lussan d'Aubeterre, comte de la Serre, mestre de camp à Rocroy, récemment promu, suivait à Paris les affaires militaires du duc d'Anguien ou lui portait les messages de la cour. Il devint lieutenant général; son père était maréchal de France.

Le maréchal de camp Arnauld, arrêté une première fois, ainsi que ses troupes, par dépêche du 31 juillet, et mis à la disposition de Schomberg, gouverneur de Metz, reçut, par lettre du 16 août, l'ordre de laisser à Magalotti la cavalerie et les Suisses, et de rejoindre le duc d'Anguien avec : — 1° Un détachement tiré de Thionville; — 2° 40 compagnies des régiments « Albret », « Saint-Simon » et « Cussigny »; — 3° 4 compagnies nouvelles et 400 recrues du régiment Mazarin; — 4° 6 compagnies du régiment d'Anguien venant de « Lyonnois ». — Nouveaux ordres contradictoires, 20, 27 août, etc.

beaucoup moins pressé de rejoindre ou même d'assister M. le Duc; il ne croyait pas avoir trop de monde pour fortifier certains postes qu'il occupait et couvrir le siège du Saas de Gand entrepris par nos alliés de Hollande; aussi est-ce à grand'-peine qu'il laissa partir Magalotti avec deux mille cinq cents hommes de pied et quinze cents chevaux. Arrivé sur la Sarre vers la fin d'août, cet officier général y fut encore arrêté pour repousser les incursions des Lorrains; son corps était déjà réduit des deux tiers : « Ce que Magalotti mène n'arrivera de longtemps, mesme sera occupé ailleurs[1] ». En effet, il ne put envoyer à M. le Duc ni un cheval ni un homme, mais force projets, nouvelles, protestations de dévouement et offres de service, dont cet aimable Florentin, fort brave d'ailleurs et spirituel, variait la forme avec la flexibilité de sa langue et une orthographe originale empruntée à sa prononciation[2].

1. M. le Prince à M. le Duc, 27 août. A. C.

2. Il offrait bien 400 chevaux d'artillerie; « mes valent pas bocou »; et ailleurs : « alla court semble qu'on souhette fort la prise de Trève ». Magalotti fut tué l'année suivante devant La Motte. Son neveu ou cousin eut le régiment Royal-Italien, devint lieutenant général et mérita les éloges de Saint-Simon. C'est ce dernier dont la belle tête, encadrée de longs cheveux blancs, a été reproduite par le burin de Vermeulen, d'après Largillière.

Marche le long du Rhin (15-26 août).

M. le Duc n'eut aucune illusion et ne fit entrer dans ses combinaisons ni l'arrivée prochaine de ces renforts hypothétiques ni les procédés que les dépêches ministérielles lui suggéraient pour suppléer à cette absence de tout secours effectif [1]; il ne fit état que des soldats présents et valides, moins de cinq mille fantassins; c'était bien peu pour ce qu'il voulait entreprendre; mais il se sentait maître de la campagne et parfaitement préparé. Tout considéré, il jugea que l'à-propos et la promptitude importaient encore plus que le nombre. Il fallait faire vite, avant que Mercy fût remis des coups qu'il avait reçus, Hatzfeld dégagé des Hessois, Gallas des Suédois; avant que Beck, négligeant les troupes laissées près de Gravelines ou réunies vers la Sarre, eût le temps de gagner le Rhin. La guerre n'est pas seulement une science, c'est aussi un art : M. le Duc espérait réussir, par son habileté, à donner le change à ses adversaires et sur ses intentions et sur ses forces réelles.

Six jours après le combat de Saint-Peter (16 août), l'armée de Turenne occupait Altenheim [2], assez près de Kehl, semblant dessiner un passage sur la rive

1. Enrôler les prisonniers (on n'en avait pas fait); demander des contingents à d'Erlach et autres gouverneurs (tous réclamaient des renforts et refusaient de lâcher un homme), etc.

2. 10 kilomètres au sud de Kehl.

gauche du Rhin, une marche en basse Alsace, tout en protégeant le départ des convois de bateaux, et en facilitant les ravitaillements par Strasbourg. Ce même 16 août, le duc d'Anguien quittait Denzlingen avec toutes ses troupes et rejoignait Turenne le 17 au soir. Aussitôt il détache deux corps de cavalerie,. avec quelques mousquetaires et pièces légères, aux ordres de Rosen et de Taupadel, et les jette sur sa droite dans la direction de l'est. Tous deux marchent rapidement vers le pied des montagnes et y pénètrent par des chemins différents, enlevant les châteaux, les bourgades fermées de murs; l'un s'avance jusqu'à Pforzheim, l'autre gagne Bruchsal. L'alarme se répand vite : c'est toute l'armée française, assure-t-on, qui va joindre les troupes de Hesse et de Suède. Sur ces nouvelles, Mercy, qui avait pris des quartiers de rafraîchissement assez loin en arrière[1], revient à Heilbronn pour s'opposer à ce mouvement et essayer de défendre la ligne du Neckar avec quelques troupes en mauvais état qu'il a sous la main. Ainsi, tandis que les uns, informés de la présence des troupes françaises vers Kehl et du passage des bateaux, attendaient le duc d'Anguien sur la rive gauche du Rhin, les autres se préparaient à lui

1. A Rothenbourg, sur le Tauber.

résister dans la Hesse ou le Wurtemberg. Lui cependant reprenait sa route vers le nord, suivant le bord du fleuve, et, laissant à ses maréchaux de camp le soin de s'emparer des châteaux qui le gênaient[1], arrivait le 25 au matin devant Philisbourg, que son avant-garde avait investi la veille au soir.

Siège et prise de Philisbourg. Germersheim. (25 août, 10 septembre).

Philisbourg! C'était là le dessein qu'il avait conçu dès le 8 août, et conduit avec une prudence qui déjoua les indiscrétions et dérouta ses adversaires; jamais secret ne fut mieux gardé[2]; jamais les préparatifs et l'exécution d'une grande entreprise ne furent plus habilement masqués et plus vivement menés. De nos jours, le redressement du cours du fleuve et l'ouverture de nombreux canaux ont changé l'aspect des lieux, sans l'animer; le Rhin n'y est pas en beauté : les montagnes sont loin; plus de marais que de cultures; des bois médiocres; on y respire la fièvre et on se demande quel attrait, si ce n'est celui de la chasse, avait pu amener les évêques de Spire à construire une maison de campagne dans un site aussi triste.

1. Lichtenau (25 kilomètres nord-est de Kehl); Kuppenheim (près et à l'est de Rastadt); etc.

2. Le landgrave de Hesse-Darmstadt écrivait bien le 17 août à Piccolomini (A. A.) que les Français étaient en marche et que, selon lui, ils se dirigeaient sur Philisbourg; mais personne n'ajouta foi à ce qui semblait être une fausse alarme inspirée par des inquiétudes personnelles.

C'est cependant cette villa que les incidents de la guerre de Trente ans avaient transformée en forteresse. Enveloppée de fossés larges et profonds, d'une enceinte bastionnée où la maçonnerie était remplacée par l'épaisseur de la masse couvrante, hérissée de palissades et de haies vives, la place tirait sa force des marais au milieu desquels elle semblait comme enfoncée. Située près d'un coude du Rhin, en un point où se trouvaient réunies toutes les facilités pour le passage, maîtrisant le fleuve par un fort bâti sur la rive, et qu'une chaussée défendable reliait au corps de place, elle présentait les conditions d'une très bonne tête de pont.

L'importance de Philisbourg n'était pas encore comprise. Très peu après l'érection de ces remparts, la forteresse fut occupée par les Suédois et par eux remise aux Français, qui la gardèrent assez mal, la perdirent vite et parurent peu soucieux de la reprendre; l'attaque de Philisbourg ne figurait pas dans le plan de Guébriant. Rentré en possession de la place à laquelle il avait donné son nom, l'évêque de Spire, Philippe de Sohetern, en laissa le gouvernement au colonel Bamberg, qui venait de déloger Arnauld et sa garnison (1634). Mais, quand ce prélat, qui était aussi archevêque-électeur de Trèves, se mit sous la protection de la

France, Bamberg ne l'imita pas et se donna à l'Empereur. C'est ce même Bamberg qui commandait dans Philisbourg au mois d'août 1644. Il y était depuis près de dix ans, en avait d'abord perfectionné les défenses; puis, voyant les années s'écouler sans que personne vînt l'attaquer, il avait fini par songer beaucoup plus à faire argent de son gouvernement qu'à tenir la forteresse bien pourvue; l'armement était de cent bouches à feu, la garnison de six cents combattants, dont cent cavaliers.

M. le Duc, jugeant que le fort du Rhin était la clef de la place, résolut de profiter du trouble causé par son arrivée soudaine pour l'enlever d'insulte. Dans la nuit du 25 au 26, il enveloppa l'ouvrage avec deux colonnes qui devaient l'attaquer au jour; mais le gouverneur l'avait déjà évacué et on l'occupa sans coup férir. Cet événement préjugeait l'issue du siège, si toutefois l'insuffisance de nos forces, l'arrivée d'un secours ou un incident imprévu ne faisait pas avorter l'entreprise. Tout d'abord M. le Duc en tira parti pour faire avancer sa colonne de bateaux et jeter un pont qui fut établi en vingt-quatre heures. Aussitôt d'Aumont, avec six cents hommes de pied et trois cents chevaux, passe sur la rive gauche et attaque Germersheim. Cette place, dont les défenses ont

reçu de nos jours un développement considérable, n'était pourvue alors que de bastions en terre avec un bon fossé. Il fallut deux jours de tranchée pour la réduire. Cette occupation enlevait aux assiégés tout espoir de secours par la rive gauche, et assurait aux assiégeants la liberté de la navigation. Le matériel avait été débarqué et M. le Duc, suppléant au nombre par la méthode, communiquant à tous l'ardeur dont il était enflammé, poussa les travaux avec une rapidité qui paraît incroyable lorsqu'on songe qu'il n'avait pas cinq mille fantassins et qu'il fournissait encore des détachements. Il a, par la plume de La Moussaye, raconté le siège de Philisbourg avec la même précision minutieuse que nous avons signalée dans le récit du siège de Thionville. Nous ne reproduirons pas ces détails techniques dont l'intérêt est fort diminué par la transformation de la science. Dans cette relation, comme dans la précédente, le duc d'Anguien est rarement nommé; mais on devine toujours sa présence. Il s'exposa beaucoup, et sa vigilance ne fut jamais en défaut. Il savait Mercy proche; Hatzfeld pouvait survenir; un accident comme l'entrée du secours à Thionville eût été fatal cette fois. Aussi, pendant toute la durée du siège, sa cavalerie resta au bivouac et comme en grand'garde. Chaque nuit, il s'assurait que les escadrons veillaient et il se

montrait à la tête de la tranchée. « J'ay eu beaucoup d'inquiétude de M. le Duc durant ce siège, écrivait Turenne à sa sœur, n'y ayant personne au monde qui se hasarde davantage. » Cependant le siège fut loin de présenter les mêmes complications que celui de Thionville et la résistance fut moins énergique. Quelques retranchements sur des points bien choisis tinrent lieu de ligne de circonvallation; les deux maréchaux eurent chacun leur attaque; La Pomme reprit la direction des travaux de mine. Il y eut plus de fascines à faire et d'eau à détourner que de terre à remuer; il y eut aussi les combats de nuit habituels, logements, prises de postes, sorties à repousser. Une de ces escarmouches coûta la vie à La Boulaye, lieutenant des gendarmes d'Anguien. C'était encore un de ces ardents Bourguignons que le jeune prince avait recrutés à Dijon, celui-là même qui, le 5 août, poussant son cheval à travers la vigne de Fribourg, avait hardiment mené ses cavaliers faire le coup de pistolet avec l'infanterie bavaroise retranchée [1]. Le duc d'Anguien ressentit vivement

1. Roger de Rochefort, marquis de la Boulaye en Bourgogne, tué d'un coup de carabine le 2 septembre 1644. Il avait la lieutenance des gendarmes d'Anguien depuis la création de cette compagnie; il était aussi bailli d'Autun. Il n'était pas parent de Maximilien Eschalard, marquis de la Boulaye,

cette perte, mais il fut surtout affligé de la mort du comte de Tournon, son parent, ami particulier de tous les siens, le dernier d'une grande famille, homme d'un esprit charmant, orné « de tous les dons qui attirent l'estime et l'amitié, et qui unissait au plus brillant courage une extrême application à la guerre et un désir passionné de faire de grandes actions »[1]. Il était dans sa vingt-septième année et fut tué d'un coup de mousquet en visitant les travaux durant sa garde comme maréchal de camp de tranchée.

Le 9 septembre, au moment où l'assiégeant allait passer le fossé, Bamberg battit la chamade; le 10, il sortit avec la garnison et fut escorté jusqu'à Heilbronn, d'où il écrivit pour remercier du traitement honorable qu'il avait reçu. Sa conduite fut sévèrement appréciée par les Impériaux; on parla de le mettre en jugement. Il avait été bien vivement attaqué et pressé; peut-être cependant aurait-il pu faire mieux; il ne passait pas pour désintéressé. Le régiment de Persan entra dans la place, et M. le Duc en donna le gouvernement à Espenan, trouvant ainsi le moyen d'employer un homme entendu selon son aptitude, de satisfaire un ami

qui, au temps de la Fronde, fut accusé d'une tentative d'assassinat contre le grand Condé.

1. La Moussaye.

de son père et d'éloigner de son armée un officier général qui n'était pas toujours heureux sur le terrain. Ce choix fut approuvé par le Roi. Le public n'attendait pas un succès aussi prompt; on doutait même du succès, et, à la cour, on était fort disposé à rire de la confiance que montrait M. le Prince dans l'étoile et le mérite de son fils. Quand on sut Philisbourg pris, il y eut un grand revirement, et tout le monde voulait avoir prévu le résultat. « Je pense qu'on ne désapprouvera plus à la cour le conseil d'estre descendu vers le bas du Rhin, au lieu d'assiéger Fribourg. Si le dessein de Philisbourg eût manqué, on eût dit bien des choses[1] ». Mais ce qui suivit surprit bien davantage.

Turenne et la cavalerie descendent la rive gauche du Rhin. Coup de main de Fleckstein. Spire et Worms se mettent sous la protection de la France.

Aussitôt Bamberg sorti de Philisbourg, M. le Duc disposa entre la place et le fleuve une sorte de camp retranché où il établit la plus grande partie de son infanterie et quelques escadrons. Il fit passer Turenne sur la rive gauche avec presque toutes les troupes à cheval et « cinq cents mousquetaires commandés », pour continuer l'œuvre commencée par d'Aumont. La prise de la forteresse de Germersheim avait eu un premier résultat considérable : la chambre impériale de Spire

1. Turenne à sa sœur, 10 septembre.

avait aussitôt député vers le duc d'Anguien, lui demandant une protection que depuis bien des années elle attendait en vain de son souverain. Les magistrats qui siégeaient dans cette haute cour de justice parlaient aussi au nom de la ville, qui était une des premières de l'Empire et dont la cathédrale avait reçu pendant cinq cents ans la sépulture des empereurs. Cette démarche était un indice des dispositions qui animaient les grandes cités rhénanes, un précédent essentiel à consacrer; l'esprit juste et prompt du duc d'Anguien comprit tout le parti qu'il en pouvait tirer. Il garantit à la chambre impériale et aux bourgeois de Spire leurs droits et privilèges. D'Aumont leur porta sa parole, entra dans la ville avec sa cavalerie, y installa une petite garnison, et se retira, laissant derrière lui un sentiment de confiance tout nouveau dans cette région. Au lieu de provoquer les résistances par la violence, de ravager les campagnes et d'écraser les villes de contributions qui tarissaient les sources de la richesse publique, M. le Duc résolut d'apparaître en protecteur, devinant que la sécurité des personnes et des propriétés, la liberté des transactions, assureraient à son armée des ressources abondantes et des succès inattendus. Tel était le caractère de la mission qu'il confia à Turenne au lendemain de la prise de

Philisbourg, sans négliger cependant le côté militaire d'une expédition de ce genre. A ce point de vue le début fut heureux. Le colonel Fleckstein, avec trois régiments de cavalerie weymarienne, surprit et tailla en pièces un parti de cinq cents chevaux expédié par Beck, et qui venait de traverser les montagnes du Hardt, se dirigeant sur Frankenthal.

Cette ville, située entre Worms et Spire, à une heure du Rhin, avait eu cette étrange fortune de devenir préfecture espagnole, après avoir été fondée par des calvinistes hollandais; place assez forte, soutenue dans la montagne par le château de Falkenstein, elle commandait le passage du mont Tonnerre, et assurait les communications entre le Luxembourg et le pays rhénan. Il y avait là un gouverneur appelé Rebolledo, homme très actif, très entendu, excellant à donner des nouvelles et surtout à maintenir la terreur dans cette région. Le temps et les moyens manquaient aux Français pour assiéger cette forteresse; mais le coup de main de Fleckstein avait mis Rebolledo hors d'état de nuire, en détruisant la cavalerie qui lui aurait permis de continuer ses courses. Turenne négligea donc Frankenthal, et, continuant sa marche, arriva devant Worms. C'est encore une cité commerçante et populeuse, une ville impériale pleine de souve-

nirs historiques, où la diète s'est réunie à mainte époque critique, où Luther parla devant Charles-Quint; depuis plusieurs années, elle a été le quartier général habituel du duc de Lorraine, commandant des armées de l'Empereur, et la présence de ce grand chef de bande a été un lourd fardeau, surtout pour une ville qui venait d'être rançonnée par Mansfeld, Tilly, les Suédois et autres. A l'approche de Turenne, les bourgeois de Worms forcent la garnison laissée par le duc Charles à sortir de leurs murs; ils reçoivent la même protection que Spire. Ceux d'Oppenhein suivent leur exemple et un petit détachement français occupe le Landskrone, le château de l'empereur Lothaire, auprès de la grande église rouge de Sainte-Catherine, que l'on voit de toute la vallée.

Turenne devant Mayence (18 septembre). Agitation de la ville.

Enfin voici Mayence. Ce n'est plus la Mayence d'or, la cité puissante qui, au XIII[e] siècle, fonda la ligue du Rhin; ce n'est pas encore la vaste place de guerre qui sera l'objet de sièges mémorables et qui recevra de nos jours un formidable développement; c'est une très grande ville, dont l'activité a été un peu assoupie par le despotisme plus lourd que violent des archevêques-électeurs, mais qui, par son antiquité, sa population, sa situation en face du débouché du Main, au milieu de terres fertiles, de coteaux chargés de vignes,

au confluent des principales voies de communication de l'Europe, est restée le centre d'un commerce étendu et une position stratégique de premier ordre. Les fortifications, médiocres, avaient été remises en état, et la garnison impériale occupait une citadelle passable, élevée sur l'emplacement de l'ancien camp romain; en somme, la place offrait les conditions d'une résistance de quelque durée; Guébriant avait toujours pensé qu'on ne pourrait y entrer qu'après un siége sérieux, et Turenne, annonçant le 13 septembre l'occupation de Worms, ne paraissait pas croire que Mayence ouvrirait ses portes. Au premier bruit de l'approche des Français, l'électeur avait quitté son magnifique palais, laissant ses pouvoirs au chapitre. Turenne cependant s'était logé dans les faubourgs et venait de sommer la ville. Les chanoines hésitaient, partagés entre leurs sympathies espagnoles et la crainte que leur inspirait une armée victorieuse; mais le vieil esprit qui avait jadis animé la bourgeoisie mayençaise, au temps où elle avait donné le signal de la lutte contre les burgraves, commençait à se réveiller. Le bas clergé, l'université n'étaient pas favorables à l'aristocratie sacerdotale et faisaient cause commune avec la bourgeoisie. On força la main aux chanoines, et les propositions de Turenne furent acceptées. Seule-

ment, soit pour gagner du temps, soit pour se mettre en règle vis-à-vis de l'électeur, le chapitre déclara ne pouvoir conclure qu'avec le duc d'Anguien en personne. Turenne envoya aussitôt un exprès à Philisbourg : il ne pouvait répondre de rien; mais le succès serait si grand qu'il conseillait de risquer le voyage (14 septembre).

M. le Duc rejoint Turenne. Le clergé et les bourgeois lui ouvrent les portes de Mayence (17 septembre).

Divers motifs avaient retenu M. le Duc dans son camp, auprès de sa conquête. Il devait d'abord remettre en état les fortifications ébranlées par la mine et le canon; il désirait aussi que Turenne pût conduire les opérations dont le général en chef avait arrêté le plan et déterminé le caractère, mais dont l'exécution semblait devoir appartenir au commandant de l'armée d'Allemagne. Puis il fallait rallier, recueillir les renforts qui n'étaient pas arrivés à temps pour prendre part au siège de Philisbourg, et qui étaient indispensables pour reconstituer l'infanterie destinée à demeurer sur le Rhin; enfin et surtout, veiller et rester en mesure de combattre toute armée ennemie qui menacerait nos conquêtes ou tâcherait d'interrompre le cours de nos succès. D'un côté, Beck pouvait apparaître descendant des Vosges, et, de l'autre, Mercy était en mouvement pour se rapprocher[1]; on lui prêtait l'intention de

1. Rejoint à Neckarsulm par Hatzfeld avec près de trois mille

faire une tentative sur les ponts de Philisbourg, ou quelque importante diversion. Déjà on savait qu'il avait détaché le colonel Wolf avec mille dragons dans la direction du bas Rhin. Néanmoins, M. le Duc, ayant achevé de bien établir son infanterie, crut pouvoir répondre à l'appel de Turenne et partit sans délai avec une escorte de quatre cents chevaux; en dix-huit heures, il franchit les vingt-cinq lieues qui le séparaient de Mayence, et envoya aussitôt un trompette prévenir les autorités de son arrivée.

Ce trompette trouva le corps de ville et le clergé réunis pour entendre le colonel Wolf. Le lieutenant de Mercy, arrivé quelques heures auparavant avec sa troupe à l'embouchure du Main, avait traversé le Rhin en barque et demandait à faire entrer ses dragons, répondant d'arrêter les Français si Messieurs de Mayence voulaient seulement fermer leurs portes. Déjà les chanoines appuyaient la proposition du colonel, et les autres hésitaient, lorsque l'apparition du trompette français retourna les esprits; le parti populaire reprit le dessus; Wolf dut sortir, et l'arrangement ébauché par Turenne fut définitivement conclu. Trois ac-

hommes, Mercy avait continué de suivre le cours du Neckar; le 17 septembre, il prit position près de Mosbach.

cords furent signés[1] : l'un avec le chapitre qui remettait la ville, les deux autres avec les commandants des troupes de l'Empereur et de l'électeur qui allèrent en bateaux rejoindre l'archevêque, réfugié en face de Coblentz dans le pittoresque château d'Hermenstein[2]. Les clefs de Mayence furent présentées à M. le Duc par le doyen de la cathédrale, accompagné des premiers de la ville, de l'université et du clergé. Harangué en latin, le prince répondit dans la même langue avec une correction, une facilité qui charmèrent les lettrés de son auditoire, et les lettrés étaient nombreux dans la patrie de Gutenberg; ils admirèrent dans ce terrible et audacieux capitaine une culture intellectuelle qu'ils ne rencontraient pas toujours chez leurs souverains ecclésiastiques.

A peine entré, M. le Duc fit repartir Turenne et l'envoya occuper Bingen, comprise dans la capitulation qui venait d'être signée. Ce fut vite fait et le maréchal compléta cette occupation par la prise de Bacharach, dans la gorge du Rhin. M. le Duc cependant, resté à Mayence, y installait comme

1. 17 septembre, expéditions authentiques. A. C.

2. Ce château est devenu la forteresse d'Ehrenbreitstein; il appartenait alors à l'électeur de Trèves; mais ce prince était dépossédé par les Impériaux et les Espagnols, qui avaient ouvert ce refuge à l'électeur de Mayence.

gouverneur le vicomte de Courval qui avait si bien défendu Uberlingen; il lui laissa une garnison suffisante, pour laquelle il ne demanda que « l'ustensile », sans contributions extraordinaires; aucun désordre ne fut commis; toutes les propriétés furent respectées, les attributions des autorités civiles et ecclésiastiques maintenues.

Politique habile du duc d'Anguien; ses effets.

Le prestige qui entourait la personne du duc d'Anguien, la terreur qu'inspirait son armée, l'ardeur dont il avait su enflammer ses lieutenants, ne suffisent pas à expliquer la rapidité, la facilité de ses conquêtes; la bonne et sage politique qu'il adopta et qu'il imposa autour de lui modifia les dispositions des uns, apaisa les préjugés des autres, et contribua à désarmer les résistances. Ces magistrats, ces prêtres, ces échevins, ces commerçants, habitués à voir les armées se succéder à leurs portes et passer comme des torrents dévastateurs, les généraux n'approcher de leurs villes que pour les rançonner sans merci ou les mettre au pillage; ces laboureurs, qui désertaient leurs champs et fuyaient avec leurs bestiaux dans les montagnes au premier bruit de la trompette ou du tambour: tous admiraient ce prince étranger qui ne leur imposait que des charges légères et maintenait parmi ses troupes une exacte discipline. Si

le duc d'Anguien trouva toujours « le blé à bon marché », si tant de villes s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes, c'est qu'il sut « protéger les paysans partout, la justice à Spire, le commerce à Francfort et Strasbourg, c'est qu'il apparut non en conquérant, mais en protecteur des libertés de l'Allemagne ». Nous citons les propres termes des lettres de Grotius au chancelier de Suède, Oxenstiern[1]; car nul témoignage ne saurait être plus frappant que celui du publiciste qui, le premier, posant les principes du droit des gens, a essayé de circonscrire le fléau de la guerre, d'en atténuer les effets et d'en diminuer l'horreur; témoignage d'autant plus précieux que, pour des raisons personnelles, Grotius était peu disposé à la bienveillance envers les Français, quoiqu'il repré-

1. « Longè aliter in Germaniâ se gerit dux Anguianus, cujus curà tuti sunt rustici, vilis in castris per id annona, jus Spiræ dicitur, commercia à Francofurto et Argentorato et rursùm ad eas urbes liberrima sunt, velut in altà pace. Itaque post Wormatiam etiam Moguntiacum valdè æquis legibus se Gallorum custodiæ tradidit; estque ibi Gallia in meliore famâ quàm unquàm fuit... Est in exercitu Gallico disciplina castrensis melior quàm unquàm, admirantibus Germanis... Quod si ità pergunt Galli, ut rebus ostendant se non ad dominatum venire, sed ad tutelam Germanicæ libertatis, poterunt et alias Germaniæ civitates ad suas partes allicere ». (Grotius à Oxenstiern; lettres 71 et 73, septembre 1644. — H. Grotii epistolæ ineditæ. Harlemi, 1806)

sentât à Paris une cour alliée de la France[1]; et les paroles de Grotius sont confirmées par des lettres du sénat de Francfort, du sénat de Strasbourg, de la chambre impériale de Spire, du clergé de Mayence, par les déclarations des bourgeois de Trèves, par les dépêches de l'électeur de Bavière, des ministres de l'Empereur, par tout un ensemble de faits incontestables. Ce grand exemple de sagesse, de modération habile et humaine n'a pas toujours été suivi; il est à peu près ignoré. Les cruelles exécutions de 1674 et 1689 ont fait oublier les bienfaits de 1644; l'incendie du Palatinat est seul resté dans la mémoire des peuples; cet odieux souvenir, entretenu par le spectacle de tant d'édifices en ruines, a presque effacé la trace des longues dévastations exécutées par les armées allemandes, suédoises et

1. Obligé de quitter la Hollande après la mort de Barneveldt, Grotius (Hugues de Groot) fut d'abord pensionné par Richelieu. Cette pension ayant été supprimée, le poète jurisconsulte se retira hostile et mécontent. Il trouva un autre Mécène dans le chancelier Oxenstiern, qui le renvoya en France comme ambassadeur de Suède. Le caractère diplomatique dont Grotius se trouva ainsi revêtu ne changea pas ses dispositions. Il ne négligea aucune occasion de faire sentir sa malveillance à Richelieu et ensuite à Mazarin, qui, forcés de ménager Oxenstiern, supportaient impatiemment l'humeur de l'ambassadeur. Grotius demanda son rappel en 1645, et s'établit à Rostock. (Voir sur Grotius, tome II, page 245.)

autres, à la solde des Empereurs ou des princes luthériens. Mais, si la conduite du duc d'Anguien a été passée sous silence par l'histoire et omise par la postérité, elle créa au moment même une vive impression et l'effet se fit sentir au loin.

Dans les derniers jours de septembre, un tambour, envoyé de Thionville par Marolles, s'étant présenté aux portes de Trèves, les trouva occupées par la garde bourgeoise, qui refusa de laisser ce parlementaire arriver jusqu'au gouverneur espagnol : « Allez dire à celui qui vous envoie que nous tenons la garnison espagnole bloquée dans le château et que nous attendons le duc d'Anguien; il nous fera le même traitement qu'à ceux de Mayence[1]; » et ils députèrent vers Magalotti pour renouveler les mêmes assurances[2]. Partout le duc d'Anguien était acclamé comme un libérateur, et son nom éveillait même des espérances qu'il ne pouvait ou ne voulait satisfaire. « Ce n'est pas seulement à Trèves que vous êtes demandé, lui écrivait-on[3], vous êtes aussi attendu à Cologne; allez-y; vous ne trouverez d'obstacle ni à Coblentz, ni à Andernach, ni à Bonn. Mettez sous la protection

1. Marolles à M. le Duc, 2 octobre. A. C.
2. Magalotti à M. le Duc, 4 octobre. A. C.
3. A. C. — Secretissima instructio... (Voir aux *Pièces et Documents,* et *passim*).

de la France les trois électorats ecclésiastiques et le Palatinat; vous donnerez ainsi à votre roi quatre voix dans le collège électoral de l'Empire. Assurez la liberté au commerce, supprimez les octrois; faites indemniser les paysans ruinés; forcez les chanoines à recevoir des plébéiens dans les chapitres, etc.; et vous serez soutenu par la bourgeoisie, le bas clergé et le peuple. » Mais M. le Duc ne songeait pas à tenter de pareilles réformes, qui eussent singulièrement compliqué sa tâche. Il ne pouvait pas davantage se lancer dans les entreprises nouvelles; le terme de sa mission approchait, et personne ne pouvait lui reprocher de n'avoir pas mis le temps à profit. Il lui restait peu à faire pour compléter son œuvre, pour assurer sur la rive gauche du Rhin, de Haguenau à Bingen, la paix qui, depuis plusieurs années, régnait de Haguenau à Huningue, et donner à toute cette région le calme dont l'Alsace jouissait déjà sous la protection de la France.

Prise de Landau. Mort de d'Aumont (26 septembre). M. le Duc rentre en France (4 octobre).

Deux forteresses étaient encore occupées par l'ennemi dans le Palatinat. Nous avons dit pourquoi on ne pouvait attaquer Frankenthal, où Rebolledo était plus incommode que redoutable. Mais, pour couper court aux retours soudains dans le pays pacifié et pour assurer les communications de Philisbourg avec Metz, il fallait être maître de Landau.

Une longue possession et de glorieux souvenirs rendent ce nom cher à tous les cœurs français. Vauban a fortifié cette place avec amour, en a fait un type : « Voulez-vous connaître le dernier mot de M. de Vauban, disaient les vieux ingénieurs, allez voir Landau. » Ces constructions ont disparu depuis quelques années, et il ne reste plus que les maisons et l'église. En 1644, Landau, entourée d'une muraille crénelée avec des tours à l'antique et un bon fossé, était moins importante par ses défenses que par sa situation près des marais de la Queich, à l'entrée de la gorge qui sépare les Vosges du Hardt. M. le Duc n'était pas encore rentré dans son camp de Philisbourg que déjà il avait envoyé à d'Aumont l'ordre d'aller investir Landau avec douze cents hommes de pied et quinze cents chevaux. La petite garnison laissée par le duc de Lorraine se défendit bien. D'Aumont conduisit son attaque avec l'application, le savoir-faire et l'audace qu'il montrait dans toutes les occasions. Le second jour, tandis qu'il visitait les travaux, il reçut un coup de mousquet à la hanche. Turenne courut le remplacer : « Je ne suis arrivé icy qu'à la nuict et aussitost j'ai esté voir M. d'Aumont que j'ai trouvé avec un visage aussy ferme et tranquille que jamais; je n'ai jamais veu personne plus de sang froid ny plus résolu. Le mé-

decin de V. A. et mon chirurgien ont mauvaise opinion de sa blessure »[1]. On le transporta à Spire où il expira deux jours après, « confirmant par sa mort toute la réputation de sa vie »[2]. D'Aumont avait acquis la confiance des troupes, une véritable autorité sur les officiers généraux, et semblait destiné à exercer avec éclat le commandement des armées. Anguien, arrivé trop tard pour recevoir le dernier soupir de son ami, laissa à Turenne l'honneur de signer la capitulation de Landau. Neustadt, ville ouverte qui tenait l'entrée de l'autre passage du Hardt, se rendit sans coup férir. L'œuvre était accomplie. L'opiniâtreté du duc d'Anguien dans les combats du mois d'août, la sûreté de son coup d'œil, la sagacité qui lui avait fait choisir l'entreprise décisive, sa prévoyance, sa promptitude à prendre un parti, à préparer, à exécuter l'opération, toute sa conduite hardie et habile avait porté ses fruits. Ce fameux plan de Guébriant, qui était regardé sinon comme chimérique, au moins comme très compliqué, et qui semblait devoir occuper toute une campagne, exiger plusieurs grands sièges et peut-être plusieurs batailles, s'était trouvé accompli en deux mois. La

1. Turenne à M. le Duc; devant Landau, 25 septembre 1644. A. C.

2. La Moussaye.

prise de Philisbourg, négligée jusqu'alors dans tous les projets, avait fait tomber les autres places. La France tenait la rive gauche du Rhin de Huningue à Coblentz; elle avait acquis au delà du fleuve un autre Brisach, et la possession de cette seconde tête de pont changeait les conditions générales de la guerre. Les campagnes suivantes firent comprendre l'importance de cette conquête, que le duc d'Anguien avait devinée; il n'y en avait plus d'autre à entreprendre.

Arnauld venait de rejoindre avec son contingent, un peu grossi par quelques corps de nouvelle levée que la fin des troubles du Limousin rendait disponibles, et M. le Duc, s'étant ainsi trouvé en mesure de reconstituer l'infanterie de l'armée d'Allemagne[1], devait ramener en France les régiments qui étaient venus avec lui. Il en avait pris l'engagement d'honneur, et la Régente, le prince son père, l'avaient plusieurs fois déjà invité à « tenir la parole qu'il a donnée aux troupes qui l'ont suivy, à leur faire congnoistre que la Royne luy en a donné l'ordre, et à leur asseurer qu'elle faict grande considération de leurs blessures et

1. Il laissait à Turenne un renfort de trois mille fantassins et six cents cavaliers montés, plus cent chevaux pour l'artillerie et les vivres. (M. le Duc à Mazarin. Neustadt, 4 oct. 1644. A. C.)

des pertes qu'ilz ont faictes »[1]. Le 4 octobre, il était à Neustadt avec quinze cents hommes de pied et douze cents de cheval; prenant son chemin par Kaiserslautern, il gagna la Sarre, où il réunit au corps commandé par Magalotti et Vaubecourt les quelques fantassins qu'il ramenait. Sa cavalerie prit des quartiers de rafraîchissement, et il rentra à Paris; Mazarin l'y attendait le 20 octobre.

Turenne déjoue les tentatives des ennemis pour passer le Rhin (octobre-décembre 1644).

Après le départ du duc d'Anguien, Turenne resta quelques jours dans le camp de Philisbourg, faisant garder le pont et les chemins par des troupes de sa vieille armée, moins pour se garer de l'ennemi que pour empêcher aucun de ceux qui devaient demeurer avec lui de s'évader en quelque sorte et de retourner en France avec les autres. On avait eu la plus grande peine à retenir les soldats des régiments d'infanterie nouveaux qui, sans avoir reçu de promesse formelle, avaient espéré ne pas rester en Allemagne, disant « qu'ils n'avaient autre ordre que de joindre M. le Duc »[2]. Quelques officiers avaient été conservés avec les troupes, non sans difficulté; l'idée de passer l'hiver au delà du Rhin restait insupportable à tous les Français. « Il serait désirable, écrivait Mazarin, que tous ceux

1. Mémoire pour envoyer au duc d'Anguien (signé par le Roi), 21 septembre 1644. A. C.

2. Turenne à M. le Duc, 10 octobre 1644. A. C.

qui doivent servir en Allemagne eussent l'aversion de Paris. » Quant aux généraux, le maréchal trouvait que Rosen, Taupadel, Schmittberg, qui venait de rentrer au service, et Montausier, qui était enfin sorti de captivité, suffisaient à l'exercice du commandement supérieur[1]; mais il insista pour que Vaubecourt, qui était retourné sur la Sarre, et Magalotti, qui continuait d'opérer dans cette région, « eussent ordre de lui obéir »[2]. Le concours de leurs troupes était indispensable à la tâche assez difficile que Turenne tenait à remplir.

En effet, « les ennemis lui firent fort mal passer

1. Cependant Turenne accepta un des nouveaux venus, Guy de Bar, qui, déjà investi de la confiance du cardinal, devait en recevoir plus tard des marques éclatantes; mais le maréchal ne garda pas longtemps Montausier, qui, attaché nominalement à l'armée de M. le Duc, puis affecté à la garde des places du Rhin, était déjà tout aux apprêts de son mariage avec Julie d'Angennes.

D'autres prisonniers de Tüttlingen recouvrèrent leur liberté à peu près dans le même temps, entre autres Pontis, l'auteur des Mémoires, et Sirot. Ces délivrances par échange ou rançon avaient été fort laborieuses. M. le Duc n'avait cessé de s'en occuper (le Roi à M. le Duc, 3 septembre 1644, *et passim;* A. C.); mais les prétentions des ennemis étaient hautes; ainsi le marquis de Castel-Rodrigo demandait, en échange de Sirot, deux des principaux prisonniers de Rocroy, don Georges de Castelvi et don Balthasar Mercader (Garcies à M. le Duc, 25 février 1645. A. C.). Garcies lui-même, mestre de camp pris à Rocroy, était sur parole à Bruxelles pour traiter de sa rançon.

2. Brachet à M. le Duc. Spire, 8 octobre 1644. A. C.

le temps pendant trois mois »[1]. Tout d'abord, à peine le duc d'Anguien parti, Mercy, descendant des hauteurs, était entré dans Mannheim, y avait enlevé deux cents dragons de nouvelle levée qui gardaient la ville, et s'était emparé d'un lot important de bateaux; on pouvait craindre qu'il ne profitât de cette capture pour jeter un pont et passer sur la rive gauche. En même temps Gleen, avec un corps de troupes impériales, traversait le Rhin à Coblentz et remontait la Moselle, cherchant à joindre Beck et le duc de Lorraine. Turenne manœuvra avec autant d'habileté que de résolution pour empêcher la jonction de ces armées. Il prit d'abord position en face de Mercy, pressa Magalotti de s'avancer sur la Sarre, détacha Taupadel vers la Moselle, infligea un nouvel échec aux cavaliers de Rebolledo, paya d'audace partout, repliant toujours à temps les détachements qu'il lançait dans diverses directions pour attirer et séparer les groupes ennemis, n'hésitant pas à faire lui-même des pointes de plusieurs jours au delà du Rhin, lorsqu'il fallait détourner l'armée de Bavière de son objectif principal, et il termina la campagne d'hiver sans avoir perdu aucun poste sur la rive gauche du fleuve; il compléta même son système d'occupation

1. Turenne à M. le Duc, 27 décembre 1644. A. C.

par la prise du château de Kreuznach, ancienne forteresse romaine située sur la Nahe, qu'il enleva au gouverneur de Frankenthal (27 décembre).

C'est ainsi qu'il réussit à déjouer les projets de l'ennemi, qui, « disposant du passage de Mannheim à Frankenthal, eût pu nous mettre en grande difficulté » ; et surtout à sauver d'une dévastation nouvelle toute cette région, qui avait accepté la protection de la France, et que les Impériaux avaient hâte de châtier sans pitié. La confiance y renaissait à peine ; on commençait à ensemencer les champs depuis longtemps en friche, et Turenne avait à garantir ce premier retour de prospérité non seulement contre les ravages des ennemis, mais aussi contre des ordres cruels : pour mettre Rebolledo hors d'état de nuire, Mazarin voulait qu'on « fît le dégât » autour de Frankenthal. Cet ordre ne fut pas exécuté. Il était plus malaisé d'empêcher nos troupes de fouler et d'épuiser le pays. On ne savait où les établir ; le Hardt et les environs ne présentent que des collines rocheuses semées de quelques bouquets de bois, mais sans herbe et presque sans culture. Il fallut donc, en décembre, loger l'infanterie dans les villes et mettre la cavalerie en cantonnements dans la Lorraine et sur la Sarre. Les opérations étaient suspendues par la

saison. De part et d'autre, tout le monde entrait en quartiers d'hiver.

Découragement de la Bavière et de l'Empire.

Cette fin d'année fut très pénible; Turenne avait été pendant quelques jours sérieusement malade et hors d'état de monter à cheval; toutefois il refusa d'aller à la cour et resta l'hiver sur le qui-vive, toujours prêt à rassembler ses quartiers[1]. Il se montrait, d'ailleurs, satisfait de l'attitude de ses troupes et de leur discipline; le premier mouvement de tristesse et d'abattement passé, leur conduite avait été irréprochable : « il faut l'avouer, je crois qu'il n'y a que ces troupes-ci capables de s'estre ainsi conservées sans pas un sou »[2]. Certes, le maréchal avait lieu de tenir ses soldats en haleine, et de ne pas présenter à son adversaire une occasion qu'il ne manquerait pas de saisir. Et cependant, si depuis les combats de Fribourg Mercy ne s'était pas relâché de son application habituelle, on pouvait remarquer qu'il n'avait poussé à fond aucune opération, s'arrêtant en quelque sorte au moment d'accomplir ce qu'il avait commencé, ne compromettant pas ses troupes, occupant son adversaire, mais ne le pressant jamais.

1. Le 11 janvier 1645, il écrivait de Mayence à Espenan, gouverneur de Philisbourg, pour lui demander si les ennemis ne s'assemblaient pas du côté de Heidelberg. A. C.

2. Turenne à M. le Duc. 27 décembre 1644. A. C.

Cette incertitude dans le dessein, cette hésitation apparente s'expliquent par diverses causes.

Avant tout, l'électeur de Bavière, effrayé des pertes qu'avait éprouvées son armée, ne se faisant pas illusion sur les véritables résultats des combats de Fribourg, se sentant mal soutenu par l'Empire, voyant ses finances ruinées, avait hâte de faire la paix. De l'avis de son conseil, il venait d'écrire à l'Empereur[1] pour lui exposer la détresse de ses États, de son armée, et lui démontrer assez rudement l'impossibilité de continuer la guerre. Il s'appuyait sur les symptômes alarmants de désaffection observés dans les villes du Rhin et sur le dangereux exemple qu'elles donnaient : « Les États de l'Empire sont tellement effrayés par les grandes forces des Français, qu'ils ouvrent les portes des villes à la moindre menace ou sommation; et, même sans que l'ennemi emploie réellement la violence, ils se rendent sous sa protection, comme les derniers succès du duc d'Anguien en ont fourni la preuve. Il y en a même,

1. L'électeur de Bavière à l'Empereur, 26 septembre. A. A. — Mémoire adressé à l'électeur par son conseil : « Démonstration approfondie du grand danger dans lequel se trouvent le Saint-Empire romain, et surtout les cercles de Franconie, de Bavière et de Souabe, par suite de la grande supériorité des armées françaises... » (A. A.)

Votre Majesté doit déjà en avoir connaissance, qui envoient à la rencontre des Français pour traiter avec eux et obtenir la grâce de leurs pays et sujets. » Presque à la même date, un des principaux conseillers de S. M. Apostolique[1] lui peignait la situation sous les plus sombres couleurs : l'Empire frappé de toutes parts, menaçant de s'écrouler, perdant le Rhin, coupé de ses communications avec le duc de Lorraine et les Pays-Bas : « Dans tout l'Empire, lui disait-il, les États et leurs habitants sont mécontents de notre soldatesque indisciplinée, de la longue durée de la guerre et du grand appauvrissement du pays. Les Français, au contraire, par leur manière d'agir, gagnent de l'influence sur les États; Votre Majesté peut s'en convaincre par les pièces ci-jointes... Le duc d'Anguien a déclaré publiquement, répondant à la chancellerie de Spire, qui lui avait adressé une députation, que la couronne de France ne fait aucune distinction de religion, et qu'elle emploie les armes uniquement pour protéger la liberté des États de l'Empire... Toutes ces circonstances réunies menacent le Saint-Empire romain, notre chère patrie, de la ruine complète, si on ne prend tout de suite d'autres dispositions afin d'empêcher qu'un

1. Mémoire adressé à l'Empereur. A. A.

cercle après l'autre, et à la fin tout l'Empire romain ne tombe au pouvoir de l'ennemi et sous la domination étrangère. »

On voit comment les résultats des combats de Fribourg étaient appréciés dans le camp ennemi, et quel effet considérable avait produit la politique du duc d'Anguien. Maximilien insistait pour qu'on sortît du chaos de Munster en s'adressant directement à la France; et, comme il pouvait ne pas convenir à la dignité de Sa Majesté Impériale de faire ce premier pas, il offrit de se charger de la démarche. L'Empereur, non moins alarmé, n'avait pas refusé son autorisation; il annonça même son intention de se rapprocher et de s'établir à Lintz pour suivre de plus près cette importante et délicate affaire[1]. Aussitôt l'électeur avait expédié à Paris son confesseur, le jésuite Vervaud, porteur de propositions formelles; et il avait recommandé au général en chef d'éviter tout ce qui pourrait compromettre la fortune d'un reste d'armée, ou le succès de négociations dont la sincérité était déjà mise en doute.

Des raisons d'ordre purement militaire influaient encore sur la direction que Mercy donnait à ses opérations; il devait tenir compte des événements

Victoire des Suédois. Turenne passe le Rhin et penètre en Allemagne.

1. L'Empereur à l'électeur de Bavière; Ebersdorf, 4 octobre 1644. A. A.

survenus dans le nord de l'Allemagne. Les généraux suédois, sans beaucoup se préoccuper de leurs alliés, étaient allés au loin vider une vieille querelle avec le Danemark, et surtout chercher un pays, vierge en quelque sorte, où ils pussent refaire, reposer, nourrir hommes et chevaux. Le gouvernement de Vienne crut voir là une occasion de débarrasser l'Allemagne de ces hôtes incommodes et de les rejeter dans la Scandinavie. Un grand effort fut ordonné, une armée considérable mise sur pied et confiée à Gallas; mais ce général ne réussit pas mieux qu'à son ordinaire; et, après six mois d'opérations contre Torstenson et Königsmarck, vers la fin de l'année, « ce grand constructeur d'armées à détruire [1] » rentrait en Bohême, n'ayant conservé de ses troupes qu'une escorte d'un millier d'hommes, et de son matériel qu'une cave bien garnie. Il fallait remédier à cet échec; les Suédois reparaissant au cœur de l'Allemagne, tous les alliés ou sujets de l'Empereur devaient concourir aux mesures que commandait cette situation nouvelle. Gleen, Hatzfeld furent rappelés, et l'armée de Mercy, qui n'avait jamais été rétablie, fut encore affaiblie et ramenée en arrière.

1. « Tantus exercituum perdendorum artifex ».
(Pufendorf.)

Cette défaite de Gallas par les Suédois, succédant aux conquêtes du duc d'Anguien, ouvrait des horizons nouveaux : « Entre la puissance de Torstenson et la nostre, écrivait Espenan de Philisbourg, il se forme une rencontre si avantageuse, que je ne croy pas qu'on la veuille laisser eschapper; jamais la fortune n'a regardé la France d'un œil si favorable »[1]. C'est bien ce que pensaient et Mercy et Turenne : le premier, qui prit immédiatement la route du sud-est, le second, qui se disposa à traverser le Rhin pour se rapprocher du théâtre probable des opérations futures[2], et surtout pour décider les Suédois et les Hessois à faire jonction avec lui. Il comptait ainsi réunir une masse de troupes dans la vallée du Main et la porter plus loin, sur le Tauber, dans une position centrale d'où il pourrait tenir en échec les diverses armées impériales, s'il ne parvenait à les attaquer séparément. Malgré les plaintes des ritmestres, qui prétendaient n'avoir pas eu le temps de rétablir leurs escadrons, il rassembla ses quartiers au mois de mars, quitta Spire et passa le Rhin avec six mille fantassins, cinq mille cavaliers et quinze bouches à feu. Dépassant Pforzheim, il rencontra l'avant-garde de Mercy, qui lui laissa occuper sans combat

1. 24 janvier 1645. A. C.
2. Il était encore à Mayence le 31 janvier.

Stuttgart, Swabish-Hall, Mergentheim, et se retira au delà du Tauber.

Mercy surprend et bat Turenne à Mergentheim (Mariendal), 5 mai 1645.

Turenne n'alla pas plus loin; il était bien posté pour attirer à lui tous nos alliés et couvrir la Hesse en conservant ses communications avec Philisbourg. D'ailleurs, ses officiers affirmaient que leurs chevaux ne pouvaient supporter une plus longue marche avant d'avoir été soumis, comme tous les ans, au régime du vert et des saignées. Le vieil esprit des Weymariens se réveillait; ils devenaient pressants et incommodes; leurs réclamations avaient toute l'apparence d'une injonction. Le maréchal, craignant de les pousser à bout, fit halte et dissémina ses quartiers beaucoup plus qu'il n'était prudent de le faire au point où il était parvenu. Sans se faire voir, Mercy n'avait pas cessé d'observer son adversaire; il se garda bien de troubler la quiétude de Turenne et se prépara sans bruit à profiter de la disposition vicieuse de l'armée française. Les Suédois étaient loin encore, incertains s'ils appuieraient Ragotski ou Turenne; les troupes impériales se ralliaient; l'électeur de Bavière, ayant vu ses propositions froidement accueillies par la France, demandait de nouveaux sacrifices à ses sujets, quelques secours à l'Empereur, et attendait d'Italie trois ou quatre régiments recrutés par le condottiere Gildehasi. Dès que

Mercy eut reçu des renforts, il tomba inopinément sur la tête des quartiers de Turenne.

A la première alerte, les cantonnements furent levés, et toutes les troupes franco-weymariennes se portèrent sur le front. S'engageant les unes après les autres contre un ennemi rassemblé en ordre de bataille, elles furent successivement battues. L'infanterie se débanda ; la cavalerie résista davantage ; mais, à la fin de la journée, il ne restait à Turenne que deux régiments de chevau-légers avec lesquels il repassa le Main et se jeta dans la Hesse, où il fut rejoint par une partie des fuyards ; il avait laissé aux mains de l'ennemi beaucoup de prisonniers, douze cents chevaux, un grand nombre de drapeaux et d'étendards, tout le canon et le bagage.

De longues années plus tard, un jeune étourdi demandait à Turenne, comblé de gloire : « Monseigneur, comment avez-vous perdu la bataille de Mariendal ? — Par ma faute, Monsieur, » répondit le maréchal. La sincérité de Turenne allait un peu loin ; il n'était pas responsable des exigences des Weymariens ; ce n'était pas sans regret et sans résistance qu'il avait disséminé ses cantonnements ; mais Napoléon a signalé la véritable erreur : n'avoir pas indiqué un point de rassemblement en arrière du front, ce qui eût permis non

pas peut-être d'arracher la victoire à Mercy, mais d'empêcher la déroute. Le trait de génie fut de donner à la retraite la valeur d'un avantage stratégique, en ralliant l'armée dans la Hesse, sur le flanc du vainqueur, au point où les secours pouvaient affluer, et d'arrêter par ce seul mouvement les progrès de l'ennemi. Le retour aux ponts du Rhin eût amené les Bavarois sur ce fleuve; le ralliement en Hesse les retenait en Franconie; Philisbourg, bien occupé, assurait les communications, et c'est après ce revers inattendu que l'on put comprendre toute l'importance de cette conquête.

Effet produit par la bataille de Mariendal. Ordres donnés au duc d'Anguien.

L'effet de la bataille de Mariendal, que les Allemands appellent Mergentheim[1], fut considérable en Europe, et plus vivement ressenti en France qu'ailleurs; on n'aperçut pas tout d'abord com-

1. Pourquoi les Français ont-ils donné à Mergentheim le nom de Marienthal (par corruption Mariendal)? Est-ce la vallée même du Tauber qui s'appelait alors ainsi? Ni vers Mergentheim, ni un peu plus au sud vers le champ de bataille, la carte n'indique aucun vallon portant le nom de Marie. Notons seulement que l'armée bavaroise avait été mise la veille sous la protection de la Vierge, et que son cri pendant le combat a dû être : *Sancta Maria*.

La bataille paraît avoir été livrée à environ trois lieues et demie au sud de Mergentheim, entre Mulfingen, sur la Jagst, affluent du Neckar, au sud-ouest; Niederstetten, sur la Vorbach, affluent du Tauber, à l'est; Bartenstein, au sud, et Adolzhausen au nord. Turenne réunit ses quartiers à Herbsthausen, à environ deux lieues sud de Mergentheim.

bien le maréchal avait su atténuer les conséquences du désastre, et l'on jugea qu'il y avait lieu de le secourir immédiatement. Comme l'année précédente, lorsque Mercy vint canonner Fribourg, on décida que le duc d'Anguien marcherait avec les troupes de Champagne au secours de l'armée d'Allemagne dont il prendrait le commandement en chef. M. le Duc voulut en informer Turenne lui-même, et l'assurer de son affectueuse sympathie. Turenne, qui croyait pouvoir se passer de cette assistance et trouver des ressources suffisantes dans le concours de nos alliés, qui surtout ne s'attendait pas à se voir de nouveau relégué au second plan, répondit un peu froidement : « Je n'ai jamais douté que vous ne me fissiez l'honneur de prendre part au malheur qui m'est arrivé, de quoi je vous ai une obligation sensible. M. de Marsin, qui s'est trouvé icy et sçait le détail de toutes choses, ira au-devant de vous jusqu'à Saverne[1]... ».

1. Turenne à M. le Duc, au camp de..., 15 juin 1645. A. C.

CHAPITRE VII

—

1645

—

État et première destination de l'armée de M. le Duc au printemps de 1645. Mort de Magalotti. — M. le Duc passe le Rhin. Turenne marche vers lui. Les deux armées se réunissent, le 2 juillet, à Ladenbourg. — Opérations de l'armée française et de l'armée bavaroise en Souabe et en Franconie. Retraite de Königsmarck. — M. le Duc devant Nördlingen. Mercy à Allerheim (3 août). — Disposition des troupes de Mercy. Reconnaissance du duc d'Anguien. — Formation de combat de l'armée française. — Bataille de « Norlingue » (Allerheim). Les Français attaquent le village et sont repoussés. Mort de Mercy. — Défaite du maréchal de Gramont et de Chabot. — Avantage de Turenne à la gauche. — M. le Duc conduit les Hessois à l'attaque d'Allerheim et emporte le village. Mouvement tournant de Turenne. Victoire achevée dans la nuit. — Fin de la campagne. Maladie de M. le Duc; son retour en France (octobre 1645). — L'armée bavaroise et Mercy. — Fin de l'armée weymarienne. — Résumé des trois premières campagnes du duc d'Anguien.

État et première destination de l'armée de M. le Duc au printemps de 1645. Mort de Magalotti.

La distribution des armées françaises pour la campagne de 1645 était à peu près la même que les années précédentes. Entre les deux grands commandements, — Monsieur qui continuait lentement la conquête des places maritimes de Flandre,

Turenne dont nous venons de suivre les mouvements en Allemagne, — on retrouve les mêmes corps détachés : celui de Gassion, appelé à se mouvoir dans l'orbite de l'armée de Monsieur, celui de Villeroy un peu en arrière; puis, entre Sarre et Moselle, celui du duc d'Anguien qui devait être d'environ neuf mille hommes, sans compter les troupes de Magalotti retenues ailleurs; car ce brave Italien avait été ramené en Lorraine pour reprendre le blocus de La Motte et mettre fin au trouble que les coupe-jarrets réunis dans ce nid d'aigle répandaient en Champagne et sur toutes les lignes de communication.

La principale mission de M. le duc d'Anguien semblait être encore la prise de Trèves; l'honneur du Roi était engagé à l'occupation de cette place[1]. Par une de ces anomalies que l'histoire met souvent sous nos yeux, la France, qui, dans la guerre de Trente ans, fut le champion des libertés protestantes, s'était d'abord mêlée à la lutte pour défendre un prélat contre la puissance catholique par excellence, l'Espagne. Depuis près de dix ans, l'archevêque-électeur était captif et ses places occupées par des garnisons espagnoles.

1. L'ennemi ne doutait point que Trèves ne fût l'objectif du duc d'Anguien; Beck l'écrivait à Piccolomini dès les premiers jours de l'année. C. P.

C'était au nom du prince prisonnier que Magalotti et autres avaient chassé de plusieurs petites villes les garnisons étrangères; c'était pour remettre leur souverain dans ses États que les bourgeois de Trèves avaient fait des ouvertures aux généraux français. Or la situation venait de changer; dans les premiers jours de 1645, l'Empereur, délivrant l'électeur, l'avait renvoyé dans ses États. « La fermeté de ce prince a fait naufrage au port, écrivait Mazarin à M. le Duc[1]; il a comme abandonné l'attachement de cette couronne par l'acceptation qu'il a faite de la paix de Prague[2] ». Trèves nous était donc plus fermé que jamais, et le siège de cette place demandait un corps assez nombreux; il fallait attendre qu'un succès obtenu par Magalotti permît de joindre ses troupes à celles qui se réunissaient entre Châlons et Verdun. Mais Magalotti fut mortellement blessé au moment où il allait, au dire de Mazarin[3], entrer victorieusement dans La Motte. La lettre

1. 24 juin. A. C.

2. L'année 1645 n'était pas achevée que, par une dernière évolution, l'électeur s'était de nouveau « attaché à cette couronne ». Au mois de novembre, Turenne rétablit le « bon vieillard » dans Trèves. (Coligny-Saligny à M. le Duc; Trèves, 20 novembre. — Articles accordés entre M. l'électeur de Trèves et M. le maréchal de Turenne, 29 novembre 1645. — A. C.).

3. Le 16 juin, Magalotti écrivait à M. le Duc que le succès paraissait assuré. A. C.

où le cardinal annonce cet accident à M. le Duc respire une sincère émotion : « Ce pauvre gentilhomme avoit assés bien servy pour ne finir pas sy malheureusement la veille d'avoir beaucoup de gloire par la prise de la place qu'il attaquoit... Il vit encore et avec une constance extraordinaire, parle du siège, donne des ordres et m'envoye des compliments comme si de rien n'estoit. On me dict qu'il ne passera pas deux jours. C'est une perte que je regrette infiniment. Il avoit de grandes parties et se fust rendu capable de bien servir le Roy »[1]. Lorsque M. le Duc reçut cette nouvelle, d'autres événements avaient fait renoncer aux entreprises sur la Sarre; mais cet accident, prolongeant le siège de La Motte, diminuait le nombre des régiments à conduire en Allemagne.

Dès le mois de mars[2], Anguien s'était rendu en Champagne; mais, n'y trouvant pas de troupes, n'y recevant pas d'instructions, il regagna la capitale, pour tâcher d'obtenir les unes et presser l'expédition des autres. Après six semaines d'attente inutile, il se décida à quitter de nouveau Paris, où bien des motifs le retenaient. Tous ses amis étaient en liesse, et les brillants mariages qui allaient se suc-

1. 22, 24 juin. A. C.
2. Arnauld à M. le Duc, 12 mars 1645. A. C.

céder étaient en grande partie son œuvre : Coligny[1] épousait la belle Boutteville; Chabot[2] avait obtenu la main de l'héritière des Rohan, et l'union de Montausier[3] avec Julie d'Angennes allait se conclure, sans parler du mariage clandestin du prince palatin avec Anne de Gonzague[4]. Mais M. le Duc sentait que sa présence était nécessaire à son quartier général. Il était à Châlons vers la mi-mai et y trouva pas mal de désordres. « L'infanterie est pitoyable, écrivait-il à Mazarin[5]; j'ay réformé près de trente compagnies et cassé les capitaines. » Anguien se plaignait aussi de la pratique des gouverneurs de places, qui embauchaient les soldats des régiments actifs pour compléter leurs garnisons. Mazarin loua la sévérité du prince, blâma la conduite des gouverneurs, annonça des renforts...... pour le mois d'août, promit des fonds..... sans fixer la date de l'envoi, et le secrétaire d'état Le Tellier, après avoir fait

1. Le mariage du futur duc de Châtillon, Gaspard de Coligny, avec Isabelle de Montmorency, fut confirmé en juin 1645. (Madame la Princesse à M. le Duc. A. C.)

2. Henri de Chabot épousa la duchesse de Rohan le 6 juin 1645.

3. Charles de Sainte-Maure épousa Julie d'Angennes le 3 juillet 1645. (Dalmas à M. le Duc. A. C.)

4. Anne de Gonzague épousa Édouard, prince palatin, le 24 avril 1645.

5. 5 juin 1645. C. P.

le tableau des levées pour lesquelles on avait traité, autorisa M. le Duc à donner sur son crédit des gratifications..... qui lui seraient remboursées plus tard. Pour le moment, pas un sou, pas un homme. Au travers de cet échange habituel de réclamations et de promesses, survint l'ordre de marcher au secours de Turenne. Quelques régiments, plus vieux que les autres de quelques mois et cantonnés plus à l'est vers Pont-à-Mousson, furent aussitôt dirigés sur le Rhin; Marchin en avait le commandement. Arrivé dans le courant de juin à Philisbourg, il y laissa ses troupes pour aller recevoir les instructions de Turenne. C'est ainsi que, le 19, il assistait au conseil de guerre réuni par le maréchal qui le renvoya au duc d'Anguien[1].

M. le Duc passe le Rhin. Turenne marche vers lui. Les deux armées se réunissent le 2 juillet à Ladenbourg.

Les instructions du Roi, datées du 24 mai, prescrivaient à M. le Duc de ne pas dessiner son mouvement d'une façon trop nette et trop prompte, mais de prendre d'abord position entre Metz et Verdun pour détourner l'attention des généraux ennemis, le duc Charles, Lamboy, Beck, Gleen, et assurer quelques jours de tranquillité aux troupes laissées devant La Motte. Après cette halte, il devait marcher immédiatement sur le Rhin. Turenne, d'Erlach et autres avaient ordre de venir

1. Voy. p. 409. Marchin à M. le Duc : diverses lettres du 10 avril au 19 juin. A. C. Il avait passé la Moselle le 18 mai.

conférer avec lui à Philisbourg; ils étudieraient ensemble les moyens d'assurer la jonction de nos armées avec celles de Hesse et de Suède, puis de reprendre quelques petites places situées entre le Rhin et le Neckar, en protégeant contre toute agression ou incursion les villes et le territoire que nous occupions sur la rive gauche du grand fleuve. Quant à chercher le corps à corps avec l'armée de Mercy, à menacer par une marche hardie les États du duc de Bavière ou ceux de l'Empereur, les instructions n'en disaient mot, et cependant on y lisait : « M. le Duc sait bien aller jusqu'à l'impossible. » Il faut le reconnaître, on se faisait ou on voulait se faire d'étranges illusions à Paris : on affectait de dire que, « sans nul aide des Suédois ny Hessiens, S. A. pouvoit tout entreprendre en Allemagne et qu'elle ne trouveroit nulle résistance »[1]. M. le Duc avait eu beau écrire et répéter que, s'il n'était fortifié d'infanterie et de bonne infanterie, il ne pourrait entreprendre aucune conquête sérieuse; on lui répondait par des promesses; et, en descendant au fond des choses, il découvrait que ces troupes annoncées étaient des Irlandais qui n'avaient pas quitté leur île, des paysans du Limousin et des Cévennes qui n'étaient pas enrôlés[2].

1. Le chevalier de Rivière à M. le Duc, 10 juillet 1645. A. C.
2. Le même à M. le Duc, 16 juillet, et *passim*. A. C.

Ainsi abandonné à lui-même, à ses seules inspirations, à ses seules ressources, il étonna la cour par la fermeté avec laquelle il maintint son infanterie dans le devoir : « Jamais on n'auroit cru que vous eussiez pu faire passer le Rhin à 6,000 hommes de pied »[1]. Après être resté entre Verdun et Metz du 5 au 20 juin, il s'était arrêté le 22 à Saverne, où il eut un long entretien avec d'Erlach[2], et, vers la fin du mois, il avait traversé le fleuve à Spire. Nous retrouvons auprès de lui : d'abord le même lieutenant général, reparaissant sous un nom nouveau et devenu duc de Gramont par la mort de son père; puis les maréchaux de camp La Moussaye, Chabot, Arnauld qui conduisait sa cavalerie, Marchin qui lui avait porté à Saverne des nouvelles de Turenne; enfin de nouveaux promus, Tavannes, un ancien compagnon, Bellenave, officier de grande espérance, Vautorte, homme utile, employé tantôt à la conduite des troupes, tantôt aux missions administratives; Saint-Martin avait très rapidement organisé l'équipage d'artillerie; l'intendant Cham-

1. Le Tellier à M. le Duc, 22 juillet. A. C.

2. M. le Duc était le 5 juin à Verdun, le 14 à Hattonchatel, à la pointe des collines qui dominent la Woëvre, sur l'une des routes de Verdun à Metz; le 16 à Magny près Metz, le 18 à Metz même, et le 22 à Saverne. (Correspondance de M. le Duc.)

plâtreux et le commissaire des vivres Tyran occupaient les mêmes fonctions que l'année précédente. De Strasbourg, Tracy dirigeait sur Philisbourg et Spire des bateaux chargés de blé, de munitions de guerre et de souliers[1]. Cette armée comptait en tout douze à treize mille hommes dont six à sept mille cavaliers.

Turenne était déjà plus fort qu'on n'aurait pu l'espérer; outre les ralliés de Mariendal, il avait par son habile retraite décidé la landgrave[2] à placer sous ses ordres la très bonne petite armée de Geiso; et Torstenson, en s'éloignant avec le gros des Suédois pour marcher vers les États héréditaires de l'Autriche et donner la main à Ragotski, avait détaché Königsmarck[3] avec quatre mille hommes qui rejoignirent les Français. Ceux-ci s'avancèrent aussitôt, et Mercy dut renoncer à ses projets sur la Hesse pour se retrancher à Damm, près d'Aschaffenbourg. A ce moment, Turenne, ayant reçu l'ordre de faire sa jonction avec le duc d'Anguien, revint par Hanau vers le Rhin. L'objet de cette marche n'échappa

1. Tracy à M. le Duc. Strasbourg, 19 juin. A. C.

2. Cette princesse était de la maison de Hanau et cousine germaine de Turenne.

3. Königsmarck (Jean-Christophe, comte de), né en 1600, était entré en 1630 au service de Gustave-Adolphe.

pas à la vigilance du général bavarois, qui demanda des renforts pour barrer la route. Mais Turenne le devança, et, remontant la vallée, rencontra le prince, le 2 juillet, à Ladenbourg, sur le Neckar[1]. La première entrevue des deux généraux en chef fut cordiale, sinon affectueuse. Turenne ne laissa percer aucun étonnement de se retrouver sous les ordres de M. le Duc; durant toute la campagne, il lui obéit avec une loyauté parfaite, et fut traité par le prince avec la déférence que justifiaient une haute situation et un mérite déjà si bien établi.

Opérations de l'armée française et de l'armée bavaroise en Souabe et en Franconie. Retraite de Königsmarck.

L'armée de la France, ainsi concentrée le 2 juillet, présentait un effectif de vingt-huit mille hommes avec vingt-sept bouches à feu. Deux jours plus tard (4 juillet), Gleen, arrivant par un long circuit de l'électorat de Trèves, rejoignait les Bavarois auprès de Miltenberg, sur le Main, et ce contingent portait l'armée de l'Empire à vingt mille hommes, sous le commandement supérieur du feld-maréchal François de Mercy. Décidé à disputer vigoureusement le succès à un adversaire dont il connaissait l'audace, mais résolu aussi à n'engager ou à n'accepter le combat que sur un terrain qu'il aurait lui-même choisi et disposé, Mercy, par une marche rapide, s'avança jusqu'à Gundelsheim,

1. Près Manheim.

sur la rive droite du Neckar, prêt à secourir Heilbronn, point stratégique important, qui pouvait bien être le premier objectif de l'ennemi.

Déjà les Français étaient à Heidelberg; après un court séjour, Anguien remonta le Neckar par la rive gauche, enleva Wimpfen[1] (8 juillet), et, passant sur la rive droite, s'arrêta tout auprès, à Neuenstadt; puis, négligeant Heilbronn, il s'enfonça dans l'est, franchit les vingt lieues qui le séparaient du Tauber, et assiégea Rothenbourg, où il entra le 18 juillet.

Un grave incident était survenu au moment où M. le Duc avait quitté la vallée du Neckar. La jonction des troupes françaises avec l'armée suédoise, même avec une fraction de cette armée, était un problème dont on poursuivait depuis longtemps la solution; utile au point de vue militaire, elle semblait devoir exercer une influence considérable sur la politique générale et les négociations; elle marquait, comme on disait alors, l'union d'intérêts entre les deux couronnes. Ce point de vue n'avait pas échappé à Mazarin: Königsmarck n'ayant fait espérer qu'une coopération à courte échéance, le cardinal avait bien recommandé au duc d'Anguien de « lui persuader une

1. Deux lieues au nord d'Heilbronn.

jonction de plus longue durée ». Mais, dès que le général suédois s'aperçut que le prince comptait agir avec une indépendance complète et sans subordonner ses opérations aux fantaisies ou aux arrière-pensées des alliés, il témoigna hautement sa mauvaise humeur, affectant une allure altière dont le généralissime français n'était pas homme à s'accommoder. Après plusieurs discussions assez vives, M. le Duc donna fièrement à Königsmarck congé de partir avec ses troupes. Cette séparation n'enlevant pas aux Français la supériorité numérique, M. le Duc pensait, non sans raison, que le concours de ces quatre mille hommes serait payé bien cher s'il retenait auprès de lui un lieutenant insubordonné, toujours prêt à mettre le marché à la main et peut-être disposé à se retirer au moment le plus critique. Cependant Mercy n'avait essayé de disputer à M. le Duc ni le passage du Neckar ni la conquête de Rothenbourg. Pénétrant avec sa perspicacité ordinaire le vrai projet de son adversaire, comprenant qu'il voulait atteindre la Bavière au cœur, il résolut de le devancer sur le Danube, de le retarder en garnissant les places qui étaient sur le chemin, ou de l'arrêter par un combat s'il trouvait le lieu et l'heure. Détachant un millier d'hommes avec Creuz et Beltin pour occuper Dinkelsbühl et Nördlingen,

il suivit ces deux colonels à travers la Souabe, passa le 10 à Hall et fit halte [1] aux confins de la Franconie.

Il avait deviné juste. Après avoir mis Rothenbourg en état de défense, le duc d'Anguien avait pris la direction du sud et remontait la vallée de la Sulzach. Mercy marcha deux lieues au sud-ouest pour se trouver [2] en présence des Français (1er août). Un cours d'eau, des étangs, des bois facilitaient diverses combinaisons d'attaque et de défense dont les généraux semblèrent disposés à profiter pour s'aborder; mais, après avoir échangé quelques coups de canon avec l'ennemi, M. le Duc rappela sa cavalerie, qui s'était un moment engagée, fit demi-tour, et, au bout de deux heures, s'arrêta devant Dinkelsbühl, qu'il fit mine d'assiéger. Mercy se rapprocha et prit position à Sinnbronn [3]. Tenant peu à conquérir de petites places, ayant eu pour but principal d'attirer son adversaire hors de sa ligne d'opérations, soit pour l'amener sur un terrain où les Français pourraient employer leur cavalerie, soit pour le devancer sur le Danube, Anguien leva promptement le siège et marcha sur Nördlingen.

1. Sur la Sulzach, à Feuchtwang.
2. A Dürrwang.
3. Trois kilomètres est de Dinkelsbühl.

M. le Duc devant Nördlingen. Mercy à Allerheim (3 août).

Cette ville a conservé jusqu'à nos jours son enceinte ou plutôt sa vieille muraille, percée de meurtrières, et flanquée par des tours qui semblent moins redoutables que pittoresques. Elle est dominée au sud par de gros mamelons au profil accentué, théâtre de la défaite des Suédois en 1634. A l'est se développe une vaste plaine ondulée, aujourd'hui admirablement cultivée et couverte de beaux villages, peuplée de paysans heureux et courtois. Son aspect, en 1645, ne devait pas être le même : depuis dix ans, elle avait été souvent dévastée par la guerre; déjà cependant elle présentait par sa fertilité un véritable contraste avec la région que les armées venaient de parcourir; mais sur bien des points, les roseaux, reparaissant encore maintenant au milieu des céréales, trahissent l'ancien état des champs et signalent un terrain qui devait être alors peu praticable; les méandres de l'Eger, de la Wörnitz et de leurs affluents gênaient la circulation. Divisées en une foule de petits bras, ces deux rivières arrosent des prairies marécageuses et parfois difficiles à franchir. Après avoir coulé presque parallèlement, elles se rapprochent vers l'extrémité sud-est de la plaine où l'Eger se réunit à la Wörnitz, qui, continuant de serpenter dans une vallée encaissée, va rejoindre le Danube à Donauwörth. Un

peu au-dessus de ce confluent, le terrain présente une disposition singulière et à laquelle se rattachent quelques légendes : au milieu des ondulations de la plaine, des hauteurs isolées, jalonnées par le village d'Allerheim, semblent sortir du sol pour barrer la route qui conduit au Danube.

Dans la matinée du 3 août, Anguien s'arrêta au nord-est de Nördlingen, sur l'Eger, entre Wallerstein et Deiningen. Son camp était à peine tracé; on dételait les voitures de bagages; tous, fatigués par de longues marches au milieu d'un pays tourmenté, boisé, se préparaient au repos, comptant bien se refaire, et trouver dans la ville assez importante qui paraissait une proie assurée, les ressources dont ils étaient privés depuis plusieurs jours. Il pouvait être onze heures du matin, lorsque deux ou trois prisonniers amenés par les éclaireurs informèrent le général en chef que Mercy était établi à trois lieues environ, et qu'il se retranchait.

A peine le duc d'Anguien a-t-il recueilli ce renseignement qu'il monte à cheval pour aller reconnaître la position de l'ennemi. Turenne, Gramont, quelques officiers et une petite escorte l'accompagnent. En partant, il laisse l'ordre de faire manger hommes et chevaux, et que chacun se tienne prêt

à marcher dans une heure. Bientôt les généraux français aperçoivent le clocher d'Allerheim et se trouvent en face d'une position bordée d'un côté par la Wörnitz, de l'autre par l'Eger. Orientée du nord au sud et sur un développement d'environ 1,500 mètres [1], elle est encadrée, au nord, par un gros mamelon, le Wenneberg; au sud, elle se termine à une hauteur circulaire surmontée d'un solide château [2]; un peu en arrière de cette petite forteresse, une colline aussi isolée et aussi haute, le Spitzberg, domine le passage de l'Eger. Au centre de la position, entre le Wenneberg et le Schloss, à peu près à égale distance de l'un et de l'autre, le village d'Allerheim, placé en saillant, s'élève sur un mamelon de moindre relief qui présente vers l'ouest, c'est-à-dire vers Nördlingen, un glacis naturel où rien ne protège l'assaillant contre les feux des défenseurs du bourg; de bons murs enveloppent les jardins et les maisons; au sommet, l'église massive et l'épaisse muraille qui entoure le cimetière semblent construites pour servir de réduit. Une crête assez haute pour cacher ses défenseurs, assez basse pour permettre à ceux-ci de la franchir rapidement en ligne de ba-

1. En laissant en dehors les sommets du Schloss et du Wenneberg.

2. La porte et quelques tours subsistent encore aujourd'hui.

taille et de charger l'assaillant, formait comme une courtine entre Allerheim et le Wenneberg. Un vallon, dont le niveau assez égal est légèrement inférieur à celui de cette courtine naturelle, sépare le village du château; des troupes peuvent y rester masquées et en sortir déployées. Sur tout le terrain que nous venons de décrire, les ondulations étaient couvertes de récoltes. Devant le front nord du village, comme entre celui-ci et le château, s'étendait un tapis de verdure où l'eau circulait dans de petits canaux très aptes à gêner les mouvements de l'assaillant. Ainsi, un front d'environ 1,500 mètres en forme de redan à angle très obtus, ou plutôt de tracé bastionné composé de trois bastions et de deux courtines, avec un double réduit au sud-est facile à garnir d'artillerie pour battre les principales attaques; au centre, un saillant très solide, admirablement disposé pour la résistance; un front d'attaque très restreint; des obstacles naturels placés de façon à ralentir, à troubler l'assaillant sans empêcher les défenseurs de prendre rapidement l'offensive : telle était la position que Mercy avait saisie au passage et que depuis plusieurs heures il s'appliquait à perfectionner. Ici, point de reliefs excessifs, ni de ces écarts commandés par le terrain, comme à Fribourg. La proportion est par-

faite ; tout peut être groupé ; rien ne manque. On croit se trouver devant un de ces plans de convention inventés pour une démonstration de tactique. Les lieux sont propices à l'emploi des différentes armes, au dispositif des échelons d'artillerie, au débouché de la cavalerie, à la sûreté, à la cohésion de l'infanterie.

Disposition des troupes de Mercy. Reconnaissance du duc d'Anguien.

Mercy avait quitté Sinnbronn en même temps qu'Anguien s'éloignait de Dinkelsbühl. Au milieu d'une nuit obscure, les deux armées s'étaient côtoyées, presque touchées sans le savoir, en traversant l'épaisse forêt d'Œttingen, massif de collines boisées d'où sort l'Eger. Puis, tandis que les Français marchaient vers Nördlingen, les Bavarois avaient incliné à l'est, prenant la route de Donauwörth, et, le 3 août, bien avant le jour, Mercy avait arrêté ses troupes auprès d'Allerheim. Comme ses voitures d'outils suivaient toujours son avant-garde, il n'avait pas perdu une minute depuis son arrivée pour ébaucher partout la fortification de son front ; les maisons d'Allerheim avaient été crénelées ; des épaulements, des flèches, quelques arbres renversés se mêlaient aux murs des jardins ; un régiment tenait le cimetière et l'église ; de nombreux mousquetaires garnissaient les approches. Derrière le village, sept magnifiques régiments, formant une ligne de bataillons en

masse, prêts à se jeter sur l'ennemi s'il réussissait à y pénétrer; auprès de cette infanterie, six escadrons, pour la dégager au besoin ou l'appuyer dans une reprise d'offensive.

A l'aile droite, Gleen avec son armée : deux bataillons et quelques pièces d'artillerie occupant le Wenneberg, dont la crête est surmontée d'un parapet; dix-sept escadrons d'Impériaux rangés sur deux lignes derrière la courtine naturelle qui réunit le Wenneberg au bourg. A l'aile gauche, la cavalerie de Bavière, commandée par Jean de Wirth et déployée entre le village et le château d'Allerheim; bien qu'en terrain plat, elle est à peu près cachée à l'assaillant par la disposition des lieux. Le château, point d'appui très solide, est armé d'artillerie et gardé par des mousquetaires; un autre échelon d'artillerie est placé au Spitzberg et quelques pièces auprès du village. Ainsi les vingt-huit bouches à feu de Mercy battaient toutes les approches. En somme, il y avait là dix-sept à dix-huit mille hommes répartis en dix bataillons, huit au centre, deux à la droite; et trente-neuf escadrons, dix-sept à la droite, six au centre, seize à la gauche.

En découvrant la position d'Allerheim, les généraux français ne pouvaient pas apprécier dans le détail la répartition des troupes ennemies; mais

le site, la terre remuée sur certains points, des travailleurs ou des vedettes aperçus çà et là, tout l'aspect leur rendait compte de l'obstacle qu'ils avaient devant eux et de la façon dont il serait défendu. La reconnaissance ne fut point troublée, elle était périlleuse; l'état-major français se tenait groupé auprès de huit ou dix pruniers qui ne devaient guère le dissimuler; l'escorte était faible, l'armée loin; quel coup de filet pour les chevau-légers de Jean de Wirth, s'ils avaient fait meilleure garde! Turenne estima qu'une attaque avait peu de chances de succès, mais le duc d'Anguien fut d'un autre avis et envoya aux troupes l'ordre de le rejoindre sans délai. Deux jours plus tôt, il s'était déjà retiré devant Mercy en position; il ne se souciait pas de recommencer. Les Suédois venaient de le quitter, et il avait eu quelque peine à retenir les Hessois; s'il tardait, ceux-ci ne manqueraient pas de suivre l'exemple de leurs alliés et l'armée française resterait en péril. Mercy, d'ailleurs, arrivé dans la nuit près d'Allerheim, n'avait pas encore eu le temps de compléter ses retranchements et peut-être n'était-il pas préparé à recevoir un assaut immédiat. Dès qu'on prenait le parti de combattre, il fallait le faire tout de suite.

M. le Duc résolut d'aborder la position de front, en donnant à son mouvement offensif le caractère

Formation de combat de l'armée française.

d'une attaque centrale; car il était impossible de faire avancer les ailes tant qu'on n'aurait pas éteint ou détourné le feu de l'infanterie qui occupait le village[1]. A cet effet, voici comme il disposa son armée : les deux ailes exclusivement composées de cavalerie; la weymarienne à la gauche, douze escadrons, dont sept en première ligne; celle de Champagne à la droite, dix escadrons, dont six en première ligne. Le centre, qui avait pour point de direction le clocher d'Allerheim, était formé de dix bataillons, dont sept en première ligne, soutenus par cinq escadrons de gendarmes et chevau-légers. Deux échelons d'artillerie devaient se placer entre le centre et les ailes, moins pour répondre au canon ennemi que pour faciliter l'attaque du village. L'ordre tactique, les intervalles étaient les mêmes qu'à Rocroy. L'étendue du front (moins de 2,000 mètres), la nature du terrain et

1. Au premier abord, il semble que M. le Duc aurait pu, par une marche de flanc hors de la portée du canon, se placer le dos à l'Eger, attaquer le Spitzberg et le château en menaçant la ligne de retraite de l'ennemi. Mais il eût été trop resserré par le cours de l'Eger pour exécuter cette manœuvre; d'ailleurs, Mercy pouvait toujours soutenir sa gauche sans dégarnir son front, en tenant la corde de l'arc décrit par l'armée française. De quelque côté que celle-ci se présentât, le feld-maréchal bavarois retrouvait, pour arrêter son adversaire, un terrain disposé comme celui où il avait établi sa ligne de bataille.

le caractère probable du combat qui allait s'engager, avaient permis de donner à la réserve une importance qu'elle n'avait pas dans la journée du 19 mai 1643. Placée assez en arrière pour n'être pas attirée trop promptement sur le théâtre de l'action et pour échapper à la contagion du désordre, cette réserve, ou troisième ligne, comprenait deux corps distincts : 1° à gauche, l'armée hessoise, véritable troupe d'élite, commandée par le général-major comte de Geiso, homme froid, solide, d'expérience et de bon jugement, — six bataillons et douze escadrons[1], déployés derrière les Weymariens et présentant un front plus étendu vers la gauche ; 2° en face de l'intervalle qui séparait la droite du centre, quatre bataillons et six escadrons français aux ordres du chevalier de Chabot, un des brillants compagnons de M. le Duc.

Turenne était chargé de l'aile gauche et n'avait voulu garder auprès de lui que les officiers weymariens, si exercés et si habiles à conduire leur cavalerie, bien qu'il fût privé cette fois du concours de Rosen, le plus entendu de tous, fait prisonnier à Mariendal. Le peu d'infanterie qui lui restait était réuni à celle de Champagne. Le maréchal de Gra-

1. Deux des régiments de cavalerie de Turenne, conduits par le colonel Oheim, avaient été détachés auprès de Geiso. Le jeune landgrave de Hesse était à la tête de son régiment.

mont, secondé par Arnauld le Carabin, devait commander l'aile droite. Tavannes conduisait les gendarmes ; Saint-Martin dirigeait l'artillerie. La « bataille », c'est-à-dire l'infanterie du centre, était aux ordres des maréchaux de camp Marchin et Bellenave, ce dernier détaché de l'armée de Turenne. C'est là que M. le Duc prit place ; tout indiquait, en effet, que là serait l'action décisive. Outre ses nombreux aides de camp, le prince garda auprès de lui le maréchal de camp La Moussaye, qui, plus que tout autre, était en état de lui servir de second.

Bataille de « Norlingue » (Allerheim). Les Français attaquent le village et sont repoussés. Mort de Mercy.

Chastellux, maréchal de bataille, avait précédé les troupes, et reçu les ordres du général en chef; il était de jour; c'était à lui de tracer la ligne de déploiement et de reconnaître les points de direction à indiquer aux diverses colonnes qui, parties du camp devant Nördlingen, s'avançaient à travers la plaine. Une escarmouche s'engagea entre son escorte et quelques cavaliers ennemis appuyés par le feu des piquets d'infanterie; cette échauffourée coûta la vie à ce brave officier, qui avait si miraculeusement échappé à la mort dans la terrible journée du Josephsberg. Castelnau prit la place de Chastellux, et le déploiement s'acheva un peu avant quatre heures de l'après-midi ; l'ennemi avait replié ses postes et ne se montrait pas.

Le combat commença, comme il avait été convenu, par l'attaque du village. Il fut ouvert par l'artillerie; mais alors, encore plus qu'aujourd'hui, il était difficile de régler le tir, surtout lorsqu'on mettait soudainement en batterie; aussi notre canon fit-il peu d'effet, et fut-il fort maltraité par l'artillerie ennemie.

Cependant Marchin conduit les mousquetaires à travers le terrain découvert, sous un feu meurtrier, aborde les jardins, y pénètre. Le duc d'Anguien le fait soutenir par quatre bataillons dont deux, appuyés par les escadrons de Tavannes, essayent de contourner le village. On s'empare de la plupart des maisons; mais le combat est devenu confus; la cavalerie recule et cherche un abri; l'infanterie, disséminée, n'avance plus; Marchin est grièvement blessé. La Moussaye amène un premier secours; Anguien le suit; toutes les troupes du centre sont aux mains. A tout prix, M. le Duc veut déloger l'ennemi du réduit qu'il n'a pas lâché et se rendre maître de la position qui paraît être la clef du champ de bataille.

Mercy est loin d'avoir encore engagé tous ses bataillons; il conserve quatre régiments déployés et retranchés derrière le clocher d'Allerheim. Lui-même est au sommet de la crête, calme, indifférent au danger; aucun des détails de l'action

ne lui échappe, il attend le moment[1]. Dès qu'il voit le duc d'Anguien se jeter sur le village avec tout ce qui lui reste d'infanterie, un éclair de joie anime son visage : « Ces Français sont fous, s'écrie-t-il ; à nous la victoire ! » et il ordonne une charge générale.

La fortune se montre d'abord favorable aux Français ; mais bientôt Bellenave est frappé à mort ; La Moussaye et Castelnau sont hors de combat. Le duc d'Anguien n'a plus d'aides de camp auprès de lui ; son cheval est tué ; on le remonte à grand'peine, meurtri et contusionné. Il semble qu'un élan de colère et de douleur entraîne les Bavarois ; les Français sont partout repoussés, rejetés hors du village, et les débris de nos dix bataillons traversent en désordre le vallon qui les sépare du rideau où ils s'étaient déployés... puis la poursuite cesse et l'ennemi s'arrête comme saisi de stupeur.

C'est que Mercy est tué ; une balle lui a enlevé la victoire et la vie. En le voyant tomber,

1. Nous n'acceptons pas la légende qui fait figurer Mercy complètement ivre sur le champ de bataille, buvant quarante verres de vin de suite au moment de l'attaque d'Allerheim, embrassant sa femme en présence de l'armée, etc. Le caractère de Mercy, toute sa conduite durant la journée font justice de ces fables inventées longtemps après les événements.

les soldats, avides de vengeance, ont senti grandir leur courage; mais, laissés sans direction, ils ne dépassent pas les murailles qu'ils ont reconquises et qui deviennent le terme de leur succès.

Que se passait-il aux deux ailes où l'action devait s'engager dès que le mouvement central serait prononcé? A la droite, tandis que le maréchal de Gramont forme ses lignes et donne ses ordres aux mestres de camp, Arnauld reconnaît le terrain sur lequel nos escadrons vont s'avancer et où l'on est à peu près certain d'en venir aux mains, quoiqu'on n'ait pas encore découvert la position exacte de la cavalerie ennemie. Arnauld avait beaucoup de service, du sang-froid, de la ténacité; mais il n'était pas toujours clairvoyant, et, comme il avait déjà eu quelques mauvaises chances à la guerre, il se défiait de lui-même. Ce terrain si vert qui s'étendait devant lui, ces petits ruisseaux, que le soleil faisait briller au milieu du gazon, le préoccupaient. Il poussa son cheval dont les pieds parurent s'enfoncer; se croyant en face d'un marais infranchissable, il chercha plus à droite et crut trouver un passage ferme, bien qu'étroit comme une sorte de défilé.

Défaite de Gramont et de Chabot.

Brave, spirituel, mais étourdi, Gramont accepte ce rapport sans le vérifier, fait rompre sa première

ligne pour appuyer à droite, passer le défilé et se déployer au delà. Son attention est détournée par le feu des mousquetaires qui, répandus dans les jardins d'Allerheim, ont déjà abattu des hommes et des chevaux; aussi le maréchal a-t-il demandé à la réserve un secours d'infanterie. Deux régiments, « Fabert[1] » et « Wall-Irlandais »[2], venaient de le rejoindre, lorsque soudain la cavalerie ennemie sort en bataille du vallon qui sépare le château du village, et tombe au galop sur nos escadrons marchant par le flanc. Fabert et Wall-Irlandais « ne branlent pas et font à bout touchant une si furieuse décharge, qu'elle ouvre un trou dans les rangs ennemis »[3]. Mais ceux-ci se resserrent; les chevau-légers français sont déjà dispersés; Gramont est blessé, démonté et pris au milieu des bataillons enfoncés; tout fuit, une sorte d'instinct pousse la cohue vers le camp où sont les bagages.

Ce fut un grand bonheur; car les Bavarois s'acharnèrent à la poursuite. Jean de Wirth main-

1. Ancien régiment du cardinal de la Valette, donné à Fabert le 10 janvier 1644.

2. Le mestre de camp, Robert Wall, Irlandais comme sa troupe, et récemment nommé, conduisait le régiment. Très brave officier et de bonne noblesse, il fut tué à Rethel en 1652.

3. *Mémoires de Gramont.*

tint un moment sa seconde ligne pour l'opposer aux escadrons de Chabot, qui essayait de remédier au désordre inopiné de l'aile droite; mais, gênés par les fuyards et vigoureusement chargés, nos cavaliers suivirent le torrent. Ce qui restait d'infanterie française à la réserve ne fit guère meilleure contenance : Chabot eut fort affaire à en rallier les débris derrière la ligne des Hessois, où il fut rejoint par Arnauld et quelques autres. Jean de Wirth n'a plus qu'une pensée, gagner le camp de l'ennemi et faire récolte de rançons; aveuglé par la cupidité, par l'espoir de ramasser un riche butin et nombre d'officiers, il néglige le corps intact de Geiso, et reprend la poursuite avec ses chevau-légers.

Avantage de Turenne à la gauche.

A l'aile gauche des Français, le combat avait un caractère différent. Aussitôt l'action engagée dans le village, Turenne manœuvrait. Tandis que sa première ligne s'avance en obliquant légèrement à droite, il porte sa seconde ligne à gauche jusqu'au pied de la pente escarpée du Wenneberg, où il la tient à couvert du feu des fusiliers et de l'artillerie placés sur le faîte. Bientôt le tumulte général, le grondement de la mousqueterie redoublant, le bruit et la fumée enveloppant les maisons et l'église, lui apprennent que toute l'infanterie des deux armées est aux prises. Sans se

laisser ralentir par les coups de canon et de mousquet qui prennent sa troupe d'écharpe, il gravit résolument le talus qui s'étend entre le Wenneberg et Allerheim, aborde et repousse la cavalerie de Gleen; mais les cuirassiers de l'Empereur n'étaient pas hommes à lâcher pied au premier choc; leurs escadrons de soutien chargent les cavaliers de Turenne et les ramènent au bas du talus. A son tour, la seconde ligne des Weymariens, si heureusement postée, tombe sur le flanc des Impériaux et les arrête. Des deux parts chacun revient à sa première position. Turenne était blessé, mais légèrement; il avait perdu peu de monde et sa troupe était moins ébranlée que celle de Gleen. A ce moment, les Français sortaient en désordre du village, la cavalerie de Champagne était en fuite, et le duc d'Anguien rejoignait Turenne.

M. le Duc conduit les Hessois à l'attaque d'Allerheim et emporte le village. Mouvement tournant de Turenne. Victoire achevée dans la nuit.

Il est déjà bien tard, six heures sont passées; les chances ne semblent pas favorables et l'aspect du champ de bataille n'est pas encourageant. Faut-il employer la fin du jour à dégager ce qui reste de l'armée ou à tenter un suprême effort pour essayer de vaincre? C'est ce dernier parti que M. le Duc a déjà pris. Il expédie à Geiso l'ordre de réunir les douze escadrons du colonel Oheim à la cavalerie weymarienne, et de faire avancer les

six bataillons hessois en obliquant à droite. Chabot appuiera ces troupes fraîches avec ce qu'on a pu rallier de celles de Champagne. M. le Duc est à côté de Turenne : il marche contre Gleen avec toute sa cavalerie; un feu croisé de mousqueterie accueille ce mouvement offensif. Anguien a son second cheval tué sous lui; on est déjà aux mains lorsqu'il est remonté; il s'aperçoit que les Bavarois sont toujours immobiles; le Dieu des batailles lui inspire une de ces résolutions héroïques qui renversent le destin d'une journée. Jugeant que Turenne est en mesure avec ses escadrons de rompre ceux de l'ennemi, il ordonne à l'infanterie un changement de front oblique face à droite, et, se jetant à sa tête, il la conduit à l'attaque d'Allerheim. Une partie de ses gens y pénètre, l'autre enveloppe le village sans se laisser arrêter par l'artillerie du Schloss et du Spitzberg. La résistance est vigoureuse, mais mal ordonnée : Ruischenberg, qui a pris la place de Mercy, n'a pas encore pu reformer ses troupes; les Français gagnent du terrain; les Bavarois sont débordés, essayent de se rallier dans le cimetière et autour de l'église, où ils espèrent tenir jusqu'à ce que l'obscurité les protège; peut-être Jean de Wirth va-t-il revenir les dégager.

Cependant Turenne a défait les cuirassiers de

l'Empereur; Gleen est prisonnier. La pente intérieure du Wenneberg est d'accès facile : tournés, entourés par quelques escadrons, les mousquetaires du régiment Rouyer[1], qui occupent le faîte de la montagne, ont dû se rendre, et le gros de la cavalerie victorieuse, faisant face à droite, menace les derrières de l'infanterie bavaroise qui a pris le clocher d'Allerheim pour point de ralliement. La nuit qui commence est presque aussi claire que le jour. Jean de Wirth, enfin averti, est revenu à la hâte; quelques chevau-légers le rejoignent au moment où il s'arrête auprès du Schloss. Un suprême assaut de l'infanterie française et une charge de la cavalerie weymarienne ont décidé de la bataille sans mettre complètement fin au combat; à une heure du matin, Turenne, achevant son mouvement tournant, faisait mettre bas les armes au régiment Gildehasi, qui était resté le dernier près de l'église[2].

Déjà Jean de Wirth avait ordonné la retraite sur Donauwörth; dès que le château fut évacué, la cavalerie rassemblée[3], lui-même prit la direction

1. Ruischenberg à Piccolomini, 24 août. A. A.
2. *Ibidem.*
3. Ce ralliement se fit à Harbourg, à mi-chemin entre Allerheim et Donauwörth, qui est à environ vingt kilomètres d'Allerheim. (Jean de Wirth à Hatzfeld, 8 août. A. A.)

de cette place. Harassés, épuisés de faim et de fatigue, et comme étourdis de leur succès, les Français se rallièrent auprès du village d'Allerheim.

Fin de la campagne. Maladie de M. le Duc; son retour en France. (octobre 1645.)

Deux heures de repos suffirent à Turenne; au point du jour, il était avec trois cents chevaux devant Donauwörth, où il trouva quelques barricades; s'étant assuré que les débris de l'infanterie bavaroise repassaient le Danube et prenaient la route d'Ingolstadt, le maréchal rejoignit le duc d'Anguien [1]. Celui-ci faisait recueillir les trophées de la victoire, victoire si complète et si chèrement achetée. Outre trois mille morts, l'ennemi avait abandonné au vainqueur quinze canons, quarante étendards et deux mille prisonniers, parmi lesquels le général Gleen, le duc de Holstein, au service de l'Empereur, les colonels bavarois Rouyer, Kolb, Hiller. Dans l'après-midi du 4, l'armée française rentra dans son camp devant Nördlingen. Jean de Wirth n'avait pas même eu la consola-

1. Jean de Wirth, avec sa cavalerie, resta ou revint peu après à Donauwörth; son quartier général y était du 8 au 20 août (A. A.) — Donauwörth est enveloppé par une sorte de bras mort du Danube, et forme comme une tête de pont sur la rive gauche du grand bras. Il y avait là quelques retranchements du temps du roi Gustave. Ingolstadt, devenu de nos jours une forteresse de premier ordre, avait déjà alors une assez bonne enceinte. En y venant de Donauwörth par la rive droite, on repasse le Danube à Neubourg.

tion de piller nos bagages; les mousquetaires du régiment « Margrave[1] », de garde au camp et embusqués parmi les voitures, avaient repoussé les chevau-légers bavarois. Nördlingen fut sommé et se rendit après un simulacre de défense. On y trouva des ressources importantes; M. le Duc remit la place en état, y installa une petite garnison et arrêta ses plans pour la fin de la campagne. Il avait atteint son but : l'armée bavaroise était hors de combat, et tout faisait prévoir que bientôt Maximilien, se retirant de la lutte, abandonnerait le parti de l'Empereur pour conserver les avantages qu'il croyait s'être déjà assurés; il semblait inutile de le pousser aux résolutions extrêmes; d'ailleurs, l'état de l'armée, la difficulté presque insurmontable de pourvoir à la solde et aux subsistances ne permettaient pas de s'éloigner davantage de la base d'opérations. Tous les officiers généraux, y compris Anguien et Turenne, avaient été touchés par le feu de l'ennemi; Bellenave et Chastellux étaient tués, Marchin et Castelnau grièvement blessés. Même désorganisation dans l'état-major : presque tous les officiers avaient disparu, entre autres Lanquetot, Grémonville[2],

1. Margrave de Bade.

2. De la famille normande des Bretel, et, comme Lanquetot, parent de madame de Motteville.

La Châtre, l'homme au « bon billet », qui, dépouillé de sa charge de colonel général des Suisses, avait voulu faire cette campagne comme « volontaire »[1], — Marsan, et le plus brillant de tous, Pisani, fils de la marquise de Rambouillet, dont la mort suivit ainsi de quelques jours le mariage de sa sœur. La cavalerie de Gramont avait laissé entre les mains des Bavarois plusieurs officiers supérieurs[2]. Quoique fort malmenée, elle avait essuyé peu de pertes et se rétablissait promptement, brûlant de réparer l'outrage qu'elle avait reçu. Celle de Turenne était fière de son succès, et comptait pour peu de chose les hommes et

1. « Ah! le bon billet qu'a La Châtre! » disait Ninon en parlant de certaine promesse écrite qu'elle avait laissée entre ses mains. — Edme de la Châtre, marquis de Nançay, l'un des chefs des Importants, enveloppé dans la disgrâce du duc de Beaufort. Il ne fut pas tué sur la place. Blessé et pris sans avoir été reconnu, il paya la rançon d'un chevau-léger et mourut de ses blessures en arrivant à Philisbourg. Il a laissé des Mémoires.

2. Parmi lesquels Chambord, commandant le régiment Mazarin. — Chambord (Guillaume de la Boissière de), né en 1609, avait tapissé l'église de Chambord d'étendards par lui enlevés sur le champ de bataille; fait prisonnier à Thionville (1639), après avoir montré une grande vaillance, il suit le parti du comte de Soissons (1641) et sort de France. Nommé à son retour capitaine de la première compagnie et major du régiment de cavalerie Mazarin (1643); mestre de camp-lieutenant du même régiment (1644); maréchal de camp (1646), tué à Lens en 1648.

les chevaux qui lui manquaient. En somme, la situation de la cavalerie était satisfaisante; mais l'infanterie était aussi ruinée qu'après Fribourg : deux à trois mille hommes restés sur le champ de bataille; dans les seuls régiments d'Anguien et de Conti, vingt-sept capitaines hors de combat, presque tout le cadre. M. le Duc pensa que la conquête d'un solide établissement sur le Neckar couronnerait bien la campagne et donnerait, pour l'année suivante, le moyen de reprendre les opérations contre les armées de l'Empire. Dans ce but, il résolut de conserver un ou deux postes avancés en Franconie et de s'emparer de Heilbronn, pour y laisser Turenne lorsque lui-même repasserait le Rhin. Après avoir muni Nördlingen, il revint devant Dinkelsbühl, qui se rendit le 24 août, et regagna le Neckar.

Les travaux du siège de Heilbronn commençaient lorsque le prince fut saisi d'une maladie violente qui mit ses jours en péril. Il fallut l'emporter à Philisbourg sur un brancard; Gramont, rentrant de captivité, se chargea de l'escorte. Ce bon compagnon n'avait fait qu'un court séjour chez les ennemis; arraché, non sans peine, à la fureur des serviteurs de Mercy, il avait été fort doucement traité par Maximilien, qui l'avait aussitôt échangé contre Gleen. Dès que Gramont vit M. le Duc en

sûreté et à peu près hors de danger, il se hâta de rejoindre l'armée, très fier et très pressé d'en partager le commandement avec Turenne et de pouvoir dire dans ses lettres : « M. de Turenne et moi, nous avons résolu... etc... » Aussi brava-t-il les périls que déjà présentait le retour de Philisbourg à Heilbronn : « Mon passage sera un peu gaillard, écrivait-il le 3 septembre[1], ayant 14 grandes lieues de marche et les ennemys en estant advertis. J'espère pourtant ne pas revoir Ingolstadt cette année. » En effet, les partisans remplissaient déjà le pays tout autour du camp français, et une nouvelle armée impériale, commandée par l'archiduc Léopold, s'avançait à travers la Souabe. Bientôt survint le moment où, comme les années précédentes, il fallait reconduire en France les troupes détachées de l'armée de Champagne. Le Roi l'ordonnait; à l'exception de quelques soldats empruntés aux corps d'infanterie et de trois régiments de cavalerie, les troupes amenées par M. le Duc devaient retourner dans le royaume sous la conduite de Gramont.

Restée seule, affaiblie, ne pouvant compter longtemps sur le concours des Hessois, l'armée d'Allemagne était hors d'état de prendre et surtout de

1. De Philisbourg. C. P.

conserver Heilbronn. La saison rigoureuse approchait; après avoir assuré la liberté de ses mouvements par une courte marche en avant, Turenne rentrait à Philisbourg avec ses troupes; Gramont repassait les Vosges avec les siennes. Presque au même moment, le duc d'Anguien, voyageant à petites journées, arrivait à Paris; son visage amaigri, pâli, sa tête rasée (il avait fallu lui couper les cheveux pendant sa fièvre chaude)[1]

1. Cette tête si belle et si bonne,
Pour qui la déesse Bellonne
A toujours eu tant de respect,
Vient de recevoir un échec;
D'un barbier la main trop osée
De son ornement l'a privée.
Dis-nous pourquoi Dieu l'a permis,
Vû qu'il paroît de ses amis;
Je crois, moi qui ne suis pas bête,
Que Dieu ne veut pas que la tête
Du plus grand des guerriers
Soit couverte que de lauriers.

(Bussy à Lenet; au camp de Heilbronn, 14 septembre 1645). — Bussy avait remplacé Mauvilly dans le commandement des gendarmes de Condé; mais il ne put assister à la bataille et avait rejoint le duc d'Anguien le 21 août à Philisbourg. Selon lui (*Mémoires*), Heilbronn, investi le 3 septembre et fort peu pressé, aurait capitulé le 12; les Français y seraient entrés le 14 et en seraient sortis le 15. Bussy était témoin oculaire; toutefois ces deux dernières dates paraissent bien rapprochées. Heilmann, Labarde (*De rebus gallicis*), toujours si

causèrent une douloureuse impression aux nombreux amis qui vinrent le voir.

La bataille de « Norlingue » est la dernière que les Français aient livrée en Allemagne avant la paix de Westphalie. A défaut de résultats matériels, elle eut une valeur politique considérable, et les contemporains, les négociateurs, les souverains ne s'y méprirent pas ; la chaleur avec laquelle la reine de Suède adressa au duc d'Anguien ses félicitations, désaveu implicite de Königsmarck, en témoigne suffisamment. On ne conserva ni Nördlingen, ni Dinkelsbühl ; cela importait peu ; les alliés de la France étaient sauvés, et la Bavière désarmée ; tout l'équilibre des forces qui soutenaient l'Autriche et sa cause était ébranlé. Déjà Maximilien avait failli traiter l'année précédente ; cette fois, lorsqu'il vit les coureurs français à Donauwörth, tandis que les débris de son armée rentraient sans chef dans ses États, son anxiété devint poignante ; il fit appeler aussitôt le maréchal de Gramont, que la fortune de la guerre venait de mettre entre ses

L'armée bavaroise et Mercy.

exact, disent que le siège de Heilbronn fut levé ; Turenne, acteur principal, dit que le siège ne fut pas même commencé (*Mémoires*).

mains, le combla de prévenances qu'on n'avait pas alors l'habitude de prodiguer aux prisonniers, et le renvoya chargé de messages pacifiques. Mais « Bavière » était surveillé : les conseillers de l'Empereur se hâtèrent de le couvrir d'une protection qui ressemblait fort à une contrainte ; et ce concours imposé amena la dévastation de provinces que le fléau de la guerre avait jusqu'alors épargnées, attira les Français aux portes de Munich et faillit coûter à l'électeur les résultats acquis par sa persévérance et son habileté. Maximilien a joué un rôle plus considérable que ne le comportaient les dimensions et les ressources de ses États. Il fut profond politique, ferme dans les revers ; il a créé, il a sauvé l'Allemagne du sud. L'instrument de sa grandeur fut l'armée qu'il mit sur pied, qu'il maintint, renforça, sans jamais la commander, mais qu'il sut placer en bonnes mains ; elle devint la meilleure de toutes celles qui surgirent en quelque sorte du sol de l'Allemagne pendant cette longue période de guerres, sans excepter les Weymariens. L'électeur comprit que ce puissant levier avait été brisé à Nördlingen et ne songea pas à donner de successeur à Mercy. Appliqué aux détails, Ruischenberg menait bien l'infanterie sur le terrain ; c'était tout ce qu'on pouvait lui demander. Lapierre, Winterscheid, Rouyer ne

devaient pas dépasser le grade de maréchal de camp. Jean de Wirth avait une aptitude plus étendue : audacieux, adroit, excellant à conduire ce qu'on appelle aujourd'hui les *raids*, mais d'une rapacité insatiable, sans élévation dans l'esprit ni dans le cœur, n'envisageant la guerre qu'au point de vue du pillage; il finit par trahir l'électeur qui l'avait comblé de ses bienfaits et voulut vendre ses troupes à un autre souverain[1]. Maximilien se défiait-il déjà de lui? En tout cas, le commandement supérieur fut remis à un feld-maréchal autrichien. L'armée de Bavière, absorbée par celle de l'Empereur, n'eut, pour un temps, qu'une exis-

1. L'Empereur (juillet 1647). — Avant de consommer sa trahison, Jean de Wirth s'était appliqué à ruiner la discipline, si fermement maintenue par Mercy, protégeant, encourageant le désordre et le pillage; mais il n'eut pas le temps d'éteindre complètement chez ses soldats le sentiment de l'honneur; quand ceux-ci s'aperçurent qu'il les conduisait à l'infamie, tous restèrent fidèles à l'électeur, et le général parjure dut se sauver seul avec le colonel Sporck, son principal complice. — Celui-ci, fils d'un pauvre habitant des environs de Paderborn, avait gardé les pourceaux pendant son enfance. Enrôlé dans l'armée bavaroise comme dragon, il s'éleva par sa bravoure jusqu'au grade de colonel; plus tard, il commanda la cavalerie impériale. — Jean de Wirth, ayant eu ses biens confisqués par Maximilien, fut aussi dédommagé par l'Empereur, qui lui créa un apanage en Bohême, où il mourut (6 septembre 1652). Sa condition était obscure; son nom était celui d'un village de la Gueldre où il était né, Jan van Wert (nous avons suivi

tence nominale, et sembla disparaître avec le glorieux soldat qui l'avait si souvent menée à la victoire.

Mercy ne saurait être confondu parmi les chefs de bandes, les pillards, les ambitieux sans frein, les rêveurs de souverainetés qui ont dévasté l'Allemagne pendant trente ans. Ce général, « que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage que jamais il n'avoit perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eust assisté à leurs conseils »[1], ce général n'occupe pas dans l'histoire la place que lui assignent son

l'orthographe généralement adoptée en France). On le rencontre pour la première fois à la bataille de Prague (1620). Oberstwachtmeister au service de Bavière en 1630, successivement colonel du régiment d'infanterie Salis (Grisons) et d'un régiment de dragons, il reçut en 1634 la patente de feld-maréchal-lieutenant et, le 31 mai 1643, celle de général de la cavalerie. — Les Parisiens en avaient eu grand'peur quand il passa la Somme avec ses reîtres en 1636; et, lorsqu'il vint à Paris prisonnier trois ans plus tard, on s'engoua de lui; pendant quelques mois, il n'y avait pas de belle fête si on n'y présentait Jean de Wirth; le cardinal de Richelieu fit jouer *Mirame* pour lui, et les dames s'amusaient à le voir fumer, mâcher et priser du tabac, chose fort nouvelle alors. — Sa captivité fut longue; il fut échangé contre le maréchal de Horn en 1642. — On l'a beaucoup chansonné.

1. Bossuet. *Or. fun. de Louis de Bourbon.*

caractère et son mérite. L'homme qui a conduit les attaques de Tüttlingen et de Mergentheim, organisé la résistance à Fribourg, retiré ses troupes du défilé de Saint-Peter, improvisé la défense d'Allerheim, combiné les opérations exécutées par les Bavarois en 1643, 1644 et 1645, aurait dû figurer parmi les capitaines illustres dont Napoléon a dressé la liste. Pourquoi est-il si peu connu, si froidement loué? Serait-ce parce qu'il était étranger par l'origine et par la langue aux troupes qu'il commandait? ou parce qu'il a disparu dans une bataille gagnée par son adversaire? Il semble avoir été vite oublié. — Le maréchal de Gramont, ramené prisonnier du champ de bataille, marchant la nuit entre deux cavaliers, au milieu d'un nuage de poussière, et entraîné par le flot des fuyards, suivait de l'œil une méchante carriole dont il se trouvait successivement éloigné ou rapproché par le flux et le reflux de la cohue. Dans un de ces va-et-vient, il dépasse l'humble voiture, se retourne : « Tout d'un coup je vis cet homme, qui, cinq ou six heures plus tôt, faisait trembler l'Allemagne, exposé tout nu, le ventre à la lune, dans un chariot de vivandier, gardé par deux p......[1] » — Mercy repose ignoré sous une dalle de

1. *Mémoires de Gramont.*

pierre dans une des églises d'Ingolstadt, sans avoir les honneurs d'une statue[1].

Fin de l'armée weymarienne.

Coïncidence remarquable : l'armée que nous avons vue passer des mains du duc Bernhardt dans celles de Guébriant disparut presque en même temps que l'armée de Mercy ; la charge du Wenneberg fut son dernier coup d'éclat. La cavalerie weymarienne avait survécu à l'infanterie capitulée que, depuis quelque temps déjà, on n'essayait plus de reformer ; ces vieux soldats, conduits par des officiers éprouvés, restaient vaillants dans les combats, incomparables dans les reconnaissances et la petite guerre ; mais ils avaient aussi conservé les vices des mercenaires, l'avidité, les exigences, les défaillances du dévouement. Un instant ils semblèrent régénérés par la terrible leçon de Tüttlingen, et, grâce au tact de Turenne, les combats de 1644

1. La légende veut que Mercy ait été enterré à Allerheim avec ces mots :

Sta, viator ; heroem calcas.

Nous avons vainement cherché la trace de cette dalle ; mais, à Ingolstadt, dans l'église de Notre-Dame, nous avons lu l'inscription insignifiante tracée sur la pierre qui recouvre réellement le corps de Mercy.

ne mirent en lumière que leurs brillantes qualités. Si le mauvais esprit reparut à la veille de Mariendal, la conduite fut excellente dans cette journée, brillante à « Norlingue », et la cavalerie weymarienne revint de cette bataille fière et comme gonflée des éloges qui lui avaient été justement accordés. On vit presque aussitôt revivre les prétentions indépendantes, la tendance à s'affranchir des liens de la discipline. Turenne était à peine rentré à Philisbourg au mois d'octobre 1645, qu'il voulut aller retirer le gros canon laissé à Wimpfen et menacé par l'archiduc. L'armée prit les armes, mais les Weymariens refusèrent de monter à cheval. Turenne n'avait le moyen ni de les contraindre ni de les punir; il renonça à son opération et le canon fut perdu. Aucun incident ne marqua la campagne de 1646; lorsqu'elle fut terminée et que l'armée s'établit sur le Rhin, Mazarin, jugeant que les affaires d'Allemagne se dénoueraient sans que les Suédois eussent besoin du concours de la France, prescrivit à Turenne de conduire son armée en Flandre. Le maréchal prévit l'orage; ses observations n'ayant pas été accueillies, il se mit en mesure d'exécuter l'ordre. Arrivés au pied de la montagne de Saverne, les Weymariens déclarèrent que, leur paye étant en retard, ils quittaient le service de la France; ils reprirent aussitôt la route du Rhin.

Rosen, que nous avons vu, en novembre 1643, mauvais serviteur, jaloux, poussant la négligence volontaire presque jusqu'à la trahison, puis retrouvé, en juin et août 1644, chef de cavalerie audacieux, clairvoyant, habile, était redevenu fourbe et déloyal. Tous ses mauvais instincts, la cupidité, l'envie, la perfidie, se réveillèrent; il était l'âme et le chef du complot; mais il voulut donner le change à Turenne, lui faisant dire qu'il était entraîné et qu'il essayerait de ramener ses camarades et ses vieux cavaliers dans le devoir. Réduit à l'impuissance par cette défection, Turenne suivit la trace des Weymariens avec ses autres troupes; déjà ceux-ci avaient franchi le Rhin sur des bateaux, lorsque le maréchal atteignit la rive du fleuve. Il arrêta son infanterie, passa sur la rive droite, et, rejoignant les insurgés, marcha au milieu d'eux, seul, avec quelques aides de camp. Rosen renouvela ses protestations, réunit les officiers; Turenne leur parla, fut écouté avec respect, sans obtenir aucune réponse. On se remit en route. Le maréchal s'aperçut qu'on pensait à s'assurer de sa personne, mais brava le péril et continua de cheminer parmi les mutins, conservant son sang-froid et guettant l'occasion. Les Weymariens cherchaient à rejoindre les Suédois et n'osaient se lancer dans la vallée du Main,

craignant d'y rencontrer les Impériaux; ils remontèrent la rive du Rhin et s'arrêtèrent assez près de Philisbourg: Turenne avait trouvé l'occasion. La nuit, il envoya prendre cent mousquetaires à Philisbourg, enveloppa le quartier de Rosen, le fit enlever et transporter dans la citadelle française. Au point du jour, il appela les chefs de corps, leur annonça que Rosen était en prison, leur promit un plein pardon, le payement de la solde arriérée et un traitement équitable. Les colonels se soumirent et s'efforcèrent de rallier leurs hommes autour du maréchal. Tous les officiers « jusqu'aux caporaux inclusivement » et bon nombre de soldats imitèrent cet exemple; d'autres, persévérant dans la mutinerie, élurent de nouveaux chefs et marchèrent aussitôt vers l'est. Turenne les suivit deux jours escorté par ceux-là même qu'il venait de ramener dans le devoir; il avait pris un tel ascendant sur eux, qu'arrivé au Tauber, il les décida à charger leurs camarades. Trois cents de ceux-ci furent tués; trois cents, faits prisonniers, reprirent parti en France; huit à neuf cents seulement purent rejoindre l'armée de Suède et se mirent à la solde de cette couronne. Les régiments weymariens furent remaniés et incorporés dans l'armée française, où ils continuèrent de servir, mais sans former de corps séparé, sans distinction, sans conditions particulières d'existence;

Rosen lui-même devint lieutenant général et gouverneur d'Alsace. L'armée du duc Bernhardt avait cessé d'exister en même temps que celle de Mercy.

Résumé des trois premières campagnes du duc d'Anguien.

De toutes les actions du grand Condé, il n'en est pas de plus audacieuse que l'attaque des hauteurs d'Allerheim défendues par un capitaine tel que Mercy. On ne sait qu'admirer le plus, de l'inspiration généreuse qui assura la victoire au premier ou de l'habileté du second amenant son adversaire à l'assaillir au milieu d'une fortification naturelle rencontrée sur le chemin. Si l'intelligence de Jean de Wirth avait été éclairée par la flamme du génie, il eût renouvelé la manœuvre qui donna à Condé son premier triomphe, et la plaine de Nördlingen eût peut-être vu la revanche de Rocroy.

Dans cette journée, la fortune se montre alternativement avare ou prodigue de ses faveurs envers le duc d'Anguien. Un accident imprévu lui enlève son aile droite; les régiments venus avec lui de Champagne sont presque anéantis; les généraux qui l'ont suivi, les aides de camp qui l'accompagnent sont tous tués ou mis hors de combat; à la nuit tombante, après un engagement meurtrier de trois heures, il ne lui reste plus que les

troupes étrangères, une armée qui n'est pas la sienne. C'est alors qu'il put saisir au vol la double faveur de la fortune qui lui laissait Turenne et qui frappait Mercy. Ce dernier coup de la Providence ne lui était pas encore révélé, mais en quelques secondes la lumière se fait dans son esprit : tandis que son méthodique lieutenant est aux prises, il se met à la tête des Hessois et gagne la bataille. Bien des généraux, même expérimentés et habiles, eussent conservé cette dernière réserve pour assurer la retraite; le vrai capitaine l'engagea pour assurer la victoire. Peut-être lui eût-elle échappé s'il n'avait trouvé la vertu d'un second chez Turenne, et dans l'infanterie hessoise des qualités militaires de premier ordre. On peut dire que la gloire du succès appartient au duc d'Anguien et que les honneurs de la journée sont partagés entre l'infanterie hessoise et la cavalerie weymarienne, Geiso et Turenne. « J'ai ouï dire à nostre grand Prince qu'à la journée de Norlingue, ce qui l'asseuroit du succès, c'est qu'il connoissoit M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avoit besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit »[1].

Nous ne saurions quitter la plaine de Nördlingen, où s'achève la première série des victoires de

1 Bossuet. *Or. fun. de Louis de Bourbon.*

Condé, sans embrasser dans une sorte de vue générale ces trois campagnes de 1643, 1644 et 1645, sans montrer au lecteur le lien qui les unit, tout en faisant ressortir les caractères particuliers de chacune.

Débutant à vingt et un ans dans le commandement, le duc d'Anguien reçoit la mission la plus difficile qui puisse être confiée à un général : ramener la victoire sous les drapeaux d'une armée vaincue ; et, trois années de suite, sur des théâtres différents, avec d'autres troupes, la même tâche lui est assignée. Rocroy fut un coup de tonnerre ; le rôle de la cavalerie y fut prépondérant, et cependant l'infanterie française sortit de cette bataille relevée et comme régénérée. Tout fumant encore de la chaleur du combat, le jeune vainqueur conserve la sûreté de son jugement ; il conçoit le plan d'une opération difficile et considérable : sans s'arrêter aux conseils de ses amis ni aux résistances de la cour, il attaque Thionville sur la Moselle. Dans ce siège, il montre un talent d'ingénieur égal au grand sens stratégique et à la dextérité tactique qui ont assuré le succès du premier jour. Thionville pris, toutes les places ennemies de la Sarre et de la Moselle sont menacées, Beck et le duc Charles restent isolés, séparés de la grande armée espagnole des Pays-Bas. « Le secours d'Al-

lemagne » ne fut qu'un épisode qui fit ressortir l'autorité que le prince avait conquise sur ses soldats ; sans qu'il pût le prévoir, cette conduite de troupes devint pour lui une précieuse reconnaissance, une préparation aux campagnes suivantes.

L'année 1644 trouve M. le Duc dans une sorte de disgrâce. Tandis que les vieux régiments de Rocroy sont réunis près de la mer du Nord sous les ordres de Monsieur, toutes les ressources disponibles sont consacrées à reconstituer l'armée d'Allemagne, dont les débris, rejetés en Alsace, se reforment sous la direction d'un nouveau chef destiné à faire presque oublier celui qu'il a remplacé. M. le Duc doit rassembler sur la Meuse des troupes toutes neuves, d'origines diverses, et constituer un corps qui semble ne devoir être que le satellite de groupes plus nombreux. Appelé à exécuter des opérations d'ordre secondaire, il y mettait l'application, le bon sens, l'habileté dont il avait fait preuve l'année précédente, lorsqu'il vit subitement son horizon s'agrandir. L'armée d'Allemagne est arrêtée impuissante devant le plus redoutable des ennemis de la France ; l'Alsace est menacée ; M. le Duc reçoit l'ordre de passer le Rhin à Brisach. Dans cette marche comme dans les opérations qui vont suivre, il emploie, pour

assurer les subsistances, la solde, le service des convois, des procédés nouveaux qui lui permettent d'imprimer à ses mouvements une rapidité jusqu'alors inconnue, tout en allégeant les charges des peuples que l'intérêt de la France lui commandait de ménager. Après les chocs du mois d'août 1644, la situation du duc d'Anguien n'était pas sans analogie avec celle où il se trouvait l'été précédent : même époque de l'année, même fatigue du soldat. L'ennemi s'était retiré plus loin; mais l'avantage avait été bien plus contesté.

La grande gloire du duc d'Anguien, c'est le parti qu'il tira de ces combats indécis ; c'est la résolution qu'il prit après chacun, conservant l'initiative, réduisant Mercy à un aveu d'impuissance ; c'est d'avoir fait la sourde oreille à tous les avis des hommes à vue courte; c'est d'avoir négligé de reprendre Fribourg pour se saisir du Rhin. S'il n'avait pas enlevé Philisbourg, occupé Mayence, Worms, Spire, Germersheim, Landau, les difficultés des campagnes suivantes eussent été insurmontables. Enfin il montra un véritable génie politique : sa conduite, aussi adroite qu'humaine, produisit dans l'esprit des peuples un changement qui, plus encore que ses conquêtes, troubla les conseillers de l'Empereur et faillit amener la conclusion immédiate de la paix. Les avantages

obtenus par les Suédois semblaient devoir précipiter ce résultat; déjà Turenne s'avançait le long du Main pour porter les derniers coups : l'échec de Mariendal remit tout en question.

Au printemps de 1645, M. le Duc était de nouveau relégué entre la Marne et la Meuse, reprenant la tâche pénible de reconstituer des troupes ruinées, toujours destiné, semblait-il, à un rôle sans importance, lorsque la défaite de Turenne le rappela sur le Rhin. Il est tard, le temps presse, l'inaction amènera la dissolution rapide de notre armée composée d'éléments plus disparates que jamais, tandis que chaque jour voit augmenter le nombre et la cohésion des ennemis conduits par le premier capitaine de l'Empire. M. le Duc va droit au but; c'est au cœur qu'il veut frapper; c'est Munich qui est son point de direction. Mais il lutte avec un rude jouteur. Les deux généraux s'avancent, se suivent, se rapprochent ou s'écartent, comme s'ils marchaient sur les cases d'un échiquier. Enfin Mercy, admirablement posté, croit avoir barré à son adversaire l'accès du Danube : la mort le frappe; il emporte dans la tombe le dernier espoir des Bavarois.

Certes, il fallait être audacieux pour livrer bataille à un tel général, à de telles troupes ainsi retranchées; pour conduire à l'assaut une armée

bigarrée, mélange d'étrangers et de régiments tout neufs, séparée de sa base d'opérations par soixante lieues d'un pays épuisé. Quelles eussent été les conséquences du désastre que le génie du duc d'Anguien épargna à la France?

Les annales de la guerre ne présentent rien d'analogue à ces trois campagnes consécutives, fécondes en résultats que n'obscurcit aucun revers[1]; si, à chaque printemps, tout change, les lieux, les hommes, adversaires ou compagnons, on retrouve partout, dans la conduite des opérations, certains traits bien marqués : prévoyance dans la préparation à la guerre, vigilance dans le commandement, conception simple, nette, judicieuse, exécution précise des combinaisons stratégiques; suprême habileté à varier les évolutions tactiques, audace, ténacité, inspiration soudaine et puissante pendant l'action; justesse d'esprit, décision prompte, hauteur de vues politiques pour confirmer

1. On est généralement frappé du faible effectif des armées qui ont accompli de si grandes actions; mais ces effectifs, tels qu'ils sont indiqués dans les pages qu'on vient de lire, ne comprennent que les combattants de l'infanterie et de la cavalerie, soit, dans la langue moderne, les « baïonnettes » et les « sabres ». Il n'y faut chercher ni le personnel de l'artillerie, ni les armes spéciales, génie, pontonniers, ni les troupes d'administration, le train des équipages, les infirmiers, conducteurs de chevaux et voitures, etc., ce qui représente au moins le tiers de l'effectif dans une « situation » contemporaine. —

la victoire et lui faire porter ses fruits. Il est rare de trouver toutes ces parties réunies, une application aussi suivie et aussi égale de facultés si grandes et si diverses. On peut reprocher à Louis de Bourbon son ardeur, son impatience d'en venir aux mains, le mépris des obstacles naturels, une disposition trop constante à prendre, comme on dit, le taureau par les cornes. A chaque bataille, sa témérité semble augmenter et la moisson d'hommes est plus abondante. Aurait-il pu à un moindre prix écraser l'infanterie espagnole et en finir avec les Bavarois? Qui oserait le dire? Quelques efforts qu'il demandât aux troupes, il leur inspira dès le premier jour une confiance qui ne fit que croître. Jamais général n'a obtenu de ses soldats un plus grand dévouement et de pareils sacrifices.

Au moment où il venait d'échapper à la mort qui avait tout frappé autour de lui, il faillit succomber aux fatigues de la guerre. La fièvre épargna sa vie;

L'armée de Montenotte n'était guère plus nombreuse que celle de Rocroy; le rapport de la cavalerie à l'infanterie n'était pas le même. — Le nombre complique la difficulté du commandement, mais ne la crée pas. L'accroissement du nombre, la transformation de l'armement, la rapidité des communications, sont des coefficients considérables, et qui modifient la valeur des données fondamentales de toute combinaison stratégique ou tactique, sans les supprimer ni les changer. — Comme nous n'écrivons pas un traité d'art militaire, nous nous abstiendrons d'entrer dans de plus amples développements.

peut-être lui enleva-t-elle une partie des succès qu'il pouvait se promettre après la défaite de Mercy; mais le coup n'en était pas moins porté. Les armées de la coalition austro-espagnole étaient divisées en deux tronçons, l'un acculé à la mer du Nord, l'autre rejeté au fond de l'Allemagne, sans pouvoir plus se joindre. Trois ans plus tard, tandis que les Suédois avec leur énergique âpreté, Turenne avec son génie stratégique, recueillaient en Bohême et en Bavière les derniers fruits de la journée de « Norlingue », Condé terminait son œuvre sur le théâtre de ses premiers exploits. Nous le verrons « achever les restes » des vieux tercios dans les plaines de Lens, enlevant ainsi tout appui à ceux qui essayaient encore de prolonger la guerre. C'est à ses victoires qu'on dut la paix; et, comme d'Avaux l'avait prédit en 1644, c'est lui qui, du pommeau de son épée, scella le traité de Westphalie.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

PIÈCES

ET

DOCUMENTS INÉDITS[1]

LIVRE IV

N° I.

NOTE SUR LE RÉCIT DE LA MOUSSAYE, CELUI DE VINCART, LES RECHERCHES DE M. CANOVAS DE CASTILLO, DU GÉNÉRAL HEILMANN ET AUTRES.

Sans songer à placer ici la liste un peu longue des ouvrages ou recueils que nous avons consultés pour raconter les premières campagnes de Condé, nous devons au lecteur quelques explications sur deux récits inconnus ou mal connus jusqu'à une époque récente, et qui nous ont été particulièrement utiles.

L'un est la relation des campagnes de Rocroy et de Fribourg, par le marquis de La Moussaye, qui n'a jamais été mise

1. Plusieurs pièces importantes n'ont pu trouver place ici. Sauf de rares exceptions, celles qui ont déjà été imprimées ne sont pas reproduites. D'autres, que les extraits publiés dans le texte ont suffisamment fait connaître, ne figurent pas dans les pages suivantes.

au jour que mutilée et tronquée [1]. Or les archives de Condé contiennent un exemplaire manuscrit de cette relation où l'on trouve des détails et des jugements qui ne figurent dans aucune édition imprimée ; le fond même du récit est souvent différent. Ce qui donne à ce manuscrit une valeur particulière, c'est qu'il porte quelques corrections autographes de la main du Grand Condé. La Moussaye a donc écrit en quelque sorte sous la dictée de son général en chef ; on comprend quelle importance prennent alors les épisodes et les jugements qu'on y peut lire ; aussi toutes les fois que le lecteur rencontrera le nom de La Moussaye à côté d'une citation, il pourra croire qu'il entend l'opinion du duc d'Anguien lui-même.

L'autre document est le récit espagnol de la campagne de 1643 en Flandre, récit officiel, mais réservé au roi et à son conseil [2]. Tous les ans, Vincart, attaché au gouvernement des Pays-Bas comme « secrétaire des avis secrets de guerre », adressait au roi son souverain une relation très détaillée de la campagne qui venait de finir. C'était une manière de rapport écrit dans le cabinet du capitaine-général. Plusieurs de ces relations ont été successivement publiées de nos jours. Celle de 1643, ignorée plus longtemps que les autres [3], a fourni à M. Canovas de Castillo quelques-uns des éléments de l'Essai [4] dont nous parlons page 22 (t. IV). Dans son récit, Vincart a surtout en vue la justification, peut-être même la glorification

1. *Relation des campagnes de Monseigr le duc d'Enguien pendant les années 1643 et 1644, par Monsieur le marquis de La Moussaye.* — La première édition (1673) est dédiée à « Son Altesse Sérénissime Monseigneur le duc d'Enguien » (Henri-Jules).

2. *Relacion de los sucesos de las armas de S. M. C....... gobernada por.... D. Francisco de Melo..... capitan-general de los estados de Flandes..... de la campaña de 1643, dirigida a S. M. por Juan Antonio Vincart.*

3. Elle a été imprimée à Madrid en 1880 dans le 75e volume des *Documentos ineditos para la historia de España.* — On a retrouvé parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale, à Paris, un exemplaire de cette relation adressée à la reine Anne d'Autriche par Vincart lui-même, qui cachait son nom sous le pseudonyme de Cardinaol.

4. *Del principio y fin que tuvo la supremacia militar de los Españoles.*

de don Francisco Melo; aussi lui arrive-t-il d'intervertir l'ordre des incidents, parfois d'en changer le caractère; mais il donne des renseignements précis, remplit bien des lacunes, éclaircit des obscurités, fait ressortir les erreurs volontaires ou involontaires qui peuvent se rencontrer ailleurs. En conférant ce texte avec les dépêches ou lettres conservées dans les dépôts publics et les archives particulières, comme avec les nombreuses relations imprimées en France ou ailleurs, sans recourir à nos propres conjectures, nous espérons être arrivé aussi près que possible de la vérité.

Il nous reste à parler de deux ouvrages allemands, et par conséquent peu connus en France, auxquels nous avons parfois fait allusion au cours de notre récit : 1° l'important travail du major Heilmann (aujourd'hui général-major) sur l'armée bavaroise et sur la part qu'elle a prise aux guerres de 1506 à 1651, particulièrement sur les campagnes de 1643, 1644 et 1645. Ces trois volumes[1] contiennent une foule de documents originaux, de dépêches et de pièces authentiques. L'auteur comprend bien, juge bien, raconte clairement; il est souvent passionné, sans jamais être volontairement inexact.

2° Le mémoire de M. Lufft sur les combats devant Fribourg[2]. Un peu chargée de développements superflus, de discussions subtiles qui nuisent à la clarté du récit et dont l'auteur tire des déductions excessives, la brochure de M. Lufft contient des détails intéressants et des renseignements utiles sur le terrain. M. Charvériat, à qui on doit une bonne histoire de la guerre de Trente ans, a donné en français, avec quelques rectifications, une analyse de la brochure de M. Lufft.

Enfin nous ne pouvons passer entièrement sous silence les

1. *Kriegsgeschichte von Bayern, Franken, Pfalz und Schwaben, von 1506 bis 1651. — Die Feldzüge der Bayern in den Jahren 1643, 1644 und 1645, unter den Befehlen des Feld-Marschalls Franz Freiherrn von Mercy.*

2. *Die Schlachten bei Freiburg im August 1644, von August Lufft, Regierungs-Director. — Freiburg, 1882.*

savantes recherches de M. Chéruel[1], ainsi que les intéressantes notices que le capitaine Monlezun et le lieutenant Boulo ont consacrées à la bataille de Rocroy.

N° II.

NOTE SUR LES BATAILLES DE THIONVILLE (1639), LA MARFÉE (1641), HONNECOURT (1642).

Thionville (1639).

Sur le soir de la bataille d'Ivry, on vint annoncer à Henri IV la mort d'un de ses plus braves officiers, François de Pas : « Ventre Saint-Gris ! s'écria le Roi ; j'en suis fâché ; la race est bonne. N'y en a-t-il plus ? » — « Sire, la veuve est grosse » (c'était Madeleine de la Fayette). — « Eh bien, le ventre aura la pension. » La race était bonne en effet ; dix de Pas en deux siècles furent tués sur le champ de bataille. La pension accordée par le roi Henri permit à la veuve d'élever son fils, Manassès de Pas, marquis de Feuquières, qui devint lieutenant général, mais fut malheureux à la guerre et mourut de ses blessures en 1639. Il venait d'investir Thionville, lorsqu'il fut surpris et attaqué par Piccolomini (7 juin) ; par point d'honneur, il accepta le combat sur un terrain désavantageux, contre son sentiment et malgré une grande infériorité numérique (8,000 hommes d'infanterie et 2,600 chevaux contre 14,000 hommes et 6,000 chevaux), presque pas de canons, et le peu qu'il y avait si mal placés, qu'ils ne firent peur qu'aux nôtres. Les troupes engagées successivement ne tinrent nulle part ; « Picardie » plia comme les autres ; « Navarre » montra plus de

1. *Histoire de France* pendant la minorité de Louis XIV. — *Histoire de France* sous le ministère du cardinal Mazarin (1651-1661).

fermeté, mais fut immédiatement écrasé; la supériorité du feu de l'infanterie ennemie fut décisive; notre cavalerie ne se battit pas; ce fut une déroute. Les ordres de Feuquières furent trop tardifs ou ne furent pas exécutés; il fut pris couvert de blessures. Saint-Paul, maréchal de camp, se fit tuer vaillamment; l'autre maréchal de camp, Grancey, accusé d'avoir montré peu d'entrain, fut mis à la Bastille, ainsi que le mestre de camp général de la cavalerie Praslin, qui se fit tuer l'année suivante; Grancey devint maréchal de France. Antoine de Pas, marquis de Feuquières, petit-fils de Manassès, a laissé des mémoires militaires qui ne sont pas sans valeur.

La Marfée (1641).

A la Marfée, devant Sedan, il y eut moins de confusion et quelques épisodes honorables pour nos troupes; mais le désastre fut presque aussi complet.

Le 5 juillet 1641, les alliés (Espagnols-Impériaux), commandés par Lamboy, venant du Luxembourg, après avoir logé à Pouru-aux-Bois et Pouru-Saint-Remy, descendent le long de la Chiers et s'établissent entre Bazeilles et Sedan. Les Français, commandés par le maréchal de Châtillon, occupaient le logement de Rémilly; la Meuse séparait les deux armées. Cette fois le nombre était pour nous (12,000 contre 10,000).

Le 6 juillet, l'armée française s'ébranle vers huit heures du matin; l'infanterie sur deux colonnes, chacune ayant sa brigade de cavalerie, le canon en tête avec « Piémont », sous une pluie battante, à travers les terres détrempées. L'ennemi avait déjà passé la Meuse, occupait les hauteurs au sud-est du bois de la Marfée. Piémont s'avance vaillammant, ayant ses arquebusiers par groupes devant lui et sur ses flancs, couvrant de feu un grand front; il arrête le mouvement offensif des ennemis; mais la cavalerie de l'aile droite fuit après un léger engagement, celle de la gauche sans même entrer en

ligne. Piémont est écrasé, son mestre de camp est tué, le reste de l'infanterie suit le mouvement de retraite de la cavalerie. Fabert prend les gendarmes de la Reine et de Monsieur, charge à leur tête; le retour offensif de cette poignée d'hommes (220 maîtres) produit un grand effet; mais ils ne sont pas soutenus. Châtillon court de tous les côtés sans pouvoir rallier personne; la débandade devient générale; on ne s'arrête qu'à Rethel où arrivaient plusieurs régiments de renfort. La mort du comte de Soissons et la prompte soumission du duc de Bouillon atténuèrent les résultats politiques du désastre de la Marfée; mais l'armée française de Flandre se trouva paralysée; celle de Lamboy devint libre; Aire nous fut enlevée; sans la maladie du cardinal-infant, les Espagnols auraient pu reprendre Arras.

Honnecourt (1642).

En 1642, don Francisco Melo était entré en campagne de bonne heure avec 20,000 hommes d'infanterie et 10,000 chevaux. Il avait relevé l'esprit de son armée qui s'était un peu endormie pendant la dernière année de commandement du cardinal-infant. Ses premières opérations furent vivement menées. Il enleva Lens en deux jours sans faire de circonvallation : « Lens a été rendue avec une lâcheté inouie »[1]. La Bassée était mieux garnie et la place plus forte; il y eut plusieurs sorties vigoureuses; Melo avait fait une circonvallation. Le comte d'Harcourt, commandant l'armée de Picardie, et le maréchal de Guiche celle de Champagne, se mirent ensemble pour secourir la Bassée. Quand ils approchèrent, Melo rangea son armée en bataille dans ses lignes; les généraux français se retirèrent sans avoir rien tenté.

La Bassée se rend, et les généraux français, considérant la campagne comme terminée, se séparent. Les « rebelles » hol-

1. Le comte d'Harcourt à M. le Prince. A. C.

landais rentrent en campagne. Melo fait un gros détachement pour les observer, simule une dislocation de ses troupes, les rassemble habilement et frappe un matin aux retranchements du maréchal de Guiche, établi près du Catelet, adossé à l'Escaut, sa gauche appuyée à l'abbaye d'Honnecourt (26 mai).

Beck entre dans nos lignes par un bois qu'on croyait impénétrable. Il était mestre de camp général et conduisait la gauche, où était le gros des troupes; son attaque, poussée avec beaucoup d'ardeur, fut décisive. Cependant, les régiments italiens Delli-Ponti et Strozzi, ainsi que la cavalerie wallonne du comte de Bucquoy, furent mis en pleine déroute par un retour offensif du comte de Guiche.

Ce fut la fermeté des tercios de Villalva et de Velandia, et du régiment « prince de Ligne », qui arrêta les Français.

Lorsque la droite espagnole s'engagea, l'action était décidée à la gauche. Cette aile avait à enlever des retranchements dont le tercio d'Albuquerque fut chassé trois fois par ce « bizarro regimiento », Piémont, que soutenait « Rambures ». Il fallut tourner et écraser ces deux régiments. La débandade devint alors générale. Les Français perdirent 3,000 hommes, pris, tués ou noyés, 10 pièces de canon, et beaucoup de drapeaux, entre autres la cornette blanche, insigne de commandement du maréchal. Parmi les prisonniers, on remarquait Rantzau, Leschelle, La Feuillade, Roquelaure, etc. Il y avait aussi des prêtres et des femmes. Guiche avait montré peu de jugement en livrant bataille, la rivière à dos. Leschelle lui avait conseillé de la repasser quand il était temps. Il essaya de réparer son étourderie par sa valeur; la plaisanterie des « éperons à la Guiche » était injuste.

Melo ne put tirer aucun fruit de son éclatante victoire; après avoir paradé devant deux ou trois petites places dont les gouverneurs ne se laissèrent pas intimider par une simple démonstration, il fut appelé vers le Rhin par la puissante diversion de Guébriant. Créé grand d'Espagne et marquis de Tor de

Laguna, mais n'ayant pu empêcher la jonction des Weymariens et des Hollandais, il revint sur ses pas pour s'opposer aux desseins qu'il supposait à d'Harcourt. Il fit de nombreux détachements, des marches et contremarches, enleva dans le Boulonnais quelques châteaux qui furent repris aussitôt et finit par mettre ses troupes en quartiers d'hiver (novembre).

Nous n'ajouterons aucun commentaire à ce rapide résumé des trois batailles. Il suffit pour éclairer le lecteur sur les antécédents de l'armée dont le duc d'Anguien allait prendre le commandement.

N° III.

LIVRE IV, CHAPITRE I

Avril-mai 1643.]

M. LE DUC A MAZARIN.

Paris, 14 avril 1643.

Monsieur, j'envoie à Mr de la Vrillière [1] une lettre que Mr du Hallier m'a escrite, par laquelle vous verrés le mauvais estat des ennemis et la difficulté que les Escossois de la garde font de passer apprès Picardie. Je vous suplie les vouloir faire régler par le Roy, parce qu'ils parlent de demander leur congé si on ne leur accorde ce qu'ils demandent. Je partiray demain et seray à Amiens dans trois jours.

Je vous prie me continuer vostre amitié et croire que je suis, Monsieur, vostre très humble serviteur. A. N.

1. Louis Phelypeaux, Sr de La Vrillière, secrétaire d'État.

LE MARÉCHAL DE GUICHE A M. LE DUC.

Arras, 19 avril 1643.

Ayant apris l'arrivée de Vostre Altesse à Amiens, je n'ay point voulu manquer de luy renouveller les asseurances de mon très humble service, encores que je croye bien que vous me faytes bien l'honeur de n'en point estre en doute. Despuis les dernières nouvelles que j'ay envoyées à Mr de Gassion, celles que je resois des enemys sont si confuses qu'il est impossible d'assuoir aucun fondement quy puisse fayre juger de leur desseing; ilz font des magasins par toutes leurs villes, et les douze solz qu'ilz donnent aux paysans qu'ilz ont enrollé leur sont punctuèlement payés; toutes leurs troupes ont ordre de se tenir prestes pour marcher au premier comandement, mais jusques à ceste heure ilz n'ont point pris de randés-vous général. Dans le tamps que je seray en ceste ville, je ne manqueray de vous tenir adverty de tout ce que j'aprendray, particulièrement du lieu et du temps où ilz se métront ensemble, quy est, je pense, ce quy importe davantage, et ce qu'ilz peuvent fayre dans trois jours pour marcher où ilz l'auront résolu; car pour le reste, à moins d'estre du conseil de don Francisco de Mello, il est difficille d'y rien pénétrer; sependant je fais travailler à ceste place avec tout le soing et la diligence possible et suis avec toute sorte de respect et de passion. . . .

A. C.

Arras, 20 avril 1643.

Aussytost que j'apris l'arrivée de Vostre Altesse à Amiens, je ne manquay point de luy randre conte par une de mes lettres de ce que j'aprenois des enemys; ce que je puis maintenant vous dire est que rien ne bouge encores, quoyque très certaynement ilz ayent toutes leurs troupes prestes et en bon

estat et de très grands préparatifs pour un desseing considérable. Si je dois croyre les advis qu'on me donne de tous costés, c'est ceste place qu'ilz regardent, et ce quy devroit donner ceste croyance est que leurs magasins sont tournés de ce costé icy.

Mais, pour dire la vér̃yté, ce sera une entreprise bien grande à eux et à laquelle je me persuade qu'ilz auront grande peyne à réussir. L'on me mande qu'ilz font leur conte ou d'avoir fait une circonvalation en peu de temps, après quoy il seroit assés difficille de les dénicher, ou de donner un combat général, s'imaginant que les troupes ne sont pas si fortes que j'espère qu'elles seront. Quoy qu'il en soit, Monseigneur, il faut bientost que leur desseing paroisse, car autrement je voy les affayres du Roy en estat d'entreprendre sur eux au lieu d'estre sur la deffensive, et Vostre Altesse se peut asseurer que je ne manqueray pas, tant que je seray icy, de la tenir advertye bien punctuellement de toutes choses, et que je n'aurois jamays de plus grande joye que celle de luy obéyr en quelque bonne occasion dans laquelle je tascherois à mériter la part qu'il vous a pleu me promettre dans l'honneur de vostre bienveuillance. . . .

J'espère que le comte de Toulonjon vous fayra voir en sa personne une aussy plaisante figure que V. A. en aye encores veu, quy, je m'assure, aura contentement de voir certains roupelons qu'il fait fayre à son cheval Cabesa de more, animal plus fameux que défunte Polinymphe, qui soit en gloyre.

A. C.

M. LE DUC A M. DE CHAVIGNY, « CONSEILLIER DU ROY EN SES CONSEILS ET SECRÉTAIRE DE SES COMMENDEMENTS ».

Amiens, 21 avril 1643.

Despuis que je suis arivé icy, j'ay receu plusieurs lettres des gouverneurs des places frontières qui m'ont touts asseuré

que les ennemis ne branlent point encore. Dès ce que je sçauray quelque chose de leurs dessains, je vous en informeray aussytost. Je vous prie d'asseurer Sa Majesté de la passion que j'ay de luy rendre cette campagne quelque service qui luy soit aggréable et de l'entière soumission que j'ay à touttes ses volontés. Je vous prie aussy de m'envoier le chifre que vous sçavés, et croire qu'il n'y a personne qui souhaitte plus vostre amitié que moy ; je vous la demende de tout mon cœur. . . .

Je vous supplie d'asseurer Mr le cardinal Mazarin de mon service et le faire souvenir qu'il m'a promis son amitié.

C. P.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Amiens, 21 avril 1643.

J'ay esté extrêmement en peine de n'avoir point sceu de nouvelles de vous despuis mon despart de Paris ; tout le monde m'asseure icy que la Royne est régente, Monsieur lieutenent général, vous chef du conseil, et que les aultres ministres demeurent dens leurs charges ; vous ne devés pas douter du plaisir et de la joie que j'en ay. Nous sommes icy assés oisifs et il n'y a point encor de nouvelles que les ennemis doivent entreprendre. Nous avons logé despuis mon arivée touttes les trouppes dens les places fermées, soit pour empescher qu'elles ne se desbandassent, soit aussy pour empescher la ruine du péis ; elles sont pourtent dispersées en sorte que, si les ennemis se mettent ensemble, elle seront en trois jours prestes pour marcher à eus. Mr de La Vrilière me mende qu'il a donné à Bonneau touttes les expéditions que je luy ay demendées ; je n'en ay pourtent receues aucunes que l'instruction du Roy que j'ay receue par un courier exprès ; je vous supplie de commender à Bonneau de me les envoier au plustost. Si vous vouliés dire un mot pour qu'on nous envoiàt la monstre

promptement, vous m'obligeriés beaucoup. Je vous supplie me faire sçavoir vos ordres sur tout. . . .

. . . Je ne sçay si je dois escrire à la Royne la joie que j'ay de ce qui s'est passé; je vous supplie de me le mender. . . .

A. C.

Amiens, 22 avril 1643.

J'ay creu ne pas devoir demeurer plus longtemps sens envoier sçavoir des nouvelles de la sancté du Roy; c'est pourquoy j'envoie Francine à Paris pour recevoir vos ordres là dessus et pour aler à St Germain, si vous le treuvés appropos; il ne véra que ceus que vous jugerés qu'il fault qu'il voie et dira ce que vous luy commenderés. Il n'y a icy aultre nouvelle des ennemis, sinon qu'ils sont encore dens leurs quartiers; on croit qu'ils ne metteront en campagne qu'au commencement de l'autre moys; la pluspart des trouppes de nostre armée sont bonnes, mais elles ne le sont pas touttes; nous n'avons plus de quoy faire subsister la cavalerie d'Amiens et celle d'Abeville que jusque au dernier du moys; c'est pourquoy il est très nécessaire qu'on nous envoie la demi monstre qu'on nous a promise. Je ne croy pas que les ennemis soient si fors qu'on l'a mandé à la court, et j'ay eu advis qu'ils ne seront que quinze à seize mil hommes de pied et sis à sept mil chevaus. Je vous supplie, par le retour de Francine, me mander si je dois escrire au Roy la première foys que je renvoiray à la court, et, si les choses changeoient, si il faudra que j'escrive aussy à Monsieur. . . . A. C.

LE MARÉCHAL DE GUICHE A M. LE DUC.

Arras, 22 avril 1643 (Fin de lettre).

. . . [Il est] bien difficile de pouvoir pénétrer leur desseing (des ennemis); mais il n'y a guyères personne quy par ces

raisons généralles ne juge qu'il n'y a que trois places sur lesquelles ilz puissent entreprendre, et que dans la sayson où nous sommes, où il n'y a pas une seule herbe, il faut de nescessité donner du fourrage à la cavalerie, et pour cest effect avoir une rivyère, sans laquelle il n'est pas possible d'en venir à bout.

Dans peu de jours l'on sera esclayrcy et j'ay ordre du Roy de m'en retourner aussytost que je verray qu'ilz se seront attachés ailleurs qu'à Arras. Je ne manqueray sependant de vous advertir de toutes les choses que j'aprendray. . . .

A. C.

Arras, sans date (sans doute 24 avril au matin; la fin manque).

J'ay des advis encores si incertains qu'on n'y peut fayre aucun fondement; d'un costé M^r d'Avesne me confirme, comme Vostre Altesse verra par la copie de sa lettre que je vous envoye, ses advis que j'eus l'honeur de vous escrire hyer, quy sont que les troupes du conte du Buquoy viènent joindre celles de don Francisco de Mello; et un party que j'avois envoyé tout contre Douay asseure en avoir veu sortir la garnison et prendre le chemin de Valentiennes, ce quy a esté confirmé à l'officier quy le comandoit par des paysans. Demain j'auray des nouvelles certaynes, ayant choysy sept cavalliers quy sçavent le pays admirablement, gens de cœur et bien montés quy ont passé cette nuit les rivyères, et m'ont promis d'aller jusques aux portes de Valentiennes et m'amener des prisoniers ou se fayre prendre eux-mesmes; car pour Sancy, quy m'advertissoit si bien, il est maintenant hors de portée de le pouvoir fayre. Si j'aprens que les enemys tyrent vers l'Escault, les troupes que Vostre Altesse ordonne quy sortent d'Arras se trouveront lundy à Bapaume et je m'en iray à la cour avec un désir extresme qu'il plaise à Dieu vous donner toute sorte d'heureux et de glorieux succès.

Je suplie Vostre Altesse de trouver bon que je luy die qu'à moins d'estre bien informé que les enemys ayent passé l'Escaut, il sera très périlleux de laisser cette place avec sy peu de gens, puisqu'une contre-marche, de la sorte que leur pays est fait, n'est pas malaysée, laquelle pourroit causer des suittes très fascheuses. Il plairra à Vostre Altesse me fayre l'honeur de me mander en diligence si elle sera lundy à Ancre, et les advis que j'auray entre icy et ce temps là je les envoyeray à Dourlens à Mr le Chevalier. . . . . A. C.

Arras, 24 avril 1643, à minuit.

Après la despêche que j'ay fayte à Vostre Altesse ce matin, j'ay receu les advis que je vous envoye, à quoy je n'ay rien à adjouter; ilz viènent de bonne part; vous serés punctuèlement, comme je vous l'ay mandé, adverty de la marche des enemys, lesquels je voy bien vouloir donner à deviner de tous les costés; enfin il faudra voir à quoy aboutiront leurs finesses. Si Vostre Altesse n'a point envoyé de régiment dans Dourlens, je croy absolument nescessayre qu'il luy playse y en mettre un bon. Lorsqu'on verra le desseing des enemys, vous pourrés retirer vos troupes. . . . A. C.

M. LE DUC A CHAVIGNY.

Amiens, 24 avril 1643.

J'ay receu la lettre que vous m'avés escritte par La Roussière[1] et le chifre que vous m'avés envoié; mais j'ay appris par luy une obligation que je vous ay que je n'oubliray jamais. J'attendois bien de vostre amitié et de vostre générosité quelques preuves, mais celle-cy est si considérable que je vous en demeureray éternellement obligé; nous faisons icy des veus

1. Ecuyer de M. le Prince.

pour la sancté du Roy; elle est si chère à toutte la France et à moy en mon particulier que c'est la moindre chose que je luy doive. Je vous prie de m'en mender des nouvelles. . . .

Je vous supplie de remercier Mr le Surintendent[1] de ma part de l'honneur qu'il me faict, et l'asseurer de mon service. Les ennemis ne sont point encor ensemble et je vous advertiray de tout ce qu'ils feront. C. P.

M. LE DUC A MAZARIN.

Amiens, 24 avril 1643.

Si je pouvois douter de l'amitié que vous m'avés promise, les preuves que vous m'en donnés touts les jours et principalement cette dernière m'en empescheroit bien et me feroit passer pour ingrat si je ne la recognoisçois comme je dois par quelque service; mais encor que je n'aie point treuvé d'occasion de vous faire paroistre celle que j'ay pour vous, je vous prie de croire qu'elle est très forte et que personne au monde ne vous honore plus que moy. J'ay dit à touts mes officiers que le Roy s'estoit treuvé beaucoup mieus despuis sa communion, ce qui aporte une grande joie à toutte l'armée; ils tesmoignent touts une grande passion pour le Roy et pour l'Estat.

Les ennemis ne sont point encor ensemble et touts nos advis sont qu'ils n'y seront qu'à la fin du mois; je vous advertiray de tout ce qui se passera, et cependant je vous prie de croire que de touttes les personnes qui vous aiment il n'y en a point qui soit plus véritablement que moy. . . .

A. N.

1. Claude Bouthillier, surintendant des finances, père de Chavigny.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Amiens, 24 avril 1643.

Si je n'estois trop asseuré de l'amitié que vous avés pour moy et si je ne la recognoissois comme je dois, cette nouvelle preuve que vous m'en donnés me la feroit assés paroistre, et je serois le plus ingrat homme du monde si je manquois à vous rendre ce à quoy ma naissance et les obbligations que je vous ay m'obligent; mais je croy que vous avés assés bonne opinion de moy pour croire que je n'y manqueray jamais. J'ay receu avec beaucoup de joie ce que me mande Mr de La Vrilière de la meillieure sancté du Roy. Je vous conjure de me faire sçavoir de vos nouvelles le plus souvent qu'il se poura. . . .

J'oubliois à vous dire qu'il n'y a rien du tout icy de nouveau et que les ennemis ne sont point encor ensemble. A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Amiens, 25 avril 1643.

J'ay une joie si grande de l'honneur que le Roy a faict à Mr du Hallier de le faire mareschal de France que je ne puis m'empescher de vous la tesmoigner et vous remercier des bons offices que vous lui avés rendus pour cela. C'est un gentilhomme de très grand mérite. Je suis ravy que mes amis se treuvent estre les vostres et que vous les obligiés de si bonne grâce. Je vous en remercie en mon particulier. . . . Les ennemis ne sont point encore hors de leurs quartiers.

A. N.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Amiens, 25 avril 1643.

J'ay une joie qui ne se peut exprimer de voir Mr du Halier mareschal de France; il me tesmoigne tent d'amitié qu'il ne se peut daventage. Si vous voiés Mr de Chaune à la cour et que vous le remerciés des tesmoignages d'affection qu'il m'a tesmoigné avoir pour vous et pour moy, vous le ravirés. Mr Lepage me mande qu'il n'a receu ordre de fons pour la demy monstre de l'armée que pour la cavalerie et pour les officiers de l'infenterie; il seroit absolument nécessaire de l'avoir pour toutte l'infenterie, car aultrement cela la desgoutera; et si le malheur que nous apréhendons arivoit, il seroit à craindre que, n'aiant point d'argent pour les contenter, ils se pouroient desbander, au lieu que, leur en donnent, cela les contiendroit dans leur devoir. Je vous supplie de m'envoier la commission pour mes gardes et faire toucher l'argent à Mr Doujat[1] ou à quelque aultre à qui vous commenderés de me le faire tenir. Je vous demende pardon de vous importuner, mais je sçay bien que vous avés assés de bonté pour le treuver bon... A. C.

M. LE DUC A CHAVIGNY.

Amiens, 25 avril 1643.

Dens l'affliction où je suis de la maladie du Roy, je ne pouvois recevoir une nouvelle qui me fût plus aggréable que celle que vous m'avés mandée qu'il avoit rescompensé les services de Mr du Halier du baston de mareschal de France. Je luy en ay ce matin porté la nouvelle et la commission. Tout est icy au mesme estat qu'il estoit; et, si il se passe

1. Trésorier de M. le Prince.

quelque chose de nouveau, je ne manqueray pas de vous en donner advis... C. P.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Amiens, 26 avril 1643.

La nouvelle qu'un courier nous vient d'aporter de la guérison du Roy nous resjouit en un point qui ne se peut dire. J'envoie Sçavigny pour en sçavoir des nouvelles asseurées; l'armée en est si gaie qu'il ne se peut pas plus. Nous avons plusieurs advis que les ennemis s'assemblent et qu'ils veulent entreprendre sur Aras; je les envoie touts à Mr de La Vrilière. J'ay mandé à touts les quartiers où est l'armée de se tenir prêts à marcher au premier jour; et, dès que nous vérons les ennemis qui commenceront à marcher, nous irons nous saisir du poste d'Ancre sur la rivière qui prent sa sourse à Miraumont, au cas qu'ils aillient vers Aras; et, si ils marchent vers Lendrecy, nous irons du costé de Crévecœur pour voir si il y aura lieu de les combatre ou de leur faire lever le siège. On maltraite fort les Suisses de nostre armée; c'est un corps si considérable qu'il me semble qu'il seroit à propos de les contenter; je vous prie d'y donner ordre et faire en sorte qu'on observe le trété qu'ils ont faict avec Mr des Noiers; sens cela je prévoy gren désordre en ce corps là, qui l'aporteroit en toutte l'armée. Nostre artillierie n'est point encor preste pour marcher, et nous avons si peu de chevaus que nous n'en sçaurions guières mener; si on pouvoit donner quelque ordre pour en avoir daventage ou au moins faire haster de partir ceus qui ne sont pas arivés, et commender à touts les officiers de l'armée qui sont à Paris de se rendre à leurs charges. Le fonds pour les travaus n'est point encor arivé, et, si nous sommes obligés à marcher, il est à propos qu'on nous l'envoie... A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Amiens, 28 avril 1643.

La mauvaise nouvelle qui est venue aujourd'uy de l'extrémité du Roy m'aflige au dernier point et a obligé Mr d'Aumont de s'en aler à Paris pour pretter le serment d'une charge qu'il a ; si il a besoin de vostre faveur, vous m'obligerés sensiblement de luy faire plaisir ; c'est une personne de mérite et qui est absolument dens vos intérêts et dens les miens ; il s'en est ouvert à moy de si bonne grâce qu'il n'y a aucun lieu d'en doutter ; si il y a donc quelque chose à me mender, vous le pouvés faire par luy ; et ceus à qui vous voudrés qu'il parle de ma part, vous luy pourés dire, et il le fera très fidèlement ; il vous représentera aussy touts les intérêts de l'armée...

Mr le marquis de Gesvre m'a prié de vous supplier d'assister Mr de Tresme[1] dens sa prétention de duc et pair ; je vous supplie de le faire, car c'est une personne qui m'aime extrêmement, et faire sçavoir à Mr de Tresme que je vous en ay escrit. A. C.

Amiens, 1er mai 1643.

Mr de Mailly, qui est de nos parens[2], a eu quelques mauvaises affaires despuis cinq ou sis ans ; il m'a dit que vous luy fesiés l'honneur de l'aimer et qu'il croioit que vous n'auriés pas désagréable que je vous suppliasse de l'assister ; je vous en supplie donc, et que vous me fassiés l'honneur de croire que je suis... A. C.

1. Père du marquis de Gesvres.

2. René de Mailly (1610-1695) était allié aux Condé, par suite du mariage de Louis Ier, prince de Condé, avec Éléonore de Roye, fille de Madeleine de Mailly.

M. LE DUC A MAZARIN.

Amiens, 2 mai 1643.

Envoiant ce gentilhomme sçavoir des nouvelles de la sancté du Roy, j'ay creu vous devoir par mesme moient asseurer de mon service et vous faire ressouvenir de l'amitié que vous m'avés promise. J'escris à Mr de La Vrilière touttes les nouvelles que j'ay des ennemis; mais je me treuve icy dans une grande peine, c'est que toutte nostre infanterie estrangère est presque révoltée; touts les officiers suisses sont à Paris, qui sollicitent le paiement d'un mois de monstre qui leur est deu et qu'on ne leur veut présentement paier qu'en assignation. Ils ont touts juré de ne point revenir à leurs charges qu'ils n'aient eu la satisfaction qu'ils souhaitent. J'en ay escrit à Mr le Surintendant; mais je croy que si vous lui en voulés parler, cela fera l'affaire.

Les Escossois ont esté si mal satisfaits de l'ordre que le Roy leur a donné de passer après Picardie, qu'ils s'en sont alés touts les officiers en corps, sans mon congé, treuver à Paris l'agent d'Écosse pour remonstrer leurs raisons au Roy. Je croy qu'il seroit bien à propos de les renvoier icy, et, pour leur donner quelque satisfaction, si on pouvoit envoyer icy cinq compagnies de gardes suisses, et leur faire pourtant une réprimande d'avoir quitté le régiment sans congé.

Je vous prie de juger l'importance de ce que je vous mande et de donner quelque satisfaction à ces estrangers.

On m'a dit que le Roy séparoit l'armée de Mr le Grand-Maistre[1] en trois corps, et qu'il en devoit venir un de ce costé icy; si cela est, on pourra bien augmenter nostre équipage d'artillierie; je vous asseure que nous en avons très grand besoin. Je vous prie de m'escuser si je vous donne tant de peine; mais, l'intérêt

1. Le maréchal de la Meilleraie, grand maître de l'artillerie.

du Roy y estant et le mien particulier, je sçay bien que vous avés assés de zèle pour l'un et assés de bonté pour l'autre pour estre bien aise de sçavoir tout cela et pour y remesdier. Je vous supplie donc de le faire... A. N.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Amiens, 2 mai 1643.

J'ay creu que, la maladie du Roy continuant, j'estois obligé d'envoier sçavoir des nouvelles de sa sancté; c'est pourquoy j'envoie Lescot[1] qui fera et dira tout ce que vous luy commenderés. Je mende à Mr de La Vrilière touttes les nouvelles que nous avons eu des ennemis. Je suis icy dens un embaras duquel je vous conjure de me vouloir tirer; vous sçavés que la plus grande force de cette armée consiste dens l'infanterie estrangère, et cependent on les traite si mal qu'ils sont touts révoltés; touts les capitaines du régiment des gardes escossoises s'en sont alés à Paris sens mon congé treuver l'agent d'Écosse pour faire chenger l'ordre qu'on leur a donné ou pour demender leur congé; si on pouvoit envoier cinq compagnies des gardes suisses icy, je croy que cela remédieroit à tout. Les officiers suisses sont aussy touts à Paris pour solliciter un mois qui leur est deu, qu'on ne leur veut pas paier comtemt. J'en ay escrit à Mr le Surintendent, mais cependent il n'y a point d'officiers à ces trouppes et les soldats ne marcheront pas sens eus; je vous conjure d'y faire donner ordre. On m'a mandé qu'on séparoit l'armée de Bourgogne en trois corps, dont il y en avoit un destiné pour cette armée; sy cela est, il faudra aussy qu'on sépare les chevaus de l'artillierie et qu'on nous en envoie; sy on pouvoit nous les envoier promptement, cela nous feroit grend bien, car nous n'en avons icy que quatre cent.

1. Lescot, lieutenant des gardes de M. le Duc, tué devant Thionville, le 4 août 1643.

Je vous supplie de commender à Lescot ce qu'il faut qu'il fasse et auprès du Roy et auprès de la Royne, et ce qu'il doit dire aus ministres... A. C.

Amiens, 7 mai 1643.

Mr le marquis de Galerande et Mr de Crèvecœur, qui servent dens cette armée, m'ont dit que le Roy avoit pardonné à Mr de Crèvecœur le père et qu'il estoit nécessaire d'un passeport pour son retour; ils m'ont prié de vous en escrire afin qu'ils peussent par vostre moien obtenir cette grâce; ces Messieurs vous diront touttes les nouvelles de ces quartiers... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Camp de Moislains[1], 12 mai 1643.

Sur l'advis que j'ay eu de touttes parts que les ennemis aloient à Lendrecies, j'ay mis l'armée ensemble et suis venu icy pour voir leur démarche et m'opposer à leurs desseins. Dès que j'ay esté arrivé, j'ay envoyé plusieurs partis à la guerre deçà et delà l'Escaut pour avoir nouvelles asseurées des ennemis. L'armée est en très bon estat et la cavalerie n'a jamais esté si belle. L'infenterie est assés bonne, et j'espère que quand tout sera joinct, que nous serons plus forts que les ennemis. J'ay mandé à Mr d'Espenant de se tenir prest à jetter des hommes dans Guise ou dans la Capelle, si les ennemis y alloient, et à Mr le marquis de Gesvres de s'approcher de nostre costé pour nous joindre si il en estoit besoin. Je fais toujours suivre le régiment des Escossois sur le bord de la Somme, n'aiant pas encore eu advis de ce que vous avés faict avec le député d'Escosse; mandés moy, s'il vous plaist, la dernière résolution là-dessus... A. N.

1. Sept kilomètres nord de Péronne.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp de Moislains, 12 mai 1643.

Mr le chevalier de La Valière, mareschal de bataille dens cette armée, vous dira tout ce qui se passe icy et cheus les ennemis; c'est pourquoy je ne vous escrits celle-cy que pour vous dire que mes yeux sont absolument guéris, et pour vous supplier de me continuer l'honneur de vos bonnes grâces ..

A. C.

Camp de Fervaques [1], 14 mai 1643.

J'ay receu la lettre que vous m'avés faict l'honneur de m'escrire par La Roussière et je ne vous puis dire le desplaisir que j'ay de ce que les affaires de deçà ne me permètent pas de vous obéir si promptement que je le souhaiterois; vous sçaurés que les ennemis ne sont qu'à une journée de moy et que demain nous serons en présence. J'ay nouvelle de toutes parts que leur dessain est d'entrer en France du costé de Vervins; ils sont desjà à Hirson; jugés si mon honneur ne seroit pas engagé au dernier point de laisser l'armée dens cette conjoncture là, outre que je voy une perte générale de toutte l'armée si après la mort du Roy je l'abandonne à la veue des ennemis, et je ne me voy pas trop en estat de vous servir avec un escuier à Paris; si pourtent vous jugés que je sois plus en estat de servir l'Estat et vous, tout seul à Paris, qu'icy à la teste d'une armée de vingt cinq mil hommes qui touts sont bien intentionés, j'abendoneray volontiers touts mes intérêts d'honneur pour vous rendre le service que vous souhaiteriés de moy. Je vous conjure, Monsieur, de considérer l'estat auquel je suis pour servir le Roy, la Royne et vous, estent à la teste de cette armée de laquelle je vous puis respondre tent que j'y

1. Abbaye de Fervaques, aux sources de la Somme, près de Saint-Quentin.

seray, et celuy auquel j'engageray les choses si je m'en vais, puisque Mr le mareschal de Lopital (L'Hôpital) m'a dit qu'il craignoit fort que les trouppes ne se desbandassent. Je vous supplie donc me mender frenchement en cela vostre volonté et si c'est quelque intérest particulier qui vous oblige à cela, parce que, vous devent tout, il n'y a rien que je n'engage pour vous... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Camp de Foigny[1], 16 mai 1643.

Il me seroit difficile de vous faire paroistre le desplaisir que toutte cette armée a de la mort du Roy, et pour mon particulier je n'en suis pas consolable; mais ce qui est de supportable dans ce malheur, c'est que j'espère que les ennemis de cet Estat ne s'en prévaudront point, et que je vous puis asseurer que cette armée ira droit et contre ceus de dehors et contre ceus de dedens, si il y en a d'assés meschants pour l'estre.

Je marche demain à Rocroy, que les ennemis ont assiégé despuis hier, et seray là apprès demain. Je vous asseure que nous n'asarderons rien mal à propos, mais que nous ferons tout ce que nous pourrons pour le secourir. Si l'armée de Bourgogne n'estoit point desjà occupée et qu'on la voulût faire marcher du costé de Thionville, cela leur donneroit grande jalousie; et, si nous estions assés malheureus pour ne pas leur faire lever le siège, cela les y obligeroit peut-estre...

A. N.

M. LE DUC A GASSION.

Camp de Foigny, 16 mai 1643.

Nous avons résolu d'aler camper demain à Bossu, au-delà de Rumigny. J'ay ordoné aux trouppes de Mr le marquis de

1. Huit kilomètres nord-est de Vervins.

Gesvre de m'y venir joindre. Il faudra que vous y veniés aussy pour de là marcher aux ennemis. Vous laisserés aussy, s'il vous plait, quelque petits partis derrière pour avoir des nouvelles... C. P.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Rumigny [1], 17 mai 1643.

J'avois icy retenu vostre garde pour vous faire sçavoir ce qu'auroit faict Mr de Gassion. Je vous le renvoie à cet heure pour vous aprendre qu'il a jetté un secours de cent trente hommes choisis dedens Rocroy qui en avoit très bon besoin. J'en escris les particularités à Mr Le Teillier qui vous les fera voir. Je vous prie de le dire à la Royne ; c'est une très belle action ; sens un petit marés, il auroit deffect une partie de l'infenterie des ennemis. Je marche demain là avec toutte l'armée pour voir ce qu'il y aura à faire... A. C.

ORDRE DE BATAILLE DE L'INFANTERIE (A ROCROY).

L'esle droicte de la bataille.

Picardie, à l'esle droicte. — La Marine après, et doublera sur sa gauche, sur la mesme ligne, à 170 pas. — Persan après, et doublera comme dessus. — Premier bataillon de Molondin marchera après, et doublera comme dessus. — Second bataillon de Molondin marchera après le premier et doublera comme dessus.

Vervin et la Prée marcheront après, et demeureront soubz Picardie et la Marine, à 300 pas en la seconde ligne. — Vidame marchera à la queue de Vervin et doublera sur sa gauche à 170 pas. — Premier bataillon de Wateville marchera après

1. Rumigny, Ardennes, à 25 kilomètres de Rocroy.

Vidame et doublera sur sa gauche à 170 pas. — Les Escossois se mettront en bataille sur la gauche de Wateville.

L'esle gauche.

Piedmont marchera à l'esle gauche. — Rambures après, et doublera sur la droitte à 170 pas sur mesme front. — Bourdonné et Biscaras marcheront après et doubleront comme dessus.

Bussy et Guiche demeureront en bataille à 300 pas au dessoubz de l'intervalle de Piedmont et Rambures, en la seconde ligne. — Brézé et Langeron doubleront à la droitte de Bussy et Guiche à 170 pas. — Rolle marchera après Brézé et doublera à droitte à 170 pas.

Corps de réserve.

Harcourt, Aubeterre et Gesvres marcheront à la teste du corps de reserve et demeureront en bataille à 400 pas soubz l'intervalle de Vidame et premier bataillon de Wateville. — Second bataillon de Wateville marchera après, et doublera sur leur gauche à 300 pas pour soustenir son premier bataillon. — Les Royaux marcheront après et doubleront à gauche à pareille distance. (Original A. C.)

M. LE DUC A MAZARIN.

Rocroy, 19 mai 1643.

J'ay envoyé Mr de La Moussaie à la cour pour porter la nouvelle au Roy du gain de cette bataille. Je sçay que vous prenés tent de part en ce qui me touche pour en estre bien aise. Aussi je m'adresse à vous pour vous supplier de vouloir faire recognoistre les services que Mr de Gassion a rendus en ceste occasion d'une charge de mareschal de France. Je vous puis asseurer que le

principal honneur de ce combat luy est deu. Vous m'obligerés sensiblement de le servir en ce rencontre...

... Tourville vous dira tout ce qui s'est passé en ceste occasion et je vous en enverray les particularités au premier jour... A. N.

MADAME LA PRINCESSE A M. LE DUC.

20 mai 1643.

Mon cher anfan, je suis si troublée d'avoir apris le péril où vous avés été que je ne say que vous dire, et la joie que j'ay ausi du bonheur que vous avés eu d'avoir randu un servise si importan à la Rène me transporte de telle sorte, que je ne vous puis dire quelle est ma joie et de se qu'il a pleu à Dieu vous avoir conservé; randés luy an bien grâse de tout vostre coeur, et ne soyés jamés ingrat de se bien que vous avés resu de sa bonté, et ayés soin de vostre santé. La Rène m'a commandé de vous dire que sa joie du gein de la bataille est ogmantée de se que s'et vous qui luy avés randu se servise; elle vous asure de sa bonne voulonté, et moy que je vous éme plus que ma vie... A. C.

ESPENAN A M. LE PRINCE.

Camp de Rocroy, 20 mai 1643.

Vostre Altesse a desjà seu la nouvelle de la plus glorieuse et de la plus senglante bataille quy se soyt donnée il y a longtemps, et comme l'extrême valeur de nostre général a tiré trois ou quatre fois la victoyre d'entre les mains des ennemis; nostre aille gauche étoit entièremant rompue, tous ceux quy la coumandoient mors, prisonniers, ou hors de combat, nostre canon tourné contre noumesme; jamais incertitude ne fut plus grande que celle dont nous a sortis cette générositté dont je viens de

parler. Nostre aille droitte a toujours vaincu, animée de la présance et des grandes actions de Monseigneur le Duc; Mr de Gassion y a mieus faict que je ne vous saurois dire, et l'on doyt à la cavalerie qu'il coumandoyt le bonheur d'une journée sy avantageuse. Ce que je trouve de plus beau, de plus glorieus, et de plus remarquable, c'est que nostre général n'a pas pris plus de vanité ni conseu de meilleure opinion de luymesme qu'il en avoyt la veille, d'une action sy belle et sy importantte. Je lesse, Monseigneur, à ceus qui vont vers Vostre Altesse à luy conter le détail de toutte chosse, et m'arestré seullemant à luy dire que le plus grand bonheur quy me soyt jamais arivé est celuy de la satisfaction que Monseigneur le Duc m'a tesmoygné de mes actions dans cette journée, que je reçois comme un coumencemant et comme un petit acheminemant à la recougnoissance de tant d'obligations dont je vous suis redevable, ne doutant point que cette dernière rancontre n'eccitte vostre bonté en mon endroit, qui n'a jamais eu besoin de rien qui dépandist de moy pour me combler de bonne fortune. Je supplie Son Altesse me continuer l'honneur de sa protection et de ses bonnes grasses... A. C.

MADAME LA PRINCESSE A M. LE DUC.

21 mai 1643.

Mon cher fils, j'étés si antourée de monde can le courier de Mr de Longueville est parti, que je ne vous ay peu écrire et ausi que je vous avés écrit par le courier de Mr Masarein. Je ne vous puis dire combien vostre bonheur donne de joie à tout le monde; mon logis ne désamplit poin; il n'i a que Mr de Vandosme et ses anfans qui ne me sont poin venus voir, mes ils ont veu Mr vostre père. A se que l'on m'a dit, la Rène a for bien resu Mr de Tourville et elle luy a dit que Mr de Gasion sera maréchal de Franse pour l'amour de vous, mes qu'il

fault atandre la fein de la campagne, parseque l'on perdroit Mr de Turène à qui elle ne l'a promis can se tamps là. Je suis an pène de se que Tourville m'a dit que vous étiés un peu blésé à la jambe; je vous prie de ne poin négliger sète blésure de peur que le mal ne deviène plus gran. N'oubliés pas à bien remersier Dieu de la gràse qu'il vous a fète. Asurés vous de mon amitié, mon cher anfan, et me conservés la vostre...

A. C.

TURENNE A M. LE DUC.

Paris, 21 mai 1643.

Comme vous devés attendre moins de moi que d'un autre des compliments recerchés sur le gain de la bataille que vous avés donnée, aussi devés vous estre assuré que personne du monde n'en a une plus véritable joie, voiant que j'ai raison d'estre confirmé en une extraordinaire estime de vous, non pas par le bonheur qui vous est arrivé, mais par la bonne conduite et le sens froid que vous avés eu en toute cette action; faites moy l'honneur, Monseigneur, de me continuer celui de vostre amitié... A. C.

LE MARQUIS DE GESVRES A MAZARIN.

Reims, 21 mai 1643.

J'ay tous les desplaisirs d'estre parti de Paris sans recevoir l'honneur des commandements de V. É.; j'attendis jusques à ce soir pour avoir cet honneur. La deffaite des anemis par Monsieur le Duc fera peut-estre changer les dessains que on avoit pris. J'anvoye ce courrier porter cette lettre à V. É. Je la suplie de me vouloir toujours protéger et faire que on ne me oste pas une des troupes que on m'a donné; car si on m'en diminuoit quelques-unes, je demeurerois en estat de ne

pouvoir rien faire de considérable, au lieu que si on me permet d'agir du costé de cette frontière, je donneray moyen à Monsieur le Duc, en attirant une partie des forces qui restent aux anemis, de pouvoir profiter de sa victoire, et, dès que il seroit attaché à une place ou à quelque dessain considérable, je le pourois aller joindre s'il le désiroit. Le blocus de La Motte est à cette heure en toute seureté; c'est pourquoy, si V. É. me pouvoit faire donner encore un des régiments de cavallerie qui sont là, au lieu de Bouillon que l'on m'a osté, elle m'obligeroit, afin que je puisse avoir deux mille chevaux effectifs; avec cela je pourois entreprendre ce que je voudrois du costé de la Meuse où il n'y a pas un anemi présentement... A. E.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp de Rumigny, 22 mai 1643.

Dens ce combat le S[r] de Merle, capitaine au régiment de Rembures, est mort; il a un frère dens ce mesme régiment qui se nomme Lair, qui est fort brave et qui m'est recommendé par une personne que j'affectione extrêmement; je vous supplie de luy vouloir faire donner sa compagnie... A. C.

LE MARQUIS DE GESVRES A M LE DUC.

Reims, 22 mai 1643.

J'ay veu M[r] de Toulongeon qui m'a conté toutes les particuliarités de la bataillie que V. A. a gagnée. Je puis asseurer V. A. qu'elle n'a point de serviteur à qui cet avantage sur les anemis aporte plus de joye que à moy; j'eusse souhaitté estre en ce péïs cy; j'aurois esté volontaire auprès de la personne de V. A. et la servir comme le moindre de ses domestiques; j'espère que la campagne ne se passera pas que je n'aye l'hon-

neur de faire quelque chose sous ses commandemens. Monsieur le Prince a tellement obligé mon père dans les derniers momans de la vie du Roy que, outre l'inclination et l'obligation que j'ay d'estre serviteur de V. A., nous devons toute nostre vie estre attachés aux intérêts de sa maison. Je serois allé trouver V. A. ausitost que j'ay esté arrivé et recevoir ses commandemens; mais, n'i aiant personne icy pour recevoir et donner cartier aux troupes qui doivent arriver, j'ay creu que V. A. aymeroit mieux que je fusse icy pour mettre plustost toutes chouses en estat de la servir: c'est la plus forte passion que j'aye au monde... A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp de Rumigny, 23 mai 1643 (au matin).

Je vous ay desjà escrit par Tourville pour vous supplier de vouloir faire recognoistre les services de M[r] de Gassion de la charge de mareschal de France. Je vous en conjure encor et vous supplie très humblement de considérer qu'on en a faict d'aultres qui n'avoient pas gaigné des bataillies si avantageuses que celle icy; il est vray qu'il ne commendoit pas l'armée, mais il a si bien servy que je vous advoue luy devoir une grande partie de l'honneur que j'ay eu; ce sera de plus une créature que vous ferés et qui nous poura bien servir utilement en des rencontres...

. . . .

J'envoie à la Royne les drapeaus que nous avons pris sur les ennemis et vous envoie la relation de ce qui s'est passé; je vous supplie de la luy faire voir si vous le jugés à propos et de la faire imprimer. Nous partons demain pour entrer lundy dens le péïs ennemy du costé de Bruxelles, pour voir si l'espouvente est si grande qu'on le dit et pour voir si les peuples ne se voudroient point révolter; si on a quelque dessain de

siège en teste, pendent que nous irons voir cela et si nostre dessain ne réussit pas, on peut envoier l'armée de M^r le marquis de Gesvres investir la place que l'on voudra, et à mon retour, si je ne faicts rien, je l'iray assiéger; mais il faudra pourvoir à touttes les choses qui sont nécessaires en un siège. J'ay laissé le régiment d'Obterre (Aubeterre) dens Rocroy; mais le gouverneur est un si pauvre homme et a si mal deffendu sa place que j'appréhande bien que quend je seray de quelque aultre costé, les ennemis, quoyqu'hors d'estat d'y rien faire, ne l'embarassent fort si ils y reviennent; c'est pourtent une des meillieures places de France et c'est une chose pitoiable de la voir entre les mains de cet homme là; je vous conjure d'y faire pourvoir. La compagnie de la Laque, dens le régiment de la Marine, estent vaquente par la mort dudit S^r de La Laque, je vous supplie de la vouloir faire demander à la Royne pour le Sr de Durban, lieutenant au mesme régiment. Il y a aussy une charge de capitaine apointé vacante dens le régiment de Piémond, je vous supplie de la vouloir faire donner au Sr de Pradelle qui a très bien servy en ce combat. Nous avons perdu plusieurs officiers dens les vieus régimens dens ce combat, et il se treuve plusieurs lieutenents qui monteront aus compagnies, et plusieurs enseignes aus lieutenences, et plusieurs aultres enseignes qui ont esté tués; si bien qu'il n'y aura quazy plus d'enseignes dens les vieus régimens, parceque le Roy les a supprimés par mort; cela aportera sens doutte un très notable præjudice aus affaires de la guerre, parceque la force de ses régiments là ne consiste qu'aus officiers. J'avoue qu'on a bien faict de les casser aus nouveaus, parceque on y fesoit de grendes friponeries; mais si on les vouloit restablir aus vieus, cela seroit fort nécessaire, et j'apporterois grand soin que les capitaines n'y missent que des braves gens; je vous supplie me faire faire responce sur tout cela... A. C.

Camp de Vervins, 23 mai 1643 (au soir).

Mr le chevalier de Rivière, qui est fort de mes amis et qui est de la mesme affaire que Mr de Miossens, s'en alent à Paris pour tascher d'obtenir sa grasse[1], j'ay creu estre obligé de vous tesmoigner qu'il a servy en la bataillie de Rocroy très dignement et qu'il y a faict de très belles actions; je croy que cela avec ses services passés méritent bien qu'on oublie sa faute, mais outre cela je vous supplie de considérer qu'il est fort de mes amis et qu'il vaut beaucoup; je vous conjure donc de vous emploier pour luy...

. . . .

. Nous voicy à cet heure maistres de la campagne et il n'y a quazy rien que nous ne puissions entreprendre. J'ay faict faire à Guise pour vingt et un jours de pain et nous l'alons prendre aujourd'uy pour entrer dens le péïs ennemy; on nous asseure qu'ils n'ont encor peu ralié leurs trouppes, ce qui me faict espérer que nous pourons y faire quelque chose; si nous n'y pouvons réussir et qu'on veuillie faire un siège, il faudra, s'il vous plaît, commender à Mr le marquis de Gesvres d'aler investir la place qu'on voudra attaquer et j'y reviendray aussytost; mais auparavent faudra donner ordre à des magazins de vivres et de munitions. La Barre, lieutenent de l'artillierie, a esté tué et Mr le Grand-Maistre n'a plus d'employ; si vous le priés de m'envoier un nomé St Martin, vous m'obligeriés extrêmement. Je vous conjure de vous ressouvenir de Mr de Gassion... A. C.

1. Le chevalier de Rivière venait de se battre avec M. de Vassé. Les seconds étaient Villandry et Miossens, amis intimes, ce qui n'empêcha pas Miossens de tuer son adversaire. — François-Amanjeu d'Albret, baron de Miossens, fut lui-même tué en duel en 1672. Il était frère de César-Phébus d'Albret, qui fut maréchal de France, et d'Alexandre-François d'Albret (M. de Pons), qui, en 1644, épousa Anne Poussart du Vigean, mademoiselle de Fors, depuis duchesse de Richelieu, et sœur de Marthe de Vigean.

M. LE DUC A MAZARIN.

Vervins, 23 mai 1643.

J'ay donné ordre à Mr le marquis de Gesvres de s'avancer du costé de Guise avec ses trouppes pour nous soutenir si nous en avons besoin ou pour investir la place que vous voudrés qu'on attaque. C'est donc à vous à luy donner les ordres là-dessus. Je luy ay lessé un chiffre afin que nous puissions avoir des nouvelles l'un de l'autre. Mandés moy en chiffre ce que vous aurés résolu et tachés de faire entreprendre quelque chose aus Holandois; car on auroit beau jeu apprès cela. Je vous ay trop d'obligation de l'honneur que vous me faittes de prendre tant de part au bonheur qui m'est arrivé; je vous puis asseurer que je vous en ay une obligation très particulière. Vous sçavés à quel point je faits profession d'estre de vos amis... A. N.

Guise, 24 mai 1643.

Nous avons creu, apprès un combat comme celuy que nous avons gaigné, ne devoir pas demeurer plus longtemps sans user des fruits de nostre victoire. C'est pourquoy nous nous sommes résolus d'entrer dens le péïs ennemy et cependant vous envoier quelques propositions par Mrs de Choisy et de La Valière, que je vous prie d'entendre et d'y faire responce.
A. N.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Guise, 24 mai 1643.

J'ay prié Mrs de Choisy et de La Valière d'aler à Paris pour faire quelques propositions. Je vous supplie très humblement de les entendre; et, si on résout de faire ce que nous pro-

posons, y alant de mon honneur comme il y va, je vous supplie de donner ordre qu'il ne nous manque ny vivres ny munitions; en ce cas la Bourgogne nous poura bien servir et vous m'obligerés sensiblement de donner un ordre en ce péïs là de faire tout ce qui leur sera commendé par Mr de Choisy...

A. C.

LE MARQUIS DE GESVRES A MAZARIN.

Reims, 21 mai 1643.

Mr Le Rasle[1] s'en allant à la court, je l'ay prié de voir V. É. et luy dire l'estat des affaires de deçà et ce que je peux faire du costé du Luxambourc. Si on me permet d'agir, je pouroy faire des chouses très considérables pour peu que on voulust fortifier le corps que j'ay, et en l'estat qu'il est je ne laise pas de vivre au dépans des annemis, les ambarasser et donner moyen à Monsieur le Duc de profiter de sa victoire. Je remés à Mr Le Rasle à dire à V. É. le particulier de mes dessains; il me promet de venir passer cette campagne auprès de moy si on l'a agréable; c'est une personne de haut mérite et expérience et que je souhaiterois fort avoir.

Je suplie V. É. d'ampescher que on ne me oste pas une des troupes que on m'a donné. Je me réjouis de sçavoir que V. É. a toute sorte de satisfaction; Elle n'a point de plus fidel serviteur que moy... A. N.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Saint-Maur, 25 mai 1643.

Mon fils, je croy que vous ne doutés pas de ma joie de l'honneur et gloire qu'avés aquise; Dieu soit béni; reconnoissés

1. Ingénieur grièvement blessé au siège de Thionville.

de luy vostre victoire et bonheur. Mr de Gassion auroit desjà ce qu'avés demandé pour luy, mais la considération de Mr de Turenne arreste un peu; j'espère que l'un et l'autre auront bientost le baston, la Reine y est très disposée, et je tiens la chose bientost certaine. — Je feray imprimer la relation. — On envoie sçavoir vostre avis de ce que fera l'armée avant que vous rien ordonner, et celuy de Mr le mareschal de L'Hospital. Mr d'Angoulesme, à son défaut, va pour vostre lieutenant général. Je parleray du gouverneur de Rocroy et de la compagnie de la Laque et du restablissement des enseignes aux vieus régimens et du Sr de Pradelles. — Je vais poursuivre à vous faire donner de l'argent par le Roy, sinon je vous en envoiray...

A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Guise, 26 mai 1643.

Le comte de Quincé s'en alent à la court, j'ay creu estre obligé de vous tesmoigner comme il sert icy très bien; si il a besoin de vous, je vous prie de le servir; c'est un fort bon garson et qui est de mes amis...

... Je vous conjure d'achever l'affaire de Mr de Gassion, car il n'y a pas moien d'attendre jusques à la fin de la campagne pour bien des raisons que vous-mesmes pouvés vous imaginer.....

Le sieur de Ronssière, aide de camp dens cette armée, a servy très bien à la bataillie et mesme y a été blessé; je vous supplie, si il vaque quelque compagnie dens un vieus régiment, de la luy faire avoir..... A. C.

LE DUC DE LONGUEVILLE A M. LE DUC.

Paris, 26 mai 1643.

Je vous renvoye le Sr du Fay [1]. Ayant aujourd'uy parlé à la Reyne de l'affaire de Mr de Gassion avec la challeur que vous m'ordonniés, la Reyne m'a donné charge de vous assurer qu'elle se souviendroit de la prière que vous luy en aviés faitte; et m'ayant dit que pour le présant il ne se pouvoit et qu'il y avoit beaucoup de prétandans comme Mr de Turènes, marquis de La Force, d'Arpajon et ottres, je luy ay dit que tous ces Messieurs ayans les mesmes prétantions et y ayant de plus Mr le mareschal de L'Hospital, on n'a pas laissé de fère Mrs les mareschaus de Guébriant et de La Motte; elle m'a dit que c'estoit Mr de Noyers, pour fère Mr de La Motte, sans lequel Mr de Guébriant n'eust pas esté fait; je luy ay dit que je voudrois de bon cœur qu'il y eust cinquante mareschaus de France, pourveu que chascun d'eus le fût pour avoir contribué comme a fait Mr de Gassion à gaigner une battaille aussy grande et avantageuse que celle que vous avés gaignée et pour laquelle vous luy demandés pour toutte grâce celle-là pour Mr de Gassion, dont les services et le méritte le randent très digne; sur cella elle m'a encores dit que je vous assurasse qu'elle s'en souviendroit. Je voy que cella va à la fin de la campaigne. Tourville l'en pressera encores demain pour en avoir parolle plus précise s'il se peut. Elle m'a encores fait espérer pour Mr de Sirot, mais nulle promesse expresse; les choses sont tousjours incertènes, pas un n'estant assuré ny de demeurer ny d'estre chassé; ainsy chascun est dans la crainte et aussy dans quelque sorte d'espérance. Vous aurés sceu comme on vous envoye Mr d'Angoulesme; je doutte fort qu'à cause de son âge et de ses incommodittés il vous puisse fort soullager, mais vous le

1. Gentilhomme de M. le Duc.

trouverés fort complaisant et presque tousjours de l'avis du dernier quy luy parle. La Reyne l'a fort entretenu, à ce que j'ay apris, et on m'a dit qu'elle a désiré que ce fût luy quy allast oprès de vous. Mr vostre père m'a dit avoir proposé et désiné Mr de Chastillon; je souhétois fort ou Mr de Chastillon ou Mr de Turènes, et, sy vous deviés fère siège, Mr de La Meilleraye. Mr de Ransau croiioit que Douay estoit une ville fort importante et facille; d'ottres parloyent de Thionville; mon sentimant seroit bien, s'il estoit possible, de prandre une place, tout le reste, d'entrer dans le pais ennemy, n'estant pas un sy grant fruit; mais je ne désirerois pas que vous entreprissiés rien qu'il ne deust vous réussir; c'est pourquoy, devant que savoir vos santimans et ce que vous estimés pouvoir fere, je ne propose rien. Vos drapeaux ont resjouy tout Paris et vous deves avoir une joye démesurée d'avoir fait ce qu'il y a eu de plus beau depuis toutte cette guerre et de ce que le principal honneur en est deu à vostre personne; je n'y trouve rien à souhéter. Je vous informeray à tous momans de ce quy se passera...

Mr de Beauvais[1] est le seul puissant jusques à cette heure et paroist maintenir non seullement les antiens ministres, mais Fillaudie (?) et Le Gras[2]. Mlle d'Ottefort (Hautefort) est venue, quy tesmoigne disposition pour se lier à Mme vostre mère et vostre seur... A. C.

1. Augustin Potier de Blancmesnil, évêque de Beauvais, crut un moment que Mazarin lui laisserait la première place dans le conseil. « Homme simple et facile, » dit le comte de Brienne; Retz l'appelle « le plus idiot des idiots ». Il mourut en 1650.

2. Nicolas Le Gras, secrétaire de Marie de Médicis, puis intendant de la maison d'Anne d'Autriche. Il avait épousé Louise, fille du chancelier de Marillac. Il mourut en 1646.

LA REINE RÉGENTE A M. LE DUC.

Paris, 26 mai 1643.

Mon cousin, vous aurés veu par la lettre que vous aura rendue vostre gentilhomme, qui m'apporta de vostre part la nouvelle de vostre victoire, le contentement que j'en ay receu par l'intérest du service du Roy, Monsieur mon fils, et celuy de la gloire que vous en avés acquise; les drapeaux que vous m'avés envoyés sont en si bon nombre qu'ils en font bonne oy; pour vous tout dire en un mot, je ne m'en puis assés resjouir selon mon désir; ce que j'en ay dict à ma cousine la Princesse n'est que peu pour le sentiment que j'en ay. Je crois que vous aurés bien voullu faire cognoistre à Mr de Gassion ce que je vous ay escrit de la bonne volonté que j'ay pour luy; il se doibt asseurer qu'elle ne diminuera poinct et que ses services me seront tousjours en très particulière considération, estant appuiés d'une si favorable recommandation que la vostre; je ne permettray qu'elle luy demeure inutille, pour vous asseurer tousjours davantage de la part que vous avés dans l'affection de celle qui est véritablement vostre bonne et bien affectionnée cousine. A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp de Berlaimont[1], 28 mai 1643.

Je vous escrivis il y a quelques jours pour faire avoir une charge de capitaine apointé au régiment de Piémont au Sr de Pradelle, capitaine au mesme régiment; je vous prie d'en avoir soin. Il y en a une aultre vacante au mesme régiment; si

1. Berlaimont, Nord, sur la Sambre, à douze kilomètres d'Avesnes.

vous la pouvés faire avoir au S[r] de Laleu, vous m'obligerés extrêmement...

. . . .

Je vous suis infiniment obligé de l'honneur que vous m'avés faict de me tesmoigner tent de joie du bonheur qui m'est arivé. Je n'ay jamais doutté que vous ne servitiés M[r] de Gassion en ce que vous pourés, sçachant qu'il est fort de mes amis; mais je ne vous puis celer que cela m'afflige fort de voir qu'on faict à la court si peu de comte de mes services et des siens que, ne demendent autre rescompense que celle-là, je voie qu'on me la refuse; jé vous asseure que cela me rebute fort. Filsjean vous dira touttes nouvelles; mais je vous supplie de me faire donner les charges que je vous ay demandées, car aultrement toutte l'armée croira que je suis fort impuissant de servir mes amis ou que je ne me mets guière en peine de leurs intérêts. Si M[r] de Turenne empesche M[r] de Gassion d'estre mareschal de France, je croy qu'ils méritent assés touts deus pour l'estre; pour moy, Monsieur, je ne seray jamais content que cela ne soit; je l'attens de vous... A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 29 mai 1643.

Mon fils, je favoriseray de tout mon pouvoir le chevalier de Rivière comme le désirés; l'affaire de M[r] de Gassion est infaillible, mais le seul respec de M[r] de Turenne la retarde jusques à la fin de la campagne; ils seront tous deus ce qu'ils désirent et à mesme jour; mais M[r] de Turenne sera le premier. La Reine vous donne 24,000 livres pour paier vos despansses extraordinaires; je vous prie paier loiaumant contant ce que devés; le reste est à vostre disposition. M[r] le chevalier de La Valière s'en retourne; il vous monstrera un mémoire que je luy ay donné... A. C.

M. D'HOCQUINCOURT[1] A M. DE BEAUVAIS « CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS ».

Péronne, 31 mai 1643.

J'ay esté contraint de vous donner advis que Monsieur le duc d'Anguien m'a envoyé en ceste ville tous les principaux prisonniers quy ont esté pris à la bataille de Roqueroy, et, croiant qu'ils ne feroient que passer sans séjourner, je m'estois éforcé de les faire subsister jusque à présent par mon crédy; mais, voiant qu'ils y demeurent, j'ay esté contraint de vous suplier, Monsieur, d'en dire ung mot à la Royne que je ne puis plus leur donner de coy vivre. Ces gens icy ne sont pas comme soldats que l'on a envoyés en plusieurs villes, auquelz l'on ne donne que du pain de munition, bierre et fromage; mais ceux icy ce sont tous colonels, mestres de camp espagnols, almans et hovalons (wallons), et le reste capitaines et officiers. Il y a aussy quatre hommes de grande considération, le lieutenant général de l'artillerye[1], ung de la maison de Tolède d'Espagne, le frère du prince de Simay[2] (Chimay), le comte de Rœulx frère, et ung Almant qui est frère du conte d'Ammedey (Embden) et de Hault-Frize[3]. Je vous ay envoyé le rolle que ferez voir à la Reyne, car la plus grande partye sont Espagnols. Ce quy m'empêche le plus est que ma garnison est foible et en fault une partye à la garde de ces prisonniers. C'est pourquoy, Monsieur, je vous suplie faire résoudre ceste affaire. .

D. G.

1. Charles de Monchy, marquis d'Hocquincourt, né en 1599, gouverneur de Péronne, Montdidier et Roye, maréchal de France le 5 janvier 1651, vice-roi de Catalogne en 1653, passa (1654) au service d'Espagne, et fut tué le 13 juin 1658, au siège de Dunkerque. Homme d'esprit, triste caractère, personnage bien connu, dont le nom reviendra souvent.

2. Don Diego de Strada.

3. Le comte de Beaumont.

4. Jean, comte d'Ostfrise et de Ritberg.

FABERT A MAZARIN.

Sedan, 31 mai 1643.

J'envoie à Vostre Éminence un mémoire de l'infanterie qui est eschapée du combat de Rocroy, lequel l'on m'a asseuré estre véritable.

Nombre de soldats de l'armée deffaicte à Rocroy, qui sont eschapés et qui ensuite ont esté rassemblés et mis dans le corps que conduit le général Beck; à Phillippeville s'est trouvé :.

Espagnols	1600
Italiens	1700
Gens ramassés des nations.	1200

à Namur:

Gens ramassés	1200
de blessés	1960
Total. . .	7660 hommes.

Le duc d'Albuquerque, général de la cavalerie, arriva à Philippeville avant huit heures du matin; pour cela il fallut partir de bonne heure et aller viste.

Le 30e may le comte d'Isembourg estoit encore à Charlemont si mal de ses blessures que l'on n'avoit osé le transporter jusques à Namur, lieu de son gouvernement... A. N.

N° IV.

A PROPOS DE ROCROY. RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Dans un extrait de ce récit publié par la *Revue des Deux Mondes* on lisait : « Alburquerque, entraîné par les fuyards, arrivait à Philippeville le 19 mai dès huit heures du matin ; il a dû partir de bonne heure et aller vite, » ajoutait Fabert en donnant ce renseignement à Mazarin (Sedan, 31 mai. A. N.). — Comme, dans le récit de Vincart, Alburquerque ne reparaît plus à partir du moment où il a été forcé de se replier derrière l'infanterie, tandis que son lieutenant général, don Juan de Vivero, continue d'agir et de charger, nous avions accepté la version de Fabert, homme véridique, bienveillant, et généralement bien informé de ce qui se passait près de lui. Toutefois, comme dans cette circonstance le gouverneur de Sedan a pu être trompé par quelque faux rapport, nous avons modifié ce passage, n'ayant aucune raison de faire planer un doute sur la valeur personnelle du duc d'Alburquerque.

D'autres rectifications à faire nous ont été signalées d'Espagne. Après un examen approfondi, nous n'avons pas cru pouvoir les admettre, si ce n'est pour corriger quelques fautes dans l'impression des noms propres. — En effet, on nous reproche :

1° D'avoir confondu Paul-Bernard Fontaine, tué en 1643 à Rocroy, avec Pedro Enriquez de Acevedo, comte de Fuentes, mort à Milan en 1610, tandis que nous avons consacré une note spéciale au redressement de cette erreur généralement accréditée (voir p. 28);

2° De n'avoir pas suivi littéralement le récit de Vincart. Nous nous sommes expliqués à cet égard (p. 124 et p. 467);

3° D'avoir placé Fontaine à la tête de la phalange espagnole

au moment où elle fut enfoncée. Nous disons le contraire (voir p. 116);

Enfin, d'avoir accepté le témoignage de Fabert en ce qui regarde le duc d'Alburquerque : c'est ce qui fait l'objet de cette note. Quant aux autres critiques qui nous sont adressées d'Espagne, il ne nous a pas été possible de leur donner un corps, n'ayant pu saisir aucune formule précise sous un déluge d'épithètes. D'ailleurs, nous croyons avoir rendu à l'armée espagnole de Rocroy et à ses chefs une éclatante justice; nous en avons parlé, non seulement avec respect, mais avec admiration.

N° V.

LIVRE IV, CHAPITRES II ET III.

Juin-novembre 1643.

TURENNE A M. LE DUC.

Paris, 1er juin 1643.

On m'a tant fait la guerre de ne vous avoir pas envoié faire de compliment sur la bataille que vous avés gagnée, que j'ai creu estre obligé à celui-ci avant que de m'en aller en Italie; partant cette sepmaine pour cela et ayant envoié tous mes gens devant, j'ai esté obligé de faire faire ce voiage auprès de vous par un gentilhomme de mon frère; je dois revenir dès que la campagne sera finie et je mène assés peu de troupes en ce païs là. J'espère et suis assuré de retrouver icy V. A.

l'hiver prochain, aussi peu enorgueilli de ses victoires qu'elle l'estoit de beaucoup de bonnes calités que l'on louoit en lui; je m'estimerai bien glorieux si elle me fait l'honneur de continuer à avoir tousjours quelque estime pour moi, ayant une inclination très forte à l'honorer très parfaitement et estant fort vivement touché de tout le bien que j'entens dire d'elle. On ne sçait plus icy ce que c'est de se proumener et on ne bouge du Louvre tout le jour, autant ceux qui y ont affaire que ceux qui s'en passeroient bien. Je manderai à V. A. des nouvelles d'Italie... A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 2 juin 1643.

Mon fils, celle-cy respondra aus deus vostres que m'a rendues Mr Figean (Filsjean); j'ay fait pourvoir à tout ce qu'avés désiré et spécialement aus monstres des troupes nouvelles qui vous vont de divers costés. Si vous vous hasardés comme vous faites avec des fatigues inouïes, vous ne vivrés pas longtemps; conservés vostre santé et ménagés vostre courage; vous avés assés d'honneur aquis; marchés bride en main. On est icy encores irrésolu de ce que l'on vous commandera; vous avés presque obtenu toustes les charges qu'avés demandées. Pour Mr de Gassion, son afaire est faite; mais la considération de Mr de Turenne la fait retarder à la fin de la campagne; néantmoins sur ce fondement mandés moy vostre volonté. Mr de Turenne ne peut estre mareschal de France qu'à la fin de la campagne pour plusieurs raisons d'Estat que je ne vous puis escrire; il prétent l'estre le mesme jour que Gassion, mais de l'estre le premier, et s'opose formellement que Gassion le soit auparavant; mandés moy si nonobstant cela je soliciteray pour faire Gassion dès à présent devant luy, qui est d'acort avec la Reine d'attandre la fin de la campagne; si vous le

voulés, je le soliciteray, et faudra en ce cas qu'en escriviés à la Reine et à Monsieur avec grande passion; mais en ce cas vous désobligerés pour jamais Mr de Turenne; je feray, sachant vostre responsse, ce qu'il vous plaira; avisés y bien..... Ne monstrés pas touste ceste lettre à Mr Gassion, mais dittes luy le sens. A. C.

LE TELLIER A M. LE DUC.

Paris, 5 juin 1643.

Vous aurez sceu par la coppie de l'instruction qui a esté envoiée à Monsieur le marquis de Gesvres, que Monsieur le chevalier de La Vallière vous a deub rendre, la résolution de la Royne sur ce que Monsieur de Choisy a représenté à Sa Majesté de vostre part; mais parceque Messieurs de Gesvres et de Choisy ont depuis représenté beaucoup de choses qui rendent l'exécution du desseing du Chenet fort difficile, Sadicte Majesté m'a commandé de vous faire la despesche cy-joincte à laquelle je ne puis adjouster que les asseurances de mes obéissances, que je vous supplie très humblement de voulloir aggréer... A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 5 juin 1643.

Mon fils, je suis en grand' peine d'avoir de vos nouvelles, n'en aiant receu aucunne despuis le retour de Mr Figean. En l'honneur de Dieu, conservés vous et n'hasardés rien; vous avés assés d'honneur, et vous fatigués trop et vostre personne et l'armée... A. C.

Paris, 6 juin 1643.

Mon fils, j'ay receu vostre lettre par Mr de Campels; la Reine attand vos responsses pour prendre une dernière résolution de ce qu'aurés à faire. Je vous envoie les huit mille escus que le Roy vous a donnés; je vous prie paier sur le champ vos debtes loiaument et bien mesnager le surplus; et quoyque vos libéralités soient bonnes, n'en faites que de modérées, ne donnant dis pistolles où il n'en faut qu'une; c'est ce que j'ay à vous mander pour ce coup....

Je viens de recevoir vostre chifre; j'en parleray à la Reine. Vostre dessain est bien haut, car d'un mois vous ne pouvés avoir canon, munitions ny outils, qu'il faut amener de Bourgongne... A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Maubeuge, 7 juin 1643.

J'ay receu la lettre que vous m'avés faict l'honneur de m'escrire après le despart de Tourville; je ne vous sçaurois assés remercier des sentiments que vous avés pour moy; aussy vous puis-je asseurer que vous m'estes plus cher que ma propre vie. L'affaire de Mr de Gassion m'est de si grande importence que je suis obligé de la presser; et le plus grand plaisir que vous me puissiés faire, c'est de la faire achever promptement; il m'a dit qu'il ne se sousioit pas de l'estre après Mr de Turène, mais qu'il ne pouvoit attendre la fin de la campagne, et que le moindre malheur ou chengement pouroit rompre son affaire; et je l'ay treuvé si désespéré de ce que cela ne s'achève point, que, si cela ne se faict, je ne sçay ce qu'il fera. Je luy ay proposé un expédiant qui est que vous m'envoiassiés ses provisions et que on ne les datteroit qu'après celles de Mr de Turène, ou bien qu'on dateroit

celles de Mr de Turenne devant les siennes et que je les guarderois; cependent je vous conjure de me les envoier par le retour de Tourville ou de ce courier; toutte l'armée, qui le souhaitte, est en attente de voir si j'auray le crédit de faire cette affaire là; jugés si cela ne m'est pas bien importent; et quent mesme je n'aurois pas toutte l'affection pour Mr de Gassion que je dois avoir, il m'importe que les gens de guerre puissent voir que je puis recognoistre les services qu'ils me rendent; tent i a, j'y suis engagé et d'honneur et d'amitié et d'intérest, et ne puis différer daventage. Je vous conjure de le faire...

Mr Le Teillier vous dira comme l'exécution des propositions de Mr de Ransault (Rantzau) est impossible; c'est pourquoy je vous supplie de m'assister dens mon premier dessain où je marche en diligence. A. C.

LE TELLIER A M LE DUC.

Paris, 8 juin 1643.

Enfin la Royne a déféré à vos advis touchant le siège du Chenet, ainsy que M. de Campels vous dira plus particulièrement, outre ce que vous verrez par les despesches cy-joinctes; je vous asseure que de ce costé cy vous ne manquerez de rien du tout; je seray solliciteur bien soigneux de tout ce que vous désirerez... A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp de Maubeuge, 8 juin 1643.

Je ne vous puis celer le mescontentement que j'ay de me voir traité à la court de mesme façon que si je n'avois rendu aucun service; premièrement, on ne m'at accordé pas une des choses que j'ay demendées, et je voy qu'on tasche par ce

moien de me descréditer parmy les gens de guerre. J'avois prié la Royne de faire Mr de Gassion mareschal de France et je voy qu'il en est aussy esloigné que le premier jour; j'avois demendé la charge de mareschal de camp pour Mr de Sirot, quelques compagnies pour des officiers qui avoient bien servy, et qu'on remit les enseignes des vieus régiments. J'avois creu touttes ces choses seures, et les avois promises à ces messieurs là, et ils voient que je ne leur tiens point parole; jugés de l'importence de tout cela; et si vous m'aimés, comme je n'en dois pas doutter après les preuves que j'en ay, faictes moy avoir satisfaction, car aultrement je vous advoue que je ne pourois pas me consoler et que je ne sçay à quoy je me pourois résoudre. Outre cela, j'avois proposé un dessain à la court, qu'on avoit apreuvé, et on avoit envoié ordre à Mr le marquis de Gesvre d'y aler, et moy je luy avois mandé, et il n'en a rien faict; cependent j'ay subsisté les vint jours que j'avois promis dens le péïs ennemy, et, estent au bout de mes vivres, je me suis mis en marche pour aler à ce lieu où vous sçavés; je vous conjure de faire donner ordre au marquis de Gesvres de me venir joindre, car j'entreprendray la chose, et j'espère y réussir, pourveu que vous m'assistiés...

... Je vous conjure aussy de vous souvenir de Mr d'Espenan; il a si bien faict en cette occasion qu'on y peut rien adjouter; je sçay que vous l'aimés assés pour aggréer la prière que je vous en faicts. A. C.

M. LE DUC « A LA REINE RÉGENTE, MÈRE DU ROY, MA SOUVERAINE DAME »[1].

Camp de Maubeuge, 8 juin 1643.

Madame,

Je m'avance en toutte diligence pour exécuter le dessain que j'ay proposé à Vostre Majesté et qu'elle a appreuvé. Il eût

1. Cette lettre fut supprimée par M. le Prince.

esté bien nécessaire que M[r] le marquis de Gesvres s'i fût aussy advencé suivent nos instructions et les lettres que je luy en avois escrittes; et, bien qu'il ne l'aye point faict, je ne laisse pas de suivre mon premier project, espérant que Vostre Majesté m'asistera de touttes les choses nécessaires pour venir à bout d'un dessain qui est si adventageus au bien de vostre estat.

Au surplus, Madame, j'avois supplié Vostre Majesté de recognoistre les services de M[r] de Gassion d'un baston de mareschal de France, et desjà toutte l'armée le croioit asseuré, et de récompenser quelques aultres officiers, qui avoient bien servy, de quelques petittes charges; maintenent, les choses n'aiant pas succédé suivent la prière que je vous en avois faicte et leurs prætentions, je suis obligé de dire à Vostre Majesté que je treuve les esprits des principaus chefs si fort aigris et aliénés, que si Vostre Majesté ne leur donne cette satisfaction, à peine oserés-je en respondre. Pour moy, Madame, je ne veus pas croire que mes services aient mérité quelque chose; néanmoins, si Vostre Majesté les a en quelque considération, je la supplie très humblement de ne point différer daventage à m'accorder la grâce que je luy demende en faveur de M[r] de Gassion et de ces aultres officiers, vous asseurent que je n'abuseray jamais de la bonté que Vostre Majesté aura pour moy et que je seray toutte ma vie, Madame, vostre très humble, très obéissant et très fidelle serviteur et subject. A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Mézières, 14 juin 1643.

Je vous suis infiniment obligé du soin que vous avés pris de m'envoier de l'argent. J'escris à M[r] Le Teillier touttes choses, qui vous en informera; j'espère, avec l'aide de Dieu, que nous réussirons dens nostre dessain; enfin vous estes

asseuré que nous y périrons ou que nous en viendrons à bout, pourveu que vous nous veuilliés assister puissament. Je vous conjure encor une fois d'achever l'affaire de Mr de Gassion, puisque elle m'importe de tout. J'ay laissé Mr d'Obeterre (d'Aubeterre) dens Rocroy avec son régiment; si on n'est pas satisfaict du gouverneur, comme je croy qu'on ne le doit pas estre, vous pouriés faire tomber ce gouvernement là entre ses mains, et ce seroit une place entièrement à vous et à moy; si il ne fault donner que quelque petitte rescompence, il le fera; je vous prie d'y songer et de le servir en cette affaire. La Roussière vous dira tout... A. C.

Sedan, 14 juin 1643.

Mon arrivée en cette ville tout à la nuict me servira d'excuse si j'emprunte une autre main[1] pour vous faire une prière en faveur du Sr Banatin, premier cappitaine et major du régiment des gardes escossoises, pour le payement d'une pension qui luy a esté donnée en considération des bons services qu'il a rendus en diverses occasions; ce que je faictz d'autant plus volontiers que je le recognois estre un homme qui mérite d'estre conservé pour maintenir ledict corps d'Escossois en estat de bien servir; vous en serés sollicitté de sa part, et je vous supplie d'agréer la recommandation que je vous faictz de ses intérestz... A. C.

Juin, 1643.

Mr le Vidame[1] s'en vat à la court pour des affaires qui luy importent extrêmement; il m'a tesmoigné un attachement extraordinaire, et Mr de Chaune aussy; je vous conjure

1. La lettre est écrite par Girard.

2. Henri-Louis d'Albert, vidame d'Amiens, neveu du connétable de Luynes, devint duc de Chaulnes par succession de son père en 1649. Mort en 1653. Son régiment figurait à Rocroy.

de le servir en ce qu'il souhaitera de vous, et de luy tesmoigner que je vous en ay escrit... A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 16 juin 1643.

Mon fils, vous verrés par le retour de Mr de Tourville ce que j'ay peu obtenir en l'affaire de Mr de Gassion; je croy que M^r le cardinal Masarin, qui vous y a servi, vous mandera la peine que j'i ay eue. Enfin elle est faite et asseurée, et Mr de Gassion a grand sujet d'estre contant, et vous est fort obligé, et ne doit point s'impatienter pour le peu de temps qu'il a à attandre.

Je serviray M^r le Vidame et Mr de Chaunes de tout mon pouvoir; j'ay dit audit Sr Vidame vostre recommandation; il est retourné vous trouver.

Asseurés M^r d'Espenan de mon afection; il vous sera très utille en vostre siège, car il s'i entand fort bien.

J'ay suprimé la lestre qu'escriviés à la Reine par Mr de Tourville, avec l'avis de Mr de Longueville; elle estoit capable de gaster vos affaires; vous allés un peu bien viste et prenés trop les affaires à cœur.

Je m'estonne que vous m'escrivés pour changer le gouverneur de Rocroy; on ne va pas icy si viste et vous ferés bien de ne pas entreprendre telles affaires qui vous réussiroient mal.

Reste vostre siège, auquel vous ne manquerés de rien; mais Dieu veuille qu'il vous réussisse; icy l'on admire qu'aiés voulu entreprendre un si grand dessain pour hasarder en une entreprise si dificile vostre honneur aquis, qui méritoit, non du vent, mais des rescompensses solides, c'est à dire un gouvernement que l'on m'a promis pour vous il y a longtemps. Bref, Thionville est une affaire de vostre teste, contre mon avis, que

j'ay conssentie et fait résoudre pour vous contanter et non par raison; avisés y bien, car il faut y réussir à quelque pris que ce soit. Je vous prie paier ce qu'avés emprunté; modérés vos despansses, et soiés libéral en prince connoissant, non en homme sans considération; mon seul but est vostre establissement solide, et, s'il plaist à Dieu qui vous a donné esprit et courage, il augmentera par l'aage et expérience des gens et des choses vostre jugement, pour vous faire désirer asprement ce qui vous peut mettre en éternelle considération et pour désirer le reste avec modération, sans passion; c'est ce que j'ay à vous escrire... A. C.

LE MARQUIS DE GESVRES A MAZARIN.

Devant Thionville, juin 1643.

J'ay rendu conte à V. É. de ce qui s'estoit passé à mon arrivée devant Thionville et comme j'avois esté assés heureux pour trouver la place despourveue d'hommes, n'i aiant que les troix compagnies de la garnison ordinaire et cent hommes de plus, cela ne fesant pas plus de sept cens hommes; des prisonniers que j'ay m'en assurent, et les avis que en a Mr Lambert se raportent à cela. J'ay demeuré troix jours tout seul; après cela Mr le Duc est arrivé et Mr d'Aumont aussi, que il avoit destaché par un autre chemain; et il vous poura mander que, quant il est arrivé, je luy ay respondu que il n'est pas entré un seul homme de pié dans la place depuis mon arrivée. Enfin parés la diversion et nous fortifiés un peu d'infanterie; toutes chouses seront en fort bon estat. M. le Duc a désiré que je luy remette entre les mains les deux régimens de Grancé; celuy d'infanterie fesoit mille hommes. L'ordre du Roy estoit que il m'en devoit donner deux autres; je n'an ay point encore eu; je n'ause pas l'en presser, comme aussi de me redonner le régiment d'Harcourt cavallerie et ceux d'infanterie de Lan-

geron, Biscarat, et les Royaux qui sont du corps d'armée dont le Roy m'a faict l'honneur de me donner le commandement. Je suplie V. É., qui me faict l'honneur de me aimer, de vouloir considérer cela, et, si je ne puis ravoir ces troupes, de m'en faire redonner d'autres, car autrement je serois très foyble et il me faust faire une attaque du costé de mon cartier, et il semble que il est bien juste que, puisseque j'u la conduicte de cette entreprise et la peine jusques icy, que on me mette en estat d'y aquérir quelque honneur et que le corps que j'ay soit considérable. Mr le Duc m'a faict l'honneur de me donner le cartier principal après le sien, et qui sera à la teste; je tâcheray à mériter le baston de mareschal de France si les anemis m'attaquent. Il n'est entré un seul homme de pié depuis que j'ay investi la place jusques à l'arrivée de Mr le Duc; il faust espérer toutes chouses de son courage et de sa conduicte. On m'assure que il presse toujours pour faire estre Mr de Gassion mareschal de France; j'ay tant de confiance en la bonté de la Reine que je ne crois pas que elle le veullie faire devant moy qui suis plus antien dans le service. Je suplie V. É. de faire que on me donne encore deux mille hommes de pié, car je n'en ay guière pas plus de deux mille cinc cens. Si je pouvois espérer d'avoir dans mon corps le régiment de Vostre Éminance, je serois fort heureux, et V. É. ne le sçauroit donner à personne qui soit plus parfaictement son serviteur... C. P.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp devant Thionville, 22 juin 1643.

Je vous suis infiniment obligé de l'honneur que vous m'avés faict de faire résoudre l'affaire de Mr de Gassion; je vous asseure que elle me touchoit très fort; vous vous resouviendrés, s'il vous plait, de faire souvenir à la Royne dens le temps qu'elle me l'a promise. Le Sr Campels vous dira l'estat auquel

nous sommes icy, qui est à mon advis meillieur (pourveu que vous nous envoiés promptement de l'argent) que vous ne vous l'imaginés... A. C.

GUÉBRIANT A M. LE DUC.

Waldshut, 22 juin 1643.

J'ay receu le 21 au soir la lestre du S^r de La Plaine en date du 16e juin, qu'il m'a mandé m'avoir escripte par ordre de V. A. Aujourd'huy, 22e au matin du mesme, j'ay receu une dépesche du Roy en date du 8e juin, quy m'a esté rendue par M^r le marquis de Montausier, par laquelle j'apprens, comme j'ay aussy faict par la lestre dudict sieur de La Plaine, que Vostre Altesse estoit en résolution de s'attacher au siège de Thionville, et par ainsy de terminer aussy glorieusement ceste campagne que V. A. l'a commencée. Je croy, Monsigneur, que ne pouvant contribuer par l'exécution des commandementz de V. A. ce que je dézirerois pour faire réussir son desseing, qu'elle jugera que je ne puis rien entreprendre quy le puisse favoriser davantage, que de prendre ma marche avecq ceste armée vers le lac de Constansse, quy, estant le droict chemin de la Bavière, attirera sans doubte l'armée entière de la Ligue avec celle du duc Charles, quy est présentement général de l'unne et de l'aultre; trois prisonniers que j'ay eus aujourd'huy disent qu'ilz font toutz enssemble 14,000 hommes, tant à pied qu'à cheval. S'il s'en détachoit quelque partie, ce que j'empescheray de tout mon pouvoir, je ne manqueray pas d'en donner advis à V. A. par eau, et descendant le Rhin jusques à Brisack, de là à Saverne, à Vicq[1] et à Metz, ce quy sera très prompt sy V. A. a aggréable de commander aux gouverneurs de Vicq et Saverne de faire dilligensse pour luy envoyer

1. Vic-sur-Seille, à six kilomètres de Château-Salins.

les paquetz quy viendront d'Allemagne; je donneray tel ordre jusques là qu'il n'y aura aulcun manquement, non plus qu'à me faire tenir celles dont il plaira à V. A. de m'honorer; sy je suis sy heureux pour qu'elles m'apportent quelqu'un de ses commandementz, je les exécuteray avec tant de soing et de dilligensse que j'espère, Monsigneur, que vous me ferés l'honneur de croire qu'homme du monde ne peult estre avec plus de respect et de vérité que je seray toutte ma vye...

A. C.

TURENNE A M. LE DUC.

Lyon, 23 juin 1643.

Comme je partis de Paris, on m'assura que vous aillés assiéger Thionville; je n'en ay eu auquune nouvelle depuis cela. V. A. sçait bien la part que je prendrai tousjours à ce que les choses luy réussissent aussi glorieusement qu'elles ont commencé. Je suis depuis quelques jours à Lion afin de faire haster l'argent que l'on doit envoier en Italie, où toutes les troupes sont en quartier; je me donnerai l'honneur de vous escrire de ce païs là, et en reviendrai certainement à la fin de la campagne, ce qui ne m'est pas une petite joie de vous pouvoir asseurer cet hiver de la continuation de mon service... A. C

M. LE PRINCE A GIRARD.

Paris, 24 juin 1643.

Monsieur Girart, je ne puis assés admirer la briefveté de vos lettres, lesquelles ne m'aprennent nulles particularités de vos affaires; et si par celles de quelques valets je n'avois apris qu'il a entré cinq cens hommes par le quartier de Mr de Granssay, qui n'a rien fait qui vaille, je ne sçaurois que les mots graves de la vostre, contenans secours de quelque infan-

terie. Mon fils devoit l'avoir escrit et mettre la faute sur qui elle est. Dieu conserve sa santé et prospère son siège ; ce sont mes désirs, que j'espère avec plus d'ardeur que je ne les crois. J'ay receu une de ses lettres pour un major escossois; je l'aideray à mon possible. Je me recommande à Mr de Monstreuil (le médecin); j'ay receu sa lettre... A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp devant Thionville, 26 juin 1643.

Nostre siège est au mesme estat qu'il estoit la dernière fois que je me suis donné l'honneur de vous escrire; nostre circumvalation s'avance extrêmement et j'espère qu'elle sera bientost fermée, mais non pas dans l'estat de soutenir un puissant effort; quant cela sera, et si nous apprenons que les ennemis ne viennent point à nous, j'envoiray de la cavalerie à M^r d'Angoulesme; mais, pour de l'infenterie, nous ne sçaurions luy en envoier; et si vous pouvés nous faire venir celle de La Motte, vous m'obligeriés fort, car je la croy fort inutile en ce lieu là, et on pouroit envoier la cavalerie à M^r d'Angoulesme. Je vous conjure de faire haster la monstre qu'on m'a promise, car aultrement nos officiers n'auront pas un sol, aiant desjà faict aus soldats l'avance de celle qu'ils touchent présentement; si on peut faire donner de l'argent pour les recreues, il est nécessaire de le faire promtement, ou bien de faire faire quelques nouvelles levées, car vous sçavés que dens un siège les trouppes se despérissent beaucoup; je vous conjure de songer en cela et d'en voir l'importence pour vous et pour moy. Dès que Mr de Sirot sera arivé, je feray partir deus cent chevaus de vivres et autent d'artillierie pour aler treuver M^r d'Angoulesme. Je vous prie de nous assister, et de mon costé je vous responds en ce cas de la place; elle est fort bonne, mais il n'y a que mille hommes dedens et il y en fault

plus de deus mille. Bec est tousjours auprès de Luxembourg, qui attent des trouppes; je ne sçay si il osera hazarder quelque effort, mais il fault que ce soit à force ouverte; car pour les petits secours, nos lignes sont desjà en estat de les en empescher. Je croy que vous aurés appris la blessure du pauvre Mr de Tavanes[1], ce ne sera rien; ce fut à une sortie que firent les ennemis, où il les repousa et y fit des merveillies; on m'asseure qu'il ne sera point estropié. Pour les mareschaus de camp, je vous prie qu'on ne nous en envoie plus, et, quant Mr de Sirot sera arivé, je vous manderay ceus que nous aurons de trop et vous les ferés retourner; nous sommes icy assés embarassés pour eus, et Mr de Grancé m'a desjà demandé son congé à cause de Mr de Gesvres; je ne sçay comme il fera quant la tranchée sera ouverte, car il sera tout seul à son attaque, et à la mienne j'en auray cinq ou sis; il seroit bon de régler cela, car cela faict enrager touts les aultres et le service ne se faict pas... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Camp devant Thionville, 26 juin 1643.

Puisque je suis persuadé que vous ne doutés pas de l'amitié que je vous ay promise, je ne m'amuseray pas à vous faire des compliments, les croyant fort inutiles entre vous et moy. Nostre siège va fort bien et nostre circumvallation est fort advancée. Dès que elle sera achevée parfaictement, j'envoiray de la cavalerie à Mr d'Angoulesme; car pour de l'infanterie je vous en demande, bien loing de vous en pouvoir donner. Si celle de La Motte est inutile, comme je croy, je vous prie de nous l'envoier, et j'envoiray la cavalerie à Mr d'Angoulesme. Je vous prie de songer aus recrues ou nouvelles levées prompte-

1. Sur les Tavannes, voir tome III, p. 344.

ment; car cela est absolument nécessaire, et à une aultre monstre; car sans cela nous ne sçaurions rien faire, et avec cela j'espère que le Roy sera bientost maistre de Thionville; il n'y a que mil hommes dedens; mais la place est fort bonne. Je vous conjure de ne nous envoier plus de mareschaus de camp; autrement ce sera une confusion insuportable. Il faut aussy régler si il n'entrera point de mareschaus de camp à l'attaque de Mr de Gesvres.

Je vous supplie d'avoir soin de mon honneur en m'assistant des choses nécessaires... A. E.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 28 juin 1643.

Mon fils, on a pourveu à touste vostre instruction et mémoire, et l'on me promet que ne manquerés de rien. On s'est icy fort estonné que n'aiés mandé la faute de ceus qui ont laissé entrer le secours, afin que l'on ne vous en impute rien; prenés garde à vous, on vous craint et envie, et, si vous soupçonnés quelqu'un qui vous serve mal, mandés le moy. Je vous feray descharger de mareschaus de camp et les envoier à Mr d'Angoulesme; tels que désirerés, escrivés le moy, et vous gardés de trahison. Je ne songe qu'à vostre siège et à vous; ne vous hasardés point sans raison ny ne vous fatigués pas sans cause; si vous prenés la place, ce vous est un heur extrême et le bien de vostre fortune, sinon ce vous sera un grand malheur d'avoir entrepris ce siège; si vous prenés ceste ville là, mettés y Espenan dedans, et n'en parlés à perssonne que sur le champ en le mandant à la Reine. A. C.

Paris, 29 juin 1643.

Mon fils, je viens de recevoir vostre lettre du 26e juin par le courier de Mr Le Tellier, et à propos; Mr de Gassion partant

d'icy, vous recevrés par luy mes responsses, que je luy avois jà données, à celles du S[r] de Campels et à celles de ce courier de M[r] Le Tellier.

Vous avés raison de garder vostre infanterie, car vous n'en avés pas trop. Pour celle de La Motte, quoyqu'on vous l'ait refusée par ce que le Roy vous escrit, ç'a esté moy malade de la gravelle, que j'ay encores, et absant du conseil, où je retourneray, s'il plaist à Dieu, jeudy prochain 2[e] juillet, et feray tous mes éforts pour vous la faire envoier.

Vous aurés l'argent de la monstre en mesme instant, sans tarder, qu'aurés envoié une reveue signée de commissaires, bien exactement faite; envoiés la donc en poste, et dès le lendemain l'argent partira. Pour les recreues on n'en veust pas faire, mais on fait sis régimens nouveaus; sur tous M[r] de Vitry en fait un qui sera fort bon, à mon avis, et bientost prest. M[r] de La Meilleraie n'aprouve nullement qu'aiés entrepris ce siège; Dieu vous prospèrera s'il luy plaist; ne vous fatigués ny hasardés sans raison; ce dessain qu'avés seul fait, contre mon avis, me met en de continuelles peines. Pour vos mareschaus de camp, mandés moy ceus que voulés qui s'en aillent, je le procureray; attandant, il me semble qu'en devés envoier les deus ou trois derniers à l'attaque de M[r] de Grancé[1], et retenir à la vostre M[rs] de Gassion, d'Espenan, La Ferté et d'Aumont. A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Commencement de juillet 1643.

Le malheur estant arivé au pauvre Francine d'avoir esté ou tué ou prisonnier, et n'aiant point receu les lettres qu'il portoit,

1. M. le Prince se trompe, et dit Grancey pour Gesvres; Grancey n'avait pas d'attaque; il n'y en avait que deux, celle de M. le Duc et celle de Gesvres. Il est vrai que Grancey était à l'attaque de Gesvres.

ni mesme celles de Campels, je vous envoie ce courier en toutte diligence pour sçavoir de vous les choses qu'il me portoit : je vous supplie donc de me les mander en diligence, et de dire à Rossignol qu'il m'envoie le chifre que me portoit Francine. Je vous supplie d'envoier ordre aus trouppes de La Motte de me venir joindre et me mander si on leur aura envoié...

Si plait à Dieu de nous assister, j'espère que nous serons bientost maistres de cette place; nous ouvrirons demin la trenchée. A. C.

TURENNE A M. LE DUC.

Juillet 1643.

Pour mander à V. A. des nouvelles d'ici, je lui dirai que nous arrivasmes avant-hier auprès d'Alexandrie et avons trouvé dedans cinq cents chevaux avec peu d'infanterie et beaucoup d'habitans et de païsans réfugiés. La circonvallation de la place seroit plus grande que celle d'Arras et nous n'avons pas plus de huict mille [hommes] de pied, de sorte que dès le soir que l'on arriva on trouva qu'il n'i avoit nulle raison de l'assiéger, outre que le lendemain au soir il y entra deux ou trois cents chevaux sans infanterie, du mesme costé de la rivière que j'estois; et, sans prétendre faire excuse de cela, je vous assure que j'aurois à garder, pour enpescher le secours, deux lieues de France d'une plaine toute rase. Je ferai icy une suplication très humble à V. A. d'une des choses du monde de quoi elle peut le plus m'obliger, qui est que Mr le conte de la Seronelle, gouverneur de l'estat de Milan, m'a mandé qu'il changeroit Mr Marsin contre le conte Garcies que vous avés pris à la bataille de Rocroix, qu'il vous pleust vouloir le demander pour cela avant l'eschange des autres. Mr Marsin est une personne à qui j'ai une obligation très particuliaire, ce qui me fait vous en suplier très humblement, et qu'il vous plaise me

continuer l'honneur de vostre amitié et de vos bonnes grâces.

. . . .

On nous assure icy que les trenchées sont ouvertes devant Thionville; il n'i a pas un de vos serviteurs qui vous souhaite avec tant de pasion que je fais une bonne issue de ceste entreprise.

A. C.

BEAUREGARD A M. LE DUC.

Cassel-en-Hesse, 7 juillet 1643.

Les troupes de Madame la princesse de Hesse, qui font parties de l'armée que commande Monsieur le maréchal de Guébriant, aiant fait rencontre en leur retour de quelques gens du duc Charles et pris son bagage, vaisselle d'argent et chancellerie, entre plusieurs papiers on a treuvé un duplicata d'une lettre de Francisco de Melos à l'Empereur, laquelle ladite princesse m'a fait communiquer, résidant icy de la part du Roy auprès d'elle. En voicy une copie que j'envoye à Vostre Altesse, et ajousteray qu'il y a peu d'apparence que ledit Melos obtienne ce secours, les affaires de l'Empereur estant manifestement sur la deffensive contre les Suédois et les troupes de ceste princesse, qui projette de faire une conjonction de forces avec le général-major Konigsmarc, suédois, lequel n'est qu'à dix ou douze lieues d'icy, dont je ne manqueray de donner advis à V. A[sse] aussytost que j'en sçauray la résolution. L'armée suédoise est tousjours en Moravie, près d'Olmutz qui les rapproviande. Gallas est aussy au mesme païs, à Prin, sans rien tenter, ce qui donne l'espouvante aux Impériaux, de sorte que l'Empereur par tous ses païs a commandé de lever le quinziesme de ceux qui sont capables de servir à la guerre. Si j'apprens que ma lettre, que j'adresse au maître de poste à Strasbourg, soit arrivée et mise entre vos mains, je continueray...

A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp devant Thionville, 9 juillet 1643.

Je vous avois mandé que Francine estoit mort ou prisonier, mais il n'a esté que prisonier, et Bec me l'a renvoié aussytost; les ennemis n'ont point veu ses lettres et il a eu le loisir de les jetter; il m'a dit en gros ce qu'elles contiennent. J'envoie un mémoire à Mr Le Teillier des choses qui nous sont nécessaires et de ce qui s'est passé icy. Mr de Monbas vous dira comme quoy nous ouvrîmes hier la trenchée sans perte d'aucun homme; ce commencement nous faict bien espérer de la fin; nos lignes s'advancent et seront bientost en estat de ne rien plus craindre; j'espère que, pourveu que vous nous vouliés envoier les trouppes de La Motte et l'infenterie que vous nous avés promise et l'argent des travaus et celuy de la monstre, que dens sis semeines je rendray bon conte de cette place icy; mais il faudra prendre garde à un retour de campagne comme à Haire[1]...

... Je vous supplie d'assister Mr de Monbas dans une affaire que son père a à la court. A. C.

GUÉBRIANT A M. LE DUC.

Camp d'Engen, 10 juillet 1643.

J'ay receu la lettre qu'il a pleu à Vostre Altesse me faire l'honneur de m'escrire du 27 juin; j'espère qu'elle aura à présent receu deux des miennes que je me suis donné l'honneur de luy escrire depuis que j'ay sceu qu'elle avoit pris la résolution de faire le siège de Thionville; par icelles, Monsigneur, j'informois Vostre Altesse de l'estat des affaires de deçà, comme

1. Voir tome III, p. 445.

j'avois marché avecq l'armée du Roy en hault du Rhin, comme j'avois attiré à moy l'armée entière de Bavière, forte, selon le rapport de toutz les prisonniers, de plus de 12 mille hommes, moytié cavallerye et l'aultre inffenterye; celle du duc Charles, de huict régimentz de cavallerye fortz de deux mille reytres et de quatre régimentz d'inffenterye d'environ quinze centz hommes, et quatre régimentz impériaulx, trois à pied, un à cheval, celuy-cy de 600 hommes, ceulx-là de 12 à 1400; comme les bleds n'estant poinct encore meurs, j'avois esté obligé de m'arester icy pour tirer de la Suisse la subsistansse de l'armée. Depuis, Monsigneur, les trouppes hessiennes, que j'avois eu avecq moy, s'en retournant à leur pays, ont rencontré le duc Charles auppres de Heydelberg, quy revenoit de Salbrick (Saarbrück) à l'armée de Bavière, ont batu sa compagnie de gardes et pris quelques muletz qu'il avoit. Les prisonniers que j'ay eu hyer et aujourd'huy des ennemys m'asseurantz qu'il est arivé à leur camp, je prens résolutien de m'advansser au delà d'Uberlingen pour donner aultant plus de jalousie de son pays au duc de Bavière, et ainsy empescher qu'il ne consente qu'aulcunes trouppes puissent estre détachées pour descendre le Rhin; j'ay desjà escript au général-major Konismarc, suédois, quy est avecq des trouppes dans la Wetteravye[1], d'y avoir l'œil, et priay Madame la lantgraff de Hesse de ne pas laisser les siennes dans ceste saison inutiles; et partant, Monsigneur, je ne croy pas que rien puisse estre envoyé d'Allemagne contre V. A. Au cas que l'armée entière de Bavière entreprist d'y marcher, quy seroit contre toutte raison de guerre et contre les maximes ordinaires dudict duc, je ne manqueray pas de la suivre de sy près qu'elle sera bien obligée d'avoir plustost esgard à moy qu'à aulcun aultre desseing; que sy ledict duc Charles seul vouloit se détacher avecq ses trouppes, ne pouvant

1. Wetteravie, ainsi nommée de la Wetter, affluent de la Nedda, environs de Francfort-sur-Mein et de Mayence.

mener avecq soy guères plus de 3 mille hommes quy ne pouroient dézormais ariver qu'apprès la circonvallation entièrement achevée, je ne croy pas que Vostre Altesse jugeast à propos que je quitasse l'armée de Bavière, quy pouroit cepandant se joindre à l'impérialle et enssemble ruyner la suédoise en Bohême; j'attendray pourtant sur cela les commandementz de V. A. que j'exécuteray tousjours avecq plus de respect et de promptitude qu'homme du monde, et ne manqueray point cepandant de la tenir advertye de tout ce quy se passera en ces quartiers, ne dézirant rien plus passionnément que de pouvoir tesmoigner par mes très humbles services que personne ne peult estre avecq plus de vérité et de soumission...

A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp devant Thionville, 12 juillet 1643.

J'envoie à Mr Le Teillier l'extret de nos troupes; il est vray que je n'en ay pas faict une reveue bien exacte, parcequ'il ne se pouvoit, et qu'outre cela les trouppes ont si bien servy et ont esté si mal traittées qu'il est raisonable de leur faire quelque advantage; mais à vous, à qui je ne veus rien celer, je vous diray la vérité; nous sommes icy effectivement quatorze mil hommes de pied et sept mil chevaus, sens conter les officiers, sergens et valets; jugés si il ne fault pas bien paier ce que je demande; je vous supplie donc, Monsieur, de faire faire le fonds sur le pied que je demande à Mr Le Teillier et l'envoier promptement; nos travaus sont si grands et les tranchées coûtent si fort que l'argent y vat extrêmement viste; je croy que le tout coûtera bien quatre cent mil francs et nous n'en avons encor receus que cent mil francs d'un costé, quatre ving de l'autre, et ving mil escuds de l'aultre; je vous supplie de donner ordre qu'on nous envoie le surplus en

poste, s'il se peut, parceque, si on ne paie comtent, on ne treuvera pas des travaillieurs. Monsieur de La Bourelie[1] vous dira l'estat du siège qui vat admirablement bien; j'attens avec impatience les trouppes de La Motte...

... Nostre canon tirera apprès demain matin; nous ne sommes qu'à deus cent pas de la contrescarpe. A. C.

Camp devant Thionville, 13 juillet 1643.

Les régiments suisses qui sont dans cette armée, estant à la fin de leur paiement, m'ont prié de vous escrire pour les faire paier; ils servent si bien, et entre aultres le régiment de Molondin, que je ne puis leur refuser cette prière. Je vous asseure que le plus grand service que je retire dens cette armée de l'infenterie, c'est de leurs corps. Je vous conjure donc de les servir puissament et leur tesmoigner que je vous en ay escrit...

A. C.

Au camp devant Thionville, ce 15e juillet 1643,
un peu devant minuit.

J'ay commendé à Mr Girard de vous faire sçavoir nos nécessités; je vous conjure de nous assister au plustost; nos travaus s'advencent extrêmement et le plus heureusement du monde; nous n'avons pas encor perdu cent hommes tués ou blessés, et si j'espère que nous nous logerons demain sur la contrescarpe ou que nous en irons bien près. Ce soir, le régiment de Mr le cardinal Mazarin a gaigné un petit travail que les ennemis avoient faict devant le glacis de la contrescarpe, qui estoit très bien palisadé, et y a faict un logement; Mr de Gassion commendoit la trenchée. Nous emportâmes aussy dernièrement, au jour de Mr d'Aumont, Picardie et la Marine estant

1. Georges de Guiscard, comte de la Bourelie, capitaine de cavalerie en 1639, sergent de bataille à Lens, maréchal de camp en 1651, lieutenant général en 1672, mort en 1692.

de garde, un moulin qu'ils avoient fortifié et palisadé ; et l'aiant gaigné, ils sortirent environ trois cent hommes, mais ils furent fort vigoureusement repoussés. Mr d'Espenant sert miraculeusement bien et certènement c'est le meillieur homme de siège que je cognoisse. Du costé de Mr de Gesvre la trenchée est aussy avancée pour le moins que du nostre, et j'espère que demain il sera ou dessus la contrescarpe, ou bien assés près pour y estre apprès demain; hier il attaqua un travail qui est à la pointe de la contrescarpe pareil au nostre, avec le régiment de La Melleraie, qu'il a faict quitter aus ennemis, mais il ne s'i peut loger. Aujourd'uy Mr d'Andelot[1], avec le régiment de Grancé et celuy d'Harcourt, a faict le logement. Nous avons ce soir eu deus hommes blessés qui m'affligent au dernier point : c'est un nomé Le Raale, ingénieur, qui a esté blessé à l'espaule, et un nomé Perseval, aussy ingénieur, qui a esté blessé à la cuisse; c'est un garson qui avoit mené jusque icy nostre tranchée, et certènement c'est l'homme du monde qui a le plus contribué à l'avencement de ce siège; je vous conjure de faire quelque chose pour luy, ou une compagnie dans un vieus régiment ou une pention, car je luy ay grande obligation. J'avois dict à Mr Girart de vous supplier de m'envoier de l'argent, ne croiant pas vous pouvoir escrire, parceque je m'en alois faire faire ce logement; mais, à cet heure qu'il est faict, je suis revenu pour vous en supplier; je vous conjure donc par l'amitié que vous avés pour moy de m'en envoier au plustost, puisque sens cela on ne peut rien faire; nous n'avons point encor receu les cent mille francs; je les attends avec impatiances; je vous supplie de faire faire fonds jusque à quatre cent mille en tout et me les faire venir en poste; et, si cela n'est pas prest, vous m'obligerés sensiblement de m'en

1. Gaspard IV de Coligny porta le nom de marquis d'Andelot jusqu'à la mort de son frère aîné, Maurice de Coligny (21 mai 1644). Il devint duc de Châtillon en 1646.

envoier du vostre une somme considérable; enfin, Monsieur, jugés que de là despent tout mon honneur.

Vous aurés sceu la mort du pauvre Francine qui m'afflige au dernier point; il y a icy deus ou trois fort honestes gentishommes qui s'offrent à me servir en sa place; je croy que vous treuverés bon que j'en prègne un, parceque aultrement mon escurie se despériroit; j'en feray donc le chois et puis je le vous manderay... A. C.

M. LE DUC A M. DE LAMBERT « GOUVERNEUR POUR LE ROY DES VILLE ET CITADELLE DE METZ ».

Au camp, 15 juillet 1643.

Je prie Mr de Lambert de deslivrer à Villeneuve les cinq cent boulets à canon qu'on luy a demandé, lequel les fera partir incontinant, luy promettant de les faire remplacer au plus tost; il donnera ordre pour nos convois, tant de Verdun que de Toul, et pour cela je luy laisse les régiments de la Ferté-Imbault et de Chambres, ausquels il ordonnera ce qu'ils auront à faire pour la seuretté de nos dits convois; il sçaura si l'argent est arivé à Verdun ou à Toul, et, au cas qu'il y soit, il le fera venir en toutte diligence...

Je prie Mr de Lambert de me faire treuver de l'argent à Mets à quelque pris que ce soit; il m'obligera sensiblement, et je luy suis caution du remplacement de la somme qui me fera pretter et je le prie de le faire promptement. C. P.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp devant Thionville, 18 juillet 1643.

Le sieur de Perseval, ingénieur, a si bien servy en ce siège, et mesme y a esté blessé, que je me sens obligé de recognoistre

ces services; il vaque présentement une compagnie dans le régiment de Piedmont par la mort du sieur de Monstreuil, capitaine audit régiment; je vous supplie la luy faire avoir et m'envoier la commission au plustost; vous m'obligerés sensiblement... A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 18 juillet 1643.

Mon fils, les couches de vostre femme, que j'atans d'heure à autre, m'obligeront bientost à vous envoier un gentilhomme en qui je me fieray, qui vous dira de mes nouvelles et de la court.

Ne vous exposés point en périls inutilles et ne me causés pas la mort ou une vie languissante s'il vous arrivoit accident; servés Dieu, confessés vous souvent, oiés tous les jours la messe, servés d'exemple à l'armée de dévotion au S[t] Sacrement, le visitant souvent quand il est exposé... On vous envoie vostre demie monstre à plus près selon vostre désir; faut pourtant que faciés contenter les troupes de raison et que mesnagiés vos affaires; il y a icy peu d'argent; on fait estat de cent mille escus pour les travaus; on dit que chaquun y fait profit, et que vous paiés avec profusion le double de ce qu'il faut.

Si vous pouvés envoier quelque cavallerie à M[r] d'Angoulesme, faites le; car on le désire fort icy. On a contenté les Suisses; on vous envoie infanterie nouvelle; et mes soins n'obmettront rien à vous faire secourir. Bref prenés Thionville et soiés en santé et ne vous souciés de rien; si vous la prenés, mettés Espenan dedans, mais que nul ne le sache que ce ne soit fait; j'ay sceu qu'avés fait parler à la Reine par M[r] de Colligny (Maurice) de M[r] de Chastheauneuf; je vous prie que je sache ce que faites dire avant que l'on parle... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Camp devant Thionville, 20 juillet 1643.

Je reçois tous les jours tant de preuves de vostre amitié que ce tesmoignage dernier que vous me rendés ne me surprent point et me faict vous parler franchement d'une chose que je souhaite. Vous apprendrés par Mr de Boigency le bon estat de ce siège, et comme quoy nous fismes avant-hier le logement sur la contrescarpe; cela me faict bien espérer de sa prise, mesme dans peu, si bien que je croy qu'il est bien à propos de songer à y mettre un gouverneur. J'ay veu dans les places que Mr de La Meilleraie et d'autres ont prises, qu'on considéroit fort ceus qu'ils nommoient pour le gouvernement. J'espère qu'en ce rencontre la Royne aura assés de bonté pour moy pour ne me pas refuser cette grâce là, et principalement, Monsieur, si vous nous voulés servir; j'ay trop de preuves de vostre amitié pour en douter. Tout ce que j'appréhende en cette affaire là, c'est que l'affaire ne soit traversée par Mr mon père, ou par Monsieur, ou par d'autres qui en voudroient nommer. C'est pourquoy je vous en escris et à Mr de Longueville aussy pour vous prier de voir ensemble les moiens de me pouvoir faire avoir contentement en ce rencontre, sans que cela puisse choquer personne. Si la Royne me faict cette grâce là de vouloir jetter les yeux sur celuy que je luy nommeray, je la supplie très humblement le vouloir donner à Mr de Marolles. C'est un fort brave gentilhomme à qui le feu Roy avoit promis le premier vaquant. Je crois qu'il est assés cognu de vous sans que je vous en doive mander ses autres bonnes qualités, outre qu'il est fort de mes amis. Je vous supplie donc tenir la chose secrette et n'en parler qu'à Mr de Longueville et à la Royne. Si elle me veut faire cette grâce là, j'envoiray une lettre à Mr de Longueville, qu'on luy présentera, dans laquelle je luy en parleray. J'envoiray aussy une lettre pour

Mr mon père et une pour Monsieur à Mr de Longueville, qu'on luy présentera si on le juge à propos. Je croy l'affaire si juste qu'on ne me la refusera pas, et la Royne a tant de bonté pour moy que j'espère qu'elle sera bien aise de m'obliger en ce rencontre. Pourtant j'attens cela de vous particulièrement. Vous m'obligerés donc, Monsieur, de me mander franchement la volonté de la Royne, et, au cas que je sois assés malheureus pour estre refusé, je vous supplie de le tenir secret et m'en mander franchement la vérité. J'espère que cela ne sera pas...

Nous n'avons point encor receu le fonds qu'on nous avoit mandé qu'on nous envoioit pour les travaus. Je vous conjure le faire presser et nous en envoier un nouveau parceque nous avons extrêmement travaillé.

J'envoie 1000 chevaus effectifs à Mr d'Angoulesme. Je manderois bien quinze cent, et ils s'y treuveroient avec les valets; mais j'entens hommes de combat des meilleurs de l'armée. Je n'ay osé en envoyer davantage parceque nous sommes obligés à faire de grandes gardes, de grands convois extrêmement éloignés, et que je ne croy pas que les ennemis soient où vous le croiés, et vous verrés les advis que j'ay eu de Sedan et d'Hollande qui disent le contraire; outre que j'espère que Thionville sera assés tost pris pour leur aler faire lever un siège si ils entreprennent un; je tiendray pourtant encor des troupes prestes à marcher au cas que Mr d'Angoulesme me les demande. A. E.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp devant Thionville, 20 juillet 1643.

J'ay receu ordre de vous par Mr de Campels de ne point m'engager au gouvernement de cette place que je ne seusse vostre intention; mais comme l'affaire presse, j'ay creu estre

obligé de vous la demander et vous supplier de vouloir aggréer d'en faire la demande pour Mr de Marolles; c'est un gentilhomme de grand mérite et je vous responds de luy comme de moy-mesme; je vous auray une particulière obligation de faire cela pour luy...

. . . .

Je vous envoie Lescot pour vous porter les nouvelles du logement que nous avons faict sur la contrescarpe; il vous en porte touttes les particularités; cela me faict bien espérer de la prise de cette place. Je vous conjure de nous envoier l'argent au plustost. Le bloquus de La Motte[1] est arivé icy, mais le renfort n'a pas esté si grand qu'on se l'estoit imaginé; il n'est arivé au camp que douze cent hommes de pied et cinq cent chevaus; j'envoie 1000 chevaus à Mr d'Angoulesme, c'est tout ce que nous pouvons faire. Je vous conjure, Monsieur, de me conserver tousjours l'honneur de vostre amitié...

A. C.

Camp devant Thionville, 25 juillet 1643.

Mr le marquis de Lenoncourt, gouverneur de Clermont et de Mouy, estant mort aujourd'uy d'un coup de mousquet qu'il a receu dans la tranchée, j'ay creu estre obligé, par l'amitié que j'ay pour Mr d'Aumont, de vous supplier de le considérer en ce rencontre et luy faire avoir ses gouvernements; c'est une obligation très sensible que je vous auray... A. C.

LA REINE RÉGENTE A M. LE DUC.

Paris, 25 juillet 1643.

Mon cousin, j'auray tousjours grand contentement de gratiffier ceux que vous me tesmoignerés le mériter; le Sr de Perseval estant de cette condition, je luy ay volontiers accordé

1. C'est-à-dire les troupes qui bloquaient La Motte.

la compagnie de feu Montreul, comme je crois que vous l'aurés sceu; au surplus je ne vous puis dire la joye que je ressens du récit que le Sr Lescot nous feit hier matin du bon estat du siège de Thionville; il vous dira que le Roy Monsieur mon fils prit tel plaisir à consulter le plan qui luy feit veoir, qu'il ne le voulut jamais quitter et l'emporta dans sa chambre où il le garde; je m'asseure que vous ne serés non plus fasché de l'y veoir à vostre retour que moy de vous pouvoir asseurer autrement que par lettres de la vérité avec laquelle je suis

Vostre bonne et bien affectionnée cousine. A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 28 juillet 1643.

Mon fils, j'atans de vos nouvelles avec impatiance, surtout sur vostre résolution touchant le gouvernement de Thionville; je vous prie vous bien conserver, et après la prise de Thionville n'entreprenés rien que bien facile comme Sirque (Sierck), Longoui (Longwy) et autres petits lieus aus environs sans vous esloigner, afin de pouvoir secourir la France si l'ennemi y entre, et mesmes venir icy un tour demander la juste et promise rescompensse de vos travaus; je vous recommande mon cousin de Laval, présent porteur; faites en cas...

A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Camp devant Thionville, 29 juillet 1643.

J'ay receu la lettre que vous m'avés faict la faveur de m'escrire, par laquelle je voy que vous ne vous contentés pas des mille chevaus que j'ay envoié à M^r d'Angoulesme et que vous souhaitteriés que j'en envoiasse encor davantage. Jugés, par l'amitié que vous sçavés que j'ay pour vous, si je ne suis pas bien

fasché de ne vous pouvoir donner si promptement ce contentement. Premièrement vous sçavés que nous n'avons pas en cavalerie légère dens le camp plus de cinq mille chevaus présentement, et je vous envoie le destail de nos gardes et escortes par lesquèles vous jugerés de la fatigue des trouppes et de l'impossibilité d'en envoier davantage. Je vous envoie une lettre de Bec par laquelle vous verrés qu'il espère secourir la place et qu'il attent du secours. Je vous envoie l'extret d'une lettre qu'on m'escrit, par laquelle vous verrés qu'il vient des trouppes d'Allemagne. De plus j'espère que la place sera assés tost prise, comme vous en pouvés juger par la prise de la demie lune et le passage du fossé, que les ennemis ne seront pas en estat d'avoir faict de grands progrès auparavent; et pour lors je dettacheray tel corps que vous jugerés nécessaire et mesme je m'i en iray si vous le jugés à propos. Je vous supplie me mander vos sentiments là-dessus et de ce que vous estes d'avis que je fasse apprès la prise de la place. Je vous supplie de considérer mes raisons et faire treuver bon à la Royne de ce que je diffère à envoier cette cavalerie jusque à la prise de la place, qui sera dans peu, avec l'aide de Dieu.

Je vous avois escrit d'une affaire de laquelle vous ne m'avés point encor faict response touchant cette place icy. Je vous conjure me mander ce que vous aurés faict là-dessus et si la Royne aura eu la bonté de m'accorder la grâce que je luy demandois. Pardonnés moy, je vous prie, la peine que je vous donne et faictes moy la faveur de croire que, de touts ceus qui font profession d'estre de vos amis, il n'y en a point qui soit plus véritablement que moy...

. . . .

Nous n'avons icy qu'un sergent de bataille; si vous vouliés en faire avoir une charge à Mr de Mauvilly, qui est icy, et m'en envoier le brevet, vous m'obligeriés extrêmement. C. P

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp devant Thionville, 29 juillet 1643.

J'envoie le Sr du Fay à la court pour porter nouvelles de la prise de la demie lune qui fut emportée hier au soir le plus heureusement du monde et sens perte de pas un officier; nos pons pour les bastions s'advancent et nous y attacherons ce soir les mineurs. Je vous supplie nous faire envoier les cent mille francs en diligence. Mr de Gassion enleva hier un régiment de cavalerie walonne auprès de Luxembourg, prit force prisoniers, en tua beaucoup et amena cent chevaus de buttin; touts les prisoniers asseurent qu'ils attendent secours d'Allemagne. Nous avons hier pris un espion qui portoit une lettre au gouverneur, dont je vous envoie coppie; Mr Girard la deschifra avec le chifre que nous a envoié Rossignol. J'ay veu la lettre que vous avés escritte à Mr Girard, par laquelle je voy que vous désapreuvés le chois que j'ay faict de Mr de Marolle pour le gouvernement de Thionville; ce m'est une chose bien fascheuse de voir que j'aie si peu de fruit des périls ausquels je me suis exposé et des fatigues que j'ay euees, que je n'aie pas le crédit qu'ont eu touts les généraus qui ont esté auparavant moy; je vous avoue que cela m'aflige et que j'espère que la Royne aura assés de bonté pour ne me le pas refuser, pourveu que vous ne l'empeschiés pas, et je ne comprens point par quelle raison vous le voudriés faire, puisque aiant dans cette place une personne à moy, vous en pouriés disposer comme si elle estoit à vous; je suis très fasché, avant m'estre engagé à Marolles, de n'avoir point creu qu'Espenan y songât, car c'est une personne que j'aime et que j'estime extrêmement; mais aiant desjà un aultre gouvernement, je ne pouvois pas deviner qu'il songât en celuy-cy; enfin je suis engagé à Mr de Marolles, et, si la Royne ne me l'accorde, je

croy que je n'ay plus qu'affaire à l'armée, et je me donnerois bien en vain touttes les fatigues que je me donne, si je n'en espérois aucun fruit. Je vous supplie ne m'estre point contraire en cela... A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 30 juillet 1643.

Mon fils, La Roussière vous porte la nouvelle de l'heureus acouchement de vostre femme qui a eu un beau garsson; cela vous doit faire connoistre quelle est la puissance de Dieu, duquel faut admirer la providence; je vous prie de croire ce que ledit La Roussière vous dira de ma part.

La Reine a donné la Lorraine, Nancy et Clermont à Mr de La Ferté-Sénetaire; j'ay fait mon possible et pour Mr d'Aumont et pour Mr d'Andelot, mais leurs couriers ne sont arrivés l'un que sis heures après celuy de Mr de Gesvres, et l'autre un jour entier... A. C.

PERRAULT A GIRARD.

Paris, 30 juillet 1643.

Vous apprendrés par Mr de La Roussière l'heureux accouchement de Madame la Duchesse, qui arriva hier entre sept et huict heures du soir, et produisit un très beau garçon; c'est une merveille que de la grandeur de cet enfant, veu la petitesse de la mère, et les médecins qui l'ont assisté l'admirent et ne sont pas moins estonnés, pour la mesme raison, de la facilité de cet accouchement qui a esté telle que vous diriés que cette petite n'a jamais faict autre chose. Il n'est pas croiable combien cet évènement a produict de mouvements différents dans Paris et surtout dans la cour, où il change la face des affaires les plus importantes du Royaume.

S. A. a receu vostre despêche du 24e de ce mois et a esté

fort aise de sçavoir l'arrivée de Larrez, lequel nous attendons enquores si l'argent comptant vous presse.

Dieu veuille conduire à heureuse fin vostre siège. S. A. en est dans des impatiences extrêmes, non pas tant pour l'entreprise, de laquelle elle ne faict pas de doubte, comme de la personne de Monseigneur le Duc, l'accident de Mr de Lenoncourt luy causant des appréhentions qui ne sont pas imaginables.

Mr du Plessis-Besançon, qui est à Douay pour l'eschange de quelques prisonniers, nous mande que Mellos est à Gand, et toutes les nouvelles de Flandres portent qu'il ne peult aller à Thionville; néanmoings il ne fault pas s'endormir là-dessus.

S. A. a leu avec plaisir la lettre latine que vous lui avés envoyée, et n'a jamais doubté que les ministres du roy d'Espagne ne fissent de grands effortz pour sauver cette place.

Mr de La Roussière informera Monseigneur le Duc de l'estat des affaires de la cour.

Les charges de Mr de Lenoncourt furent hier données à Mr de La Ferté-Séneterre, lequel se professe grand serviteur de Monseigneur le Duc et proteste luy avoir de grandes obligations; il a tenu à peu que Mr d'Andelot n'aye eu le gouvernement de Clermont, et cela auroit esté, comme je croy, sans la rencontre de Thionville qui a un peu embrouillé la demande de l'autre; S. A. luy a rendu tout bon office, et avec grande affection, accause de sa conversion.

Despuis le despart de Mr de Lescot, S. A. et Mr de Longueville ont advisé que, sans attendre la response de Monseigneur le Duc, il falloit dès à présent se déclarer pour le gouvernement de Thionville, de craincte que l'on ne s'engageast icy, où les affaires se font d'une estrange façon; de sorte que l'on en a parlé à la Reyne et tiré parolle d'elle pour Mr d'Espenan ou pour Mr de Marolles; la question sera maintenant de sçavoir lequel des deux ce sera; c'est à Monseigneur le Duc de prendre ses asseurances de la part dudit sieur de Marolles.

Je vous envoye une copie du mémoire envoyé par Mr l'ambassadeur de Rome d'une nouvelle promotion de cardinaux; le pauvre Mr de Beauvais, pour lequel on avoit escript de France, se trouve par là bien reculé, comme il l'est à présent des affaires, au prix de ce qu'il l'a esté pendant les quinze jours premiers de la Régence, qu'il estoit le tout puissant, et s'est laissé foiblement empiéter... A. C.

GUÉBRIANT A M. LE DUC.

Camp de Wolfach, 1er août 1643.

Par les dernières que je me suis donné l'honneur d'escrire à Vostre Altesse du camp d'Engen, elle aura veu comme je me disposois de marcher plus avant; le troisiesme jour j'arivay à Salmansweiler où je rencontray l'arière-garde de l'ennemy quy avoit desjà pris le debvant; je la fis charger par cincq escadrons de cavallerye, quy estoit ce que j'avois d'arivé; mais comm'elle estoit dans des montagnes, favorisée de son inffenterye, je ne peulx avoir aulcun advantage sur elle, de sorte que l'ennemy eust la commodité de se loger au passage de Marckdorff, et par ainsy m'empescha de pouvoir continuer mon desseing, ce quy m'obligea de me tourner vers le Necker et d'essayer en passant de me rendre mestre de Rottweil; mais l'ennemy y estant arivé vint heures apprès moy, je descendys la dicte rivière en intention de me poster à Horb ou Rotenburg. N'y ayant pas trouvé les bleds encore meurs, et touttes les petites villes de la campagne vydes, je me suis trouvé dans une nécessité assés grande de pain; et, comme les nouvelles trouppes que j'ay dans l'armée ne sont pas accoutumées à de telles incommodités, je me suis résolu de me loger dans ceste vallée pour donner temps aux uns et aulx aultres de se pourveoir pour quelques jours. Cepandant, Monsigneur, Vostre Altesse peult s'asseurer que toutte l'armée de

Bavière avecq les trouppes du duc Charles et quatre régimentz impériaulx sont encore ensemble, et qu'il n'y a pas apparensse qu'ilz ayent aulcune intention de se séparer. Je ne manqueray d'aulcun soing pour les en empescher jusques à ce que Vostre Altesse aye parachevé son siège... A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp devant Thionville, 2 août 1643.

J'envoie le sieur du Boquet pour vous donner advis comme quoy la brèche a esté faicte et comme nous sommes logés sur les bastions; il vous en dira les particularités mieus que personne, puisqu'il a esté præsent à tout. Je vous prie me mander ce qu'on souhaitte que je fasse apprès la prise de cette place et si on veut que j'envoie des troupes à Mr d'Angoulesme ou non... A. C.

GASSION A MAZARIN.

Camp devant Thionville, 2 août 1643.

Puisqu'il a pleu à Vostre Éminence d'agréer que je portasse en cour la nouvelle de la prise de coste place, je ne manqueray de partir dès que les troupes du Roy y seront entrées, Mr le duc d'Anguien ayant trouvé bon que je fisse ce voyage, tant pour ce suject que pour rendre conte à la Royne de l'estat de ceste armée et recevoir les ordres de Sa Majesté pour tout le reste de la campagne. J'espère partir au plustost parcequ'il n'y a point d'apparence que ceste place puisse encore tenir deux fois vingt et quatre heures, les deux bastions estants desjà ouverts et les mineurs attachés de nouveau au milieu de la brèche pour faire sauter les retranchements que les ennemis ont faits au derrière; le gouverneur a esté sommé de la rendre; il a respondu qu'il falloist qu'il en conférast avec son conseil

de guerre et qu'après il fairoit responce. Voilà l'estat de la chose; dès que j'en verray la fin, je partiray en poste pour rendre conte de tout à Vostre Éminence, la suppliant très humblement cependant de vouloir faire ressouvenir la Royne de la grâce que Sa Majesté m'a accordée, espérant qu'avec l'appuy de Vostre Éminence elle ne diffèrera plus à me la donner en effect. J'attands tout de vostre protection comme Vostre Éminence peust tout attandre de mes services...

C. P.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 4 août 1643.

Mon fils, j'ay receu vostre lettre par du Fay; je me resjouis bien fort de la prise de la demie lune et de l'espérance qu'avés d'avoir bientost Thionville; je vous asseure qu'allant à la chasse à Livry, ainssi qu'aurés veu par la lettre que Lescot vous a portée, je laissay la charge à Mr de Longueville de parler à la Reine et à Mr le cardinal Masarin, leur nommant, selon l'avis dudit Sr de Longueville, les Srs d'Espenan et Marolles pour gouverneurs de Thionville, à son chois; ne doutés pas que vos prières ne soient exaucées et ce sera Marolles qui sera choisy, puisqu'il a une sœur à la Reine [1], et que Mr du Fargis, qui est à Monsieur, est son oncle [2]; vous ne faites rien que je n'aie deviné de préférer un homme de nouveau conneu de vous à un viel ami et duquel les services dans vostre siège sont incomparables; je vous asseure que je ne prétans ny n'ay rien prétendu de vos conquestes que pour vous, car pour moy je suis contant et ne désire rien; ainssi vous verrés bien par les lettres qu'aurés receues par Lescot, que j'ay le tout laissé

1. Madeleine-Claire de Lenoncourt.

2. Le père du marquis de Marolles, Antoine de Lenoncourt, avait épousé Marie d'Angennes, fille de Philippe, seigneur du Fargis.

en vostre disposition pour y mettre vos créatures imaginaires. Dieu veuille vous bien conseiller, vous en avés besoin; mais que ne prenés vous un escuier? prenés le tel qu'il vous plaira, pourveu qu'il soit bon catholique; je voy bien qu'attendés que l'on vous en choisisse un icy, mais j'aime mieus que le choisissiés sans recommandation d'aucun. Vos cent mille francs derniers des travaus vous sont envoiés par les mains du trésorier de l'extraordinaire avec la monstre; je tâcheray à vous envoier le mémoire de Mr Le Tellier là-dessus; quand aurés achevé la monstre, vous aurés les 40,000 livres par vous demandées pour suplément de monstre. Ainssi je vous ay servi à souhait, mais au moins paiés Mr de Longueville; enfin ne jettés pas l'argent par les fenestres, jamais n'y en eut moins...

A. C.

Paris, 7 août 1643.

Mon fils, la mort de Mr le marquis de Gesvres m'a extrêmement fâché, et la blessure de Mr Gassion aussi; je luy envoie le chirurgien qu'avés désiré. Je prie Dieu que je puisse avoir de bonnes nouvelles de vostre siège, mais surtout de vostre perssonne; conservés vous, je vous en prie; aiés recours à Dieu et me donnés souvent de vos nouvelles. Nos ennemis meurent de regret de vos prospérités et se réjouissent dès qu'il vient de mauvaises nouvelles de vous. Dieu vous conservera s'il luy plaist... Je vous prie caresser le gentilhomme de Mr le mareschal de Brésé; il se donne tout à vous; ils vous seront fort utilles, croiés moy... Vostre femme et vostre fils se portent bien; il vous ressemble et est le plus beau du monde; faut obéir à Dieu. A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Camp devant Thionville, 9 août 1643.

Je vous envoie les articles de Thionville et le chevalier de Boidaufin (Bois-Dauphin) pour vous dire les particularités de tout ce qui s'est passé. Je vous prie de me donner promptement vos advis sur ce que je feray. Touts ceus que j'ay sont que les trouppes de don Francisco de Melos viennent icy et Asfeld (Hatzfeld) avec cinq ou sis mille hommes; tout cela joint avec Bec feroit un corps bien considérable. C'est à vous aultres à voir ce que je pourois faire en ce rancontre et me le mander. Je vas travaillier incessament à la réparation des brèches, remplacement des munitions tant de guerre que de bouche, et rasement des lignes. Je vous supplie nous envoier de l'argent pour cela; je vous supplie aussy de m'envoier la commission pour Mr de Marolles... C. P.

11 août 1643.

L'amitié que vous m'avés tesmoignée et la part que vous avés en ce siège icy me faict juger que vous avés receu de la joie de la prise. Je vous ay desjà mandé la capitulation, mais je croy vous devoir mander la prise afin que vous songiés à me donner mes instructions touchant ce que je dois faire présentement. On travaillie aus réparations de la place et au rasement des lignes. J'establiray demain la garnison. Il sera nécessaire que vous envoiés la commission à Mr de Marolles promptement et aussy ordre pour faire un régiment pour mettre là dedens; il le fera fort bon et cela soulagera d'autent de trouppes qu'il faudroit mettre dans la place, qui certènement est la plus belle que j'aie jamais veue. Je vous envoie l'estat des munitions de guerre et de bouche qui s'i sont treuvées. Je vous avés prié de vouloir faire Mr de Mauvilly mareschal de bataillie,

mais je n'ay point receu là-dessus responce de vous; je vous prie me la vouloir faire et m'accorder cela pour luy; c'est une personne de mérite et que j'aime. Si vous voulés aussy faire donner la charge de lieutenent-de-roy d'icy à Mr de Campels, vous m'obligerés extrêmement; je la luy ay promise et je le mettray tousjours dans la place en attendent la commission...

C. P.

MAZARIN A M. LE DUC.

Paris, 12 août 1643.

Ce que j'ay contribué à faire résoudre le siège de Thionville fait la moindre part de la joye que je ressens de l'heureux succez de cette entreprise. L'utilité qui en doit revenir à cet Estat et la gloire qui vous en revient sont les principales causes du contentement que j'en reçois. Quant à ce second, vous le croirez facilement si vous vous souvenez des véritables protestations que je vous ay faites, qu'après les intérêtz de Leurs Majestés je n'avois point de plus grande passion que pour les vostres[1]. . . . .

... Depuis avoir escrit la présente, le chevalier de Bois-Dauphin nous a apporté la capitulation de Thionville, c'est à dire l'achèvement de la joye que nous avions de sa future reddition. Les avis que vous avez de la marche de Hatzfelt et de celle de don Francisco de Melos vers le Luxembourg ne sont pas conformes aux nostres, qui portent que l'un estoit plus ocupé qu'il ne vouloit à Cologne et que l'autre estoit le 8e de ce mois à Gand, d'où il estoit plus obligé d'observer les desseins du prince d'Orange, que de venir entreprendre quelque chose pour la considération de Thionville. C'est pourquoy j'estime que les forces qui s'assembleront contre nous auront

1. Ce commencement a été publié par M. Chéruel (*Lettres de Mazarin*, I, 276). Ce qui suit est inédit.

une autre visée, soit qu'elle soit deffensive ou offensive, du costé de nos frontières. C'est à quoy je m'asseure, Monsieur, que vous ne manquerez point de prendre soigneusement garde et surtout que vous serez fort retenu à donner congé aux officiers, dont l'absence attireroit infailliblement le desbandement des soldats et la dissipation de l'armée. La bonté que vous avez pour moy et la passion que j'ay pour vous me font espérer que vous ne trouverez pas mauvaise la liberté que je prens de vous dire ainsi mes sentimens. Je me remets de plusieurs autres choses à la dépesche de Mr Le Tellier que nous avons dressée conjointement. Vous recevrez avec elle les expéditions du gouvernement de Thionville pour Mr de Marolles, ainsi que vous l'avez désiré. Je vous diray enfin que je n'ay pû m'empescher de vous envoyer le gentilhomme qui vous rendra la présente, pour vous tesmoigner plus particulièrement le contentement que j'ay pour l'amour de vous de la prise de Thionville. A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp de Thionville, 13 août 1643.

Le sieur de Grignant[1] s'en alent à Paris, j'ay creu estre obligé par la bonté de son régiment et par l'amitié qu'ils ont pour moy et par le mérite de sa personne de vous recommender ses intérêts; le sien est d'avoir une pention comme en ont touts les lieutenents coronels des vieus régiments, et celuy du régiment est de ne pas perdre le rang de vieus régiment que le feu roy leur avoit donné. Je vous prie donc de le servir en l'un et l'autre... A. C.

1. Louis Gaucher d'Adhémar, comte de Grignan, fut mestre de camp du régiment d'Adhémar, maréchal de camp, et mourut le 4 août 1668. C'est le père du gendre de madame de Sévigné.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 13 août 1643.

Mon fils, les lettres que m'a aportées le Sr de Beslebat [1], et despuis celle que m'a donnée le S^r chevalier de Boisdaufin, qui m'a aporté la capitulation, m'ont causé une joie que je ne puis concevoir. Remerciés Dieu de vos bons succès sans vous orgueillir; vous tenés tout de sa main. Vous recevrés par les mains de M^r le cardinal Masarin, qui vous les envoie, les provisions de Mr de Marolles; c'est l'œuvre de vos mains; je prie Dieu que vous en demeuriés bien content; le pauvre M^r d'Espenan demeurera seul sans la rescompensse deue à ses mérites, ils en ont peu d'esgals; je prie Dieu luy donner patience. Pour moy, quoyque vos résolutions soient oracles, je ne lairray de vous donner deus conseils : l'un, de n'entreprendre de ceste campagne, quoy que l'on vous dise, aucun siège considérable; l'autre, que si vous n'avés asteures un gouvernement avec un solide establissement, vous estes ruiné pour jamais; vostre réputation et vos services parlent pour vous, et trop tarder pert tout. Thionville, que l'on baille à Marolles et qui se rendra par la pais, et l'ofice de mareschal de France qu'aura Mr Gassion, qu'il mérite, quoyque par vostre faveur, ne sont rien de solide pour vous; songés y et m'en mandés vos avis et ce que trouvés bon de faire asteures, et si vous voulés aller avec l'armée, après avoir avec tout loisir mis ordre à Thionville, en toustes les petites places voisines, comme Cirq (Sierck), Longoui (Longwy), Malatour [2] et autres de ceste nature, ou bien, si avant cela

1. Mazarin (*Lettres publiées par M. Chéruel*) écrit Belesbat; M. le Prince et M. le Duc écrivent Bellebat ou Beslebat. Le messager dont il est si souvent question dans les dépêches de 1643 et 1644 n'est-il pas l'aide de camp Bellebat, dont, le 8 juillet 1645, Gassion annonce la mort devant Mardick (A. C.)? — Le nom de Belesbat était porté alors par Hurault de L'Hospital, qui était ami du duc de Nemours et fut conseiller au parlement en 1663.

2. Mars-la-Tour, à 24 kilomètres de Metz.

vous voulés venir faire un tour à la court, je m'en remets à vostre prudence. J'escris le surplus à Mr Girard; voiés sa lettre et y mettés ordre... A. C.

M. LE PRINCE A GIRARD.

Paris, 13 août 1643.

Monsieur Girart, j'escris à mon fils ma joie de sa prospérité; je luy donne mes conseils (il les suivra s'il veust) sur ce qu'il doit faire asteures. S'il se résout à venir icy, je désire fort que soiés de la partie. Je me recommande au père Meusnier; j'ay receu vos lettres de Mrs de Bèlebat et Boisdaufin. On envoie à mon fils pour Marolles les provisions de Thionville; c'est une grande joie chés Monsieur qu'il aie eu ce gouvernement; hier Mr du Fargis, qui est à luy, solicitoit chés Mr Le Tellier son expédition qu'il m'a voulu envoier, mais que j'ay renvoiée à Mr le cardinal Masarin qui l'envoie à mon fils. Ledit Marolles est propre neveu de mondit Sr du Fargis, et frère d'une fille de la Reine que Mr le marquis d'Espoisses recherche en mariage [1].

J'attans La Roussière avec impatience et suis estonné que mon fils ne m'aie rien escrit sur l'acouchement de sa femme et de son fils; c'est le plus bel enfant du monde et une bénédiction de Dieu incomparable; faut l'en remercier, en bien user, et aimer sa femme qui est bonne, vertueuse, et bref qui luy donnera de très beaus enfans; elle a eu la fiévre, un mot de la main de son mari la guérira.

La fin de ma lettre c'est l'argent; on dit icy que mon fils ne l'espargne pas... A. C.

1. Madeleine-Claire de Lenoncourt n'épousa pas le marquis d'Espoisses; elle fut mariée, en 1649, à Louis-François de Brancas, duc de Villars.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 14 août 1643.

Mon fils, je vous ay dès hier escrit par ce mesme porteur; vous verrés ma lettre; je n'ay rien à vous mander, sinon que je suis ravi qu'aiés escrit à vostre femme; vostre fils est très beau et vous ressemble, et les parans se réuniront tous à vous, et en France nulle autre aliance n'est si bonne, croiés moy; quiquonque vous parlera autrement vous trompe. Vous aurés receu les lettres du gouvernement comme vous avés voulu, et permission de venir icy; venés quand le jugerés à propos, et en résolution d'avoir rescompensse solide, ou vous ne l'aurés jamais, et caressés les gens de Mr le duc de Brésé, et l'asseurés de vostre protection; rien au monde ne vous est si important. J'ay entretenu La Roussière et Tourville; gardés vous des flateurs; tout est en jalousie de vous; la Reine seule et Mr le cardinal Masarin monstrent joie de vos prospérités; pour moy, je vous dis, tout despant de vostre conduite... A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp de Thionville, 15 août 1643.

Je vous envoie l'estat de la garnison que j'ay mise dens Thionville, et vous prie de faire pourvoir promptement à son entretien et à la levée d'un régiment de 20 compagnies pour Mr de Marolles et d'un de dis pour Mr de Campels. Je viens d'avoir advis que don Francisco de Melos s'approche de deçà; il passe aussy des trouppes d'Allemagne, et le duc de Lorreine s'advance. J'ay escrit à Mr de Guébriant pour sçavoir de ces nouvelles et ce qu'il prétent faire. J'ay pris jour avec Mr d'Angoulesme pour le voir et nous entretenir de ce que nous pourons faire; je vous en doneray incontinent advis; cependent je faicts

travaillier incessament aus brèches et au rasement des lignes. afin d'estre au plus tost libre d'agir suivant ce qu'on aura résolu. Je croy estre obligé de vous tesmoigner avec quelle affection et capacité Mr d'Espenan a servy dans se siège; certènement il y a si fort contribué que je ne vous sçaurois assés dire l'obligation que je luy en ay; je vous supplie me vouloir aider à faire recognoistre ses services en luy fesant avoir un brevet ou promesse d'estre faict chevalier de l'ordre à la première promossion; c'est une marque d'honneur qu'il souhaitte et que vous m'obligerés de luy procurer; je vous supplie donc en vouloir parler à la Royne avec affection... A. C.

M. LE DUC A MONSIEUR.

Camp de Thionville, 15 août 1643.

Le Sr de Maserolles [1] vous dira l'estat auquel nous sommes et celuy des ennemis. J'ay pris jour avec Mr d'Angoulesme pour nous entretenir touchent ce que nous jugerons importent pour le service du Roy; je ne manqueray de vous en informer aussytost pour recevoir là-dessus vos ordres. Mr d'Espenan a si bien servy cette campagne et à la bataillie et pendent ce siège, qu'il mérite bien que vous songiés à recognoistre ses services par quelque marque d'honneur; j'ay prié Mr mon père de vous en parler; je vous supplie de l'obliger en ce rencontre, puisque je prens très grande part en ce qui le touche. Je vous conjure aussy, Monseigneur, de me continuer l'honneur de vos bonnes grâces, puisque je suis avec inclination et respect... A. C.

1. Louis du Pas, maréchal de camp en 1648.

M. LE DUC A MAZARIN.

Metz, 18 août 1643.

J'estois venu en cette ville, suivant ce que je vous avois mandé, pour m'entretenir avec Mr d'Angoulesme des choses que nous estimerions à propos de faire pour le service du Roy; mais les gouttes l'aiants pris là-dessus, il n'a peu s'y randre et m'a envoié Mr de Quincé pour sçavoir mes résolutions. Nous nous sommes donc touts assemblés icy avec Mr de Ransault, et touts d'un commun avis avons jugé et résolu qu'il faloit diligenter la réparation des brèches et le rasement des lignes en sorte que dans sis ou sept jours nous puissions partir pour aler visiter Bec auprès de Luxambourg et l'obliger à se retirer ou à s'enfermer dans une place, et cependent prendre Circ (Sierck), et puis voir si on pouroit establir quelques trouppes en quartier sur la rivière de Sare, et au retour prendre Longouy; le tout au cas qu'il n'arive point aus enemis d'aultres trouppes que celles qu'ils ont. Cela estant, je pourois après cela m'en aler à Paris donner un peu ordre à mes affaires, desquèles je vous supplie d'avoir soing en mon absence et à mes intérêts.

Si nous prenons Circ et que vous vouliés nous envoier Bojency, je seray ravy qu'il en aie le gouvernement; c'est un fort brave garson, et que vous ferés bien si vous l'obligés en ce rencontre. Suivant ce que vous m'aviés mandé, j'avois mis la guarnison dans Thionville et y avois estably Mr de Marolles pour gouverneur et le sieur de Campels pour lieutenant-de-roy; despuis j'ay receu une lettre du Roy par laquelle il me mande qu'il a donné cette lieutenance à La Plaine; cependent l'autre est en exercice par mon ordre. Je vous prie de vouloir faire changer cela, car ce seroit me faire un espèce d'affront de desposséder celuy que j'y ay mis; c'est un très brave gentilhomme. Pour La Plaine, il est vray qu'il méritte cela et quelque chose de plus; mais on treuvera bien moien de l'obliger

en quelque aultre chose; Perseval avoit une pention de deus mil francs; si vous la luy voulés faire avoir, vous m'obligerés. Je vous rends mil grâces du brevet de Mr de Marolles et de celuy de Mr de Mauvilly. Je vous conjure, Monsieur, de me continuer l'amitié que vous me portés et je vous asseure que vous treuverés en moy un amy très fidelle et que je vous feray paroistre en touttes occasions que je suis dans vos intérêts tout à faict... C. P.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Metz, 19 août 1643.

J'ay receu la lettre que vous m'avés faict l'honneur de m'escrire par Mr du Boquet et vous suis infiniment obligé des tesmoignages que vous me donnés de vostre amitié. Je vous diray, Monsieur, pour responce à ce que vous me mandés, que je souhaitterois avec passion pouvoir m'an retourner auprès de vous dès à cet heure; mais je croy que je ne le puis pas encor faire avec honneur ny mesme pour le bien du service; ce sera pourtant le plus tost que je pouray. J'escris à Mr Le Tellier le résultat du conseil que nous avons tenu icy; il vous le communiquera; et moy, aussytost que je le pouray, je partiray pour me randre aupprès de vous... A. C.

GUÉBRIANT A M. LE DUC.

Camp de Willstett, 19 août 1643.

J'ay receu la lestre qu'il a pleu à Vostre Altesse me faire l'honneur de m'escrire, et appris par icelle avecq un extresme contentement la prise de Thionville. C'est la plus glorieuse suitte de prospérités qui se soit encore veue et que je prie Dieu de continuer très longuement à V. A. — Elle aura veu

par la dernière que je me suis donné l'honneur de luy escrire les nouvelles que j'avois de la séparation du duc Charles d'avecq les Bavarois, et comme l'on m'asseuroit qu'il passeroit le Rhin. Depuis j'ay bien eu toutte certitude de leur séparation, mais non du passage du Rhin, quy m'a faict aussy retarder jusques icy de m'advansser en deçà, comme j'ay faict depuis trois jours. Sy les Bavarois eussent entrepris de marcher contre Vostre Altesse, je la supplie très humblement de croire que je n'aurois pas manqué de me trouver en lieu d'exécuter ses commandementz plus tost qu'ilz n'auroient sceu s'opposer à ses desseings; mais ilz n'ont pas seulement tesmoigné en avoir la penssée et se sont fort plaintz de ce que le duc Charles les quittoit. Puisque V. A. me l'a commandé, je luy envoye Mr de Rocqueservière, général-major de l'armée du Roy, très bien informé des affaires de deçà. Sy, sur la relation qu'il aura l'honneur de luy en fayre, Vostre Altesse a aggréable de faire un desseing et de me commander ce qu'elle voudra que j'y face, je ne manqueray pas d'apporter toutz mes soings pour exécuter ses commandementz... A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Thionville, 20 août 1643.

Mr le Vidasme m'a dit qu'on les persécutoit à la court dessus le gouvernement de Picardie; vous sçavés, Monsieur, que c'est une maison qui vous est toute aquise et à moy aussy; je vous prie les vouloir obliger en ce rencontre... A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 20 août 1643.

Mon fils, vous aprendrés par le Sr de Tourville toustes nouvelles, sur quoy avec vostre prudence ordinaire vous prendrés

vos résolutions. M[r] d'Espenan aura quelque jour besoin de vous en quelque chose plus importante que le cordon bleu; c'est pourquoy je feray ceste affaire là pour luy avec facilité. réservant vostre recommandation pour une meilleure.

Je feray pour le S[r] de Grignan ce que je pourré; je feray pour les Suisses ce que je pourré. J'ay sceu avec desplaisir que, dès que Lescot a esté mort, selon la justice vous n'avés pas donné à Desroches la lieutenance de vos gardes; elle est à luy de droit et de justice; il est gentilhomme de bon lieu et fort vaillant, nourri de ma main, et recommandé de moy; je croy que La Crois ou tout autre qui la demanderoit s'en repentiroit, car, puisque c'est chose deue, on ne peut l'oster sans afront à Desroches[1]. Je vous prie que d'avoir esté donné de ma main ne luy nuise près de vous. Vous pouvés choisir un escuier et un ensseigne des gardes tels qu'il vous plaira, pourveu que catholiques; il est bien vray qu'il faudra un escuier et une escuirie pour un homme de vaingt mille livres de rente, si en prenés un de ceste estofe. Tourville vous dira le reste... A. C.

GUÉBRIANT A M. LE DUC.

Camp de Willstett, 22 août 1643.

Ayant eu advis de M[r] de Bourdonné que les dernières lestres que je m'estois donné l'honneur d'escrire à Vostre Altesse avoient esté prises par les ennemys et qu'elle en déziroit sçavoir le contenu, je vous diray, Monsigneur, que par icelles je donnois advis à V. A. de la séparation du duc Charles d'avecq les Bavarois, que je creignois que ce fust en intention de passer le Rhin et de se joindre aux Espagnolz sur la Mozelle pour aller apprès contre V. A., qu'aussytost que j'en serois bien asseuré je m'advansserois à l'instant sur le Rhin, et y ferois

1. Desroches remplaça Lescot.

bastir un pont pour y attendre les commandementz de V. A., que j'exécuterois punctuellement, soit en luy menant les dix vieulx régimentz de cavallerye de ceste armée, soit l'armée entière sy elle jugeoit en avoir besoing et qu'elle me le commandast. V. A. sçaura de Mr de Rocqueservières l'estat des affaires de deçà depuis qu'il en est party, et comme j'ay desjà trouvé les ennemys au poste que je voulois occuper, et la résolution que j'ay prise, attendant son retour d'auppres de V. A. et des nouvelles de la cour où j'envoye demain Mr de Tracy. Sy V. A. commandoit à Mr de Rocqueservières de s'y en aller avecq quelqu'un des siens, ilz s'y rencontreroient toutz enssemble... A. C.

M. LE PRINCE A GIRARD.

Paris, 23 août 1643.

Monsieur Girart, je vous renvoie, pour rendre à mon fils, les trois lettres par luy escrites en faveur de Mr d'Espenan pour l'ordre du St Esprit; j'ay fait ceste affaire sans donner ses lettres, réservant pour luy la recommandation de mon fils en chose de plus grande importance; monstrés cecy à Mr d'Espenan et l'asseurés de mon service; je le prie de me continuer et à mon fils son afection, nonobstant le juste sujet qu'il a du contraire. Dittes à Savigny que je suis ravi qu'il soit capitaine. Je suis bien aise que Mr de Mauvilly soit en brevet sergent de bataille; on avoit voulu avoir cela sans m'en parler; mais Mr Le Tellier s'est moqué de ceste poursuite que l'on faisoit en desceu de moy, jusques à ce qu'il m'en ait eu parlé. Je suis très marri de la mort de Champagne. J'ay receu une lettre de mon fils en faveur du frère de Mr de Perseval. Donnés ma lettre à Mr d'Espenan... A. C.

BECK A M. LE DUC.

Luxembourg, 23 août 1643.

Je voids, par celle qu'il plaist à V. A. m'escrire en date du jour d'hier, qu'elle se formalise sur l'advis qu'elle dict avoir que je faisois refus de renvoyer les soldatz suisses faits prisonniers par nos parties, menaçant de faire le mesme traictement à tous les prisonniers quy sont en son pouvoir de la battaille de Rocroix, comme aussy ceulx quy sont à présent soubz ma charge; à quoy je serois très mary de donner le moindre subject, croyant que, si V. A. estoit informée de mon procédé envers les prisonniers, elle en auroit une aultre meilleure opinion, l'asseurant que je ne permects en nulle façon, moings voudrois-je moy-mesme, commettre la moindre incivilité contre la régule de la guerre, n'en ayant encores jusques astheures refusé de renvoyer le moindre prisonnier de ceulx qui sont venuz en mon pouvoir, pour leur rançon ordinaire ou bien en eschange. Des Suisses, il ne se trouve entre tous les prisonniers que j'ay icy qu'un garson, lequel, quand il plaira à V. A. envoyer quérir lesdits aultres prisonniers, je renvoyeray aussy; et si j'avois des Suisses, il me semble qu'avecq bonne et juste raison je pourrois faire refus de les renvoyer, ne doubtant que V. A. sçayt très bien les concordatz, qu'il y a encores depuis n'a guerres renouvellez entre les cantons des Suisses, la maison d'Austriche, et le Roy mon maistre, que ceulx quy servent à la courronne de France n'ayent à porter armes ny servir hors du royaume de France; il est bien vray qu'il y a eu quelques-uns quy se sont venuz rendre, et aulcuns faicts prisonniers, lesquelz ont désiré de retourner chez eulx, dont on leur a donné sauve-conduict et toute assistance, croyant la générosité de V. A. telle, qu'elle ne voudra permectre que sur un sinistre rapport on traicte pis les prisonniers de la bataille qu'ilz ne sont desjà, dont ilz font assez des plainctes, et

espère qu'elle mettra tel ordre qu'ilz ne seront traictez autrement que plus de quattre mille que j'ay eu en mon pouvoir au secours de Thionville en l'an 1639, comme aussy l'année passée à Honcourt (Honnecourt); mais pour ce que V. A. me dict de ceulx quy sont soubz ma charge, elle en usera comme pour un meilleur elle trouvera convenir, et pour moy je n'ay autre désir que de me conformer à tout ce que la civilité de la guerre permette... A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Saint-Maur, 24 août 1643.

Mon fils, j'ay receu vostre lettre du 19e aoust sur laquelle je n'ay rien du tout à vous respondre, attandant de vous voir bientost, sans quoy je prévoy que vos affaires iront mal, que vos services seront peu reconneus, vos alliés et amis, comme Mr de Brésé et de Chaune, mal traités, et vos ennemis avancés; je m'opose autant que je puis et propose à Mr le cardinal Masarin, qui tesmoigne vous vouloir servir, vos solides intérests; mais tout cela, sans vostre présence et une pourssuite pressée par vous et une généreuse oposition à l'avancement de nos ennemis et conservation de nos parens et amis, ne servira de rien; voiés la lettre que j'escris à Mr Girart et en faites ce qu'il vous plaira . . . .

Paris, 25 août 1643.

J'avois escrit celle de l'autre part hier à St Maur, d'où estant revenu aujourd'huy j'ay apris le résultat de vostre conseil, sur quoy je me remets à vostre jugement de faire ce qu'il vous plaira selon que verrés les occasions, vous mettant quatre choses devant les yeus : la première, de bien finir et n'entreprendre plustost rien que d'hasarder chose qui ne vous réussisse pas; la 2e, que, si vous n'avés rescompensse solide de vos services

bientost, vous courés fortune de ne rien avoir; la 3e, que vos ennemis pressent leurs affaires que vostre présence troublera bien fort; la 4e, de ne pas abandonner par vostre absence vos alliés et amis que l'on attaque ouvertement. J'adjouste que vostre beau-frère [1] a pris sis vaisseaus ennemis dont il y en a trois Dunquerquois, et a pris toustes les munitions que l'on menoit à Roses: je feray valoir ce service tant que je pourré. Je suis ravi de la bonne lettre qu'avés escrit à vostre femme; Dieu vous bénira de l'aimer, car elle est bonne; vostre fils vous ressemble bien fort et vous serés ravi de le voir. Conservés vostre perssonne et vostre santé; Dieu veuille vous protéger dans tant de périls, et icy contre mille envieus qui ne tandent qu'à vous perdre. A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp de Thionville, 25 août 1643.

Je viens d'apprendre avec un regret extrême que la blesseure de Mr de Gassion vat fort mal et mesme qu'il court risque de mourir; je vous supplie en ce cas vouloir faire avoir sa charge [2] à Mr d'Aumont; c'est une personne qui le méritte et de plus qui est mon amy au dernier point; si vous le servés en ce rencontre, je vous en seray très sensiblement obligé... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Metz, 28 août 1643.

Mr de La Trousse [3] vous dira l'estat de touttes choses et les résolutions que nous avons prises avec Mr d'Angoulesme, l'estat

1. L'amiral Armand, duc de Brézé.
2. Gassion avait la lieutenance générale de Touraine.
3. Le marquis de la Trousse était colonel de La Marine (voir page 97).

des ennemis et celuy de nostre armée. J'ay receu des lettres de Mr de Guébriant par lesquelles il me mande avoir dessain de passer le Rhein; je croy que cela seroit très préjudiciable au service du Roy en Allemagne, parce que les Bavarois demeureroient libres ou d'aler à Tortenson, ou de passer en deçà, ce qui ruineroit absolument l'Alsace; je croy que, pour remédier à cela, il seroit appropos, par le moien des embassadeurs de Suède et de Madame la Landgrave, faire que les trouppes de Conismar (Königsmarck) et celles de Hesse s'approchent du Mein pour divertir les forces de Bavière, pendent que par la prise de Circ (Sierck) et Longouy (Longwy) nous pourons appeler celles de Loraine en deçà; cela estant, je m'asseure que Mr de Guébriant sera assés fort pour entrer dens leur péïs et essaier d'establir ses quartiers d'hiver; pour moy, je tascheray de faire subsister les trouppes le plus longtemps que je pouray dans le péïs ennemy et vous manderay très souvent de mes nouvelles. Je vous conjure cependent d'avoir soin de me bien maintenir aus bonnes grâces de la Royne, qui est la seule chose au monde que je souhaitte. Je vous recommande aussy les intérêts de Mr de La Trousse, et vous supplie de vouloir faire recognoistre ses services d'une charge de mareschal de camp. Si vous voulés aussy envoier icy Mr de Narmoutier (Noirmoutiers), j'en seray bien aise . . . .

Mr de Paluau m'a prié de treuver bon qu'il demandât un régiment de cavalerie à la Royne; je croy qu'on ne peut luy refuser et je vous asseure qu'il le fera très beau. Nous avons dans l'armée deus compagnies qui sont à Mm de Courtomer qu'on luy poura donner; elles ne sont dans aucun régiment. Si j'osois encor vous supplier de faire quelque chose pour Paluau, je le ferois de tout mon cœur; vous sçavés son méritte, et il est fort vostre serviteur, mais outre cela il est fort mon amy. C. P.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 28 août 1643.

Mon fils, j'ay receu 4 de vos lettres des 13, 20, 24 et 25. Je feray ce que je pourré pour l'afaire de Mr de Nouveau que me recommendés au conseil. Je travaille à celle de Mr de Chosne (Chaulnes) et de Mr le Vidame, son fils, comme je dois, mais elle va mal. Le courier de Mr d'Aumont avec vostre lettre du 25 est arrivé longtemps devant celuy de Mr d'Espenan ny vostre lettre du 24. Ceste lieutenance de Touraine est desjà demandée par 20 hommes; je ne lairray d'en parler pour Mr d'Espenan, mais j'en ay mauvaise espérance; Fourilles[1], qui l'a demandée, y a bonne part. J'ay fait et feray pour Mr d'Aumont ce que je pourré, si Mr Gassion meurt; je ne vous asseure de rien; force gens poursuivent ceste charge. Je ne vous puis dire mon désespoir si Mr de Gassion meurt; c'est une perte inestimable pour la France, mais surtout pour vous et pour moy. S'il vit, asseurés le de mon service... Icy tout le monde fait ses affaires, hors vous; songés y sérieusement.

A. C.

GUÉBRIANT A M. LE DUC.

Erstein, 2 septembre 1643.

Vostre Altesse m'ayant faict l'honneur de me faire bien particulièrement sçavoir, par Mr de Rocqueservières, à quoy elle avoit résolu d'occuper à présent son armée, et m'estant trouvé obligé de repasser le Rhin avecq celle-cy, j'ay creu que je ne debvois pas tarder davantage à en donner advis à Vostre Altesse; et comme sans un grand secours, et que je recognois

1. Michel de Chauméjoan, marquis de Fourilles, père de Fourilles tué à Senef en 1674.

bien qu'il sera très difficile de m'envoyer, il ne me sera poinct possible de pousser un puissant ennemy, favorisé de touttes ses plasses, et quy reçoit tousjours quelque nouveau secours d'hommes ou de chevaulx pour remonter ses reytres, j'ay prié Mr de Tracy d'en aller rendre compte à la Reyne et à Messieurs les ministres, et de me rapporter le plus promptement qu'il se poura les ordres de Sa Majesté. S'ilz estoient, Monsigneur, de m'approcher de Vostre Altesse, je m'estimerois très heureux de luy pouvoir tesmoigner, par mes respectz et mon obéissance, la vérité des asseuransses que mon cousin de Tourville a données à Vostre Altesse de mes très humbles services...

A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp de Sierck, 4 septembre 1643.

J'envoie Rabatelière à Paris porter nouvelle de la prise de Circ; c'est une place absolument mauvaise et qui ne se peut quasy deffendre; je croy qu'il seroit bien appropos de la raser; si on le veut à la cour, je vous prie de m'en donner l'ordre. Il vous dira ce que nous alons faire. J'ay laissé le régiment de Colas (Kolhass) dans Circ, attendent les ordres de la court; si on veut le garder, il fault donner ordre à la subsistance de ce régiment... A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC [1].

Paris, 7 septembre 1643.

Mon fils, le Sr de Bellebat vous aprendra toustes les nouvelles de la court et aussi des miennes; je vous prie le croire. Je prie Dieu de bénir vos voiages, vos dessains et vos conseils

1. « A mon fils, Monsieur le duc d'Anguien, général de l'armée du Roy, où il sera. »

et conseillers; pour moy, je vous désire icy pour vos intérests; vous ferés ce qu'il vous plaira. On ne parle icy que de vos prodigalités, profusions et libérallités inutilles; faudroit avant cela paier Mr de Longueville. Dieu vous veuille inspirer de solides penssées, non des vanités sans profit; jugés de tout par l'intérest de ceus qui le font faire, qui ne s'oublient pas icy en leurs voiages, et auprès de vous je crois qu'ils en feront de mesme... A. C.

M. LE PRINCE A GIRARD.

Paris, 7 septembre 1643.

Monsieur Girart, j'escris à mon fils et n'ay rien à vous mander, sinon que son argent ne durera guères; c'est un goufre de prodigalité et vanité inouïe; maudits les conseillers qui en sont cause. Au moins qu'on paie Mr de Longueville. Tourville est fort libéral du bien d'autruy; gare les Normans.

. . . .

J'ay receu la vostre du 30e aoust; je n'ay rien à vous y respondre sur le sujet de Campels, car on veust maintenir La Pleine. Je baise les mains à Mr Gassion; je prie Dieu le guérir bientost, et Salvert[1] aussi, à qui je me recommande. Dittes à Mr Gassion que Mr de Turenne revient bientost avec congé; ainssi ils seront bientost tous deus mareschaus de France.

A. C.

M. LE DUC A SON PERE.

Camp d'Étain, 11 septembre 1643.

J'envoie Mr d'Espenan devant pour avoir l'honneur de vous voir et vous entretenir de quelque chose qui m'importe au dernier point; je vous supplie d'en avoir soin... A. C.

1. Officier des gardes de M. le Duc.

LA MOUSSAYE A M. LE DUC.

Paris, septembre 1643.

J'ay trouvé icy les choses sy changées que j'aurois bien de la peine à instruire V. A. de tout; mais je luy diray seulement que tous vos complimens ont esté receus à merveille. La Reine m'a tesmoygné des sentimens d'amitié très grands pour vous, et Mr le cardinal Masarin m'a donné les dernières asseurances de liaison à vos intérêts et m'a conté touttes les intrigues de l'assasinat qu'on luy vouloit faire; je luy a fait les offres que V. A. m'avoit commandé, à quoy il a respondu avec toutes les apparances imaginables de franchise. Bref, Monseigneur, j'ay trouvé tout porté icy à vous recevoir comme vous le sauriés désirer; il n'y a que le passage des trouppes en Alemagne qui leur faict souhaiter le séjour de V. A. encore pour quelque temps à l'armée. J'ay représenté à M. le cardinal Masarin toutes les difficultés qu'il y a là-dessus. Je croy que nous aurons bientost icy quelqu'un exprès de vostre part pour parler de cela. Au reste, Monseigneur, vous avés acquis icy des serviteurs que vous n'avés jamais veus, et mille personnes qui m'estoient inconnues viennent me faire des complimens pour vous comme vos créatures. Comme j'escrivois ceste lettre, on m'a dit qu'Espenan estoit arrivé de vostre part; je le suis alé trouver, et il m'a apris que V. A. vient; cela réjouira bien du monde; je n'ay eu loisir que de l'entretenir un moment. Mgr le Prince vous renvoye Laré et m'a dit qu'il vous mandoit l'estat de toutes choses; mais je m'advanceray une journée pour vous dire mille choses que j'ay apprises, qui ne seront point inutiles... A. C.

LE TELLIER A M. LE DUC.

Paris, 14 septembre 1643 [1].

La Royne, ayant apprins par le retour de Mr de La Moussaie que V. A. avoit résolu de mettre les troupes en quartier pour puis après prendre le temps de faire un tour à la cour, m'a commandé de vous envoyer ce courrier en diligence pour vous rendre sa despesche cy-joincte par laquelle vous congnoistrez combien Sa Majesté peut avoir à cœur le voyage qui vous a esté proposé par Mr de Tracy; et en vérité, Monseigneur, nous n'aurons pas moyen de nous prévaloir des advantages que V. A. a acquis à cet Estat par vos grandes actions pendant cette campagne, sy on ne restablist la réputation des armes du Roy en Allemagne, où les choses sont considérées par toutte l'Europe beaucoup plus qu'elles ne sont aillieurs, et où on va commencer la négotiation de la paix dans laquelle les forces que nous aurons sur pied de ce costé là seront les meilleures raisons dont se pourront servir Messieurs les Plénipotentiaires pour persuader les Espagnolz de consentir à une paix raisonnable. Je désire que vostre voiage soit comblé de toutte sorte de bonheur... A. C.

D'AUMONT A M. LE DUC.

Septembre 1643.

La quantité de couriers qui ont assés hautement desclaré le voiage de Vostre Altesse en Allemagne fait que les trouppes n'en douptent plus, et je les i voi résolues; il n'i a qu'une difficulté, laquelle vous jugés bien, qui est une horible nécessité

1. Cette lettre n'a pu être remise à M. le Duc qu'après son arrivée à Paris (Voir tome IV, pages 221-228, et la note de la page 228). Rappelons qu'on ne retrouve pas ici plusieurs pièces dont les dates et passages essentiels sont reproduits dans le texte.

parmi les officiers, et je croi, moienent que Vostre Altesse leur face doner un peu d'aide, que tous irons guaiment; en mon particulier, si Vostre Altesse a jetté les ieux sur moi pour avoir l'honeur d'en estre, elle sçait l'estat auquel je suis après une assés rude campagne pour la despance; néanmoins, si le Roy ne m'aide, il faudra que la fame et les frères contribuent pour vostre service à ce que je puisse tesmoigner combien...

A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Bar, 6 octobre 1643.

Je suis arivé en cette ville le 4e de ce mois en très bonne sancté, Dieu mercy; j'y ay treuvé les trouppes assés bien disposées à faire le voiage. Nous commencerons nostre marche jeudy et j'espère qu'elle sera plus courte que nous ne l'espérions. Je vous supplie de presser la dernière demy monstre que Monsieur le cardinal Mazarin m'a promise pour mes trouppes, et faire en sorte qu'on me l'envoie icy devant mon despart; je vous supplie aussy me faire envoier les ordres pour les quartiers d'hiver; je ne manqueray pas, Monsieur, incontinent que cecy sera achevé, de me rendre auprès de vous...

A. C.

Saverne, 22 octobre 1643.

Je vous envoie le Sr de Campels pour vous donner advis du passage des trouppes destinées pour l'Allemagne en Alsace au meillieur estat du monde; j'ay chargé Mr de Choisy d'en envoier les extrés à la court, par lesquels vous recognoistrés que je n'ay pas peu apporté de soin à les mintenir. Je suis venu jusque icy pour résoudre avec Mr de Guébrian le passage du Rhin : j'espère que ce sera bientost; cependent j'ay laissé Mr d'Espenan à l'armée avec ordre de marcher du costé du

Basigny, et moy je l'iray rejoindre au plus tost. Je vous prie de nous envoier nostre demy montre au plus tost à Langre ou à Chaumont et nos quartiers; cela faict, je m'en retourneray à Paris incontinent; je vous conjure, Monsieur, de me conserver l'honneur de vos bonnes grâces... A. C.

Saint-Dié, 2 novembre 1643.

J'envoie Tourville vous porter advis du passage des trouppes delà le Rhein au meillieur estat du monde; les ennemis se retranchent, qui est une marque qu'ils se sentent bien inférieurs; j'espère dans douze ou treise jours au plus tard avoir l'honneur d'estre auprès de vous; je remets à Tourville de vous dire les particularités de nostre voiage . . . .

Je viens d'avoir advis que le général major Rose, despuis le passage du Rhein, a deffaict deus régiments aus ennemis; mais je ne vous le donne pas encor pour bien asseuré. On nous asseure aussy que Conismarc (Königsmarck), suédois, a deffaict le général Cracau (?), impérial, entièrement et qu'il l'a pris prisonier... A. C.

N° VI.

LIVRE IV, CHAPITRES IV ET V.

Décembre 1643. — Août 1644.

TURENNE A M. LE DUC.

Janvier 1644.

Cognoissant cette armée comme vous faites, il suffit de vous dire que, de dix brigades, quatre sont entièrement perdues dans Rotweil; pour la cavallerie, outre les trois rég[iments] qui ont esté battus avec Rose, deux ont beaucoup pàti à cette retraite; ils ont sauvé touts quelques chevaux de bagage, mais pas un chariot; pour des cavalliers, il n'i en a que peu parmi les ennemis, que j'espère de ravoir. Pour l'armée de Mr de Ransau, les ennemis ont fait prendre parti à toute l'inf[anterie], de sorte qu'il n'i aura à racheter que les hauts officiers, dont chaque général des ennemis a pris sa part; celui que j'ai envoié pour en savoir des nouvelles n'est pas encores de retour. Tout l'équipage d'artillerie de la vielle armée est aussi entièrement pris; ce qu'il y a de meillieur est qu'il y reste beaucoup de cavalliers à pied, que j'espère que l'on remettra; quand on est icy, on ne sçauroit parler que de ces choses là. Je vous suplie très humblement, Monseigneur, de me continuer l'honneur de vostre souvenir et de vostre amitié. . . . . . .
. . . .

J'ai renvoié Mr de Leschelle, n'i ayant point de place dans cette armée pour lui. Je vous suplie très humblement de

vouloir continuer à prendre soin de lui comme vous avés eu la bonté de commencer. A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Verdun, 1er juin 1641.

Les trois cent chevaus d'artillierie doivent ariver demain, qui seront emploiés selon le destail dont Mr de Leschelle porte le mémoire. Les trouppes sont belles et en estat de servir; Mr de Leschelle vous en dira le nombre. La prompte jonction de Mr de Marsin semble la chose la plus nécessaire que nous aions à faire, soit pour ce qu'elle renforcera nostre armée et la mettra plus en estat de pouvoir entreprendre qu'elle n'est, soit aussy pour empescher que ces trouppes là ne despérissent; mais, comme elle est nécessaire, elle est aussy extrêmement difficile à cause de la longue marche qu'il nous faudra entreprendre par de continuels deffilés sens se pouvoir passer de quelque canon, de beaucoup de charois de vivres et de quelques charettes de bagage, qu'on ne se peut empescher de laisser mener aus officiers pour porter de quoy manger; des ennemis assés considérables postés desjà sur le chemin, comme vous verrés par les lettres de Mr Faber, et qui se douttent de notre dessin, pour ce qu'ils sçavent que nous ne sommes pas en estat d'entreprendre rien de considérable sur leurs places, et que les trouppes de Mr de Marcin n'ont pas esté levées pour demeurer à Mastric et qu'elles ne doivent pas aler joindre les Essiens (troupes de Hesse). C'est à vous à juger si c'est le bien du service que j'entreprenne cette affaire en l'estat où je suis, ou bien si je dois estre renforcé, parcequ'en tout je suivray vos sentiments.

Je faits avertir Mr de Marcin par quatre différentes voies de nostre résolution (je vous envoie la copie de la lettre que je luy escris), et le prie, comme vous verrés, de me

donner ses avis et me mender jusque où il peut venir sens moy et jusque où il veult que je m'avence; car je voy bien qu'il fault que je me résolve à pousser tout ce que je treuveray devent moy.

Le dessin que nous avions eu de divertir les trouppes des ennemis a eu l'effect qu'on pouvoit souhaitter, puisque la personne de Bec, les régiments dont je vous ay desjà mandé le nom, les trouppes de Mr de Loreine et quelqueunes de celles d'Asfeld sont arestées tout court en Luxembourg et sur la Mozelle dens l'incertitude de ce que je dois entreprendre; et, pour fortifier leur jalousie, j'ay envoié à Mets faire préparer un pont de batteaus dont ils seront incontinent avertis, afin de ne pas attirer si tost sur moy les trouppes qui sont sur la Mozelle, quend je commenceray ma marche pour aler à Mr de Marcin, quoyque l'esloignement de Mr de Turenne leur oste beaucoup d'inquiétude pour Trève et Luxembourg.

Mr de Leschelle, qui a esté avec des trouppes sur les lieus, vous dira le chemin qu'il fault que je fasse pour ma marche; j'espère que nous en aurons bon succès; du moins je vous puis asseurer qu'il n'y a personne icy qui n'y aporte touts ses soins; pour moy, vous croiés bien que je ne m'y espargneray pas.

Vous m'aviés donné les régiments de Boury et Sirot pour servir avec moy; mais comme je leur ay envoié ordre de marcher, on ne les a pas treuvés au lieu où vous m'aviés dit qu'ils seroient, et on m'a dit qu'ils estoient alés servir avec Mr d'Elbeuf. Cela m'a un peu surpris, parcequ'on ne m'en avoit point averti et parceque je n'y voiois pas grande nécessité. Je croy qu'ils eussent servi aussi utilement icy que là. Le régiment de Chambres, qui est à St Miel (Mihiel), est si près de nous que j'ay de la peine à croire qu'on le veuillie envoier servir aillieurs. Si vous avés dessin de nous fortifier, il peut nous joindre en trois heures.

J'ay veu vostre régiment, duquel touttes les compagnies

n'estoient pas encor arivées et qui estoit pourtent de plus de seize cent hommes, sens les officiers, aussi bons que dens les guardes; vous devés en estre très satisfaict, et je vous asseure que c'est le meillieur régiment qu'à jamais j'aie veu. Je croy que si vous leur tesmoigniés en avoir satisfaction, cela leur donneroit encor plus de courage de continuer à bien servir.

. . . .

Je vous prie de songer à nous envoier promptement la monstre, et que le fonds soit complet, parceque les trouppes sont fort bonnes. C. P.

Verdun, 7 juin 1644.

J'ay receu par le Sr de Leschelle la lettre que vous m'avés escritte; pour ce qui concerne nostre jonction avec Mr de Marcin, aussitost que vostre régiment et celuy du Havre seront arivés, nous l'entreprendrons et j'espère que nous y réussirons. Les ennemis sont au mesme estat et dans les mesmes postes qu'ils estoient; c'est pourquoy j'espère qu'avec les trouppes que vous m'envoiés et celles de Mr de Fabert, à qui j'ay escrit aujourd'uy pour les assembler et pour me donner ses avis sur ma marche, que nous serons en estat de ne nous engager pas mal à propos.

La manière avec laquelle vous m'escrivés, touchant ce que je vous demandois vos sentiments sur ma marche, est si obligente, que je vous advoue qu'il ne s'y peut rien adjouter. Aussi vous puis-je asseurer que je ne douttois pas de vos bonnes volontés pour moy, et vous m'aviés donné desjà trop de preuves de vostre affection sens qu'il fût nécessaire que vous m'en donassiés cette dernière marque.

Je ne vous puis dire la joie que j'ay eue quand j'ay sceu que vous m'envoiés vostre régiment. Celuy que j'ay desjà avec moy me donne tent de satisfaction que j'espère en recevoir de celuy qui vient infiniment. Le régiment de Chambres est fort bon et j'espère que celuy du Havre le sera aussy. Je vous

supplie de leur ordoner de se haster de me venir joindre; car je n'atens plus qu'eus pour marcher.

Le malheur qui est arivé en Catalogne m'afflige au dernier point et pour l'intérest de la France et pour le desplaisir que je voy que vous en recevrés; je vous avoue que cela m'a surpris, veu les effors que vous aviés faict cette année pour cette armée; j'espère que les bons ordres que vous me mandés que vous avés donnés là-dessus empescheront les suittes qui en pouroient ariver; vous avés admirablement bien faict d'y envoier le régiment de Champagne, et il faudroit que je fusse bien dérésonable pour y treuver rien à redire.

Je vous suis bien obbligé des nouvelles que vous me mandées de l'entreprise de Graveline et encor bien plus de la confience que vous me tesmoignés là-dessus; je vous prie de croire que je sçauray fort bien guarder ce secret et que je n'en ay parlé ny n'en parleray qu'à Mr le mareschal de Guiche. J'auray touts les soins de l'armée ausquels je suis obligé, et encor plus s'il se peut pour vostre satisfaction. Je souhaitte de tout mon cœur que tout aillie bien aillieurs; mais, si quelque accident arivoit, vous nous treuverés tousjours en estat de bien servir, et moy très disposé à vous tesmoigner en touttes sortes de rencontres que je suis vostre très humble serviteur.

. . . .

... J'oubliois à vous supplier de vouloir nous faire ordoner quelque fonds pour les travaus. Je sçay bien vostre disette et aussy le peu que nous sommes obligés de faire; mais enfin il est bon d'avoir tousjours de quoy attaquer quelque château, de quoy faire un retranchement et mille aultres choses comme cela.

J'ay sceu que le régiment de Guy (suisse) refusoit d'aler en Alemagne : Mr Le Teillier me tesmoigne qu'on apréande quelque chose pour Rocroy; si vous l'y vouliés envoier, il y seroit très utile; pourtent ce n'est qu'un advis que je vous donne et non pas une prière. C. P.

M. LE DUC AU DUC DE LONGUEVILLE.

Verdun, 8 juin 1644.

Je vous renvoie vostre gentilhomme avec la lettre pour Madame la Contesse (de Soissons). Je viens de recevoir une lettre que vous m'avés escritte, par laquelle vous me mandés la meillieure sancté de ma sœur; vous ne douttés pas de la joie que j'en ay; je vous conjure, Monsieur, de m'en mander souvent des nouvelles; j'envoiray demain matin un de mes laquais par lequel je vous supplie de m'escrire. Vous me ferés bien l'honneur de faire donner ma lettre à Madame la Contesse par un de vos gentishommes, comme si il estoit à moy. J'escris aussy à Madame de Rohan; je vous supplie aussy que ce gentilhomme luy dise que c'est moy qui l'envoie là tout exprès, et que je suis fort en peine de son mal; mon laquais me raportera mes responces. Je suis ravy que vous aiés recognu dens l'entretien que vous avés eu avec Mr de Mazarin qu'il vous obligera si vous le pressés; je suis d'avis que, puisque cela est, que vous ne perdiés point de tems de luy parler de vos intérêts; la conjoncture est à cet heure assés favorable; les malheurs de Catalogne et le siège de Graveline l'embarassent; il ne vous voudra pas désobliger; outre cela, il me tesmoigne par touttes les lettres qu'il m'escrit une amitié très grande. Pour l'abaïe de vostre fillie, c'est une chose à quoy je me cognois fort médiocrement; c'est pourquoy vous me dispenserés de vous en donner mon avis; vous estes sur les lieus, et vous sçavés la conséquence de l'une et de l'autre; je ne voy pas, par touttes les choses qu'on m'a dittes de Paris, que le siège de Graveline aillie trop bien; je vous supplie de m'en mander des nouvelles. J'attens icy les régiments de Mazarin et de Chambre de cavalerie, et ceus du Havre et de Fabert d'infanterie; après cela, quand j'auray eu nouvelle de Marcin, je marcheray pour l'aler joindre; j'auray un peu plus de trois mil chevaus et sis

à sept mil hommes de pié; ma marche sera fort grande, parce qu'il faudra que j'aillie le recevoir proche de Mastric (Maëstricht); aultrement les ennemis le pouroient taillier en pièces devent qu'il m'eût joint. Les ennemis ont bien sis mil hommes de pié et près de quatre mil chevaus; le péïs par où je dois passer est fascheus et plein de deffilés; c'est pourquoy ils pouront peut-estre tascher à nous empescher le passage; mais nos trouppes sont bonnes et nous mènerons peu de bagage; je vous prie que cecy soit secret.

Je vous supplie d'asseurer Mademoyselle de Fors[1] de mon très humble service. C. P.

LA FERTÉ-SENNETERRE A M. LE DUC.

Nancy, 10 juin 1644.

Le pauvre frère d'Aumont m'a tesmoigné comme Vostre Altesse avoit eu la bonté de se souvenir de moy. Je la puis asseurer que rien ne m'est plus cher que cet advantage duquel je me rendré digne toutte ma vie par mes obéissances très humbles.

Je receu hier à minuit une lètre de Mr le mareschal de Turesne, par laquelle il me mandoit qu'ensuite de son passage du Rin avec toutte sa cavalerie, Mr Roze, qui menoit son advan-garde conpozée de set régimens, tomba samedy à midy dans le quartier de Cosalky, quy commande le régiment de Trucmüler[2], où il y avoit de plus trois conpagnies de Crouattes. Le village s'apeloit Effing[3], où Guaspar de Mercy, quy commandoit les troupes advancées, ayant eu advis, par un

1. Anne Poussart, sœur de Marthe du Vigean; son mariage avec François d'Albret, sire de Pons, venait d'être annoncé et fut conclu quatre mois plus tard.

2. Truckmüller, colonel bavarois.

3. Hüfingen, voir page 259.

tronpette qu'il avoit en sauve guardo, qu'il y avoit un party d'environ sinc cent chevaus quy marchoit dans le Schwartzwald, avoit fet monter les régimens à cheval et donné ordre aux dragons de Wolf, qui n'estoit qu'à un quart de lieue de là, de venir au quartier d'Effing (Hüfingen). Sur cette antrefette Mr de Roze y est arivé, quy fit charger le régiment de Trucmueler par trois esquadrons qui ronpirent et talièrent en pièce les annemis; et les dragons de Wolf ayant à l'instant paru, Roze commanda au régiment du marquis de Baden de les aler charger; mes, estant deus cent pas des annemis, il s'enfuit sans tirer un coup de pistolet; ce que voyant Roze, il ala luy-mesme avec son vieus régiment et celuy de Tracy, et les charga sy à propos, c'est-à-dire après la descharge qu'il avoit fet sur le régiment de Bade, qu'il les ronpit. Le combat fut très peu opiniâtre, de sorte que ces deus régimens avec les trois conpagnies de Cravattes, quy fezoit plus de deus mille chevaus, ont esté apsolument défés ou ronpus. Il y a eu anviron trois cent cavaliers tués sur la place et autant de prizonniers avec le coulonnel Cozalky, son major, trois capitesnes et quelques officiers, neuf cent chevaus de prins avec set estandars et tout leur baguage généralement. Guaspard de Mercy a esté prins; mais il se sauva en donnant sa bource à un reustre (reître).

Mr le mareschal de Turesne ariva ausytost aprest avecque le reste de sa cavalerie et y demeura le reste du jour dans le quartier défet, ayant, la nuit venue, fet sa retreste très lantement, sans que les annemis l'ayent suivy. Nous n'y avons perdu que dis ou douze cavaliers; tous les prizonniers que ces régimens tenoient des nostres de Tutelingen (Tüttlingen), quy estoient bien au nonbre de sinquante, ont esté deslivrés, et soisante autres quy sont venus, despuis le conbat, à Brissac (Brisach). Sans la lâcheté du régiment de Baden il ne s'eschapoit pas un homme de ces deus régimens. Mr de Turesne a fet arester le lieutenant-couronnel et le major du dit régiment.

Ne pouvant satisfaire par de plus essantiels services aus reconnessances que je dois à Vostre Altesse, j'é creu luy debvoir faire part de cette bonne nouvelle, la conjurant de me continuer celle dans son souvenir qu'elle m'a fet espérer...

A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Camp de Mouzon, 18 juin 1644.

J'ay receu la lettre que vous m'avés escritte par Desroches, proche de Mésières, où je m'estois avencé avec l'armée sur ce que le Sr du Plessis-Besanson m'avoit dict de vostre part. Je croy que cette marche contribuera tousjours à l'exécution de nostre dessin et qu'elle poura auter aus ennemis le soubson qu'ils en avoient. J'ay encor escrit à Marsin pour sçavoir sa dernière résolution et pour prendre nos mesures ensemble. Les ennemis ne sont pas si foibles qu'on vous le mande, et certènement les trouppes de Loraine se joignent à Bec, et quelques-unes de celles d'Asfeld qui est arivé en personne à Julliers. Marsin m'en mendera des nouvelles asseurées que je vous feray sçavoir au plus tost. J'espère un bon succès de nostre entreprise, car nos trouppes sont très bonnes; vostre régiment de cavalerie est arivé aujourd'uy (à qui il menque une compagnie et une recreue), avec sis cent maistres aussy bien faicts et aussy bien montés que j'en aie jamais veu en ma vie; il est admirablement beau. Les miens sont fort bons aussy; les gendarmes et chevaus légers, entre aultres ceus de Mr mon père, commendés par Mauvilly, sont extrêmement bons. J'ay sis mil hommes de pied et un peu plus de trois mil chevaus. Le régiment du Havre n'est point arivé et je n'en ay aucune nouvelle; je vous supplie de le vouloir faire haster et de ordoner aux chevaus d'artillierie de venir droit à Mésières; je ne puis vous dire les obligations que je vous ay

de l'ogmentation que vous m'en avés faict faire; je vous puis asseurer que nous ne les laisserons pas inutiles. J'ay une impatience de voir Paluau pour sçavoir ce qu'il me doit dire de vostre part; je souhaitte que ce soit quelque chose où je vous puis faire voir à quel point je me ressens des obligations que je vous ay; je vous asseure qu'il n'y a rien que je ne fisse pour vous le faire paroître. J'espère que vous me continuerés tousjours vostre amitié et que vous ne perdrés point d'occasions de tesmoigner à la Royne que je suis absolument à elle et que je suis entièrement lié d'amitié avec vous.

On me mande qu'on a point faict de fonds pour les officiers généraus de cette armée; c'est une chose qui ne s'est jamais faicte; je vous conjure de le vouloir ordoner.

La Royne m'a escrit touchent l'afaire du S[r] de S[t] Estienne et me tesmoigne en quelque façon n'estre pas satisfaicte de mon procédé dens cette affaire. Il fault qu'elle aie esté mal informée et qu'elle ne sache pas ce que j'ay faict ny ce que la fillie a dit. Premièrement elle n'a point esté enlevée que de son consentement et mesme que par sa prière. Elle ne m'est point venu voir par mon ordre, mais de sa franche volonté; aussytost qu'elle y a esté, je l'ay faict mettre à Verdun chés une femme d'honneur et de condition, et j'ay faict entendre ses volontés par M[r] l'Intendent [1], lequel en rendra comte à M[r] le Premier Præsident pour vous le faire sçavoir. Despuis la lettre de la Royne, pour luy tesmoigner une entière soumission et une parfaicte despendence, j'ay dit à M[r] l'Intendent de la mener luy-mesme dens une religion à Mésières ou à Charleville, afin que elle fût là en lieu où elle peut dire sa volonté en liberté. Je vous prie de vouloir faire entendre tout cecy à la Royne et de ne pas permettre que les intérêts particuliers de quelques personnes qui sont auprès de la Royne lui

1. Champlâtreux, fils du premier président Molé.

fassent faire quelque chose (ou en fesant sortir la fillie de religion, où je l'ay mise, ou en la remétent par une authorité absolue entre les mains de ses parens) qui puisse empescher qu'une affaire, de laquelle je me suis mêlé en entrent dens mon gouvernement, ne s'acomodât pas comme je l'ay souhaitté. Je vous en auray une très particulière obligation... C. P.

Mésières, 21 juin 1641.

J'ay receu les lettres desquelles je vous envoie coppie par un gentilhomme que le sieur Marcin m'a envoié et ay appris par luy la résolution qu'il a prise, comme vous le verrés par la copie de celle que ledict sieur de Marcin m'a escritte. Suivant ses advis, j'ay résolu de marcher demain avec toutte l'armée et m'en vas droit à Luxembourg pour faire la diversion, que ledict sieur de Marcin souhaitte, et aussy pour voir s'il n'y auroit point moien d'y entreprendre quelque chose.

Je destacheray Mr. d'Espenan avec les régiments de La Clavière, Chambres, Guiche... et les garnisons de Sedan et Mésières pour aler au devant de luy jusqu'à la riviere de Lesche [1], où se doit faire la jonction ; après cela ils me viendront touts trouver auprès de Luxembourg. Si l'accomodement de Mr de Lorraine se faisoit, on pouroit facilement entreprendre le siège de ceste place ; sinon je verray ce qui sera possible et vous en donneray promptement advis. Je n'ay aucune correspondance avec Mr de Turenne, et Mr de Roqueservière ne m'est point venu treuver. Si il estoit en estat de pouvoir marcher contre Trèves ou du moins détacher quelque corps, ce seroit un dessain faisable.

Je vous prie donc de me mander ce que je dois attendre de ce costé là et de celuy de Mr de Loraine ; car, si je n'en dois rien attendre, je laisseray les grands dessins et m'attacheray à

1. La Lesse, qui se jette dans la Meuse (rive droite), au-dessus de Dinant.

leur prendre leurs petittes places, qui les incommoderont tousjours. Je remets au sieur du Gatelier à vous informer de tout plus particulièrement . . . .

J'oubliois à vous dire qu'ay donné ordre aus quatre cent chevaus d'artillierie de faire incessamment les voitures de touttes les choses nécessaires pour un siège à Mets, Verdun et Thionville. En cas de siège vous vous souviendrés d'envoier de l'argent pour les travaus. C. P.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 21 juin 1644.

Mon fils, j'ay receu vostre lettre par La Miche. J'ay sceu qu'aviés afaire d'un bon cheval ; je vous envoie le Moret et prie Dieu qu'il soit bon pour vous. Quelque solicitation que je face, vostre afaire de Stenay ne finist point, et Mr de Thibaut ne vient point icy. J'ay fait ordonner la monstre des oficiers de vostre armée; vous l'aurés dans quinse jours au plus tard, à commancer du 15e may. Mr le cardinal Masarin a leu à la Reine une longue lettre de vous sur l'affaire de Mr de St Estienne ; la Reine veust sçavoir en quel couvent vous l'avés mise pour la faire là interroger ; voiés ma lettre à Mr Girart, vous y verrés les insolences de Mr d'Emery [1]... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Camp de Corvisy [2], 3 juillet 1644.

Il est inutile que je vous fasse des compliments; vous me tesmoignés trop d'amitié par tout ce que vous faictes pour moy

1. Michel Particelli, sieur d'Émery, contrôleur général des finances (juin 1643-1648), mort en 1650.

2. Près de Stenay.

et par touttes vos lettres pour que je ne sois pas persuadé que vous ne douttés plus de la mienne.

Je vous envoie le chevalier Chabot, qui vous dira nostre voiage tout au long, qui a esté très heureus et qui a réussy comme je l'avois projetté; je suis à cet heure campé entre Mouzon et Sedan sur la rivière de Chiers, proche Ivoy, où j'attendray là de vos nouvelles, si ce n'est que les ennemis passassent la Meuse, auquel cas je les suivray et couvriray tousjours, autent que je le pouray, nos frontières. Je croy que c'est là à peu près vos intentions pendent le siège de Graveline que je faciliteray tousjours de tout mon pouvoir.

L'appréantion que j'avois qu'en aprochent Longouy, comme j'y estois obligé en entrent dans le péïs ennemy, ne donnât crainte au duc de Loraine et ne l'obligeât à joindre ses trouppes à celles de Bec, m'obligea à escrire par un trompette au gouverneur dudict Longouy, que l'espérance que j'avois du traitté de Mr de Loreine m'obligeoit à luy mander que je ne voulois point faire de mal à tout ce qui luy apartenoit, jusque à ce que le traitté fût rompu. Cela eut l'effect que je pouvois souhaitter; car mon trompette, s'en revenent avec une response, un guide et un passeport dudict gouverneur, fut aresté prisonier par les ennemis, qui le menèrent à Bec et qui maltraittèrent extrêmement le guide lorain; cela les a brouilliés extrêmement et Bec ne doutte plus que Mr de Loraine ne soit d'intelligense avec nous; despuis ledict gouverneur a receu ordre de son maistre de ne faire aucun acte d'ostilité contre les François et il m'a mesme envoié prier de faire la mesme deffense dans l'armée et de luy donner deus passeports pour deus partis qu'il veult envoier deffaire deus trouppes de voleurs ennemis qui courent en France, disent qu'ils sont de la garnison de Longouy, et qui sont pourtent de Luxembourg. Je luy ay accordé tout cela jusque à la rupture du traitté, croiant que cela ne pouvoit nuire et que cela pouvoit servir.

Je vous suis infiniment obligé de l'affaire de Mr de St Estienne; je vous supplie de vouloir continuer.

Le sieur de Lanquetot[1], qui est icy mareschal des logis général de la cavalerie légère et qui sert avec des soins incroiables, m'a prié de vous dire que l'archevesché d'Arles aiant esté dens sa maison, despuis la mort du dernier archevesque en est sorti; il luy reste un frère qui est noury pour estre d'esglise et qui se treuve sens bénéfises; sy vous luy en vouliés procurer un qui fût un peu considérable, vous l'obligeriés infiniment, et moy je prendrés une part très grande à l'obligation qu'il vous oroit.

Le sieur de La Clavière[2], dont vous cognoissés le mérite, se treuvent icy le plus antien maistre de camp, se treuve aussy commendent la cavalerie; il a sceu que Mr de Vatimon[3] en avoit eu une commission particulière dens l'armée de Monsieur d'Orléans et il souhaitteroit d'estre traitté de mesme dens celle-cy; je vous en prie de tout mon cœur. Le chevalier de Chabot a un gouvernement en Loreine qui se nomme Rosière[4] qui est la seule chose qui luy donne à vivre; il apréande de le perdre au cas que l'accomodement se fasse, et certes il y a bien de l'apparence; mais si cela est, il est réduit en un estrange estat, si vous n'avés soin de luy procurer quelque chose de meillieur; on n'a encor rien faict jamais pour luy; vous sçavés que vous m'aviés faict espérer cet hiver que vous l'obligeriés; je vous conjure de le vouloir traitter comme il le méritte et comme l'amitié que je lui porte le peut souhaitter.

J'ay sceu qu'on avoit faict servir, dens l'armée de Monsieur, de mareschaus de camp tout ceus qui en avoient le brevet; vous m'aviés faict espérer d'Andelot, mais son voiage d'Holende

1. Tué à Norlingue (1645).

2. Étienne de Chamborrant, sieur de la Clavière, maréchal de camp en 1647, mort en 1660.

3. Samuel de Beauvau.

4. Rosières-aux-Salines, sur la Meurthe, à 21 kilomètres de Nancy.

l'en a empesché [1]; La Moussaie est icy qui, si j'ose le dire, a bien plus de servises et de mérittes que pas un des aultres; je vous supplie qu'il ne soit pas le seul qui soit à l'armée sens servir; vous m'obligerés infiniment.

Il fault que je vous importune encor d'une affaire, mais c'est pour une personne qui faict profession particulière d'estre vostre serviteur; c'est pour Mr de Feuquières [2]; feu Mr le Cardinal l'avoit tousjours infiniment obligé et vous l'avés aussi servy en touts rencontres; il croit pouvoir prætendre avec justice à la lieutenence-de-roy des éveschés de Mets et Toul, et je croy que le service du Roy s'y rencontrera; je vous supplie le vouloir considérer en ce rencontre et me pardonner si je vous romps la teste de tent d'affaires; prenés vous en à la facilité que je treuve auprès de vous à les faire . . . . .

Je ne vous parle point de l'affaire de Stenay; car je sçay bien qu'une affaire dont vous vous meslés est faicte. C. P.

Camp d'Amblemont, 6 juillet 1644.

La nouvelle de vostre indisposition m'a extrêmement surpris; j'attens avec impatience d'en sçavoir des nouvelles; vous ne douttés pas que je ne sois très sensible à tout ce qui vous arive.

Je me suis treuvé icy dens un embaras touchent vostre régiment de cavalerie, parceque on n'a envoié fonds que pour orse compagnies et qu'il y en a douse, et le fonds ne s'est pas treuvé pour touttes assés grand, la pluspart des compagnies

1. Gaspard de Coligny était en Hollande depuis un mois, « le prince d'Orange lui ayant conservé le commandement du régiment qu'avoit feu son frère ». C'est ainsi que le maréchal de Châtillon expliquait à M. le Duc (4 juin 1644; A. C.) le départ de son fils; mais ce n'était pas le vrai motif; nous en parlerons ailleurs.

2. Isaac de Pas, marquis de Feuquières, mort en 1688; fils de Manassès, mort de ses blessures en 1639; et père d'Antoine, l'auteur des *Mémoires;* tous lieutenants-généraux. (Voir la note sur la bataille de Thionville, p. 468.)

estant plus que complettes; il est à propos que vous y pourvoiés promptement; le corps est si bon que vous devés, ce me semble, en prendre un soin très particulier; je vous en prie de tout mon cœur...

Le lieutenent de l'artillierie dispute le rang dens cette armée aus sergens de bataillie, encor que ceus-cy aient brevet du Roy et que les aultres ne l'aient que de Mr le Grand-Maitre. Je vous supplie de les faire régler. Dans l'armée de Monsieur, Courselles est mareschal de camp[1]; c'est pourquoy il n'y a point de dispute; mais icy les sergens de bataillie disent que, commendent aus trouppes, il est bien difficile que le lieutenent de l'artillierie, qui n'y a aucune authorité, puisse avec droit leur contester le rang dans le conseil.

Je vous supplie de ordoner à Mr de La Melleraie de nous envoier les chevaus quand il le poura. C. P.

TURENNE A MAZARIN.

Au camp près Schallstadt, 11 juillet 1644.

J'avois mandé à Vostre Éminence comme je passois le Rhin avec l'armée; je marchay ce jour là tout prosche de celle de l'ennemy, et, sans une confusion qui se mit dans l'infanterie en luy laissant gagner une éminence, je crois qu'on auroit combatu ou bien obligé les ennemis de lever le siège; je n'ay pas jugé à propos d'attacquer l'ennemy depuis cela dans son advantage, lequel demeure retranché devant nous et a seulement deux pièces de canons contre Fribourgh, dont il n'a pas encore pris les fauxbourghs qui ne valent rien.

1. Courcelles (Louis-Charles de Champlais, baron de), maréchal de camp, créé marquis en 1667, il avait acheté la charge de lieutenant-général de l'artillerie, qu'il céda bientôt à son fils. C'est ce dernier qui épousa Marie-Sidonia de Lenoncourt, fille de ce marquis de Marolles que le duc d'Anguien avait installé au gouvernement de Thionville; elle a laissé des *Mémoires*. Sainte-Beuve l'appelle « la Manon Lescaut du XVIIe siècle ».

J'ay escrit à V. É. par Mr Brachet sur le suject de l'argent; je la puis asseurer qu'il est entièrement nécessaire que l'on donne une monstre à l'armée, car il pourroit y arriver un accident dans la cavallerie allemande sans cela; je dis à V. É. la chose comme elle est, et non point pour luy faire craindre une chose sans apparence; je suplie V. É. de croire que cette armée icy estoit tout à faict dans la décadence depuis leur sortie du païs de Juliers, ayant continuellement faict des pertes l'une sur l'autre, et les officiers (encores qu'ils touchent de l'argent) ne pouvant se remettre à moins que d'avoir un bonheur ou une entrée dans quelque païs où il y aye quelque chose.

L'armée de l'ennemi a une abondance de bagage et de chevaux très grande, a ses cinq mois de gages reiglez, et outre cela on donne les chevaux pour remonter la cavallerie; la chose est justement comme je la dis à V. É. pour ce qui est de l'armée de Bavière. Les officiers allemands me sont venus trouver pour me demander de l'argent, et j'asseure V. É. que l'on ne peut pas se passer de leur donner bientost la monstre, à moins de courre danger qu'il n'y arrive quelque désordre. L'armée de l'ennemy a toute l'Allemagne à cette heure pour quartier; et voyant que Torstenson n'y rentre point, cela faict avoir des pensées à beaucoup, qui ne peuvent estre effacées qu'avec un bon traictlement.

L'infanterie que j'ay est toute nouvelle, à quinze cens ou deux mille hommes près, et se ruinera en peu de temps; je suplie très humblement V. É. de vouloir m'en envoyer et considérer que les deux dernières demi-monstres que l'on a donné à la cavallerie l'ont remis entièrement, ce qu'elle ne pouvoit pas faire sans cela, et qu'elles ne montent point ensemble à plus de quatre ou cinq mille francs par compagnie; outre cela, on a faict une montre; voilà ce que les soldats ont touché depuis que je suis dans ce pays; il est vray que les despences qu'il a fallu faire pour l'artillerie et tous les autres frais sont excessives.

Le gouverneur de Hohentwiel[1] a rompu la trève qu'il avoit faict avec les ennemis, et tire à cette heure sur eux.

J'ay donné à Mr Rosen la lettre de Vostre Éminence; il est extremmement satisfaict, et du présent qu'il plaist à la Royne luy faire.

Je rends grâces très humbles à V. É. de ces deux chevaux qu'il luy plaist me donner[2]; on a une peine nompareille d'en recouvrer; cela me viendra extremmement à propos; s'il plaist à V. É. de commander qu'ils viennent par la voye de Nancy, ce sera le plus court chemin, et je pourrai les faire venir de là.

Je suis bien obligé à la bonté de la Reine du souvenir qu'il luy plaist avoir de moy; si V. É. veult ordonner à un de ses gens de donner cet argent à Mrs d'Hervalt[3], ils me le feront tenir sans intérest.

Je fis pousser avant-hier la garde de l'ennemy, à quoy nos gens s'engagèrent si fort qu'on y a perdu environ trente-cinq hommes; je crois qu'il y en est bien demeurré vingt des ennemis; cette cavallerie y a tesmoigné tant de résolution que cela peut plustost donner de l'apréhension à l'ennemy que d'hardiesse, Mr d'Aumont y estoit, qui a fort bien faict et réussit très bien icy. Mr Taupadel parle tousjours de se retirer; j'ay mandé à V. É. ce qu'il demande, qui est sa pention, son régiment pour son fils, et quelque argent content qui se monteroit à huict ou dix mille escus; il est fort incommodé, c'est la seule raison pourquoy il veult se retirer; il a esté si avant quand on a poussé la garde de l'ennemy, qu'il a pensé estre prisonnier. C'est un homme fort hardy et qui se met entièrement hors de soy dans un combat.

Le passage des ennemis en deçà du Schwartzwald et le siège de Fribourgh faict que je ne peux pas m'esloigner, et V. É. voit

1. Le colonel Wiederhold.
2. Voir p. 250, note 2; lettre de Mazarin à Turenne du 9 juillet.
3. Barthélemy Hervart ou Herward, voir page 368, note.

bien que je ne peux pas m'avancer du costé qu'elle me mande; si les affaires peuvent permettre promptement d'envoyer un corps de trois ou quatre mil hommes vers Saverne, qui viendroit me joindre, ou descendroit dans le bas du Rhin, cela seroit de très grande conséquence; et, en l'estat que les affaires sont, l'armée de Bavières n'ayant point de secours prest pour la joindre, nous pourrions par là avoir un grand advantage sur elle, et, suivant que les affaires iroient par deçà, estant augmenté de ce corps là, on pourroit voir clair de quel costé il faudroit tourner ses forces.

L'ennemy est descendu près de nous en bas de montagnes en intention de combattre, et je diray franchement à V. É. que je n'ay pas jugé à propos de le faire qu'avec nostre avantage, car il est très certain que les malheurs précédents ont donné quelque appréhension de l'armée de l'ennemy, et un secours qui nous viendroit remettroit toutes nos trouppes en vigueur.

J'ay sceu de Mr de Béringhen la continuation des bontés de Vostre Éminence pour moy. Qu'elle s'asseure que le plus grand desplaisir que je pourrois recevoir, ce seroit de ne pouvoir pas m'en revencher comme je désirerois, et que V. É. face un fondement de moy tout à faict asseurré.

Je me tiendray tousjours très honnoré d'aller servir soubs Mr d'Anguien avec quelque corps que ce puisse estre, et que V. É. s'asseure que mon intérest particulier ne me sera jamais rien à l'esgal du bien du service.

Mr d'Oysonville n'est point du tout propre à exercer la charge de Mr de Tracy dans cette armée, outre qu'il ne le désireroit pas.

Il seroit fort à propos que les trouppes de Madame la landgraffine de Hessen et Coninksmarck s'avançassent du costé du Main.

Je viens d'avoir nouvelles que l'armée de Bavières espère quelque secours des trouppes que le duc de Bavières faict lever en son pays; il seroit à craindre que, cela leur arrivant,

et ne venant point de secours dans cette armée, on ne fust obligé de relascher, ce qui descrieroit toutes les affaires...

Les frais qu'il faut faire pour l'artillerie, le pain et toutes les voitures est si excessif qu'on ne peut pas se l'imaginer...

C. P.

M. LE DUC A MAZARIN.

Amblemont, 13 juillet 1644.

J'ay instruit Tourville particulièrement de touttes mes pensées sur ce que nous pouvons entreprendre avec les assistances que j'espère de vous; il vous dira aussy quentité d'avis que j'ay eus des ennemis, qui sont si fort incertins que je ne vous en donne pas un pour bien asseuré; je l'ay chargé de me raporter touttes vos résolutions; je vous puis asseurer que nous n'espargnerons rien pour faire réussir ce que nous entreprendrons.

Je vous suis infiniment obligé de la fason que vous avés pris l'affaire S[t] Estienne et vous jure que je n'y ay autre intérest que celuy de faire voir dens la province que la Royne ne protège pas de petits coquins dens mon gouvernement contre moy; dès que les parens auront obéi aus ordres du Roy et que la fillie m'aura faict sa déclaration, je la renvoiray à Rheims. Cependent le S[r] de Rotelin a faict une assés grende insolence dens Rheims et a refusé la porte de la ville à de mes gentishommes et à de mes guardes que j'y avois envoiés avec M[r] de Champlâtreus pour escorter les parens et la fillie, au cas qu'elle vînt, et a faict poser des corps de gardes par touttes les rues, comme si j'eusse voulu faire enlever cette fillie; si je n'estois point obligé de demeurer à l'armée, j'eusse bien apris à ce petit seigneur là son devoir; mais puisque j'y dois estre, je suis bien aise de vous le mander, afin que vous fassiés cognoitre à ces gens là que la Royne veut que je sois

obéy dans un gouvernement qu'elle m'a faict l'honneur de me donner, et qu'elle me croit tout à faict à elle.

Pour vous, Monsieur, je ne vous puis dire à quel point je ressens les obligations que je vous ay; mais j'espère quelque jour que je seray assés heureus pour vous faire cognoitre comme j'en conserve le ressentiment... C. P.

TOURVILLE A M. LE DUC.

Paris, 16 juillet 1644.

J'ay fait ce matin toutes les propositions à Monsieur le cardinal Mazarin que Vostre Altesse m'avoit commandées. Il m'a fait voir la coppie du mémoire [1] qu'il vous avoit envoyé et m'a tesmoigné qu'il remettoit le tout à vostre volonté et qu'il estoit vray que, sy vous pouviés prendre Trèves, ce seroit un grand servisse que V. A. rendroit à l'Estat; pour ce qui est de la circonvalation, que c'estoit une chose qui n'estoit point du tout nécessaire, veu que V. A. n'avoit aucuns ennemys sur les bras et que vous n'en auriés point du tout, et par ceste raison qu'il ne falloit point de circonvalation. Son É. m'a tesmoigné que, sy V. A. se pouvoit dépescher de prendre Trèves, elle croit qu'après cela l'on pourroit encores attaquer Luxembourq en vous envoyant l'armée qui est à Graveline. S. É. m'a assuré de l'accommodement de Monsieur de Lorraine; ses troupes sont retournées du costé du Rhin; je croy que l'on y envoira Monsieur de Ranseau pour les commander avec quelques troupes fransoises qu'on luy donnera encores; laquelle armée sera soubz vostre commandement et prendra les postes que V. A. luy ordonnera. L'on envoye à V. A. trois centz chevaux pour les vivres; pour les chevaux d'artilerye, l'on ne vous en envoira point qu'après la

1. 12 juillet. A. C.

prise de Graveline; l'on croit icy que la Moselle portera tout.

Voilà, Monseigneur, ce que je puis mander pour le présent à Vostre Altesse. J'espère partir mardy ou mercredy d'icy, à ce que m'a dit Monsieur le cardinal Mazarin. Je m'en vais travailler aux autres afaires que V. A. m'a commandées, vous assurant, Monseigneur, que jamais personne n'exécutera vos ordres avec plus de fidélité que moy... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Amblemont, 17 juillet 1644.

J'ay receu par l'arivée du chevalier de Chabot la lettre qu'il vous a pleu m'escrire et ensemble touts les ordres de la court pour le siège de Trèves; aussytost j'ay despesché Mrs de Champlâtreus et de Chouppes à Mets pour faire tenir prêtes touttes les munitions de bouche et de guerre qui nous sont nécessaires pour ce siège, et je me dispose à marcher demain. J'ay aussy envoié à Mr du Plessis-Besançon pour sçavoir les dernières résolutions de Mr de Lorène.

Je croy que vous n'ignorés pas que la chose principale nous manque, qui est l'argent. Je sçay bien que c'est une chose très rare après les despences espouvantables qu'il vous a falu faire cette année; mais enfin il nous en fault, et trente mil livres qu'on nous envoie ne sont pas suffisantes pour la levée des charpentiers, paiement des ponts, retrenchements des quartiers, de quoy on ne se peut passer, quend bien on ne feroit point de circumvallasion (ce que je ne croy pas), et aultres petittes despences qu'il nous fault faire avant qu'ouvrir la trenchée. Regardés, si il nous fault faire une circumvallation, où nous en serons. Il est absolument nécessaire aussy de nous en envoier pour l'hôpital, si on ne veult laisser mourir les blessés sans secours. Il est aussy impossible que Tiran puisse faire de son fonds l'avance qui est nécessaire pour les

vivres, puisque d'abord il nous en fault mener pour tout le siège, les convois estant très difficiles à cause du grand esloignement.

Je vous supplie donc, Monsieur, de pourvoir à touttes ces difficultés et de nous envoier, si vous le pouvés, de l'infenterie. J'ay creu que vous ne treuveriés pas mauvais que je tirasse de Sedan la compagnie de Guy quy y estoit inutile, à ce que m'a dit Mr de Fabert. Il y en a quatre du mesme régiment à Nancy ausquelles j'ay envoié l'ordre du Roy de me venir joindre; mais il n'y a point de lettre du Roy pour Mr de La Ferté; j'ay peur que cela ne l'empesche de les faire venir; je vous supplie de luy ordoner.

Je vous suis infiniment obligé de touts les tesmoignages d'amitié que vous avés randus au chevalier de Chabot en ma considération; je vous conjure de vouloir achever son affaire. Mr de Lanquetot vous rand mille gràces, et moy aussy, du bénéfice que vous promettés à son frère; vous ne sçauriés obliger personne qui vaillie mieus que luy. Puisque Mr de Vatimon n'a point de commission, Mr de La Clavière n'en souhaitte point; mais on a donné asseurément un brevet à Mr de Vatimon qui le tire ors du pair des mestres de camp et qui luy donne l'entrée au conseil; je vous supplie faire la mesme chose pour celuy-cy quy vaut infiniment.

On a amené icy la métresse de St Estienne, qui est une petitte friponne et qui ne veut plus de Mr de St Estienne; je ne sçay si, en sis semènes de temps qu'ils ont habité ensemble, elle y a treuvé son conte; mais enfin elle se dédit de tout ce qu'elle m'avoit dit aultrefois et dit qu'elle le hait comme un diable. J'envoie des lettres qui vous justifiront comme il n'en a pas tousjours esté de mesme. Cela embarasse pourtent ce gentilhomme dens une très fascheuse affaire, si vous n'avés la bonté d'obtenir une abolition de la Royne. Je renvoie cette fillie à Rheims comme vous le souhaittés, mais je vous supplie de vouloir faire sortir St Estienne d'affaire, puisque je vous

engage ma parole que il est innocent et que il n'a rien faict que par le consentement de cette petitte fripone.

Je croiois, Monsieur, que Mr de La Moussaie n'auroit pas peine à obtenir la faveur que je vous demendois pour luy, puisque Mrs de Lavardin, de Gandelu, de La Frette et de St Aignan[1] ont desjà servy; il est vray que le mérite et les services de ces messieurs là l'emportent infiniment; mais je croy que cela n'est pas bien encor sceu de tout le monde; si ce n'est pas une chose qui choque la Royne absolument, je vous supplie de le vouloir faire.

On m'a dit que Mr de Loraine avoit quelques prætensions pour le commendement avec moy; je croy que vous et la Royne, outre ma considération particulière, ne voudroient pas faire un tort à la maison de Bourbon que le roy d'Espagne et l'Empereur n'ont jamais faict à la maison d'Autriche. C. P.

LE PLESSIS-BESANÇON A M. LE DUC.

Metz, 18 juillet 1644.

Tous les advis que j'ay de divers costez, mais particulièrement des gouverneurs de la frontière, portent que Mr de Lorayne marche pour se joindre aux troupes de Beck à leur passage de la Meuse, et l'on m'assure d'ailleurs de bonne part que ses troupes estoient mercredy dernier à Bastongne, où il leur debvoit faire faire reveue; V. A. véra le mémoire que j'en reçoy présantement de Mr de Marole. Néantmoins, Monseigneur, comme d'autre costé les corespondans qui ont accoustumé de

1. Tous quatre créés maréchaux de camp au mois de mai 1644. — Henri de Beaumanoir, marquis de Lavardin, tué peu après devant Gravelines. — François Potier, marquis de Gandelus, frère cadet du marquis de Gesvres, tué au siège de Lérida le 24 mai 1646. — Pierre de Gruel de la Frette, capitaine des gardes de Gaston d'Orléans. — François de Beauvillier, comte de Saint-Aignan, capitaine des gardes du duc d'Orléans, premier gentilhomme de la chambre du Roi en 1649, duc et pair en 1663, mort en 1670.

me donner des nouvelles de Mr le duc Charles me donnent advis de ce qu'il fait, afin que je n'en prenne point l'alarme, et qu'il est obligé de faire plusieurs contenances suspectes jusques à ce qu'il ayt entièrement conclud avec nous pour n'estre pas exposé de tous costez à la fois, je demeure ferme dans la résolution d'attendre icy de ses nouvelles et ne perdre pas légèrement l'opinion que je doibz avoir qu'il est bien intantionné, ce que je suis d'autant plus obligé de croire qu'on m'assure positivement qu'il n'a point touché d'argent des ennemis et que je luy porte tout subjet de satisfaction sur quelques pointz qui demandoient éclaircissement. Un de ceux qu'il avoit envoyez à la cour avec moy, qui a esté despesché 4 jours avant mon départ, luy en a maintenant donné conessance, et dans demain j'en doibz avoir des nouvelles assurées, avec celle du lieu où je le doibz treuver. Cependant, Monseigneur, j'ay cru qu'il estoit nécessaire que je vous donnasse advis de tout, afin que V. A. suspende un peu sa marche, craignant que, s'il estoit vray que Beck et ledit sieur duc passassent effectivement la Meuze, V. A. n'eust à rebrousser de trop loing pour les suivre et s'oposer à leurs desseins. Aussytost que je véray clair à tout cecy, je ne faudray de vous advertir de tout et de faire la mesme chose à l'égard de Mr de Turenne, parcequ'il y aura diverses mesures à prendre selon le cours que prendra cète affaire que le seul évènemant peut déterminer, puisque toutes les conjectures sont sy équivoques. Pour moy, Monseigneur, j'ay grand' peyne à croire que la concluzion n'en soit bonne, veu les aparances et les conoissances que j'ay; j'en souhaite la fin telle qu'il est à désirer pour le service du Roy et la gloire de V. A....

Mr le mareschal de Turenne est à la veue de Fribourg en présance des ennemys, essayant de leur couper les vivres et de les attirer à un combat ou de les obliger à une retraite, ce qui arivera vraysemblablement en peu de jours. A. C.

TOURVILLE A M. LE DUC.

Paris, 19 juillet 1644.

Je renvoye La Miche à V. A., croyant qu'il est à propos que je reste encores icy pour deux ou trois jours. J'ay donné ce matin vos lettres à Monsieur le Cardinal et à mesme temps luy ay parlé de l'affaire de Monsieur de Saint-Estienne. Il m'a assuré qu'il en parleroit aujourd'huy à la Reyne et qu'il espéroit que Sa Majesté luy pardonneroit, tellement que je croy que ceste affaire se fera très assurément. Monsieur le Cardinal ne fait point de response présentement à V. A., se remettant à vous escrire quand je partiray.

Je sollicite tout autant que je puis pour avoir de l'argent pour vos travaux; tout ce que j'ay peu est de faire augmenter de dix mille escus, et l'on m'assure que l'on n'en manquera pas, et, qu'envoyant un courrier s'il en faut davantage, l'on en fera tenir en diligence.

Monsieur Arnaud a obtenu par vostre moyen d'aller servir de mareschal de camp dans vostre armée, et partira dans peu pour aller recepvoir cinq centz chevaux à Metz que l'on envoye à V. A. de l'armée de Monsieur d'Elbeuf, et quarante-deux compagnies d'infanterye, qui sont dix d'Albret, vint de Cussigny et douze de Monsieur le duc de Saint-Symon. Ces troupes là, selon les apparences, n'arriveront qu'environ le disiesme d'aoust; je dis pour l'infanterye, car pour la cavallerye elle sera dans peu à Metz. Il n'y a pas d'apparence que ceste infanterye puisse servir au siège de Trèves; il faudra que Vostre Altesse se serve de celle qu'elle a et de ce qu'elle pourra tirer de Mouzon, de Stenay, de Danvilliers, de Verdun, de Thionville. Il y a un ordre que je porteray, sy on ne me le donne avant le départ de La Miche, pour prendre à Metz une compagnie des gardes suisses et quelques françois; l'on espère

que tout cela ramassé ensemble fera du moins huit centz hommes, outre cinq centz que Monsieur Faber vous envoyra, dont je viens de vous dépescher l'ordre. L'on escrit aussi à Monsieur de La Ferté de vous envoyer le plus prontement qu'il pourra les quatres compagnies de ce régiment suisse qui est près de V. A.

Monsieur le Cardinal souhaitte fort que l'on prenne prontement Trèves pour assiéger après Luxambourg, à la dépense duquel l'on fournira amplement toutes les choses nécessaires et de troupes et d'argent. L'on a escrit à Monsieur le Grand-Maistre (La Meilleraie) qu'il envoyast à V. A. des ingénieurs au plus tost et les officiers nécessaires pour l'artilerye.

L'estat de la compagnye des carabins de vos gardes et le fons est fait avec l'estat de l'armée, mais Monsieur Leclerc l'avoit oublié comme beaucoup d'autres choses. Pour ce qui est de l'affaire que Monsieur d'Emery avait promise à V. A. avant vostre départ, je croy que j'en viendray à bout et que je la feray réussir; c'est ce qui m'arreste icy. J'ay creu qu'il valloit mieux rester deux ou trois jours de plus que non pas de la mancquer; quoy qui arrive, je ne m'en iray pas sans argent. Je porteray avec moy les vint mille écus pour les travaux et dix mille frans pour l'hospital, en atendant les autres dix qui viendront avec la monstre; j'améneray un commissaire qui se chargera de cet argent.

Monsieur de Rotelin est icy en très mauvaise posture et particulièrement auprès de Monsieur le Cardinal; je puis assurer V. A. que, sy l'on ne change point d'humeur, le gouvernement de Reims court fortune d'estre vacant dans peu. J'ay creu que V. A. ne seroit pas faschée que j'informasse Monsieur le Cardinal particulièrement de ceste affaire, quoyqu'il la seust desjà.

Je croy que V. A. sait bien la mort du marquis de Nangy qui a esté tué à Graveline d'une mousquetade dans la teste. Royles de Piedmont a aussy esté tué, et le capitaine des gardes

de Monsieur le Grand-Maistre, Courteilles, est blessé d'une mousquetade au travers de la cuisse dont l'on espère guérison...

A. C.

LE PLESSIS-BESANÇON A M. LE DUC.

Metz, 19 juillet 1644.

Tant que je seray icy, je ne manqueray de vous tenir tous les jours averty de l'estat des choses et des nouvelles que je recevray sur le subject de mon voyage. Despuis celle que me donnay l'honneur d'escrire hier à V. A., j'ay receu deux lettres de la personne de qui j'ay accoustumé d'en recevoir, qui continue à m'assurer que Mr de Lorayne est encore proche de la Mozelle et que dans demain matin j'en auray la response que j'attendz, ce qui est conforme au billet cy-joint, que j'ay receu ce matin de Mr de Marolles, et au compte que je faitz du temps qu'il a fallu pour le donner au sieur Fournier, secrétaire d'estat dudit sieur duc (quy partyt de Paris 4 jours avant moy), d'ariver auprès de luy et de m'envoyer icy la nouvelle du chemin que j'auray à tenir pour aller où il sera. Je ne voy pas qu'il y ayt encore un retardement concidérable ; à la vérité, Monseigneur, passé ce terme, la longueur commancera de m'estre suspecte. quoyque j'aye grand' peyne à croire qu'il soit possible que ledit sieur duc en soit venu sy avant pour rompre quand les affaires sont en sy bon estat de satisfaction pour luy, et d'autant moins que je ne puis concevoir à quelle fin il a résisté depuis 3 mois aux continuelles solicitations des ennemys pour les assister dans le besoing qu'ilz en ont, pour ne leur donner contantement ny à eux ny à nous, et demeurer dans une posture non seulement inutille, mais suspecte aux uns et aux autres, sans avoir absolumant conclud ny pris argent de personne. Peu de jours, Monseigneur, expliqueront cet énigme ; cependant les choses yront en avant en nostre favour, et il faut de nécessité qu'avant qu'il soit 2 ou 3 jours

le scandalle secret, qui n'est encores conu que de la pensée, devienne publiq.

Les nouvelles que nous avons icy de Mr le mareschal de Turenne sont qu'il est tousjours en présance devant l'armée de Bavière, laquelle s'est sy bien postée, qu'il est très dificile de la joindre sy elle ne veut. Le général major Rose n'a pas laissé néantmoins de luy défaire entièrement 600 chevaux. Le colonel Canofsqui (Kanowski), qui commande dans Fribourg, mande audit sieur maréchal qu'il ne se presse point de le secourir, et, qu'encores qu'après 3 assautz les ennemys ayent emporté l'un de ses fauxbourgs, sy le reste leur couste autant à proportion, il mettra còte armée hors d'estat de conserver la place après l'avoir prise. Les mesmes nouvelles dizent aussy que nostre armée incomode beaucoup celle des ennemys pour les convoys de leurs vivres et qu'elle commance à pastir bien fort. On adjouste encore que Jehan de Vert, s'estant monstré avec mil chevaux, a esté poussé de sorte qu'on le croit fort en désordre; mais on n'en sçayt pas le détail, l'ordinaire quy a porté ces advis estant party là-dessus. Il faut advouer, Monseigneur, que ç'a esté un coup bien hardy au général Mercy de s'engager à ce siège sy près de Mr de Turenne; il en faut veoir la fin... A. C.

TURENNE A MAZARIN.

Camp de Schallstadt, 20 juillet 1644.

Je me suis donné l'honneur d'escrire à Vostre Éminence il y a trois ou quatre jours et luy mandois l'advantage que l'on avoit eu sur une partie des ennemis, qui continuent tousjours le siège de Fribourgh où ils se ruinent beaucoup d'infanterie; de sorte qu'il semble qu'il sera plus advantageux[1] « de tourner

1. Les passages entre guillemets sont chiffrés et traduits.

ses forces sur le Rhin après la prise de Gravelines que si on fust venu dans le commencement de la saison, parceque l'armée de Gallas se trouvera engagée contre Torstenson; ou bien, s'il ne rentre point en Allemagne, elle attaquera apparement quelque place comme Leipsic, Erfurt ou Olmutz », et comme cela elle se trouvera « engagée loing du Rhin », outre que « l'armée de Bavière sera diminuée de beaucoup », estant certain « qu'elle estoit de dix-huit mille hommes quand elle est sortie de ses quartiers »; si l'on ne tasche « avec de grandes forces de se rendre maistre du Rhin cette année, les choses » deviendront « bien plus difficiles », car il ne fault point que l'on se flatte « de croire que l'Allemagne soit si espuisée »; il est vray « qu'elle n'est point si riche qu'elle a esté; l'Empereur et Bavière, demeurans maistres de Souabe, Wirtembert, haut Palatinat et Franconie, peuvent maintenir de fort belles armées » et bien traicttées, sans « qu'ils despensent rien que ce qu'ils prendront sur le pays ».

Il faudroit « que l'armée que l'on envoyeroit vînt par Saverne, et descendant en Alsace « nous concerterions ensemble » ce qui seroit « pour le mieux, et qu'elle eust un bon ecquipage de vivres et d'artillerie » ; si c'est « M[r] le duc d'Enguien, je luy obéiray comme je dois » ; si c'est une autre « personne », je contribueray « de tout pour me bien accommoder avec luy ».

« Si on attend dans l'arrière-saison », cela sera entièrement « inutile »; à moins « d'un effort cette année ou d'une grande fortune », il est certain « que cette armée se diminuera et celle de l'ennemy s'augmentera extrêmement », estant certain, « faute de quartiers, et aussi dans la mauvaise opinion qu'ils prendront des affaires », voyants qu'il « leur faudra tousjours repasser le Rhin », et qu'ils auront « très grande difficulté de se pouvoir maintenir l'hiver ».

Pour les vivres, on en trouvera en Alsace avec de l'argent, et aussi des munitions de guerre, excepté des boulets qu'il faudra porter, « et envoyer quelqu'un devant » pour faire les

achapts nécessaires; « on trouvera aussi à Brisac des » pièces d'artillerie en bon estat, mais il fault « mener les chevaux ».

Si j'eusse esté en autre lieu qu'icy, l'infanterie nouvelle n'eust pas peu subsister faute de chariots de vivres; il me faudroit au moings deux cents chevaux; il faut faire toutes les voitures pour les chevaux que l'on prend dans les villes, ce qui couste extrêmement, de sorte qu'il faut que cette armée face avec de l'argent ce que celle des ennemis faict aux despens du pays qu'il ont derrière eux.

Mr Rosen envoit un cap[itaine] qui est avec luy proposer la levée d'un rég[iment] de dragons; il ne demande pas tout l'argent qu'il fault pour cela; mais en luy avançant deux cent pistolles par compagnie et l'asseurant que, le régiment venant un peu en bon estat, on l'assisteroit du reste, j'asseure V. É. qu'il y mettra plus tost du sien que de mettre celuy du Roy dans sa bource; il sert avec grande affection et mérite bien que V. É. l'asseure, par cet homme qu'il envoit, que la Reine luy donnera quelque récompense. Il est très nécessaire d'avoir des bons dragons dans cette armée; les ennemis en ont plus de quinze cents, et Mr Rose est plus capable de faire cette levée que qui ce soit.

« Mr d'Erlach a tesmoigné à Charlevois [1] qu'il avoit envie de se retirer et demandoit combien on avoit donné à des gouverneurs en France; ce n'a esté qu'un discours », qui a néanmoins « esté assez avant ». Je crois qu'il n'y a pas de « danger de continuer à luy en faire parler sous main »; V. É. me mandera ce qu'on voudroit faire pour luy; en ce cas, ce n'est pas « une chose à faire esclater »; à cette heure « personne n'en sçait rien ». Je crois qu'il n'y a « personne plus propre pour cette charge que Mr d'Aumont; il a toutes les qualitez ».

Je ne doubte pas que V. É. n'ait donné ordre à une monstre

1. Lieutenant de roi à Brisach.

pour cette armée; je la suplie de croire que cela est tout à faict nécessaire et que les officiers ont employé tout l'argent qu'on leur a donné et ce qu'ils ont pris en Lorayne pour se remettre, et qu'ils sont en grande nécessité; ils m'ont demandé si je n'avois point de nouvelles de leur argent; je crois que dans peu de temps ils me viendront trouver pour cela. L'armée de Bavière n'a donné que quatre mois cet hiver et en faict toucher un à cette heure; il pourroit y arriver un accident à moins que d'avoir bientost de l'argent.

Je suplie V. É., Mr de Tracy quittant, de vouloir avoir icy une personne à qui elle se fie pour le maniement des finances; car, à moins d'esviter beaucoup de frais par la commodité des quartiers, les parties inopinées qui ne sont point dans les autres armées, comme l'achapt de bleds, gages des commis, leurs despences dans les villes, les gages des officiers d'artillerie, entretien des chevaux, l'achapt des munitions, payement des rançons, sont des despences si grandes que cela ne se peut pas imaginer; je ne sçaurois encores avoir assez de valets pour le peu de chevaux que l'on a pour l'artillerie, et si je m'asseure qu'il en a cousté plus de huict cens pistolles; V. É. peut s'imaginer les autres despences à proportion, de sorte que si, outre la monstre, on n'envoye de l'argent pour les parties extraordinaires, on demeurera entièrement court... C. P.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 21 juillet 1641.

Mon fils, vous verrés par la lettre que j'escris à Mr Girart la responsse à toustes vos lettres; je fais mon possible pour tout ce que désirés. Reste quatre choses à vous escrire : la première, c'est que vous devés demeurer certain que pour vostre seul respec Mr de St Estienne ne sera nullement recherché de l'affaire que sçavés, et outre aura sa grâce dans quelque

temps asseurément; la seconde, l'on vous fera raison très honorable du marquis de Rotelin, et je croy que desjà il seroit osté de sa charge sans Mr le conte de Brienne; c'est un insolent, faut le chastier tout de bon, et je vous y assisteray jusques au bout, et vous avés un intérest notable de ne luy pardonner pas qu'en perdant sa charge, et ne faut nul gouverneur à Rhains que les maire et eschevins qu'il faut que faciés tous les ans, lesquels vous doivent aussi demander pardon, car ils sont en faute d'avoir obéi au marquis de Rotelin contre vous, n'aiant veu nul commandement du Roy ny de la Reine contraire aus vostres qui estes le supérieur; mais ils sont escusables pourtant, aiant obéy à leur impertinent gouverneur; vous en aurés satisfaction. La troisiesme : souvenés vous de presser et escrire qu'on achève vostre affaire de Stenay. Pour la dernière, vous verrés ce que l'on vous mande; on m'a tout communiqué et vous avés beaucoub d'obligation à Mr le cardinal Masarin, car on remet le tout à vostre discrétion; néantmoins je trouve ce que l'on vous mande fort raisonnable et utille pour vo tre honneur, et, si j'estois en vostre place, je ferois sans bagage ny délay ce que l'on désire de vous par une coursse, et reviendrois tout à l'heure après vostre effet fait, et je vous asseure qu'à vostre retour on vous assistera de tout... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Camp de Saint-Laurens, 22 juillet 1644.

J'ay eu nouvelle aujourd'uy que l'accomodement du duc Charles est faict avec les ennemis; mais quoyque toutes les apparences y soient, je ne laisse pas de continuer tousjours ma marche, ne pouvent y adjouter une entière créance que je n'aie nouvelle de Mr du Plessis-Besanson; je m'avanceray jusque à Thionville où je seray lundy, et de là je prendray

mes mesures pour l'exécution de nostre dessain, suivent ce que je sçauray des ennemis; de là aussy je vous manderay nostre dernière résolution; je vous demende, Monsieur, la continuation de l'honneur de vostre amitié, puisque je l'estime au delà de touttes choses... C. P.

TURENNE A M. LE DUC.

Camp de Krotzingen, 26 juillet 1644.

Je me remets à Mr Brachet à vous dire toutes les nouvelles d'ici; il s'en va vous trouver en diligence. S'il vous plaist vous avancer à Brisac par le chemin de Saverne, je tiens indubitable que vous combattrés l'ennemi, estant impossible qu'il se retire, de la façon qu'il est engagé au deçà des montagnes; il y va du restablissement entier des affaires d'Allemagne, et, s'il vous plaist marcher avec diligence, je ne doute point que vous ne faciés la plus glorieuse action du monde...

A. C.

Camp de Krotzingen, 29 juillet 1644.

Craignant que le bruit de la reddition de Fribourg ne vous arreste, j'ai prié Mr de Traci de vous faire passer ce mot en diligence, par lequel vous apprendrés comme ils ont fait trève; mais leur ayant fait dire vostre venue, ils traîneront certainement le traité en longueur et vous donneront temps d'arriver, et selon toutes les apparences on ne peut prévoir que la perte de leur armée.

On m'a mandé que vous seriés aujourd'hui à Saverne, qui est une diligence qui me surprent avec beaucoup de joie; je vous suplie, Monseigneur, de la vouloir continuer, espérant que ce voiage vous apportera beaucoup de gloire... A. C.

29 juillet 1644.

J'ai receu la lettre qu'il vous a pleu me faire l'honneur de m'escrire par Mr du Boquet, et me remets à Mr d'Aumont de vous informer de toutes choses, espérant qu'encores que Fribourg soit rendu vous ne laisserés pas de trouver moien de faire quelque chose, à cause du peu de cognoissance que les ennemis ont de vostre marche. Vous trouverés, Monseigneur, le canon que vous demandés à Brisac, et aussi du pain tout prest. Je m'assure bien que vous ne doutés pas que personne du monde ne vous rendra plus de respect et d'obéissance que moi, qui ferai toute ma vie une profession particuliaire d'estre... A. C.

MERCY A PICCOLOMINI[1].

Datum vor Freiburg.

Ew. fürst. Gnaden berichte ich hiermit gehorsamblich, dass nachdem aviso einkommen der duc d'Anguin im Anzuge begriffen sei, dass man darauf in gehaltenem Rath concludirt, mit der Armada in allhiesigen Posto zu verbleiben und des Feindes Ankunft zu erwarten. Nun ist ermelter duc d'Anguin, welcher aller Gefangenen aussag nach über 9,000 Mann stark gewesen, den 2 Juni mit seinem Succurs zu Breysach auf diese Seiten des Rheins herübergangen und sich gleich mit den Tourrenisch

Devant Fribourg, 7 août 1644.

J'ai l'honneur d'informer très humblement Votre Grâce que les dernières nouvelles nous ayant appris que le duc d'Anguien était en marche, le conseil décida de maintenir l'armée dans les positions qu'elle occupait et d'y attendre l'ennemi. Le duc d'Anguien, qui, d'après les déclarations des prisonniers, disposait de plus de 9,000 hommes, passa le Rhin à Brisach, le 2 juin, et fit immédiatement sa jonction avec Turenne; le 3, de très bonne heure, il occupa l'ancien camp de Turenne, situé en face

1. Ce récit se retrouve, avec des variantes, dans la dépêche adressée le même jour par Mercy à l'électeur de Bavière et publiée par le général Heilmann.

Völckern conjungirt, auch den 3 dito gar zeitlich vor Mittag in dem alt Tourrenischen gleich gegen uns hinüber gelegenen Lager logirt; bald aber darauf ist Er Tourenne mit den Weymarischen Völckern auf der Seiten nächst einem alten Schloss durch die Busch über ein hohen Berg und ungebrauchten Weg herundergangen und gegen dem Hauptquartier Ufhausen avanzirt; obzwar solcher Berg mit grossen Bäumen meistentheils aber Buschen verhaut gewesen, dass man nit vermuthet, sobald durchzukommen möglich sein werde, so hat er doch mit solcher Menge Volks und bei sich gehabt vilen mit Hacken versehen gewesen Bauern, mit grossem Gewalt und Furie angestürzt und in gar wenig Stund Platz gemacht; hat er anfangs mit dem Fussvolk, hinach auch mit der Reiterei durchkommen können.

de nous. Peu après, le maréchal se mit en marche à la tête des Weymariens, du côté d'un vieux château, et, à travers les buissons, par des chemins impraticables, s'avança vers le quartier-général d'Uffhausen. La montagne était couverte de grands arbres et embarrassée d'épais buissons, et l'on ne pouvait supposer qu'il fût possible de s'y frayer promptement un passage; néanmoins Turenne s'élança avec ardeur à la tête de troupes nombreuses et de paysans munis de haches. En peu d'heures, un passage fut ouvert; l'infanterie s'y engagea d'abord, la cavalerie la suivit.

Als wir nun solche des Feindes Intention zeitlich vermerkt, haben wir gleich vier Regimenter zu Fuss und etlich Escadronen zu Pferdt an solch Orth, wo der Feind herausgewolt, gesetzt, seiner Ankunft alda erwartet; und obzwar, wie erst gemelt, der Feind mit grosser Furie auf uns angesetzt in Meinung durchzudringen, so hat er doch von den Unserigen solche Resistenz gefunden, dass solcher Rencontre von 5 Uhr Abend die ganze Nacht hindurch bis den

Ayant aperçu à temps l'intention de l'ennemi, nous avons aussitôt placé quatre régiments d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie à l'endroit où il devait déboucher, pour y attendre son arrivée. Toujours aussi ardent, Turenne nous attaqua avec grande furie pour forcer le passage; mais il trouva chez nous telle résistance, que la lutte se prolongea toute la nuit, depuis 5 heures du soir jusqu'à 4 heures du matin, et même plus longtemps, au feu

andern Morgen früh um 4 Uhr, ja noch länger, gegen einander mit Musquet schiessen unanfhörlich continuirt; und der Feind nit allein etlich Mahlen widerumb zurückgetriben, sondern auch von den Unserigen dieser Platz manutenirt; ein Französischer Obrister neben etlich Fähndrich vom Feind gefangen bekommen, und 2 Fähnlein erobert worden; auch der Obrist Hatztein todt geblieben.

Als aber unterdessen der Duca d'Anguin mit seinem Succurs den gegen des Feindes altem Lager verschanzt Berg und Trenchement, alwo der General Wachtmeister von Reuschenberg das Commando geführt, zumalen nit weniger mit sehr grosser Furie angefallen, ist er zwar das erst und andere Mahl mit Verlust abgetrieben worden; vors dritte aber hat er sich einer Schanz bemächtigt. Dahero und weil wir besorgt, er möchte uns gar auf den Rücken kommen, haben wir sämmtliche Generals Personen für rathsam befunden, den von Reuschenberg mit denen bei sich gehabten Völkern auch Stücken mit guter Ordnung an uns zu ziehen, und uns sämmtlich auf einen anderen hohen Berg nächst bei Freiburg, allwo der Obrist Rouyer mit seinem Regimente schon gewesen und Posto gefasst gehabt, zu setzen, wie es dann geschah ohne einig Alermen oder Verfolgung des Feindes. Er hat sich gleich auch,

continu des mousquets. L'ennemi fut repoussé plusieurs fois et les nôtres se maintinrent dans la position : un colonel français fut pris avec quelques porte-drapeau; deux petits drapeaux tombèrent en nos mains; le colonel Hatztein est resté mort sur place.

Cependant le duc d'Anguien avait attaqué avec non moins de furie la montagne retranchée, située en face de l'ancien camp de l'ennemi, et les retranchements où le général de Reuschenberg était posté. Repoussé deux fois avec pertes, une troisième attaque le rendit maître d'un fort. Craignant que l'ennemi ne tombât sur nos derrières, tous les généraux et nous avons jugé prudent d'attirer à nous en bon ordre M. de Reuschenberg avec ses troupes et ses canons, et de nous rendre tous sur une haute montagne, près de Fribourg, où le colonel Rouyer s'était déjà placé avec son régiment; ce plan fut exécuté sans que nous ayons été inquiétés ou poursuivis par l'ennemi. Dès le petit jour, celui-ci y reconnut notre présence et se rangea en bataille en face de nous, là même où nous avions assis notre camp; mais il ne tenta rien, soit à cause de la forte pluie qui tombait, soit

sobald es recht Tag worden, und recognoscirt dass wir aldort sind im Flachland, wo unser Lager gestanden, gegen uns in Bataglia gestellt; und selbigen Tag, ob es wegen des eingefallenen starken Regenwetter, oder warumb geschah, Nichts tentirt; das uns die Weile geben hat, uns so viel in so kurzer Zeit auch bei solchem üblen Wetter zu trenchiren und zu verbauen. Als er nun den ganzen Tag alda gestanden, hat es das Anschein gehabt, als wann der Feind marchiren und wieder zurückgehen wollte; allein ist ein Reiter vom Sporckhischen Regimente ausgerissen und hinüber gelaufen, darauf der Feind sich kurz wider umgewandt und sich ins alte Lager logirt. Wie die Gefangenen sagen, hat et dem Feind referirt, dass wir Willens waren, die Bagage fortzuschicken und uns zu retiriren; darauf er gleich am Morgen früh Resolution gefasst, uns, wie es auch geschah, zu attaquiren, in Meinung wir würden nit Stand halten, sondern schon im Sprung sein und weiters Nichts, als uns zu retiriren, begehren. Hat aber solchen Widerstand gefunden, obwohl er mit solcher Furie als jemalen so lange als dieser Krieg wärht geschehen, zu unterschiedlich Mahlen, ja bis in die Nacht hinein an uns gesetzt, dass ihm ein Feldmarschall sambt viel Obristen und Officiere neben vielen Todten sitzenblieben, dass er gewisslich sobald an uns in

pour une autre raison, ce qui nous permit de nous retrancher, autant qu'il était possible en ce peu d'heures et par un si mauvais temps. L'ennemi, qui était resté en place toute la journée, fit mine de vouloir se mettre en marche pour se retirer; mais un cavalier du régiment Sporck ayant déserté et passé dans ses rangs, il s'arrêta court et revint se loger dans l'ancien camp. Ainsi que le disent les prisonniers, ce transfuge annonça à l'ennemi que nous étions décidés à expédier les bagages en avant, et à nous retirer; sur quoi celui-ci résolut de nous attaquer le jour suivant; il nous attaqua en effet, croyant qu'étant déjà en marche, nous ne pourrions pas résister, et que nous ne demanderions pas mieux que de nous retirer. Mais, quoiqu'il nous ait attaqué à diverses reprises, et même jusqu'à la nuit tombante, avec la furie habituelle qu'il montre dans cette guerre, il trouva telle résistance qu'il perdit un maréchal de camp, bon nombre de colonels et d'officiers tués; il ne tentera certainement rien de sitôt contre nous sur ce terrain; et si sa cavalerie n'avait pas été de beaucoup supérieure à la nôtre, une action générale se serait engagée, qui nous eût permis, je crois, de l'exterminer. Pendant la nuit, l'ennemi se retira en silence et rentra dans son camp; il y est encore

diesem Posto weiter Nichts tentiren würde; und wäre er an Reiterei uns so stark nit überlegen gewesen, so wäre es gewiss an ein Hauptaction kommen, und mit solchem Feind hoffendlich ein End gemacht worden; wie er dann in der Nacht in aller Stille mit Hinterlassung vieler Todten, darunter ein Feldmarschall und viel Obristen sind, auch Stück-Kugeln, Pulver und etlich Schanz-Zeug in sein Lager, wo er anjetzo ist, zurückgangen.

à présent; il laissait sur le terrain une foule de morts, dont un maréchal de camp et plusieurs colonels, des boulets, de la poudre, des outils.

Wir haben aber aus Mangel Reiterei müssen innehalten; und hat der Feind, wie alle Gefangene (auch überschickte Trompeter und Tambour) referiren, etlich tausend an todten und geschädigten eingebüsst. Wir haben zwar auch keine Seiden dabei gesponnen, sondern etliche hundert verloren; allein ist der meiste Schad und Verlust in dem dass ein getreuer Diener Sr. Churf. Drl. als mein Bruder der General-Wachtmeister, auch der Obrist Mühr todt geblieben und viel Officiere gequetscht worden.

Faute de cavalerie, nous avons dû nous arrêter; selon le rapport de tous les prisonniers (et aussi du trompette et du tambour qui ont été envoyés), les pertes de l'ennemi s'élèvent à plusieurs milliers de morts et de blessés. Nous aussi avons souffert et perdu quelques centaines d'hommes, mais le principal dommage et la plus grande perte consistent dans la mort d'un fidèle serviteur du prince-électeur, mon frère le général-wachtmeister, dans celle du colonel Mühr (Miehr), et dans la mise hors de combat de beaucoup d'officiers.

Sonsten steht der Feind in seinem gefasstem Posto, als in unserm gehabt altem Lager, und wir gegen ihm alhier. Er hat gestern Abends auch angefangen zu schanzen, aber heute früh um 4 Uhr hat man in seinem Lager Boutta Sella geblasen. Wir verschanzen uns stark und beim Allerbesten als möglich; und

L'ennemi est resté dans la position qu'il a prise, c'est-à-dire dans notre ancien camp, et nous sommes en face de lui. Hier soir, il a aussi commencé à se retrancher; mais aujourd'hui, à 4 heures du matin, on a sonné le boute-selle dans son camp. Nous nous retranchons aussi bien que possible, quoique

obzwar dass an Fourage hart hergehen würde, massen wir dann schon solche näher nit als in 6, 7, 8 Stund abholen müssen; so würdt der Feind doch eben so wenig als wir aus Mangel solcher Fourage lang alda stehen verbleiben können...

les vivres nous manquent; nous sommes déjà maintenant forcés de les chercher à une distance de 6, 7 ou 8 heures. L'ennemi ne peut rester ici plus longtemps que nous, à cause du même manque de vivres...

P.-S. de la main de Mercy.

Si disse che vengano ancora cinque millia infanteria et cavaleria al inimico; in questo posto non mi potera forzare, ma si potera render maiestro di la campagna; si io havesse ancora 2,000 cavalli e tanta infanteria, io sperarai con l'adiuto di Dio far gli rispasare il Rehno. Spero che il mio patrone fara rismontar la nostra cavalleria a piedi con diligentia; ma per l'infanteria, non ho remedio.

On dit qu'il vient encore à l'ennemi cinq mille hommes d'infanterie et de cavalerie; il ne pourra pas me forcer dans ce poste, mais il pourra se rendre maître de la campagne; si j'avais encore 2,000 cavaliers et autant d'infanterie, j'espérerais, avec l'aide de Dieu, lui faire repasser le Rhin. J'espère que mon maître fera remonter bientôt notre cavalerie démontée; mais pour l'infanterie, il n'y a pas de remède.

A. A.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Camp de Fribourg, 8 août 1644.

Vous verrés par la relation que je vous envoie, et vous sçaurés plus particulièrement par Tourville ce qui s'est passé dans les deus combats que j'ay donnés près Fribourg à l'armée de Bavière. L'armée des ennemis a couru risque d'estre entièrement deffaicte, mais du moins elle a esté extrêmement ruinée; pour moy j'ay perdu beaucoup d'officiers, et entre aultres des nostres le pauvre Mauvilly a esté tué: certènement c'est la plus grande perte que nous pussions faire; Longepierre m'a prié de vous escrire en sa faveur; mais je croy que vous

devés considérer ce que la charge a cousté au pauvre Mauvilly, et avoir soin de ses parens. La Boulaie, La Place, le chevalier de Rode ont très bien faict; La Place a esté blessé, le cheval de La Boulaie tué; Chamilly a faict des miracles.

Nous avons perdu un nombre très grand d'officiers; Mr de Tourville vous les nomera. St Point a esté blessé apprès avoir faict des miracles. Tourville vous entretiendra particulièrement de tout ce qui s'est passé, et de tout ce que nous alons faire. J'ay perdu quantité de chevaus et quasy touts mes gens ont esté blessés... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN[1].

Camp de Fribourg, 8 août 1644.

Je vous envoie la relation de tout ce qui s'est passé dans nos combats; je m'asseure que vous l'aprouverés et que vous jugerés facilement que si l'armée de Bavière n'a pas esté absolument deffaicte, au moins elle a esté ruinée en un point qu'elle aura bien de la peine à s'en remettre. Pour nous, certènement nous y avons perdu du monde, mais non pas à comparaison des ennemis; la perte est tombée beaucoup plus sur les officiers que sur les soldats et il ne se peut dire avec quelle affection et quel cœur tout le monde a servy dens ce rencontre.

Je ne vous diray rien de Mr le mareschal de Guiche; il est trop cognu de vous pour qu'il soit besoin que je vous en parle; tout ce que je vous en puis dire c'est qu'en cette occasion il a surpassé, s'il se peut, vostre attente. Mr le mareschal de Turène y a servy avec tout le cœur et la capacité imaginable. Messieurs d'Espenan, de Paluau, d'Aumont, de Tournon et

1. Les deux lettres de M. le Duc à Mazarin des 8 et 12 août 1644 ont été publiées avec les Mémoires de Lenet (édition Michaud). Nous rétablissons ici le texte collationné sur l'original autographe.

de Marcin y ont faict des merveillies, vous le verrés par la relation que je vous en envoie, et je vous puis dire qu'il n'y a rien de plus véritable; vous me cognoissés assés pour croire que je n'aime pas à mantir. Leschelle a esté blessé très dangereusement après y avoir servy très utilement, et on ne peut croire quel honneur le pauvre Mauvilly avoit aquis quend il est mort. Touttes nos trouppes ont très bien faict leur devoir et je vous jure que jamais armée n'a esté si proche de sa perte quo celle des ennemis; Dieu ne l'a pas voulu; nous en retreuverons peut-estre l'occasion.

Vostre régiment d'infenterie a faict tout ce qu'on en pouvoit attendre, mais principalement le marquis de Castelnau s'est signalé au dernier point; je croy que, à cet heure que n'avons plus de sergent de bataillie, vous lui devés envoier la lettre pour servir; il s'en aquitera très bien et il mérite plus que cela, si je l'ose dire. Mes régiments on faict à merveillie et j'ay perdu un nombre très grand d'officiers; mais entre aultres Chamilly, mon lieutenent coronel, et St Poin, premier capitaine de Conty, y ont faict des miracles. Le régiment de Persant s'est signalé; mais il a perdu le pauvre La Frésinette; je vous conjure de vouloir faire avoir la lieutenence coronelle à Bout-du-Bois[1] qui en est premier capitaine; il a très dignement servy, et si de plus la charge luy apartient le droit.

Les ennemis pâtissent infiniment et j'espère que, avec l'aide de Dieu, ou nous les ruinerons ou du moins nous les obligerons à nous abendoner Fribourg. Nous marchons demain du coté du Virtemberg dans le val de Lentesling[2], qui est un poste où nous treuverons du fourage abondament, d'où nous pourons tirer facilement nos vivres de Brisac, d'où nous incommoderons infiniment les ennemis en tenent avec de fors

1. Du Bout-du-Bois eut plus tard le commandement du régiment et varia durant les guerres civiles.
2. Langendenzlingen.

partis de cavalerie tousjours leur dérière, et d'où nous serons en estat de dessandre le Rhin quand nous le voudrons, et de former tel dessin qu'il nous plaira de ce costé là. Tourville vous en entretiendra d'un qui est très considérable.

Je mande à Mr Arnault de m'amener les trouppes qu'il a; je ne sçay en quel estat elles seront; mais selon cela nous prandrons nos mesures. Je vous prie de nous vouloir fortifier d'infenterie, cela est absolument nécessaire en ce païs icy. Je croy que vous estes trop de mes amis pour ne m'assister pas en un rencontre où il se præsente une si belle occasion et si utile à l'Estat. Je ne vous puis dire avec quel zèle et quelle affection et quel cœur La Moussaie a servy en cette occasion; il a eu trois chevaus tués sous luy et une mousquetade au bras; cela mérite bien que vous le trétiés favorablement. Je croy qu'après ce qui s'est passé icy personne ne sçauroit treuver à redire que vous le fassiés servir. Le chevalier de Chabot a eu aussy un cheval tué et a faict des merveillies; toutte l'armée en rendra tesmoignage; je vous conjure de luy vouloir faire ressentir les effects de vostre bonne volonté, de la mienne, et de son méritte.

Nous avons perdu deus sergens de bataillie, et par conséquent, si vous nous donnés M^r le marquis de Castelnau, nous en aurons encor un de manque. Châtelus est icy qui a esté blessé de deus coups, mais quy sera bientost guéry; je vous respons qu'il fera très bien cette charge; si vous voulés l'en gratifier, je vous en auray une très particulière obligation.

Je me sens obligé de vous dire que la cavalerie de l'armée allemende est au meillieur estat du monde et que certènement elle est infiniment meillieure que l'année passée. Ils ont très bien emploié l'argent qu'on leur avoit donné. Pour nous, je vous conjure de nous envoier nos montres le plus souvent et le plus diligament qu'il se poura; ce n'est pas icy un péïs où l'on vive pour rien. . . . .

. . . .

Gerzé et Isigny[1] ont faict des merveillies, et St Martin, qui servoit l'année passée à l'artillierie, a faict icy des merveillies et n'a pas peu servy en cette occasion. C. P.

Camp de Langdenscheling[2], 12 août 1641.

J'envoie le chevalier de Gramond à la Royne pour luy donner advis de ce qui s'est passé dens nostre dernier rencontre avec les ennemis, où nous leur avons pris leur canon et leur bagage; l'armée s'est sauvée, mais avec un désordre et une confusion estrange; je ne croy pas qu'elle se puisse si tost remettre. Nous alons à cet heure songer à ce que nous pourons entreprendre et dens un jour ou deus je vous en donneray advis afin d'avoir là-dessus vos résolutions. Je vous supplie de songer à nous fortifier d'infenterie, parceque, outre ce qu'il fault que nous fassions, il fault aussy qu'il en reste à Mr de Turenne pour s'establir en quartier, et il est à croire que Hatsfeld, le duc de Loreine et le reste de Bavière se réuniront pour nous en empescher, si les Suédois ne rentrent en Allemagne et si Madame la Landgrave n'entreprend point de divertir quelqueunes de leurs forces. Je vous suis infiniment obligé de la commission de Mr de La Clavière et de ce que vous faictes pour mon affaire de Stenay.

Ce que vous me mendés de Mrs de La Melleraie et de Gassion m'afflige extrêmement, et je ne comprens point pourquoy on a voulu faire une chose qui choquât si fort Mr de Gassion et qui est tout à faict injuste, le contraire de ce qu'on a faict s'estant pratiqué dans touts les aultres sièges qu'on a faicts; je vous prie que cecy demeure entre nous.

Pour ce qui est de ce secret, je ne m'estonne pas qu'on

1. René du Plessis de la Roche-Picmer, marquis de Jarzay, tué en 1672. — François de Brécy, chevalier d'Isigny, parent de Madame la Princesse, enseigne des gendarmes d'Anguien, blessé à Fribourg, tué en duel en 1646.
2. Langendenzlingen, aujourd'hui Denzlingen.

l'ait mandé à Paris, puisque je ne jugay pas que ce fût une chose fort nécessaire à garder pour passer en Allemagne et que moy-mesme je le desclaray à tout le monde pour en faire prandre aus officiers la résolution de bonne grâce, et par leur example y mener leurs soldats avec guaieté, et je vous asseure que cela a mieus réussy que si je les eusse trompés.

Songés à nos montres, je vous supplie, et voiés un peu à les faire partir plus tost à cause de la longeur du chemin qu'il fault qu'elle facent et la difficulté, la seconde ne pouvent encor passer si tost à cause des trouppes du duc de Loreine...

Je ne sçaurois vous dire assés de bien de nos maréchaus ny de nos aultres officiers; tout le monde sert avec une passion incroiable. C. P.

MADAME LA PRINCESSE A M. LE DUC.

Paris, 16 août 1644.

Mon cher fils, j'ay resu une très grande joie de l'asuranse que Mr de Tourville m'a donnée de vostre bonne santé, après se que luy et plusieurs otres m'ont dit et écrit des périls que vous avés couru. Je loue Dieu, mon cher anfan, de se qu'il vous a préservé; il fault bien que vous luy an randiés grâse et que vous ne soyés jamés ingrat vers sa bonté qui vous a miraculeuseman préservé; pour moy, il ne sera jour de ma vie que je ne l'an remersie. La Rène me vien de dire qu'elle a ancore eu nouvelle que vous avés ancore eu un gran avantage sur les énemis et que vous avés défect l'infanterie, se qui a donné à Sa Magesté une très grande joie et à Mr le Cardinal, qui témoigne avoir pour vous une pasion très grande et fect valoir vos servises autan qu'il se peult. An vérité nous luy sommes très obligés et à la bonté de la Rène, qui parle de vous avec toute l'estime que vos servises méritent; mes elle est fâchée, et Mr le Cardinal ausi, de se que vous vous exposés

trop dans les périls; pour moy, mon cher anfan, j'an suis au désespoir et an de si cruelles alarmes que je ne suis an repos ni nuit ni jour; et vous avés bien oublié se que vous m'aviés promis de vous conserver pour l'amour de moy qui n'ay de joie ni de plésir an la vie que par vous; conservés vous donc, mon cher anfan, si vous m'émés, et croyés que je vous ème plus que ma vie. Je suis depuis dis ou douse jours dan les Carmélites où je prans des eaus et où je me suis retirée depuis que vous avés pasé an Alemagne, pour prier et fère prier Dieu pour vous, afein qu'il vous conserve et qu'il vous ramplise de ses gràses et vous donne toute sorte de bénédicsions.

. . . .

Je ne vous dis pas la joie de vostre sœur et de tous nos amis et amies, vous la pouvés juger. Je n'ay pas loisir d'écrire à M[r] de Turène et au maréchal de Guiche, à mon nepveu de Tournon et à tous nos amis; mes je vous prie de leur fère un compliman de ma part; je suis bien fâchée qu'il y an ait de blésés et de la mort du pauvre Movilli[1]. A. C.

GASPARD DE COLIGNY A M. LE DUC.

Août 1644.

Par Dieu, voilà assés bien aller pour un gardeur de frontière de Champagne et pour un comandeur de camps volants, et voilà assés bien parlé à moy pour un foutu bougre qu'il semble que le ciel n'ait destiné qu'à passer sa vie dans l'admiration des choses que vous faittes. Le bruit et la tempeste des coups éfroyables des lieux où vous avés porté la victoire et la mort a frapé mes oreilles, et la renomée m'a faict sçavoir vos exploicts avant qu'on nous les eût mandés de Paris; elle dit des choses qui surpassent l'imagination; elle dit des choses qui

1. Mauvilly, tué le 5.

serviroient plustost à composer des romans que des histoires, et encores dans ce genre d'escrire je ne connois que Mr de Gombervile assés hardi pour entreprendre de faire un roman de vostre histoire. Vous m'avés fait l'honneur de me faire passer quelquefois pour un grand menteur, mais à ce coup le mensonge aura l'avantage sur la vérité, car je vous respons que la postérité croiroit plus aysément ce que je dis que ce que vous faittes. Mais foutre de la postérité; tout le monde vous rend justice et n'y a personne qui ne schache que la renomée, avec tout ce qu'elle nous publie d'incroyable, a plustost diminué de vostre gloire qu'elle n'y a adjousté. J'avois ouy parler de gagner des batailles; j'avois ouy dire aussi qu'avec de grandes armées on en forçoit de petites retranchées; mais qu'en deux jours on gagnoit trois ou quatre batailles et forcer une armée plus forte que la vostre et qui jusques alors a passé pour invincible, c'est ce que je n'avois encores jamais ouy dire. Pour moy, je vois bien que mon destin m'a privé du plaisir de tirer l'espée pour vostre service dans une ocasion si signalée où, de sens froit et sans bravoure, je vous proteste, Monseigneur et mon maistre, que je voudrois avoir laissé la vie à condition d'i avoir esté présent, non pour ma vanité particulière ni pour l'espérance que cela me deut servir à la cour, seulement pour la simple passion que j'ay de n'estre pas éternellement indigne de l'honneur de vos bonnes grâces que vous m'avés fait l'honneur de me promettre et dont je mérite de déchoir si vous n'avés une bonté extrordinaire. Ce sont là les sentiments où est le plus malheureux et le plus passioné de vos serviteurs, et le comencement de mes douleurs ne m'en devoit pas faire espérer une suitte plus agréable; avec cela, Monseigneur, je vous proteste que ma joie surpasse de bien loin mon déplaisir et que je suis si sensible à ce qui vous touche que je ne le peux plus estre à ma mauvaise fortune, qui ne sçauroit continuer si vous me faittes honneur de m'aymer autant que vous le devés, c'est à dire

autant qu'on doibt aymer une personne qui ne dépendra jamais que de vous...

Il y a un homme dans cette armée, qui est Mr de Saint-Ibar[1], qui m'a, il y a déjà longtemps, prié de vous assurer de l'extresme passion qu'il a que vous le croyés vostre très humble serviteur, avec ferme dessein de persister toute sa vie dans cette résolution là. A. C.

No VII.

LIVRE IV, CHAPITRE VI.

Août 1644. — Mai 1645.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Paris, 27 août 1644.

Les allarmes où je suis que mon filz aie entrepris des choses impossibles à réussir, me mettent au désespoir, principallement voiant qu'il avoit en main à jeu seur de maintenir sa grande réputation, et de continuer à faire force belles conquestes, sans pouvoir rien craindre le reste de cette campagne.

Il sera secouru d'icy de tout ce que l'on pourra dans la constitution des affaires présentes; mais ou ce que l'on luy envoie sera réduict à peu, comme il verra, parcequ'Arnault

1. Henri d'Escars de Saint-Bonnet, seigneur de Saint-Ibart, cousin germain de Montrésor; exilé avec les Importants, il s'était retiré en Hollande.

luy mène et de très mauvaises trouppes, et de nouveau levées, ou bien ce que Magaloti mène n'arrivera de longtemps, mesme sera occupé aillieurs, si Mr de Lorraine s'approche de Wormes comme l'on dict qu'il y va.

Paris et tous les amis de mon filz sont en une fâcherie non pareille qu'il n'aye faict trois choses; la première, reprendre Fribourg s'il le pouvoit; la seconde, revenir attacquer une place deçà le Rhin, non delà; la troisiesme, de n'avoir ramené les trouppes qu'il avoit menées selon sa parolle, qui l'avoient si gayement suivy.

Pour Monsieur de Longueville, ma femme, ma fille, et moy, nos apréhenssions sont sans mesure de le veoir si loing en lieu où tout luy tombera sur les bras, sans que nous puissions guières le servir, et hors d'espoir de le veoir bien tost, et où tous les ennemis se joindront pour le perdre, sçachant encores à combien de périlz il s'expose. Je vous envoyeray à Metz quelques coureurs dont je vous feray présent. J'y envoyeray la monstre de mes gendarmes et des vostres sans délay.

Je vous prie de vous conserver, et de croire les bons conseilz, et non intéressés. Remerciés Dieu, priés le; faictes faire en vostre armée des dévotions publicques, et croiés qu'Il donne les victoires, qu'Il a dressé l'esprit, et conduict les actions de ceux qui le craignent, et au contraire qu'Il faict tomber de bien hault ceux qui l'abandonnent. Pour moy, ma propre vie seroit de bon cœur employée pour vous servir; Mr le cardinal Mazarin faict ce qu'il peut pour vous, c'est ce qui me console; mais réglés vos desseings selon la possibilité de vous secourir, eu esgard aux affaires présentes... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Camp devant Philisbourg, 1er septembre 1644.

Je vous suis trop sensiblement obligé des soins que vous avés pris de faire valoir le peu que nous avons faict auprès de la Royne, et de tent d'aultres marques que vous m'avés données de vostre amitié pour ne vous pas renouveller les protestations que je vous ay faictes d'estre inviolablement vostre serviteur; après cela je croy que vous ne voulés plus de compliment, quoyque l'afaire de Stenay, celle de Châtelus, de Castelnau, de La Moussaie et le renfort que vous nous envoiés en méritassent bien.

M. de Palière vous donnera la capitulation de Spire qui a receu garnison, et vous dira l'estat de nostre siège qui vat aussy bien que nous le pouvons souhaiter. Ce soir nous devons faire à la première garde de La Moussaie le logement à la palisade qui est au devant du fossé. Les ennemis font ce qu'ils peuvent pour se remettre en estat; Hasfeld marche pour les joindre; Bavière leur a envoié 1000 chevaus pour les remonter, et le duc de Loreine, à ce que Tourville m'a dit, revient de deçà. J'espère que Mr Arnault nous amènera bientost un secours; je ne sçay pourtent encor au vray le lieu où il peut estre; cela nous est très nécessaire à cause des grands travaus qu'il nous fault faire. Après la prise de cette place nous tascherons à profiter des avantages que ce succès nous produira et je ne manqueray pas de vous avertir ponctuellement de tout. Je vous supplie de songer à faire venir quelque infenterie, parceque je croy que vous jugés bien qu'il fault que la mienne s'en revienne avec moy et qu'il en fault beaucoup pour les garnisons et pour la campagne... C. P.

TURENNE A M. LE DUC.

Mayence, 15 septembre 1644.

Il y a trois des principaux de Maience qui sont auprès de moi pour traiter; il y aura fort peu de difficulté pour leur accorder tout ce qu'ils demandent; ils ont refusé la nuict passée Wolf[1] avec son régiment, à cause que j'i estois arrivé auparavant. Dès que V. A. sera icy, tout sera en estat; qu'elle signe le traité; je la suplie de venir aussi promtement qu'elle poura à Oppenheim, et de là icy. Toute la cavallerie est logée dans le chemin; si V. A. veut avoir en partant de Worms escorte jusques à Oppenheim, elle n'a qu'à prendre le rég[iment] de Kanofski qui est à Eck, pourveu qu'il lui plaise le renvoier promtement de Oppenheim dans son quartier, n'i aiant que lui qui garde tout le bagage... A. C.

M. LE PRINCE A M. LE DUC.

Bourges, 17 septembre 1644.

Mon fils, vous verrés par la lettre que j'escris à Mr Girart comme j'ay mis ordre à tout ce dont vous m'escrivés. J'espère qu'on agréera ce qu'avés fait pour Mr d'Espenan; vos miraculeuses victoires me resjouissent à un point non exprimable. La mort de Mr le conte de Tournon m'aflige hors touste imagination; vous et moy ne pouvions faire plus grande perte; je solicite ses charges pour le conte de Brion; ma femme, mes lettres et La Roussière font tout ce que peut mon pouvoir de ma part. Il y a grande dificulté; faudra voir la fin de sa blessure; Palluau, sans congé de vous, a envoié demander ses charges, c'est une horible impudence. Je fais poursuivre

1. Après l'échec de son messager, Wolf, en personne, renouvela sa tentative deux jours après (voir p. 386).

l'ordre de vostre retour et de vos troupes; mais escusés moy si je vous dis qu'il ne vous faut nul ordre que celuy de vostre jugement; envoiés à Mr le cardinal Masarin le nom de celuy que voulés mettre à Stenay, afin dans vostre retour d'en prendre possession. Je suis ravi de vostre santé et conservation dans tant de périls... A. C.

TURENNE A M. LE DUC.

Camp de Landau, 25 septembre 1644.

Je ne suis arrivé icy qu'à la nuict, où aussitost j'ay esté voir Mr d'Aumont, que j'ay trouvé avec un visage aussi ferme et tranquil que jamais. Il y a un chirurgien prez de luy, qui asseure qu'il n'a pas l'os cassé; mais luy affirme tousjours qu'il est asseurément cassé. J'ai esté à la trenchée pendant qu'un de mes gens escrivoit ce mot[1], et, au retour, ai parlé au médecin de V. A. et à mon chirurgien, qui ne verront que demain la blessure de Mr d'Aumont, n'aiant pas voulu oster aujourd'hui son premier appareil. Ils en ont assés mauvaise opinion, mais n'en désespèrent pas. Je n'ai jamais veu personne plus de sang froid, ni plus résolu qu'il est. Il m'a seulement parlé de sa charge, afin que la Roine la donne à sa femme. Je croi qu'il suffira d'attendre dans un jour ou deux à envoier à la court, si vous le trouvés à propos. Je ne suis arrivé qu'à la nuict et fais achever la batterie, où le canon sera cette nuict; elle peut estre à cent pas du fossé. On travaille à faire des blindes partout à la trenchée, qui est enfilée depuis un bout jusques à l'autre. Je ne peux vous rien dire autre chose, n'estant arrivé qu'à la nuict. Je croi qu'il seroit à propos qu'il y vînt encores un peu d'inf[anterie], de sorte que, si V. A. trouve bon, mon rég[iment], Masarin et Nétancour vien-

1. Les premières lignes de la lettre ne sont pas de la main de Turenne.

droient demain. Il n'i a pas apparence que ceci dure longtemps...

Je vous manderai des nouvelles demain de bonne heure.

A. C.

MAXIMILIEN, ÉLECTEUR DE BAVIÈRE, A L'EMPEREUR.

Munich, 26 septembre 1644.

Dieselbe haben ausz der Beylage mit mehrerm genedigirt zu vernemmen, wassmassen der französisch General Herzog von Anguien nit allein die Vestung Philippsburg durch des Commendanten fruezeitige und unnothwendige Ybergebung, sondern gleich darauf auch Wormbs, Oppenheimb, Menz, und vermög der leztern Bericht auch Creizenach durch deren unzeitige Accomodation, und also nunmehr den ganzen Rheinstromb von den Waldstetten an biss auf Bingen hinab in sein Gewaldt gebracht, und sich nunmehr auch ausser allen Zweifel mit aller Macht bemuehen wirdt, wie er die übrigen jenerseits Rheins gelegne vesste Pläz, vornemblich Frankenthall, gleicher gestalt erobern, und alsdan und etwan wol eher über Rhein auf dysseits khomen, gegen Frankhen avanciren, und nit allein die Hessen-Cassellische Völckher, welche sich ohne dies schon in die 4,000 starckh ins Ringaw herauf begeben, sondern wol auch den Königsmarckh an sich ziehen

Vous apprendrez par le rapport ci-joint que non seulement le duc d'Anguien s'est emparé de la forteresse de Philisbourg, que le commandant lui a livrée prématurément et sans nécessité, mais que les villes de Worms, Oppenheim, Mayence se sont aussi rendues par capitulation, ainsi que celle de Creuznach, d'après les derniers rapports que nous avons reçus. Il est maître à cette heure de tout le cours du Rhin, à partir des villes forestières, jusqu'à Bingen; il va s'efforcer, sans aucun doute, de conquérir toutes les autres places fortes de l'autre côté du Rhin, en premier lieu Frankenthal, pour pouvoir alors plus facilement passer le fleuve, se diriger vers la Franconie et attirer à lui, non-seulement les troupes de Hesse-Cassel, qui ont remonté la vallée du Rhin au nombre d'environ 4,000 hommes, mais aussi celles de Königsmarck. Torstenson, dont les forces, suivant les derniers rapports, sont supérieures de 3,000 chevaux à celles de

möge. Dan weil dem einlangenden Bericht nach der Dorstensohn auch ohne den Königsmarckh umb 3,000 Pferdt sterckher ist alss Euer May:General Leittenandt Graff Gallass, so khan er den Königsmarckh mit seinen Völckhern wol von sich gehn, und eintweder ein absonderliche Diversion vornemmen, oder mit denn Hessen und Franzosen conjungiren lassen. Und wan auch schon die Conjunction nit geschicht, so ist doch der Herzog von Anguien, zumal ihme abermalss aïn neuer Succurs von 6 Regimentern zu Pferdt und 7 Regimentern zu Fuess under dem Magalloti auss Niederlandt zuekombt, mit der Anzahl meiner Reichsarmaden weit yberlegen.

Und obwol beide Veldmarschallen, Graf von Hazfeldt und Mercy, resolvirt und allen möglichen Fleiss anwenden zu verwöhren, dass die französische Armaden nit über Rhein heriber komb, so ist doch ungewiss, ob es auch gedachte beede Veldtmarschallen mit ihrer Macht und Sorgfalt weden an allen Orthen vervöhren können, weil die Franzosen, wie in der Beilag mit mehrern ausgefiehrt, alberait gar zu grossen Vorthail und alle vornemme Posti am Rhein in ihrem Gewaldt, und ein zuegerichte Schüffbruggen an der Hardt haben. Bei dem allem aber gehel mir sonderbar auch zu gemieth, wan mein anverthraute Reichs-

votre lieutenant-général, le comte Gallas, peut parfaitement se passer de Königsmarck, et lui laisser faire ou une diversion spéciale, ou sa jonction avec les Hessois et les Français. Si cette jonction ne se fait pas, le duc d'Anguien ne s'en trouvera pas moins de beaucoup supérieur à mon armée impériale, car Magalotti lui amène des Pays-Bas un nouveau renfort de 6 régiments de cavalerie et de 7 régiments d'infanterie.

Quoique les deux feld-maréchaux, le comte de Hazfeldt et Mercy, se donnent toute peine possible pour empêcher les armées françaises de traverser le Rhin, il n'est pas certain que, malgré leurs efforts, ils parviennent avec leurs forces à défendre le fleuve sur tous les points, car les Français jouissent de trop grands avantages, sont en possession de toutes les places fortes le long du Rhin et disposent vers le Hardt d'un pont de bateaux tout préparé, comme on le voit par le rapport ci-joint. Tout ceci me préoccupe excessivement, car si l'armée impériale qui m'est confiée, et qui, avec l'aide de Dieu,

armada, alss darauf negst Gott diser Zeit die Defension der herobigen Crayssen und des Reichs gegen denn Franzosen allein bestehet, einmahl so der guettige Gott verhietten woll, einen Bruch leyden solte, dessen man bei den Franzosen Starckhen und von Tag zu Tag mehrers zuenemenden Armaden nit versichert ist, dass auf solchen Fahl zugleich mit der Armada auch die herobige Crayss in Verlust gehen, und ohne einigen ferneren Widerstandt in der feindt Gewaldt gerathen.

Wass ich bissher fir ein ansehenliche Armada zu Ross und Fuess mit aller Zuegehör, maistens auss meinen aignen Mittlen, und mit ainen solchen grossen Spesa, die sich weit über mein Contributionsquotten beloffen im verschinen Wüntter ausgerist, und hernacher im Somer zeitlich zu Veldt gefiehrt, ist menigelich bekhandt; und hab ich sye, nachdem dieselbe bei Freyburg und auf dem Schwarzwaldt, an Volckh, Pferdten, Artollerei, Munition, Armaturen, Klaydern, Fuehrwerckh und andern Sachen Schaden gelitten, und sehr abkhomen, gleichsamb wider von neuem und also zweymal in ainen Jahr mit allen nothwendigen Requisitis aussristen, und allein jezunder alssbalden zu Remontirung der Cavalleria und Widerbespannung der Artollerey und Profiantfuehrn uber 3,000 Pferdt

est seule chargée de défendre les cercles et l'Empire contre les Français, venait à être anéantie (Dieu veuille l'empêcher), il est évident que les cercles seront perdus et tomberont sans aucune autre résistance au pouvoir de l'ennemi : nous ne sommes pas à l'abri de ce malheur, car les forces des Français augmentent de jour en jour.

Tout le monde sait ce que j'ai fait jusqu'à ce jour pour équiper une armée considérable, tant cavalerie qu'infanterie; l'hiver dernier, je l'ai munie de tout ce qu'il fallait; les frais ont dépassé de beaucoup ma part de contributions; au commencement de l'été je l'ai conduite en campagne; après avoir subi beaucoup de pertes à Fribourg et dans la forêt Noire, en hommes, chevaux, artillerie, munitions, armes, effets, voitures et autres objets, je l'ai de nouveau munie de tout le nécessaire : c'était la seconde fois dans la même année. Pour remonter la cavalerie, les équipages d'artillerie, et assurer le transport des vivres, j'ai dû acheter, argent comptant, plus de 3,000 chevaux; je les ai tirés de mes états, qui en sont maintenant épuisés. Ce nouvel équipement m'a coûté près de

in meinen vorhin an Rossen erschöpften Lannden umb baares Gelt erkhauffen und hinauss schickhen muessen. Welche neue Aussristung wenigist in die 400,000 M. gestanden, und meine bissher noch gehabte Mittel dermassen erschöpft hat, dass ich hinfiro bei Erhaltung meiner Reichsarmaden so vil nit mehr würde praestirn könden, sonder under disem Hart zu meiner selbst, und meiner liben Posteritet und Lannden eüsseristen Gefahr und Schaden erligen miessen.

400,000 m.; il a épuisé mes dernières ressources, et il m'es impossible d'entretenir plus longtemps mon armée sans écraser, sous ces charges, ma postérité et mes états, qui succomberaient à la suite de ces dangers et de ces pertes extrêmes.

Welcher Gestalt auch fast alle andere Stendt des Reichs und deren Unterthanen durch dise langwirige Krieg, und dabei von Feindten und Freindten erlittne Schäden, Einquartierungen, Contributiones und dergleichen Oblagen biss auf das Marckh aussgesogen, ruinirt und in solchen Ubelstandt gesezt seindt, das wegen weiterer Underhaltung der Reichs Völckher wenig Rechnung mehr auf sye zu machen ist, dass alles ist Euer Maj:vorhin zu genuge bekhandt, und dahero unnötig solches diss Orths weidleüffer ausszufiehren. Warbei meines Erachtens auch diss wol zu considerirn und alle oberzelte obwol an sich selbsten grosse Gefahrn noch grösser macht, dass die Stendt des Reichs, wie man alberait bei des Herzogs von Anguien Progressen am Rheinstromb sieht und erfahrt, der Franzosen Kriegs-

Presque tous les états de l'Empire sont ruinés, et leurs sujets plongés dans la misère. Après cette longue guerre où amis comme ennemis leur sucent jusqu'à la moelle des os, par les pertes, logements, contributions, et toutes les autres charges, il ne faut pas songer à leur faire entretenir plus longtemps les troupes de l'Empire : Votre Majesté le sait assez, et il est inutile de le lui rappeler davantage. Suivant mon opinion, il faut aussi considérer que tous les dangers dont j'ai parlé, quoique bien grands en eux-mêmes, sont encore aggravés parceque les états de l'Empire redoutent grandement l'armée française : les progrès du duc d'Anguien sur le Rhin en fournissent déjà la preuve; à la moindre menace ou sommation, sans attendre que l'ennemi en vienne à l'emploi de la force.

macht dermassen hoch apprehendirn, dass sye denselben nit allein auf blosse Bethroung und Aufforderung alssbalden, ehe noch einiger wircklicher Gewaldt angelegt wirdt, Thür und Thor öffnen, und sich in ihr Protection ergeben; sondern etliche auch dessen unerwarth, wie Euer May: ohne Zweifel schon werden vernomen haben, denn Franzosen entgegenschickhen, und die Verschonung ihrer Lanndt und Leuthen auf Mass und Weiss, wie ein jeder khan und mag, suechen und zu erlangen sich bewerben. Wardurch die Franzosen solche Vorthel im Reich bekhomen, dass sye die andere Stendt, welche dergleichen nie im Sün gehabt, desto leichter mit Gewaldt darzuebenöttingen, oder da sye sich widersezen, von Landt und Leuthen vertreiben und endlich der Gestalt; wan man nit unverziglich andere Mittel ergreifft und vorkhombt, das ganze Reich under ihre Protection und Dominat bringen khönden.

les villes ouvrent toutes les portes et se mettent sous sa protection. Il y en a même, Votre Majesté doit déjà en avoir connaissance, qui envoient spontanément à la rencontre des Français pour traiter avec eux d'une façon ou de l'autre, suivant que chacun le peut, afin d'obtenir la grâce de leurs pays et sujets. Les Français acquièrent ainsi dans l'Empire une telle supériorité, qu'ils peuvent contraindre facilement les autres états (qui n'y avaient jamais pensé) à reconnaître leur suprématie, chassant les peuples du pays en cas de résistance; il faut aviser à employer sans retard d'autres moyens; sinon l'Empire entier tombera au pouvoir des Français.

Sintemahl dan auss angezogenen Umbstenden clerlich genueg erscheint und zu schliessen ist, dass im Röm:Reich bei denn Stenndten die Kräfften und die Mittel der französischen Macht genugsamen Widerstandt zu thuen und dass Röm:Reich vor ihrem Dominat zu erretten nit mehr vohranden; und wol zu erachten ist, dass auch Euer Kay:May:dieselbige bei denen in ihren Erb-

De tout ceci, il ressort clairement que les états ne possèdent plus assez de forces, n'ont plus assez de ressources pour résister avec succès aux armées françaises, et sauver l'empire romain de leur domination; on peut juger aussi que Votre Majesté Impériale ne peut plus trouver dans ses royaumes et états héréditaires des forces suffisantes pour les défendre des grands périls et dévastations qui

königreich und Lannden von dero underschidlichen Feindten empfangnen und noch befahrenden vilfeltigen Schäden und Ruin allein nit werden erschwingen; und neben andern Ihren Feindten dem Reich wider die Franzosen, ob Sye schon gern wolten, genuegsame Assistenz laisten könden; alss gibt bei so bewandten Dingen die Vernunfft und eüsseriste Noth selbsten an die Handt, dass man den Krieg gegen Franckhreich mit Macht nit hinaussfiehren köndt und mög, sondern andere Mittel und zwar ob præsentissimum et summum periculum moræ ohne einigen lengern Verzug ergreuffen und zu Werckh sezen müess.

les menacent et qu'ils sont exposés à subir de la part de ses divers ennemis. Quand bien même vous le voudriez, il vous est impossible de secourir l'Empire contre les Français et contre vos autres ennemis en même temps. Dans ces circonstances, il n'y a pas possibilité de continuer plus longtemps la guerre contre les Français; la raison et l'extrême nécessité le défendent; il faut recourir à d'autres moyens et les mettre en œuvre sans retard, à cause des grands dangers qui nous menacent.

Und ob man wol schon vor disem bei dem letztern zu Regenspurg in A° 1636 gehaltnen Collegial Convent, wie auch bei der darauf in A° 40 ervolgten gemeinen Reichs Versamblung auf dergleichen güetliche Müttel geschlossen, und zu solchem End die general Congress zu Münster und Ossnabrugg vorgeschlagen, und mit des Reichs Feindten veranlasst, in Hoffnung dardurch fünderlich zu einem Friden im Reich zu gelangen; so hat man doch bisshero im Werkh selbst erfahren, dass man sich auf dise Tractaten wenig verlassen, noch darum wider dise jezund vor Augen stehende und ferners anthroende grosse Feindts Gefahren einige Sicherheit hoffen khan, in Erwegung das nit allein

Ces moyens ont bien été recherchés lors de la dernière convention collégiale de Ratisbonne en 1636, ainsi qu'à la diète générale de 1640, et c'est dans ce même but qu'ont été proposés et réunis à Munster et Osnabrück les congrès avec les ennemis de l'Empire, dans l'espoir d'arriver à la paix; mais on a éprouvé qu'il faut très peu se fier à ces traités, et que, par conséquent, on ne peut espérer aucune sûreté contre le péril présent et les dangers plus éloignés dont l'ennemi nous menace; car, bien avant d'arriver à l'œuvre principale, à peine les pourparlers seront-ils entamés que des difficultés préliminaires et des obstacles à l'infini y apporteront le doute et l'incer-

derselben wircklicher Vortgang, bevorab in dem Haubtwerckh, auss vielen Obstaculen und noch unerledigten præliminar Difficulteten gar ungewiss und zweifelhafftig; sondern, wan sye auch schon am Erst vortgehen mochten, der Anfang darumb nit gleich von des Röm:Reichs Sachen, sonder (wie man dessen guette Nachricht hat) von andern ausswerttigen sich zwischen beiden Cronen Spanien und Franckhreich controvertirenden Differentien wirdt wollen gemacht, und so lang dariber disputirt und gezanckht werden, dass das Röm:Reich inmittelst wol ganz und gar zu Grunde gehn, und ein Crayss nach dem andern so weit under frembden Dominat hinein gerathen wirdt, dass von diser Friedenshandlung Euer Kay:May: so wol alss Churfürsten und Stendte wenig Nuz und Sicherheit mer haben, sonder die von denn Feinden selbst vorgeschribne Conditiones anzunemmen benöttiget sein werden; und gleich wie Franckhreich und Schweden bissher niemalss einen rechten Lust zum Friden erzaigt, sonder denselben nur im Mundt und in der Feder gefiehrt, und sich der general Congressen und darzue beschechnen Absendungen allein zum Deckhmantel ihrer gefehrlichen Intentionen müssbraucht, und solche nach ihrem Gefallen mit allerlay scheinbaren Prætexten aufgezogen, und noch dato auf-

titude. Les affaires de l'Empire romain devraient passer les premières; mais on les négligera pour s'occuper tout d'abord (on en a déjà des nouvelles sûres) des différends survenus entre les couronnes d'Espagne et de France, sur lesquels on disputera assez longtemps pour que, dans l'intervalle, l'Empire romain périsse complètement et qu'un cercle après l'autre tombe sous la domination étrangère; alors ces pourparlers n'offriront plus rien d'utile ni d'assuré à Votre Majesté Impériale, aux électeurs et aux États, qui se verront forcés d'accepter les conditions dictées par l'ennemi. Les Suédois comme les Français n'ont témoigné jusqu'à présent aucun désir sérieux de faire la paix. Ils n'en parlent que du bout de la langue et de la plume, n'envoyant des ambassades au congrès que pour cacher leurs intentions dangereuses et traîner les pourparlers en longueur par tous les prétextes plausibles et suivant leur bon plaisir. Il est à prévoir qu'au moment où la fortune leur sourit sur le Rhin surtout et dans les Pays-Bas, ils suivront cette ligne de conduite plus longtemps encore; ils se garderont bien d'interrompre le cours des pourparlers par quelque action importante; mais, si on ne met promptement d'autres moyens en œuvre, ils agiront avec d'autant plus de force contre l'Empire romain.

ziehen; also werden sye solches (bei ihren jezundt an dem Rhein vornemblich und in den Niderlanden florirenden Glickh) noch viel mehrers thuen, und desselben Lauff durch einige haubtsächliche Handlung nit interrumpirn, sonder, da man nit baldt andere Mittel an die Handt nimbt, nur desto sterckher mit aller Macht gegen dem Römischen Reich prosequiren wollen.

Wan dan kein Hoffnung vermitelst der general Congressen das Röm:Reich sobaldt, alss es bei der Feinden gegenwertigen Conjuncturen und Progressen die högste Notturfft erfordert, in Frid und Ruehe zu bringen, und bei denn französischen Gesandten zu Münster, da man schon bei ihnen deretwegen etwas anbringen wolte, wass früchtbarliches ausszurichten, so siehe und weiss ich meines Thailss kein anderes Mittel überig, als dass zu mehren und högstnotwendigen Befürderung diser Sachen zu dem Brunen selbst gangen und nacher Paryss an den Königl: Hoff in grosser Geheimb ein verthraute Persohn unverziglich geschickht werde, welche fir das ganze Röm:Reich bei der Cron Franckhreich den Friden zwar nit tractirn (dan sich dessen kheiner allein understehn wurde), sonder nur suechen, und so wol der Königin selbst alss ihren adjungirten Räthen Intentiones und Naigung zum Friden penetriren, die Gemüther darzue

Il n'existe aucun espoir que le congrès général puisse, aussi promptement que l'exige l'impérieuse nécessité, causée par la situation actuelle et les progrès de l'ennemi, donner à l'Empire romain la paix et la tranquillité; on a déjà sondé dans ce sens les ambassadeurs français à Munster sans avoir atteint un résultat profitable. Pour faire avancer ces affaires si extrêmement urgentes, je ne connais d'autre moyen que d'aller directement à la source, en envoyant dans le plus grand secret et sans aucun retard à la royale cour de Paris une personne de confiance qui sera chargée, au nom de tout l'Empire romain, non de traiter de la paix avec la couronne de France (ce que personne ne voudrait entreprendre), mais seulement de chercher à pénétrer les intentions de la Reine et de ses conseillers, et leurs sentiments à l'égard d'une paix, d'y prédisposer les esprits et de mettre tout en œuvre pour

disponiren, und allerhandt andere guettePræparatoria machen möchte. Und weil ich wol erachten khan, dass Euer May:, auss erheblichen Uhrsachen und sonderlichen umb dero kaiserlichen Reputation und Authoritet willen, billich Bedenckhen haben werden, solche Schickhung zu thuen, und etwan auch auss andern Chur: und Fürsten sich derselben keiner gern underfangen werde, und ich mich dan erinnere, dass Euer May: mir von disem, da die Sachen noch nit so gefehrlich gewesen, zu verstehn geben lassen, wan ich bei Franckreich einige Gelegenheit haben umb den Friden zu befürdern, dass Iro solches nit zugegen sey; alss bin ich gedacht und alberait auch im Werckh, ein solche verthraute Persohn zu obangedeitem End in Franckhreich zu schickhen, und alda im Namen Gottes ein Versuch zu thuen, wie dass Rom:Reich insgemein dermahlen zu einem Friden mechte gelangen köndten.

Wie derohalben meine geheime Schickhung von mir auss aufrechler wolmainender Intention und Sorgfalt Euer Kay:May:und dem ganzen Rom:Reich zum bestem Angesehen, also geleb ich der unzweifenlichen undertheinigen Zuversicht, Euer May: werden nit allein Iro diss mein Vorhaben genedigirt gefallen lassen, sondern mir auch bei disem desswegen aigens abgeferttigten Currier an die Handt geben,

bien préparer le terrain. Je peux bien estimer que Votre Majesté, pour beaucoup de raisons et principalement à cause de sa réputation et de son autorité impériale, se fera justement scrupule d'envoyer cet émissaire, et je crois qu'aucun des autres princes ou électeurs n'a envie de se charger de cette démarche. Mais je me rappelle que Votre Majesté m'a fait entendre autrefois, lorsque la situation n'était pas encore aussi dangereuse, qu'elle ne ferait aucune opposition si je trouvais l'occasion de préparer la paix avec la France. J'ai donc l'intention et déjà je m'occupe d'envoyer en France une personne de confiance, pour essayer avec l'aide de Dieu, d'assurer maintenant la paix à l'Empire romain tout entier.

La mission secrète dont je parle à Votre Majesté m'a été inspirée par les sincères et bienveillantes intentions et les inquiétudes que j'ai à l'égard de Votre Majesté et de l'Empire romain; j'espère, avec la plus humble et la plus ferme confiance, que non-seulement Votre Majesté acquiescera à mes projets, mais que, par le retour de mon courrier spécial que je lui ai expédié, elle voudra bien me

wass Sye vermeinen, dass zu desto fürderlicheren Erraichung dess obvermeldten bei diser Schickhung vorgezilten gemein nüzigen zweckhs dienen und erspriessen möcht.

faire savoir sa manière de voir dans cette affaire qui doit servir au bien public.

A. A.

MERCY A M. LE DUC.

Mutach? (Mudau)[1], 27 septembre 1644.

L'obligation que j'ay à Vostre Altesse d'avoir accordé un passeport à la femme de feu mon frère est sy grande que je soubhaisterois estre un jour assez heureux pour pouvoir par mes très humbles services rencontrer les occasions où je puisse luy en rendre les tesmoingnages ; je m'y porterois de tout mon cœur. J'ay veu avec regret les plainctes que Vostre Altesse faict que l'on traicte mal les prisoniers. Je la supplie de croire que je n'ay heu ce dessaing, et que je ne faict la guerre pour mon maistre qu'avec la plus grande courtoisie qu'il m'est possible, comme eux tous le tesmoigneront, et ne les traicte comme l'on a traicté les nostres, car l'on les a laissez dans vostre partie plusieurs fois sans leur donner du pain, non pas des simples soldatz, mais des lieutenantz-collonnels, sergentz-majors et cappitaines; et pour de nos généraulx, l'on les ast enfermez dans des tourres sans liberté; et ceux que nous avons heu de vostre partie, l'on leur a laissez la conversation libre dans des villes, et le pouvoir de se traicter à leurs fantasies. Pour moy, je feray tousjours le mesme; mais je supplie très

1. Mercy avait son quartier général, le 23 août 1644, à Wendlingen, près du confluent du Neckar et de la Lauter, au sud-est du Cannstadt; le 30, sous Heilbronn; les 6 et 10 septembre, à Neckarsulm; le 17, près de Mosbach. Mercy résolut alors de pousser une pointe en Hesse; quittant les bords du Neckar, il était le 23 à Stenheim sur le Main; puis il revint rapidement vers le Neckar; il était le 27 septembre à Mudau, le 2 octobre à Lohrbach, le 3 et le 4 à Neckarsulm. De là, Mercy prit la route du Rhin : il avait son quartier général le 5 à Wiesloch, et, du 8 au 10 octobre, à Ladenbourg, sur le Neckar, entre Heidelberg et Mannheim, à onze kilomètres du Rhin.

humblement Vostre Altesse d'ordonner que l'on réciprocque, et s'il y en ast quelqu'un qui aye payé sa rançon, comme me faictes l'honneur de me le mander, qui soit retenu, pourveu qu'il vous pleust me faire sçavoir leurs noms, je les feray mectre en liberté; et s'il y en ast heu quelqu'un qui aye esté reserré, ç'a esté à cause qu'il y en ast qui s'en sont fuy après avoir donné leurs parolles; et pour ce qui est du gouverneur d'Offenbourg, je m'enquesteray exactement de cela et luy en feray réprimande; pour moy, je n'ay point de plus grande ambition que d'obliger et servir tous les braves cavalliers qui me tomberont en mains... A. C.

SECRETISSIMA INSTRUCTIO SERENISSIMO PRINCIPI DUCI ENGUINIO, MOGUNTINAM DIOCESIM CHRISTIANISSIMI REGIS PROTECTIONI SUBMITTENTI, DATA [1].

(Fin septembre 1644).

Serenissime Princeps,

Imperia et urbes non minori curà et industrià tuentur, quàm parantur; imò unumquodque iisdem artibus retineri, quibus partum est, politicorum omnium vetus est axioma : cùm ergo Serenitas Vestra felicissimis armis pene quidquid Rheno et Mosellà clauditur Regi Galliarum subegerit, non abs re fore judicavi, si pro experientià et praxi, quam per multos annos habui rerum germanicarum, breviter aliqua proponerem, quæ servata indubiè magnis difficultatibus involvent quotquot volent gallica arma, et dominationem è Germanià propellere.

Primò itaque noscenda est populi, quem regere volumus, natura. Moguntinus et ferè totius patriæ est ad servitutem pronissimus; nam cùm nulli ad dignitates et honores locus pateat, qui nobilissimis natalibus non sit ortus, fit ut burgenses,

1. Nous publions cette pièce, qui résume les renseignements et conseils disséminés dans plusieurs autres.

cives, eorumque filii, non nisi humilia, ima, et demissa cogitent; sublatis enim studiorum pretiis, etiam studia pereunt. Ex hoc oritur reverentia erga dominantes, tolerantia tributorum, et similia; ceterùm in vinum veneremque, suprà quàm dici possit, proclivis; quæ adeò illum evirarunt hebetaruntque, ut dici vix possit timor et tremor quibus in minimis etiam rebus sunt obnoxii, et dummodo se, conjuges, suosque liberos videant ab injuriis immunes, cujuscumque jugum subirent.

His accedunt offensiones et gravamina, quæ cogitur à canonicis summi templi in dies, imò in momenta perferre, hi enim ad libitum rapiunt conjuges, filias, bona; nec conqueri valent cives, tum quia canonicorum nobilium nomen est veluti sacrosanctum, cùm etiam quia nemo defensionem eorum susciperet. Nam Princeps Elector canonicorum summi templi operà plurimùm indiget, ex quo illos timet offendere; addo quod ferè omnes ejusdem principis agnati aut cognati sunt, et qui lesi facilè postea vices rependerent posteris mortui principis, si ipsorum aliquis eligeretur; hæc si prohibeantur, Ser^me Princeps, et justitiæ suus locus sit, incredibile est quem sibi Galli conciliaturi sint amorem. Cives enim credunt, prout verum est, multorum dominatum gallicà protectione bene mutari, quot enim canonici cathedrales, tot principes Moguntiae; falsò itaque libertatem suam jactant Germani, cùm sit miserrima servitus, seu fucata libertas. Nec parvum fundamentum est in egestate civium, qui continuo labore vix victum acquirere possunt, et proinde novi nihil moliri. Evertendæ sunt etiam protectiones, sub quibus nonnulli cives vivunt, canonicorum nempe nobilium, cum quibus dividunt quod impunè protectionis titulo à reliquis expilant, furantur. Hoc totum fiet paulatim, munia senatûs et magistratuum in se trahendo, vel alio modo pro re natà. Nobilium domus, penes quos rerum summa circa regimen patriæ, sunt ad pudendam inopiam redactæ, paucas si excipias; commissationibus et similibus vitiis addictissimi, omnis litteraturæ expertes, imò contemptores; cre-

duntque injuriam fieri nobilitati suæ, si studiis incumbant; pinguissimi ingenii homines, et qui solâ mole corporis valent; hos facilè Galli sibi devincient, si privilegia et libertatem suam se conservaturos ad tempus simulaverint, quæ paulatim pervertent vario prætextu, qui principibus et potentioribus rarò deest.

Clerus dividitur in primi ordinis et secundi canonicos; utrique (paucis exceptis) stupidi, ignari, Baccho familiarissimi, nec Venerem oderunt; adeò ut (fidenter et verè dicam) vix in tam numeroso clero unus reperiatur, qui aut filios non susceperit, aut pellicem domi non habeat, potissima causa (meo indicio) cur Germania tot bellorum incendiis vexetur.

Jacet sacerdos inter aras victima
Terramque plangit : sic profanatis sacris,
Peritura Troja perdidit primùm Deos!

dicebat magnus ille Petronius arbiter [1].

Primarius clerus, ex quo Princeps Elector desumitur, constat ex quatuor et viginti canonicis, quorum aliquot Imperator et Hispani pecuniis corruperunt, uti Decanum, et alios consiliarios, uti Hohenech, qui speculatur et rimatur quidquid fiat, et Imperatori rescribit. Vir est, ob malas artes quibus solis pollet, non spernendus, et qui apud principem Wormatiæ et aliquot canonicos non parùm valet, possetque multa bona pro Gallis impedire, nec sine dedecore et damno eorumdem; sed quia baro de Reif habemus nostrarum partium, eumque in Electorem renunciari Gallorum maximè intersit, videndum ut omnes Cæsari addictos variis artibus circumveniantur, eidemque Imperatori reddantur infensi et invisi; quod idem baro faciet Viennæ, publicando à Preposito et Decano traditam Gallis urbem, ejectos milites Cæsaris, exclusum co'onellum Wolf, et similia; cavendum etiam à Jesuitis et Judeis, quos Cæsaris

1. Trojæ Halosis.

et Austriacorum fautores et exploratores esse satis notum est ubique.

Providendum est, et quàm primùm, ut rusticis et agricolis maxima concedatur immunitas, quatenus valeant agros colere absque ullo periculo perdendi equos; nam si hoc exactè non servatur, dubitandum est ne fame sequenti verè absumatur exercitus, quod Trevirensi in patriâ vidimus factum.

Restituendum est etiam liberum inter Francofurtum et Moguntiam commercium; magni enim momenti est, ut confluentes Rheni Mœnique fluviorum sint liberæ; imò suadeo ut Moguntiæ, ob locum felicem et commodum in quo est sita, extruatur horreum et officina armorum pro gallicis copiis. Commercium litterarium debet etiam securum præstari, imò distribuenda loca per quæ certò litteræ in Galliam dirigantur, et aliò; et si fortè Cæsarei aut Hispani cursoribus tutum transitum non præberent, denegandus est vicissim eis transitus per omnia loca gallici imperii; à magistro etiam veredariorum sive postarum novum juramentum est exigendum, vel novus renunciandus et oneri præficiendus. Cùm ergo quatuor ferme electorum Imperii provincias Christianissimus Rex obtineat victricibus armis, Imperium ab ipsius nutu pendebit; quod ut faciliùs assequatur, tractu temporis promiscuè ex nobilibus et plebe fient canonici summi templi, ex quibus desumentur principes vobis addicti, qui deinde redigentur ad ordinem et statum episcoporum in Galliâ aut in Italiâ, quod Imperatorem Ferdinandum II cogitasse constat; nam fulcra germanicæ nobilitatis catholicæ sunt beneficia, et prebendæ ecclesiasticæ, quas fecerunt patrimonium filiorum suorum, dum cunas infantium præmunt infulis; hac spe sublatâ, fœdabitur nobilitas ineundo matrimonia cum imparibus, sed opulentis fœminis; quas ideò hodie non ducunt, quod vereantur filiis nascituris præjudicium inferre in admissione ad canonicatum, qui octo majorum series nobilissimas requirit. Hoc, Ser^{me} Princeps, apertè probatur esse verum ex eo, quod apud Lutheranos

cæterosque hæreticos videmus praticari, qui, cùm ad beneficia et electoratus catholicos non habeant spem, etiam si principes sint, comites aut barones Imperii, junguntur matrimonio cum imparibus. Exemplo sunt principes Saxoniæ Lauemburgenses, qui in Bohemià vix nobiles sibi adsciverunt in uxores, quod benè dignetur considerare.

Superest ut Serenitas Vestra omnem adimat his populis libertatem ex conspectu, id est, ut quantum ad nostram ripam situm est, faciat suum; Confluentias (Coblentz) facilè occupabit, relictà arce Hermestein, occupando palatium sub ipsà situm, ex quo tutabuntur solventes indè naves. Quid quod si victore vestro exercitu, et quem fama majorem facit, Coloniam Ubiorum (Cologne) Serenitas Vestra properet, urbem illam sui juris faciet antequam cogantur ibi milites; nam de Andernacho aut Bonnà nihil est timendum ex eo, quod ore tenùs dicam.

Hæc, Ser^me^ Princeps, dignetur prudentià suà expendere, et inveniet esse penitissima statûs hujus arcana, cetera cùm placuerit scripturus. A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Neustadt, 4 octobre 1644.

J'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escrire par le chevalier de Chabot, mais je ne veus pas entreprendre de vous remercier de toutes les faveurs que vous m'avés faictes; celle de M^r^ d'Espenan estant la principalle, je ne puis m'empescher de vous en tesmoigner mon ressentiment, et vous supplier de vouloir l'aimer et l'assister touchant Laucatte (Leucate), qui est une chose certaine qu'il quicte pour une qui ne l'est pas tant; il vous est si fort obligé de toutes vos bontés qu'il veut espérer que vous luy ferés donner quelque récompense présente; je vous en supplie de tout mon cœur. Pour M^r^ de

St Aunés[1], estant vostre amy au point que vous me le mandés, et ayant faict sa paix auprès de Mr mon père, vous ne devés pas douter que je ne l'aime et ne le considère. Ce que je vous mandois par Jumeaux[2] de bouche de Mayence, ne s'est rien trouvé; c'est pourquoy je m'en retourne avec mes trouppes, qui peuvent estre en tout 1,500 hommes de pied, et 1,200 chevaus. J'ay laissé à Mr de Turenne les régiments d'Albret, Cussigny, St Simon, La Meilleraye, le Vidame, Batilly, et les hommes de recreues pour vos deus régiments. Les trouppes de Mr de Vaubecourt sont aussy arrivées à Saverne. Je luy laisse aussy Boury et Rocquelaure, et par ce moyen je luy laisse le double d'infanterie de ce que je ramène, et près de la moytié de la cavallerie. Je joindray Mrs de Vaubecourt et Magaloty, et puis, selon la force qui nous restera, je vous manderay ce qu'on pourra faire. Je croy pourtant qu'il sera nécessaire de ne pas faire repasser la Moselle sitost pour donner tousjours plus de jalousie aux ennemis. Après cela je m'en iray à la court; je vous despescheray un courrier au plustost pour vous informer de toutes choses. Je laisse encore à Mr de Turenne 60 chevaus d'artillerie et 40 des vivres, parceque les siens estoient tous ruinés. J'ay laissé le régiment Sirot à Thionville. Je croy qu'il fauldroit en sa place en faire lever un à Mr d'Espenan qui le feroit fort bon. Il vous envoye un plan de la place (Philisbourg), et vous mande ce qui est nécessaire pour la fortification et pour les munitions de bouche et de guerre. Je vous prie d'y faire pourvoir... A. C.

1. Saint-Aunais, voir tome III, pages 411, 412 et 413.

2. Jumeaux, gentilhomme de Bourgogne, ami de Bussy, capitaine de cavalerie, maréchal de bataille en 1646 et 1647, mort en Catalogne.

TURENNE A M. LE DUC.

Obersheim, 10 octobre 1644.

J'envoie Mr de Charlevoi à la court suivant ce que j'avois dit à V. A.; elle aura sceu comme les ennemis se sont saisis de la porte de Manheim; Mr Rose y avoit deux cents dragons de sa nouvelle levée et, y estant allé ce jour, y avoit mené cinquante chevaux qui ont esté perdus; ils y ont pris deux ou trois bateaux, ce qui est cause que je fais faire une garde vis à vis avec quelque peu d'inf[anterie], et suis à deux heures de là avec trois ou quatre régiments.

Comme je marchois vers Manheim, la garnison de Frankenthal qui, outre ces quatre-vingt chevaux restés de ceux de Luxembourg, estoit fortifiée de la compagnie de don Pedre Savelle et d'un autre de Luxembourg, estant sortie, on les poussa si viste qu'il s'i en est sauvé fort peu; il y a trois cap[itaines] pris, six lieutenants; don Pedre Savelle a patente de commissaire général; je croi qu'il est pris, mais je ne l'ai pas encores veu; c'est Beauveau [1] ou Traci, que j'ai envoiés vers Worms, qui doivent l'avoir. Les rég[iments] venus avec Mr de Bar ont grande intention de s'en retourner, et disent n'avoir autre ordre que de vous venir joindre; il est certain qu'ils ne s'en iront point de mon consentement quand je croirai en avoir à faire.

Les ennemis estoient venus jusques auprès de Philipsbourg, croiant se saisir de la porte entre la ville et le Rhin, mais ces rég[iments] qui y estoient logés leur ont empesché ce dessein là.

Je n'ai pas encores veu les troupes qu'enmème Mr de Villeneufve; toutes choses sont dans l'estat que vous les avés laissées... A. C.

1. Jacques de Beauvau du Rivau, capitaine au régiment de Turenne en 1640, lieutenant général en 1652, mort en 1702.

Kreuznach, 27 décembre 1644.

Depuis trois mois les ennemis nous ont fait fort mal passer le temps en ce païs, l'armée de Bavière ayant tousjours demeuré sur le Rhin et Mr de Lorreine et Glein sur la Moselle, ce qui m'a tousjours obligé d'estre ensemble dans un païs comme celui entre Neustadt et Deux-Ponts, ce qui nous a fort ruinés; mais il faut avouer que je croi qu'il n'i a que ces troupes icy capables de s'i estre maintenues sans pas un sou; il faut avouer que l'ennemi, ayant le passage de Manheim à Frankenthal, eust peu me mettre dans de grandes extrêmités. Il y a trois sepmaines que, l'armée de Bavière estant allée en Franconie, je passai le Rhin avec quatre rég[iments] de cavallerie et quelque gens commendés de l'inf[anterie] sans bagage, et je tenois mon canon dans les batteaux; ce qui fit revenir Jean de Wert avec deux mille cinq cents chevaux, et après lui Mr de Mercy avec le reste de la cavallerie et inf[anterie] sans bagage, croiant assurément me surprendre au-delà du Rhin, n'aiant point de pont. Ils marchèrent trois jours et trois nuicts sans s'arrester. En ce temps là Mr de Lorreine et Glein vinrent attaquer le rég[iment] de Toubatel (Taupadel) dans un meschant bourg fermé auprès de la Moselle et Bacarat [1] avec du canon; en mesme temps je repassai le Rhin et les fis retirer sans rien faire. Mr de Merci prist cent dragons françois dans Beinsheim [2], qui se défendirent très bien et lui tuèrent deux cents hommes. La nécessité de quartiers fait hasarder les troupes à ce point là que c'est une merveille que Mr de Lorreine n'ait pas ruiné le rég[iment] de Toubatel. Mr de Merci s'estant esloigné depuis, je suis venu à Creusenac (Kreuznach) avec deux pièces de canon et huict cents hommes; j'ai esté neuf jours devant; ils se sont fort bien défendus; j'ai perdu douxe ou quinse officiers;

1. Bacharach, sur le Rhin.

2. Bensheim, Hesse, au sud de Darmstadt.

ils sont sortis aujourd'hui du château ne manquant point de munitions. La mine estoit preste à jouer; ils m'ont fait fort grand plaisir, la saison n'estant pas trop propre à faire des sièges, les soldats allans faire les gabions et les fascines à deux lieues d'ici et point de chariots pour les porter... A. C.

MARCHIN A M. LE DUC.

Noviant-aux-Prés[1], 26 avril 1645.

Depuis mes dernières escrittes à V. A., après avoir logé quelques 8 ou 10 jours au-delà de la Moselle et y ayant rencontré l'impossibilité de faire subsister les trouppes, je diray à V. A. comme je suis repassé au deçà sur les advis que j'ay eu aussy à mesme temps que le duc Charles sollicitoit Beck pour luy faire entreprendre le secours de La Mothe, sur quoy il ramassoit ses trouppes, sans qu'on ayt peu pourtant encor reconnestre son dessein ; c'est ce qui m'a fait prendre poste en ce lieu qui est sur la routte qu'on pourroit tenir, et ne m'esloigne point du passage de ladite rivière, au cas qu'on prist celle d'Allemagne. Les mesmes advis portent qu'à mesme temps que Beck receut la lettre dudit duc, il se mit en colère et esclatta, disant : « ce prince là nous trompera » ; du depuis rien ne bransle, et j'attens à tout moment d'autres advis des partis envoyez à la petitte guerre, comme encor de M^{rs} les gouv^{rs} de Thionville et de Cirque (Sierck) que j'ay prié de tenir incessamment gens aux champs de ce costé là. Hier Mr Grite receut ordre d'aller en cour, et s'y en va, pour rendre compte de la foiblesse de son régiment, duquel il tesmoigne néantmoins peu de soing ; le Sr Fabri a esté en traitté avec luy et comme d'accord pour avoir ledit régiment, mais sa pauvreté l'empesche de conclure solidement et avec argent ; il a une

1. Meurthe, à vingt-deux kilomètres de Toul.

grande confiance et moy aussy, Monseigneur, en l'honneur que V. A. nous fait de sa bienveillance, et par vos bons offices pourroit avoir ledit régiment préférablement à tout autre, estant de la nation et aymé de tous les officiers; si son méritte et son affection sont considérées en cette occasion, il le tiendra de V. A. avec une infinité d'obligations et moy de mesme...

A. C.

Dieulouard[1], 6 mai 1645.

Je suis tousjours à observer ce que feront les ennemis, ayant pour cela esté de nouveau au-delà Moselle pour tirer du costé de Sirk; mais apprenant que leur assemblée, qui se fait tousjours aux environs d'Arlon, Bastogne et Solcuvre, pourroit aussytost tourner du costé de La Mothe que d'Allemagne, d'autant plus qu'on a commencé à ouvrir la tranchée à cette place, j'ai cru la devoir couvrir et appuyer, me mettant au devant des ennemis avec ma cavallerie, et cependant demeurer tousjours en estat de repasser ladite rivière au cas que les desseins se voient de ce costé là; ma pensée est fondée sur cela que, considérant l'intérest du duc de Lorraine en la prise de La Mothe, il pourroit tascher de la secourir avant de passer en Allemagne; d'ailleurs les trouppes de Gleen et de Lamboy se joignans à celles du duc, il est aussy plus à présumer qu'ils marcheront par Cologne, Bonne, Andernak ou ces environs, y passer le Rhin, tirer en Franconie, et pour conjonctement avec Mercy obliger Mr de Turenne à rebrosser, que d'aller s'arrester en un pays ruiné le long du Rhin, quoyque passez 15 jours ils ayent jetté 500 hommes de renfort dans Frankental; quoy qu'il en soit, j'asseureray la tranchée de La Mothe, et ne négligeray point d'estre à temps encor repassé la Moselle pour tourmenter les ennemis pendant 5 à 6 jours de tournoyement par deçà; les herbes viendront

1. Sur la Moselle, à neuf kilomètres de Pont-à-Mousson.

au-delà, et j'auray tous les advis pour me régler à l'avenant; à cet effect j'envoye des partis aux champs. Les gouverneurs de Thionville, de Sirk et de Metz en ont aussy envoyé sur l'ennemy; plusieurs rapportent pour certain que Beck a le brevet de lieutenant général pour servir en Flandres soubs Piccolomini; cela estant, et le duc de Lorraine allant en Allemagne d'où il est extraordinairement requis, il se verroit beau jeu au pays de Trèves et de Luxembourg, quelque bon ordre qu'on y puisse laisser. Tout le monde souhaitte le bonheur de revoir V. A. et de luy obéir comme je feray toutte ma vie inviolablement... A. C.

TURENNE A M. LE DUC.

Hersfeldt[1] en Haute-Hesse, 10 mai 1645.

Si cet officier que j'envoie à la court a l'honneur de vous rencontrer, il vous dira ce qui s'est passé[2]. Ayant l'honneur d'estre cognu de V. A., elle juge bien de la douleur que j'en ai; je lui envoie une relation de la façon que cela s'est passé; hors que je suis assuré qu'elle me fait l'honneur de m'aimer, je ne m'amuserois pas à lui vouloir faire voir une chose qui ne sert qu'à resjouir la pluspart du monde. Tout ce que je peux dire de cette action, c'est que si cinq brigades d'inf[anterie] eussent gardé un tout petit bois, et où ils estoient assés pressés, le temps que l'on demeure à faire deux cents pas,

1. Sur la Fulda.

2. A la bataille de Marlendal, perdue par Turenne le 5 mai 1645. Le maréchal se jeta aussitôt en Hesse : il était le 8 à Neuhof, le 10 à Hersfeld, en Hesse-Cassel. Peu après, Königsmarck, sollicité par la landgrave, vint rejoindre Turenne à Wolfshagen, et tous deux gagnèrent Korbach, où ils trouvèrent l'armée de Hesse. Turenne se dirigea ensuite vers le Main, refoula Mercy sur Aschaffenbourg, et se tint en observation entre Francfort et Hanau; il était le 26 juin à Offenbach. A la fin du mois, il prit le chemin de Darmstadt et s'avança jusqu'à Ladenbourg, où il attendit le duc d'Anguien. Le prince passait le Rhin à Spire; les deux armées se rencontrèrent le 2 juillet.

l'ennemi avoit perdu la bataille; car on rompit toute la cavallerie qui marchoit à costé de son inf[anterie], et on prit de cette charge quinse ou sexe estendarts; il s'est retiré dix huict cents chevaux ; je leur ai donné ce temps là, estant demeuré avec trois troupes à un passage et arresté l'ennemi jusqu'à ce qu'estant environné j'ai pris un autre chemin et les ai esté rejoindre comme ils avoient deux heures devant moy... A. C.

N° VIII.

LIVRE IV, CHAPITRE VII.

Mai-octobre 1645.

LE ROI A TURENNE.

Mai 1645.

Mon cousin, les premières nouvelles que nous avons reçues de votre combat avec l'armée de Bavière ont été rapportées par tant d'incertitude et tant de confusion, que nous en avons été dans une extrême peine, non seulement par ce qu'il semblait que le mal fût beaucoup plus grand qu'il ne se trouve grâce à Dieu, mais particulièrement parce que l'on n'avait aucun avis de ce qui était succédé à votre personne. A présent que j'apprends par diverses lettres que vous êtes arrivé à Cassel, que vous avez rallié et sauvé une bonne partie de cavalerie de l'armée avec plusieurs principaux officiers, que la perte que vous avez faite n'est arrivée que pour n'avoir pas eu toutes les troupes de l'armée avec vous, plusieurs officiers ne s'étant pas rendus avec leurs corps près de vous dans

le temps que vous leur aviez ordonné, et que, si les forces des ennemis vous ont obligé à céder, c'est pour avoir prévalu en grand nombre sur vous, et après avoir souffert une notable perte; quoique j'aie toujours bien jugé qu'il n'y avait aucun manquement de votre part, connaissant avec quelle vigilence, valeur et conduite vous agissez, néanmoins ce m'est une singulière consolation et repos d'esprit de savoir en gros comme la chose s'est passée, en attendant que j'en apprenne le particulier, et être assuré que Dieu vous a préservé dans un si grand péril avec beaucoup de mes fidèles serviteurs que je reconnaîtrai, Dieu aidant, du service qu'ils m'ont rendu en cette occasion, comme je ferai châtier ceux qui seront notés pour y avoir manqué; et j'espère que vous serez bientôt en lieu dont vous pourrez vous-même travailler au rétablissement de mon armée et de mes troupes, pour être en état de ne pas laisser passer la campagne sans prendre votre revanche sur les ennemis. Cependant afin de ne rien omettre pour cela de ma part, je vous répéterai ici ce que je vous avais mandé par le sieur de Bauvais-Plézian [1], lequel je vous ai dépêché incontinent après le premier avis de cet accident, qui est que j'ai fait avancer le sieur de Marsin avec mille chevaux effectifs du côté du Rhin, et le courrier que je lui avais dépêché est de retour, qui a rapporté qu'il était déjà avancé sur ce chemin. J'ai aussi su que le sieur de Bellenave est arrivé en ces quartiers là avec le corps que vous savez que je faisais former sous sa charge; en attendant qu'il vous pût joindre, je fais que mon cousin le duc d'Anguien parte dans deux jours de cette ville pour se rendre en mon armée qu'il commande, dont toutes les troupes ont leur rendez-vous dans le Verdunnois et Barrois et seront ensemble le 20 de ce mois, pour de là marcher aux plus grandes journées qu'il pourra en Allemagne; et j'ai donné ordre par ledit sieur de

1. Tué deux mois plus tard à Norlingue.

Bauvais-Plézian aux sieurs d'Espenan, de Marsin, de Bellenave et de Vauxtorte et au sieur d'Erlac de faire tout ce qu'il leur sera possible pour recueillir les débris de troupes qui ont pâti au combat, empêcher qu'aucun ne quitte le service, aider à les remettre et à maintenir celles qui sont retournées en leur entier, et faire tout ce qu'il faudra faire pour la sûreté des places, en sorte que l'accident qui est arrivé ne puisse produire aucune suite préjudiciable à mon service en ces quartiers, en attendant que par l'arrivée de mon cousin le duc d'Anguien toutes choses y soient entièrement assurées, et que vous puissiez vous y rendre pour vous employer à tout ce qui sera nécessaire pour établir mon armée d'Allemagne; je mande aussi à mes ambassadeurs plénipotentiaires pour la paix de faire toutes les instances nécessaires et convenables en mon nom auprès des ministres de la couronne de Suède et du général Tortenson, afin qu'ils donnent des prisonniers qu'ils ont pour servir à l'échange des nostres, à condition de faire payer aux officiers de l'armée de Suède le prix de la rançon de ceux qui sont leurs prisonniers sur le pied du cartel général, en quoi ils trouveront leur compte, comme l'on y rencontrera l'avantage de mon service; et si vous pouvez de votre reste m'envoyer cet échange par cette voie, ou par le paiement de la rançon des prisonniers que le général Mercy a en son pouvoir, je crois que je n'ai pas besoin de vous exciter de le faire; mais seulement je vous assurerai que tout ce que vous promettrez de ma part sera ponctuellement exécuté. D. G.

MARCHIN A M. LE DUC.

Du quartier d'Essey[1], 18 mai 1645.

Je parts à l'instant sur la dépesche du 14e du courant et sur

1. Essey, Meurthe.

la lettre de V. A. que je receus hier au soir par ce courrier qui s'en retourne; je passeray encor aujourd'huy la Moselle près de Thoul, et m'achemineray ensuitte le grand chemin de Saverne pour me conformer punctuellement aux ordres du Roy et de V. A. Tous mes plus grands souhaits sont d'avoir l'honneur de la revoir bientost, et vostre présence seule, Monseigneur, remettra le bonheur partout où il voudroit manquer. Je n'ay autre chose à dire par celle-cy, sinon que je prie Dieu de bien acheminer V. A... A. C.

Sarrebourg, 23 mai 1645.

Il m'arrive tout présentement un ordre de la cour, par lequel l'on m'ordonne de renvoyer le régiment de Grite à Rethel, ce que je fais. . . . . ledit régiment s'en retournera, et j'avance avec celuy de Chambre et le mien pour me rendre vers le Rhin; ils seront encor assez beaux, nonobstant la mortalité de nos chevaux, laquelle continue tousjours, sans que nous puissions juger de la cause. Je conduis aussy d'icy quelques 300 hommes de recrues du régiment de la Couronne, qui ne font que d'arriver en ce lieu. J'attendray ès environs de Lan dau la venue de V. A. et les commandemens de Mr le maréchal de Turenne, ayant appris en chemin que sa cavalerie n'a pas tant esté endommagée comme l'on a dit, mesmes que depuis le choq il auroit deffait 15 cornettes des ennemis; c'est un bruit... A. C.

M. LE DUC A MAZARIN.

Verdun, 5 juin 1645.

Aussytost que j'ay esté arivé icy, j'ay doné rendés-vous à toutte la cavalerie et infenterie de cette armée à qui j'ay faict faire reveue le plus exactement que j'ay peu; je vous en envoie les extrets. La cavalerie est meillieure que je ne l'ay

jamais veue et infiniment mieus montée et plus forte que l'anée passée. L'infanterie est pitoiable; j'ay réformé près de trente compagnies d'infanterie et cassé les capitaines; j'espère que cet exemple servira pour les aultres. Un party de mon régiment commendé par le comte de Granpré deffit il y a trois jours 150 chevaus des ennemis où ils en tuèrent trante et en prirent vint prisoniers; ils nous asseurent que Bec s'en va en Flandre avec ses troupes et qu'il ne demeure quasy persone en Luxembourg, hormis trois régiments lorains qui sont entre Trève et Namur, si bien que je croy que le siège de La Motte est en toutte seureté.

On m'a dit aujourd'uy que Mr de Magaloty avoit esté un peu blessé; j'envoie sçavoir de ses nouvelles. La mine est fort avancée et il espère prendre la place dens dis ou douze jours. Je partiray d'icy mécredy et séjourneray trois jours à Mets pour attendre le reste de mes troupes et pour oster aus ennemis toutte espérance de pouvoir aler à La Motte; après cela je marcheray droit en Allemagne. Le mauvais estat de nostre infenterie m'oblige à vous prier do songer à nous en fortifier au mois d'aoust. J'envoie un mémoire à Mr Le Teillier de Mr Arnault qui offre de fère mener mille hommes en Allemagne. Je croy que vous pourés bien en treuver encor d'aultres qui entreprendront la mesme chose.

On n'a faict fonds pour les compagnies de cavalerie que pour cinquante hommes, tout compris, et je vous jure qu'elles sont beaucoup meillieures et qu'il n'y en a point qui n'aït ce nombre là et que plusieurs sont de soisante et soisante et dis; je vous supplie d'y donner ordre. L'espargne seroit médiocre de ne nous pas envoier aus dernières demi-montres le fonds complet comme à la première, et cela nous incommoderoit fort; je vous supplie de commander qu'on ne nous retranche rien et je vous promets que je le ménageray en sorte que vous en serés satisfaict; cela poura subvenir à beaucoup de despences extraordinaires qu'on est obligé de faire en ce péis là. J'appor-

teray touts mes soins à faire que cette campagne ne soit pas plus malheureuse que l'autre, et je vous jure que une des plus grandes joies que je puisse jamais avoir, c'est si je vous puis faire voir que je suis avec passion...

. . . .

J'attens aujourd'uy vostre régiment italien, qu'on m'a dit estre admirablement beau. C. P.

Camp de Hattonchâtel, 14 juin 1645.

Les soins que vous prenés de moy sont trop obligents et je voys bien, par la quantité de lettres que je ressois de vous et par les choses obligentes que vous faites touts les jours pour moy, que j'ay dens vostre amitié la part que vous m'y avés promise; c'est la plus grande joie que je puisse recevoir; cela me faict espérer que vous me la conserverés tousjours.

Je suis marché aujourd'uy comme je vous avois mandé que je le ferois. Je croy que les mines de La Motte auront joué; car je n'ay eu aucune nouvelle de Mr de Magaloty depuis le Sr de Rouanette, qui m'asseura qu'elles devoient jouer la nuit passée, et par lequel Mr de Magaloty me pria de séjourner autour de Mets jusque à ce temps là; je continueray ma marche droit au Rhein et feray ce que je pouray pour obliger les Hessiens et les Suédois de demeurer encor tout le mois prochain en jonction avec Mr de Turenne, afin que cela me puisse doner lieu de prendre quelque place, parceque sens cela je serois hors d'estat d'en attaquer aucune et courois risque de retomber dens l'inconvéniant où sont tombées les armées fransoises qui ont passé le Rhein sens se saisir du dérière. C'est un inconvéniant que j'apréande si la conjunction ne subsiste; je vous suplie d'en escrire de bonne fason; je mende à M^r le Teillier touttes-nouvelles.

La plus grande joie que j'aie receue il y a longtemps c'est de voir le mariage de Melle de Rembouilliet avec Montausier en

estat d'estre bientost terminé par vos soins. Je croy que vous ne les lesserés pas en si beau chemin et que vous y mettrés la dernière main; celuy de Coligny attent de vous la mesme chose et je vous en conjure...

Je ne sçaurois assés me louer de Mr de Sérignan; il m'a donné des hommes, des charettes et des munitions de si bonne grâce que je ne puis m'enpescher de vous le tesmoigner et de vous supplier de le considérer comme un homme qui m'a obligé.

C. P.

TURENNE A M. LE DUC.

Au camp de la Sèbe (?), 15 juin 1645.

Je n'ai jamais douté que vous ne me fissiés l'honneur de prendre part au malheur qui m'est arrivé, de quoi je vous ai une obligation très sensible. M. de Marsin, qui s'est trouvé icy, m'a promis de vous escrire amplement de toutes choses, et il ira au devant de vous jusques à Saverne pour vous informer plus particuliairement. Il s'est trouvé quand nous estions ensemble, Mr Konismarc et moi, et sçait le détail de toutes choses. C'est pourquoi il seroit inutille de vous en entretenir. S'il ne se fust pas rencontré icy, je n'eusse pas manqué de vous en informer particuliairement. Je vous suplie très humblement de me faire l'honneur de me continuer celui de vostre bonne volonté...

A. C.

ESPENAN A M. LE DUC.

Philisbourg, le 19 juin 1645.

Messieurs de Mersin et de Vautorte vous rendent compte de ce qu'ilz ont veu et de l'estat auquel se trouve Monsieur de Turenne joinct à Cognismarc et les Hessiens; et moy je prendré la liberté de dire à V. A. qu'il est plus important que je ne le

puis représenter qu'elle s'en vienne en dilligence : ces deux armées sont à deux mil hommes presque aussy fortes l'une que l'aultre ; et comme la nostre est composée de divers corps qui chacun a son intérest particullier, elle ne subsistera ensemble qu'aussy longtemps qu'elle espèrera vostre arrivée, ensuite de laquelle V. A. en tirera ce qu'elle vouldra ou du moings ce qui luy sera nécessaire pour son attachement au fondement de ses affaires; après quoy, joinct Monsieur de Turenne, V. A. peult non seulement conserver sa conqueste, mais l'estendre jusques où la nécessité l'en requèrera. Ce gentilhomme vous en dira davantage et vous esclaircira plus particullièrement mes pansées. A. C.

TURENNE A M. LE DUC.

Camp de Niederwissen (?), 23 juin 1645.

J'ai reçeu aujourd'hui la lettre qu'il vous a pleu me faire l'honneur de m'escrire du 14e juin et n'ai jamais douté de celui de vostre amitié dont j'ai receu de si grands tesmoignages dans ce malheur. Quoique les choses ayent un peu eu de retardement, elles sont résolues à ce matin et vont le mesme train que quand Mr de Marsin est parti, et nous devons prendre la mesme marche dont il est très bien instruit. Mr de Beauvais vous dira le détail de ce qui s'est passé depuis.

Mon advis seroit, Monseigneur, que vous vous advançassiés jusques vers Phorsaim (Pforzheim) ou Bretten et y preniés une passe et laissiés avancer vostre cavallerie jusques au Neker, afin de ne vous point engager avec le gros jusques là que vous ne sachiés où nous serons, ce que vous apprendrés aussitost. Si c'estoient troupes d'une mesme armée, je respondrois plus positivement de ce que nous ferons; dès que nous serons de delà du Mein, je serai en lieu pour pouvoir recevoir plus commodément vos ordres et vous suplierai très humblement

de croire que personne du monde n'est plus recognoissant que je suis des bontés qu'il vous a toujours pleu avoir pour moy.

A. C.

Camp d'Offenbach[1], 26 juin 1645.

J'ai receu la lettre qu'il a pleu à V. A. me faire l'honneur de m'escrire et lui dirai comme les ennemis sont tousjours à Aschaffenbourg; ils ont receu quelque renfort de quelques régiments qu'ils levoient en Bavière, de sorte que je les estime à cette heure onze mille hommes. Je suis prié de ces Messieurs qui sont icy avec moi de vous suplier qu'il vous plaise venir avec l'armée sur le Neker entre Heidelberg et Manheim; il n'i a qu'une journée de Spire. Je ne peux pas vous écrire forces choses, mais mon avis est qu'il vous plaise prendre ce poste là entre Heidelberg et Manheim. L'ennemi ne peut pas marcher contre vous que nous ne soions devant, marchans le chemin de Darmstat. Vous saurés sans faute de mes nouvelles en arrivant sur le Neker ou mesmes devant, la rivière estant guaiable partout. Je vous suplie très-humblement, Monseigneur, de m'honorer de la continuation de vos bonnes grâces... A. C.

M. LE DUC A SON PÈRE.

Spire, fin de juin 1645.

Si l'armée ne passoit aujourd'huy le Rhein, je ne manquerois pas de vous mander tout au long l'estat de touttes les affaires de ce païs; mais vous jugés bien que j'ai assés d'occupation. Mr Le Teillier vous fera voir un mémoire par lequel je l'instruis de touttes choses; je vous supplie de nous assister puissament, car je vous jure que nous en avons besoin; continués moy l'honneur de vos bonnes grâces et croiés que je suis avec tout le respect et la passion que je dois... A. C.

1. Offenbach, sur le Main, cinq kilomètres est de Francfort.

JEAN DE WIRTH AU COMTE HATZFELD [1].

Donauwœrth, 8 août 1645.

Welcher gestalten den dritten Augusti zwischen Alern und Nördlingen die Reichs-Armee mitt den Frantzosischen conjungirten Waffen ein zimblich scharpfe Rencontre gehabten, habe meinen Hochgeehrten Hernn Bruder zu berichten, nicht umbgehen sollen; und obwoll der Feindt umb etzliche tausendt Man den Unssern ahn Manschafft überlegen gewesen, alsso das zwar unser rechter Flügel zurückgeschlagen, und (jedoch unwissendt meiner, sintemahlen mir von einigen Officier nicht avisirt worden, dass selbiger einige Noht und Gefahr hetten) in Confusion gebracht worden; der Feindt darauf sich des einigen Bergs, und deren darauff gestelten Stuck und Munition bemächtigt; so hatt doch hingegen unser linker Flügell disen Mangell wieder ersetzt.

Je me hâte de vous annoncer, très honoré seigneur et frère (camarade), que le 3 août, entre Allerheim et Nördlingen, l'armée impériale et les troupes françaises réunies se livrèrent bataille; la lutte fut assez chaude. L'ennemi nous était supérieur de quelques milliers d'hommes; aussi notre aile droite fut d'abord repoussée et mise en fuite (ce fut à mon insu, car aucun officier ne vint m'avertir de la faiblesse de cette aile et du danger qu'elle courait). A la faveur de la confusion, l'ennemi s'empara de la montagne qu'elle occupait, et prit les canons et munitions qui s'y trouvaient; mais, de son côté, notre aile gauche eut bientôt réparé ce dommage.

Indem unsere Reiterey und Fuessvolck durch treweifferisch Ermehnen und Zusprechen ihrer Officier der gestalten Ritterlich gefochten, dess ungeacht der Unserer einige Squadronen wieder des Feindt 2 oder

Notre cavalerie et notre infanterie, animées, encouragées par leurs officiers, se battirent avec une grande bravoure; chacun de nos escadrons avait affaire à deux ou trois escadrons ennemis, mélange de ca-

1. Nous publions cette lettre, qui contient des renseignements importants. Sans avancer aucun fait absolument faux, J. de Wirth intervertit l'ordre des évènements et les présente avec art, dans l'espoir de fairé illusion à son camarade Hatzfeld; mais la conclusion renverse son système.

gar drey Squadronen dazu mitt eingemischten Fuessvolck sich schlagen muessen; jedoch die Frantzosen und der Feindt der unserigen Furie nicht lenger erdulden können; sondern gantz geschlagen, zertrennt, sein meistes Fuessvolck niedergemacht, dazu seine Stuck daselbsten zu quittiren, und im Stick zu lassen geschwungen worden; dem Feint seint über 5,000 Man auff der Wahlstatt, derunder in die 12 oder mehr Obristen und andere hohe Standts Persohnen thodt geplieben, viell hohe Officier gequetschet und beschedigt, auch viell gefangen.

Auff unser Seithen, ist von Generals Persohnen und Obristen allein der Veldt-marschall Freyherr von Mercy todt geblieben; Her General Veldtmarschall Graff von Geleen, neben den Fürsten von Holstein, Obristen Hiller, Rouyer, Copp (Kolb) und Stall ist gefangen. Die Unsere haben in die 60 Standarten und Fändlen dem Feindt abgenohmen, welche bereits H. Churf. Dchlt. nacher München unterthenigst überschicket worden.

Hette derowegen diese ansehenliche Victori, ungeachtet unser rechter Flügell geschlagen und pousirt worden, ohne sonderbaren Verlust der Unserigen vollig auff unser Seithen fallen können, wan mir solches (dieweilen ich nicht sehen können wass auff den rechten Flügel vor-

valiers et de fantassins; cependant les Français ne purent résister longtemps à notre furie; ils furent entièrement battus, rompus, la plupart de leur infanterie massacrée, et forcés même d'abandonner leurs canons; ils laissaient 5,000 hommes sur le champ de bataille, douze colonels ou plus, et d'autres personnes de qualité tuées, beaucoup d'officiers supérieurs contusionnés, blessés, et un grand nombre de prisonniers.

De notre côté, tant généraux que colonels, nous n'avons perdu que le feld-maréchal baron de Mercy, tué, le général feld-maréchal comte de Geleen, le prince de Holstein, les colonels Hiller, Rouyer, Kolb et Stall, fait prisonniers. Nous avons pris environ soixante étendards et drapeaux ennemis qui ont déjà été envoyés à Son Altesse électorale à Munich.

Quoique notre aile droite ait été battue et repoussée, si j'en avais été averti à temps (car je ne pouvais voir ce qui se passait à l'aile droite), si la nuit n'était survenue, et aussi le manque de munitions, cette importante victoire aurait pu se décider entièrement en notre faveur, et

gangen) bey Zeitten advertirt worden, die Nacht nicht eingefallen und unss die Munition nicht abgangen wehre; wie dan in gleichen ich des Feindts eroberte Stück auss Mangel der Pferdt nicht vortbringen können, sondern selbige gleich vernagelen und im Feldt stehen lassen muessen. Hab also weilen die Nacht unss überfallen und Nichts ferners tentirt werden können, unsere Squadronen und Fuessvolck wieder in Ordnung stellen lassen, und die gantze Nacht auff der Wahlstatt stehen plieben; gegen anbrechenden Tag hab ich mitt gueter Ordre ohne einige Confusion der Armee abziehen und die Volcker gegen Harburg, umb die Volcker etwas zu refraischiren, gehen lassen; endtlich mich bey Donawerth bis man wieder mitt genügsahmer Munition versehen in Campagnie losirt.

Inmittels hatt der Feindt seine zerstrewte Volcker so viell möglich recolligirt, ob er nun Nördlingen attacquiren, oder wass sonst sein Intent sein wirdt, soll meinem hochgeehrten Herrn Brudern mitt negsten angezeigt werden; wir sein resolvirt erstens wieder den Feindt zu suchen.

sans pertes considérables. Ne pouvant, faute de chevaux, enlever les canons pris à l'ennemi, je les fis enclouer et les laissai dans la plaine. La nuit nous surprit et nous empêcha de rien tenter de plus; je fis ranger la cavalerie et l'infanterie et nous restâmes toute la nuit sur le champ de bataille; au point du jour, je fis partir les troupes en bon ordre et sans confusion, et les dirigeai vers Harbourg, pour les y laisser se rafraîchir un peu; enfin je suis à Donauwœrth, attendant que l'on me fournisse des munitions suffisantes.

Cependant l'ennemi a concentré autant que possible ses troupes dispersées; s'il attaque Nördlingen, ou quelque chose qu'il tente, je me hâterai, très honoré seigneur et frère, de vous en informer; nous sommes résolus à nous mettre bientôt à la recherche de l'ennemi.

A. A.

JEAN DE WIRTH A M. LE DUC.

Du quartier général, le 12 août 1645.

J'ay receu celles qu'il a pleu à Vostre Altesse m'escrire et la remercie très humblement du bon traittement qu'elle fait à nos prisonniers. Pour ce qui est de Monsieur de Gleen, S. A. l'Électeur, mon maistre, est bien content que le change entre luy et Monsieur le mareschal de Grandmont (Gramont) se fasse, comme le capitaine pour cet effet envoyé à la court de Monseigneur l'Électeur en rapporte la résolution, remettant à luy, en attendant qu'on s'accorde du change, de demeurer, à Ingolstatt, ou de venir icy à l'armée, où qu'on tâchera de le traitter avec toutes sortes de civilitez. J'avois envoyé hier l'auditeur général avec un sergent major des nostres à Harburg pour traitter avec l'auditeur général de Monsieur le viscomte de Turenne d'un eschange général de tous les prisonniers de part et d'autre; mais l'auditeur général de Monsieur de Turenne leur fit response qu'il n'avoit point de charge de traitter touchant ceux de l'armée de V. A. ny de Hessois, mais simplement de ceux de l'armée de Turenne; et comme de cette fasson là il y aura tousjours à recommencer, je vous supplie très humblement, Monseigneur, d'agréer qu'un auditeur général, avec quelque officier des armées qui sont sous vostre charge, se treuvent au jour et lieu qu'il plaira à V. A. avec les nostres, pour traitter et convenir ensemble d'un eschange général de tous les prisonniers de part et d'autre, vous asseurant, Monseigneur, qu'aussytost qu'on en sera d'accord, qu'on renvoyera tous les prisonniers que nous avons des vostres, tant ceux d'Herbsthausen [1] que les autres, sans détenir ny forcer personne à servir, me promettant que V. A. usera de mesme avec les nostres... A. C.

1. Village près de Mergentheim (bataille de Mariendal).

LE MARÉCHAL DE GRAMONT A M. LE DUC.

Août 1645.

Je ne pouvois recevoir de plus grande consolation que celle que j'ay receue apronant des nouvelles de la santé de Vostre Altesse, laquelle je ne doute point n'avoir receu quelque desplaysir de ma prison. Je n'ay, Dieu mercy, qu'une contusion à la teste d'un coup de mousquet et quelque léger coup sur le bras que j'avois desjà incomodé, et vous proteste, Monseigneur, que le plus grand desplaysir que me cause ma prison est l'esloignement de Vostre Altesse et des ocasions de luy rendre mes très humbles services, n'y ayant personne au monde quy aye plus de passion que moy pour la gloyre de V. A. et j'ose dire plus de tendresse pour sa personne. Je vous conjure, Monseigneur, de me continuer l'honeur de vostre bienveuillance et de me croyre absolument et très fidèlement...

. . . .

Je suis obligé de dire à V. A. qu'il ne se peut rien adjouster au bon traictement que je resois de S. A. Électorale, quy m'a envoyé visiter par l'un de ses principaux officiers pour me sortir du chasteau et m'oster mes gardes. Madame l'Électrice a eu aussy la bonté de m'envoyer beaucoup de régales. — Chambor est prisonnier avec moy et le lieutenant collonel de Chambre, tous deux bien blessés. A. C.

Ingolstadt, 13 août 1645.

Les bontés que Vostre Altesse a pour moy sont si grandes que je ne sçay par quels très humbles services je puis jamays les recognoistre; aussy puis-je protester à V. A. avec toute vérité que je ne veux vie ny liberté que pour l'employer pour son service. S. A. de Bavières vient de m'envoyer Mr Kitner[1],

1. Kittner était le premier ministre de l'électeur de Bavière.

personage fort habille et intelligent, pour me porter la nouvelle de ma liberté; elle a désiré que j'allasse à Munick auparavant, après quoy je seray aussytost renvoyé à V. A.; vous pouvés bien juger, Monseigneur, quelle joye sera la miène lorsque j'auray l'honeur de vous revoir, puisqu'elle me cogneist assés pour n'estre pas en doubte que je ne sois la personne du monde quy est avec le plus de passion... A. C.

MAXIMILIEN, ÉLECTEUR DE BAVIÈRE, A M. LE DUC.

Munich, 16 août 1645.

Monsieur,

J'ay receu d'autant plus de contentement que Monsieur le maréchal de Grammont se soit donné la peine de venir me voir, y estant convié par moy, puisque nostre entrevue m'a servy d'occasion pour tesmoigner à la couronne de France le désir particulier que j'ay de rentrer en bonne intelligence et faveur qu'elle a par ci-devant desparty à ma misère, et d'exprimer avec plus de naïveté mes sentiments, et avec la sincérité qu'il pourra référer à Vostre Altesse; sur quoy je la prie de s'en assurer et qu'en toutes occasions je seray, Monsieur, votre très affectionné serviteur et parent.

Archives secrètes d'État à Munich (minute).

LE MARÉCHAL DE GRAMONT A MAZARIN.

Philisbourg, 3 septembre 1645.

Je m'asseure que V. É. jugera aysément du desplaysir que me cause la malladie de Monsg^{r} le Duc; c'est une fièvre continue avec des redoublementz quy dure despuis unze jours sans pourtant aulcun mauvais signe. Il a quitté l'armée à Hailbron pour venir à Philippsburg, et j'ay creu dans ce passage ne

devoir confier sa conduyte qu'à moy-mesmes pour le mettre en lieu de repos et de seureté, ce que j'ay fait sans aulcun inconvénient, et je repars à l'heure mesmes pour m'en retourner à l'armée. Mon passage sera un peu gaillard, ayant quatorze grandes heures de marche et les enemys en estant advertis. J'espère pourtant ne pas revoir Ingolstat de cette année. Avant partir, Mr le mareschal de Turenne et moy prismes les postes devant Hailbron, ayant pourtant esté obligés de laisser un costé de la rivière libre, n'ayant pas assés de gens pour le pouvoir maintenir, et d'autre costé n'y ayant pas d'aparence que les enemys s'y veuillent poster, ne le pouvant fayre sans hazarder une segonde fois le combat général, à quoy je croys qu'ilz auront de la peyne à se résoudre dans une playne campaigne, bien que les diligences que Mr le duc de Bavière fait pour mettre son armée en bon estat ne soient pas concevables, et quy luy soit arrivé despuis peu seize centz hommes effectifz des troupes que Mr Hatzfeldt avoit en Franconie. Hailbron est muny de toutes les choses nescessayres pour la deffence d'une place; et nonobstant, s'il nous venoit de France quelque infanterie un peu considérable, nous ne laisserons pas de l'attaquer, puisque de la prise de cette place despend le bon succès des affayres d'Allemaigne; mais aussy ne nous engagerons nous pas hors de propos ny sans espérance d'y pouvoir réussir. Bref, Mr le mareschal de Turenne et moy ne manquerons à fayre toutes les choses imaginables pour le bien du service et le contentement particulier de V. É., laquelle doyt croyre fermement que mon dit sieur le mareschal et moy vivrons avec toute la bonne intelligence et union qu'on sçauroit souhaitter et sans finesse ny autre émulation que celle de fayre réussir les choses que nous entreprendrons. Cependant nous donnons ordre de fayre partir un grand convoy de munitions de guerre et de vivres, quy nous sera présentement plus facile que lorsque l'enemy sera plus proche; quand je suis party de l'armée, nous sçavions seulement par nos partys qu'il estoit en marche, sans sçavoir en-

cores quel pourroit estre son desseing. Je laisse icy Mr de Champlastreux, quy sert avec tout le soing et l'intelligence possible, pour fayre partir nostre convoy, et l'ay prié d'escrire quelque destail à V. É., estant pressé de partir pour ne pas donner temps à l'enemy de me tumber sur les bras. Il escrira aussy à V. É. sur mon seubject pour la ranson de Mr Gleen[1], quy consiste en mille pistolles que le Roy s'est obligé de payer aux collonelz quy prènent les généraux; si c'est l'intention de la Reyne et de V. É. que je la paye, je le fayray punctuellement. . .

Le marquis de Bourry fut tué à la bataille et son frère le baron est mort de ses blessures[2]; le régiment vaque, et je suplie V. É. d'en vouloir honorer Mr le comte de Sceaux quy s'en acquittera bien. Le pauvre La Chastre vient de mourir présentement; j'espère que le bon homme Hémon[3] eschapera de ses grandes blessures, il m'a sauvé la vie en ceste dernière ocasion, ce quy, outre son mérite, m'oblige à suplier V. É. se souvenir de luy pour une compagnie aux gardes. C. P.

TURENNE A MADAME LA LANDGRAVE DE HESSE.

Au camp près Heilbronn, le 5 septembre 1645.

Madame,

J'ai receu la lettre qu'il vous a pleu me faire l'honneur de m'escrire et vous suplie très humblement de faire un fondement

1. Gramont avait été échangé contre Gleen.

2. Georges de Pellevé, marquis de Bourris, né en 1604, d'abord chevalier de Malte, quitta l'ordre à la mort de son frère aîné. Capitaine de cavalerie en 1635, puis mestre de camp du régiment de cavalerie de son nom, tué à Norlingue. — Son frère Louis, baron de Tourny, né en 1607, blessé au Pas-de-Suze, estropié d'un bras à Avein, fut pris « tout couvert de plaies » à Honnecourt; on le retrouve à Rocroy, à Thionville, et, en 1645, à la bataille de Norlingue, où il faisait les fonctions de maréchal de bataille; percé de coups, fait prisonnier, il mourut peu après.

3. Aide de camp du maréchal de Gramont.

certain que je ne trouverai point d'occasion de vous rendre quelque service qui vous puisse estre agréable que je ne l'embrasse avec beaucoup de plaisir. La maladie de M[r] le duc d'Anguien l'a obligé de s'en aller à Philipsbourg ; on n'a nulle mauvaise espérance de son mal. Je vous suplie, Madame, d'estre assurée qu'il ne sera rien oublié pour les choses qui vont à la conservation de vos troupes, et que, sachant à quel point cela vous touche, j'en prendrai un soin particulier. Je peux bien rendre ce tesmoignage à M[r] Geis (Geiso) que personne du monde n'en peut prendre plus de soin et qu'il passe parmi tous ceux qui le cognoissent pour un très bon officier. Je vous suplierai, Madame, que V. A. veuille assister autant qu'elle [pourra] ceux à qui le Roy fait faire des levées auprès de ses terres ; c'est une chose entièrement nécessaire pour fortifier cette armée, et j'espèrerois après cela que l'on pouroit en quelque façon se revancher de la bonté que vous avés eue de laisser si longtemps vos troupes loing de vous, en faisant quelqu'une des choses qui pouroit vous estre utille dans vostre païs.

C. P.

TOURVILLE A MAZARIN.

Philisbourg, 11 septembre 1645.

Je viens de recepvoir commandemen de Monseigneur le Duc d'escrire à Vostre Éminence pour l'assurer de la continuation de ses très humbles servisses et pour vous dire, Monseigneur, que, Dieu mercy, il n'a que très peu de fiebvre, mais tousjours persécuté d'un flux qui l'a tellement abatu qu'à moins d'un long temps il ne s'en peut pas remettre ; nostre médecin nous fait espérer que l'issue de ce mal sera bonne ; c'est ce qui nous console et sur quoy nous nous fondons. J'ay creu, Monseigneur, que Vostre Éminence auroit joye d'aprendre cet amendement.

Monseigneur le Duc m'a commandé de prier Vostre Éminence de sa part, en cas que Helbron se prenne, d'en vouloir faire donner le gouvernement à Monsieur de Marsin; c'est un gentilhomme qui vaut beaucoup et qui a parfaitement bien servy en ceste dernière bataille. Son Altesse vous sera très particulièrement obligée de le considérer en ce rencontre. Pour moy, Monseigneur, je supplie très humblement Vostre Éminence de croire que je luy suis très fidellement acquis, et que jamais personne ne sera plus respectueusement que moy. . . .

. . . .

Monsieur de Marsin espère tousjours servir dans l'armée, encores que vous luy faciés l'honneur de luy faire donner ce gouvernement; il ne le demande qu'à ceste condition. C. P.

LE MARÉCHAL DE GRAMONT A MAZARIN.

Du camp près de Heilbronn, le 13 septembre 1645.

J'ay escrit à V. É. qu'avant conduyre Mgr le Duc à Philippsbourg M^r^ le mareschal de Turenne et moy nous estions postés près de Hailbron, laissant tout un costé de la ville libre au delà de la rivière du Neker, attendant les troupes quy devoient arriver de France, lesquelles nous avons attendues jusques à ce jourd'huy 13 du mois avec toutes les incomodités imaginables, cauzées tant par le mauvais temps que par le manquement de fourrage, nos chevaux ayant esté quatre et cinq jours sans manger que des feuilles de vigne. Dans ce temps là, les enemys, renforcés de sept régimentz de l'Empereur, se sont postés sur le Neker à quatre heures de nostre camp, et ce n'a pas esté peu de bonne fortune que nostre convoy nous aye joint sans inconvénient. Toutes ces choses ensemble nous ont fait juger qu'il n'y avoit autre chose à fayre qu'à marcher droit aux enemys, tant pour chercher de la subsistance que pour voir si nous les pourrions combattre, n'y ayant grande apa-

rence qu'ostant si proches nous puissions nous séparer sans en venir à une segonde journée, nostre cavalerie se disposant à mieux fayre qu'à la première, ce que je me laisse persuader, veu la honte qu'ilz ont de ce quy leur est arrivé, et en deux ou trois sorties que ceux de la ville ont fait sur ma garde elle a témoigné assés de vigueur.

Nous avons randu à Mr Geis les lettres et le brevet que nous avions receu pour luy; en vérité l'on ne sçauroit assés louer la facilité qu'il aporte à toutes les choses quy regardent le bien du service, acompagnée de beaucoup d'intelligence et d'affection. C'est un de ceux quy croyt le plus fermement qu'on se battra et quy se prépare à y bien fayre son devoir.

Je croys que tout ce quy se peut fayre de plus avantageux le reste de ceste campagne est de tascher à se maintenir le plus longtemps quy se pourra dans les pays d'où les enemys tirent leur subsistance et où ilz avoient acoustumé d'establir leurs quartiers d'hyver; pour cest effect il faudra de temps en temps estre rafraischy d'infanterie, car V. É. sçait bien que l'armée que nous avons en teste sçait assés de quelle sorte il faut prendre ses avantages pour combattre et comme par fatigue l'on peut ruyner les troupes qui s'oposent à elle. Mgr le Duc n'estant pas en estat de pouvoir servir, je ne sçay si V. É. trouvera à propos qu'yl demeure deux généraux en Allemagne. J'envoye le sieur Boyer pour me raporter ses ordres, lequel luy pourra dire que les troupes fransoises dans quelque temps ne seront pas en estat de randre grand service, ce quy se peut aysément juger par la grande fatigue et longues marches qu'a fait une cavalerie quy n'a qu'un cheval, et par le rude choc qu'a soustenu l'infanterie, duquel je ne doute point que V. É. n'ayst eu particulière relation.

Mr de Bussatini m'a témoigné ressentir tant d'incomodités que je n'ay pas creu luy devoir refuser son congé. Il dira à V. É. l'estat de toutes choses et le nombre d'hommes quy nous est arrivé. S'il plait à la Reyne honorer Mr de Sceaux du

régiment qu'avoit Mr de Bourry, le lieutenant dudit Sr de Sceaux, nommé Villancourt, pourra dignement ramplir sa place dans celluy de V. É, laquelle je suplie très humblement me vouloir tousjours honorer de la continuation de sa bienveuillance, puisque je n'ay rien au monde de plus cher...

C. P.

GIRARD A M. LE PRINCE.

Philisbourg, 14 septembre 1645.

..... Le Parisien est party, qui feust dimanche à quatre heures du soir, pour faire sçavoir à V. A. que Monseigneur le Duc estoit sans fiebvre et en estat de nous faire espérer bientost son entière guérison. Pézenas, qui part présentement, luy en porte la confirmation, et je la puis asseurer par luy qu'elle a tout subjet de croire que le premier qui partira l'asseurera de sa parfaicte santé et qu'il ne luy restera qu'à reprendre ses forces, après la grande foiblesse où il a esté réduit, pour se mettre en chemin pour changer d'air. Je croids que V. A. pourvoira à tout ce qui est nécessaire pour luy en donner la liberté, sa résolution n'estant pas de partir d'icy qu'il n'en ayt receu l'ordre de la cour. Nous attendons des nouvelles du siège d'Helbron, n'en pouvant pas recevoir sans un grand convoy qui ne se peut faire que très difficillement. Mr de Razilly[1], gouveur d'Haguenau, a faict passer hier à la nuict deux cents mousquetaires, très bons hommes, pour aller à l'armée. L'infanterie s'augmentant de jour en jour, il y a grande apparence que la prise de cette place doibt estre infaillible, quoyque, jusques à présent, Messieurs qui commendent le siège tesmoignent le mettre en doubte pour mieux faire valloir,

1. Rasilly (Charles, marquis de), capitaine au régiment de Périgord le 8 juillet 1635, mestre de camp le 20 décembre 1636, maréchal de camp le 9 juillet 1646, mort le 26 février 1651.

comme je croids, les soings qu'ils y apportent, ce qui donne d'autant plus de desplaisir à Monseigneur le Duc, la présence duquel y eust esté absolument nécessaire pour l'advancer...

A. C.

TURENNE A M. LE DUC.

Camp de Kislac (?)[1], 8 octobre 1645.

Voici la prophétie de Munster arrivée. Mr Grotius[2] vous dira la marche de Mr l'archiduc Léopold et de Mr de Galas avec sexe régimens de cavallerie et trente six petites pièces d'artillerie sans infanterie, à ce que les prisonniers disent; pour dire la vérité, je ne le voulois jamais croire, quoiqu'on nous en menassast fort. Je pense, Monseigneur, que vous croiés bien qu'à moins que d'avoir repassé le Neker nous eussions mal passé le temps, les Bavarois ayant receu quinze cents chevaux de renfort sous Misling[3] avant cela, qui estoient encores des troupes impérialles. Nous avons laissé six cents hommes dans Vimpfen, qui est la brigade de la Couronne, sans ce qui y estoist. Mr Grotius vous dira ma pensée sur tout ceci.

Je vous assure qu'il ne se peut rien ajouster à l'intelligence de Mr le mareschal de Gramont et de moi, et vous suplie très humblement de continuer à me faire l'honneur de m'aimer,

1. C'est Kirrlach ou Kisslau; le premier est à sept kilomètres est, le second à douze kilomètres sud-est de Philisbourg.

2. Grotius (Diederich de Groot), troisième fils de l'ambassadeur de Suède, apprit d'abord le métier d'ingénieur en Hollande; gentilhomme de la maison du duc Bernhardt en 1636, il s'attacha au maréchal Baner en 1640. Pris à Tüttlingen, il fut racheté par son père, et servit ensuite sous Turenne. Il fut souvent employé à négocier avec la landgrave de Hesse, et mourut jeune encore, assassiné par son valet, comme il se rendait en Suède pour offrir ses services à Charles-Gustave, après l'abdication de la reine Christine.

3. Mislich, feld-maréchal lieutenant.

vous honorant au point que je suis assuré que vous savés. . .

. . . .

La cavallerie allemande n'est point diminuée; ils prenoient beaucoup de chevaux aux ennemis quand nous estions à Hal [1], suivant leurs bonnes coustumes. Les troupes de Hesse baissent un peu; elles sont sur leur départ, ce qui nous incommodera fort.

A. C.

1. Hall (Swabish-Hall), sur le Kocher.

FIN DES PIÈCES ET DOCUMENTS.

TOME QUATRIÈME

ERRATA

—

Page 42, note 1. La Barre tué à Rocroy n'est pas le fils de Henri de Chivré; car ce dernier mourut en 1654.

Page 65, note, *Gramont,* lisez : *Guiche.*

Page 189, ligne 24, *dont l'allure, fût,* lisez : *dont l'allure fût.*

Page 200, ligne 27, *gièse,* lisez : *siège.*

Page 254, ligne 26, *neveu de Noyers,* lisez : *neveu de De Noyers.*

Page 263, ligne 18. C'est par erreur que nous avons continué d'appeler le duc d'Orléans « Monsieur ». Depuis la mort de Louis XIII, « Monsieur » était le duc d'Anjou, frère du roi régnant. Cette erreur se trouve reproduite plusieurs fois dans le volume.

Page 302, note, *on disais,* lisez : *on disait.*

Page 306, ligne 21, *Balzenberg,* lisez : *Batzenberg.*

Page 471, ligne 17, *Albuquerque,* lisez : *Alburquerque.*

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME

LIVRE QUATRIÈME

1643 A 1647

HENRI DE BOURBON

DEUXIÈME DU NOM, TROISIÈME PRINCE DE CONDÉ, NÉ LE 1er SEPTEMBRE 1588,
MORT LE 26 DÉCEMBRE 1646

LOUIS DE BOURBON

DUC D'ANGUIEN

NÉ LE 7 SEPTEMBRE 1621

PIÈCES ET DOCUMENTS INÉDITS

LIVRE IV

—

N° I

N° II

N° III

LIVRE IV, CHAPITRE I

Avril-mai 1643

N° IV

N° V

LIVRE IV, CHAPITRES II ET III

Juin-novembre 1643

N° VI

LIVRE IV, CHAPITRES IV ET V

Décembre 1643 — Août 1644

N° VII

LIVRE IV, CHAPITRE VI

Août 1644 — Mai 1645

N° VIII

LIVRE IV, CHAPITRE VII

Mai-Octobre 1645

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.